



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

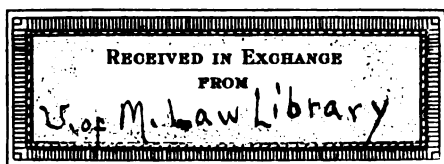
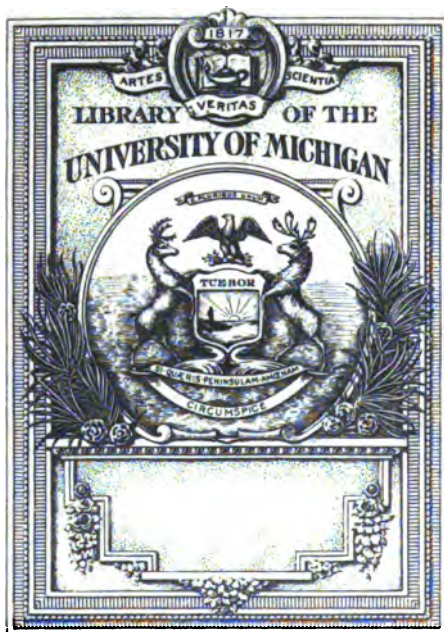
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

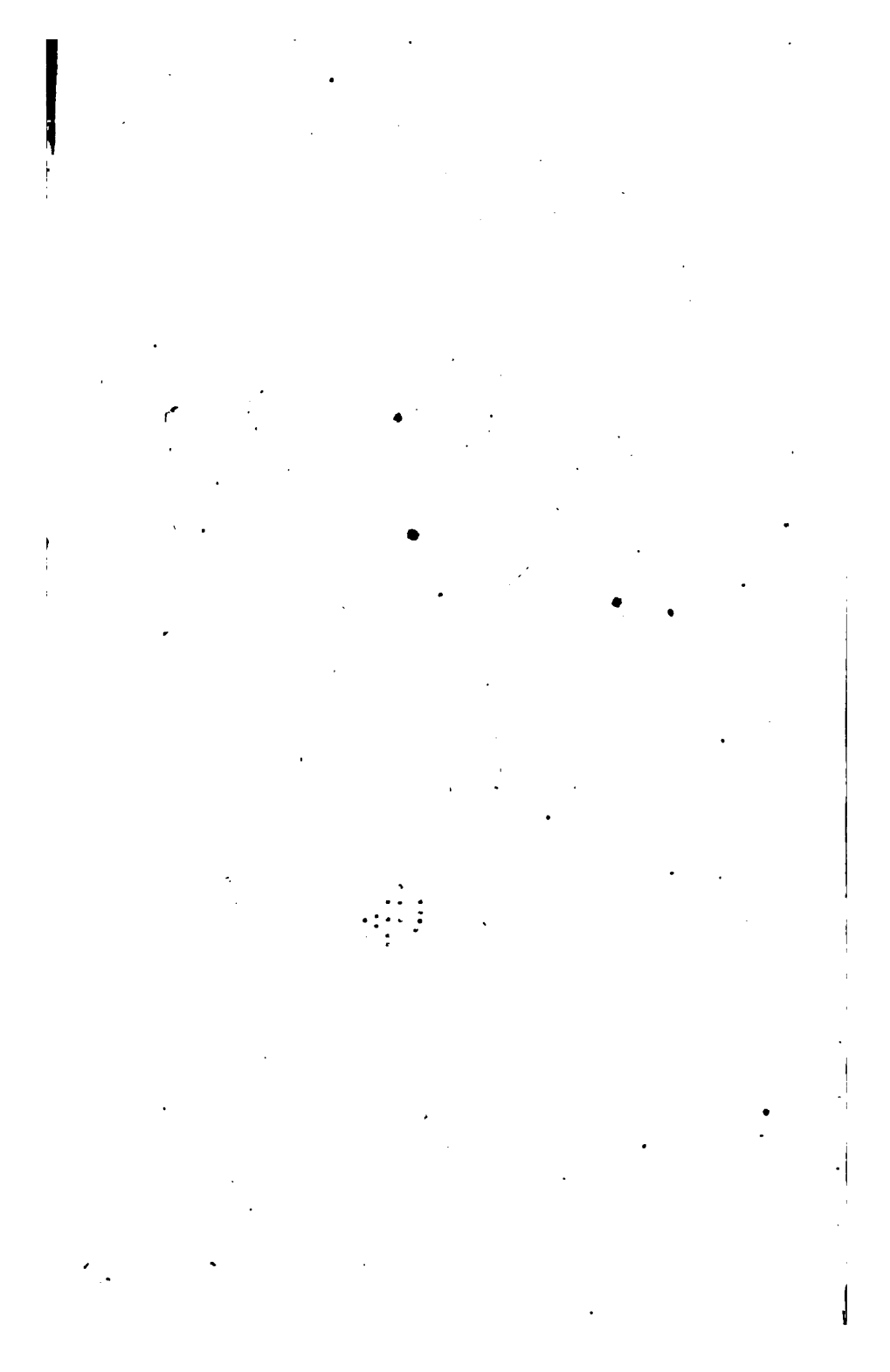
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



BT
1033
F32



CATÉCHISME
PHILOSOPHIQUE,
O U
RECUEIL D'OBSERVATIONS
PROPRES À DÉFENDRE
LA RELIGION CHRÉTIENNE
CONTRE SES ENNEMIS.



Hellier, François Xavier de.

CATÉCHISME
PHILOSOPHIQUE,
O U
RECUEIL D'OBSERVATIONS
PROPRES À DÉFENDRE
LA RELIGION CHRÉTIENNE
CONTRE SES ENNEMIS.

Ouvrage utile à ceux qui cherchent à se garantir de la contagion de l'Incrédulité moderne, & sur-tout aux Ecclésiastiques chargés de conserver le précieux dépôt de la Foi.

Par M. l'Abbé FLEXIER DE RÉVAL.

Seconde Édition corrigée, & considérablement augmentée.

Philosophia Catechismus ad Fidem. Cyrillus Alex.



A P A R I S,

Chez CHARLES-PIERRE BERTON, Libraire, rue S. Victor,
vis-à-vis le Séminaire Saint-Nicolas, au Soleil Levant.

M. D C C. L X X V I I.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE DU ROI.

Nota. Le même Libraire prévient le Public, que vu les Contrefaçons qui se font journellement dans les différentes Villes du Royaume, il a fait, pour prévenir cet inconvénient, apposer à tous les Exemplaires de ce Livre, la marque & paraphe de sa signature, telle qu'on la voit au bas de ce *Nota*; qu'ainsi on doit s'adresser directement à Paris, si on ne veut pas s'exposer à être trompé, & on doit regarder comme contrefait, & très-défectueux, tous les Exemplaires qui n'auront pas cette Signature.



Rec. lib.
Ex du
U. M. Hawkebury
4-5-1923

AVIS DU LIBRAIRE.

CET OUVRAGE ayant été imprimé d'abord dans un Pays étranger ; n'a presque point été connu en France ; quelques exemplaires qui ont paru à Paris, en ont fait desirer une nouvelle Edition. Un ami de l'Auteur, qui demeure dans cette Capitale, l'a prié de lui envoyer les corrections & additions qu'il pourroit avoir faites depuis la premiere Edition de son Ouvrage en 1773 ; c'est dans cet état qu'on le présente au Public, & l'on se flatte qu'il sera favorablement accueilli par ceux qui aiment la Religion & la vraie Philosophie.



5-2-33-2-3

LIVRES NOUVELLEMENT IMPRIMÉS,

QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

- A**utorité des Livres (l') du Nouveau-Testament contre les Incrédules, par M. l'Abbé DUVOISIN, Docteur de la Maison & Société de Sorbonne, Professeur Royal de Théologie, & Censeur Royal, in-12, 1775. 3 liv.
- Catéchisme sur les Fondemens de la Foi, pour les jeunes Gens, vol. in-18, tiré du Livre des Fondemens de la Foi, mis à la portée de toutes sortes de personnes, dédié à Monseigneur l'Archevêque de Cambrai, 2 vol. in-12, 1776. 6 liv.
- Droits (les) de la vraie Religion, soutenus contre les maximes de la nouvelle Philosophie, par M. l'Abbé FLORIS, 2 vol. in-12, 1774. 5 liv.
- Dissertation Critique sur la Vision de Constantin, par M. l'Abbé DUVOISIN, Docteur & Professeur de la Maison de Sorbonne, & Censeur Royal, in-12, 1774. 2 liv. 10 sols.
- Essai sur le Récit, ou Entretiens sur la manière de raconter, par M. l'Abbé BERNARDIER DE BATAUT, ancien Professeur d'Eloquence en l'Université de Paris, 1776. 3 liv. 12 sols.
- Du même, Précis de l'Histoire Universelle, avec des Réflexions, in-12, 1776. 3 liv.
- Institutiones Philosophicæ, seu Elementa Logicæ & Metaphysicæ, ad usum studiosæ Juventutis, Autore MAZEAS*, 3 vol. in-12, sous presse.
- Religionis Naturalis & Revelatæ principia, in usum Academicæ juventutis, tomus secundus, de Religionis Judaicæ divini origine & naturâ, tomus tertius, complectens ea quæ pertinent ad Ecclesiam Christi, & principia Fidei Catholicæ; editio secunda auctior & emendatior, Autore J. L. HOOKER, sacre Facultatis Paris. Doct. Theolog. Sorbonico*; 3 vol. in-8°, 1774, broché 16 liv. 10 sols.
- Réponses Critiques à plusieurs difficultés proposées par les nouveaux Incrédules, tirées des Livres Saints, par M. BULLET, de l'Académie de Besançon, in-12, 3 vol. 1775. 9 liv.
- Histoire Véritable des Temps Fabuleux; ouvrage qui, en dévoilant le vrai que les Histoires fabuleuses ont travesti ou altéré, sert à éclaircir les Antiquités des Peuples, & sur-tout à venger l'Histoire-Sainte. Par M. l'Abbé GUÉRIN DU ROCHER, 3 vol. in-8°, 1777. 18 liv.



P R É F A C E.

QUELQUE abus qu'on ait fait du mot de *Philosophie*, il est un sens, & c'est le seul exact, où cette dénomination suppose les lumieres & les honneurs de la raison; & c'est en ce sens que nous donnons le titre de *Philosophique* à la chose la plus simple & la plus négligée par les Philosophes, qui est le Catéchisme des Chrétiens. Nous lui laissons la possession où il est d'enseigner par demandes & par réponses, mais nous lui faisons rendre un compte sévère de ce que nous avons adopté autrefois sans résistance. Si, dans quelques endroits, il paroît trop simple & trop familier, on se souviendra que c'est un *Catéchisme*, si dans d'autres il paroît trop raisonnable & trop érudit, l'on se rappellera que c'est un *Catéchisme philosophique*.

C'est l'esprit de la Doctrine évangélique de se prêter à tous les esprits, & de répandre sa lumiere selon la disposition de ceux qui se présentent pour la recevoir. Les Sages, dit l'Apôtre, y sont appelés comme les ignorants. Le Peuple ne lira pas cet Ouvrage, mais il pourra être lu avec avantage par ceux qui, en matiere de croyance, ne veulent pas être Peuple.

Sapientibus & insipientibus debitor sum.
Rom. i. 14.

Nous n'avons fait nulle difficulté de nous servir de quelques Dissertations que nous avons publiées autrefois sur différents sujets. C'est un bien qui nous appartient, & que nous révendiquons. Nous avons également employé les discours que l'engagement dans le ministère évangélique nous a obligé de faire sur la vérité des dogmes du Christianisme. L'on s'apercevra aussi aisément de l'usage que nous avons fait des Apologies anciennes & modernes du Christianisme ; nous l'avons fait sur-tout, quand il nous a paru difficile de réfuter l'erreur avec plus de précision ou de force ; nous avons préféré la gloire d'être toujours utile, à celle d'être toujours original ; mais si nous avons employé le travail d'autrui, nous y avons ajouté le nôtre. On trouvera peut-être des réflexions neuves dans un sujet qui paroît épuisé, & des réponses à certaines objections qui semblent avoir échappé aux Défenseurs de la Foi ; comme dans la défaite d'une grande armée quelques ennemis se sauvent par la fuite à la faveur de la multitude, sans être aperçus du Vainqueur.



CATÉCHISME



CATÉCHISME PHILOSOPHIQUE.

LIVRE PREMIER.

DE L'EXISTENCE DE DIEU.

CHAPITRE PREMIER.

L'Athéisme raisonné est-il possible?

S. I.

Demande. QUELLE est la première de toutes les connoissances, & la plus importante à l'homme ?

Réponse. La connoissance du souverain Maître du monde, du principe & de la fin de toute chose.

D. Est-il vrai qu'il y a des hommes éclairés qui refusent de connoître un Dieu, & opposent à

A.

cette croyance des raisons qui leur paroissent convaincantes?

R. L'on ne peut douter qu'il n'y ait des Athées, c'est-à-dire, des hommes qui nient l'existence de Dieu; mais il n'est guere possible qu'ils le fassent sincèrement, & que leurs paroles expriment leurs vrais sentimens. L'homme qui prêche aux autres cette monstrueuse opinion, dit en lui-même :
Il y a un Dieu.

D. Puisque l'esprit humain est capable de toutes sortes d'égarements, & qu'il n'y a point d'extravagance imaginable qui n'ait été adoptée par quelque Philosophe, pourquoi l'opinion de l'Athée ne trouveroit-elle pas aussi quelques partisans? D'ailleurs les ténèbres que Dieu répand sur les esprits téméraires, & l'aveuglement dont il frappe une raison orgueilleuse, ont-ils une mesure déterminée qu'une justice toute-puissante ne puisse étendre?

R. Ces considérations peuvent faire croire que dans certains moments l'Athée étourdit sa raison au point d'acquiescer au résultat de ses sophismes, & de se donner avec une sorte de vérité pour *Athée de croyance*. Mais cet état violent de la raison ne peut subsister; la lumière renaît malgré les efforts qu'on fait pour l'éteindre sans retour. Le parti est pris, il est vrai, l'on ne cessera de parler & d'écrire selon le système une fois adopté; mais la vie ne sera pas moins partagée entre de grands doutes & quelques moments d'une espèce de persuasion, entre la désolante perspective du néant & la crainte invincible des jugemens de Dieu. Souvent la vérité prend absolument le dessus, & se produisant avec tout son éclat & toute son évidence, porte l'effroi dans une âme dont elle étoit

P H I L O S O P H I Q U E.

destinée à faire la plus douce consolation ; c'est ainsi qu'il faut concilier les deux sentimens touchant l'existence des Athées, & ne pas condamner brusquement des hommes respectables qui n'ont pas refusé de la croire (a), ni d'autres en plus grand nombre, qui l'ont jugée impossible.

D. N'y a-t-il pas quelque autre réflexion qui rende raison de cette différence des sentimens qui partage les Sages au sujet des Athées ?

R. Cette différence peut encore venir de ce qu'on n'a point envisagé la raison sous tous ses rapports, ni la philosophie selon tous les degrés où elle se trouve dans les hommes. Le Chancelier Bacon disoit que beaucoup de philosophie conduiroit nécessairement à Dieu ; mais qu'il n'étoit peut-être pas impossible qu'une philosophie superficielle engendrât l'athéisme, parce que celle-ci, au lieu de prendre l'essor, au lieu de s'élever, de voir en grand, d'embrasser l'enchaînement des parties & leur dépendance d'un souverain moteur, se précipite, au contraire, isole & rétrécit ses réflexions, s'attache au désordre apparent des causes secondes, & perd de vue la totalité des choses avec le

Leves gustus in philosophia, move fortasse posse ad Atheismum, sed plenioribus hausus ad Religionem reducere. De Augm. 2c. L. 1.

(a) Le P. Bourdaloue, après avoir distingué des Athées de volonté & les Athées de croyance, les Athées qui voudroient qu'il n'y eût point de Dieu, & les Athées qui croient qu'effectivement il n'y a point de Dieu, admet l'existence des uns & des autres : *Sermon pour la Fête de S. Xavier, fin du premier Point.* Le P. Tournemine d'une façon plus modérée qu'il y ait beaucoup d'Athées purs & absolus : *Mém. de Trévoux* 1435. M. Bergier est du même sentiment : *Examen du Mat. T. 2. chap. xj. §. 3.* M. de Pompignan, *Ev. du Pui*, dit des véritables Incrédules en général, Athées & autres : *Je ne nie pas qu'il n'y en ait de ce genre, mais je soutiens que leur nombre est infiniment moindre qu'il ne paroît l'Épître : Quest. 1. sur l'Incréd. p. 1.*

Dei vestigia passim effugis, ac delere nequis, zete illa sequuntur.

Andil. l. 9.

principe qui les produit. — L'on peut ne pas observer quelques traces de la Divinité, comme dit l'excellent Réfuteur de Lucrece; mais il n'est pas possible de les effacer toutes, & de se cacher toute la marche de ses merveilleuses opérations. Si la considération de quelques parties de la nature ne tient pas toujours évidemment, & dans tous les esprits, à la cause première; l'universalité des êtres, leur ensemble, leur rapport, leur destination y attache nécessairement le Philosophe attentif & appliqué (a). L'horreur & le silence de la nature dans l'opinion de l'Athée, achevent la démonstration la plus invincible pour quiconque peut goûter la philosophie du cœur.

Bayle; Dictionn. hist. & crit. art. *Acofta.*

D. Un Auteur célèbre n'a-t-il pas paru contredire ce sentiment de Bacon, & regarder l'Athéisme comme le fruit d'une philosophie profonde? « La philosophie, dit-il, réfute d'abord les erreurs; » mais si on ne l'arrête pas là, elle attaque la vérité; & quand on la laisse faire à sa fantaisie, » elle va si loin, qu'elle ne sait plus où elle est, » ni ne trouve plus où s'asseoir. On peut la comparer à des poudres corrosives, qui, après avoir » consumé les chairs baveuses d'une plaie, rongeroient la chair vive, carieroient les os, & » perceroient jusqu'aux moëllles. »

R. Ce que dit cet Auteur n'est point du tout opposé au sentiment du savant Anglois. Ce n'est point avoir beaucoup de philosophie que d'être téméraire, inquiet, curieux à l'excès, de juger légè-

(a) *Ita ordinantur omnia officiis & finibus suis in pulchritudinem universitatis, ut quod horremus in parte, si in toto consideremus, plurimum placeat.* Aug. de verâ Relig. c. 40. n. 76.

P H I L O S O P H I Q U E.

rement, de décider de tout, de méconnoître les bornes de la raison & de l'intelligence humaine. Un peu plus de réflexion & d'expérience corrigeroit ces défauts. Ce qu'une demi-philosophie nous avoit fait rejeter, une philosophie plus formée, plus éclairée, nous le fait recevoir. Au reste, ce passage de Bayle représente excellemment sa propre philosophie.

§. I I.

D. Que doit-on conclure de cette controverse qui partage les Savants sur l'existence des Athées ?

R. Cette controverse est un préjugé des plus sérieux contre l'Athéisme, & démontre combien ce système blesse la raison humaine ; puisqu'on n'a pu encore convenir de la possibilité de son existence. Jamais les Athées n'ont douté qu'on pût croire un Dieu ; & il n'est pas encore décidé si l'on peut croire qu'il n'y en a point.

D. Les Rédacteurs d'un grand Dictionnaire n'ont-ils pas assuré que l'Athée adhéroit *aussi fermement à son opinion, en vertu de ses sophismes, que le Théiste croit l'existence de Dieu en vertu des démonstrations qu'il en a ?* Dict. Encyc. art. Athée.

R. Reste à ces Messieurs à nous expliquer, 1.^o à quoi sert la raison humaine, & en quoi la vérité & l'évidence l'emportent sur des sophismes ; 2.^o d'où viennent les doutes qui fourmillent dans les Ouvrages des Athées & des Incrédules en général ; 3.^o pourquoi la vue de la mort, & souvent une incommodité assez légère ramènent la plupart de ces Messieurs à la créance d'un Dieu, & même à la profession entière de tous les dogmes de la Foi.

D. Ces doutes dont vous parlez, sont-ils bien avérés ?

R. Il n'est pas possible de lire les Ouvrages des Incrédules, ni d'observer leur conduite, sans les découvrir par-tout. Lucrece, le héros & le chantre de l'Epicuréisme, après toutes sortes d'attaques livrées au dogme de l'immortalité de l'âme, avoue qu'il ignore parfaitement de quelle nature elle est :

Ignoratur enim quæ sit natura animæ.

Et ailleurs il renvoie loin de la terre cette partie de l'homme qui tire son origine du Ciel :

*Cedit enim retrò, de terrâ quod fuit ante,
In terram; sed quod missum est ex ætheris oris,
Hoc rursùm cæli fulgentia templa receptant.*

Epicure son maître n'étoit pas plus conséquent ; Bayle remarque qu'il étoit très-inquiet de ce qui se passeroit après lui ; ce qui dans le système de l'annéantissement, est un soin extravagant. L'extrême crainte qu'il avoit des Dieux, suffit pour démontrer combien peu il étoit persuadé de la toute-puissance de ses atomes. Je n'ai jamais vu un homme, dit Cicéron, avoir plus peur de deux choses dont il disoit qu'il ne falloit pas avoir peur, je veux dire, de la mort & des Dieux. — M. de Montesquieu remarque que cette crainte est commune à tous les Athées. *L'homme pieux & l'homme Athée* parlent toujours de Religion. L'un parle de ce qu'il aime, l'autre de ce qu'il craint. Si ces gens sont bien persuadés ; pourquoi tant d'ardeur à rechercher, à lire, à prôner quelques nouvelles brochures que l'impiété produit ? Un homme bien persuadé se contente des preuves qu'il a en main, n'en cherche pas d'autres, & croiroit perdre son

L. 1. de nat.
Deor. n. 31.

Esprit des
Loix. L. 25,
chap. 1.

P H I L O S O P H I Q U E. 2

temps à discuter davantage une matiere sur laquelle il est pleinement satisfait.

L'Auteur de l'*Esprit* professe un doute universel, parce que, dit-il, *il n'y a pas d'enseigne à l'hôtellerie de l'évidence.*

Un homme qui est cher aux partisans de l'Épicurisme & des Systèmes qui en approchent, parle de la sorte dans un Dialogue vraiment Chinois pour le ton & pour les choses :

Dist. philos.
art. Cathé.
Chinois.

Kou. Qui vous a dit qu'il y a une autre vie?

Cu-fu. (a) Dans le seul doute vous devez vous conduire comme s'il y en avoit une.

Kou. Mais si je suis sûr qu'il n'y en a point?

Cu-fu. Je vous en défie.

Buckingham avoue que ses doutes ne l'ont jamais quitté, & qu'il les a portés jusqu'au tombeau :

Dubius sed non improbus vixi,

Incertus morior.

Plusieurs Spinozistes sentant que l'évidence leur échappe à tous moments dans leurs prétendues démonstrations, sont tombés dans une espèce de pyrrhonisme insensé, nommé l'*égoïsme*, ou chacun se croit le seul être existant.

Voyez le
Discours de
Ramfay sur
la Mythologie, 1. part.

Les autres adversaires de la Religion, soit Athées, soit Déistes (b), ne sont pas plus fermes dans leurs assertions. Non-seulement ils se combattent les uns

(a) C'est le Précepteur qui instruit le jeune Prince.

(b) Nous démontrerons, dans la suite, que la plupart des Déistes sont de vrais Athées ou des raisonneurs inconséquents; c'est pourquoi nous ne serons pas toujours fort attentifs à les distinguer.

Parég. de
s. Thomas.

les autres, sans pouvoir convenir d'un seul article; mais ils détruisent dans un endroit ce qu'ils ont dit dans un autre. « Chaque libertin, selon son caprice, se fait intérieurement une créance à sa mode, & qui n'est que pour lui seul, suivant en aveugle toutes les idées, raisonnant tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, selon l'humeur présente qui le domine; ne se fixant à rien, & contestant sur tout. » Cette réflexion du P. Bourdaloue est d'une vérité sensible pour quiconque a lu les ouvrages de ces Messieurs. C'est une chose curieuse de voir la multitude des contradictions que présente le seul *Système de la nature*. Nous renvoyons aux chap. xvij. T. 1; & chap. xiv, T. 2. de l'*Exam. du Matér.* par M. Bergier. Accordez tout cela avec une *persuasion aussi ferme que la conviction qui résulte des démonstrations.*

§. I I I.

D. La révolution qui se fait ordinairement dans les Incrédules à la vue de la mort, prouve-t-elle quelque chose en faveur de la Religion?

R. Elle prouve au moins qu'ils n'étoient pas bien persuadés. « Ce n'est pas une foi éteinte, » dit Bayle, (a) « ce n'est qu'un feu caché sous la cen-

(a) Il ne faut pas être surpris de ce qu'en bien des endroits où nous pourrions citer les Ecritures & les Peres, nous citons des Philosophes contre d'autres Philosophes; ou bien le même Philosophe pensant & raisonnant d'une manière opposée à celle qu'il a adoptée dans une autre occasion, & dans un autre accès d'humeur. C'est une espèce de stratagème militaire, où l'on emploie les armes & le langage de l'ennemi, pour faciliter les approches & écarter la défiance.

*Mutemus clypeos, Danaumque insignia nobis
Aptemus. Æneid, 2.*

P H I L O S O P H I Q U E. 9

» dre. Ils en ressentent l'activité dès qu'ils se ^{Dict. hist. & crit. Art. Desbarreaux.}
 » consultent, & principalement à la vue de quel-
 » que péril. On les voit alors plus tremblants que
 » les autres hommes. Le souvenir d'avoir temoi-
 » gné plus de mépris qu'ils n'en sentoient pour
 » les choses saintes, & d'avoir tâché de se soustraire
 » intérieurement à ce joug, redouble leur in-
 » quiétude. » M. de Pompignan met cette obser-
 » vation dans tout son jour dans ses *Questions sur*
l'Incrédulité, Qu. 1. Massillon en parle d'une ^{T. 3. p. 357.}
 manière qui convainc & qui touche : « Répondez ^{Serm. sur les doutes sur la Religion.}
 » à toutes les difficultés de quelqu'un qui se vante
 » d'être incrédule. Réduisez-le à n'avoir plus rien
 » à répliquer. Il ne se rend pas encore, & pour
 » cela vous ne l'avez pas encore gagné. Il se ren-
 » ferme en lui-même, comme s'il avoit encore
 » des raisons plus accablantes, qu'il ne daigne pas
 » dire. Il tient bon, & oppose un air mystérieux
 » & décidé à toutes les preuves, qu'il ne peut
 » renverser. Alors vous avez pitié de sa fureur &
 » de son entêtement. Vous vous trompez. Ne
 » soyez touché que de sa mauvaise foi. Car, qu'une
 » maladie mortelle le frappe au sortir de là ; cou-
 » rez à son lit, vous trouverez le prétendu Incré-
 » dule converti. Il n'est plus question de doutes.
 » Les jugemens de Dieu, qu'il faisoit semblant
 » de ne point croire, le pénètrent de la plus vive
 » frayeur. Le Ministre de Jésus-Christ appelé,
 » n'a pas besoin d'entrer en contestation pour le
 » détromper de son impiété. L'Incrédule mou-
 » rant prévient là-dessus son ministère ; l'Incrédule
 » mourant avoue le faux & la mauvaise foi de ses
 » blasphèmes passés, & en fait une réparation pu-
 » blique. Il ne demande que des consolations.
 » Cette crainte qui le pénètre, ne vient que de

« la foi qu'il avoit déjà. La maladie ne lui a pas
 « donné de nouvelles lumieres, mais elle a touché
 « son cœur. » Monsieur d'Alembert observe que
 « le desir de n'avoir plus de frein dans ses pas-
 « sions, la vanité de ne pas penser comme la mul-
 « titude, ont fait, plutôt encore que l'illusion, des
 « sophismes, un grand nombre d'incrédulés: quand
 « les passions & la vanité se taisent, la foi re-
 « vient. » Toutes ces observations se trouvent ren-
 fermées dans un beau passage de Tertullien (a); ce
 Pere reconnoît dans l'ame de l'homme une pente
 naturelle & invincible vers la Religion, & une
 espece d'impossibilité d'en déraciner absolument
 le germe précieux, toujours prêt à se développer
 dans le cœur même de l'incrédule le plus cor-
 rompu ou le plus systématique. Il faut en effet
 que cette impression subsiste bien profondément
 dans la nature de l'homme, puisque toute la fou-
 gue des passions, tous les attrait du libertinage,
 toutes les illusions d'une fausse philosophie, em-
 ployés dès l'âge le plus tendre, ne sauroient l'effa-
 cer entièrement, & qu'il en reste toujours des
 vestiges que l'impie reconnoît malgré lui (b).

D. Ne pourroit-on pas croire que c'est par

(a) *Hæc est summa delicti nolentium recognoscere quod ignorare non possunt.... vultis ex animæ ipsius testimonio comprobemus; quæ licet carcere corporis pressa, licet institutionibus pravis circumscripta, licet libidinibus ac concupiscentiis evigorata, licet falsis Diis exancillata, cum tamen resipiscit ut ex crapula, ut ex somno, ut ex aliquâ valetudine, & sanitatem suam potitur, Deam nominat, hoc solo, quia propriè verus hic unus Deus.... O testimonium animæ naturaliter Christianæ! Apolog. cap. 17.*

(b) *Sæpè expugnaverunt me à juventute meâ; etenim non potuerunt mihi. Psal, 128.*

P H I L O S O P H I Q U E. 11

l'affoiblissement de la raison, & par un dérangement des organes, que les Incrédules se convertissent à la mort ?

R. Si ce changement n'arrivoit que dans un âge décrépît, ou après de longues maladies, qui ont affoibli tous les ressorts de l'ame, l'on pourroit peut-être se permettre cette conjecture ; mais nous voyons tous les jours de ces heureuses révolutions dans la fleur de l'âge, & dès la première atteinte d'une maladie. Ce n'est donc nullement par la foiblesse de l'ame qu'il faut expliquer ce phénomène ; au contraire, jamais l'esprit des Incrédules n'est plus malade que lorsqu'ils sont en bonne santé. Le sang toujours agité, la bile en fermentation, l'humeur noire excitée par des rêveries creuses, les mettent presque hors d'état de raisonner sensément. Alors il est aisé d'écrire tout ce que l'on veut, d'antécipir d'un coup de plume le ciel & la terre, de changer la nature des êtres, de former des mondes divers, &c. Lorsque ces mouvemens sont calmés par le sentiment de la maladie, la raison leur revient, ils envisagent les choses avec le même sang-froid que les autres hommes ; ils voient la lumière dont les nuages des passions & des sophismes leur avoient dérobé l'éclair. ils la recherchent, & pleurent leur aveuglement passé :

- - - - - *Oculis errantibus alto*

En. 4.

Quæ fivit cælo lucem, ingemuitque repertâ.

Tertullien dit qu'en ces cas l'ame revient à elle-même, & recouvre le libre usage de ses facultés, comme si elle sortoit d'un sommeil, des fumées du vin, du délire de la fièvre. Nous avons rapporté ses paroles.

§. I V.

D. Ce changement prouve assez bien que ces Messieurs n'ont jamais été bien convaincus des systèmes qu'ils ont entrepris de substituer à la connoissance de Dieu & à la sainteté de son culte ; mais n'en résulte-t-il pas quelque autre réflexion avantageuse à la Religion ?

R. Les témoignages raisonnés que plusieurs d'entr'eux ont rendus dans ces momens de calme & de sagesse à la vérité & à la sainteté du Christianisme, sont des hommages précieux qui honorent la Religion, & forment une réfutation complète des reproches qu'elle avoit essuyés de la part de ces hommes séduits par des erreurs passagères & mal enracinées.

D. Ne seroit-ce pas le préjugé qui rameneroit ces grands esprits aux impressions de l'enfance !

R. Après avoir lu ce qu'il leur a plu d'écrire contre la Religion, personne ne sera tenté de croire qu'il leur soit resté un grand préjugé en sa faveur. Les impressions de l'enfance avoient fait place à des impressions toutes contraires ; mais quand les premières impressions sont conformes à la raison, quand elles servent de base à la vertu & au bonheur, il est bien difficile, & pour mieux dire, impossible de les anéantir. L'on peut les affoiblir & les éloigner pour quelque temps ; mais elles reparoissent dans les momens d'une raison saine, & s'élevent sur les ruines des systèmes qui les avoient prosrites.

§. V.

D. Ces révolutions heureuses que les infortunes, les maladies, ou la vue de la mort, operent

P H I L O S O P H I Q U E. 13

dans des Incrédules de toute espèce, sont-elles bien fréquentes?

R. On n'en a vu qu'un très-petit nombre conserver jusqu'à la fin l'attachement qu'ils avoient voué à des systèmes anti-chrétiens. La Meitrie, Boulainvilliers, l'Auteur du *Christianisme dévoilé*, &c. sont des exemples frappants en ce genre de conversion. Ce dernier a déclaré, *qu'il avoit toujours respecté la Religion dans son cœur; qu'en écrivant contre elle, il avoit étouffé la voix de sa conscience; qu'il s'étoit laissé entraîner par la fougue de son imagination, par les éloges & les applaudissements des Philosophes.* Il a fermé la porte à ceux qui l'avoient séduit; il a demandé & reçu les derniers Sacrements. Maupertuis qui avoit réduit les preuves de l'existence de Dieu à $A \rightarrow n R B$, mourut entre les bras de deux Capucins. Montagne, qu'on peut regarder comme l'avant-coureur de l'incrédulité moderne, mourut en se levant de son lit pour adorer l'Eucharistie. On fait combien de fois l'Oracle de nos Philosophes est revenu de sa haine contre le Christianisme, auquel il avoit juré une guerre éternelle; un songe effrayant a servi plus d'une fois à lui faire confesser ses crimes aux pieds des Ministres de l'Eglise (a): ce qui a fait dire que les Incrédules vivoient comme s'ils ne devoient jamais mourir, & qu'ils mouroient comme

Suite de
l'Apol. de la
Relig. T. 2.
p. 25, édit.
de 1769.

*Vivunt ut
nunquam mori
rituri, mori
riuntur ut
semper victu
ri.*

(a) En 1760, il redevient Chrétien, il entend la Messe, même celle de minuit à Noël; il convertit des Calvinistes, &c. Voyez sa *Lettre à M. Albergati*. En 1766, il fait une Ode païenne sur la mort du Dauphin, précédée & suivie de quantité de Libelles impies & lubriques. En 1768, il se convertit de nouveau, se confesse au Pere Adam, &c. En 1769, il fait l'histoire de Louis XV, où l'on retrouve toutes les richesses de l'incrédulité & du libertinage.

des hommes qui espèrent de vivre toujours. *Ils ne nous font point honneur*, disoit, au rapport de Bayle, M. de Sainthibal, fameux esprit fort, *quand ils sont au lit de la mort ; ils se déshonorent , ils se démentent , ils meurent comme les autres.*

D. Que faut-il penser de ceux qui conservent jusqu'à une extrême vieillesse, & jusqu'à la mort, une malheureuse fermeté dans leurs égarements ?

R. On n'en peut conclure autre chose, sinon que la prévention, le respect humain, une passion invétérée, sont capables de résister à toutes les lumières & à toutes les secousses de la conscience. —

Voyez ci-
dessus, p. 2.

Si, dans l'alternative de doute & d'une espèce de persuasion qui partagent la vie de quelques impies, la mort survient au temps où regne l'illusion des sophismes, ils se refusent à tout retour vers Dieu. — Le P. Malbranche croit que l'entêtement & l'opiniâtreté de quelques vieillards impies viennent en partie de la consistance & de l'inflexibilité des fibres du cerveau, de laquelle résulte, selon lui, une indocilité presque invincible. Un Historien élégant & judicieux pense à-peu-près de même (a). Un célèbre Orateur s'en prend à la confiance que les vieillards ont ordinairement en leurs lumières & en leur longue expérience (b). — Il est bien naturel d'en chercher la raison dans la justice & la sévérité des jugemens de Dieu, qui aveugle ses ennemis, & leur ôte la lumière dont ils ont refusé de jouir. Ceux qui veulent toujours trouver des remords dans les Incrédules & les pé-

(a) *Inclinata aetate mores sensusque in sua forma indurascunt.* Sacch. H. S. J.

(b) *Pravi errores confirmati in senibus prudentia fiduciam roborantur.* C. Porté de cred. in doct.

P H I L O S O P H I Q U E. 15

cheurs scandaleux, ne connoissent pas, dit Monsieur Bossuet, toutes les voies de Dieu. Ils ne font pas assez de réflexion sur le mortel assoupissement & la fausse paix, où il laisse quelquefois ses plus grands ennemis.

*Ipsi verb
non cognov-
erunt vias
meas, quibus
juravi in ira
mea : si in-
troibunt in
requiem
meam. Ps. 94.*

D. N'est-ce point une espece de mystere que l'attachement d'un grand génie à des hypothèses puériles, contradictoires dans toutes leurs parties, & son éloignement des vérités les mieux établies & en même temps les plus consolantes ?

R. Le Chrétien, instruit par les saintes Ecritures de la conduite que Dieu a promis de tenir à l'égard des hommes, ne trouve point en cela un bien grand mystere : il en trouveroit au contraire un très-grand, si, malgré l'abus que plusieurs font de leur raison & de leurs facultés, ils étoient à l'abri de la séduction & de l'aveuglement. Il en seroit même troublé en quelque sorte dans la foi de la Religion ; parce que tout cela ne lui paroîtroit pas s'accorder avec les anathêmes prononcés, tantôt contre des hommes séduits par la suffisance & l'orgueil, tantôt contre ceux qui combattent leur créance par des œuvres condamnées de Dieu, & incompatibles avec la sainteté de la Loi (a).

(a) Il n'y a pas dans toutes les Ecritures saintes de menace plus forte & plus multipliée que celle-là : *Perdam sapientiam sapientium & prudentiam prudentium reprobabo.* I. Cor. 1. — *Comprehendam sapientes in astutia eorum.* I. Cor. 3. — *Abscondisti hæc à sapientibus & prudentibus, & revelasti ea parvulis.* Matth. 11. — *Stultitia enim est illi, & non potest intelligere, quia spiritualiter examinatur.* I. Cor. 11. — *In judicium ego in hunc mundum veni, ut qui non vident, videant ; & qui vident, cæcificent.* Joan. 9. — *Domine quid factum est, quia manifestaturus es nobis et ipsum, & non mundo ? ... Si quis*

Tertullien croyoit que Dieu avoit laissé à dessein quelque mélange de ténèbres dans les plus grandes vérités, pour aveugler les hommes superbes qui résisteroient à sa parole, ou les hommes corrompus qui déshonoreroient leur Foi par les vices qu'elle réprouve : que les saintes Ecritures elles-mêmes étoient devenues pour les Hérétiques, une pierre de scandale (a). « Il y a, disoit » S. Augustin, dans la Religion assez de lumière » pour éclairer les cœurs droits, & assez de nuages » pour aveugler les impies. » La notion même de Dieu renferme des ténèbres suffisantes pour obscurcir & égarer la marche d'une raison téméraire. Autant l'existence de l'Être souverain est démontrée, autant sa nature est-elle impénétrable. En vain a-t-elle fait l'objet des méditations des Philosophes les plus célèbres, elle s'est perpétuellement dérobée à leurs efforts impuissans : faut-il s'étonner si des hommes pleins de suffisance & d'orgueil, humiliés de l'inutilité de leurs recherches, égarés par la foiblesse d'une raison qu'ils croient si forte & si dure, entreprennent de persuader que ce qu'ils ne peuvent pas comprendre, n'existe pas ; & que prenant les bornes resserrées de leurs petites

diligit me, sermonem meum servabit, &c. Joan. 14. — Verba Prophetarum quæ per omne Sabbatum leguntur, judicantes impleverunt. Act. XIII, 27. — Finis autem præcepti est charitas de corde puro, & conscientia bona & fide non ficta. A quibus quidam aberrantes conversi sunt in vaniloquium. 1. Tim. 1. — Habens bonam conscientiam quam quidam repellentes circa fidem naufragaverunt. Ibid. v. 19.

(a) *Nec periclitor dicere, ipsas quoque Scripturas sic esse ex voluntate Dei compositas, ut hæreticis materiam subministrarent. De Præscript. cap. 39.*

facultés

P H I L O S O P H I Q U E. 17

facultés pour les bornes mêmes de l'Être infini, ils attribuent ridiculement l'éternité & la puissance à la matière & au mouvement ? On trouvera d'autres pensées relatives à ce sujet, dans un excellent *Discours sur l'Incrédulité*, par le P. Chapelain, p. 178, 186, 188, 191, 200 ; dans un Sermon du P. Bourdaloue sur les *Œuvres de la Foi*. Domin. T. 2, p. 317 & suiv.

§. V I.

D. Ces réflexions expliquent bien comment la Religion & l'existence même de Dieu peuvent être rejetées par des hommes éclairés selon le monde ; mais n'y a-t-il pas un grand nombre de libertins qui se rangent parmi les Athées & autres Incrédules de système, sans appartenir néanmoins à cette classe de raisonneurs ?

R. Il y en a un très-grand nombre ; ce qui a fait grossir à quelques Auteurs le Catalogue des vrais Incrédules. C'est ainsi que le P. Mersenne comptoit jusqu'à 50000 Athées à Paris ; souvent douze dans une maison. Pour réfuter ce calcul & réduire presque à rien le nombre des impies systématiques, il suffit de distinguer les différentes classes qu'un défaut d'attention a confondues.

D. Comment les distinguez-vous ?

R. On peut les réduire en cinq classes : l'Incrédule stupide, l'Incrédule vicieux, l'Incrédule du bel air, l'Incrédule affecté, & l'Incrédule par principes.

D. Qu'entendez-vous par ces différentes dénominations ?

R. L'*Incrédule stupide* est un homme qui n'a jamais élevé son esprit jusqu'à l'Auteur & à la destination du monde, il ne sent point la force des

arguments qui démontrent l'existence de Dieu; ni la foiblesse des objections des Athées; tout ce qu'il peut faire, c'est d'affecter le maintien de ces gens-là, & d'en prendre le ton. Il prononce des blasphèmes, sans savoir ce qu'il dit; c'est un écho qui répète des sons. Un tel homme mérite qu'on ait pitié de lui.

L'Incrédule vicieux a peut-être des facultés qui donneroient l'essor à son âme, s'il ne les étouffoit dans leur germe. Il n'a d'autre plaisir que celui de s'abrutir tous les jours davantage, en réprimant les mouvements de sa conscience & les lumières de son entendement. Son occupation la plus sérieuse est de s'amuser: ce n'est pas qu'il y trouve beaucoup d'agrément, il n'a plus de goût pour rien, mais il craint de trouver un moment de repos où sa raison pourroit se réveiller; & pour en prévenir plus sûrement les leçons, il devient Athée, & s'associe à quelques blasphémateurs. Aujourd'hui il est tranquille, il triomphe; il n'y a point de Dieu, il n'y a point d'âme. Demain tout est changé; il croit, il tremble, ou du moins il doute.

L'Incrédule du bel air aspire au ton du siècle; ce n'est pas uniquement en commettant le vice avec effronterie qu'on y parvient, il faut être Philosophe; il le devient. Un Philosophe, selon lui, est un homme qui se distingue du Peuple en ce qu'il ne croit rien; il fait du Livre de *l'Esprit*, du *Dictionnaire philosophique* ses lectures favorites; il n'a jamais rien lu de si fort, rien de mieux raisonné, rien de mieux lié, rien de plus amusant; il s'essaye, il commence à tourner en ridicule la Religion; il y réussit, & il est tout surpris de trouver en lui tant de génie & d'esprit; son incrédu-

PHILOSOPHIQUE. 15

lité finit avec les applaudissements qu'il reçoit de ses semblables, & avec la manie d'être le singe des modes.

L'Incrédule affecté adopte un air grave & austère : c'est un masque qui couvre une tête vide. Son cœur a aussi peu de sentiment que son esprit a d'intelligence. Le ton qu'il prend est parfaitement efforti à sa mine. Il a cherché la vérité dans sa source ; la nature lui a parlé, il a lu tous les Ouvrages des hommes célèbres, par-tout il a vu l'Athéisme. Cet homme ne mérite que du mépris ; des raisons seroient inutiles, & ne feroient que flatter sa fastueuse ignorance.

L'Incrédule par principes est celui dont nous avons discuté la possibilité. S'il en existe de ce genre, leur erreur peut venir de quelque funeste impression, qu'ils ont reçue dans leur jeunesse, d'une éducation défectueuse, de quelque principe erroné admis sans examen, du faux point de vue où ils ont envisagé la vérité, des distractions qui empêchent la raison de se faire entendre, &c. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit là-dessus.

D. Ne peut-on point distribuer la troupe des Incrédules en des rangs différents de ceux que vous venez d'établir ? V. ci-dessus ;
p. 2 & 14.

R. Un Auteur moderne les partage en quatre classes, qui comprennent effectivement tous les hommes de cette espèce que nous ayons jamais connus. La première est celle des *Rieurs*, qui ne font que rire, sourire, & ricaner suivant l'occasion ; & ne disent jamais rien, de crainte de se compromettre. La seconde classe est celle des *Plaisants*, qui ayant fait une ample provision de pointes, de quolibets, de bons mots, d'anecdotes ecclésiastiques un peu gaillardes, sont chargés de

les placer à propos, d'égayer la conversation, ou de la détourner, lorsque devenant trop profonde ou trop sérieuse, elle paroît ne pas devoir se terminer en faveur des Philosophes. Dans la troisième classe brillent les *Questionneurs*, dont l'office consiste à dérouter les champions de l'Evangile, en les accablant de questions, sans leur donner le temps d'y répondre. Les *Raisonneurs* forment la quatrième classe : ce sont les Disputeurs & les Argumentateurs de la Société, & c'est sans doute le rang le plus honorable ; mais un excès de zèle les jette dans des erreurs monstrueuses & dans des contradictions énormes ; malheur auquel les enrôlés des autres classes ne sont pas exposés ; ce qui pourroit faire conclure que la classe des *Rieurs* est la plus en sûreté, au moins pour cette vie, comme elle est la plus nombreuse.

§. V I I.

D. Ne trouve-t-on pas à la Chine une République entiere d'Athées, qui est la secte des Lettrés ?

R. Cette République est aussi imaginaire que celle de Platon. Le Chef des Incrédules modernes assure que les Lettrés Chinois sont Déistes, qu'ils reconnoissent les peines & les récompenses d'une autre vie, un Paradis & un Enfer (a) L'Auteur de l'*Esprit* nous apprend que les Jésuites re-

(a) Essai sur l'hist. gén. T. 1, c. 6, p. 91. Diner de Boul. p. 43. Il enseigne le contraire dans la Philos. de l'Hist. ch. 18, p. 95. Dans le Dict. Philos. art. *Ame*, il revient au premier sentiment, & reconnoît, dans les Lettrés Chinois, la croyance d'un Dieu & d'une Providence. Il ne faut pas s'attendre à quelque chose de bien conséquent de la part de ces Messieurs. Ils ont soumis les faits, comme les raisonnemens, à la loi du caprice.

P H I L O S O P H I Q U E. 21

connoissent l'Athéisme des Lettrés Chinois, mais il fait tort à ces Peres, qui ont constamment assuré le contraire. Le P. Parennin, qui connoissoit beaucoup mieux les Chinois que M. Helv . . . , réfute victorieusement cette imagination dans une Lettre à M. de Mairan. *Lett. édif. L. xxj. p. 134 & suiv. . .* Il y a à la Chine trois Religions, outre la Chrétienne qui y fleurit aujourd'hui plus que jamais. 1.^o Celle du Roi, des Princes, des Lettrés, qui offrent des sacrifices au *Tien*, Ciel; au *Xanti*, vertu du Ciel. 2.^o L'idolâtrie. 3.^o La secte des Sorciers . . . Les Rédacteurs du Dictionnaire de Trévoux, article *Chine*, disent qu'il y a un grand nombre d'Athées dans cet Empire; mais dans l'article *Pho*, ils remarquent que cet Athéisme n'est pas raisonné, que c'est une suite de l'aveugle déférence pour la doctrine du prétendu *Pho*, qui en mourant a déclaré, à ce que disent ses sectateurs, que le néant étoit le Pere de toute chose. C'est l'*Autos Epha*, qui fait des Athées à la Chine, comme il en fait parmi les petits Maîtres en Europe: un Savant à la mode l'a dit; cela suffit, on ne raisonne pas au-delà; le libertinage & de mauvais raisonnements en font aussi un grand nombre parmi les Chinois comme parmi nous: mais il est faux qu'en général les Savants de la Chine soient Athées, comme il est faux qu'ils le soient parmi nous. Nous montrerons ailleurs ce que c'est qu'un Savant Chinois: il faut bien se garder d'avoir une idée fort avantageuse de ces Docteurs, auxquels nos Philosophes nous renvoient avec tant de confiance. *Infra L. 4. ch. 3. art. 6. §. 6.*

§. V I I I.

D. Que faut-il penser de quelques hommes célèbres, que les Incrédules se sont associés, mal-

gré le témoignage que leur vie & leurs écrits ont rendu à la Religion?

R. L'impiété, dit M. Séguier dans son excellent *Requisitoire* du 15 Août 1770, ne craint point de violer la cendre des morts, de calomnier leur esprit, & croit peut-être encore honorer leur mémoire : elle les ressuscite pour tirer des noms connus, qu'elle usurpe, l'ascendant dont elle a besoin. On jugera de la valeur de ces imputations par les deux preuves capitales alléguées contre M. de Fénelon. La première est que M. de Fénelon a parodié ainsi un air de Lulli :

Jeune, j'étois trop sage,
Et voulois tout favoir ;
Je ne veux en partage
Que badinage,
Et touche au dernier âge
Sans rien prévoir.

Sur quoi nous observons, 1.^o que le fait est controuvé. M. de Voltaire dit qu'il le tient du Marquis de Fénelon. Il a soin de citer un mort ; tandis que le Marquis vivoit, M de Voltaire n'a eu garde de réclamer son témoignage. Comment le Marquis de Fénelon, qui avoit beaucoup de religion, au jugement de M. de Voltaire lui-même, auroit-il découvert une anecdote semblable, surtout au Chef des Incrédules ? C'est la remarque du fils de ce pieux Seigneur. Ceux qui ont lu les *Erreurs de Voltaire*, *Voltaire peint par lui-même*, *Tableau philosophique de l'Esprit de Voltaire*, &c. connoissent assez sa bonne foi pour le juger capable d'appuyer un fait fabuleux d'un faux témoignage. 2.^o Les vers en question sont dans

Histoire de
Louis XV.
T. 1, p. 209.

les Poésies de Madame Guyon : elle exprimait ainsi le détachement total des créatures, qui empêche l'homme d'ouvrir les yeux à l'avenir, de le prévoir & de s'en inquiéter. Supposons qu'ils soient de M. de Fénelon, comment en peut-on conclure que, dans sa vieillesse, il ne croyait plus rien ? M. de Fénelon, dans ce cas, voulut sans doute y attacher le même sens que leur donnoit Madame Guyon.

La seconde preuve de M. de V. est une Lettre de Ramsai, qui écrit que si Fénelon étoit né en Angleterre, il auroit développé son génie, & donné l'essor sans crainte à ses principes, que personne n'a connus ; mais c'est encore un mort qu'on appelle en témoignage d'une chose qu'il n'a pas dit & qu'il n'a pu dire. Ramsai, convaincu par M. de Fénelon de la vérité de la Religion Catholique, y fut aussi constamment attaché qu'à la mémoire de son illustre Maître. Comment avec de tels sentiments auroit-il pu écrire une Lettre qui, dans le sens que lui donne M. de Voltaire, seroit un outrage déshonorant pour le Disciple & pour le Maître : une Lettre qui prouveroit que tous deux étoient des hypocrites, des hommes qui sacrifioient leur manière de penser aux temps & aux lieux ? Si Ramsai a écrit quelque chose d'approchant, il vouloit sans doute parler des principes de l'Auteur du *Télémaque* sur le gouvernement des Etats, & non d'aucun doute sur la vérité de la Religion. Ramsai rend le compte le plus détaillé de la doctrine de ce célèbre Archevêque ; & il ne faut que lire l'Extrait de sa Lettre, qui se trouve dans *Les grands Hommes vengés*, T. 2, art. *Fénelon*, pour effacer entièrement les ombres dont V. veut obscurcir la mémoire de ce grand homme.

On trouve dans le même Ouvrage une justification complète de s'Gravefande, Bossuet, Huet, &c. Le Traité *Athei detecti* du P. Hardouin, qui a toujours passé pour le comble de l'extravagance, n'approche pas des découvertes de M. de V. — Quand nos Incrédules ont du goût pour le Déisme, ils trouvent par-tout des Déistes : quand ils adoptent le Pyrrhonisme ou l'Aréisme, ces deux classes acquièrent tout-à-coup des prosélytes sans nombre. On diroit que l'idée d'avoir beaucoup de collègues, apaise leur inquiétude, & justifie aux yeux de la raison l'extravagance de leurs systèmes ; qu'effrayés de voir tous les grands hommes respecter les vérités fondamentales de la Religion, ils veulent faire un pendant à ce tableau offensant. — Les Incrédules, dit ingénieusement M. de ***, ressemblent aux gens ivres, ils veulent toujours faire boire ceux qui sont de sang froid.

§. I X.

D. Quel est le moyen le plus sûr de ne douter jamais de l'existence de Dieu ?

R. Tenez votre âme en état de désirer toujours, qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais (a). C'est la pensée d'un Auteur qu'on ne soupçonne pas d'avoir trop de préjugés religieux. Adorez l'Eternel, dit-il ailleurs, & tous les fantômes de l'Athéisme s'évanouiront. L'homme de bien

J. J. Rouss.
seau.

In sensu sic
tibi cogitatus
Dei, Eccl. 7.

croit un Dieu par sentiment, & n'a dès-lors rien à redouter de l'Athéisme. Quand ce monstre parviendrait à étonner la raison, le cœur réclamerait toujours ; accablé du poids de vingt sophismes, il diroit encore : *Je sens qu'il y a un Dieu.*

(a) C'est presque la traduction de ce passage de S. Augustin : *Nemo Deum negat, nisi cui expedit Deum non esse.*

CHAPITRE II.

Système de l'Athée.

ARTICLE I.

Crédulité de l'Athée.

D. LE SYSTÈME de l'Athée ne le met-il pas à l'abri de quelques difficultés qui se trouvent dans la profession d'un Dieu & d'une Providence qui gouverne le monde ?

R. Un homme qui ne peut être suspect en cette matière, dit que pour quelques difficultés, dont on rend aisément compte dans la croyance d'un Dieu, *il n'y a que des absurdités à dévorer* dans le sentiment contraire. Un autre a dit fort ingénieusement, que la foi des Athées demandoit un bien plus grand effort que celle des Chrétiens, & que leur Symbole pouvoit être conçu en ces termes : *Credo omnia incredibilia.*

D. Quels sont les dogmes du Symbole des Athées ?

R. Dans une opinion fondamentale où tout est absurde, il n'est pas possible de détailler les mystérieuses extravagances qu'elle suppose, qu'elle renferme, ou qu'elle entraîne. En voici quelques-unes. L'Athée dit : au-lieu de croire une Intelligence suprême qui a produit l'univers, qui le conserve & le gouverne ; je crois une matière éternelle & incréée, indifférente par sa nature au repos & au mouvement, & qui, sans aucun premier moteur,

s'imprime le mouvement à elle-même :... une matière destituée d'intelligence, qui par le concours aveugle & fortuit de ses parties, produit la terre, la mer, les cieus, & tout ce qui y est contenu, opere un chef-d'œuvre de sagesse, forme un tout, où l'on admire les prodiges de proportion, sans que rien s'y démente, ni la production de la terre, ni la vicissitude des saisons, ni le cours réglée des astres :... une machine immense, composée de plusieurs millions de roues, toutes différentes les unes des autres, qui se font mouvoir & se meuvent l'une l'autre dans le plus parfait accord, avec la plus exacte régularité, qui produisent à point nommé & sans confusion les effets qui leur sont propres, sans que cependant aucun Ouvrier y ait mis la main :... je reconnois les moyens les mieux choisis, mais sans but, sans aucune vue; les desseins les plus sages, & nulle raison qui se les soit proposés; l'ordre le plus parfait, les plus grandes beautés, les combinaisons les plus fines & les plus ingénieuses produites par un hazard aveugle; un mouvement parfaitement régulier sans aucun moteur :... un hazard qui forme le corps humain, tellement qu'il n'eût pu être formé avec plus d'art & plus de dessein; des yeux qui ne sont pas faits pour voir, des oreilles qui ne sont pas faites pour entendre, mais dont on s'est avisé de se servir, parce qu'on les a trouvés dans sa tête (a), &c. On ne finiroit pas s'il falloit

Infra, article 1.

(a) *Lumina ne facias oculorum clara creata
 Prospicere ut possimus; & ut proferre vias
 Proceros passus, idèd fastigia posse
 Surarum ac digitum pedibus fundata plicari.
 Brachia tum porrò validis exapta lacertis*

suivre le détail de tous les mystères de l'incrédulité. Bayle, qui a si souvent employé son génie à la défense des mauvaises causes, démontre que l'Athéisme le mieux raisonné, n'est qu'un tissu d'extravagances & de contradictions ridicules. V. le *Dict. hist. & crit.* art. *Spinoza*. Voltaire a porté le même jugement du *Système de la Nature*. Bergier n'a pu en réduire toutes les contradictions en deux grands Chapitres de l'*Examen du Matérialisme*.

ARTICLE II.

La Matière éternelle.

S. I.

D. DANS l'énumération que vous venez de faire, il y a bien des choses qui sont moins des mystères que des délires ; mais ne pourroit-on pas regarder la création comme un mystère égal à celui d'une matière éternelle ?

R. Lorsque je reconnois un Être tout-puissant, la création n'est plus un mystère. Un Être tout-puissant qui ne pût créer, seroit un très-grand mystère, ou plutôt une très-grande absurdité. C'est aux Athées à démontrer qu'un Être tout-puissant renferme contradiction.

Esse, manusque datas utrdque ex parte ministras

Ut facere ad vitam possimus, quæ foret usus.

Cætera de genere hoc inter quæcumque præstantur,

Omnia perversâ præpostera sunt ratione.

Nil ideo natum est in nostro corpore, ut uti

Possimus, sed quod natum est id præcreat usum.

Lucret. de Nat. rerum.

D. Les anciens Philosophes n'ont ils pas tous regardé la création comme impossible?

R. 1.^o L'eussent-ils tous regardée comme telle; ce n'est point par-là qu'ils auroient démontré qu'il y avoit contradiction dans ces paroles: *Un atome qui n'a pas été, est*. La création étoit pour bien des Philosophes Payens une de ces choses qu'on n'affirmoit & qu'on ne nioit pas, parce qu'on n'en examinoit ni la nature, ni la possibilité; de même qu'on ne parloit pas du mouvement de la Terre & du repos du Soleil. L'axiome *ex nihilo nihil fit*, vrai dans toute son étendue à l'égard des ouvrages humains, avoit gagné les esprits comme les yeux; on n'alloit pas au delà. La révélation perfectionnant les idées que la raison avoit ébauchées, découvrit, par des lumières plus sûres & plus fortes, la liaison intime, que la création avoit avec la nature de Dieu, & nous apprit qu'une matière existante par elle-même, éternelle, indépendante, étoit absurde (a). Ces notions sont restées jusqu'ici à couvert de toutes les attaques des Athées. Si le dogme de la création, tel que nous le croyons, avoit été proposé aux Philosophes du Paganisme, ils l'auroient assurément préféré aux hypothèses absurdes qu'ils ont imaginées.

2.^o Les plus sages des anciens Philosophes & les plus conséquens dans l'idée qu'ils s'étoient faite de la Divinité, ont absolument nié l'éternité de la matière & reconnu un Dieu Créateur de toutes choses, tel que nous le reconnoissons aujourd'hui. Pithagore, Platon, Thalès, Philolaus, Jamblicus, &c. ont été de ce nombre. Proclus (*inf*

(a) *Fide intelligimus aptata esse secula verbo Dei, ut ex invisibilibus visibilia fierent. Heb. xj.*

P H I L O S O P H I Q U E. 27

ritut. Theol. cap. 72.) dit que *la matiere qui est le sujet de toutes choses, est elle-même produite par l'Auteur de toutes choses* : il attribue le même sentiment à Platon, qui s'en explique lui-même fort clairement; & dans son commentaire sur Timée, Proclus appelle Dieu *l'Auteur ineffable de la matiere*. Hieroclès, Platonicien célèbre, reproche à quelques Philosophes de n'avoir pas cru Dieu assez puissant pour créer le monde, sans que la matiere incréée & par conséquent indépendante de lui, ait concourût à cette production; il observe que « le bon ordre se trouve assez dans un Être » lorsqu'il existe naturellement par lui-même & que » par conséquent c'eût été en Dieu une application superflue d'avoir voulu avancer ce qu'il » n'avoit pas fait » « ne seroit-ce pas contre » la nature, dit-il, de vouloir ajouter à un Être » incréé & subsistant par lui-même? » Ce raisonnement judicieux mérite d'avoir place parmi ce qu'on a dit de mieux contre l'éternité de la matiere.

D. Est-il bien évident que l'idée de Dieu bien conçue s'oppose à l'éternité de la matiere?

R. Si la matiere est éternelle, elle existe donc par elle-même, elle est donc indépendante de Dieu; Dieu ne pourroit non plus l'anéantir qu'il n'a pu la créer. Un grain de sable suffiroit donc pour faire échouer la toute-puissance de Dieu; & l'existence de la matiere, & de toutes les parties de la matiere, seroit donc aussi nécessaire que l'existence de Dieu même.... Qu'est-ce que Dieu? Si nous réunissons tout ce que la raison la plus pure, la philosophie la plus éclairée, la révélation la plus sublime nous en apprennent, nous trouverons que tout ce qu'on peut concevoir & dire de ses gran-

deurs, s'exprime par ce seul mot : l'*Infini*. Dieu est l'Être infini, nécessairement infini, infini dans toutes ses perfections. Il n'y a certainement ni Philosophe, ni D^éiste, qui refuse d'admettre cette idée que nous donnons de Dieu. Or si Dieu est infini, son existence, sa maniere d'être, ses lumieres, sa volonté, sa puissance doivent être également infinies. Si sa puissance est infinie, elle peut donc donner l'être, créer, faire que ce qui n'existoit pas, existe ; c'est là la plus grande preuve que cette puissance est véritablement infinie. S'il est infini, il doit avoir une autorité absolue sur tout ce qui existe, en sorte que rien n'existe & ne puisse exister que par sa volonté. Nier que Dieu puisse créer, c'est nier que sa puissance soit infinie ; & nier que sa puissance soit infinie, c'est nier son existence. Un Dieu infini, un Dieu Créateur, voilà la plus sublime idée que nous puissions nous faire de l'Être suprême ; voilà ce que notre raison peut en concevoir de plus grand. Et quelle différence d'un Dieu qui ne seroit que l'ordonnateur d'une matiere préexistente, & d'un Dieu créateur qui commande à la matiere d'exister ! L'idée d'une matiere éternelle ne peut donc pas s'accorder avec l'idée que nous avons de Dieu.

S. I I.

D. Malgré la démonstration que l'idée de Dieu forme contre l'éternité de la matiere, la création n'est-elle pas toujours un chose incompréhensible ?

R. Ne pas concevoir comment une chose a pu se faire, ce n'est pas une raison suffisante pour la rejeter. Il faudroit pour cela prouver qu'elle repugne, & qu'elle renferme quelque contradiction. Or nous défions tous les Philosophes de prouver

que l'idée de Création répugne, & qu'elle renferme quelque contradiction. Nous les défions de faire voir qu'il est impossible que Dieu soit Créateur. Ceux qui admettent l'idée de Dieu, & rejettent la création, parce qu'ils ne peuvent pas concevoir ce que c'est que sortir du néant, & commencer d'exister, n'apperçoivent pas l'incohérence de leurs principes, car conçoivent-ils mieux mille autres choses qu'ils ne peuvent pas s'empêcher d'admettre? conçoivent-ils mieux, comme on le leur a déjà dit, ce que c'est qu'une matiere éternellement existante, & éternellement inerte, qui attend pendant une éternité que Dieu lui donne l'activité? conçoivent-ils mieux ce que c'est que cette fécondité si admirable, si constante, si uniforme, donnée à la matiere par les germes; germes sans lesquels cette matiere eût été éternellement incapable de rien produire? La formation & la fécondité de ces germes qui renaissent toujours de leur propre sein, qui donnent cette variété presque infinie d'êtres & de productions, est-elle plus facile à concevoir que la création? conçoivent-ils mieux la création des esprits, des substances spirituelles, que celle de la matiere? Car il faut qu'ils disent, ou qu'il n'y a point de substances spirituelles, ou qu'elles sont créées, ou qu'elles sont éternelles comme Dieu. Dire qu'il n'y a point de substance spirituelle, c'est se mettre au nombre de ceux que les Anciens comparoient à des pourceaux : *Epicuri de grege porcus*; on ne peut avoir ces sentimens que dans les moments des voluptés les plus grossières, & les plus condamnées par la raison. Dire qu'elles sont éternelles, incréées, ce seroit dire en même temps qu'elles sont indépendantes de Dieu; car quel pouvoir auroit Dieu

sur des substances éternelles comme lui, & qui pour exister, penser, vouloir, raisonner, n'auroient point eu besoin de lui? Dire qu'elles ont été créées, c'est se mettre dans la nécessité d'avouer la même chose de la matiere.

A R T I C L E I I I .

Éternité du Mouvement.

D. **E**N ACCORDANT aux Athées une matiere éternelle, leur système seroit-il fort avancé dans ses preuves?

R. Il ne porteroit encore sur rien. A cette matiere il faut du mouvement, & les Athées ne connoissent aucune cause qui puisse le donner.

D. Pourquoi la matiere ne seroit-elle pas en mouvement de toute éternité?

R. L'inertie de la matiere est une chose qui a été reconnue par les plus grands Philosophes anciens & modernes. Parmi les anciens, personne n'en a mieux raisonné que Platon, & n'en a tiré des conséquences plus justes & plus raisonnables. Pour ce qui est des modernes, on observe que parmi le grand nombre des Philosophes de la plus haute réputation, qui ont paru dans ces derniers siècles, il n'en est pas un qui ne suppose comme un principe, l'inertie de la matiere, & son incapacité intrinsèque à se donner le mouvement. Copernic, Kepler, Descartes, Gassendi, Euler, Newton, Mallebranche, tous en conviennent unanimement; & si, à l'autorité de ces grands noms, on joint encore le raisonnement, il n'y aura plus moyen de se refuser à l'évidence du principe,

D. Démocrite

D. Démocrite n'a-t-il pas enseigné que le mouvement de la matiere étoit éternel ?

R. Il est vrai que Démocrite, le maître d'Epicure, n'a pas pensé comme Platon, & comme les autres Philosophes (a), il suppose la matiere en mouvement : mais il est vrai aussi que Démocrite imagine & ne raisonne pas, & qu'il ne peut rien répondre aux difficultés véritablement insolubles qu'on lui fait contre le mouvement intrinsèque de la matiere. Il est également vrai que les Abdéritains ayant pitié de lui, eurent la charité de lui envoyer des Médecins pour guérir son cerveau dérangé.

D. Comment prouvez-vous l'inertie de la matiere, & son incapacité absolue de se donner du mouvement ?

R. Par une combinaison de réflexions simples, exposées avec beaucoup de clarté & de précision par un des plus fameux Philosophes modernes :

» Je vois la matiere tantôt en mouvement, tantôt en repos, d'où j'infere que le repos ni le mouvement ne lui sont pas essentiels. Mais le mouvement étant une action, il est donc l'effet d'une cause, dont l'absence est le repos ? Quand rien n'agit sur la matiere, elle ne se meut point, & par cela même qu'elle est indifférente au repos & au mouvement, son état naturel est d'être en repos. »

Après avoir distingué avec beaucoup de justesse, de clarté & de précision le mouvement passif & communiqué, d'avec le mouvement volontaire &

(a) *Illa mentis deliria nemo præter unum Leucippum somniavit, à quo Democritus eruditus hæreditatem stultitiæ reliquit Epicuro.* Laët. Instit. L. 3, c. 17.

de spontanéité, il dit ces paroles remarquables :

Ibid. p. 49. « Concevoir la matière productrice du mouvement, c'est clairement concevoir un effet sans cause, c'est ne concevoir absolument rien. » Et

T. 1, p. 51. il ajoute ; « N'est-il pas clair que si le mouvement étoit essentiel à la matière, il en seroit inséparable, il y seroit toujours en même degré, toujours le même dans chaque portion de matière, il seroit incommunicable, il ne pourroit augmenter ni diminuer, & l'on ne pourroit pas même concevoir la matière en repos ?

» Quand on me dit que le mouvement n'est pas essentiel à la matière, mais nécessaire, on veut me donner le change par des mots qui seroient plus aisés à réfuter s'ils avoient un peu plus de sens. Car ou le mouvement de la matière lui vient d'elle-même, & alors il lui est essentiel ; ou s'il lui vient d'une cause étrangère, il n'est nécessaire à la matière, qu'autant que la cause motrice agit sur elle : nous rentrons dans la première difficulté.

» Les idées générales & abstraites sont la source des plus grandes erreurs des hommes ; jamais le jargon de la Métaphysique n'a fait découvrir une vérité, & il a rempli la Philosophie d'absurdités, dont on a honte sitôt qu'on les dépouille de leurs grands mots. Dites-moi, mon ami, si quand on vous parle d'une force aveugle, répandue dans toute la nature, on porte quelque véritable idée dans votre esprit ? On croit dire quelque chose par ces mots vagues, de *force universelle*, de *mouvement nécessaire*, & l'on ne dit rien du tout.

» L'idée du mouvement n'est autre chose que l'idée du transport d'un lieu à un autre ; il n'y

P H I L O S O P H I Q U E. 35

» a point de mouvement sans quelque direction ;
 » car un être individuel ne sauroit se mouvoir à-
 » la-fois dans tous les sens. Dans quel sens donc
 » la matiere se meut-elle nécessairement ?

» Toute la matiere en corps a-t-elle un mou-
 » vement uniforme, ou chaque atome a-t-il son
 » mouvement propre ? Selon la premiere idée,
 » l'univers entier doit former une masse solide &
 » indivisible ; selon la seconde, il ne doit former
 » qu'un fluide épars & incohérent, sans qu'il soit
 » jamais possible que deux atomes se réunissent.

» Sur quelle direction se fera ce mouvement
 » commun de toute la matiere ? Sera-ce en ligne
 » droite, en haut, en bas, à droite, ou à gau-
 » che ? Si chaque molécule de matiere a sa di-
 » rection particuliere, quelles seront les causes
 » de toutes ces directions & de toutes ces diffé-
 » rences ? Si chaque atome ou molécule de ma-
 » tiere ne faisoit que tourner sur son propre cen-
 » tre jamais rien ne sortiroit de sa place, & il
 » n'y auroit point de mouvement communiqué ;
 » encore même faudroit-il que ce mouvement cir-
 » culaire fût déterminé dans quelque sens. Donner
 » à la matiere le mouvement par abstraction, c'est
 » dire des mots qui ne signifient rien ; & lui donner
 » un mouvement déterminé, c'est supposer une
 » cause qui le détermine. »

D. Puisque la matiere possède des qualités qui nous sont inconnues, n'est-il pas téméraire de lui refuser le mouvement, & peut-on être trop réservé à prononcer sur des choses dont on ignore la nature ?

R. Il n'y a point de témérité à refuser à la matiere une qualité qui renferme contradiction, comme nous venons de le démontrer. — Il faut

être réservé, on en convient ; mais il faut également être ferme & conséquent. Nous ne connoissons la matiere que par ses qualités sensibles, c'est-à-dire par son étendue, sa divisibilité, son inertie, par les impressions qu'elle fait sur nos sens : nous savons qu'elle a été créée pour nos usages & pour notre service. Ces connoissances nous suffisent ; & bien loin de nous conduire à l'idée du mouvement essentiel, elles s'accordent parfaitement avec les preuves, qui nous persuadent que ce mouvement est absurde.

*Infrà. L. 2,
ch. 14.*

La question de la spiritualité de l'âme nous ramenera encore à ces preuves, & donnera lieu à une plus ample discussion.

A R T I C L E I V.

Les Atomes.

§. I.

D. Q U A N D on accorderoit à la matiere un mouvement indépendant de Dieu, en pourroit-on conclure la formation de l'univers ?

R. Il faudroit encore montrer comment un mouvement fortuit a pu produire tant d'ordre, de beauté, d'utilité dans les différents êtres qui composent l'univers, dans les rapports & le résultat de toutes ses parties. Dans le monde il n'y a pas seulement du mouvement ; il y a des beautés inimitables, les combinaisons les plus heureuses, une marche régulière, constante, invariable. Il faut autre chose qu'un mouvement aveugle pour produire & assurer tout cela. Non seulement, un tel mouvement ne produit rien, mais il empêche nécessairement toute production.

P H I L O S O P H I Q U E. 37

D. Ne peut-on pas établir la puissance créatrice des atomes par le moyen des chances, de l'analyse des sorts, des compensations par des compensations, des tentatives de millions de milliards de millions de fois réitérées, &c. ? On dit que deux Académiciens ont merveilleusement réussi dans cette manière de prouver.

Prémontval.
Vues phil.
T. 2, p. 329.
Diderot.
Pensées phil.
n. 21.

R. L'on ne peut croire que ces gens aient écrit sérieusement de telles puétilités. Leur raisonnement, qui, à beaucoup d'égards, n'est qu'un jargon inintelligible, peut se réduire à ceci : le beau Poème de l'Enéide peut être l'effet d'une infinité d'infinités de jets de caracteres d'Imprimerie; donc le monde peut-être aussi l'effet du concours fortuit des atomes agités de toute éternité. Grace aux lumieres de la Philosophie, l'on ne sera plus embarrassé à deviner les Auteurs de quelques beaux Ouvrages de Littérature, d'Architecture, de Sculpture, que l'antiquité nous a transmis. L'on ne disputera plus si les deux Bucéphales du mont Quirinal sont effectivement de Phidias & de Praxitèles, cette discussion pourroit être embarrassante; il sera plus simple de dire que la matiere de toute éternité s'est fait jeter par qui l'a bien voulu, dans une infinité de moules; & qu'enfin contente d'être devenue Bucéphale, elle s'en est tenue là.

D. La combinaison de lettres telle qu'elle est dans l'Enéide, est absolument possible; pourquoi donc ne résulteroit-elle pas d'un mouvement fortuit dans une infinité d'épreuves ?

R. 1.^o Il est bon de se souvenir toujours que la matiere n'est point éternelle, que le mouvement n'est ni éternel, ni naturel à la matiere; qu'ainsi les deux Académiciens argumentent sur

des suppositions que nous avons démontrées fausses.

Discours sur
l'inégalité des
hommes.

2.^o Pour la formation de l'Enéide, il faut d'abord un langage, & ce n'est point une petite affaire, moins encore une affaire de hasard. J. J. Rousseau observe, qu'il est impossible de concevoir que les hommes aient pu s'en faire un d'eux-mêmes. Ensuite il faut de l'écriture, il faut des lettres, qui sont le chef-d'œuvre des inventions humaines; il a fallu bien du temps pour y arriver; les Sauvages & les Negres regardent l'écriture comme un sortilège : *l'art de faire parler le papier*, disent-ils, *ne peut-être qu'un art magique*. Sans doute que les atomes auront des configurations également admirables & significatives? D'où viennent-elles? En quoi consistent-elles? Sont-elles essentielles ou non? immuables ou non? Voilà bien des questions à éclaircir. Quelque parti que prenne l'Athée, il ne dira que des absurdités.

V infra,
art. 7.

3.^o Cette supposition de tentatives répétées de toute éternité, renferme une contradiction évidente; savoir un nombre infini qui ne peut être augmenté ni diminué d'une unité, car l'infini demeure toujours infini, & il ne peut ni croître ni décroître : or, dans le cas présent, les atomes pouvoient faire sans doute quelques tentatives de plus ou de moins. Voilà donc un infini qui n'est pas infini.

4.^o En jettant durant toute l'éternité autant de caractères d'imprimerie qu'il en faudroit pour former l'Enéide, il y auroit des millions & des milliards de jets qui ne présenteroient que cahos & confusion, & où l'on verroit à peine quelques syllabes formées, quelques mots estropiés & sans suite. De même en donnant le concours des atomes pour la cause efficiente du monde, il y auroit

des millions & des milliards de combinaisons qui ne présenteroient que cahos, désordre & confusion; & l'on verroit tout au plus des nez sans visages, des yeux sans têtes, des êtres moitié animaux, moitié bois ou pierre, des pieces éparpillées dans cet univers, sans qu'elles eussent un ordre, & formassent un tout.

5.° En accordant que les atomes, à force de tentatives, ont produit le monde, pourquoi se sont-ils arrêtés là? pourquoi n'ont-ils pas passé à la formation d'un autre monde, & réprouvé celui-ci comme les précédents? — Dire que ce monde est dans les règles de l'équilibre, c'est s'engager 1.° à expliquer pourquoi les atomes n'ont pas recherché d'abord une position aussi naturelle & aussi essentielle à la matiere. 2.° C'est détruire la supposition épicurienne par le fondement : là où il y a des règles des nécessités, il n'y a point de concours fortuit.

6.° Quoiqu'il n'y ait point de démonstration géométrique ni métaphysique que l'Enéide ne peut résulter d'un mouvement fortuit, aucun homme sensé ne se persuadera jamais que cela soit arrivé, ni que cela puisse arriver même dans une éternité. Si l'on disoit à un Athée que des pierres jetées sans dessein forment un édifice admirable; que les cordes des instrumens les plus harmonieux se sont rangées d'elles-mêmes, & que des secousses fortuites produisent les sons qui nous charment; que les peintures les plus parfaites n'ont pas eu besoin d'un maître qui leur donnât tant de grace, de majesté, de tendresse, de mouvements & d'action; que, dans les plus beaux tableaux, les attitudes les plus variées, les airs passionnés, la distribution des lumieres, les dégradations des

couleurs, la plus belle perspective, ne sont que l'ouvrage de quelques couleurs jettées au hasard, &c. Celui à qui on avanceroit de tels paradoxes, les regarderoit comme des propositions d'un homme sans raison; quoique les combinaisons qui forment ces chef-d'œuvres, soient métaphysiquement possibles dans un mouvement fortuit. Or ces propositions sont précisément celles des épicuriens; car, en accordant toutes les suppositions de nos deux Académiciens, il est toujours aussi peu apparent que le monde résultera de cent millions de milliards de secousses d'atomes, qu'il est apparent qu'une poussière constamment agitée dans un tonneau, produira des arbres, des animaux; des tableaux, &c. C'est la pensée & la juste comparaison d'un homme qui n'a été que trop favorable à tous les délires philosophiques.

Pensées de
M. de Volt.
pag. 9, édit.
de 1765.

7.^o Fût-il vrai qu'un beau poème qu'une belle peinture, sont l'effet du hasard, il n'en pourroit être de même de la formation du monde. Un livre n'est qu'un composé de lettres, un tableau un composé de couleurs: mais le monde renferme des êtres qui pensent, & la pensée n'est point un composé d'atomes. « Des combinaisons, des chances, ne donneront jamais que des produits de même nature. Un Chymiste, combinant des mixtes, ne les fera pas sentir & penser dans son creuset. »

Emile. T. 3,
p. 16.

§. I I.

D. Ne voyons-nous pas la nature produire par un mouvement aveugle, des figures admirables par leur régularité, des caractères bien formés, des représentations d'hommes, d'animaux, de plantes, &c.

PHILOSOPHIQUE. 41

R. 1.^o Quand ces figures sont vraiment l'effet du hasard, elles ne sont jamais sans quelque défaut, & ne représentent que très-imparfaitement quelques êtres réels : c'est la remarque d'un homme qui s'est fort appliqué à la recherche & à l'explication de ces pierres marquées par différentes empreintes (a)

2.^o La plupart des figures qu'on regarde comme des jeux de la nature, sont l'ouvrage de quelque moule qui a imprimé ses traits & exercé l'activité de ses sels sur une matière d'abord molle, & durcie ensuite par l'air, les eaux, le soleil, ou les feux souterrains (b).

3.^o Ceux qui ont appelé cette observation au secours des Epicuréistes, n'ont pas songé à mettre une différence 1.^o entre un moment de régularité & la marche de tous les siècles, 2.^o entre un individu régulier & toutes les espèces d'êtres, l'ordre, la constitution, la conservation de l'univers ; 3.^o entre la superficie d'une chose, ou la représentation de ses dehors, & sa nature, sa disposition intérieure, le mélange merveilleux des matières qui la composent ; entre un masque & une tête humaine. Des moules n'impriment & ne façonnent que par dehors, au lieu que les organes sont un entrelas de pièces innombrables, où les moules ne peuvent trouver accès pour faire l'em-

(a) *Est & aliud hujus rei non leve argumentum, fortuito & casuali fluxu constituta esse similia phasmata: quod vix ulla ex eis quæ animalis figuram mentiuntur, forma perfecta sit, sed semper aliquid ad integram figuram constituendam requisitum deesse comperiat.* Kircher. *Mund. subt.* 2. part. p. 37, édit. 1664, Amstel.

(b) Voyez *ibid. modus secundus*, p. 608 ; *modus tertius*, p. 39 ; *modus quartus*, p. 41, &c.

preinte, ni retraite après l'avoir donnée.... Le hasard imite quelquefois les Arts. On voit dans des amas de lignes fortuites, des ressemblances avec des plans de Villes, avec des maisons. &c ; inférera-t-on de-là que le hasard a bâti les Villes ?

4.^o Les jeux même de la nature les plus admirables, sont une suite, un résultat informe & déplacé des règles établies par le Créateur ; l'effet de quelque esprit fécond, de quelque combinaison de loix égarées dans leur marche & trompées dans leur objet.

D. Que faut-il penser des mystères que quelques Physiciens célèbres ont trouvés dans la configuration régulière de la neige, du givre & de la glace ?

R. A-peu-près la même chose que ce que nous venons de dire des pierres & d'autres matières figurées avec une apparence de dessin. Les plantes formées de givre, & collées sur les fenêtres des maisons, que Scheuchzer a observées à Zurich en 1728, & qu'il a fait graver dans la *Physica sacra*, T. 5, Tab. 530, fig. A. B, ne sont autre chose que des vapeurs & de la fumée figées sur les vitres, dans l'ordre & la disposition où elles y sont arrivées. Tout le monde sait que toute exhalaison se partage en rameaux multipliés, en raison directe de leur distance du foyer : ce qui lui donneroit la figure d'un arbre, si elle étoit subsistante & visible dans toutes ses divisions.... Les petites figures représentées dans la même estampe, semblent plus difficiles à expliquer. L'Auteur croit qu'il est inutile de le tenter. Erasme Bartholinus, dans un Livre qu'il a composé sur ce sujet, est du même sentiment. Il suffira peut-être de se rappeler ce que nous avons dit dans la Réponse précé-

P H I L O S O P H I Q U E. 41

dente, n° 4, pour faire évanouir toutes les ténèbres de ce prétendu mystère (a). Au reste, après les différences que nous avons remarquées entre ces sortes de régularités & celle des œuvres de Dieu, il est inutile de s'arrêter davantage sur cette matière.

§. I I I.

D. Si le hasard avoit effectivement produit le monde, que faudroit-il penser d'un principe si admirable & si puissant?

R. L'Auteur des *Lettres juives* prétend que les Athées, en reconnoissant le hasard pour le créateur & le conservateur du monde, ne peuvent se dispenser de lui rendre un culte; &, quoique cette assertion puisse paroître plus plaisante que solide, elle sert admirablement à faire sentir l'absurdité du système des atomes. « Si je croyois le système d'Epicure, dit-il, chaque jour en examinant le cours du soleil, en le voyant paroître sur notre

(a) Voici ce que dit un Manuscrit que nous avons actuellement sous les yeux. *Notare forsan juvat, 1.º ad plantas multigenas, maxime qualiter in semine ordinantur, hæc figuras pœnè omnes alludere. 2.º Spermaticis spiritibus plantarum aliarumque etiam rerum aëra esse plenum. Vide M. Subt. part 2, L. 12, c. 7. 3.º Illos spiritus eo ordine, quo vel in semine vel aliâ re clauduntur atque ex illâ profecti sunt, se collocare & figere, ut in Palingenesi constat: & explicatur parallelismo cum fôco radiorum. Vide Mund. Subt. p. 2, L. 12, c. 5. Experim. 1. 4.º Spiritus illos plasticam vim in omnem materiam mollem sibi subjectam & commixtam exercere, ut constat in petrificationibus (Mund. Subt. p. 2, L. 8. Modus tertius.) & maxime in plantis Antropomorphis. Ibid L. 12, c. 9. 5.º In locis potissimum, ubi vapores multi & varii; ut in latrinis, ejusmodi figuras spectari, &c. &c.*

» horifon & s'acheminer à grands pas vers les An-
 » tipodes, je m'écrierois : *je te salue , ô hafard*
 » *éternel, dérangement incompréhensible, confusion*
 » *admirable , qui maintient l'ordre & l'arrange-*
 » *ment ! souffre que je te rende les hommages que*
 » *d'autres mortels aveugles rendent à un Dieu tout*
 » *bon , tout puissant & tout fage.* »

A R T I C L E V.

Fécondité de la Matière.

S. I.

D. **A**U-LIEU de recourir à la collision des atomes pour produire un monde, n'est-il pas plus simple d'attribuer la fécondité à la matière, & d'en faire la mère de toute chose ?

R. Je ne fais si cela seroit beaucoup plus simple ; mais je fais que cela ne seroit pas plus raisonnable. Qu'est-ce que cette fécondité de la matière ? Il n'est pas aisé de faire un sens de cette expression. La matière essentiellement inerte & passive, n'a ni mouvement, ni action, ni vie, ni fécondité, elle ne peut que servir & obéir.

D. N'est ce pas une proposition reçue, que la nature est d'une fécondité inépuisable, qu'elle est le principe & la mère de tous les êtres ?

R. Il faut convenir de la signification des mots. *La nature est le système des Loix établies par le Créateur pour l'existence des choses & la succession des êtres.* C'est la sage définition qu'en donne

Tom. XII,
 p. iij, iv.

M. de Buffon : & cette définition une fois reçue, la nature est féconde sans doute : mais la nature n'est pas la matière, ou, si l'on veut, c'est la ma-

rière mue, dirigée, employée selon les loix dictées par la sagesse & la puissance du Créateur.

« La nature n'est point une chose, ajoute M. de Buffon, car cette chose seroit tout : la nature n'est point un être, car cet être seroit Dieu ; mais on peut la considérer comme une puissance vive, immense, qui embrasse tout, qui anime tout, & qui subordonnée à celle du premier Être, n'a commencé d'agir que par son ordre, & n'agit encore que par son concours ou son consentement. Cette puissance est de la puissance divine la partie qui se manifeste. . . . Ministre de ses ordres irrévocables, dépositaire de ses immuables décrets, la nature ne s'écartera jamais des loix qui lui ont été prescrites ; elle n'altere rien aux plans qui lui ont été tracés, & dans toutes ses œuvres, elle présente le sceau de l'Eternel, &c. &c.

S. I I.

D. S'il est vrai que la nature ne viole pas le plan du Créateur, & qu'elle n'est autre chose que le système de ses Loix, pourquoi produit-elle des monstres de toute espèce ?

R. Il n'y a point de violation de règles où il n'y a point de règles ; point de monstres où il n'y a point de figures déterminées & dessinées sur un plan général. Je n'examine pas pourquoi Dieu permet ces écarts passagers aux principes exécuteurs de ses décrets ; ni si ces écarts même ne relient pas le mérite d'une opération régulière & parfaite dans toutes les parties, égale dans son âge à la durée des siècles entassés, dans son étendue à toutes les espèces des êtres existants ; ni si les monstres, au moins ceux de la race humaine, ne

sont pas la suite de quelque trouble étranger & postérieur à la création ; ni si l'attention & les soins de l'homme ne peuvent point prévenir la plupart des monstruosités de son espèce (a) ; ni si un système de Physique, où les monstruosités seroient impossibles, ne renverseroit pas l'état actuel de la nature, & toutes les loix établies pour la reproduction des êtres & la conservation des espèces (b) : il suffit que les monstres supposent l'existence d'un type tracé avec dessin, & donné pour modèle à toutes les productions de la nature selon l'exigence des espèces & le maintien de l'état actuel du monde. . . . Dans les monstres même les traces du plan général & du modèle des espèces sont sensibles ; ce sont, dit un Physicien célèbre, des morceaux d'une architecture admirable, quoique détachés du corps de l'édifice (c).

(a) Voyez la Théologie-physique de Derham. — Des Essarts, Traité de l'éduc. corp. des enfants, p. 18 & suiv. Muis, *investig. Fabricæ, quæ in partibus musculos componentibus extat*. Præfat.

(b) On peut voir la-dessus *S. Aug. L. 12 de Civit. Dei, C. 2. 5.* — *Stengelius, de monstis.* — *Schott, Phys. cur. T. 1, part. 2, L. 5.* — Bonnet, Contemp. de la Nat. T. 1, p. 177, &c. Voici comme un Philosophe sage & profond s'exprime sur ce sujet, *Natura autem mutabilis, Deo obtemperans, etsi juxta inferioris mundi seriem à solita lege desleat, rapitur tamen Divini Spiritûs vi, jam seipsa propè diviniior facta, quippè quæ legi antiquiori & sanctioni Dei porrigens manum ; toti se subjicit totam, & vel deerrando ad destinatum à Deo collimat finem.* Corn. Gemma in Cosmo-criticis, L. 1, c. 6.

(c) *Exhibet se ubique harmonia inordinata, confusio ordinatissima ; natura semper variata semper eadem : architecturæ ordo decompositus, sed artificii infiniti.* Scheuchzer, *Phys. sac. T. 5*, p. 1040. Buffon appelle cet ouvrage *puéril*, & fait pour amuser des enfants. Cette censure vraie

D. Des géants de trois à quatre cents pied occupent-ils quelque place dans le plan du Créateur ?

R. S'il y avoit eu des individus de cette taille, ce seroit des écarts qui entreroient dans la réflexion que je viens de faire ; mais tous ces géants de 400, de 140, de 120 pieds, sont des exagérations puériles. On peut s'en convaincre par les observations d'un homme qui n'a peut-être eu que trop de goût pour les traditions populaires (*d*). L'Écriture rapporte que Goliath étoit haut de dix pieds sept pouces : Og pouvoit en avoir autant (*e*) : ce sont apparemment les plus illustres & les plus vrais de tous les géants. Theudobochus est encore un monstre imaginaire (*f*). Les ossements que l'on nous montre comme des restes de géants, sont des os de baleine, d'éléphants, de rhinocéros, de chameaux, &c. Turner a montré à Lon-

à certains égards, est trop forte pour ne pas faire soupçonner quelque jalousie de métier. Les idées systématiques de Buffon ne le cedent en rien à celles de Scheuchzer pour le hardi & l'arbitraire.

(*d*) *Mund. subit. part. 2, p. 58*. On peut consulter aussi Schott. *Phys. cur. T. 1, p. 512*. Dict. encycl. art. *Géants*. Calmet, *Diâert. sur les Géants*, Comment. T. 1, p. xxij, édit. 1734.

(*e*) Son lit étoit de quinze pieds quatre pouces & demi, sans doute qu'il y étoit à son aise, les Rois ne se gênent pas. Ces lits étoient quelquefois une mesure trompeuse, comme on va le voir ici par l'Histoire d'Alexandre.

(*f*) Ses os ont été reconnus pour des os d'éléphants. Tout ce que l'on a raconté du tombeau & de l'építaphe de ce Theudobochus, ou Theudolochus, n'est qu'une imposture, qu'une vision d'Antiquaire. Voyez le *Diâion. d'Histoire naturelle* de Valmont, art. *Géant*, édit. 1769. La *Gygantomachie* de J. Riolan, en 1613, &c. Dom Calmet a donné son suffrage à ce conte.

dres un prétendu os de géant, c'étoit celui d'un taureau du Brésil. Souvent les Sculpteurs ont défiguré ces os ; on a sculpté à Vienne, en 1678, une dent du géant Og, qu'on disoit envoyée de Constantinople. Enfin, depuis que M. Hans Sloane a publié sa Gyganthologie, aucun Charlatan n'a osé paroître avec des dépouilles supposées de géants, qu'on employoit déjà du temps d'Auguste, pour tromper les Romains, comme Suétone en convient en parlant des squelettes que l'Empereur conservoit dans son cabinet. — Les figures de géants qu'on promene processionnellement dans quelques Villes, désignent des inondations, des pestes, des guerres, dont on a voulu conserver la mémoire par ce symbole monstrueux. — Les Anciens avoient la frivole ambition de vouloir passer pour géants, & laissoient à la postérité des monuments trompeurs. Alexandre fit allonger les lits de ses soldats, pour faire croire dans les siècles suivans, qu'ils avoient été géants. Si la nature a produit autrefois tant d'horribles colosses, pourquoi n'en produit-elle plus ? La Sicile étoit-elle sous un autre climat lorsqu'elle étoit habitée par des hommes de trois à quatre cents pieds (a) ? Lucrece a beau dire que la fécondité de la terre est épuisée, les monuments incontestables qui nous restent des hommes qui nous ont précédé de trois mille ans, déposent contre cette

Q. Curce,
L. ix, c. 3.

De Nat. re-
cum. L. ij.

(a) *Si enim hi in Sicilia nati & educati fuerant ; cur hodiè eosdem non producit ? Neque sufficit influxum causam dicere, cum idem hodiè quod olim Aëra, idem siderum aspectus sit ; cum hodiè eosdem fructus, eadem animalia, quæ olim, ejusdem molis producat.* Mund. sub. part. 2, p. 60. Cette réflexion est très-propre à réfuter beaucoup d'autres imaginations de la même espece.

imagination

imagination du Poëte Epicurien. Les momies d'Égypte sont-elles des corps de géants? Si depuis ce temps-là la nature étoit allée en décroissant, elle ne produiroit aujourd'hui que des Pygmées de trois pouces. Accordez avec ce beau raisonnement les Nations de Pygmées qu'on prétend avoir existé dans le même temps? Dom. Calmer observe que cette idée de Lucrece est très-propre à détruire tout ce qu'il dit en faveur des géants. La persuasion qu'autrefois les hommes étoient plus grands (a), est un effet de la disposition générale où nous sommes de croire les temps passés beaucoup au-dessus du temps présent. — Concluons : Il est certain qu'il y a eu des géants; mais il est certain aussi qu'il n'y a pas eu de Nation entière composée de géants, & plus certain encore que jamais géant n'a atteint la monstrueuse grandeur que Bocace & d'autres Romanciers leur ont attribuée.

D. Est-il en effet bien certain qu'il n'y a pas de Nations entière de géants? l'Écriture & les relations de la Terre Magellanique semblent persuader le contraire.

R. L'espèce gygantesque dont parle l'Écriture, n'est, selon la remarque de Fl. Joseph, de Philon, de S. Cyrille, de S. Chrysostome, &c. qu'une race d'hommes qui joignoient à une force & à une audace extraordinaire tous les vices qui font les monstres (b). La postérité de Seth, peu-

(a) *Vix illud lecti bis sex cervice subirent,
Qualia nunc hominum producit corpora tellus.*

Æneid. 12.

(b) Le mot **נביר** que l'on traduit par *géants*, signifie proprement un homme fort & violent.

à-peu séduite par les femmes, porta l'empreinte de sa rébellion contre le Ciel, & l'abomination d'une alliance condamnée de Dieu. On peut croire que les hommes d'une grandeur prodigieuse étoient communs parmi eux. — Les géants des Terres Australes sont rangés aujourd'hui parmi les lions ailés & les aigles à deux têtes. Deux relations postérieures à tous les contes qu'on en a débités, ne leur donnent que six pieds de hauteur. Une fille Paragone, amenée en Hollande, en 1599, par Sebald de Wert, n'atteignit pas quatre pieds après avoir achevé de croître. M. de Bougainville écrivoit, en 1765, dans le Pays même des Paragons : « Nous avons fait alliance avec ces Paragons » si décriés, que nous n'avons trouvés ni plus » grands, ni même aussi méchants que les autres » hommes. » M. de Commerçon, ce savant qui dans le dessein de présenter au public un corps complet d'histoire naturelle, auroit été enchanté de pouvoir vérifier ce phénomène de la nature, l'expliquer, disséquer même un de ces énormes mortels, & d'en faire l'Anatomie comparée, convient que ces Titans du détroit Magellanique n'ont jamais existé que dans l'imagination échauffée de quelques Marins (a). Ce Peuple si étonnant a été, pour quelques Observateurs modernes, ce que sont les perspectives ; de loin, elles représentent un Temple superbe, des ruines, un jardin immense : mais lorsqu'on s'approche des objets, on ne voit plus que des dessins tracés grossièrement sur un mur. — Enfin, quand il y auroit des Nations co-

(a) V. sa Lettre à M. de Lalande dans l'*Histoire des nouvelles découvertes faites dans la Mer du Sud*, par M. de Freycille.

P H I L O S O P H I Q U E. 51

lossales, il s'ensuivroit précisément que le Créateur a donné au germe humain une certaine latitude, mesurée sur l'influence des climats, & sur différents concours des causes secondes, subordonnées aux vues de sa providence & à l'exécution de ses décrets éternels. Mais la vérité exige qu'on nie absolument des faits qui l'offensent, & dont les mauvais raisonneurs ont abusé pour étayer des systèmes aussi frivoles qu'irréguliers.

D. Toute l'antiquité n'a-t-elle pas connu la Nation des Pygmées, qui a si laborieusement combattu celle des grues? Voilà une espèce d'hommes fort différents d'Adam & d'Eve.

R. Ces Pygmées étoient des singes qui se battoient avec les grues pour conserver leurs petits, qu'elles vouloient leur enlever. Cette observation de M. Pluche est adoptée par M. de Buffon, Spec. de la Nature T. 14
p. 325. *Histoire nat. T. xiv, p. 3.* « Aussi ce singe, (le *Pithecos* des Grecs, le *Simia* des Latins,) eut-il encore été plus ressemblant à l'homme; les Anciens auroient eu raison de ne le regarder que comme un *Homoncule*, un main manqué, un Pygmée capable tout au plus de combattre contre les grues, tandis que l'homme fait dompter l'éléphant & vaincre le lion. » Les Poètes plaçoient les Pygmées dans la Thrace, où les hommes sont très-bien faits. Pline les met tantôt dans la Thrace, tantôt dans l'Ethiopie, près des lacs d'où sort le Nil; Aristote & Pomp. Mela leur assignent aussi cette dernière région; Aulugelle les porte sur les frontières des Indes. Tant d'incertitudes & de contradictions suffisent pour nous convaincre que ce menu Peuple est imaginaire. Aujourd'hui qu'on a parcouru toute la terre, on n'a trouvé des Pygmées nulle part. Les Lapons & les Samoïes.

des, déjà bien supérieurs aux prétendus Pygmées, transplantés dans les climats méridionaux, atteignent à la taille ordinaire de l'homme.

S. I I I .

D. Les Nègres ne font-ils pas, selon quelques Auteurs, une race d'hommes à part?

R. Les Nègres naissent blancs comme les Européens; leur noirceur ne siège que dans l'épiderme, dont les mailles trop dilatées par la chaleur, l'humidité, les vents, &c. absorbent une plus grande quantité de rayons. C'est au moins une raison très-vraisemblable qu'on peut apporter du teint des Nègres. Nous regardons comme une peine superflue de discuter de nouveau cette matière, après les observations de M. de Buffon, & de tant d'Ecrivains éclairés qui l'ont traitée à fond (a). Nous pourrions renvoyer aussi à l'Auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains*, si cet Auteur raisonnoit par-tout avec autant de sagesse que sur les Nègres, & si une philosophie soumise à l'arbitraire & à tout l'enthousiasme de l'irréligion, ne devoit détourner le Lecteur prudent de chercher quelques bonnes observations dans une multitude de mauvaises.

D. N'avez-vous pas lu dans les *Questions sur l'Encyc.*, les *Mélanges de M. de V...*, &c. que les Américains font une production du Pays, comme les herbes & la mousse qui couvrent les rochers?

Histoire des
Oiseaux.

R. Il est humiliant pour l'esprit humain, dit M. de Buffon, en rapportant des contes pareils à

(a) Hist. nat. T. 3, p. 481, 453, &c — Huet, *Dém. évang.* Prop. 4, ch. 27. — Dict. d'Hist. nat. de M. Valmont, édit. 1769, art. *Nègres & Homme*. — *Phyl. sac.* T. vj, Tab. 626.

celui-ci, qu'il y ait de telles erreurs à réfuter. Ceux qui les ont combattues sérieusement, leur ont fait, en vérité, trop d'honneur. « Ces impertinences, ajoute M. de V., dignes de l'hôpital des foux, ont été quelque temps à la mode, comme des singes qu'on fait danser dans des foires. »

Histoire de
Louis XV,
T. 2, p. 233.

D. Si les Américains sont descendus du premier homme, lequel fut créé dans l'ancien Continent; comment expliquer la population de ce Pays, si éloigné de nos côtes, & si inconnu à toute l'antiquité? N'est-il pas naturel de supposer, avec Paracelse, un premier homme créé dans les deux hémisphères?

R. 1.^o L'Amérique tient vraisemblablement au Nord & au Nord-est de l'Asie. Ceux qui ont cru sur la foi de certains Voyageurs que ces deux régions étoient absolument séparées par la Mer, paroissent s'être trompés. (a)

2.^o Quand il n'y auroit aujourd'hui aucune communication entre les deux Continents, il ne s'ensuit pas qu'il n'y en ait pas eu autrefois. Les changements que le globe a soufferts par des révolutions subites & violentes, ou par l'écoulement du temps, sont une chose incontestable (b). Il y a même des Géographes qui soupçonnent que

(a) On trouvera quelques observations sur ce sujet dans le nouveau Dict. géograph. qui s'imprime actuellement à Liege, chez Bassompierre, art. *Zemle glaciale*. *Archipel du Nord*, &c.

(b) *Vidi ego quod fuerat quondam solidissima tellus
Esse fretum, vidi factas ex æquore terras*. Metam. L. 1.
*Tempus erit rapidis olim cum Pyramus undis
In sacram veniet, congesto littore Cyprum*. Ibid.

Chersonesi sive Peninsulæ in insulas, & Insulæ in Chersonesos mutantur. M. Subt. part. 4, p. 72.

l'Océan a remplacé une vaste région placée entre l'Espagne & l'Amérique, & que cette région est l'*Atlantis* de Platon. (a)

3.^o Les côtes des deux Continents vers le Nord, sont assurément peu éloignées l'une de l'autre, & presque toujours jointes par des monts de glaces. La distance du Japon à l'Amérique est remplie par des Terres & des Isles très-étendues. M. de Buffon observe que les Américains sont fort semblables aux Tartares orientaux & septentrionaux. M. Huet les fait descendre des Phéniciens ou des Carthaginois. Le P. Fauque, *Lettres édifiantes*, T. xxij, p. 384, semble prouver que les Palicours, sauvages de l'Amérique septentrionale, descendent des Juifs (b). Un Voyageur qui a pénétré de l'Amérique au-delà de l'Ohio, assure qu'on a découvert parmi les Sauvages une nation de Juifs qui s'appelle *la tribu de Nephtali*; il prétend que leur culte & leurs dogmes sont à-peu-près les mêmes que ceux des Juifs d'Europe, quoiqu'ils ne trafiquent pas comme eux (c). Les Sioux ont l'accent

(a) *Plato in Critia*. — M. Subt. part. 1, p. 82.

(b) Nous citons avec assurance les Lettres des Missionnaires. Nous savons évaluer le témoignage de ces témoins qui joignent à la probité & à la religion, l'expérience d'une longue demeure dans les Pays où ils ont écrit. Nous n'ignorons pas la pédanterie de l'Auteur des *Recherches phil.* du *Journ. encycl.* &c; mais nous aimons mieux nous en tenir au jugement de Buffon, de Montesquieu, de Mairan, &c.

(c) Voyez les Journaux & Gazettes de novembre 1773. — M. Adair, Anglois, qui a long-tems demeuré en Amérique, & étudié les mœurs, les usages, la Religion des habitans, les regarde comme des descendans des anciens Juifs. V. son ouvrage intitulé : *Histoire des Indiens Occidentaux, & particulièrement des Nations voisines du Mississippi*, à Londres, 1775.

Chinois, leur maniere de vivre est celle des Tartares. *Charley. Nouv. France, T. 1, p. 347.* M. Huet fait le parallele des mœurs des Mexicains avec celles de quelques anciens Peuples de l'Asie. *Dém. évang. p. 83, 84.* Le P. Lafiteau a publié sur cette ressemblance un Ouvrage plein de recherches (a).

4.° Pourquoi ne supposeroit-on pas que des tempêtes ont fait échouer sur ces côtes des vaisseaux destinés pour d'autres plages? Les Carthaginois & les Phéniciens étoient assez versés dans la navigation pour entreprendre de grands voyages par mer, quoique cette science n'ait pas été aussi parfaite dans les siècles reculés qu'elle est aujourd'hui. Les Livres Chinois parlent de plusieurs navigations en Amérique dès le cinquieme & le sixieme siècle de l'Ere Chrétienne. *Journ. des Savants, Fév. 1762.* Un fameux passage de Sénèque le Tragique (b) semble persuader que les Romains avoient quelque connoissance d'un autre Continent. Le P. Lombard y a trouvé une médaille de saint Pierre, qui paroissoit être des premiers siècles du Christianisme. *Lettres édif. 21.*

(a) Mœurs des Américains, comparées aux mœurs des premiers temps.

(b) *Venient annis
Tempora feris,
Quando Oceanus
Vincula rerum
Laxet; & ingens
Pateat, tellus;
Typhisque novos
Detegat orbes;
Nec sit terris
Ultima Thule.*

Rec. p. 476. Quelques figures, & sur-tout la fameuse statue de la Vierge au Pérou, dont parle le P. Kircher, *M. Subt. part. 2, p. 44*, sont des preuves assez fortes que le Christianisme y étoit anciennement connu. La Résurrection, & d'autres articles de la Religion, se sont trouvés établis chez les Péruviens lors de l'arrivée des Espagnols. *Hist. du Pérou, par Aug. de Zuniga.* On a trouvé des restes bien sensibles du Christianisme au Paraguai. *Lettres édif. 1, 25, p. 132.*

5.^o L'opinion de Paracelse est aussi contraire à la raison qu'à l'autorité des Livres saints; car comment, selon lui, les Isles éloignées du Continent se sont-elles peuplées? Il a fallu sans doute autant d'Adams que d'Isles; il a fallu doubler les souches des animaux comme celles de l'homme, il faudra les multiplier encore selon le nombre des Isles. De pareils écarts suffisent pour montrer combien une ardente imagination est peu propre à expliquer la nature; Paracelse l'avoit brûlante au suprême degré; ses Ouvrages ne sont qu'un recueil de paradoxes chymiques, physiques, géographiques, &c.: on peut évaluer ceux qu'il a débités sur la matiere présente, par la lecture des Observations de M. de Buffon sur la population de l'Amérique. *Hist. nat. T. 3, p. 515. T. 9, Disc. préliminaire.*

S. I V.

D. Que direz-vous des Acéphales dont parle saint Augustin, après Pline & Elien? Des hommes sans tête ne peuvent faire la même espece avec ceux qui en ont une.

R. Ces Acéphales sont les anciens Blemmiens, subjugués par Florus, Général de l'Empereur Marcen, l'an 450. Aucun des soldats de Florus

n'a prétendu avoir combattu des hommes sans tête. Ces Peuples avoient le col très-court, la tête presque appuyée sur les épaules, de forts longs cheveux qui achevoient de rendre leur figure méconnoissable. — Les Sermons *ad fratres in Eremo*, dont le 47^e parle des Acéphales, ne sont point de saint Augustin; & quand ils seroient de lui, il en résulteroit précisément, qu'il a prêché à des Peuples parmi lesquels on disoit qu'il y avoit des hommes sans tête: car il ne dit pas en avoir vus. — On ne sauroit trop se défier de tout ce que quelques Anciens ont raconté des difformités de l'espèce humaine. On a dit que certains Peuples étoient entièrement couverts de leurs oreilles. Strabon les appelle *Enotocetes*, & regarde comme des fables tout ce qu'Onésicrite en rapporte. Ces oreilles étoient apparemment des habits attachés à la tête. Le P. Schott, qui nous dit des merveilles de ces *Enotocetes*, nous apprend lui-même le fond qu'il faut faire sur ses histoires, quand il débite gravement que les chevaux, les bœufs, les loups, &c. *Phys. curiosa, T. 2. p. 231.* ont été transportés en Amérique par les Esprits célestes. Il se met à la torture pour expliquer des contes de Jordan, d'Olaus Magnus, &c. un peu plus de philosophie lui auroit épargné ces pénibles Commentaires.

C. Quoiqu'il soit certain qu'il n'y a qu'une seule espèce dans la race humaine, peut-on s'empêcher de reconnoître dans cette espèce des différences considérables? N'y a-t-il pas eu des hommes à cornes; des Cyclopes, &c?

R. 1.^o La plupart de ces monstruosités n'ont été qu'individuelles (a); très-peu ont passé du-

(a) Vide Barthol. *de Hominibus cornutis*. Scheuchzer,

rant quelque temps, d'une génération à l'autre. Quand les loix communes de la nature rencontrent quelqu'écart, elles travaillent fortement à rétablir l'ordre, & renvoient chaque chose à sa place.

2.^o Les Voyageurs n'ont vu ni Cyclopes, ni hommes à cornes, dans les Pays qu'on croyoit peuplés de ces hommes disgraciés de la nature. La Circassie, où l'on plaçoit une partie de ces étranges figures, est habitée par les plus beaux hommes du monde (a).

3.^o En reconnoissant quelque chose de réel dans le tableau qu'on nous fait de certaines monstruosités dans l'espèce humaine, il faut bien se persuader que l'exagération a défiguré le vrai, & exalté le merveilleux. Voici comme s'exprime le P. Charlevoix, *Histoire de la Nouv. France*, L. 1, p. 20 : « Il est naturel de croire qu'il y a en cela de l'exagération; mais il est plus aisé de nier les faits extraordinaires, que de les expliquer. D'ailleurs, est-il permis de rejeter tout ce dont on ne sauroit rendre raison? Qui peut s'assurer de connoître tous les caprices & tous les mystères de la nature? On fait combien l'imagination des meres a de pouvoir sur le fruit qu'elles portent (b). L'expérience, & le témoignage

Physica sacra, T. 7, p. 1486. Buffon, *Hist. nat.* Tom, 3, p. 403, 506, &c.

(a) Voyez l'Ouvrage de Michow, Chanoine de Cracovie, de *Sarmatia Asiatica & Europea*, L. 1. Il avoit bien examiné les choses, & conclut ainsi son rapport : *Hæc vera sunt, & qui scripsit, vera scripsit, & scimus quia verum est testimonium ejus.*

Hist. nat. (b) Il n'est pas croyable que M. de Buffon ait nié sérieusement une chose si évidemment constatée par l'expérience la plus longue, la mieux suivie : s'il l'a fait, c'est qu'il n'a

« même de l'Ecriture en sont des preuves sans
 « replique , ajoutons à cela les figures bizarres ,
 « où certaines Nations trouvent une beauté , dont
 « elles sont si jalouses , qu'on y met le corps des
 « enfants à la torture , pour achever ce que l'ima-
 « gination des meres n'a pu finir , & l'on com-
 « prendra sans peine qu'il peut y avoir des hom-
 « mes assez différents des autres , pour donner
 « lieu à certaines gens qui faisoient vivement les
 « objets , & ne se donnent pas le temps d'exa-
 « miner les choses , de faire des contes absurdes ,
 « qui ne sont pourtant pas sans quelque réalité. »

D. C'est en ce sens sans doute qu'on peut admettre dans l'espece humaine quelque différence spécifique ?

R. Oui ; & c'est ainsi qu'il faut entendre saint Augustin (a) & Plin le Naturaliste , si l'on veut

pas eu le courage de reconnoître l'existence d'une chose dont l'explication passoit ses lumières , comme elle passe celles de tous les hommes. Celui qui en a parlé de la manière la plus satisfaisante , paroît être Malebranche. *Recherches de la vérité*, L. 2 , 1. part. . . Le célèbre Boerhaave donne ici un avertissement dont d'autres encore que M. de Buffon pourront profiter : *Ergo subest hic aliquid , quod cum naturæ legibus nobis notis minimè convenit ; neque tamen negari potest , nisi ab eo qui has leges omnes perfectè noverit*. *Prælect. Acad.* T. 5 , part. 2 , p. 532. On peut consulter encore l'excellent Ouvrage de Muis ; *Investigatio Fabricæ , quæ in partibus musculos componentibus extat*. imprimé à Leyde , 1741. Disc. préf. *Id dicere non vereor*, &c. M. Roussel vient d'appuyer & de confirmer tout cela par les raisonnements les plus sages. *Syst. phys. de la femme*, p. 261 & suiv. A Paris , 1771.

(a) *Non itaque nobis videri absurdum debet , ut quemadmodum in singulis quibusque gentibus monstra sunt hominum , ita in universo genere humano quædam monstra sint gentium*, L. 16 de Civit. Dei , c. 8.

prendre la peine de justifier ce dernier (a). Dans les animaux cette différence est souvent très-grande; mais la nature a paru respecter particulièrement le plan tracé pour la figure de son Maître & de son Roi; c'est la judicieuse remarque de M. de

Hist. nat.
N. IX, P. 2.

Buffon. « Dans l'espece humaine l'influence du
 » climat ne se marque que par des variétés assez
 » légères, parce que cette espece est une, & qu'elle
 » est très-distinctement séparée de toutes les au-
 » tres especes. L'homme blanc en Europe, noir
 » en Afrique & rouge en Amérique, n'est que ce
 » même homme teint de la couleur du climat:
 » comme il est fait pour regner sur la terre, le
 » globe entier est son domaine; il semble que
 » la nature se soit prêtée à toutes les situations.
 » Sous les feux du Midi, dans les glaces du Nord,
 » il vit, il multiplie; il se trouve par-tout si an-
 » ciennement répandu, qu'il ne paroît affecter
 » aucun climat particulier. »

§. V.

D. Les Syrenes, les Satyres, les Hyppocentaures n'appartiennent-ils pas à l'espece humaine? D'où peut venir une différence si énorme, sinon d'une matiere active & capricieuse?

R. Tout ce que les Anciens ont raconté des Syrenes est évidemment un tissu de fables, qu'on n'oseroit pas conter aujourd'hui aux vieilles femmes. Il est vrai qu'il y a une espece de poisson qui, par la tête & la poitrine, a quelque ressem-

(a) *Hæc atque alia ex hominum genere ludibria sibi, nobis miracula, ingeniosa fecit natura, & singula quidem quæ facit in dies ac propè horas, quis enumerare valeat? Ad detegendam ejus potentiam satis sit inter prodigia posuisse gentes.* Hist. nat. L. 7, c. 2.

blance avec l'homme (a) ; mais c'est un vrai poisson, qui par là n'appartient pas plus à la race humaine, que l'ours par les yeux, les oreilles, & d'autres sens qui lui sont communs avec l'homme (b). « Le Créateur, dit sagement M. de Buffon, n'a pas voulu faire pour le corps de l'homme un modèle absolument différent de celui de l'animal . . . mais il a pénétré ce corps animal de son souffle divin : s'il eut fait la même fa-
 » veur, je ne dis pas au singe, mais à l'espèce la plus vile, à l'animal qui nous paroît le plus mal organisé, cette espèce seroit bientôt devenue la rivale de l'homme ; vivifiée par l'esprit, elle eût primé sur les autres, elle eût pensé, elle eût parlé. » — Au sentiment de M. de Buffon & de presque tous les Naturalistes modernes (c), le Satyre des anciens est l'Orang-ourang, espèce de singe assez semblable à l'homme, dont il diffère néanmoins à l'extérieur par le nez, qui n'est pas proéminent ; par le front, qui est trop court ; par le menton, qui n'est pas relevé à la base : il a les oreilles proportionnellement trop grandes, les yeux trop voisins l'un de l'autre ; l'intervalle entre le nez & la bouche est trop étendu. Il y a d'autres différences encore dans le reste du corps, . . . l'homme conserve toujours un

Hist. nat.
 T. xiv, p. 124

(a) Voyez Sacch. Hist. Soc. Jes. part. 2, anno 1560, n. 276. — Szentivani, Miscell. Decade 2, p. 329. Dict. de Trév. art. *Homme marin*. — Valmont, Dict. d'Hist. nat. art. *Homme marin*, édit. de 1769, &c. — Robinet, Vue phil. de la nat. grad. de l'Être, ch. 76.

(b) *Non homines, sed humani animalis imitamenta*, dit le P. Schott, T. 1, p. 373. Ce ne sont pas des hommes, mais des êtres ressemblants à l'animalité de l'homme.

(c) Hist. nat. T. ix, p. 93. — Phyl. sac. T. 1, tab. 844

air exclusif de majesté & de grandeur, qui porte l'empreinte de sa royauté & de son domaine sur tous les êtres vivants, même sur ceux qui lui ressemblent le plus, & qui marchent droit comme lui (a). Tout marque dans l'homme sa supériorité, même à l'extérieur. Son attitude est celle du commandement, sa tête regarde le ciel, & présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité; l'image de l'ame est peinte par sa physionomie; l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels, & anime d'un feu divin les traits de son visage; sa démarche ferme & hardie annonce sa noblesse & son rang. Nous aurons occasion de démontrer que cet orang-outang n'est qu'une brute. — L'hyppocentaure est une figure symbolique qui désigne un homme à cheval. Palaphates nous a donné là-dessus une dissertation curieuse dans son *Traité de Rebus incredibilibus* (b).

— Lynæus, *Syst. nat. versus finem.* — Dict. d'Hist. nat. édit 1769, art. *Satyre*, &c.

(a) Quoique quelques singes, & sur-tout le Pongo, marchent souvent droit, ils marchent également sur quatre pattes : celles de derrière sont semblables à celles de devant, comme dans les autres brutes, & ne marquent point une destination différente. L'homme marche toujours droit, & dédaigne absolument la marche des quadrupèdes. M. Brown, *Erreurs popul.* T. 1, p. 432, a traité cette question, si de tous les animaux l'homme seul marche droit, avec plus de raillerie que de raison.

(b) Quelques Auteurs ont cru que le Satyre, le Centaure, &c. pouvoient être des monuments de l'horrible dérèglement des mœurs où le Paganisme étoit plongé, & que le Christianisme a si heureusement réformé : mais la Physique semble s'opposer à cette opinion ; Lucrece appelle contre elle toute l'autorité de l'Histoire, & tous les ressorts de la nature ;

§. VI.

D. Un Consul de France au Caire n'a-t-il pas prouvé que les hommes d'abord ont été poissons, & que l'Océan avoit peuplé la terre? (a)

R. Le Chef de nos Incrédules dit en parlant de cette opinion, qu'elle semble partir tout droit des petites-maisons; on lui feroit tort si on la croyoit neuve: M. Maillet n'a pas le prix de l'invention. Les Athéniens reconnoissoient pour leurs ayeux les fourmis de la forêt d'Egine. Les Thessaliens se croyoient descendants de quelques autres insectes. Toutes ces imaginations se valent, & son également dignes de la physique de nos Matérialistes. « On n'étudie plus, on n'observe plus, dit très-bien M. Rousseau, on rêve, & on nous donne gravement pour de la philosophie les rêves de quelques mauvaises nuits. » — Tandis que Maillet fait descendre les hommes des poissons, l'Auteur des *Mélanges de l'Histoire Naturelle*, &

*Nam nequē Centauri fuerunt, nequē tempore in ullo
Esse queat duplici naturā, & corpore bino,
Ex alienigenis membris compacta potestas.* Lib. 5.

Quoi qu'il en soit, il est très-certain 1.^o que ces monstres, s'ils ont existé, n'ont été qu'individuels. 2.^o Qu'ils n'ont jamais été animés d'une âme raisonnable. Voici les paroles de deux Naturalistes aussi éclairés que religieux: *Nec verisimile haberi potest, velle Deum optimum maximum, unicum spirituum Patrem & conditorem, ad horrendos ejusmodi ac nefarios hominum cum brutis congressus subministrare animam rationalem.* Deusing. in fort. Mullip. sect. 4. *Anne Deum optimum maximum ad horrendæ genesis concussum sollicitari posse putabis?* Kirch. M. subit. part. 2, p. 280.

(a) Telliamed, ou Entretien d'un Philosophe Indien avec un Millionnaire François. Amsterdam, 1748.

celui de *la Philosophie de la Nature*, font descendre les poissons (a) des hommes. Il est heureux pour ceux qui étudient les Philosophes, de pouvoir choisir toujours entre deux assertions contradictoires.

D. Le Philosophe François qui raisonnoit si curieusement en Égypte, ne s'appuyoit-il pas d'un principe certain, savoir que la Mer décroît insensiblement?

R. 1.^o De ce principe il y a bien loin aux merveilles métamorphoses dont il a composé l'Histoire des hommes & des poissons.

2.^o La fausseté de ce principe est démontrée par l'état de la Géographie ancienne, comparée avec la moderne. Depuis trois mille ans Marseille, Toulon, Cadix, Gènes, Tyr, Smirne, &c. sont des Ports de Mer. Si quelques rivages se sont affaiblis, si d'autres se sont élevés par le concours de différents agents physiques, la Mer a dû s'avancer ou reculer sans croître ni décroître.

§. V I I.

D. La prodigieuse variété des especes sous un même genre, les dégénérations (b), les substances mêlées, ne démontrent-elles pas évidemment que la matiere a le pouvoir de multiplier les

(a) Les Monstres marins dont nous avons parlé, P. 57.

(b) M. Pluche, en niant que les especes souffrent des altérations, & que jamais le germe dégénere, répond sans doute aux Matérialistes d'une maniere plus laconique; mais le mauvais succès de quelques expériences mal dirigées, suffit-il pour nier une chose constatée par la simple vue de la nature, & prouvée par des faits si multipliés, qu'il est plus qu'inutile d'attendre de nouvelles preuves?

natures

natures & de produire de nouveaux êtres?

R. Tout cela ne prouve pas plus en faveur d'une matière aveugle, qu'une horloge qui sonne différentes heures. Il en résulte précisément que le Créateur a donné au germe des êtres vivants & végétaux, soit dans le développement plus ou moins parfait de son efficace, soit dans sa combinaison avec différentes causes étrangères, un principe de diversité, proportionné à l'industrie & aux besoins de l'homme (a), ainsi qu'à l'étendue de ses regards & de ses recherches; diversité qui unit à la simplicité du dessin la magnificence de l'exécution. C'est ainsi que l'homme peut diversifier les fruits, adoucir les sucres sauvages, corriger l'austérité de la nature (b), soumettre les animaux, différencier leurs usages & leurs inclinations, varier même leur figure à un certain point, & perpétuer les races avec l'empreinte faite sur les individus (c); mais à tout cela il n'a

(a) Les animaux les plus variés, les plus soumis à l'influence du climat, de l'éducation, &c. sont ceux dont les services sont les plus multipliés. Le chien, par exemple, le cheval, &c.

(b) Sans doute que cela ne va pas jusqu'à changer l'i-vraie en bled. M. de Buffon adopte sur ce point une physique vraiment originale. Le bled a existé avant l'homme. S'il ne se trouve nulle part en plante agreste, & si sa conservation exige la culture de la terre, c'est un effet sensible de l'arrêt prononcé au chapitre troisième de la Genèse : *Maledicta terra in opere tuo: in laboribus comedes ex ea cunctis diebus vitæ tuæ.... in sudore vultus tui vesceris pane.*

(c) Les ouvrages de l'homme nous conduisent à Dieu comme ceux de Dieu même. Les villes, les palais, les flottes, tous les fruits des Sciences & des Arts, annoncent peut-être Dieu avec plus de force & d'éloquence que l'as-

rien mis que son industrie & son travail, c'est une simple découverte des richesses de la nature ; aussi le succès de ses tentatives a-t-il ses bornes, & se resserre-t-il dans l'espace que Dieu a marqué... Les substances mêlées ne sont qu'en petit nombre ; envain voudroit-on les multiplier au choix du caprice (a) ; elles ne se propagent pas (b) ,

peut de la nature. Il est plus honorable à un ouvrier de faire une machine qui produit de grands effets, que de les produire immédiatement par lui-même. « Par l'esprit humain tel qu'il est, dit Cicéron, nous devons juger qu'il est quelque autre Intelligence qui a plus de vivacité & qui est divine. *De Nat. Deor.* II. 6.

(a) « Il y a bien ici une certaine latitude, mais cette latitude a ses bornes. Il en est de ceci comme de l'analogie des greffes avec leurs sujets. Trop de disparité entre les espèces, en met trop entre les liqueurs & les germes. L'évolution complète des organes générateurs exige sans doute plus de précision que celle des autres organes. Telles sont les barrières éternelles que l'Auteur de la nature a mises à l'augmentation du nombre de certaines espèces. Il semble donc que nous pouvons regarder comme animaux de même espèce, tous ceux du commerce desquels naissent des individus mitoyens qui se propagent. » *Bonnet. Cont. de la nat. T. 1, part 7, ch. xj.* Sans cette loi si sage & si nécessaire qui maintient chaque espèce d'animal dans un état permanent, tout seroit confondu dans le regne animal. Il n'y auroit depuis long-tems qu'une seule espèce d'animaux : ce seroit celle des monstres, dont les formes se combinant perpétuellement de la manière la plus bizarre & la plus vicieuse, parviendroient enfin à rendre même leur existence impossible.

(b) Un mulet qu'on dit avoir été fécond du temps d'Aristote, & un autre en 1763, ne peuvent faire exception à une stérilité générale ; ces deux faits sont d'ailleurs peu constatés & plus qu'incertains. Il est vrai que la Physique n'a point encore donné de raison plausible de cette stérilité.

P H I L O S O P H I Q U E. 67

ou rentrent bientôt dans une des especes primitives (a). « Toutes les touches accessoiries varient, Buffon, Hist. nat. T. xiiij. p. 12.
 » aucun individu ne ressemble parfaitement à un
 » autre. Aucune especes n'existe sans un grand nombre de variétés. . . . mais l'empreinte de chaque
 » especes est un type, dont les principaux traits
 » sont gravés en caracteres ineffaçables & permanents à jamais. . . & comme l'ordonnance est
 » fixe pour le nombre, le maintien & l'équilibre,
 » la nature se présente toujours sous la même forme, & seroit dans tous les climats absolument
 » & relativement la même. Tom. xij, p. 113. son habitude ne
 » varioit pas autant qu'il est possible, toutes les
 » formes individuelles. . . . La nature n'altère rien
 » aux plans qui lui ont été tracés; & dans toutes
 » ses œuvres elle présente le sceau de l'Eternel (b). »

D. La nature ne doit-elle pas épuiser toutes les combinaisons possibles, comme l'a enseigné un Physicien moderne? (c)

R. La nature n'épuise que les combinaisons renfermées dans le plan du Créateur, & celles qui en sont une suite nécessaire. Il y a des millions de milliards de combinaisons possibles, que la nature

liré; mais on ne peut douter que le Créateur n'ait voulu maintenir les especes primitives, en empêchant des animaux étrangers d'en prendre la place, & de déguster son plan, en usurpant une fécondité à laquelle ils n'ont pu participer, lorsqu'elle fut partagée entre les premiers êtres, puisqu'alors ils n'existoient pas.

Benedixitque illis Deus, & ait: crescite & multiplicamini. Gen. 1.

(a) Voyez l'Hist. nat de M. de Buffon, T. xiv, p. 347.

(b) Ce langage, si vrai & si sage, n'est pas justement d'accord avec d'autres idées de ce Naturaliste. Nous aimons à le citer, lorsqu'il raisonne bien. . . . Dès qu'à un coup de connoissances on joint une imagination impétueuse, l'on ne peut pas toujours être de même avis.

(c) Essai sur l'accroissement des especes, 1773.

ne s'avise pas d'exécuter, parce que ces combinaisons, quoiqu'absolument possibles, sortent de la marche qu'elle doit tenir : ses bornes lui sont marquées d'une manière précise, elle ne les méconnoîtra jamais; ses productions, comme dit excellemment M. de Buffon, dans le passage que nous venons de citer, sont dessinées dans le plan général de la Création; les siècles s'accumuleront, & le temps opérera les plus grandes révolutions sans voir éclore une seule espèce nouvelle. Dieu formera de nouveaux jours & de nouvelles années, mais ces jours & ces années ne changeront rien à son ouvrage. (a)

S. V I I I.

*Corruptio
unius est ge-
neratio alterius.*
D. Toute l'Antiquité n'a-t-elle pas cru que les plantes & les animaux naissoient sans germe; que la seule pourriture produisoit des insectes merveilleux; que la corruption étoit le seul principe de la génération?

*Pensées
de M. de V.
p. 11, édit.
1765.*
R. La découverte des germes, qui est une chose incontestable, a détruit ces systèmes absurdes, & en même temps une des plus fortes objections de l'Athéisme, suivant l'expression d'un homme qui n'a jamais fait grand effort contre les opinions impies. M. de Voltaire, qu'on peut citer hardiment aux Partisans de l'irréligion, ajoute : « Il y a moins d'Athées aujourd'hui que jamais, » depuis que les Philosophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant sans germe, aucun germe sans dessein. »

D. Il est donc faux que le limon du Nil pro-

(a) *In libro tuo omnes scribentur : dies formabuntur. & nemo in eis.* Psal. 138.

duïse des grenouilles, que les abeilles sortent du corps ou de la fiente d'un bœuf, que le fromage engendre des mittes, qu'avec de la farine on puisse faire des anguilles, &c?

• R. Si les grenouilles déposent leur germe dans les eaux & dans le limon du Nil, pourquoi n'en sortiroit-il pas des grenouilles?... Si l'herbe qui sert de nourriture aux bœufs, est couverte de la semence des abeilles, pourquoi d'un bœuf pourri, ou des excréments de cet animal, ne verroit-on pas naître des abeilles (a)?... Si les mouches infectent le fromage de leur germe, pourquoi le fromage n'engendreroit-il pas des mittes, destinées à devenir mouches? Si les mêmes germes sont répandus par-tout, comme personne n'en doute, si l'eau & la farine en contiennent leur part, pourquoi la farine, délayée dans l'eau, ne feroit elle pas éclore un insecte, qu'on a voulu appeller anguille (b)? L'ancien axiome, *Corruptio unius est*

(a) Nous savons qu'on a rejeté cette expérience comme contraire aux loix de la nature, & démentie par les tentatives qu'on a faites pour la réitérer. Nous avons des raisons très-fortes pour en croire le succès possible.

(b) Ces anguilles, suivant l'observation de M. Bonnet, ne sont que des filamens agités, & rien moins que des êtres vivants. En effet, il y a certains sables, certaines substances farineuses qu'on trouve dans des pierres, qui semblent s'animer dans l'esprit-de-vin. « On s'est fondé, dit M. de Voltaire, sur des expériences trompeuses, pour faire revivre cette ancienne erreur, que des animaux pouvoient naître sans germe. De-là sont sorties des imaginations plus chimériques que ces animaux... Needham, dit le même, a cru faire des anguilles avec de la farine; on a donné quelque temps dans sa chimere, & quelques Philosophes ont bâti un système sur cette maxime, aussi fautive que ridicule. » M. Needham a tâché de prévenir

Cont. de la nat. T. 1. pag. 262.

Hist. de Louis XV. T. 2, p. 232.

Tab. phil. de l'Esp. de V. p. 106.

richesse de l'invention ni pour la merveille de l'exécution ; il l'a même réfutée en termes exprès, en convenant que *le germe humain ne pouvoit se développer que dans le sein d'une femme*, T. 2. p. 162 (a). Fut-il vrai que l'homme pût absolument être formé ailleurs què dans le lieu que lui a toujours marqué la nature, on n'en pourroit conclure autre chose, sinon què le Créateur auroit donné au germe une efficace plus étendue, & un développement plus aisé que les Physiciens ne l'ont enseigné jusqu'ici. — Peut-on s'empêcher d'admirer des hommes qui avouent, ou qui doivent avouer une ignorance parfaite en ce qui regarde la génération des êtres, & qui malgré cela établissent définitivement de nouvelles origines, & de nouveaux moyens de perpétuer les espèces ? C'est raisonner sur une chose, & avouer en même-temps qu'on n'y entend rien. On n'a vu encore

(a) La fécondité que des relations peut-être peu exactes ont attribuée à des Androgynes, ne déroge point à cette règle. Ces hommes, singulièrement organisés, rentrent dans la classe du sexe féminin, & ne peuvent faire exception dans le plan général dessiné par le Créateur pour la conservation & la reproduction de l'espèce humaine. Dans l'étonnante histoire rapportée par le Journaliste de Genève, 1775, Février, n.º 5, p. 196, on découvre un vrai Androgyne par la configuration intérieure, quoique cette monstruosité ne parût point au dehors. On doit, au reste, se défier extrêmement de ces sortes de relations, où les faits sont toujours défigurés par les traits que l'admiration y ajoute. La seule expérience peut apprendre combien les yeux même des gens de l'art sont sujets à s'égarer, lorsqu'ils observent d'après des idées fausses, & d'après un goût trop vif pour les découvertes nouvelles, les effets extraordinaires & les résultats de quelques causes monstrueusement combinées.

aucun système sur ce sujet qui ait pu se soutenir contre les objections qu'il a fait naître, & cependant l'on dispose de tout selon ces systèmes: c'est-à-dire, que l'on veut créer, & qu'on n'a pas même l'idée de ce qui est créé.

D. Ce que vous dites là si généralement de la nullité des systèmes inventés pour expliquer la succession des êtres, est-il bien avéré?

R. Jamais M. de V. n'a rien écrit de si vrai que lorsqu'il assure que *les plus savants Philosophes* ^{pensées de} *n'en savent pas plus sur cette matière, que les plus ignorants des hommes.* ^{M. de Volt.} ^{page 3.} Le système de Lovenhœck, quoique le plus absurde de tous, avoit remplacé l'Ovarisme, comme celui-ci avoit remplacé les autres (a). Il vient d'être victorieusement réfuté par M. de Buffon; mais ce Naturaliste, en copiant les idées & même les expressions de Kircher, en fa-

(a) L'Ovarisme avoit tellement gagné l'esprit de ses Sectateurs, qu'ils prétendoient ne parler que d'après le témoignage de leurs yeux; ils ont fait dessiner & graver ces œufs dans les différents degrés de leur croissance; en 1774, les Jésuites de Varsovie parloient encore de leur existence comme d'une chose absolument démontrée. Rien ne prouve mieux l'illusion de l'esprit de système & la dangereuse influence de cette maladie sur la raison & sur les sens de l'homme. M. Leclerc (Bibliot. anc. & mod. tom. 4, part. I, pag. 165,) a sagement remarqué que la microscopie peut conduire à de grandes erreurs des hommes prévenus ou superficiels; la vanité qui attache de l'importance à leur découverte, réalise des êtres chimériques, & substitue l'imagination aux yeux; ils croient voir tout ce qu'ils voudroient avoir vu. On sait que Maschenbroeck a vu clairement le froid, c'est-à-dire, la substance opposée à la chaleur, & que les Microscopistes en général ont vu bien des choses que leurs Adversaires ont niées & réfutées par d'autres choses qu'ils avoient également vues.

*est, & non potero ad eam. Psal. 138.... Ignoras quid ratione conjungantur ossa in ventre prægnantis? sic nescis opera Dei, qui fabricator est omnium. Eccli. 11.... Secundum altitudinem tuam multiplicasti filios hominum. Psal. 11. Nescio qualiter in utero meo apparuistis.... sed enim mundi Creator qui formavit hominis nativitatem, quique omnium invenit originem. 2. Mach. 7.... Vocans generationes ab initio, ego Dominus. Isai. 41. De-là saint Jérôme concluoit au quatrieme siècle, qu'on n'en sauroit pas davantage au dix-huitieme, & l'événement a vérifié son raisonnement : *Causasque hujus rei, quomodo de parvulo semine & foetissimis initiis, tanta vel hominum vel diversarum rerum pulchritudo nascatur, esse obvolutas, & humanis oculis non patere. Ep. 4, L. 3, ad Fabiolam. — Multiplicamini & replete terram. Gen. 1, 28 ; voilà le vrai système de la génération, & l'explication la plus claire que nous puissions en donner.**

A R T I C L E V I.

L'Attraction.

D. DES NEWTONIENS n'ont-ils pas prouvé que la seule attraction suffisoit à la formation du monde, & qu'effectivement l'univers n'étoit que l'effet & le résultat de l'attraction (a)?

(a) Nous ne prétendons pas ici attaquer ni examiner le système de l'attraction, tel qu'il a été proposé par Newton, & qu'il est enseigné par les Newtoniens raisonnables. Nous condamnons l'abus que des Philosophes en ont fait.

R. 1.^o Du moins faudra-t-il supposer un Dieu qui a créé la matiere attractive, ou bien admettre une matiere éternelle, & toutes les absurdités qu'elle renferme. 2.^o L'Attraction a-t-elle formé le monde de toute éternité, ou bien depuis un certain nombre de siècles? Si vous adoptez la première de ces propositions, vous adoptez une succession infinie, & par conséquent une absurdité. Si vous admettez la seconde, je demande pourquoi cette attraction a été oisive v. l'article
suivant. durant toute une éternité; il en faudra nécessairement revenir à un premier Moteur & Directeur de cette attraction créatrice.

D. ne peut-on pas dire, que supposé la matiere & l'attraction, il n'est plus nécessaire de recourir à une intelligence suprême pour expliquer les merveilles de la nature?

R. En supposant la matiere & l'attraction, on suppose un Dieu, qui les a produites, & par-là on réfute l'Athéisme. Au reste, il est très ridicule, 1.^o de croire que Dieu ait donné commission à l'attraction de former le monde, & qu'il se soit contenté de la laisser agir; 2.^o de prétendre expliquer par l'attraction tous les effets de la nature; de lui attribuer la production de l'homme, des animaux, des plantes, &c. (a). S'il y a vingt mille sortes de plantes & autant d'animaux, voilà, 40000 loix de mouvement; puis il faudra multiplier ces 40000 loix par autant d'autres subordonnées qu'il y aura de différents vaisseaux de chaque espèce, Histoire de
Ciel. T. I,
Préf. xvij.
Tome I.
p. 359, &c.

(a) On peut voir les *Observations philosophiques sur les systèmes de Newton*, &c. imprimées à Liege, chez Ballompierre, pag. 96, 97, 100.

le même mouvement ne pouvant produire que les mêmes organes. Quel ordre y auroit-il encore aujourd'hui dans le monde, si le mouvement & les attractions pouvoient produire quelque chose ? Les anciennes natures se dissiperoient & feroient place à de nouvelles. De nouveaux cahos : ou de

In æternum Domine, verbum tuum permanet in Cælo. In generationem & generationem veritas tua : fundasti terram, & permanet. Ordinatione tua perseverat dies. Pl. 118.

nouvelles combinaisons devoient former de nouveaux soleils. Mais depuis qu'il y a des hommes, quel changement est-il arrivé au monde ? Le mouvement varie ce qui est fait, mais il n'a rien produit. . . . Si l'Ecriture à la narration simple & auguste de la création, avoit substitué les imaginations de nos Philosophes, des atomes rassemblés au hasard, devenus un tableau magnifique & inimitable ; une attraction qui fait un anneau à Saturne, une lune à la terre, &c. qui forme le monde entier ; une comete qui sillonne le soleil, & en fait partir des étincelles, lesquelles deviennent des planetes ; une autre comete qui est devenue notre terre ; une autre qui a causé le déluge par sa queue ; une autre qui nourrit le soleil de son corps, en s'y incorporant en vertu de l'attraction ; une autre qui causera un embrasement général à la fin des siècles, &c. Alors ces Messieurs auroient déployé tout le talent qu'ils ont pour le ridicule,

Pensées de
M. de Volt.
2 part. p. 20.
édit. 1765.

3 part. p. 4.

toutes les richesses de la satire. « Tous les Philosophes, dit M. de Volt. qui font un monde, ne sont gueres qu'un monde ridicule. . . ils se sont mis à la place de Dieu. Ils pensent créer un univers avec la parole. . . . Les Philosophes qui font des systèmes sur la secrète constitution de l'univers, sont comme nos Voyageurs qui vont à Constantinople, & qui parlent du Serrail ; ils n'en ont vu que les dehors, & ils prétendent savoir ce que le Sultan y fait. . . . Nous pesons

« la matiere, nous la mesurons, nous la décom-
 « posons, & au-delà de ces opérations grossie-
 « res, si nous voulons faire un pas, nous trou-
 « vons dans nous l'impuissance & devant nous l'a-
 « byme . . . Plus je vais en avant, & plus je suis
 « confirmé dans l'idée que les systêmes sont pour
 « les Philosophes ce que les Romans sont pour
 « les femmes. Ils ont tous la vogue les uns après
 « les autres, & finissent tous par être oubliés. »

D. L'attraction n'est-elle pas le principe de toutes les révolutions célestes, qui sont une des grandes merveilles de l'univers ?

R. Soit. (a) ; mais, 1.^o cette attraction est-elle essentiellement aux corps, ou n'est-ce qu'une *loi du Créateur*, comme le dit Newton ? Dans ce dernier cas, le mérite de l'attraction est étranger à la matiere & à l'attraction elle-même. 2.^o Est-ce l'attraction qui a formé la terre, le soleil, les planètes & leurs satellites ? (b) . . . Il est clair que les

(a) Voyez les *Observations* que nous avons déjà citées. Nous parlons ici dans le goût & le style du siècle. Nous n'ignorons pas que tout cela mériterait un examen dont le préjugé de la Philosophie dominante rend les hommes incapables. Mais, pour se faire écouter, il faut adopter ce qu'il seroit inutile de contredire, & ne raisonner que d'après ce qui est généralement reçu.

(b) Je sais qu'on a imaginé des Romans où l'attraction a fait tout cela ; mais je sais aussi ce que les hommes sensés en ont dit. Je crois savoir de plus que les Auteurs même de ces ridicules imaginations s'en sont moqués dans le fond de l'âme. Mais un des principaux objets de la gloire philosophique, est de tromper des lecteurs crédules & prévenus. « Quand les Philosophes seroient en état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendroit intérêt à elle ? Chacun sait bien que son systême n'est pas mieux fondé que les autres ; mais il le soutiens, parce

règles de l'attraction dépendent de la densité du volume & de la constitution de ces globes. . . . Si la terre étoit plus ou moins proche du soleil, elle seroit brûlée ou glacée ; il en est de même des autres planetes qui ont chacune la place & la distance que leur nature exige. Ce n'est pas à l'attraction qu'elles sont redevables de cette heureuse position. 3.^o Est-ce l'attraction qui a placé les planetes dans leurs positions respectives pour être attirées, & pour rouler de telle ou de telle manière, &c ? 4.^o L'attraction sans la force de projection ne feroit que précipiter les planetes dans le soleil ; or, d'où vient cette force de projection que la Physique moderne a cru devoir associer à l'attraction ? *Que Newton nous montre la main, dit l'Auteur de l'Emile, qui lança les planetes sur la tangente de leurs orbites.* Voilà bien des choses en astronomie, & des choses fondamentales qu'il faut chercher ailleurs que dans l'attraction. Leibnitz disoit avec raison, que les Physiciens avoient beau expliquer, & les Géomètres faire des calculs, qu'il falloit reconnoître quantité de choses qui n'étoient rien moins qu'un résultat de Physique ou de Géométrie. Newton a bien des fois déclaré la même chose. La simple vue de la nature découvre la vérité de ces assertions.

Numquid ostendisti aurora locum ?
 Job. 38.

Emile, t. 3,
 R. 48.

Essai de Théodicée,
 M. 345.

» qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul qu , venant à
 » connoître le vrai & le faux, ne préférât le mensonge
 » qu'il a trouvé, à la vérité découverte par un autre.
 » Où est le Philosophe qui, pour sa gloire, ne trompe
 » roit pas volontiers le genre humain ? Où est celui qui,
 » dans le secret de son cœur, se propose un autre objet
 » que de se distinguer ? pourvu qu'il s'élève au-dessus du
 » vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ses concurrents,
 » que demande-t-il de plus ? L'essentiel est de penser au-
 » trement que les autres. » *Emile, t. 3, p. 30.*

ARTICLE VII.

ARTICLE VII.

Eternité du Monde.

D. N'EST-IL pas expédient de substituer à tous ces systèmes ruineux une supposition simple, savoir l'éternité du monde, & une succession infinie d'êtres qui se sont produits les uns les autres?

R. Cette succession infinie renferme une contradiction évidente.

D. Ne s'est-il pas trouvé des Théologiens qui l'ont cru possible, & qui ont soutenu que Dieu pouvoir créer un monde de toute éternité?

R. Ces Théologiens avec de fort bonnes intentions faisoient de fort mauvais raisonnements. S'ils avoient considéré, 1.^o que tout ce qui est créé passe essentiellement du néant à l'être, ils auroient conclu que tout ce qui est créé n'a point été toujours. 2.^o S'ils avoient bien conçu la nature d'une succession éternelle, ils n'en auroient jamais affirmé la possibilité. Au reste, ces Messieurs ne raisoient ainsi qu'en professant l'existence d'un Être Créateur, & leur sentiment ne peut favoriser les Athées.

D. Si une succession éternelle de générations futures n'est point impossible, pourquoi une succession de générations passées le seroit-elle?

R. Il n'y a point de comparaison à faire entre les générations passées & les générations futures; la succession future ne finiroit jamais, & les hommes qui doivent la composer, n'auroient jamais existé tous: sans quoi cette succession finiroit & ne finiroit pas. Mais si cette succession est passée,

tous les hommes qui la composent ont existé : je les suppose donc rassemblés. Voilà un nombre qui ne peut croître ni décroître, puisqu'il est infini : cependant on pourroit y ajouter les hommes de 1775, & par-là il y auroit quelque augmentation sans doute. D'ailleurs chaque homme ayant deux yeux & deux bras, le nombre infini d'yeux & de bras seroit plus grand que le nombre infini d'hommes. Il en est de même d'une succession infinie d'années; le nombre des mois, des jours, des heures surpasseroit le nombre infini des années, ce qui est absurde & chimérique. Aussi les Philosophes les plus égarés dans le système du monde, ne l'ont jamais cru éternel (a); ils ont senti les contradictions que cette opinion renfermoit, & les ont rejetées pour en substituer d'autres. Il n'y a que Spinoza & quelques autres Athées qui se soient arrêtés au galimatias des éternités & des infinités.

D. Ne peut-on pas faire sur cette succession éternelle une réflexion plus simple & plus à portée de ceux qui n'aiment pas à raisonner sur l'infini?

R. En voici une qui paroît devoir contenter tous les esprits : dans cette succession prétendue éternelle de générations passées, & que je suppose

(a) Lucrece regardoit l'éternité du monde comme une chimère, qui ne pouvoit même se soutenir contre les preuves historiques :

*Præterea, si nulla fuit genitalis origo
Terrarum & cæli, semperque æterna fuere,
Cur supra bellum Thebanum & funera Trojæ
Non alias alii quoque res cecinere Poëtæ?*

La fin du monde lui paroïssoit également incontestable ;

Exitium quoque terrarum, cælique futurum.

aujourd'hui assemblées, (car tout ce qui a existé, peut-être supposé exister encore) tous les hommes ont eu un pere ou non : si tous ont eu un pere, il faut qu'un soit pere de lui-même, ou que deux soient peres l'un de l'autre. S'il y en a un qui n'ait point de pere, c'est lui évidemment qui a commencé la succession : où il y a un commencement déterminé, il n'y a point d'éternité.

D. Cette réflexion, qui est victorieuse à l'égard des générations éternelles, ne peut-elle pas s'étendre à tous les êtres qui existent ?

R. Sans doute. Comme il ne se peut faire que tous les hommes aient un pere, ou qu'il n'y ait pas un homme qui soit pere sans être fils, de même il est absolument impossible que toutes les causes sans exception aient une cause, ou qu'il n'y ait point au moins un être qui soit cause, sans être l'effet d'une cause ultérieure : car, dans l'un & l'autre cas, c'est la même raison : il y a une connexion, une relation aussi essentielle entre la cause & l'effet, qu'entre le fils & le pere. Cela est évident. D'où je conclus que, quelque longue que l'on suppose la chaîne de ces causes successives, il faudra toujours en revenir à une cause, qui n'ait point de cause ; autrement il faudroit que, dans cette succession de causes, il s'en trouvât une qui fût cause d'elle-même, ou deux qui fussent causes l'une de l'autre, ou du moins une qui fût l'effet du néant.



ARTICLE VIII.

Causes finales.

§. I.

D. SI DES NEWTONIENS ont abusé de l'attraction & de quelques opinions à la mode, pour insulter la Religion, peut-on dire la même chose de Newton leur Maître?

R. Ce célèbre Physicien a toujours conservé le plus grand respect pour la Divinité, que l'étude de la nature lui découvroit par-tout.

D. Quel argument croyoit-il le plus propre à démontrer invinciblement l'existence d'un Créateur sage & tout-puissant?

R. Celui des Causes finales, qu'il puisoit dans les moindres détails de la nature; il ne croyoit pas qu'il fût possible qu'un homme sensé n'y découvrît le dessein de l'ouvrier, & ne fût persuadé de la destination de tant de choses qui portent si clairement l'empreinte de leur usage & de leur fin. . . . Mais si toutes les opérations de la nature ont un but, la nature entière, & la totalité des êtres, ne seront-elles destinées à rien? L'ame de l'homme, le chef-d'œuvre & la maîtresse de l'univers, n'aura-t-elle d'autre destination que le néant? Cette seule réflexion bien approfondie, suffit pour faire évanouir tous les fantômes de l'Athéisme.

D. N'y a-t-il pas eu des Philosophes qui ont nié les causes finales, qui ont regardé comme un esprit foible, l'Auteur du *Speçtacle de la Nature*, qui les a bien démontrées? N'a-t-on pas nommé

P H I L O S O P H I Q U E. 89

Causés-finaliers, ceux qui pensent que la nature n'agit point en aveugle ?

R. Nous rapporterons les paroles d'un homme qui n'est pas ami de l'Auteur dont vous parlez ; & que les Philosophes modernes écoutent volontiers : « Des Géomètres non Philosophes, ont
 » rejeté les causes finales, mais les vrais Philoso-
 » phes les admettent ; & , comme l'a dit un Au-
 » teur connu, un Cathéchisme annonce Dieu aux
 » enfants, & Newton le démontre aux Sages. . . .
 » Le dessein , ou plutôt les desseins variés à l'in-
 » fini, qui éclatent dans les plus vastes & dans
 » les plus petites parties de l'univers , font une
 » démonstration, qui à force d'être sensible, en
 » est presque méprisée par quelques Philosophes.
 » Mais enfin, Newton pensoit que ces rapports
 » infinis qu'il appercevoit plus qu'un autre, étoient
 » l'ouvrage d'un Artisan infiniment habile. . . .
 » Il paroît qu'il faut être forcé pour nier que
 » les estomacs sont faits pour digérer, les yeux
 » pour voir, les oreilles pour entendre (a). D'un

Pensées de
M. de Vol-
tair. p. 8.
11, 21.

(a) Ce seroit une injustice révoltante de compter parmi ces *forcenés* le célèbre M. de Buffon. L'éloignement qu'il témoigne quelquefois des observations fondées sur les Causes finales, est plutôt une espèce de distraction qu'un système bien affermi & bien conséquent. C'est peut-être pour mieux distinguer son Ouvrage de celui de l'Abbé P. qu'il a cru devoir n'envisager pas toujours le but du Créateur. Il y a cent endroits dans l'*Histoire naturelle*, où l'Auteur abandonne en quelque sorte les matériaux & le mécanisme des choses, pour n'en considérer que le résultat & l'usage. Il découvre les Causes finales dans les vues mêmes qui semblent les plus propres à les affoiblir, telles que les irrégularités de la surface & de l'intérieur du Globe : « Ne nous pressons pas de prononcer sur l'ir-
 » régularité que nous voyons sur la surface de la terre ;

Hist. nat.
T. 1, p. 69.

» autre côté , il faut avoir un étrange amour des
 » causes finales, pour assurer que la pierre a été
 » formée pour bâtir des maisons (a), & que les
 » vers à soie sont nés à la Chine, pour que nous
 » ayons du satin en Europe. Quand les effets sont
 » invariablement les mêmes en tout temps ; quand
 » ces effets uniformes sont indépendans des êtres
 » auxquels ils appartiennent, il y a visiblement

Tome. 3.
 Contin. des
 Pensées div.
 P. 340.

Apoc. 1.

» une cause finale. » — Bayle disoit que les cau-
 ses finales, & l'évidence d'un dessein, étoient, mé-
 taphysiquement parlant, l'endroit le plus foible de
 l'Athéisme, un écueil dont il ne pouvoit se ti-
 rer. — *Ego sum alpha & omega, principium & finis* ;
 violâ la cause efficiente, & la cause finale de tous
 les êtres, & le tombeau de toute philosophie in-
 sensée.

D. Pour démontrer une cause finale & un des-
 sein marqué dans l'exécution d'un ouvrage, n'est-
 il point nécessaire de prouver que, relativement
 à telle fin, la chose n'eût pu s'exécuter d'une ma-
 nière plus heureuse, & que tout autre moyen eût
 mal réussi ?

» & sur le désordre apparent qui se trouve dans son inté-
 » rieur ; car nous en reconnoissons bientôt l'utilité, &
 » même la nécessité. »

(a) Je ne sais si cet amour des causes finales seroit
 bien étrange. Le Créateur prévoyant les besoins de l'hom-
 me, & les progrès de son industrie a créé le monde tel
 qu'il doit être pour les servir. — Il y a certainement dans
 la nature un plan général qui la rend propre à corres-
 pondre aux travaux & aux recherches de son Cultiva-
 teur. Il faut avouer néanmoins que quelques Ecrivains
 ont trop isolé les causes finales, & les ont cherchées dans
 des choses qui n'existoient qu'avec dépendance, & par leur
 rapport avec un dessein plus étendu & plus intéressant
 dans son objet.

R. 1.^o Il suffit que ce moyen soit bien conduit, exécuté avec sagesse, & que ses effets nous marquent de vues multipliées, pour ne pas douter qu'il ne soit le choix d'une Intelligence opératrice. Ainsi, quoique Dieu eût pu produire dans les hommes le sens de la vue par différentes voies, il n'en est pas moins évident que l'œil est fait pour voir.

2.^o Dans bien des ouvrages de la création, il n'y a point d'alternative qui auroit rempli le but que Dieu envisageoit. Par exemple, entre toutes les distances possibles où la terre pouvoit être fixée relativement au soleil, elle se trouve placée dans le degré d'éloignement le mieux calculé, pour assortir aux besoins des êtres qui l'habitent, les influences favorables de l'astre lumineux & échauffant; son aspect, par rapport au soleil, pouvoit être varié à l'infini; & cependant la terre se trouve avoir reçu le plus convenable, pour que, par le changement des saisons, le plus grand nombre des climats pût être habité (a). — De tous les cours possibles, la lune tient celui qui est le plus avantageux à la terre (b); sa distance est entre plusieurs mesures également possibles, fixée précisément à celle, qui fait que, par sa pression sur les mers, les eaux qu'elles renferment, sont maintenues dans ce mouvement perpétuel d'abaissement & d'élévation invariablement limité, & reconnu si utile pour prévenir leur corruption. Même proportion convenable est observée entre

(a) Voyez Th. Brown, *Erreurs pop.* Tom. 2, p. 141. Kirch. *M. subr.* 1. Part. L. 2, cap. 6.

(b) Voyez les Notes de Godsched, sur la Dissert. de Fontenelle: *L'existence de Dieu démontrée par les brutes.* Note dernière.

la surface des eaux & celle des terres, pour que les vapeurs qui s'élèvent, produisent dans la quantité nécessaire les pluies, les fontaines, & les fleuves dont la terre a besoin pour fertiliser les campagnes, sans les exposer à des inondations destructives, ou à des sécheresses funestes aux êtres vivants. — Le monde ne subsisteroit pas sans le feu, les vents, les eaux, la salure & l'agitation de la mer, &c. — La société seroit anéantie par l'uniformité des physionomies humaines, &c. (a). on ne finiroit pas en faisant l'énumération des cas, où l'on ne voit ni un mieux, ni un équivalent. En voici deux dans une matière moins essentielle, mais peut-être plus sensible. Entre toutes les couleurs, la verte est échue aux arbres, & à presque toutes les plantes. Qu'on suppose un moment les plantes rouges, jaunes, blanches, &c. on trouvera que ces couleurs ne leur conviennent pas, qu'elles altéreroient la beauté de la terre, qu'elles ôteroient tout l'agrément de la nature végétante, que les fleurs perdroient leur grace, &c; la seule couleur verte paroît propre à exprimer la réviviscence de la nature, à contraster heureusement avec les fleurs & les fruits, à flatter & à réjouir l'œil de l'homme, à ne point faire sentir l'uniformité qu'une couleur répandue par-tout, ne peut manquer de faire naître, comme nous ne le sentons que trop quand la terre est long-temps cou-

.. (a) On trouvera cette réflexion exposée avec autant de solidité que d'élégance dans les Opuscules du P. Lessius, *De Prov. Num. Ratio.* 7. — Mahomet l'a envisagée comme une preuve palpable de l'existence de Dieu. *Sura, de Gracis*, p. 270, Trad. de Du Rier, 1611. — Incréd. désabusé, par Girardin, T. 2, p. 144.

verte de neige (a) : — il en est de même de l'azur des cieux. Dieu auroit pu rembrunir ou noircir cette voûte; mais le noir est une couleur lugubre, Spéc. de la nat. T. iv. p. 37. qui eût attristé toute la nature. Le rouge & le blanc n'y convenoit pas d'avantage, l'éclat en auroit offensé tous les yeux; le jaune est réservé pour l'aurore : d'ailleurs une voûte entière de cette couleur n'auroit pas été assez détachée des astres, qu'on devroit y voir rouler : le verd avec beaucoup de symphonie & d'agrément pour nos yeux, auroit à la vérité produit tout le relief nécessaire; mais c'est l'aimable couleur dont Dieu a paré notre demeure; c'est le tapis qu'il a étendu sous nos pieds. Le bleu sans tristesse & sans rudesse, a encore le mérite de trancher heureusement sur la couleur des astres & de les relever tous.

3.^o En faisant des suppositions contraires à l'état actuel de la nature, il n'est pas possible que nous découvrions tous les inconvénients qui en résulteroient. Il en naîtroit sans nombre dans ce que nous regardons peut-être comme une amélioration desirable. Dans les Arts que nous ne connoissons pas parfaitement, il nous arrive tous les jours de donner des avis dont l'exécution auroit les suites les plus fâcheuses. C'est la fable *du gland & de la citrouille*. Il y a mille choses que nous regardons comme indifférentes, dont nous sentirions l'importance & la nécessité si elles cessent d'être. Il faut donc convenir que les cau-

La Fontaine.
L. 9. Fab. 4.

(a) La couleur verte est formellement exprimée dans l'ordre donné à la terre de produire des végétaux : *Germinet terra herbam virentem*. Gen. I. Cette couleur est tellement attachée aux plantes, qu'elle ne tient à aucune autre espèce d'êtres qui soit fort étendue. Les autres couleurs s'attachent à mille objets différents.

ses finales sont bien marquées dans la création & la conservation du monde; dans plusieurs cas, nous voyons évidemment qu'on ne pouvoit les exprimer avec plus de sagesse; &, dans aucun cas, nous ne voyons le moyen de les exprimer mieux.

S. I I.

D. Les défenseurs des causes finales ne semblent-ils pas établir que tout est fait pour l'homme, quoiqu'il paroisse certain que bien des êtres n'ont aucun rapport à nous?

R. 1.^o De ce qu'il y a des choses qui se rapportent évidemment à l'homme, il ne s'ensuit pas que tout soit uniquement à ses besoins ou à ses plaisirs. Le Créateur a pu sans doute pour sa gloire, & pour étaler la fécondité de sa sagesse & de sa puissance, faire de grands & de beaux ouvrages, sans aucun rapport à l'homme, ni à aucune créature raisonnable. C'est le sentiment de S. Augustin, de S. Thomas, de Petau, de Leibnitz, &c. Un Philosophe qui a cherché d'autres mondes & d'autres hommes pour remplir le but de la création, a lui-même reconnu les torts, & désavoué les recherches d'une imagination égarée. » Dieu, » dit-il, est lui-même le spectateur des ouvrages » qu'il a créés. Et qui peut douter que celui qui a » fait les yeux, ne voie fort clair, & qu'il n'y » prenne plaisir? Qu'on ne demande rien de plus. » N'est-ce pas pour cela qu'il a créé les hommes » & tout ce qui est contenu dans l'univers (a)? Avant la création de l'homme, Dieu se plaisoit dans ses ouvrages: *Vidit Deus lucem, quod esset bona.* Gén. 1, v. 3. *Vidit Deus, quod esset bo-*

*Universa
propter se-
metipsum
operatus est
Dominus.
Prov. 16, 4.
Latabitur
Dominus in
operibus suis.
Psal 103.*

(a) Huygens, *Pluralité des Mondes*, ch. 1.

num. 7. 10, 12, 18, 21, 25. *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, & erant valdè bona.* 7. 31. Cette répétition est remarquable. Les créatures dénuées de raison, rendent à Dieu un hommage qu'il ne méconnoît pas (a); & qu'il envisage avec complaisance.

2°. Il est certain, par le fait, que Dieu a voulu rendre notre intelligence spectatrice de ses merveilles; & rendre ses ouvrages tributaires du besoin, du génie, & du plaisir de l'homme. De tous les êtres que nous connoissons, y en a-t-il quelqu'un avec lequel la nature semble avoir une relation plus marquée qu'avec les besoins de l'homme? En est-il un seul qui possède aussi parfaitement que l'homme, le talent de s'en approprier toutes les parties? Puisque le Créateur n'a point agi au hasard, mais avec intelligence & avec dessein, il a donc voulu que les choses fussent telles qu'elles sont en effet. C'est lui qui a donné cette propriété à l'homme, & il est vrai de dire qu'il a destiné à l'usage de l'homme les choses, que celui-ci fait réellement servir à son usage, sur lesquelles il exerce une espèce de domaine; & l'on ne peut disconvenir que ce domaine ne soit fort étendu. Doué d'un entendement capable des plus grandes découvertes, d'une

(a) *Benedicite stellæ cæli Domino... Benedicite volutes cæli Domino... omnia animalia... montes & colles.* Dan. 3. — *Stellæ autem dederunt lumen in custodiis suis, & latatæ sunt; vocatæ sunt, & dixerunt; adsumus; & luxerunt ei cum jucunditate.* Baruch 3. — *Et omnem creaturam quæ in calo est, & super terram, & sub terrâ, & quæ sunt in mari, & sub eo, omnes audivi dicentes: Sediti in Throno & Agno, benedictio, & honor, & gloria, & potestas in sæcula sæculorum.* Apoc. 5.

volonté libre qui me met en état de diriger à mon gré mes actions, sans obéir servilement à un aveugle instinct, je domine sur toutes choses; je rapporte tout à mon usage; & tout en effet, depuis le cèdre jusqu'à l'herbe des prés, depuis l'éléphant jusqu'au ver à soie, paroît n'avoir été fait que pour moi. Le cep ressent-il le plaisir d'exister; la fleur s'applaudit-elle des couleurs qui la parent? Le ver à soie trouve-t-il dans son flocon autre chose que sa prison? Le diamant, sans moi, reste confondu dans le sable; les métaux ne font que grossir la masse des montagnes; & dans cette multitude d'êtres vivants, la beauté de l'univers seroit sans témoin, si mon âme qui la sent, ne lui payoit pas l'hommage de son admiration. Quel animal, en fait de jouissance, a été plus favorisé que l'homme? Quel autre que lui admire le firmament, distingue le coloris & la forme agréable des corps, sent les fleurs, respire les parfums, connoît les différentes inflexions de la voix, s'émeut au son de la musique, est profondément touché des moindres nuances de la Poésie, de l'Eloquence & de la Peinture, suit les calculs de l'Algebre, & s'enfonce dans les profondeurs de la Géométrie, &c.? Celui qui a dit que l'homme est un abrégé de l'univers, a dit une grande & belle chose. L'homme paroît lié à tout ce qui existe.

Tom. xij,
pag. xj.

» L'homme fait pour adorer le Créateur, dit M. de
» Buffon, commande à toutes les créatures. Vassal
» du Ciel, Roi de la Terre, il l'ennoblit, la peup-
» le & l'enrichit. Il embellit la nature même; il
» la cultive, l'étend & la polit; en élague le
» chardon & la ronce; y multiplie le raisin & la
» rose. A ce beau passage, on peut en ajouter un
» autre du Philosophe de Genève: Quel être ici

« bas, hors l'homme, fait observer tous les au- Emile. T. 3, P. 64
 « tres, mesurer, calculer, prévoir leurs mouve-
 « ments, leurs effets & joindre, pour ainsi dire,
 « le sentiment de l'existence commune à celui de
 « son existence individuelle? Qu'y a-t-il de si ri-
 « dicule à penser que tout est fait pour moi, si
 « je suis le seul qui sache tout rapporter à lui?
 « Il est donc vrai que l'homme est le Roi de la
 « Terre qu'il habite; car non-seulement il dompte
 « tous les animaux, non-seulement il dispose des
 « élémens par son industrie, mais lui seul sur la
 « terre en fait disposer; & il s'approprie encore,
 « par la contemplation, les astres mêmes dont
 « il ne peut approcher. »

3.° La chaîne indissoluble des êtres attache les
 choses les plus viles aux plus précieuses, les plus
 indifférentes, (s'il y en a), aux plus nécessaires.
Le polype au fond des eaux, dit un Physicien cé-
lèbre, tient à Sirius au plus haut des Cieux (a). Bonnet : Contemplat. de la Nat.
 Bien des êtres qui ne semblent pas faits pour
 l'homme, tiennent à ceux qui paroissent évidem-
 ment faits pour son service, & ceux-ci ne sau-
 roient subsister sans ceux-là.

D. A quoi sert ce nombre prodigieux d'insec-
 res, dont plusieurs ne paroissent qu'à l'aide du
 microscope (b)? Pourquoi ces globes immenses

(a) En rendant justice aux talens de M. Bonnet, &
 en citant avec éloge sa *Contemplation de la Nature*, & ses
Considérations sur les corps organisés, nous ne prétendons
 pas adopter ses opinions singulières, ni approuver l'en-
 thousiasme qui regne dans sa *Palingénésie*. S'il est dérai-
 sonnable d'estimer tout dans un Auteur parce qu'il aura
 dit d'excellentes choses, il ne l'est pas moins de n'y esti-
 mer rien, parce que tout n'y sera pas estimable.

(b) Il n'y a pas jusqu'aux Microscopistes qui n'aient pré-

que le télescope ne nous montre que comme des points?

T. 1, ch. 7.

R. « N'en doutons pas, poursuit l'Auteur que
 » je viens de citer, & qui en cela est d'accord
 » avec tous les Philosophes sensés. L'intelligence
 » suprême a lié si étroitement toutes les parties de
 » son ouvrage, qu'il n'en est aucune qui n'ait des
 » rapports avec tout le système. Un champignon,
 » une mite, y entrent aussi essentiellement que
 » que le cèdre ou l'éléphant. Ainsi, ces petites pro-
 » ductions ne sont pas des grains de poussière sur
 » les roues de la machine du monde, ce sont de
 » petites roues qui s'engrènent dans les autres.
 » Chaque être a son activité propre, dont la sphère
 » a été déterminée par le rang qu'il devoit tenir
 » dans l'univers. Une mite est un très-petit mo-
 » bile, qui conspire avec des mobiles, dont l'ac-
 » tivité s'étend à de plus grandes distances : les
 » sphères s'élargissant ainsi de plus en plus, cette
 » merveilleuse progression s'élève de la sphère de
 » la mite à celle du soleil. » L'univers, dit un au-
 » tre, résulte indivisiblement de tous les êtres qu'il
 » renferme ; les petits comme les grands tiennent
 » leur place dans le plan du Créateur ; tout y est lié
 » par des anneaux sans nombre, & par des nuan-
 » ces imperceptibles en elles-mêmes, mais très-sen-
 » sibles dans leurs progrès & très-importantes par
 » leur dépendance mutuelle (a).

rendu tirer de leurs découvertes des principes d'Athéisme. Ces insectes invisibles leur sembloient former un argument redoutable ; il y a 1732 ans que saint Paul y a répondu : *Non est ulla creatura invisibilis in conspectu ejus.* Heb. iv, 13.

(a) *Incomprehensibili divinitæ Sapientiæ ordinatione factum est, ut nullum, quantumvis exile corpusculum sit, quod*

D. Cette observation, quoique très-juste, pourroit n'être point du goût de tous les esprits : n'avez-vous pas une plus simple sur ces insectes que le vulgaire croit inutiles au monde ?

R. Les petits insectes en nourrissent de plus grands, ceux-ci nourrissent des poissons, des oiseaux, &c. qui nourrissent l'homme. — « Les animaux qui multiplient prodigieusement comme certains insectes, ont peut-être pour principal but de métamorphoser une quantité considérable de matière à l'usage de différents composés. C'est par-là que les matières les plus viles donnent naissance aux plus riches productions ; du sein de la pourriture sort la plus belle fleur, ou le fruit le plus exquis, &c. » *Cont. de la nat. Tom. 1. 123.* « L'homme est conduit à Nature aus-
l'Auteur de l'univers par le fil de la chenille, *quam magis*
& il admire dans la variété des moyens, & dans *quam in mi-*
leur tendance au même but, la fécondité & la *nimis tota :*
sagesse de l'intelligence ordonnatrice. » *Ibid. T. in arduum*
2, 169. De là ces deux vers si connus : *contra natura-
tura majes-*
tas, nullâ sub
parte mira-
bilior. Plin.
Hist. nat.

Ludit in exiguis diuina potentia, rebus :

Maximus in minimis cernitur esse Deus.

Il n'y a presque point d'insectes qui ne soit de quelque usage dans la médecine . . . Les insectes purgent l'air & en conservent la salubrité, &c. Enfin l'univers ne subsisteroit pas sans les insectes. On peut voir la démonstration de cette thèse dans le *Mund. sub.* du P Kircher, 2 part. p. 374. & suiv.

D. La plupart de ces réflexions se vérifient sans doute à l'égard des plantes ?

non in totius unitatem confluat, atque in universum mundi conservationem conspiret. K. Itin. extat. in lanam.

R. La chose est visible. Il n'y a presque point de plante qui ne nourrisse une espèce d'animal. Les plantes même les plus vénémeuses sont les richesses de la médecine (a). Leur admirable variété fait la beauté de la terre. La respiration des plantes est un des grands purgatifs de l'air (b).

S. I L L.

D. D'où vient que, dans cette multitude d'êtres utiles à l'homme, il s'en trouve qui lui nuisent, ou qui l'incommodent ?

R. La force & le génie de l'homme ont plus d'étendue que tous les êtres qui semblent combattre son domaine. C'est à tort qu'il se plain-

(a) *Aluissimus creavit de terra medicamenta, & vir prudens non abhorrebit ea.*

Ad agnitionem hominum virtus illorum, & dedit hominibus scientiam Aluissimus honorari in mirabilibus suis.

In his curans mitigabit dolorem & unguentarius facies pigmenta suavitatis, & unctioes conficiet sanitatis.

Eccli. xxviiij.

(b) « De tous les végétaux, dit un savant Académicien, qui croissent sur la terre, depuis le chêne des forêts jusqu'à l'herbe des campagnes, il n'y a aucune plante qui ne soit utile à l'homme ; si elles ne se distinguent pas toutes par quelque qualité particulière, elles tiennent à l'ensemble, dont la fonction générale est de purifier l'air de notre atmosphère ; la rose odoriférante & la plante vénémeuse concourent au même but ; les forêts qui s'élèvent dans les contrées les plus éloignées de nous, & dans celles qui sont inhabitées, nous sont aussi utiles ; les vents leur portent l'air que nous avons vicié, qui est nécessaire à leur accroissement, & ils nous rapportent celui qu'elles ont purifié ; & qui soutient notre vie. » *Dis. sur les diff. esp. d'air, prononcée à la Soc. Royale de Londres, par M. le Président Sir John, 1774.*

droit

étoit de la nécessité d'être actif & industrieux. Ce seroit renoncer à ses plus beaux titres, & aux qualités les plus nécessaires à son état actuel. Une vie molle & oiseuse anéantiroit la dignité, & seroit germer dans son âme des vices monstrueux. Des Poètes Païens ont fait cette attention; ils raisonnaient mieux que nos Philosophes (a).

D. Les saints Peres & les Théologiens n'ont-ils pas fait d'autres réflexions sur ce sujet ?

R. Ils en ont fait un très-grand nombre; mais comme la plupart sont fondées sur le dogme du péché originel & la révolution arrivée dans toute la nature, nous n'anticiperons pas sur une matière dont la discussion se présentera plus tard. S. Augustin observoit, que la vexation que l'homme éprouvoit de la part des créatures, l'empêchoit de fixer ses desirs sur la terre & de perdre de vue la Patrie qui l'attend pour dépouiller son bonheur de tout mélange. — Voici la pensée d'un Auteur connu, sur les vers qui ont alarmé, il y a quelques années, une puissante République : « Ainsi, ces » vaisseaux formidables qui portent des armées » entières, qui vomissent le feu de toutes parts, » & qui paroissent être la gloire & la sûreté de l'État, redoutent eux-mêmes la morsure d'un fol- » ble animal. Dieu n'emploie qu'un ver pour faire » sentir aux hommes la fragilité de leurs plus » beaux ouvrages. » Nous avons déjà remarqué que l'industrie de l'homme tiroit le bien du mal,

(a) *Curis acuens mortalia corda
Nec torpere gravi passus sua regna veterno....
Ille malum virus serpentibus addidit atris,
Prædareque lupos jussit, pontamque moveri....
Ut varias usus meditando extunderet artes. I. Georg.*

qu'elle changeoit le poison en antidote, & que les choses regardées comme pernicieuses, devenoient des richesses sous la main du génie.

§. I V.

D. Ce que vous avez dit de la chaîne des êtres & du résultat indivisible de la création, n'a-t-il pas lieu particulièrement à l'égard des astres?

*Tolle unam,
mundum in
ruinam dux-
ris. Itin. ex-
tat. c. 8.*

R. Presque tous les Philosophes ont enseigné que l'univers ne pouvoit subsister un moment, si une seule planète venoit à se perdre. Dans le sentiment des Newtoniens, qui fait dépendre le monde d'un équilibre parfait, entretenu par des attractions mesurées, & compensées avec une justesse admirable, la chose est évidente. « Tant

*De Buffon,
Hist. natur.
Tome xij,
p. vij.*

que les mouvements des planètes & des comètes, qui pesent sur le soleil en circulant autour du Ciel, dureront, il brillera & remplira de sa splendeur toutes les sphères du monde. . . .

T. xij, p. v.

T. 1, p. 98.

« Cette source féconde de lumière & de vie ne tarira, ne s'épuisera jamais, parce que dans un système où tout s'attire, rien ne peut se perdre ni s'éloigner sans retour. . . . C'est du sein même du mouvement que naît l'équilibre des mondes & le repos de l'univers. . . . » Ces secousses de la nature, l'absence de la lune, la présence d'une nouvelle planète, dont le moindre effet seroit la catastrophe du monde. Mais, indépendamment du Newtonianisme, il est naturel de regarder le monde comme un corps qui ne peut subsister sans toutes ses parties; on l'a regardé comme tel dans tous les temps. L'antiquité disoit que l'assemblage des corps célestes étoit un tout aussi lié, aussi simple, aussi indivisible dans le dessein du Créateur, que les parties du corps

de l'homme (a). Un idiot ne connoit pas la fin de toutes les roues & des poids d'une horloge : l'horloge peut-elle subsister sans la collection la plus entiere, l'arrangement le plus juste de ses parties ?

D. Outre le concours de tous ces globes à l'organisation de la machine du monde, n'ont-ils pas quelque destination particuliere ?

R. Les planetes, de concert avec les étoiles, *Ut sint in signa, & tempora, & dies, & annos.* font la mesure du temps. La navigation ne peut subsister sans les étoiles : quelle obligation n'a-t-elle pas à la seule étoile polaire ? il n'y a pas jusqu'aux Satellites de Jupiter, qui ne servent à déterminer les longitudes. Je ne dirai rien des influences qu'on a rejetées depuis quelque temps, & qu'on travaille maintenant à ressusciter (b). Mais qui n'admira pas le spectacle que le Ciel, paré de ses planetes & de ses étoiles, présente à l'homme penseur ? M. de Fontenelle a raison de douter, si la plus belle journée ne doit point céder le prix de la beauté à une belle nuit. « J'ai vu, dit Maupertuis, de ces nuits plus belles

(a) *Cælum ac terram camposque liquentes
Lucentemque globum lunæ, Tisaniaque astra
Spiritus intus alit, magnosque infusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.* *Æn.* 6.

(b) Les Newtoniens semblent avoir beaucoup d'inclination pour les influences. Qu'est-ce que leur attraction, sinon une influence ? La lumiere vient des étoiles jusqu'à nous, c'est une influence. Oserons-nous assurer qu'il n'y en a pas d'une autre espece ; que toute autre émanation des globes célestes est impossible ? M. de La Q. dit, qu'on ne sème pas dans la lune, mais dans la terre. Ce bon mot ne dit rien ; on ne sème pas dans le soleil : le soleil n'influe-t-il pas sur les semences ? Voyez les influences expliquées & reconnues réelles dans le Dictionnaire Encyclop. art. *Astrologie.*

que les jours, qui faisoient oublier la douceur de l'aurore, & l'éclat du midi. Si demain le doigt de l'Eternel gravoit ces mots sur une nue en caractère de feu : *mortels, adorez un Dieu* ; qui doute que tout homme ne tombât à genoux & n'adorât. Eh quoi ; avons-nous besoin que Dieu nous parle François, Chinois, Arabe ? Que sont les étoiles semées dans l'espace, sinon des caractères lisibles & intelligibles à tous, qui annoncent dans le calme & le silence d'une nuit paisible, la force & l'étendue de la main qui les a produites ?

D. N'y a-t-il pas une infinité d'étoiles qu'on ne voit pas même par le télescope, & qui ne contribuent en rien à la beauté du Ciel ?

R. 1.^o Les grands globes que nous ne voyons pas, sont des liens de l'univers comme ceux que nous voyons. Nous l'avons déjà dit.

2.^o Quoique l'homme ne voie pas ces étoiles ; la connoissance qu'il a de leur existence & de leur nombre, qu'il peut croire être de plusieurs millions, le porte également à louer & à adorer l'Auteur d'un ouvrage si magnifique & si étendu.

*Cum me laudarent simul
astra matutina : & jubila-
rent omnes filii Dei.
Job. 38.*

3.^o Les intelligences célestes les voient. Les Saints les verront après la consommation des siècles (a). Outre la jouissance de Dieu, qui fera la félicité de ses élus, ils auront la vue & le domaine de toutes les créatures (b). Ce sentiment

(a) C'est la pensée de S. Jérôme, qu'ils les voient, & qu'ils en jouissent dès-à-présent. *L. 3, epist. 13.*

(b) Les raisons & la structure de ces merveilleux ouvrages qui ont occupé le Créateur, seront bien dignes de nous occuper nous-mêmes dans cette vie, vers laquelle nous tendons tous avec tant d'ardeur. *Spect. de la nat. T. IV, pag. 24. — Ecce enim ego creo caelos novos & terram novam. Gaudebitis & exultabitis usque in sempiternum in his*

n'a rien assurément qui doive déplaire, il ne peut manquer d'être adopté de ceux qui, connoissant les bornes étroites de l'esprit humain, aspirent après une autre vie, où le voile de la nature soit levé; plusieurs Philosophes anciens & modernes ont paru en être persuadés. L'Auteur du *Spéctacle de la Nature*, celui de la *Physique sacrée*, *Mullerus*, (*disp. de Galaxiâ*) &c. sont de ce nombre. La musique que Pythagore fait faire aux sphères célestes, est une expression allégorique du plaisir que les Intelligences ont de les voir. Cicéron a commenté l'idée de Pythagore dans le

Somn. Scip. cap. 4. Platon croyoit que les âmes Plat. in Phædro. Idem in Phædon. Id. in Timeo. contemploient Dieu au milieu des astres. Un Poète Philosophe, après s'être un peu trop occupé de la pluralité des mondes, finit par croire que « les

« astres ne sont peut-être que des trônes éclatants, « où les Ministres de l'Éternel sont majestueusement assis, & d'où ils exécutent sur l'univers, « les ordres de son amour ou de sa vengeance. »

D. Ne peut-on pas croire que les planetes sont autant de mondes habités ?

R. On a montré depuis peu que cette opinion si accréditée aujourd'hui, n'étoit digne ni d'un Philosophe ni d'un Théologien; que la physique, l'astronomie, le simple bon sens concouroient à la rejeter (a). Les raisons qu'on en a données, nous paroissent naturelles & convaincantes.

quæ ego ereo. Isai, 65, 17. — *Regnabimus super terram.* Apoc. 5. — *Quoniam videbo celos tuos, opera digitorum tuorum; lunam & stellas quæ tu fundasti.* Ps. 8.

(a) Voyez le quatrième & cinquième Entretien des *Observations philosophiques* déjà citées.

S. V.

D. Si la nature doit servir l'homme, d'où vient que ses richesses ne se découvrent que par succession ? On jouit aujourd'hui des choses qu'on a regardées avec indifférence durant un grand nombre de siècles, ou que l'on a même absolument ignorées.

R. Ces découvertes mêmes, la nouveauté des connoissances & des usages, sont un aliment nécessaire à la curiosité, à l'intelligence & à l'industrie de l'homme ; il ne lui seroit point avantageux de connoître tous les secrets & toutes les richesses de la nature ; mais il lui est avantageux de les étudier, & l'activité de sa raison lui en fait une tâche indispensable (a). L'économique dispensation de la nature l'empêche de s'épuiser, même dans les siècles de la plus grande lumière ; elle garde toujours quelque étonnant secret pour les générations suivantes, & prépare de nouveaux tributs d'admiration à la grandeur & à l'intarissable puissance de son Auteur (b). On ne peut mieux exprimer cette vérité, que n'a fait un Historien aussi élégant que judicieux : *Hæc atque alia his similia subinde rariora miracula effector mundi ostendit, ut homines quantumvis in hac rerum universitate tam multa quotidie summa admira-*

(a) *Cuncta fecit bona in tempore suo, & mundum tradidit disputationi eorum, ut non inveniat homo opus quod operatus est Deus ab initio usque in finem.* Eccle. 3.

(b) *Dies diei eruat verbum, & nox nocti indicat scientiam.* Pl. 118. *Omne opus hora sua subministrabit.* Eccle. 39. *Ut agnoscat generatio altera, filii qui nascentur & exurgent.* Pl. 77. *Multa abscondita sunt majora his, paucæ enim vidimus operum ejus.* Eccle. 46.

tionē digna conspiciant, tamen intelligent plura esse, quæ de infinita illa vi sapientiaque ignorant; & salutem ex inusitatis hisce, quoniam assuetudo cæteris auctoritatem ademit, in admirationem ejus & venerationem excitentur. Sacch. Hist. Soci. part. 2, anno 1560, n. 276.

D. Pourquoi quelques Pays sont-ils comblés de toutes les faveurs de la nature, tandis que d'autres sont dévoués aux glaces de l'hiver, & à toutes les rigueurs de l'indigence? Si la terre n'est belle & féconde que pour les plaisirs & les besoins de l'homme, pourquoi l'homme ne jouit-il point par-tout de ses bienfaits?

R. Il n'y a pas de Pays au monde qui jouisse à-la-fois de tous les avantages du climat, du sol, du commerce, &c. mais aussi n'y en a-t-il pas qui en soit absolument dépouillé. Ceux qui paroissent le moins bien partagés dans les distributions de la nature, ont de grandes ressources qui leur sont propres. La Norvège, par exemple, & les Provinces soumises aux frimats du Pôle, trouvent dans leur situation même une source de richesses que des régions plus fortunées pourroient envier, & que nous allons effectivement chercher chez eux (a). C'est ce que M. de Pontopidan, Evêque Luthérien de Bergen, en Norvège, faisoit observer à ses Diocésains, dans une belle Lettre pastorale qu'il leur a adressée, il y a peu

Sed Deus temperavit corpus, et cui deerat, abundantior tribuendo honorem, ut non sit schisma in corpore.
1. Cor. 12.

(a) Voici comme un ancien Poëte a parlé sur ce sujet :

*Nonnè vides, croceos ut Tmolus odores,
India mittit ebur, molles sua rura Sabæi,
At Chalybes nudi ferrum, viroscæque Pontus
Castorea, Eliadum palmas Epirus equarum.
Continuò has leges æternaque fœdera certis
Imposuit natura locis.* 1. Georg.

d'années, & qui a paru dans les Journaux du temps (a) ... La mer subjuguée par l'homme, a réuni en quelque sorte toutes les régions, & enrichi chaque Province des productions de tous les climats. . . . La fertilité variée & inégale de la terre, est devenue le lien des Nations, & a réduit le monde en une société formée par des besoins & des secours. . . . Si, dans quelques plages, les poisons sont multipliés, les antidotes le sont aussi. Chaque mal trouve par-tout le remède qui le combat. . . . Les solitudes mêmes les plus hérissées, les landes sauvages & brutes ont leur usage, elles servent dans la nature comme les ombres dans un tableau; elles donnent aux autres parties plus de relief & d'éclat; elles en font sentir toute la beauté. Dans un Pays fertile & riant, l'habitude de voir les merveilles qui nous environnent & se succèdent sans interruption, nous y rend insensibles. L'assiduité du spectacle en émousse l'agrément, & ralentit l'impression profonde qu'il devrait faire sur les esprits, aussi-bien que sur les yeux. Nous réservons toute notre admiration pour ce qui est étranger ou extraordinaire. La nouveauté, plutôt que la merveille de la chose même, est ce qui réveille notre attention. Nous demeurons distraits au milieu de tant de sujets de réflexions, & nous sommes conduits par cette distraction à l'ingratitude. Mais la vue des montagnes arides & des landes brûlées, montre à quelle demeure nous pourrions être réduits, & que c'est pour nous une faveur insigne d'habiter

(a) Elle a été imprimée à Paris, chez Nyon, en 1760.

une contrée délicieuse, à laquelle nous n'avions aucun droit.

§. VI.

D. Quand on ne pourroit assigner la cause finale de quelques êtres, s'ensuivroit-il qu'effectivement ils n'en ont pas ?

R. Les roues & les ressorts d'une montre ne cessent pas d'être nécessaires pour la direction du style, parce que bien des personnes ignorent la manière dont ils concourent à produire cet effet. La destination de bien des choses nous est encore inconnue. Notre corps renferme des énigmes que l'anatomie n'a pas encore expliquées. Bien des êtres qu'autrefois on croyoit inutiles, sont maintenant reconnus pour les premiers liens de l'univers.

CHAPITRE III.

Consentement de tous les hommes dans la profession d'un Dieu. Questions sur quelques attributs de Dieu. Digression sur l'existence du mal Optimisme.

§. I.

D. LE CONSENTEMENT de toutes les Nations dans la croyance d'un Dieu, est-il une preuve bien solide de son existence ?

R. Le moyen d'en douter, puisque ce consentement démontre la force des preuves métaphysiques, physiques & morales, qui établissent la nécessité d'un être Souverain ? D'une extrémité du monde à l'autre tous les hommes ont acquiescé

de concert à la vérité des principes qui renversent l'Athéisme, tous ont senti que la matiere étoit incapable de se mouvoir ; par-tout où ils supposoient du mouvement, ils supposoient un esprit moteur : tous ont reconnu que l'ordre qui regne dans l'univers est l'ouvrage d'un Créateur intelligent & sage ; tous ont compris la nécessité d'un ordre moral , la distinction du bien & du mal , du vice & de la vertu ; tous ont cédé au sentiment invincible de leur dépendance & à l'essor de l'âme vers son Auteur.

D. N'y a-t-il pas des opinions fausses qui ont gagné également le suffrage des Nations ?

R. Ces opinions, 1.^o ont été moins unanimes, moins universelles. 2.^o N'étant appuyées d'aucun motif raisonnable, on ne peut attribuer leur adoption à la force des raisons qui les établissoient ; mais l'existence de Dieu étant prouvée d'ailleurs, un acquiescement général à ces preuves est un grand préjugé en faveur de leur solidité & de leur force à convaincre. 3.^o Plusieurs de ces opinions fausses ou regardées aujourd'hui pour telles sont fondées sur le témoignage des sens qui sont trompeurs ; celle des revenants, p. ex. n'a pour garant que le rapport des yeux : mais Dieu ne tombant pas sous les sens, ne peut être connu chez toutes les Nations de la terre que par un témoignage général, uniforme & évident de la raison. 4.^o Quoique fausses peut-être en elles-mêmes ces opinions sont la suite & la conséquence de quelque principe incontestable. On n'a cru aux revenants que parce qu'on a cru l'immortalité de l'âme, qui est une vérité du premier ordre. L'opinion de la magie tient à l'existence des esprits, que les Sages n'ont jamais niée.

D. N'est-ce pas peut-être l'ignorance, ou bien la crainte, qui a établi dans le monde la foi d'un Dieu ?

R. Ce n'est point l'ignorance, puisque cette croyance est, comme je viens de le dire, la conséquence des raisonnemens les plus évidens, les plus incontestables. — Ce n'est pas la crainte, 1.^o puisque la crainte n'a pu étouffer toutes les lumières de la raison, & rejeter toutes les démonstrations pour se faire écouter seule. 2.^o Il n'est pas plus possible de craindre raisonnablement une chose avant d'en croire l'existence, que de l'aimer ou de la haïr. 3.^o Quand est-ce que la crainte a opéré cette puissante persuasion ? Avancer des propos historiques sans date, sans monument, sans auteur, est une chose aisée, mais qui ne contente personne. Toutes les histoires du monde parlent d'un Dieu connu par la voix de la nature & de la raison ; aucune ne nous apprend que la croyance d'un Dieu a été produite par la crainte. Autant vaudroit rapporter l'origine de cette croyance à la Sybille de Cume, ou à l'Oracle de Delphes. 4.^o Celui qui a le premier avancé ce paradoxe étoit un libertin trop intéressé à combattre une vérité redoutable aux méchans, & par conséquent un témoin récusable : c'est l'infame Petrone, appelé à juste titre *Author purissimæ impuritatis*. C'est d'après lui que M. Baynal définit la Religion *l'effet du sentiment de nos maux & de la crainte des puissances invisibles* (a). 5.^o La crainte

Satyricon,
p. 524, *edit.*
Amstel. 1669.

(a) Hist. philos. & polit. L. 7, p. 1. En conséquence de cette odieuse définition, l'Auteur se livre à tout l'enthousiasme de la haine. Les tableaux qu'il trace de la Religion, sont tous peints en noir, & prennent leurs

si naturelle à l'homme, effet inévitable de sa faiblesse & de sa dépendance, n'a pas enfanté la croyance d'un Dieu, mais a démontré la nécessité & l'intérêt de son existence.

D. Ne peut-on pas croire que l'idée d'un Dieu prend son origine dans la politique des Législateurs, qui ont voulu cimenter l'autorité suprême par la foi d'un Juge invisible & éternel?

R. Pour le croire, il faut, 1.^o détruire toutes les preuves de l'existence de Dieu; 2.^o prouver cette assertion par des faits, des dates, des témoignages historiques; 3.^o concilier cette assertion des Athées avec la doctrine d'un de leurs chefs, qui nous apprend que *la Divinité est le plus grand ennemi des Souverains, & que ses Ministres sont leurs rivaux*. . . . L'idée d'un Dieu & d'une Religion est antérieure à toute société & à toute législation; elle est même le principe de l'une & de l'autre.

Essai sur les
Fréjugés.
p. 387.

Origine
des Loix,
des Arts &
des Sciences,
1. part L. 1.
ch. 1, art. 1.

« L'établissement du culte public & solennel, dit le savant Auteur de l'*Origine des Loix*, est sans contredit ce qui a le plus contribué à humaniser les Peuples, à maintenir & à affermir les Sociétés. L'existence d'un Être suprême, arbitre Souverain de toutes choses, & Maître absolu de tous les événements, est une des premières vérités dont toute créature intelligente, & qui veut faire usage de sa raison, se sent saisie & affectée. C'est de ce sentiment intime qu'est venu l'idée naturelle de recourir dans toutes les calamités à cet Être tout-puissant, de l'invoquer

couleurs dans cette imagination fautive & sombre. C'est la marche ordinaire des attaques philosophiques. Ces Messieurs forment des fantômes, & se fatiguent à les combattre.

» dans les dangers pressants, & de chercher à
 » s'attirer sa bienveillance & sa protection par des
 » actes extérieurs de soumission & de respect. La
 » Religion est donc antérieure à l'établissement des
 » Sociétés civiles & indépendante de toute con-
 » vention humaine. »

D. Quoique toutes les Nations adorent un Dieu, cette connoissance n'est-elle pas très-différente d'une contrée à l'autre: Et dès-lors n'est-ce pas une métaphysication, comme dit la *philosophie du bon sens*, d'employer en faveur de ce dogme le consentement général des hommes?

R. Cent conséquences, bonnes ou mauvaises, déduites d'un même principe, démontrent que ce principe est généralement reçu, qu'il a réuni tous les suffrages, & opéré une conviction générale. Quelles que soient les idées qu'on s'est faites de la Divinité, on est convenu qu'elle existoit, & qu'on ne pouvoit se refuser à cette croyance sans insulter toutes les lumières de la raison. Ce n'est point là une *métaphysication*, mais une réflexion très-simple & très-intelligible. On peut se tromper en désignant l'ouvrier d'une montre, mais l'on ne peut douter qu'il y en ait un. On se fait de fausses idées de la Divinité, dit Cicéron, mais l'on n'en professe pas moins son existence. — Toutes les connoissances dégèrent à la longue; pures & simples dans leurs sources, elles se mêlent à proportion qu'elles s'en éloignent, au torrent des erreurs. Il est certain que le Polythéisme n'a succédé qu'à la croyance universelle d'un seul Dieu (a). — Toutes les fois

*Omnes de
 Diis prava
 sentiunt, om-
 nes tamen
 esse vim &
 naturam di-
 vinam cen-
 sent.*

(a) Un Philosophe toujours occupé à se réfuter soi-même, & à contredire ses Collègues, reconnoît cette vérité, & l'exprime de la sorte. « On a tenu une conduite directe-

Audivimus que la raison a déployé ses droits, du Japon à l'Espagne, du Nord au Midi, on a parlé de Dieu comme les Juifs & les Chrétiens. Les Grecs, les Romains, les Turcs, les Chinois, &c. s'expriment en termes dignes de sa souveraine grandeur (a). « Rien au

nos loquentes nostris linguis magnalia Dei. Aët. 2, 11.

Pind. Od. » monde, dit un des plus anciens Poètes de la
Olymp. 1, 2. » Grèce, n'échappe aux yeux de Dieu. Sa Provi-
7, 10. Pythi. » dence s'étend sur tout. C'est lui qui nous éclaire ;
5. » il est tout-puissant ; rien en un mot n'est fait que
» par lui. » Un des plus beaux génies de Rome
exprime la Divinité en ces termes :

Hor. L. 1,
Od. 2.

*Qui mare & terras variisque mundum
Temperat horis.
Unde nil majus generatur ipso,
Nec habet quidquam simile aut secundum.*

Dîner de
Boulainvil-
liers, p. 44.

» ment contraire à celle qu'on a tenue en fait de vêtemens ,
» de logemens & de nourriture. Nous avons commencé
» par des cavernes, des huttes, des habits de peaux de bêtes
» & du gland ; nous avons eu ensuite du pain, des mets
» salutaires, des habits de laine & de soie filées, des mai-
» sons propres & commodes. Mais dans ce qui concerne
» la Religion, nous sommes revenus aux glands, aux peaux
» de bêtes & aux cavernes. » — L'Auteur du *Système de la*
Nature ajoute : « Le *Théisme* s'est par-tout corrompu, &
» a formé peu-à-peu les superstitions, les sectes extrava-
» gantes & nuisibles, dont le genre humain s'est infecté. »
Voyez l'Histoire des Causes premières, par M. Batteux,
p. 114, 185, 399. — Réfutation de l'Examen crit. des
Apol. 1 part. p. 190. — Examen du Matér. T. 2, p. 9, 10.
— Origine des Dieux du Paganisme, Disc. prél. — Disc.
des Hérésies, T. 1, Disc. prélim. p. 181.

(a) Discours sur la Mythologie, par Ramsai, 1 part.
— Réfutation de l'Examen crit. 2 part. p. 68. — Existence
de Dieu, par M. Bullet, 2 part. p. 7. — Le Libertinage
combattu par les Auteurs profanes. Liv. 1, chap. 2,
& suiv.

P H I L O S O P H I Q U E. 111

Nous avons vu depuis peu un très-ancien Monument Romain *, qui portoit l'inscription suivante :

*Jovi summo ,
Exsuperantissimo
Divinarum humanarumque rerum
Reçtori ,
Fatorum arbitro.
Deo magno , æterno.*

L'Empereur de la Chine, après avoir protesté que sous le nom de *Tien* & de *Chan-ti*, les Chinois avoient toujours adoré le vrai Dieu (a), écrivit de sa main l'inscription suivante pour le frontispice de l'Eglise de Pékin.

Sur la frise.

Au vrai Principe de toutes choses.

Sur la premiere Colonne.

Il est infiniment bon, & infiniment juste ; il éclaire, il soutient, il régle tout avec une suprême autorité & avec une souveraine justice.

Sur la seconde Colonne.

Il n'a point eu de commencement, & il n'aura point de fin ; il a produit toutes choses dès le commencement ; c'est lui qui les gouverne, & qui en est le véritable Seigneur.

(a) M. Paw prétend que ces mots ne peuvent signifier le vrai Dieu, parce que le P. Martini dit que les Chinois n'ont pas de terme pour exprimer le nom de Dieu, dans ses principes, M. Paw devoit raisonner d'une manière toute opposée. Les Chinois reconnoissent un Dieu, selon M. Paw ; l'athéisme qu'on leur impute est une chimere : cependant ils n'ont pas de terme pour dire Dieu ; ils entendent donc la Divinité par les mots *Tien*, Ciel ; *Chan-ti*, vertu du Ciel. On bien que M. Paw nous apprenne un autre mot Chinois, qui exprime le Créateur, qu'ils reconnoissent, & dont quelques-uns parlent à-peu-près comme les Mahométans. Si nous n'avions pas dans notre Langue le nom de Dieu, ceux d'Eternel, de Tout-Puissant, de Roi du Ciel, &c. y suppléeroient.

Recherch.
philos. sur les
Egypt. & les
Chinois. T. 2.
sect. 8. édit.
de Berlin,
p. 260.

Page 200.

barbare & sauvage au point de n'avoir plus d'idée de son Auteur ?

R. 1.^o Une exception de cette nature ne conclut rien contre le consentement général des hommes. S'il est vrai que des corps mal organisés, & plusieurs siècles de brutalité peuvent dégrader une ame immortelle, au point de ne connoître plus ni la nature, ni son Auteur, c'est une chose insensée de recueillir le témoignage de ces Sauvages malheureux, & de le faire contraster avec les lumieres que la raison répand par-tout où elle jouit de ses droits.

2.^o Il est bien difficile de croire qu'il y ait des hommes abrutis à ce point. J'ai vu, dit un Voyageur appliqué & attentif, j'ai vu à-peu-près moi-même en différents Pays, jusqu'où la stupidité de l'homme pouvoit aller; quoiqu'elle aille fort loin, & plus loin qu'on ne le pense ordinairement, surtout chez des Nations flétries par des mœurs monstrueuses, & par un long usage de tous les crimes (a); je ne crois pas néanmoins qu'elle puisse aller jusques-là. M. Rousseau a beau nous dire, qu'il est d'une impossibilité démontrée qu'un Sauvage éloigné du commerce des hommes, puisse jamais élever ses réflexions jusqu'à la connoissance de Dieu; on nie une assertion sans preuve, aussi aisément qu'on la fait. Il est vrai que les Sauvages ne sont pas grands raisonneurs, & qu'ils ne s'inquiètent pas beaucoup des causes efficientes ni des causes finales: mais cela ne suffit pas pour

Lettre II
l'Archev. de
Paris, P. 34

(a) *Immania contra naturam scelera, multarum generationum usu radicata, dum corpus corrumpunt, animam mirabiliter excæcant, atque ad sensus à ratione detorquent.*
Auth. anon. manusc.

assurer que, dans une longue suite d'années, le grand spectacle du ciel & de la terre n'a jamais attiré leur pensée vers le Créateur. On peut citer

Emile. T. 3, ici M. Rousseau lui-même. « Où voyez-vous
p. 17.

« exister cet Être si puissant, ce Dieu, m'allez-
« vous dire? Non-seulement dans les Cieux qui
« roulent sur nos têtes, dans l'astre qui nous
« éclaire: non-seulement dans moi-même, mais
« dans la brebis qui pâit, dans l'oiseau qui vole,
« dans la pierre qui tombe, dans la feuille qui

ibid. p. 66. « porte le vent. » « Je n'ai pas besoin qu'on
« m'enseigne son culte, il m'est dicté par la Na-
« ture elle-même. » A la vue d'une belle chose,
nous demandons: *Qui en est l'auteur? qui l'a
faite? à quoi cela sert-il?* Ces questions sont insé-
parables de la nature de l'esprit humain; elles sont
dans la bouche des enfants, comme dans celle
des Philosophes, des idiots comme des savants; &
pourquoi auroient-elles lieu dans les plus petites
occasions plutôt que dans la chose du monde la
plus frappante & la plus propre à fixer les re-
gards de la raison? « Si ces hommes aveugles
« ont pu connoître le monde, dit l'Auteur du
« Livre de la Sagesse, ils ont pu connoître plus
« aisément encore le Maître du Monde . . . car ils
« font différentes questions sur les ouvrages de
« Dieu, & ils sont persuadés de leur excellence &
« de leur bonté (a). » « Quelle est la maison,
« dit S. Paul, qui n'ait pas eu son Architecte? Or

(a) *Si enim tantum potuerunt scire, ut possent affirmare
seculum, quomodo hujus dominum non facilius invenerunt?*
Sap. 13.

*Etenim cum in operibus illius conversentur, inquirunt, &
persuasum habent quoniam bona sunt quae videntur.* Ibid.

« l'Architecte du monde c'est Dieu (a). » Un Poëte profane raisonnoit à-peu-près de la même sorte :

*Nulla domus Domino caruit : vos hancine tantam , J. OVID.
Nullius Domini dicitis esse domum ?*

D. Des Voyageurs n'ont-ils pas rapporté qu'il y avoit effectivement quelques Nations sans aucune connoissance de Dieu ?

R. D'autres, qui ont mieux examiné les choses, ont contredit ces rapports. Il faut du temps, de l'application, & une grande connoissance des usages & des opinions d'un peuple, pour assurer qu'il n'a aucune religion, ni aucune idée de Dieu, & des principes de l'équité naturelle (b) . . . quand des hommes n'auroient pas assez réfléchi pour faire un Code de Religion reçu par le corps de la Nation, & pour exprimer leur créance par des cérémonies & des usages sacrés ; il ne s'ensuit pas qu'ils n'aient aucune idée, aucun sentiment de la Divinité, aucun mouvement qui porte de temps en temps leurs ames vers leur Principe.

D. Mais si ces Sauvages eux-mêmes ont appuyé le témoignage des Voyageurs, peut-on le récuser ? Ne dit-on pas que le fameux sourd de Chartres a aussi déclaré qu'avant sa guérison il n'avoit aucune connoissance de Dieu ?

(a) *Omnis namque domus fabricatur ab aliquo ; qui autem omnia creavit , Deus est. Heb. III, 4.*

(b) Tandis que quelques Philosophes cherchent des Peuples assez barbares pour n'avoir aucune religion, d'autres, avec l'Auteur du *Système de la Nature*, (T. 2, p. 6.) assurent que plus l'homme est barbare, plus il est superstitieux, & porté à se faire une Religion. Assertions arbitraires, contradictions philosophiques.

R. Quand ces Sauvages auroient dit tout ce que l'on suppose, il y auroit encore des réflexions à faire. 1.^o Pour rendre compte d'une pensée, d'un sentiment, il faut que l'ame en ait été fortement occupée, sans quoi il ne s'imprime guères dans la mémoire; comme il conste par les songes & par mille choses qui occupent un moment l'ame de l'homme, sans laisser le moindre vestige dans le cerveau. 2.^o Une nouvelle maniere de connoître une chose fait souvent oublier la maniere dont on la connoissoit auparavant, & cause une altération notable dans l'idée même de la chose. C'est ainsi que les Somnambules perdent l'idée des objets qui les occupent dans leurs opérations & dans leurs promenades, dès le moment qu'ils voient ces objets avec réflexion. C'est encore ainsi que les aveugles, après leur guérison, ne distinguent plus certains objets par l'ouïe ou par le tact. Nous avons vu une personne qui, étant sourde, jugeoit des paroles des autres en leur appliquant la main à la gorge, & qui perdit ce talent après qu'elle eut recouvré l'ouïe. — Ces mêmes réflexions subsistent vis-à-vis du sourd de Chartres: & n'oseroit-on pas douter si le mal qui rendoit cet homme sourd & muet, n'avoit pas aussi affecté les organes de sa raison? — Encore un coup, ni les Sauvages, ni les imbécilles, ni les sourds-nés, ni les aveugles-nés ne font exception dans les persuasions générales des hommes qui raisonnent, & qui jouissent des sens & des organes nécessaires au développement de l'intelligence.

D. De cette unanimité des hommes dans la croyance d'un Dieu, doit-on conclure que cette idée nous est innée?

R. Puisque la raison suffit pour faire naître cette

grande idée, & que toutes les créatures s'efforcent de la produire en nous, rien n'oblige à croire qu'elle soit innée (a). Mais il ne faut point rejeter avec dédain l'opinion de quelques Philosophes, qui, vu l'étendue & la force de certaines idées, ont cru que le Créateur en avoit mis dans nos ames une espece de germe, qui se développoit avec une aisance & une activité toute particulière.

§. I I.

D. Est-il bien vrai que les Juifs eux-mêmes n'avoient point une idée convenable de Dieu, & qu'en particulier ils méconnoissoient la spiritualité & son immensité?

R. Les plus grandes idées, les sentiments les plus sublimes, les plus touchants de la Divinité se trouvent dans les Livres des Juifs; c'est là que nos Poëtes & nos Orateurs les vont chercher. Son existence remplit le ciel & la terre; il est présent à tout, il est dans tout, & tout est dans lui (b).

(a) Il est certain que bien des affections, qu'on peut regarder comme des germes d'idées, se transmettent par la génération, & naissent avec nous; pourquoi seroit-il absurde de croire que le Créateur ait mis dans les ames quelques traces des idées les plus importantes, telle que celle de son existence? Si les Malebranchistes défendent cette opinion avec trop d'assurance, c'est un préjugé de système; mais n'en est-ce pas un autre, de rejeter comme un conte ridicule, un sentiment auquel il ne manque peut-être que quelques degrés de plus dans la force de ses preuves pour gagner le suffrage des Sages.

(b) *Cælum & terram ego impleo.* Jerem. 23. — *Vivis Dominus in cujus conspectu sto.* 3. Reg. 18. — *Si ascendero in cælum, tu illic es; si descendero in infernum, ades. Si sumpsero pennas meas diluculo, & habitavero in extremis maris, etenim illuc manus tua deducet me,* &c. Ps. 138. —

L'Ecriture est remplie d'expressions semblables, & il faut s'étourdir étrangement pour ne pas voir dans ces expressions un Être sans matiere & sans étendue. Si Dieu a apparu aux Juifs sous quelque symbole corporel, jamais ce Peuple n'a cru voir dans ce symbole la nature de son Dieu, qu'il savoit être invifible & inaccessible à tous les fens; car l'invifibilité est une fuite néceffaire de l'imménfité, fi clairement exprimée par les Auteurs Juifs. Jacob, en difant, je ne favois pas que le Seigneur fût en ce lieu, étoit perfuadé que le Seigneur ne fe manifeftoit pas par une expreffion extraordinaire de fa puiffance dans les lieux où fon Nom n'étoit pas connu; il eft furpris qu'il lui apparoiſſe au milieu du Pays de Chanaan, il s'écrie : Le Seigneur eft donc connu & adoré dans ce Pays-ci, & je ne le favois pas (a). On a mille fois répondu aux objections des incrédules fur cette matiete; & s'ils ont encore le courage de les répéter, nous n'avons pas celui de les difcuster plus au long.

§. I I I.

D. Les Chrétiens ne ſemblent-ils pas refuſer à Dieu la preſcience en établiffant le dogme de la liberté? car la preſcience ſuppoſe la certitude; la certitude entraîne la néceffité.

R. Cette obſervation que Bayle & Voltaire ont tant fait valoir n'eſt dans le fond qu'une chicane. La

Cælum & cæli cælorum te non capiunt. 2. Par. 6. — *In ipſo enim vivimus, movemur, & ſumus.* Act. 17.

(a) *Verè Dominus eſt in loco iſto, & ego neſciebam.* Gen. 28. — L'Ecriture emploie une expreffion ſemblable pour dire que Dieu n'avoit pas encore parlé à Samuel. *Porro Samuel neſcibatur Dominum.* 1. Reg. 3.

raison qu'ils apportent est d'une fausseté palpable. Il n'est pas vrai que la certitude emporte la nécessité. Quand il n'y auroit aucune prescience, cette proposition, *Pierre sera juste*, seroit encore très-certainement vraie ou fausse, parce qu'il seroit encore très-certainement vrai que Pierre sera juste, ou que Pierre ne sera pas juste. Or, d'où viendrait en ce cas à Pierre la nécessité d'être juste, ou de ne l'être pas ? La prescience envisage l'objet futur ; mais elle n'y fait rien ; elle n'y change rien ; la chose est supposée devoir arriver, ou n'arriver pas, avant que Dieu n'emploie la prescience pour la connoître. Toutes les choses sont représentées dans son intelligence, comme les objets visibles le sont dans une glace : la glace présuppose l'existence des objets. L'intelligence divine présuppose la détermination libre d'une créature, dès-lors la liberté n'est plus en danger. Pierre ne sera pas juste parce que Dieu le prévoit ; mais Dieu prévoit que Pierre sera juste, parce qu'il le fera en effet.

D. Comment Dieu peut-il prévoir une chose qui n'existe encore dans aucune cause déterminée, & sur laquelle il n'y a rien d'arrêté ?

R. 1.^o Lorsque deux vérités telles que celles-ci : *La science de Dieu est infinie ; l'homme est libre*, sont également démontrées, quel autre parti devons-nous prendre que celui de les croire ? Il n'y a que l'ignorance où nous sommes du moyen terme par lequel elles sont liées qui fait que notre esprit est effrayé de l'opposition qu'il croit appercevoir entre elles. « Il faut alors, dit admirablement M. Bossuet, tenir fortement les deux bouts » de la chaîne, quoiqu'on ne voit pas le milieu

» par où l'enchaînement se continue (a). » 2.^o Il est déraisonnable de prétendre expliquer l'usage & l'étendue d'une science infinie qui embrasse tous les temps, pour laquelle le passé subsiste encore, & l'avenir est déjà. Nous ne concevons pas comment nous voyons nous-mêmes le présent, comment nous nous souvenons du passé, comment notre ame s'élance vers l'avenir ; & nous entreprendrons d'expliquer comment Dieu prévoit des choses qui doivent arriver dans des ames libres qu'il a créées, & dont il connoît toutes les situations passées, présentes, futures & possibles. Comment Dieu connoît-il les choses passées ? Ces choses n'existent pas plus aujourd'hui que celles qui arriveront dans cent mille ans ; elles ne sont ni plus réelles, ni plus présentes, ni plus à portée d'être observées que si elles étoient encore dans le secret de l'avenir. M. de V. a lui-même approuvé la sagesse de ces observations. « La li-
 berté une fois établie, dit-il, ce n'est pas à nous
 à déterminer comment Dieu prévoit ce que
 nous ferons librement. Nous ne savons pas de
 quelle manière Dieu voit ce qui se passe. Nous
 n'avons aucune idée de sa façon de voir ; pour-
 quoi en aurions-nous de sa façon de prévoir ? »
 Ce que nous savons, c'est que le Créateur agit

Métaph. ch. 4.

(a) Quand même les Incrédules opposeroient à la Religion des difficultés absolument insolubles ; ses vérités, une fois démontrées, le seroient toujours : pour détruire l'erreur sous toutes les faces qu'elle peut prendre, il faudroit une science en quelque sorte infinie. Mais il ne faut que le simple bon sens pour saisir une vérité clairement prouvée. *Le faux*, dit très-bien M. Rousseau, *est susceptible d'une infinité de combinaisons ; mais la vérité n'a qu'une manière d'être.*

sur le néant comme sur l'être, il appelle ce qui n'est pas comme ce qui est : il peut donc se fister l'avenir le plus libre comme le plus nécessaire. — Il est remarquable que tandis que quelques Philosophes contestent à Dieu la prescience des actions libres, il s'en soit trouvé d'autres qui l'ont accordée aux hommes. Maupertuis assure qu'il est aussi aisé de voir l'avenir que le passé ; que les prédictions sont de même nature que la réminiscence ; que tout le monde peut prophétiser ; que cela ne dépend que d'un degré de plus d'activité dans l'esprit, & qu'il n'y a qu'à exalter son ame. *Voyez ses Lettres.*

§. I V.

D. L'idée que toutes les Nations ont des attributs de Dieu, n'est-elle pas contredite par les maux qui désolent la terre ? L'impossibilité de concilier ces deux choses n'a-t-elle pas produit l'hérésie des deux principes ?

R. Nous répondrons à cela par les termes mêmes d'un grand Partisan du Manichéisme, toujours acharné contre la Religion, mais point toujours conséquent dans ses systèmes. Si le système des deux principes se réalise quelque part, c'est dans ses Ouvrages. « Les idées les plus sûres & les plus claires de l'ordre, nous apprennent qu'un Être qui existe par lui-même, qui est nécessaire, qui est éternel, doit être unique, infini, tout-puissant & doué de toutes sortes de perfections : ainsi, en consultant ces idées, on ne trouve rien de plus absurde que l'hypothèse des deux principes. . . . Quand les Manichéens nous allèguent que, puisqu'on voit dans le monde plusieurs choses qui sont contraires les unes aux

Dist. hist.
& crit. Aug.
Manichéens ;
Note (d).

« autres, il y a nécessairement deux principes, ils
 « font pitié. L'opposition qui se trouve entre ces
 « êtres, fortifiée tant qu'on voudra par ce qu'on
 « appelle variations, désordres, irrégularités de
 « la nature, ne sauroit faire une demi-objection
 « contre l'unité de Dieu. On donne raison de
 « toutes ces choses, ou par les diverses facultés
 « que Dieu a données aux corps, ou par le con-
 « cours des causes occasionnelles, intelligentes,
 « sur lesquelles il lui a plu de se régler. » Le Co-
 « piste de Bayle, M. de V. parle comme son mo-
 « dèle, pour & contre le Manichéisme. « Le mot
 « de *bon*, dit-il, de *bien-être* est équivoque; ce
 « qui est mauvais par rapport à vous, est bon dans
 « l'arrangement général. L'idée d'un Être infini,
 « tout-puissant, tout intelligent & présent par-tout
 « ne révolte point votre raison. Nierez-vous un
 « Dieu, parce que vous aurez eu un accès de
 « fièvre? Il vous devoit le bien-être, dites-vous;
 « quelle raison avez-vous de penser ainsi? Pour-
 « quoi vous devoit-il ce bien-être? quel traité
 « avoit-il fait avec vous? Il ne vous manque donc
 « que d'être toujours heureux dans la vie pour
 « reconnoître un Dieu? Vous qui ne pouvez être
 « parfait en rien, pourquoi prétendriez-vous être
 « parfaitement heureux? Mais je suppose que
 « dans un bonheur continu de cent années, vous
 « ayez un mal de tête; ce moment de peine vous
 « fera-t-il nier un Créateur? Il n'y a pas d'appa-
 « rence. Or si un quart-d'heure de souffrance ne
 « vous arrête pas, pourquoi deux heures? pour-
 « quoi un jour? pourquoi une année de tour-
 « ment vqus feroient-ils rejeter l'idée d'un Arti-
 « san suprême & universel? »

D. L'origine du mal, n'est-elle pas une des

grandes difficultés dont se soient prévalu les Athées?

R. L'on ne peut disconvenir que la difficulté ne soit spécieuse; mais fût-elle même absolument insoluble, que s'ensuivrait-il? Sur de si grands objets nous ne devons pas nous flatter de tout résoudre; & il suffit, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'une vérité soit établie sur les preuves les plus convaincantes pour ne pas s'inquiéter de toutes les difficultés que l'on forme contre elle: sans cela que de vérité géométriquement démontrées demeureroient encore incertaines! Au reste, les objections tirées de l'existence du mal, soit physique, soit moral, s'évanouissent d'elles-mêmes, lorsque mettant à part quelques préjugés, on fait les considérations suivantes:

Suppl. 106.

1.^o Dieu n'est pas obligé de faire tout le bien qu'il peut, il y a même une absurdité à le supposer. Quoiqu'infiniment bon & puissant, il a pu, sans déroger à sa puissance & à sa bonté, produire des êtres plus ou moins parfaits, varier les degrés de leurs perfections; & dès qu'il peut y avoir du plus ou du moins, il y a nécessairement des imperfections & des défauts du moins relatifs. Soustenir que Dieu n'a pu créer un être imparfait, c'est affirmer qu'il n'a rien pu produire de borné, qu'il a dû porter la perfection de ses ouvrages à l'infini, qu'ils ne sont pas dignes de lui, s'ils ne sont aussi parfaits que lui-même. Absurdité révoltante: tout être créé est essentiellement borné, & tout être borné est imparfait.

2.^o Pour juger si le mal est un don digne de Dieu, il faut examiner si c'est un mal qui ne soit mêlé d'aucun bien. Dès qu'il est bon à certains égards; quand même il pourroit devenir un mal

par notre faute, il s'ensuit seulement que c'est un bien borné; un bien qui pourroit être plus grand; mais il ne s'ensuit pas que ce soit un mal pur, un don incompatible avec la bonté de Dieu, puisque ses dons sont nécessairement bornés.

3.^o Tout ce que les Philosophes Manichéistes diffèrent sur le mal moral, se réduit à prétendre que les hommes doivent être des automates par un entier dépouillement de la liberté; que Dieu doit récompenser des vertus forcées, dominer sur les hommes en maître aveugle, mol, foible, imbécille, que sa bonté doit absorber sa justice, sa sagesse, sa puissance même & tous ses attributs. Dieu, selon eux, n'est pas juste, mais seulement bon, & sa bonté est une vraie *bonacité*, une indifférence inexcusable dans un Législateur, une mollesse indigne du Maître du Monde.

D. La liberté n'est-elle pas un présent funeste, comparable à un couteau qu'un pere mettroit entre les mains d'un enfant frénétique?

R. N'est-ce pas une espece de frénésie, que de comparer la liberté avec la frénésie? On peut douter si Bayle & Voltaire jouissoient de leur plein sens quand ils raisonnaient de la sorte. 1.^o Le frénétique est-il maître de lui-même? la délibération & la réflexion peuvent-elles avoir lieu dans ce qu'il opere? Une volonté libre est éclairée par un entendement sain; il ne tient qu'à elle de suivre ses lumieres; la passion peut lui disputer l'empire sur elle-même, mais elle ne peut le lui enlever sans sa propre détermination. 2.^o L'épée dans la main d'un furieux, ne peut produire aucun bien; la liberté est le principe des vertus, des récompenses méritées, d'un hommage digne de Dieu. 3.^o Un pere ne peut être toujours avec son

ils pour diriger l'usage de ce glaive, ni lui donner par-tout un secours proportionné au danger qu'il court de la part de l'instrument fatal : les lumieres divines & l'assistance de la grace ne sont jamais séparées de notre liberté. On ne finiroit pas si l'on suivoit cette comparaison dans tous les points où elle se dément.

D. Un pere qui ne feroit pas à ses enfants tout le bien, où qui n'en détourneroit pas tout le mal qu'il pourroit, seroit-il regardé comme un bon pere ?

R. Toutes les comparaisons que l'on fait entre Dieu, & un Pere, un Tuteur, un Médecin, un Maître, un Souverain, &c. sont défectueuses. 1.^o Dieu veut un hommage libre, tout autre est indigne de lui. 2.^o Un Pere n'est que Pere : Dieu est Pere, Juge, Rémunérateur, Maître souverain, &c. tout à-la-fois ; il est la cause particulière & la cause générale. Il faut qu'il remplisse toutes ces qualités. 3.^o Il y a contradiction à dire que Dieu fait ou doit faire tout le bien qu'il peut, puisqu'il feroit l'infini : nous l'avons déjà remarqué. Bayle lui-même déclare, & qu'il n'admet point pour règle de la bonté & de la sainteté de Dieu, les idées que nous avons de la bonté & de la sainteté, en général. . . . que nos idées naturelles ne peuvent point être la mesure commune de la bonté & de la sainteté divine, & de la bonté & de la sainteté humaine ; que, n'y ayant point de proportion entre le fini & l'infini, il ne faut point se promettre de mesurer à la même aune, la conduite de Dieu & la conduite des hommes, & qu'ainsi, ce qui seroit incompatible avec la bonté & la sainteté de l'homme, est compatible avec la bonté & la

Œuvres 34
Bayle. T. 2,
P. 297 & 298

« sainteté de Dieu , quoique nos foibles lumières ne puissent pas appercevoir cette comparabilité. »

D. N'eût-ce pas été un grand bien pour l'homme, que d'être forcé à mériter le Ciel?

R. *Forcé à mériter*, est une absurdité. Quand nos Philosophes combinent ainsi les termes, ils ne s'entendent pas eux-mêmes.

D. Si Dieu peut empêcher le mal, & qu'il ne le veuille pas, comment est-il bon? S'il le veut, & qu'il ne le puisse pas, comment est-il tout puissant? M. de V. croit qu'on ne peut point répondre à ce dilemme.

R. Nous y avons déjà répondu dans toute l'étendue que la chose exige. Dieu peut empêcher le mal; mais il ne le veut pas pour des raisons dignes de sa sagesse & de sa justice, conformes à sa sainteté & à sa bonté.

D. Comment peut-il se faire que la permission du péché ne blesse pas les attributs de Dieu?

R. Quel attribut cette permission pourroit-elle blesser? 1.^o La permission du péché ne blesse point la justice; parce que l'objet de la justice est de récompenser le bien, & de punir le mal. « La providence, dit un Philosophe, ne veut point le mal que fait l'homme, en abusant de la liberté qu'elle lui donne; mais elle ne l'empêche pas de le faire. Elle l'a fait libre afin qu'il fit, non le mal, mais le bien par choix. . . . La justice de l'homme est de rendre à chacun ce qui lui appartient, & la justice de Dieu de demander compte à chacun de ce qu'il lui a ordonné ». — 2.^o Cette permission ne blesse pas la sagesse de Dieu, parce que la véritable beauté du monde moral est que l'homme embrasse la

vertu par préférence, par goût, par choix & librement : or cela ne pourroit avoir lieu sans la permission du péché. 3.^o Elle ne blesse point la bonté, laquelle consiste à vouloir & à faire du bien ; or la permission du péché n'est point opposée à la bonne volonté de Dieu, elle n'arrête pas ses bienfaits, elle n'empêche jamais l'homme d'en profiter. 4.^o Elle ne blesse point la sainteté, parce qu'il n'y a que la volonté ou l'action du péché qui la blesse en effet ; & que le plus bel hommage que l'on puisse rendre à sa sainteté, est de résister au pouvoir de pécher. D'ailleurs rien ne fait mieux juger de la grandeur des attributs de Dieu, que la permission du péché ; & qu'est-ce qui nous fait mieux connoître sa sainteté infinie, que la manière dont il a exigé que le péché fût réparé ; ou sa justice, que les rigueurs dont il le punit ; ou sa magnificence & sa libéralité, que les récompenses dont il couronne ceux qui ont triomphé de l'inclination au péché ? Donc à considérer le péché relativement aux attributs divins, Dieu n'a point été obligé de l'empêcher.

D. Le crime heureux sur la terre, & la vertu dans l'oppression, n'est-ce pas une vraie confusion, un mal pur & sans mélange de bien ?

R. Oui, dans le système de l'Athée, qui ne prévoit pas le temps où tout sera remis en sa place.

D. Si Dieu réserve ses récompenses & ses châtimens pour l'avenir, n'est-il pas au moins coupable d'une injustice passagère ?

R. Il est absurde de soutenir que Dieu doit récompenser une bonne action sur-le-champ, & punir le crime dès qu'il est commis. 1.^o Cette conduite ne laisseroit aucun lieu au repentir ; elle

ôteroit aux pécheurs les moyens de faire pénitence, & aux justes le mérite de persévérer dans la vertu malgré ses épreuves. 2.^o Elle rendroit l'homme servile & mercenaire. Il éviteroit le mal par la seule crainte du châtimant toujours présent, il seroit vertueux par l'appas d'un avantage temporel infaillible. 3.^o Souvent une action qui paroît louable, est réellement digne de punition, parce qu'elle a été faite par un motif criminel; souvent un délit qui semble mériter les plus grands supplices, est pardonnable, parce qu'il a été commis par surprise ou par erreur. Pour éviter les murmures, pour s'assujettir aux idées trompeuses des hommes, Dieu seroit obligé de faire des injustices, en récompensant une vertu qui n'est qu'apparente, & en punissant sévèrement une surprise pardonnable. 4.^o Les souffrances des justes sont souvent la suite d'un fléau général : faudroit-il que Dieu fît continuellement des miracles, pour leur procurer un sort différent de celui des autres hommes (a)?

D. Comment faut-il s'y prendre pour donner un nouveau poids aux raisons que les Chrétiens apportent pour concilier les attributs de Dieu avec l'existence du mal?

R. Découvrir l'absurdité des systèmes contraires.

D. Quels sont-ils?

R. Le Manichéisme & le Fatalisme. Le Manichéisme est dès la première vue un tissu de con-

(a) Nous avons fait plusieurs réflexions sur ce sujet dans la Dissertation que nous avons publiée sur *les Tremblements de terre, la Peste, les Orages, &c.* A Liege, chez Bassompierre, 1771; nous y renvoyons.

traditions & de contes ridicules. 1.^o C'est l'idée d'un principe mal-faisant, lequel est coéternel à Dieu, indépendant de Dieu, capable d'arrêter la toute-puissance, la bienfaisance & tous les desseins de la sagesse de Dieu. Cet Être mal-faisant existe par lui-même, & il est d'abord en cela égal à Dieu. Mais comment, ayant cette souveraine perfection, n'a-t-il avec cela que des attributs funestes & détestables? Comment existant nécessairement, & par lui-même, ainsi que Dieu, est-il d'une nature totalement opposée à celle de Dieu,

2.^o Comment ce monde où nous voyons régner l'ordre le plus admirable, & l'harmonie la plus merveilleuse; où tout est si bien lié, où brillent de toute part les caractères d'une sagesse infinie; comment ce monde ne seroit-il que l'effet du conflit & de l'opposition de deux principes ennemis, dont l'un ne peut jamais s'accorder avec l'autre, dont l'un ne cherche qu'à détruire ce que l'autre fait, & qui sont également puissants; l'un pour établir l'ordre par-tout, & l'autre pour porter par-tout le désordre? Comment cet ordre, cette harmonie, tous ces brillants traits de sagesse ne seroient-ils que le résultat des combats & de l'opposition de ces deux principes?

3.^o Sur quoi fondé, s'avise-t-on de dire que la matière est mauvaise par sa nature; qu'une substance étendue & composée de parties est un principe de mal? En voyant les services, & les agréments multipliés que la matière procure, desquels l'homme peut abuser quelquefois, il est vrai, mais dont il peut faire aussi un usage innocent, & qu'il peut sanctifier par la reconnaissance envers le Créateur; la raison ne nous fera-t-elle pas

regarder comme une extravagance, l'idée manichéenne, qui ne nous présente la matière que comme l'ennemie née de la sagesse & de la vertu ?

4.^o Si j'examine les êtres sensibles qui sont sur la terre, je vois que depuis l'insecte jusqu'à l'éléphant, tout est fait avec dessein, & m'annonce une sagesse infinie ; que tout a son utilité, & montre la bonté la plus attentive ; que tout m'instruit de la fécondité inépuisable de la toute-puissance divine, & me remplit d'admiration. Si quelquefois ces êtres sensibles sont la cause de quelque mal physique, la raison & l'intelligence donnée à l'homme, lui fournissent assez de moyens pour l'éviter ou pour le réparer : & d'ailleurs ces maux physiques, que sont-ils en comparaison des avantages qu'on en retire, des services qu'ils rendent, ou des vertus auxquelles ils donnent occasion ?

5.^o Si l'homme suit l'impulsion de deux principes opposés & ennemis, il n'est pas plus louable en faisant bien, ni condamnable en faisant mal, qu'une pierre n'est louable ou condamnable, lorsqu'abandonnée à sa propre pesanteur, elle tombe & tend vers le centre de la terre ; car ce qu'il y a en lui du mauvais principe, doit nécessairement opérer le mal ; ce qu'il y a en lui du bon principe, doit nécessairement opérer le bien. Il doit donc être nécessairement passif sous ces deux puissances. Cependant l'homme est sujet au repentir ; il sent qu'il fait mal, parce qu'il le veut, & parce qu'il abuse librement de ses facultés. Si l'habitude est violente & comme insurmontable, il comprend bien que cela est l'effet des abus réitérés qu'il a fait de sa liberté. Il est donc faux que l'homme soit mu & conduit par deux principes opposés. Il n'est donc pas l'ouvrage de deux

Principes; & sa propre expérience lui démontre que l'hypothèse manichéenne est la plus extravagante absurdité.

On aura une juste idée de Bayle, lorsqu'on réfléchira que c'est en faveur de cette belle hypothèse qu'il a déployé tout son génie (a). Opposons à les sophismes le raisonnement d'un Philosophe Païen. « Le dessein de la nature, dit Chrysippe, dans son Traité de la Providence, n'a pas été de rendre les hommes sujets aux maladies; ce qui ne conviendroit pas à la cause de tous les biens; mais si du plan général du monde, qui est très-bien ordonné & très-utile, il en résulte quelques inconvénients, c'est qu'ils se sont rencontrés à la suite de l'ouvrage, sans qu'ils aient été dans le dessein primitif, & dans le but de la Providence. Par exemple, quand la nature a formé le corps humain, l'excellence & l'utilité de l'ouvrage demandoient que la tête fût composée d'un tissu d'ossements minces & déliés; mais par-là il en résultoit l'incommodité de ne pouvoir résister aux coups. Il en est de même de la vertu; l'action directe de la nature y tend & la fait naître; mais, par une espèce de

(a) Pour connoître ce fameux Sceptique, qu'on peut regarder comme le Généralisme des Incrédules, voyez les différents portraits qu'en ont fait Ramsay, Crusaz, Le Clerc, l'Auteur d'un beau *Discours sur le danger des grands talens*, quand ils ne sont pas conduits par la sagesse; l'Auteur des *Lectures sur les Anglois & sur les François*; celui des *Essais sur les Philosophes*; Saurin, *Sermons*, trois vol. Portée, *Orat. de Credul.* in Doct. &c. &c. — Voyez encore une *Lettre critique sur Bayle*, à la Halc, 1732. — *Examen critique des Ouvrages de Bayle*, 1747. — *La Religion vengée*, par une Société de Gens de Lettres, six premiers Tomes.

la personne de l'homme juste, dont les vertus s'accroissent dans le malheur, & chez qui l'attente du bien à venir est toujours un soulagement aux maux présents. Dans l'une & dans l'autre fortune, il jouit en paix de son Dieu, comme il jouit de lui même; il jouit avec transport de toute la nature; il jouit sans crainte & sans envie de tout ce qu'il y a de bon dans les autres; il supporte sans aigreur, sans amertume, le mal qui s'y rencontre, & qu'il ne peut y corriger; il prête à tout ce qu'il voit le jour le plus favorable; il embellit tout ce qu'il touche. Il sait que Dieu a placé dans les souffrances mêmes le germe de la félicité de ses enfants. Les sentiments de patience, de paix, de consolation, d'espérance, qui accompagnent ces connoissances, font de cette vie même une vie heureuse. La paille est séparée du grain sous la main du batteur. L'huile coule épurée après avoir passé sous la meule, qui a brisé l'amande & ses enveloppes. La même main qui s'appesantit sur le juste, l'éprouve & le purifie, tandis que le pécheur se désespère & se damne (a).

(a) *Creatura enim tibi factori deserviens, exardescit in tormentum adversus injustos, & lenior fit ad benefaciendum his qui in te confidunt, Sap. 16. — Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum, Rom. 8. — Una eademque vis irruens bonos prodat, purificat, eliquat; malos vastat, damnat, exterminat. Aug.*



CHÂPITRE IV.

Malheur de l'Athée.

§. I.

D. L'ATHÉISME ne peut tenir contre les lumières de la raison, mais ne trouve-t-il pas son compte dans les affections du cœur ?

R. Quiconque ne cherche que l'impunité du crime, place sa béatitude dans la jouissance de quelques plaisirs fugitifs, & se contente de la portion du bonheur distribué aux animaux, peut envisager l'Athéisme sans horreur. Mais une âme qui fait étendre ses desirs, ennoblir ses prétentions, estimer une félicité durable, prendre son essor vers l'éternité, animer la nature par ses regards, & y découvrir la main d'un Ouvrier tout-puissant, ne voit dans l'opinion de l'Athée que désolation & que désespoir. Sous ce coup-d'œil, tout est pour elle dans le désordre & dans l'attente du néant. Non-seulement elle se replie avec mépris & avec douleur sur elle-même, comme sur un atome de poussière agité par une impulsion fortuite & aveugle : mais l'univers entier n'est qu'un cahos hideux, où il n'y a ni lien, ni ressort, ni dessein, ni intérêt (a).

(a) Toutes les pensées sublimes, les grands sentiments naissent de l'idée d'un Dieu, de la providence, de l'immortalité. Les Livres des Athées sont froids & lugubres, quelque ton que la Philosophie leur donne ; ils ne s'élèvent que lorsqu'ils empruntent un langage qui combat leurs erreurs.
Timor Domini exaltans animam. Eccl. 14.

D. Comment cette vérité, qui est si sensible, & si indépendante de tout raisonnement, a-t-elle pu échapper à quelques Philosophes?

R. Elle ne leur a point échappé, mais ils se sont étourdis pour ne pas se rendre à son impression, qu'ils ont regardée comme une douce erreur, un charme illusoire, & ont cru devoir lui substituer le triste tableau du hasard & du néant.

*Delectasti
me, Domine,
in saturati-
onibus ma-
nuum tuarum
exultabo.*

*Viti infipiens
non cognos-
cet, & stultus
non intelli-
get hæc. Ps.
91.*

» Le spectacle de la nature, dit J. J. Rousseau,
» si vivant, si animé pour ceux qui reconnoissent
» un Dieu, est mort aux yeux de l'Athée, &
» dans cette grande harmonie des êtres où tout
» parle de Dieu d'une voix si docile, il n'apper-
» çoit qu'un silence éternel. » C'est le cas de dire,
avec un ancien Poëte :

*Non umbræ altorum nemorum, non mollia possunt
Prata movere animum; non qui per saxa volutus
Purior electro campum petit amnis. 3. Georg.*

C'est l'idée de Dieu qui embellit le monde entier, & donne de l'intérêt à tout ce qu'il renferme : c'est elle qui donne la parole aux êtres insensibles, qui interrompt le silence des forêts, qui donne de l'harmonie aux murmures des ruisseaux, qui extasie à la vue d'un fleuve, qui exalte aux sons de la musique, qui charme au champêtre concert des oiseaux. — « De combien de douceurs n'est pas privé celui à qui la religion manque, dit encore le Philosophe de Genève? quel sentiment peut le consoler dans ses peines? Quel Spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret? Quelle voix peut parler au fond de son ame? Quel prix peut-il attendre de la vertu? Comment doit-il envisager la mort? » Les Athées avouent que leur sys-

tême est défolant, qu'il ne peut plaire qu'aux hommes qui ont un grand fond de mauvaife humeur, un tempérament mélancolique, une ame aigrie par des malheurs ou des infirmités (a). On a remarqué que le hériſſé Spinofa étoit un génie triſte, noir, rêveur, miſanthrope au prodige. Tous les ténèbres du vice & les traits du défefpoir étoient empreints ſur le viſage du fameux Athée Doler (b). Vanini n'avoit pas la phyſionomie plus heureuſe. — Un homme auſſi ingénieux que Chré tien, diſoit que ce ſyſtème ne pouvoit plaire qu'aux amateurs de la mort, & appliquoit aux adverſaires de la Divinité ces paroles de Salomon : *Omnes qui me oderunt, diligunt mortem*. Bayle, d'Alembert, Hume, &c. obſervent que les Athées ſages, (ſ'il peut y en avoir de cette ſorte) n'ont garde de publier leurs ſentiments ; & par charité » & par généroſité, dit Bayle, ils fortifieront plu » tôt les jeunes gens dans des doctrines qui peu » vent les préſerver des débauches, en leur don » nant des conſolations dans leurs miſeres, par » l'eſpérance d'une éternité bienheureuſe » (c).

Prov. 2.

Diſt. crim
art. Desbar
reaux.

D. Les Athées ne trouvent-ils pas un grand

(a) Syſtème de la Nature, T. 2, p. 213. — Shaftesbury, *Lettre ſur l'Enthouſ.* Sect. 3.

(b) « Seulement à le voir, » dit un de ſes contemporains (Jean Angeodemes :) « on démêloit un infeſſé, un fu » rieux, un enragé. Ni le bronze, ni la toile n'euffent ja » mais pu être comme ſon viſage, l'image d'un monſtre. »

(c) Bayle a-t-il pratiqué lui-même cette pompeuſe maxime ? On ſeroit curieux de ſavoir quels ſont ces Incrédu les ſi charitables & ſi généreux. On diroit que ces Meſſieurs ſacrifient les réflexions les plus profondes & les plus riches découvertes, à la ſimplicité des croyants. On ſait à quoi ſ'en tenir,

Sæculi au-
tem tristitia
mortem ope-
ratur.
2. Cor. 7.

R. Il n'y a pas lieu d'en douter. Dans le système de l'Athée, il n'y a que la mort qui puisse finir ses maux. Le Chrétien ne manque jamais de ressources, ses malheurs mêmes augmentent ses espérances, & la Loi de son Dieu est pour lui un principe assuré de consolation & de vie (a); mais l'impie se désespère dès qu'il se voit immolé à la fatalité & aux caprices d'une matière aveugle.

D. Les plaisirs des sens ne suffisent-ils pas pour attacher l'homme à la vie, & lui ôter le desir de sa destruction (b)?

(a) *In æternum non obliviscar justificationes tuas, quid in ipsis vivificasti me.* Psal. 118.

(b) L'Auteur des *Saisons & des trois Poèmes*, nous dit gravement que les suicides sont plus multipliés au commencement de l'hiver, parce que les plaisirs sont plus rares; qu'il faut les renforcer par les danses, les spectacles, les repas, &c. On peut juger par-là des nobles ressources de la Philosophie; elle prétend détruire les préjugés, réformer la Religion, faire la félicité des Peuples; & elle ne sauroit tenir contre l'hiver. — Est-il possible que M. de S. Lambert ne connoisse pas le peu d'impression que font sur une âme troublée, dégoûtée, désespérée, ces dissipations bruyantes? Croit-il que l'assaisonnement des mets les plus rares, que la plus délicieuse musique puisse ramener la paix dans un cœur flétri par la débauche & le crime? Un Poëte païen raisonneoit tout autrement :

Diffidus ensis cui super impid
Cervice pendet, non sicula dapes
Dulcem elaborabunt saporem,
Non avium citharæque cantus
Somnum reducent. Hor,

Un autre Païen nous apprend la même chose par une action qui exprime une très-grande vérité.

Epulæque ante ora paratæ
Regifico luxu, Furiarum maxima juxta

R. 1.^o Ces plaisirs ne sont pas assez généraux pour attacher tous les tempéraments, tous les états, toutes les conditions, tous les âges. Les hommes courbés sous le travail, l'infortune, l'indigence, les ignorent presque absolument ; & ce sont eux qui ont le plus besoin d'être ramenés à l'amour de la vie. . . . Les douceurs de la Religion & des espérances chrétiennes appartiennent à tout le monde.

2.^o Ce sont ces plaisirs mêmes qui, par leur continuité & leur excès, dégoûtent de la vie. A force de se divertir l'on ne se divertit plus. Plus la jouissance est longue & pleine, plus elle est propre à convaincre du néant de toutes les satisfactions passagères. Aussi sont-ce les enfants du plaisir & de la débauche qui sont les plus sujets au dégoût de la vie ; preuve certaine que la terre n'a pas de quoi satisfaire le cœur de l'homme , qu'il tend naturellement à l'immortalité , & que c'est le rendre odieux à lui-même que de le dépouiller de cette grande prétention. L'école d'Épicure, selon la remarque du Cardinal de Polignac, forme plus de suicides que toutes les autres (a). Lucrece

Accubat, & manibus prohibet contingere menses.

Affurgitque facem attollens atque intonat ore. Virg.

Il seroit peut-être dangereux d'en dire davantage sur cet Ouvrage ; l'Auteur, qui est un Militaire bouillant, ne connoît d'autres réponses aux critiques, que celle du Tyran Denis, il fait conduire en prison ceux qui n'applaudissent pas à son travail.

(a) *Pulchra voluptatis sanè solatia raptæ,
Præclarum auxilium, dolor additus ipse dolenti !
Sic miser Assyrium regnator Sardanapalus,
Post epulas, venerem, levium & genus omne bonorum,
Languentis vitæ impatiens ac sortis iniquæ,
Struxit in urbe rogam ; seque & suâ tradidit igni :
En Epicuræ dignissima meta Palestræ. Antil. lib. 1.*

» concomitance, elle a produit par contre-coup
 » la source des vices. » Un Païen ne pouvoit rien
 dire de plus raisonnable, sur-tout dans l'ignorance
 où il étoit de la chute du premier homme. Le
 P. Malebranche a éclairci & développé ce prin-
 cipe de Chrysippe. On trouvera d'excellentes ré-
 flexions contre les sophismes de Bayle dans un Ou-
 vrage Anglois de M. Hutchefon, qui a paru tra-
 duit en françois en 1770 : *Système de Philosophie*
morale, T. 1, p. 314, 320 & suivantes.

D. Le Fatalisme est-il plus raisonnable que le
 Manichéisme ?

R. Le Fatalisme n'est qu'une conséquence évi-
 dente de l'Athéisme, aussi déraisonnable que lui.
 Voici la remarque d'un homme qui a préconisé
 toutes les erreurs, & celle-ci par prédilection :
 » Vous ne trouvez pas que Dieu soit bon, parce
 » qu'il y a du mal sur la terre; mais la nécessité
 » qui tiendrait lieu d'un Être suprême, seroit-
 » elle quelque chose de meilleur ? Dans le système
 » qui admet un Dieu, on n'a que des difficultés
 » à surmonter, & dans tous les autres systèmes
 » on a ses absurdités à dévorer. » Il n'y a donc
 pour nous que *des difficultés* ; pour les Athées, il
 y a *des absurdités* de l'aveu de M. de V. ; il y en
 a à peu près autant pour les Manichéens, en fa-
 veur desquels il s'est allié avec Bayle. Mais une
 observation à faire : 1.^o c'est que nous avons de
 bonnes réponses à opposer à ces difficultés, tandis
 que nos adversaires *dévorent leurs absurdités* en
 silence, ou ne répondent que par d'autres absur-
 dités. 2.^o Nous avons de fortes raisons pour ne
 pas nous en laisser imposer par ces difficultés ;
 parce que nos principes étant démontrés & incon-
 testables, les difficultés doivent s'ajuster aux prin-

Volc. Penf.
 p. 9, édit.
 1765.

cipes, & ces principes ne doivent point se plier aux difficultés. 3.° Nous parlons d'après les leçons de la Foi & des dogmes d'une Religion divine, démontrée telle par des arguments invincibles : les Fatalistes & les Manichéens n'ont d'autres garants que leur imagination & le délire philosophique. 4.° Si après tout ce que nous répondons aux objections sur l'existence du mal, il reste encore quelques ténèbres à dissiper ; si la force des passions nous étonne, si le mal moral & le mal physique paroissent avoir trop d'étendue, le dogme du péché originel & d'une altération générale opérée dans toute la nature, explique cette énigme. Ce dogme est un mystère sans doute, mais ce mystère est prouvé, comme nous le ferons voir ; & ce mystère une fois prouvé, en explique beaucoup d'autres, qui sans lui sont inexplicables. L. IV. ch. 22. art. 1.

S. V.

D. De ces réflexions sur la Providence & les attributs de Dieu, peut-on conclure que tout est bien, & adopter le système de l'Optimisme ?

R. 1.° L'on ne peut nier que, par rapport à Dieu, tout soit bien, parce que Dieu ne sauroit rien faire qui soit mal, quoiqu'il puisse augmenter le bien & le perfectionner à l'infini.

2.° Par rapport à l'homme considéré dans cette vie précisément & sans l'espérance de l'avenir, il est certain que tout n'est pas bien ; & c'est insulter à ses douleurs, que d'oser lui dire le contraire.

3.° Le système de l'Optimisme, qui, pris dans le sens de ses Partisans, n'est qu'un raffinement métaphysique, né dans une imagination plus riant que vraie, se vérifie en quelque sorte dans

un fardeau ; d'autres prétendent que l'aveugle nature est sans reproche, qu'il n'y a aucun lieu de s'en plaindre, & qu'on trouve plus de consolation dans la fatalité de ses loix nécessaires, que dans la providence d'un Dieu libéral & bienfaisant.

D. Cet absurde parallèle, suivi d'une préférence insensée, a-t-il pu naître dans l'esprit d'un homme ?

R. C'est la doctrine de ceux qui se contentent de ce que Platon appelle le *souverain bonheur des chevaux & des taureaux*. L'Auteur du *Système de*
 T. 2, p. 401. *la nature* l'établit dans une harangue emphatique, que la nature en personne déclame à la fin de ce rare Ouvrage, & qui met le comble aux extravagances qu'il renferme (a). Voici les réflexions qu'un Auteur connu a faites sur cette déclamation insensée : il y a tant de vérité & de sentiment dans ce passage, qu'on nous permettra de le réciter ici.

Examen du
 Mat. T. 2,
 p. 472.
 » O vous, qui d'après l'impulsion que je vous
 » donne, tendez vers le bonheur dans chaque instant
 » de votre durée, ne résistez point à ma Loi souve-
 » raine ? » Et comment y résisterions-nous, puis-
 que nous ne sommes pas libres, & que tout est né-
 cessaire ? Un pareil début ne nous promet point
 une harangue raisonnable.

(a) Après l'excellente réfutation qu'en a faite M. Bergier, il en a paru plusieurs autres, entre lesquelles on doit assurément distinguer les *Observations de M. de Castillon, de la Société Royale de Londres*. Voici comme M. de Voltaire parle de ce chef-d'œuvre du Matérialisme : *Il est déclamateur, il se contredit, il affirme ce qui est en question, & sur-tout il s'est fondé sur de prétendues expériences, dont la fausseté & le ridicule sont aujourd'hui reconnus & sifflés de tout le monde* Nouv. Mém. philos. hist. crit. 12^e part. pag. 312. édit. de 1772.

« *C'est dans mon empire que regne la liberté.* » La liberté avec la nécessité, voilà un mystère qui passe notre intelligence.

« *La vérité éclaire mes sujets.* » Cela est heureux. Ils en ont très-grand besoin pour comprendre les absurdités que vous leur annoncez.

« *Cessez de contempler l'avenir.* » Et si vous me forcez de le contempler par la manière dont vous m'avez formé, est-ce à moi que vous devez vous en prendre? Je suis votre ouvrage, c'étoit à vous de me former autrement.

« *Sois heureux.* » Très-volontiers; mais puis-je l'être avec la goutte ou la gravelle, quand il vous plaira de me les envoyer? Puis-je l'être si vous m'avez donné un caractère chagrin, bizarre, mécontent des autres & de moi-même? Rendez-moi heureux, si vous voulez que je le sois.

« *Vis pour tes semblables.* » Mais il seroit beaucoup plus avantageux à mon bonheur qu'ils véussent pour moi; puis-je être heureux en leur sacrifiant sans cesse mon bien-être & mes intérêts?

« *Sois juste & bon.* » J'y consens, pourvu que les autres soient tels à mon égard; mais s'ils sont injustes & méchants, pourquoi ne me seroit-il pas permis de m'en venger, & d'user de représailles? Accordez vos préceptes avec mon bonheur, ou ne m'en parlez pas.

« *Sois fidèle à la tendresse de ton épouse, & qu'elle soit fidelle à la tienne.* » L'avis est excellent, mais si elle manquoit de fidélité en succombant à un penchant nécessaire; si je venois à y succomber moi-même, aurions-nous droit de nous accuser?

« *Eleve tes enfants.* » Je pourrai m'y résoudre, si je puis espérer de les-voir heureux; mais, si je

n'ai d'autre héritage à leur laisser que des maux & des larmes, le plus grand service que je puisse leur rendre, c'est de les étouffer à leur naissance.

« *Si mon injuste Patrie me refuse le bonheur, je dois m'en éloigner en silence.* » Et si je ne puis la quitter sans me rendre plus malheureux encore, par quelle loi m'est-il défendu de me venger de ses injustices ? Le bonheur est la loi suprême : j'ai droit de me le procurer à tout prix.

« *Malgré l'injustice des hommes, je jouirai du contentement intérieur.* » Belle ressource contre les traits de la fortune ! Au contraire, j'aurai à me reprocher d'avoir renoncé à mon bonheur pour des êtres qui ne méritent que ma haine.

« *Je vivrai toujours dans l'esprit de mes amis.* » Cela n'est pas sûr ; un malheureux n'a plus d'amis ; les morts sont bientôt oubliés : & de quoi me servira le souvenir des hommes quand je ne serai plus ?

« *Garde-toi de te plaindre de ton sort.* » Quoi ! en me rendant malheureux, vous me refuserez encore la triste consolation de me plaindre ? C'est tout ce que pourroit faire le plus cruel des tyrans.

« *Je punis, dites-vous, plus sûrement que les Dieux, tous les crimes de la terre.* » 1.^o Cela est faux : dès qu'un scélérat peut braver la honte & les remords, vous ne pouvez rien contre lui : 2.^o vous punissez donc vos propres crimes sur les malheureux que vous entraînez au mal par un penchant invincible.

Ne me parlez ni de remords, ni de la honte, ni de la crainte qui tourmentent l'âme des méchants : c'est qu'ils ne savent pas raisonner : doit-on avoir des remords ou de la honte des actions que nous n'avons pu éviter ? C'est à vous, nature marâtre, de rougir des vices que vous nous avez donnés ;

ou plutôt, ce qui vient de la nécessité peut-il être un vice ou un crime? Pouvons-nous oublier qu'il n'y a dans la nature ni ordre, ni désordre, ni bien, ni mal, ni vice, ni vertu?

« *Les motifs de la morale de la nature sont*
 « *l'intérêt évident de chaque homme, de chaque*
 « *société.* » Cela seroit fort bien, si l'intérêt de
 chaque homme & celui de chaque société étoient
 toujours d'accord; mais, quand ils sont opposés,
 lequel doit avoir la préférence? Voilà sur quoi
 nous ne sommes pas encore instruits.

Serons-nous assez insensés pour demander à une
 nature sourde d'écarter l'imposture qu'elle-même
 a fait naître; de dissiper des erreurs où elle nous
 a fait tomber, & qui font un effet de l'organisa-
 tion; de soumettre nos cœurs, si elle les a rendu
 incapables de soumission? Conclurons-nous avec
 les Matérialistes qu'il faut nous soumettre à la né-
 cessité d'être méchants, s'il plaît ainsi à la nature?

Disciples prétendus de la nature! c'est dérai-
 sonner trop long-temps; puisque la Religion nous
 adresse un langage plus sensé, nous ne pouvons
 plus refuser de l'entendre.

« O homme! être pensant & libre, qu'une phi- T. 1. p. 152
 « losophie insultante & chagrine ose traiter d'in-
 « secte éphémère, tu es indigné de cet outrage.
 « Ce front majestueux que tu portes vers les cieux,
 « la variété de tes pensées, la rapidité de tes desirs,
 « l'étendue de tes projets, l'immensité de tes espé-
 « rances attestent la dignité de ton être, la noblesse
 « de ton origine, la grandeur de ta destinée. L'em-
 « pire que tu exerces sur la matière, le mouve-
 « ment que tu lui imprimes, les formes que tu lui
 « donnes, les qualités que tu y découvres, & dont
 « tu fais faire usage, la docilité avec laquelle elle

» se prête à tes volontés, te font assez sentir que
 » tu lui es supérieur, & qu'elle est faite pour
 » t'obéir. Dans la vaste étendue des cieux où elle
 » semble hors de ta portée, tu suis encore la mar-
 » che que lui a prescrit le Créateur, tu en cal-
 » cules les instans, tu en prévois les révolutions,
 » tu en combines les loix : sous les yeux du Maître
 » qui en est l'auteur & l'arbitre, tu en es le témoin
 » & l'admirateur. Vois dans quelles archives tu
 » dois chercher tes titres, dans celles de la Philo-
 » sophie, ou dans celles de la Religion : l'une te
 » déclare que tu es l'avorton de la nature, destiné
 » à être étouffé presqu'au moment de ta naissance :
 » l'autre t'apprend que tu es l'enfant du Créateur,
 » l'héritier du Ciel, le citoyen de l'éternité.
 » A ces deux langages, reconnois ta véritable
 » mere : sois homme, crois un Dieu, & tu auras
 » un pere. »

C H A P I T R E V.

L'Athéisme considéré par rapport à la Société.

§. I.

D. U N E S O C I É T É d'hommes peut-elle subsister sans la croyance d'un Dieu ?

*Plutarchus
adv. Colot.*

R. Un ancien Philosophe assure qu'il seroit plus aisé de bâtir une République en l'air que de fonder une République sans religion. Il est d'accord en ce point avec tous les Sages de l'Antiquité. Mais peut-être l'autorité du plus fameux de nos incrédules est-elle plus propre aujourd'hui à prou-

Vér cette Thèse. « Telle est, dit-il, la foiblesse
 du genre-humain ; & telle est sa perversité, qu'il
 vaut mieux sans doute pour lui d'être subjugué
 par toutes les superstitions possibles, pourvu
 qu'elles ne soient point meurtrieres, que de
 vivre sans religion. L'homme a toujours eu be-
 soin d'un frein ; & quoiqu'il fût ridicule de sacri-
 fier aux Faunes, aux Sylvains, aux Naiades, il
 étoit bien plus utile d'adorer ces images fantaf-
 tiques de la Divinité, que de se livrer à l'Athéisme.
 Un Athée qui seroit raisonneur, violent & puis-
 sant, seroit un fléau aussi funeste qu'un supersti-
 tieux sanguinaire. . . . Par-tout où il y a une
 Société établie, une Religion est nécessaire. Les
 Loix veillent sur les crimes publics, & la Religion
 sur les crimes secrets. » Supposez dans une société
 d'Athées des prétentions exclusives, comme il ne
 manquera pas d'y en avoir, & qu'il soit de leur in-
 térêt de s'entre-égorger ; il n'en restera qu'un seul,
 savoir le plus fort, & ce sera le dernier.

D. Ces autorités ne sont-elles pas contredites
 par celle d'un célèbre Critique, qui, par des rai-
 sonnements à perte de vue, a prétendu trouver des
 vertus réelles chez les Athées ?

R. Cet Auteur s'est réfuté lui-même dans plus
 d'un endroit, & a reconnu l'illusion de ses sophis-
 mes, pour se ranger au sentiment général. « Si
 l'on ne joignoit pas, dit-il, à l'exercice des ver-
 tus ces biens à venir que l'Ecriture promet aux
 Fidèles, on pourroit mettre la vertu & l'inno-
 cence au nombre des choses sur lesquelles Salo-
 mon a prononcé son Arrêt définitif, *Vanité des*
vanités, & tout est vanité. Généralement
 parlant, dit-il encore, la vérité & la principale
 force de la Religion par rapport à la vertu,

Vol. Traité
de la Tolér.
c. 10.

Diâ. critiq.
art. Brutus.

Ibid. ar.
Sadducéens.

Pensées sur
la Comète.

« consiste à être persuadé de l'éternité des peines &
« des récompenses; & ainsi, en ruinant le dogme
« de l'immortalité de l'âme, on casse les meilleurs
« ressorts de la Religion ». . . . « Si l'on regarde
« les Athées dans la disposition de leur cœur, on
« trouve, que n'étant retenus par la crainte d'aucun
« châtiment divin, ni animés par l'espérance d'au-
« cune bénédiction céleste, ils doivent nécessaire-
« ment s'abandonner à toutes leurs passions. »
Du reste Bayle ne se fût-il pas réfuté lui-même, il
l'a été victorieusement par l'Auteur de l'*Emile*,
par celui de l'*Esprit des Loix*, par l'*Ami des Hom-
mes*, par Bolingbroke, par Hume, &c. &, comme
nous venons de le voir, par Voltaire, son Admi-
rateur & son Copiste (a).

(a) Voyez toutes ces autorités rassemblées dans l'Apologie de la Religion, par M. Bergier, T. I. *Réflexions sur la* Préf. T. 2, chap. 16, &c. M. de Pompignan, dans la 2^e, 4^e & 5^e question sur l'incrédulité, démontre cette vérité par les raisonnements les plus invincibles, qui résultent de la nature même de l'homme & de toutes les connoissances que nous en avons. Le P. Bourdaloue a traité la même chose dans un excellent Sermon pour le jeudi de la troisième semaine de Carême : *Point de probité sans religion, point de religion sans probité. — Je n'entends pas*, dit J. J. Rousseau, *qu'on puisse être vertueux sans religion : j'eus long-tems cette opinion trompeuse, dont je suis très-désabusé*. Lettre sur les Spect. — Un Écrivain déclaré contre toute morale religieuse, convient que celle des Philosophes est absolument vaine. « Quelques Philosophes ont cru nous donner des principes plus sûrs & plus propres à fixer nos idées sur la morale. Ils donnent pour base à la science des mœurs un prétendu sens moral, un instinct inexplicable, une bienveillance innée, un amour parfaitement désintéressé de la vertu. Si nous examinons ces idées, nous les trouverons absolument chimériques. » *Système Soc.* T. 1, ch. 5.

P H I L O S O P H I Q U E. 153

D. Pourquoi jugez-vous qu'un Athée ne puisse être vertueux ?

R. Parce que , dans le système de l'Athée , la vertu n'a plus de motif : elle éloigne l'homme de sa félicité , en lui interdisant la jouissance des seuls plaisirs auxquels il peut aspirer , & blesse la raison , principe essentiel de toutes les vertus.

D. Par - là même , les vertus des Athées ne sont-elles pas plus précieuses & plus estimables , étant pratiquées sans intérêt , & en vue d'elles-mêmes ?

R. Ce raisonnement de Cardan , de Bayle , de la Mettrie , &c. renferme contradiction dans les termes ; c'est établir une chimère , & prétendre qu'elle est préférable à un bien réel. Il n'y a plus de vertu , dès que vous ôtez l'idée du juste & de l'injuste , d'un Législateur Souverain ; dès-lors la pente invincible de l'homme vers le bonheur ne s'arrête que dans la satisfaction de ses desirs actuels. Ce n'est pas que l'espoir de la récompense entre essentiellement dans la nature de la vertu ; on peut la pratiquer sans doute par d'autres motifs plus ou moins sublimes : mais s'il n'existoit aucun châtement du crime , aucun prix de la vertu , aucun garant des Loix naturelles , divines & humaines , aucune Providence , aucun but ni cause finale des êtres doués de l'intelligence , aucune distinction de l'homme & de la brute ; dès-lors toutes les notions seroient confondues , & les idées , dont résulte l'honneur de la vertu & l'opprobre du vice , seroient anéanties. Il n'y auroit plus d'amour de l'ordre , parce qu'il n'y auroit plus d'ordre ; tout seroit hasard , fatalité , nécessité. — L'on ne sert point un bon Prince par intérêt , mais l'attachement à sa Personne , à ses loix ,

à la gloire de son regne, est une suite de la sagesse, de la justice & de la bienfaisance qui préside à son gouvernement. L'idée générale de la vertu résulte de l'idée d'un Dieu vengeur & rémunérateur, sans que la considération de l'intérêt y concoure (a). — Les sentiments généreux qui produisent les vertus s'évanouissent dans le système du Néant. L'âme se précipite, s'avilit, se concentre dans la recherche des plaisirs fugitifs qui constituent son bonheur. Découvrant en elle la même origine & la même destinée que dans les brutes; elle propose à ses desirs les mêmes objets, & les renferme dans le même espace (b).

§. I I.

D. D'où vient qu'Epicure, ce grand adversaire de Dieu, prêcha si constamment la vertu ?

R. 1.^o Quand il seroit vrai qu'Epicure eût prêché la vertu, il s'ensuivroit précisément qu'il n'a pas été ferme dans ses principes ; qu'il varioit, qu'il se contredisoit, qu'il se réfutoit lui-même, comme les Philosophes d'aujourd'hui.

2.^o Dans le langage d'Epicure il y a un équivoque qui a dérouté plusieurs Lecteurs superficiels, & accoutumés à s'en tenir à l'écorce des choses. La vertu, selon Epicure, c'est la volupté;

(a) « Rien n'existe que par celui qui est. C'est lui qui » donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix » à cette courte vie, employée à lui plaire. C'est lui qui » ne cesse de crier aux coupables, que leurs crimes secrets » ont été vus; & qui fait dire au Juste oublié, tes vertus » ont un témoin. » *Ess. max. & princ. de J. J. Rousseau, ch. 1.*

(b) On trouvera cette matière traitée avec plus d'étendue. Liv. 2, ch. 2.

& en cela il est très-raisonnable & très-conséquent dans ses principes. Tout ce qui fait la matière d'une jouissance agréable, est matière de vertu dans le système de l'Athée ; la raison en persuade & en autorise l'acquisition ; ce seroit folie, indifférence stupide, haine insensée de soi-même, de s'y refuser. Le Cardinal de Polignac a mis au grand jour la nature de la vertu épicurienne (a) ; il est surprenant qu'on y revienne encore sans répondre à ses raisons. Citera-t-on toujours ce passage de Cicéron : *Negat Epicurus jucundè posse vivi, nisi cum virtute vivatur*, & n'ajoutera-t-on jamais le reste : *Nec cum virtute nisi jucundè* ? Cicéron donne à toute la terre le défi de pouvoir ne pas entendre par la volupté épicurienne la volupté des sens (*de finib. L. 3. n. 46.*) Ceux qui entendent les plaisirs de l'ame n'ont pas lu les premiers Vers de Lucrece, disciple & interprète d'Epicure :

Æneadum genitrix, divûmque hominumque voluptas.

Est-ce que Vénus présidoit aux plaisirs de l'esprit ? « Quoi, disoit Cicéron (b), je ne fais point ce que

(a) *Incipe nunc tandem, mendax Epicure, videri
Qualis es, & tandem mentitos exue vultus....
Ecquid enim petulantem avidumque morabitur ultra,
Si modò conspectus hominum fugisse licebit,
Quin stupret, rapiat, jagulet, perimatque veneno,
Dum jubet ingenitus furor & regina voluptas.*

Ant. L. 1.

(b) *Hoc frequenter dici solet à vobis, non intelligere nos quam dicat Epicurus voluptatem. Quod quidem mihi si quando dictum est, est autem dictum non parùm sæpè; etsi satis clemens sum in disputando, tamen interdum solen subirasce. Ego non intelligo quid sit idem græcè, latinè; voluptas? &c. de fin. 2, 4.*

« c'est qu'*δωδ* en grec, & *voluptas* en latin ?
 « Quiconque veut être Epicurien, l'est en deux
 « jours; & je serai le seul qui ne pourrai y rien
 « comprendre. Vous dites vous-même qu'il ne
 « faut point de lettres pour devenir Philosophe :
 « (il parle à un Epicurien,) en vérité quoique je
 « sois naturellement assez modéré dans la dis-
 « pute, je l'avoue, j'ai peine à me contenir. » En
 effet, pourquoi Cicéron n'auroit-il pas compris ce
 que les Epicuriens, la plupart fort bornés, & inca-
 pables d'entrer dans des discussions fines (a),
 comprenoient dès le premier mot ? Epicure parle
 d'une volupté dont tout animal en naissant a la
 connoissance par le sentiment seul. . . . Epicure
 avoit une excellente maxime : c'étoit de ne point
 employer un mot qui eût besoin d'être expliqué
 par un autre. La seule qualité qu'il demandoit
 dans l'Orateur, & à plus forte raison dans le Philo-
 sophe, c'est la clarté ; il la pratiquoit lui-même :

De *suib.* *Complectitur verbis quod vult, & dicit planè quod*
 13. 5. *intelligam.* Ses disciples la pratiquoient comme lui,
 si bien que Cicéron, qui avoit suivi avec Atticus
 les leçons de Phedre & de Zénon, successeurs
 d'Epicure, déclare qu'ayant eu souvent des discus-
 sions sur ces matieres avec son ami, jamais il ne
 s'étoit agi du sens des termes, mais toujours du
 fonds même de la doctrine : *Neque erat unquam*
controversia quid intelligerem, sed quid probarem.

Tusc. III. 18. « Pourquoi tergiverfer, dit encore Cicéron, en
 « adressant la parole à Epicure, font-ce vos pa-

(a) *Vestri optimè disputant nihil opus esse, cum qui Phi-
 losophus futurus sit, scire litteras. . . de plagis omnibus
 colligitis bonos quidem viros, sed certè non pereruditos.*
 De fin. 2, 4.

» roles ou non ? Voici ce que vous dites dans le
 » Livre qui contient votre doctrine sur cette
 » matiere. Je déclare, dites-vous, que je ne
 » reconnois aucun autre bien que celui que l'on
 » goûte par les saveurs & par les sons agréables,
 » par la beauté des objets sur lesquels tombent nos
 » regards, & par les autres impressions sensibles que
 » l'homme reçoit dans toute sa personne ; & afin
 » qu'on ne dise pas que c'est la joie de l'ame qui
 » constitue ce bonheur, je déclare que je ne conçois
 » de joie dans l'ame que quand elle voit arriver ces
 » biens dont je viens de parler, &c.... Est-ce que
 » je mens ? est-ce que j'invente ? Qu'on me ré-
 » fute ; je ne demande, je ne cherche en tout que
 » la vérité. » Et après tout, si les Epicuriens en-
 tendoient par le mot de volupté autre chose que
 ce qu'on entend ordinairement, ils n'étoient guere
 habiles d'aller employer dans un Pays où ils avoient
 tant de rivaux & d'ennemis une expression dont le
 sens, au moins équivoque, pouvoit donner prise à
 la calomnie. « Qui les obligeoit, s'ils avoient des
 » idées pures & exemptes de tout reproche, de
 » présenter la vertu sous l'habit d'une Courtisane
 » décriée ? » *Quid enim neceffe tanquam meretricem in matronarum cœtum, sic voluptatem in virtutum concilium abducere ? invidiosum nomen est & infamiæ subiectum.*

Cic. *ibid.*

D. Les raisonnemens peuvent-ils conclure contre des faits ? S'il est certain qu'Epicure fût un modele de vertu, comme nos Philosophes l'assurent, ne doit-on pas inférer que sa doctrine sur cet article fût saine ?

R. En accordant qu'Epicure a été vertueux, on n'accorderoit rien dont les Athées pussent se

prévaloir, 1.^o parce qu'un homme vertueux (a) sans religion, au milieu de ceux qui ont une religion, ne prouve rien en faveur de la possibilité d'une République d'Athées. La crainte, l'honneur, l'amitié, le respect humain, &c. sont des chaînes qui ne subsisteroient plus, si son système devenoit général. 2.^o Parce qu'Epicure avoit été élevé dans la crainte des Dieux, & parmi des leçons de sagesse; or, il est difficile que les premières impressions n'influent sur la conduite, lors même qu'on

*Venerunt
mihi omnia
bona pariter
cum illa....
Eignorabam
quoniam ho-
rum omnium
mater est.
Sap. 7.*

a secoué le joug. C'est ainsi que nos Incrédules modernes attribuent à la Philosophie les restes de probité qu'ils ont conservés, & qui ne sont réellement que les débris de leur foi & d'une institution chrétienne. 3.^o De ce qu'un Athée, occupé de ses plaisirs ou de sa philosophie, est un homme paisible & un Citoyen utile à certains égards, doit-on conclure qu'il sera le même lorsque de grandes passions s'allumeront dans son ame, & que l'attrait du vice se fortifiera par de grands intérêts? « Je ne voudrois pas, dit prudemment M. de V. avoir affaire à un Prince Athée, qui » trouveroit son intérêt à me faire piler dans un » mortier; je suis bien sûr que je serois pilé. Je ne » voudrois pas, si j'étois Souverain, avoir affaire à » des Courtisans Athées, dont l'intérêt seroit de » m'empoisonner; il me faudroit prendre au hasard » du contre-poison tous les jours. Il est donc abso- » lument nécessaire pour les Princes & pour les » Peuples que l'idée d'un Être suprême, Créateur, » Gouverneur, Rénumérateur & Vengeur, soit

*Dictionn.
philos. artic.
Athéisme.*

(a) Cette vertu même ne seroit qu'apparente, & se borneroit à la conduite extérieure.

P H I L O S O P H I Q U E. 159

« profondément gravée dans les esprits. » Rousseau, Hume, Alembert, Montesquieu, &c. ont parlé comme M. de V..... *Je crains Dieu*, disoit quelqu'un de bien sensé, & après lui *je ne crains que celui qui ne le craint pas* (a)..... Ceux qui donnent le plus d'étendue à la tolérance en exceptent les Athées, & les jugent dignes de mort. Décision fondée sur l'alternative inévitable, ou de laisser périr la République, ou de la délivrer de ses plus mortels ennemis. Voyez le Dictionnaire Encyclopédique, article *Athéisme*.

2.^o Quoiqu'il ne soit pas fort important d'être instruit de la vie d'Epicure, l'entêtement avec lequel on continue de faire l'éloge de ce Philosophe, nous oblige à prouver que ses mœurs étoient parfaitement conformes à sa doctrine, & qu'il a vécu en digne Chef de cette classe d'hommes, qu'Horace appelle *Epicuri de grege porcos*. M. de Voltaire & les Encyclopédistes veulent absolument qu'Epicure ait été un homme de bien. Ceux-ci disent « qu'il reçut dans ses jardins plusieurs femmes célèbres : Léontium, maîtresse de Métrodore; Philénide, une des plus honnêtes femmes d'Athènes; Nécidie, Hérotie, Hédie, Marmarie, Boidie, Phédrie. » Or toutes ces femmes célèbres étoient des femmes perdues de réputation, suivant Diogene Laërce & les anciens Ecrivains.

Il faut compter extrêmement sur l'ignorance de ses Lecteurs, pour leur présenter Philénide, ou Philénis, pour une des plus honnêtes femmes d'Athènes. Il ne reste plus qu'à leur faire croire

(a) La même pensée se trouve fortement exprimé dans un passage du Pseaume 16 : *A resistētibz dextra tua custodi me ut pupillam oculi.*

que Messaline étoit une des plus honnêtes femmes de Rome. Philénis étoit plus coupable que Messaline : non contente d'avoir corrompu la jeunesse de son temps, elle voulut encore corrompre la jeunesse des siècles futurs, par un Livre abominable qu'elle composa. (*Voyez les Adages de Junius sur ces mots, Philainidis commentarii, & la remarque p. de l'art. Hélène dans le Dict. de Bayle.*) On ne peut lire S. Clément d'Alexandrie, Lucien, Martial, Athenée, Suidas, Gyraldi, &c. sans avoir le nom de Philénis en exécution. Si Messieurs les Encyclopédistes avoient seulement ouvert les Dictionnaires de Gouldman, d'Erienne, d'Hoffman, &c. ils auroient trouvé le nom de Philénis suivi d'une épithète infâme ; & Diogène Laërce donne la même épithète à Nécidie, à Hérotie, & aux autres compagnes de Philénis. Epicure étoit aussi débauché que les femmes qu'il fréquentoit. « Quand je le voudrois, » dit Plutarque, il me seroit impossible de passer » par-dessus l'imprudence & l'impertinence de » cet homme. . . . dont les appétits voluptueux » requéroient des viandes exquisés, des vins dé- » licieux, des senteurs délicates, & par-dessus tout » cela encore, des jeunes femmes, comme une » Léontium, une Boidion, une Hédia, une Nicédion, qu'il entretenoit & nourrissoit. » Je n'ose rapporter ce qu'ajoute ensuite Plutarque des affreux débordements d'Epicure avec son familier Polyenus & une Courtisane native de la Ville de Cyfique. (*Voyez Plutarque dans le Traité qu'on ne peut vivre joyeusement selon Epicure, traduit par Amyot, & l'art. Leontium du Dictionnaire de Bayle.*)

D. N^y

D. N'y a-t-il pas eu des Savans qui ont fait l'apologie d'Epicure?

R. Il y en a eu, comme je viens de l'observer, mais Epicure n'en vaut pas mieux pour cela, & ces Savans ont bien mal employé leur temps. J'en croirai les saints Peres, & Cicéron, Plutarque, Cumberland, Fabricius, le Cardinal de Polignac, &c. avant les Apologistes d'Epicure. Un ancien Poëte a fait l'Apologie de Philénis, un ancien Orateur celle de Buisir; Cardan a composé l'éloge de Néron, &c. Mais ce qui n'étoit qu'un jeu d'esprit de la part de ces Ecrivains, est devenu l'étiquette de la nouvelle Philosophie, une entreprise sérieuse de la part des nouveaux Philosophes. Ils prodiguent leur encens à Julien l'apostat; ils prétendent justifier les persécutions de Néron, de Domitien, de Dece, de Dioclétien, de Maxence, &c. mais ils déchirent Samuel, David, Constantin, Charlemagne, S. &c. — Pour donner le ton & la loi au jugement du Peuple Lecteur, ces Messieurs méprisent tout ce qui est en possession d'être estimé, & estiment ce que le bon sens a toujours méprisé. C'est là, disoit S. Jérôme, travailler à faire rentrer les hommes en enfance, en effaçant toutes les idées reçues, toutes les connoissances acquises.

4.^o Ne pourroit-on pas juger de la vie d'Epicure, par celle des Philosophes modernes? Ceux dont la réputation étoit la mieux établie, & qu'on regardoit comme des modèles achevés de toutes les vertus, ont bien étonné ceux qui les ont examinés de près (a). « Je regardois, dit M. Rouf-

*Quoniam
laudatur peccator
in despectu
deris animarum,
& iniquum benedic-
tetur. Pl. 104*

*Senis linguam
guammutare,
& canescentem
jam mun-
dum ad infan-
tiam retrahere
parvulorum
rursus.*

*Euv. divers.
T. 1, p. 152.*

(a) Voyez l'article *Cacouacs*, dans le Dict. anti-phil. C'est un tableau allégorique du caractère & des mœurs de nos Philosophes.

« seau, tous ces graves Ecrivains comme des hom-
 « mes modestes, sages, vertueux, irréprochables.
 « Je me formois de leur commerce des idées an-
 « géliques, & je n'aurois approché de la maison
 « de l'un d'eux que comme d'un Sanctuaire. En-
 « fin je les ai vus; ce préjugé puéril s'est dissipé,
 « & c'est la seule erreur dont ils m'aient guéri (a). »
 Pensent-ils qu'on ignore les anecdotes de leur vie;
 qu'on se laisse généralement éblouir par le pom-
 peux éloge qu'ils font de la vertu (b); qu'on soit
 la dupe des louanges qu'ils se donnent mutuel-
 lement, & qu'ils reçoivent de ce Peuple d'incréd-
 ules à ressorts, que le mécanisme d'une imita-
 tion stupide a rendus les échos des Chefs de l'ir-
 religion? Les ennemis de la Foi se sont servis en
 tout temps de ce moyen pour propager leurs

(a) M. Hume n'est pas plus content de Rousseau, que
 Rousseau ne l'est des autres Philosophes; il l'appelle un
serpent réchauffé dans le sein de l'amitié. Il est impor-
 tant de bien étudier les Adversaires de la Religion. La
 connoissance de leur caractère, de leurs mœurs, de leur
 conduite, de la trempe de leur esprit & de leur cœur,
 est peut-être le moyen le plus simple & le plus sûr de se
 garantir de la séduction de leurs écrits. On se dira à soi-
 même : sont-ce là les guides qu'il faut suivre, les modèles
 qu'il faut imiter, les idoles qu'il faut encenser?

(b) On n'a peut-être jamais tant parlé de vertu, tant
 admiré, tant exalté cette aimable modification de l'ame
 intelligente, que dans ce siècle. Il semble que par le fré-
 quent usage de ce nom respectable, on veuille se con-
 soler en quelque sorte de la perte de la chose, ou bien
 témoigner ses regrets à des charmes fugitifs que l'ir-
 religion a bannis de la terre, & poursuivre d'un dernier
 regard le dépérissement d'un bien dont la privation fait
 sentir le vrai prix :

Virtutem videant, contabescantque reliqua?

P H I L O S O P H I Q U E. 163

erreurs. « Être leur adhérent, c'est le souverain mé-
 » rite; n'en être pas, c'est le souverain décri. Si
 » vous êtes dévoué à leur parti, ne vous embar-
 » rassez pas d'acquérir de la capacité, de la pro-
 » bité. Votre dévouement vous tiendra lieu de
 » tout le reste : caractère particulier de l'hérésie,
 » dont le propre a toujours été d'élever jusqu'au
 » ciel ses fauteurs & ses sectaires, & d'abaisser
 » jusqu'au néant ceux qui osoient l'attaquer & la
 » combattre. La manière des Hérétiques étoit de
 » s'ériger eux-mêmes premièrement, & puis leurs
 » Partisans & leurs associés, en hommes rares &
 » extraordinaires. Tout ce qui s'attachoit à eux
 » devenoit grand, & le seul titre d'être dans leurs
 » intérêts, étoit un éloge achevé. Il n'y avoit
 » parmi eux, à les entendre, que des génies
 » sublimes, que des prodiges de science & de
 » vertu, &c. » N'oubliez pas, dit M. L^{***}, que
 » tous les gens de parti se canonisent tour-à-tour :
 » c'est le cas de dire avec Isaïe, *Beatificant &*
 » *beatificantur.* » Un célèbre Orateur latin s'ex-
 prime assez joliment sur ce sujet : *Exercent quasi*
quædam monopolia famæ & societates laudum. Lau-
dant mutuo ut laudentur. Fœnore gloriam dant
& accipiunt ; cæteris omnibus obtreçant.

Bourdali
 Ser. sur l'œu
 veugle-né.

Rat. y.

Commis
 Orat. de arto
 paranda for
 ma.

§. I I I.

D. N'y-a-t-il pas des hommes pour lesquels la Religion est inutile, & qu'elle ne corrige pas plus que l'Athéisme? Bayle croit cette observation très-favorable à l'incrédulité.

R. 1.^o Pour savoir si la Foi d'un Dieu n'a point rendu ces hommes meilleurs, il faudroit savoir ce que ces hommes eussent été, s'ils avoient professé l'Athéisme. Tel que la Religion n'a pas em-

pêché de voler, auroit incendié, ravagé, massacré, s'il n'avoit eu aucune Religion. Il y a toujours une très-grande différence entre le plus mauvais Chrétien, & un incrédule. Quelque inexcusable que soit le vice dans un homme qui a conservé la Foi, on doit moins se défier de sa probité que de celle d'un incrédule sujet aux mêmes passions. Dans le premier, le vice est une faiblesse contre laquelle sa foi réclame. La persuasion où il est que sa conduite est criminelle & dangereuse pour lui, est un motif d'espérer, ou qu'il la réformera quelque jour, ou du moins qu'il évitera d'autres crimes que sa Religion condamne avec plus de sévérité : il a toujours une règle sûre, qui le guide dans les jugements qu'il porte sur ce qui est bon & sur ce qui est mauvais ; & si la force des passions l'empêche de suivre cette règle en des points importants, on ne doit pas présumer qu'il s'en éloignera de même dans tous les autres. L'incrédule, au contraire, n'aperçoit dans le vice qu'il aime, qu'une suite de sa doctrine. Les passions ont donné naissance à l'incrédulité, & l'incrédulité à son tour, autorise & enflamme les passions. Libres dans leur cours, on ne peut prévoir jusqu'où elles iront, & tout ce qu'on fait avec certitude, c'est qu'il n'est point d'excès où elles ne doivent entraîner un incrédule, si toutes ses démarches sont exactement mesurées sur ses principes. Sa droiture & sa bonté naturelle sont l'unique appui de sa probité ; mais ces sentiments, on ne peut trop le répéter, ont eux-mêmes besoin d'être appuyés sur les maximes de la Religion. Sans ce fondement, l'édifice n'a aucune solidité ; & le moindre souffle des passions est capable de le renverser. Tel est le précieux avan-

age de la Foi. Elle élève ceux qui lui obéissent à une haute sainteté. Elle peut au moins sauver, la probité du naufrage des incœurs. Il est réservé à l'incrédulité de ne laisser aucune ressource aux vertus morales après la perte des vertus chrétiennes.

2.^o Si la Religion ne corrige pas tous les hommes, elle en corrige un très-grand nombre. Un remède est-il inutile, parce qu'il ne guérit pas tous les malades?

3.^o « Il se commet des crimes malgré la Religion, il s'en commet malgré les Loix civiles, malgré la voix de la raison, malgré la philosophie : donc la Religion, les Loix, la raison, la philosophie sont des sources de maux pour la Société; aussi bien que l'Athéisme. Sophisme ridicule, on devrait avoir honte de le proposer. » C'est la réponse de l'Auteur de l'Esprit des Loix.

D. Les Loix civiles, l'honneur, l'éducation, &c. ne sont ils pas un frein plus puissant pour arrêter les passions des hommes, un fondement plus solide de la vertu, que les sentiments de Religion?

R. 1.^o Les Loix civiles ne veillent que sur les intérêts de la société, & n'arrêtent que le dehors du vice. La Religion forme l'esprit & le cœur de l'homme, proscriit les crimes secrets comme les crimes publics, condamne la volonté comme le fait; l'impunité si ordinaire au Tribunal des Loix, est bannié du Tribunal de la Religion (a).

(a) Lucrèce appelle au secours des Loix le sommeil & la fièvre. Il est possible, dit-il, que, durant le délire ou le rêve, un scélérat découvre ses forfaits, & que sa méchanceté cesse d'être inconnue. Un Philosophe qui substitue de

Les Loix civiles peuvent être injustes, imprudentes, déraisonnables, elles sont souvent contradictoires; elles varient selon les climats, les gouvernements, le génie des Législateurs, &c. Voilà un fondement bien ferme & bien uniforme de la vertu! — Les incrédules toujours en contradiction avec eux-mêmes, toujours inconséquens dans toutes les parties de leurs systèmes, assurent que la religion est une invention des législateurs, nécessaire au maintien de leur autorité, à la rigueur des Loix: comment prétendent-ils donc que ces Loix sont suffisantes par elles-mêmes & indépendantes de tout appui?

2.^o L'honneur de l'Athée, de concert sans doute avec la raison, exige qu'il jouisse tant qu'il peut jouir, & que rien ne s'oppose impunément à ses intérêts. La véritable honneur est une chimère dans ce système, de même que la vertu.

3.^o L'éducation n'est autre chose que l'enseignement des principes qui doivent former la conduite des enfants. Un Athée dira à son fils: « Tu n'as rien à craindre ni à espérer de Dieu, tu peux te cacher aux yeux des hommes; tu n'au-

pareilles ressources à la foi d'un Dieu, est lui-même en rêve ou en délire. Il faut entendre Lucrece établir cette sublime doctrine, qui peut donner une idée de l'embarras des Athées.

*Nec facile est placidam ac pacatam degere vitam,
Qui violat factis communia fœdera pacis;
Etsi fallit enim Divûm genus humanumque,
Perpetuò tamen id fore clam diffidere debet:
Quippè ubi se mulii per somnia sæpè loquentes
Aut morbo delirantes protraxe * feruntur,
Et celata diu in medium peccata dedisse.*

* Protrax-
sisti.

Luc. 1, de Nat. rerum.

» ras de bonheur, qu'autant que tu sauras t'en
 » procurer, les passions te serviront de guides
 » pour y arriver. » Ce fils sans doute deviendra
 un modèle de vertu. « Sortez delà (de l'idée
 « d'un Dieu juste qui punit & qui récompense,)
 » je ne vois plus, dit M. Rousseau, qu'injustice,
 » hypocrisie & mensonge parmi les hommes; l'in-
 » térêt particulier qui, dans la concurrence, l'em-
 » porte nécessairement sur toutes choses, apprend
 » à chacun d'eux à parer le vice du mal que de
 » la vertu. *Que tous les hommes fassent mon bon-*
» heur aux dépens du leur, que tout se rapporte à
» moi seul, que le genre-humain meure, s'il le
» faut, dans la peine & dans la misère, pour
» m'épargner un moment de douleur ou de faim.
 » Tel est le langage intérieur de tout Incrédule
 » qui raisonne. Oui, je le soutiendrai toute ma
 » vie : quiconque a dit dans son cœur, il n'y a
 » point de Dieu, & parle autrement, n'est qu'un
 » menteur ou un insensé. »

D. Le superstitieux, qui se fait de fausses idées
 de Dieu, n'est-il pas plus coupable que l'Athée
 qui nie simplement son existence? C'est au moins
 le sentiment de Plutarque & de Bayle.

R. L'Athée 1.^o est plus coupable à l'égard de
 Dieu, dont il nie l'attribut le plus essentiel, qui
 est l'existence, & attaque par-là de la manière la
 plus directe, la nature de l'Être nécessaire.

2.^o Il est plus coupable à l'égard de la société,
 dont il renverse le fondement, & dissout tous les
 liens. . . Plutarque aime mieux qu'on dise qu'il n'y
 a pas de Plutarque, que de dire que Plutarque est
 mal-honnête homme : mais 1.^o il n'est pas essen-
 tiel que Plutarque existe. 2.^o L'existence de Plu-
 tarque ne fait rien à la société des hommes. 3.^o

Le superstitieux en se faisant de fausses idées de la Divinité, ne prétend pas injurier l'Être suprême, mais lui attribuer des qualités qu'il croit compatibles avec ses perfections infinies. Nous pouvons ici réfuter Bayle par les paroles de son Copiste. « Quand les hommes, dit-il, n'ont pas des notions saines de la Divinité des idées fausses y suppléent; comme dans les temps malheureux on trafique avec de la mauvaise monnoie, quand on n'en a pas de bonne. Le Païen craignoit de commettre un crime, de peur d'être puni par ses faux Dieux. Le Malabaré craint d'être puni par sa Pagode. »

Vol. Traité
de la Tolér.
ch. 20.

§. I V.

D. Les dégâts que causeroit l'Athéisme dans la Société, peuvent-ils contre-balancer ceux que la Fanatisme y a fait?

R. Le Fanatisme, qui est un zèle aveugle & outré pour la Religion mal-entendue, est un mal sans doute; mais ce mal est incomparablement moindre que l'Athéisme. « Le Fanatisme, quoique sanguinaire & cruel, dit J. J. Rousseau, est pourtant une passion grande & forte, qui élève le cœur de l'homme; au-lieu que l'irréligion, & en général l'esprit raisonneur & philosophique attache à la vie, effémine, avilit les âmes, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt. . . . » Si l'Athéisme ne fait pas verser le sang humain, c'est moins par amour pour la paix, que par indifférence pour le bien. Comme que tout aille, peu importe au prétendu Sage, pourvu qu'il reste en repos dans son cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes, mais ils les empêchent de naître, en

Emile, T. 3,
ch. 198.

« détruisant les mœurs » : il dit à-peu-près comme ce Berger désespéré dont parle un ancien Poète : *Virg. Ecl. 20*
Omnia vel medium fiant mare. Que m'importe le bien de l'Etat, la gloire & le bonheur de mes semblables ? Mon ame dépouillée de ses espérances, détrompée de son immortalité, détachée du culte qui établissoit sa communication avec le Ciel, avec les hommes, avec toutes les parties de la création, s'isole, & se rétrécit ; réduite à la nature & au sort de la brute, elle donne à ses prétentions & à ses vues les mêmes bornes & le même intérêt. — Le Fanatisme déchaîné contre l'objet qu'il poursuit, est arrêté dans tout le reste par la voix de la Religion : l'Athéisme permet tout, & ne met point de bornes à ses dégâts. — Parce qu'un prisonnier furieux se sert de ses chaînes pour assommer son camarade, dira-t-on qu'il eût été moins redoutable s'il n'eût point été enchaîné ? — Le Fanatisme n'est qu'un mal passager, une fièvre qui quitte le malade avec la fermentation du sang. L'Athéisme est un mal habituel, qui ronge & qui désole sans relâche. S'il n'est pas toujours furieux, son silence même, dit un Philosophe, fait des ravages horribles, c'est le silence de la mort. On a fait des histoires ridiculement exagérées des malheurs produit par le Fanatisme : si l'Athéisme avoit jamais dominé sur la terre, il n'y auroit point d'Historien pour écrire ses dégâts ; le genre-humain s'aneantiroit, comme il eût été anéanti sous Néron s'il n'avoit eu qu'une tête. — L'Athéisme a aussi ses fanatiques, témoin un Vanini, témoins les jeunes Athées d'Abbeville, condamnés par arrêt du Parlement de Paris (a).

(a) Ils insultoient publiquement à la pompe la plus solennelle de la Religion ; ils brisoient le crucifix & les

Lucrece nous apprend que le mépris des Dieux agitoit fortement tous les ressorts de l'ame d'Épicure (a). Le *Système de la Nature* décide qu'il est impossible de ne point s'échauffer en faveur d'une chose qu'on croit fort importante : or fut-il jamais Auteur qui crût son système plus important ? Les Editeurs ne cessent de l'appeller *important*, & *très-important*. Qu'est-ce que cette fureur inquiète de faire des Profélites, que J. J. Rousseau reproche si justement aux Athées, sinon un vrai Fanatisme ? Or si tout Panatisme est exécration, quel nom donner à celui-ci ? & si le Fanatisme seul peut disputer à l'Athéisme la première place dans la classe des fléaux, que sera-ce de ces deux monstres réunis ? Concluons cette matière, en disant, avec le Philosophe, que nous avons déjà plus d'une fois opposé aux Athées, que *Trois Impos.* l'existence de Dieu

Vol. Epit.
à l'Auteur
du Livre des
Trois Impos.

Est le sacré lien de la Société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du Juste.
Si les Cieux, dépouillés de leur empreinte auguste,
Pouvoient cesser jamais de le manifester,
Si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer.
Que le Sage l'annonce & que les Rois le craignent.
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent

Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,
Mon Vengeur est au Ciel, apprenez à trembler.

images, imitoient les saints mystères par dérision, adoroient des Livres obscènes & impies en se mettant à genoux, &c. V. l'arrêt du Parlement de Paris, donné le 4 Juin 1766.

(a) *Quem nec cura Deum, nec fulmina, nec minitantē
Murmure compressit cælum, sed eò magis acrem
Virtutem irritant animi.* L. 1, de Nat. rerum.



CATÉCHISME PHILOSOPHIQUE.

LIVRE SECOND.

L'AME DE L'HOMME.

CHAPITRE PREMIER.

L'Ame est-elle spirituelle?

S. I.

D. A quoi se réduisent la plupart des disputes qui ont occupé de tout temps les Philosophes, au sujet de la spiritualité de l'ame?

R. A décider si la matiere est capable d'intelligence & de pensée.

D. Est-il bien évident que la matiere ne puisse être élevée à ce degré d'excellence & de perfection?

R. Nous avons démontré que la matiere n'avoit pas même la puissance de se mouvoir, &

L. 1, ch. 2;
art. 3. que tout mouvement devoit lui venir d'une cause étrangere. Du mouvement il y a bien loin à la pensée. Quand même la matiere pourroit se mouvoir, on n'en pourroit encore rien conclure en faveur de sa faculté de penser. On sent par-là combien le système des Matérialistes est en deçà de toute probabilité. Toutes les idées que nous avons de la matiere concourent à la représenter comme une *substance purement passive*, & c'est même la définition que des Philosophes en ont donnée. Or un être purement passif qui seroit une intelligence, qui formeroit la pensée, & qui auroit l'incompréhensible activité de l'esprit humain, est une absurdité ridicule.

D. N'est-ce pas donner des bornes à la puissance de Dieu, que de lui refuser le pouvoir de produire une matiere pensante ?

R. Pas plus que de lui refuser le pouvoir de faire que deux & deux ne soient pas quatre. Placer dans la puissance de Dieu des contradictions, des idées destructives les unes des autres, c'est insulter sa majesté souveraine, & répandre des nuages sur la foi de sa toute-puissance.

D. Malgré tous les attributs connus de la matiere, n'y a-t-il pas eu des Philosophes qui ont reconnu la possibilité d'une matiere pensante ?

R. Un Anglois nommé Locke, & un François nommé Voltaire, ont travaillé à accréditer cette idée, mais elle n'a point prospéré chez les Sages. Locke à cette occasion a été exalté par les Matérialistes comme un génie profond ; mais le Chevalier de Ramsay, qui se connoissoit bien en hommes, & qui connoissoit Locke en particulier, en porte un jugement bien différent. « Locke, » dit-il, génie superficiel, qui a écrit les éléments

PHILOSOPHIQUE. 173

de la Philosophie, plutôt que des principes approfondis, étoit, je crois, un Socinien dé- cidé. Quand l'autorité ne guide plus un Philoso- phe, il s'égare toujours. »

D. Sur quel fondement ces Messieurs établis- soient-ils leur opinion ?

R. Sur ce que nous ne connoissons pas assez la nature intime de la matiere, pour prononcer sur ce qui lui convient, & ne lui convient pas.

D. Ce fondement est-il bien solide ?

R. C'est comme si j'attribuois à tous les êtres que nous ne connoissons pas parfaitement, des qualités opposées aux qualités que nous en con- noissons. Je ne connois pas tout ce qui est dans l'esprit de M. L**. & dans l'esprit de M. V** ; mais je n'en serois pas moins ridicule de croire que c'est un assemblage symétrique de petites pier- res taillées en quarré, ou bien en rhomboïde. Il faut rendre justice à M. Locke ; malgré les dou- tes qu'il a tâché de faire naître sur ce sujet, il a rendu hommage à la vérité, & il démontre lui- même l'incompatibilité de la matiere & de la pensée. « Il paroît, dit-il, avec la dernière évi- L. 2, ch. 25
dence, que puisque nous n'avons aucune autre
idée de la matiere, que comme de quelque
chose dans quoi subsistent plusieurs qualités
sensibles qui frappent nos sens ; de même nous
n'avons pas plutôt supposé un sujet dans lequel
existent la pensée, la connoissance, le doute, &c.
que nous avons une idée aussi claire de la sub-
stance de l'esprit, què de celle du corps. » Il
ajoute : « il est impossible de concevoir que la ma- L. 4, ch. 101
tiere puisse tirer de son sein le sentiment, la
perception, la connoissance. Car divisez-la en
autant de parties qu'il vous plaira, donnez-lui

» tous les mouvements & toutes les figures que
 » vous voudrez, ces parties infiniment petites n'a-
 » giront pas d'une autre maniere sur des corps
 » d'une grosseur qui leur soit proportionnée, que
 » sur des corps d'un pouce ou d'un pied de dia-
 » mètre. Les parties d'un pouce & d'un pied de
 » diamètre se poussent l'une l'autre ; c'est tout ce
 » qu'elles peuvent faire ; les petites n'ont pas plus
 » de pouvoir ». « Enfin, le mouvement,
 » dit-il encore, ne peut jamais faire naître la
 » pensée, & il sera toujours autant au-dessus des
 » forces du mouvement, & de la matiere, de
 » produire la connoissance, qu'il est au-dessus des
 » forces du néant de produire la matiere. »

Voltaire, dans un Dialogue entre Lucrece &
 Possidonius, revient, comme Locke, au sens
 commun, avec lequel il se réconcilie à-peu-près
 aussi souvent qu'il se brouille.

P O S S I D O N I U S.

« Vous conviendrez aisément qu'il n'y a pas
 » d'apparence qu'un rocher puisse composer l'Iliade.
 » Un rayon de soleil en seroit-il plus capable ?
 » Imaginez ce rayon cent mille fois plus subtil &
 » plus rapide ; cette clarté, cette ténuité seront-
 » elles des sentiments & des pensées ? »

L U C R E C E.

« Peut-être en seront-elles quand elles seront
 » dans des organes préparés. »

P O S S I D O N I U S.

« Vous voilà réduit à des *peut-être*. Du feu
 » ne peut penser par lui-même, pas plus que de
 » la glace. Quand je supposerois que c'est du feu
 » qui pense en vous, qui sent, qui a une volonté,
 » vous seriez donc forcé d'avouer que ce n'est pas

PHILOSOPHIQUE. 175

» par lui-même qu'il a une volonté, du sentiment,
» & des pensées. »

LUCRÈCE.

« Non ce ne sera pas par lui-même; ce sera
» par l'assemblage de ce feu & de mes organes. »

POSSIDONIUS.

« Comment pouvez-vous vous imaginer que
» de deux corps qui ne pensent point chacun sépa-
» rément, il résulte la pensée, quand ils sont unis
» ensemble? »

LUCRÈCE.

« Comme un arbre & de la terre pris séparé-
» ment ne portent point de fruit, & qu'ils en por-
» tent quand on a mis l'arbre dans la terre.

POSSIDONIUS.

« La comparaison n'est qu'éblouissante; cet
» arbre a en soi le germe des fruits; on le voit à
» l'œil dans ses boutons; & le suc de la terre dé-
» veloppe la substance de ces fruits: il faudroit
» donc que le feu eût déjà en soi le germe de la
» pensée, & que les organes du corps dévelop-
» passent ce germe. »

LUCRÈCE.

» Que trouvez-vous en cela d'impossible? »

POSSIDONIUS.

« Je trouve que ce feu, cette matière quint-
» essenciée, n'a pas en elle plus de droit à la pen-
» sée que la pierre; la production d'un être doit
» avoir quelque chose de semblable à ce qui la
» produit: or, une pensée, une volonté, un sen-
» timent, n'ont rien de semblable à la matière
» ignée. »

D. Puisque le domaine de la matière s'accroît tous les jours par les phénomènes que présentent l'électricité, & le magnétisme, ne peut-on pas espérer que tôt ou tard on découvrira dans la matière des qualités inconnues jusqu'ici qui l'approcheront de la pensée ?

R. Les qualités connues de la^m matière ne seront sans doute pas détruites par les inconnues, les anciennes par les nouvelles ; par conséquent on peut hardiment prononcer sur ce que la matière ne fera jamais, quoiqu'on ne puisse pas savoir tout ce qu'elle fera. La^m matière sera toujours étendue, elle aura toujours des parties, &c. la simplicité & l'activité de la pensée ne lui conviendront donc jamais. — Il est vrai que les merveilleux effets de la gravitation, de l'électricité & du magnétisme confondent notre intelligence. Mais on n'apperçoit dans tous ces phénomènes qu'un principe aveugle, passif, purement mécanique, qui ne sauroit entrer dans aucune sorte de comparaison avec un principe qui connoît, délibère, & agit librement. Dira-t-on que le feu électrique raisonne & que l'attraction réfléchit, que l'un & l'autre ont une motion spontanée ? ... D'ailleurs tout mouvement se divise, ce qui ne peut être appliqué à la faculté de penser, à moins que l'on ne veuille faire voir une moitié & un cinquième d'entendement humain. Voici un passage de Bernier qui justifie parfaitement ces réflexions.

« Eh ! mon cher » écrivoit-il à son ami Chapel-
 pelle, « ne sommes-nous pas cent & cent fois
 » tombés d'accord entre vous & moi, que quel-
 » que effort que nous puissions faire sur notre ef-
 » prit, nous ne saurions jamais concevoir comme
 * Dénusés de *
 sensibilité.

» quoi des corpuscules insensibles*, il en puisse
 » jamais

P H I L O S O P H I Q U E. 177

» jamais rien résulter de sensible * ; & qu'avec * *Douté de*
 » tous leurs atômes, quelque petits & quelque *sensibilité.*
 » mobiles qu'ils les fassent, quelque mouvement
 » & quelque figure qu'ils leur donnent, en quel-
 » que ordre, mélange & disposition qu'ils nous
 » les puissent faire voir, & même quelque indus-
 » trieuse main qui les conduise, ils ne sau-
 » roient jamais nous faire imaginer comment il
 » en puisse résulter un composé ; je ne dis pas
 » qui soit raisonnant comme l'homme, mais qui
 » soit seulement sensitif comme le pourroit être
 » le plus vil & le plus imparfait vermillon de
 » terre qui se trouve. »

D. N'est-il pas aussi difficile de concevoir l'ac-
 tion de l'esprit sur la matière, & de la matière
 sur l'esprit, que de concevoir une matière intel-
 ligente ?

R. Un célèbre Epicurien l'a assuré, & ses Dis-
 ciples ne cessent de nous le dire (a). C'est pré-
 tendre que les mots *difficultés* & *absurdités* sont
 synonymes, & qu'autant vaut admettre une con-
 tradiction que d'avouer un fait réel, certain, in-
 contestable, dont on ne peut rendre raison. Je
 sens par une conviction intime, que mon ame agit
 sur mon corps, & que mon corps agit sur mon
 ame ; je ne conçois pas comment cela se fait ; il
 faudra donc croire que mon ame n'agit pas, &
 que rien n'agit sur elle ; ou bien qu'une chose
 essentiellement incapable de penser, pense néan-
 moins effectivement. Le beau moyen d'éviter une
 difficulté ! Il faudra dire que le soleil n'éclaire pas,
 parce qu'il est impossible de concevoir comment

(a) *Tangere enim & tangi nisi corpus nulla potest res.*

Lucrét.

M

de moment à moment il porte à des cinquante, à des cent millions de lieues une action, une couleur & des couleurs toujours nouvelles. Il faudra croire encore que nous sommes aveugles, & que c'est une absurdité de reconnoître la réalité de la vue; car qui jamais expliquera comment la lumière rassemble dans un œil d'un demi-pouce la mesure & la vue du monde entier? A la vérité une action de la matière sur l'esprit, semblable à celle qu'elle a sur une autre matière, seroit absurde; mais il y a une infinité de manières d'agir, nous n'en connoissons que très-peu, encore les connoissons-nous très-imparfaitement. En combien de manières un corps n'agit-il point sur un autre corps? Pouvons-nous nous flatter de concevoir toutes ces manières? Le Pere Boscovich, & beaucoup de Newtoniens soutiennent que, dans l'action même d'un corps sur un autre, *non detur contactus immediatus*; assurément cela est plus croyable de l'action de l'ame sur le corps, ou du corps sur l'ame; & si cela est, la difficulté de concevoir l'action d'un corps sur un autre corps sera pour le moins aussi grande que d'expliquer l'action du corps sur l'esprit.

S. I I.

D. Quelle que soit la force des arguments qui établissent la spiritualité de l'ame, n'y a-t-il pas un moyen plus simple de s'en convaincre infailliblement?

R. Il ne faut pour cela qu'une simple réflexion sur soi-même. Que le Philosophe demande à son ame si elle est matière, elle lui répondra avec plus de précision que tous les Sages de la terre. Un être qui se connoît, qui se juge soi-même, qui se re-

plie sur ses pensées, qui réfléchit sur son existence, & qui la connoît par un sentiment intime, ineffable, indivisible, est évidemment spirituel. L'idée générale de la substance, nous la tirons de notre être pensant ou de notre *moi*, rien n'étant mieux conçu exister à part, séparément de toute autre chose que le *moi*. Mais autant qu'il est clair que l'être pensant est une substance, autant est-il que cette substance est indivisible, qu'elle est simple, que c'est une véritable unité; c'est le *moi* qui a différentes sensations, ou différentes idées, & qui les compare entre elles; le *moi* qui se plaît à contempler l'émail de cette prairie, & que flatte le son de cette musette; c'est le *moi* qui jouit de tout cela, & qui se rend compte à lui-même de sa jouissance. Quand on s'y applique avec attention, sur-tout durant le silence de la nuit & le repos de toutes les choses extérieures, il n'est pas possible de ne pas sentir combien ce *moi* est différent de la partie corporelle, combien il est indépendant de toute image, de toute illusion des sens (a). « Quand je me suis étudié moi-même, » dit un Philosophe célèbre, je n'ai pu me rendre » raison de la simplicité de moi-même, dans la sup- » position que l'ame est matérielle. J'ai cru voir » distinctement que ce *moi* est toujours un, tou- » jours simple, toujours indivisible; qu'il ne pou- » voit être une modification de la substance éten- » due, ni un résultat immédiat de quelque mouve- » ment que ce soit. J'ai donc admis l'existence d'une » ame immatérielle, pour satisfaire à des phéno-

Somet;
Contempla-
tion de la
Nat. Préf.
Lxvij.

(a) *Sine ulla phantasiarum vel phantasmatum imaginatione ludificatrix, mihi esse me, idque nosse & amare, certissimum est.* Aug. L. XI. de Civit. Dei.

« menes que je ne pouvois expliquer sans elle. »
 T. 1, p. 101. Gassendi pensoit également que « rien ne mon-
 » troit mieux la spiritualité de l'entendement hu-
 » main que cette faculté qu'il a de se replier sur
 » lui-même pour connoître ses idées, & juger de
 » ses propres opérations; il n'y a qu'un esprit qui
 » soit capable de si grandes choses : en effet,
 » L'ŒIL NE VOIT PAS QU'IL VOIT, ET L'OREILLE
 » N'ENTEND PAS QU'ELLE ENTEND; MAIS L'ÂME
 » HUMAINE JUGE SES JUGEMENTS MÊMES. »

D. Cette simplicité du *moi*, connue évidem-
 ment par elle-même & par le sentiment qui la
 constitue, ne peut-elle pas être rendue sensible
 par quelque raisonnement ?

R. En voici un qui par sa clarté semble préfé-
 rable aux autres, qu'il est inutile de multiplier
 dans une matière si souvent discutée. Je suppose
 pour un moment que mon âme a deux parties.
 J'entends un homme qui me parle, & en même
 temps je vois sa figure & ses traits. Chaque partie
 de mon âme éprouvera quelque sensation ; mais
 l'une n'éprouvera pas celle de l'autre, parce que
 l'une n'est pas l'autre. La partie *A* ne pourra com-
 parer sa sensation avec celle qu'elle n'a pas : la
 partie *B* fera dans le même cas, elle ignorera même
 si sa compagne a ressenti quelque chose. Or je com-
 pare aisément les différentes impressions que mes
 sens me transmettent à-la-fois ; dont le principe
 qui reçoit & qui compare ces deux idées, doit
 être parfaitement simple & parfaitement un.

D. Le *moi*, au rapport de M. de Buffon,
 n'existe-t-il point aussi chez les brutes, quoiqu'avec
 moins d'étendue ?

R. Le savant Naturaliste est tombé dans cette
 erreur, parce qu'il a supposé que le *moi* n'étoit

P H I L O S O P H I Q U E. 38

composé précisément que de *sensation* & de *souvenir* (T. IV, pag. 52) ; mais comme le *moi* est purement intellectuel & réfléchi, qu'il est la *fruit* & la *jouissance* de la *pensée* ; il est évident qu'il ne peut exister dans les brutes, selon les principes que le Naturaliste a lui-même établi sur la nature de l'homme & des animaux.

§. I I I.

D. Les opérations de l'ame déposent-elles en faveur de sa spiritualité aussi clairement que le sentiment d'elle-même ?

R. Il n'est pas possible d'imaginer qu'une substance qui produit cette multiplicité instantanée d'actes divers, qui s'élance dans les espaces illimités, qui mesure & pèse en quelque façon le soleil & les corps célestes, qui fait de tout l'univers le vaste champ de ses opérations ; il n'est pas possible d'imaginer qu'une telle substance soit d'une nature terrestre & périssable ? Les Philosophes anciens & modernes ont donné à cette réflexion toute la force dont elle est susceptible (a).

(a) *Sic sentio, cum tanta celeritas animorum sit, tanta memoria præteritorum, futurorumque prudentia ; tot artes, tanta sapientia, tot inventa ; non posse eam naturam, quæ res eas contineat, esse mortalem.* Cic. de Senect. cap. 21. — Voyez les Nuits d'Young, IX. Nuit. — Anti-Luc. Liv. 5, v. 116. — « Qu'on me montre, dit J. J. Rousseau, un autre animal sur la terre qui sache faire usage du feu, & qui sache admirer le soleil. Quoi ! je puis observer, connaître les êtres & leurs rapports ; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, vertu ; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne ; je puis aimer le bien, le faire, & je me comparerois aux bêtes ? Ame abjecte, c'est la triste Philosophie qui te rend semblable à elles ! ou plutôt tu veux en vain t'avilir. »

D. Si, dans quelques hommes, l'ame paroît dans un éclat digne d'une origine céleste, dans d'autres ne paroît-elle pas se rapprocher de la terre, & se mettre presque à côté de la brute ?

R. 1.^o Il est aisé d'expliquer cette différence. Avec un instrument défectueux, le plus grand Artiste ne produira rien digne de son art. Nous trouvons la raison de la stupidité apparente d'un être spirituel dans des organes peu assortis à ses opérations ; mais quand est-ce que les Matérialistes nous expliqueront les merveilles d'une matière pensante ?

2.^o Ce n'est pas dans son humiliation, mais dans sa grandeur qu'il faut considérer l'ame humaine ; dès qu'elle est capable de s'élever si haut, quels que soient les entraves qui arrêtent son essor, elle ne peut être mise à côté de la brute. Dans le corps le mieux organisé, le bœuf est toujours bœuf, une prairie est son monde, & tout l'effort de son ame se borne à manger l'herbe qui y croît. Le singe est toujours singe, & ses plus sublimes opérations sont les singeries (a). . . . Une chose ne peut pas agir sans être, mais elle peut être sans agir toujours. Je suis capable de la pensée dès que je la produis ; je ne cesse pas d'en être capable, si je ne la produis pas toujours. Le feu cesse-t-il d'être ardent parce que vous arrêtez son activité ? . . . Nous ne jugeons pas des facultés du corps humain par les muets, les sourds, les aveugles, les boiteux ; & on veut juger de l'ame par des gens grossiers, stupides, idiots. Une telle manière de raisonner, disoit Porphyre, est une insulte faite à la nature humaine (b).

(a) De-là le Proverbe : *Simia semper simia.*

(b) *Ex gentibus illis tam inhumanis non oportet ab equis*

D. Ne voyons-nous pas des Nations entieres abruties au point de n'avoir presque rien de raisonnable? Comment se persuader que les Nègres, les Albinos (a), les Hurons, les Hottentots aient des ames spirituelles? Que dire d'un certain Peuple, qui, au rapport de Dampierre, n'a pas même un langage articulé?

R. Il n'y a pas de Nation où la raison ne se soit donné l'essor jusqu'à un certain degré. Point de Nation où elle ne se développeroit, si on la cultivoit. Les Nègres, qui passent pour les plus stupides des hommes, ne le sont pas à beaucoup près autant qu'on le pense communément. S'ils ont peu d'esprit, ils ont beaucoup de sentiment. Ils sont naturellement compatissans, comme l'observe M. de Buffon, tendres pour leurs enfans, pour leurs amis, pour leurs compatriotes; ils partagent volontiers le peu qu'ils ont avec ceux qui sont dans le besoin, sans même les connoître autrement que par leur indigence: ils ont donc le cœur excellent, ils ont le germe de toutes les vertus. Le P. Labat, qui les avoit bien étudiés, & qui les connoissoit à fond, leur rend le même témoignage (b). Il ajoute

judicibus convicium fieri nature humanæ. Porph. L. 1, de Abstin.

(a) L'Albinos, selon M. de Buffon, est un Nègre dégénéré: mais il est plus apparent que l'état misérable de l'Albinos, qui a la peau d'un lépreux & des yeux qui ne peuvent qu'avec peine regarder le jour, n'est pas seulement attaché à la postérité des Nègres, mais encore à celle des autres hommes placés sous certains climats, soumise à certaines influences, & dégradée par des altérations successives.

(b) Voyage aux Isles Françaises de l'Amérique. A La Haye. 1724, T. 4, p. 152, 162. La maniere dont cette

que leur fidélité & leur attachement à leurs maîtres, quand ils en sont bien traités, sont à l'abri de toute épreuve (a). Tout ce qu'il en raconte dans les différens endroits de son voyage montre qu'ils sont bien au-dessus du degré de stupidité qu'on leur prête. — Ni la peau lépreuse des Albinos, ni la foiblesse de leurs yeux, ni la grossièreté de leurs organes intellectuels ne peuvent conclure contre la dignité de leurs âmes : le degré de leur stupidité est à-peu-près le même que celui des Nègres. On voit leur raison se développer à mesure qu'on la cultive par l'instruction, & se donner un essor suffisant pour démontrer l'existence du principe spirituel qui les anime. — Les Hurons & d'autres Peuples Américains ne sont stupides que pour ceux qui ne les connoissent pas, c'est le Jugement qu'en porte le Marquis de Denonville, qui a long-temps gouverné le Canada. On a vu parmi eux les plus grandes vertus de l'humanité & de la religion. On les a trouvés en bien des occasions plus justes & plus généreux que les Européens leurs maîtres. Leurs langues ont leurs beautés, leur éloquence, &c (b). — M. de Buffon observe que « l'intervalle qui sépare l'Hottentot du Singe » est immense ; puisqu'à l'intérieur il est rempli de » la pensée, & au dehors doué de la parole. » M. Kolb atteste que ce Peuple a une Religion. —

T. xiv, p. 32.

Relat. du Cap.
de Bonne-Es-
pérance.

Relation est écrite, la sagesse, le discernement & la véridique naïveté de l'Auteur, déposent en faveur des observations qu'il renferme.

(a) *Ibid.* 148.

(b) Lettres édif. T. 1, Recueil 2, p. 187 ; T. 21, p. 212, 295, & *passim*. — Hist. de la Nouv. France, T. 1, p. 252, 510. — Dissert. de D. Pétigny contre les *Recherches phil.* p. 77, &c.

Si Dampierre a pris des singes pour des hommes, & si Helvétius a adopté son erreur dans le Livre de *l'Esprit*, qu'il auroit dû intituler *de la Matière*, c'est une bétise dont nous ne sommes pas obligés de rendre compte : & si cette Nation n'a pas été vue depuis Dampierre, c'est qu'on a su distinguer les especes (a). . . . Mais, quand même ces singes eussent été des hommes ; ce que dit Dampierre de leur langage, après les avoir entendus une minute ou deux, n'est pas plus recevable que le rapport de quelques Russes, qui entendant parler les François, soutenoient que leur langue n'étoit pas articulée ; malgré qu'on leur fit remarquer que toute langue inconnue & rapide paroïssoit telle. . . . Enfin, quand il y auroit une Nation sans langage articulé, il resteroit à prouver que le prin-

(a) Un certain Bûrnet, Lord d'Ecosse, dans un *Essai sur l'origine & les progrès du Langage*, va bien plus loin qu'Helvétius, & prétend que tous les Habitans de la terre ont été dans le cas des singes de Dampierre. Toutes les Nations, dit-il, ont été d'abord gloussantes, ensuite balbutiantes ; enfin, par des progrès lents, mais heureux, elles sont devenues parlantes. On sent toute l'estime qu'il faut faire d'une pareille philosophie ; elle a trouvé plus d'un Journaliste admirateur, mais nous n'avons pas assez d'intelligence pour comprendre toutes les ressources d'une si rare métaphysique. Le langage de ce Lord tient à beaucoup d'égards à celui des Nations *gloussantes & balbutiantes* : dans quelque autre ouvrage, peut-être aura-t-il la langue des Nations *parlantes*. — Ces Dissertateurs, sur l'origine des Langues, feroient mieux de convenir, avec J. J. Rousseau, (*Disc. sur l'inégal. des hommes*), qu'il est impossible de concevoir comment, d'eux-mêmes, les hommes ont pu se former un langage, & de reconnoître avec Moïse une langue primitive que Dieu lui-même leur a donnée, & que les événemens ont modifiée & altérée en mille manières différentes.

cipe de la raison périclitait essentiellement avec la signification des mots arbitraires.

D. Tous les hommes n'ont-ils pas été d'abord sauvages, & n'ont-ils pas vécu dans les forêts comme les brutes?

R. Quelques Philosophes modernes l'ont enseigné contre toutes les lumières de la Religion, de la raison & de l'Histoire. M. de Buffon démontre la fausseté de cette idée par la nature même

Tom. vij, & la constitution de l'homme : « L'homme, dit-il, » en tout état, & dans toutes les situations, & sous » tous les climats, tend également à la société. » C'est un effet constant d'une cause nécessaire, » puisqu'elle tient à l'essence même de l'espèce, » c'est-à-dire, à sa propagation ». . . . « L'espèce » humaine n'a jamais existé sans former des fa- » milles, puisque les enfants périraient s'ils n'é- » toient secourus & soignés pendant plusieurs an- » nées ». . . . « Parmi tant de Nations, dit M. de » M. de Volc. V. si différentes de nous, & si différentes entre » pag. 28, édit. » elles, on n'a jamais trouvé d'hommes isolés, soli- » de 1765. » taires, errants à l'aventure, à la manière des ani- » maux. Il faut que la nature humaine ne com- » porte pas cet état, & que par-tout l'instinct de » l'espèce l'entraîne à la société. »

D. Il est donc faux que le besoin ait rassemblé les premiers hommes?

R. Absolument faux. Les premiers habitants de la terre ont été réunis sous les yeux du premier homme. C'étoit une grande famille que Dieu lui-même avoit assemblée.

D. D'où viennent donc les hommes civilisés par Amphion, par Orphée, &c. ceux dont parle Cicéron, *L. 1. de Inv. c. 2.* la fille de Châlons, l'homme sauvage d'Hanovre, un autre que nous

avons vu manger des cailloux long-temps après avoir été pris par les Hollandois dans une Ile déserte?

R. Après la dispersion des Nations, quelques-unes ont pu devenir sauvages, comme les Tartares; antropophages, comme les Brasiliens, & être civilisées par quelque Héros ami de l'humanité (a). Mais ces hommes n'ont jamais été sans raison, sans société, ni même sans Loix. — Les hommes sauvages, qu'on a trouvés quelquefois dans des Provinces cultivées, ont été abandonnés dans un âge tendre, loin de leurs habitations (b); leur raison est devenue semblable à une semence jettée dans une terre inculte. Ils ont montré de l'intelligence dès que leur ame a pu se développer: or rien ne se montre où il n'y a rien.

D. L'état des Nations Américaines qu'on appelle *Sauvages* n'est-il pas l'état primitif des sociétés humaines, &, comme parlent quelques Philosophes, l'état de nature?

R. Ceux qui ont osé prétendre que l'état de ces Nations étoit l'état de nature, ont dégradé l'excellence de leur être, & n'ont envisagé l'homme que dans la moindre partie de lui-même, dans la constitution physique; comptant pour rien l'être moral, & ce développement des facultés de l'ame pour lequel l'homme a été fait. — Si cet état est si naturel à l'homme, d'où vient que presque tous

(a) C'est ce que marque le vers d'Horace :

Cædibus & viâ fædo deterruit Orpheus. 2. p.

(b) Ce n'est point ici une assertion sans preuve; on vient de la vérifier encore en 1774, à l'égard de trois Anglois de la Virginie, & d'un Savoyard.

les hommes se sont civilisés ? — L'état de nature ne sauroit être un état aussi malheureux que celui des Sauvages ; car qu'est-ce qu'un Sauvage, tel que ceux de l'Amérique, dont des Écrivains insensés ont osé vanter la félicité ? « C'est un enfant vigoureux, privé de ressources, d'expérience, de raison, d'industrie, qui souffre continuellement la faim & la misère, qui se voit à chaque instant forcé de lutter contre les bêtes, qui d'ailleurs ne connoît d'autres loix que son caprice, d'autres règles que les passions du moment, d'autre droit que la force, d'autre vertu que la témérité ; c'est un être fougueux, inconsidéré, cruel, vindicatif, injuste, qui ne veut point de frein, qui ne prévoit pas le lendemain, qui est à tout moment exposé à devenir la victime ou de sa propre folie ou de la férocité des stupides qui lui ressemblent. La vie du Sauvage, auquel des spéculateurs chagrins ont voulu ramener les hommes ; l'âge d'or si vanté par les Poètes ne sont dans le vrai que des états de misère, d'imbécillité, de déraison ». Nous copions ici un Philosophe qui dit ordinairement des choses fort mauvaises, & quelquefois des choses très-vraies (a).

§. I V.

D. Comment répondez-vous au fameux argument de Lucrece, que l'ame semble croître & s'affoiblir avec le corps, & dépendre de lui dans ses opérations ; qu'elle doit périr avec lui, puisqu'elle naît avec lui (b) ?

(a) *Système social*. T. 1, ch. 16, p. 202.

(b) *Præterea gigni pariter cum corpore & unâ Crescere sentimus, pariterque senescere mentem,*

R. C'est parler très-improprement que de dire de l'esprit humain qu'il se forme, se développe, se fortifie; qu'en exerçant ses facultés il les augmente, &c. Quand je considère attentivement un enfant, je remarque en lui une curiosité que je ne retrouve pas dans un homme: il observe beaucoup plus, & me paroît surpasser en réflexion le vieillard le plus méditatif. Il juge, & juge aussi-bien qu'il voit; il se souvient, compare le passé avec le présent, & en tire des conséquences pour l'avenir. Que fait de plus l'homme le plus consommé? Il est enfant parce que son corps est foible, parce qu'il est ignorant & sans expérience, parce qu'il n'entend pas la langue qu'on lui parle, parce qu'il n'attache pas aux mots des idées bien distinctes. Mettez un homme fait dans les mêmes circonstances; montrez-lui, par exemple, une machine dont il n'aît aucune idée, & qui soit destinée à un usage qu'il ignore; expliquez-lui tout cela en termes de l'art, ou dans une langue qu'il ne sache pas: il écoutera & regardera comme un enfant. — Le corps humain est l'instrument de l'ame, sans lui elle ne sauroit déployer ses facultés, mais

*Nam velut infirmo pueri teneroque vagantur
Corpore, sic animi sequitur sententia tenuis.
Indè ubi robustis adolevit viribus ætas,
Consilium quoque majus & auctior est animi vis;
Post ubi jam validis quassatum viribus ævi
Corpus, & obcussis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ægentum, deliras linguaque mensque,
Omnia deficiunt atque uno tempore desunt;
Ergo dissolvi quoque convenit omnem animam
Naturam, seu fumus in altas ætheris auras,
Quandoquidem gigni pariter, pariterque videmus
Crescere, & (ut docui) simul ævo fessa fatiscit.*

Lucret. L. 3.

elle les possède sans lui. Ainsi, le Musicien ne déploiera jamais la supériorité de son art, si son instrument est défectueux; ainsi, un Écrivain peindra bien ou mal, suivant que sa plume sera bonne ou mauvaise: donnez un œil de vingt-cinq ans à un vieillard de quatre-vingt-dix, il verra aussi clairement que le jeune homme. — De ce que l'ame commence d'exister avec le corps, il ne s'ensuit point du tout qu'elle doive périr avec lui. Lucrece répète deux fois cet argument dans l'espace de quatorze lignes, & le regarde comme une démonstration, quoiqu'on en sente la fausseté du premier abord. Combien d'êtres dans la nature nés ensemble, survivent l'un à l'autre? Dire que l'ame n'existe pas après le corps, parce qu'elle n'existe pas avant lui, c'est comme si je disois: cet enfant n'étoit pas hier, donc il ne sera plus demain.

D. Si les opérations de l'ame unie au corps dépendent de la matiere; si l'esprit, le génie, l'imagination, la mémoire sont le résultat des organes plus ou moins bien ordonnés (a), comment en peut-on conclure l'excellence de l'ame? N'en faudroit-il pas plutôt faire honneur au corps?

R. Tout cela dépend de la matiere, comme la musique dépend des instruments. Ce n'est pas aux instruments, mais aux Musiciens qu'on attribue l'honneur d'un beau concert. S'il n'y avoit

Sap. viij,
29. 20.

(a) Plusieurs Métaphysiciens reconnoissent des différences dans les ames mêmes, & ne croient pas qu'elles aient toutes la même excellence. Leur sentiment paroît être favorisé par un passage de Salomon; le P. Tourne- mine a fait de grands efforts pour l'établir. Nous ne prendrons là-dessus aucun parti: tout ce qui est systématique, est étranger à notre objet.

PHILOSOPHIQUE 131

pas dans l'homme un principe capable de perception, les organes n'agiroient sur rien, & ne serviroient de rien ; or un principe qui par le secours d'une matiere organisée, mais toujours inerte & passive, s'éleve aussi haut que l'ame humaine, ne peut appartenir à la terre, & doit nécessairement être spirituel.

D. Cette dépendance d'un être spirituel des organes matériels, est-ce une chose fort intelligible ?

R. Supposé l'union du corps & de l'ame, elle en est une suite évidente. Cette union n'est sans doute pas sans quelque obscurité, mais cette obscurité disaroît en comparaison des ténèbres où se précipitent ceux qui refusent de reconnoître cette union, comme nous l'avons fait voir ci-dessus.

D. Ne semble-t-il pas qu'un être spirituel ne peut être empêché dans ses opérations par un dérangement d'organes ?

R. Oui, si l'on ne présuppose l'ame unie avec le corps. Liée aux sens par le seul vouloir de l'Être suprême, l'ame semble, en quelque sorte, se fortifier ou s'affoiblir avec le corps ; mais, loin de s'éteindre quand il se détruit, elle ne fait que briser sa chaîne & rompre ses liens. C'est ainsi que mon œil couvert d'une taie légère, & forcé de ne voir qu'à travers ce nuage, sent sa vue s'augmenter ou s'affoiblir suivant l'état actuel de la taie. Si l'enveloppe s'épaissit trop, mon œil ne voit plus rien, & n'a pas perdu la faculté de voir ! Se déchire-t-elle au contraire, mon œil, toujours le même, reprend toute sa force & voit en liberté.... C'est encore ainsi qu'un homme qui fait voyage en voiture, a la puissance de marcher ;

néanmoins si la voiture vient à se casser, il n'avancera d'un pas, s'il ne la quitte, & s'il n'est délivré de l'obstacle qu'elle oppose à sa course.

D. Malgré l'importance des organes dans les fonctions de l'ame, ne découvre-t-on pas dans l'état même de son union avec le corps, des marques de son indépendance & de sa supériorité sur la partie corporelle ?

R. Un peu de réflexion en découvre un grand nombre. C'est ainsi que les sens agissent en vain, si l'ame n'y prête attention; les rayons ont beau frapper mon œil, le son, mon oreille; si mon ame, fortement occupée de quelque autre objet, se refuse à leur action, je ne vois rien, je n'entends rien. . . . C'est ainsi que durant le sommeil l'ame est affectée exactement comme si elle voyoit, sentoit, entendoit, &c. quoique ses organes soient dans un repos parfait. C'est la réflexion de S. Augustin (a) que M. de Buffon a justifiée contre les Critiques de ce S. Docteur (b). . . . C'est ainsi que

(a) *In somnis enim tibi velut corporeus apparebis, nec id corpus tuum, sed anima tua; jacebit corpus, ambulabit ipsa; flebit lingua, loquetur illa; clausi erunt oculi tui, videbit illa.* August. — Idem Tertull. L. 1. *De Animâ.*

(b) « Si l'on fait attention que notre ame est souvent pendant le sommeil & l'absence des objets, affectée de sensations, que ces mêmes sensations sont quelquefois bien différentes de celles qu'elle a éprouvées par la présence de ces mêmes objets, en faisant usage des sens, ne viendra-t-on pas à penser que cette présence des objets n'est pas nécessaire à l'existence de ces sensations, & que par conséquent notre ame & nous, pouvons exister tout seuls & indépendamment de ces objets. » Hist. nat. T. 2, p. 433. Envain dira-t-on que les brutes rêvent aussi. Car, 1.^o quelle que soit la nature souvent

PHILOSOPHIQUE. 193

souvent dans des corps détruits par l'âge ou les maladies, l'ame quoique placée au milieu des ruines, garde toute sa force & toute sa grandeur. ... C'est ainsi, que lorsqu'on coupe un doigt à un homme, & qu'il sent la douleur dans le doigt ou dans l'espace qu'il occupoit, la nature nous déclare que c'est un accident qui n'altère en rien l'excellence de celui qu'il afflige. Quel que soit l'état du corps, nous serons toujours estimés par nos connoissances, notre probité, notre intégrité, notre désintéressement, notre amour pour la Patrie. Nous sentons que ce sont là des qualités qui nous appartiennent, & qui nous rendent estimables, de même que leurs contraires nous rendent méprisables. Nous connoissons ces qualités, comme nous connoissons les qualités sensibles : nous savons qu'elles n'ont rien de commun avec le corps, non plus qu'avec ses

des brutes, que nous démontrerons être très-différente de celle de l'homme ; quelques facultés qu'elles puissent avoir de communes avec l'homme, il résulte toujours de l'observation que nous venons de faire, que notre ame n'est point essentiellement assujettie aux organes pour voir, entendre, sentir, &c. — 2.^o Les signes de rêve que nous voyons dans les animaux, tels que l'aboi du chien, &c. ne suffisent pas pour nous assurer de ce qui se passe dans leur imagination. Le corps a souvent des mouvements analogues à certaines sensations, sans que l'ame soit frappée d'aucune image. Il est déraisonnable de juger des choses que nous ne pouvons que soupçonner sur des signes équivoques, par celles que nous connoissons par une expérience intime. — 3.^o Les rêves des brutes, s'ils sont réels, ne sont formés que par des images récemment & fortement imprimées, par exemple, d'un lièvre en course. Ceux de l'homme, suivant la remarque de M. de Buffon, sont très-différents.

Quasi morientus, & ecce vivimus. Quasi tristes, semper autem gaudentes.
2. Cor. 6.

parties, les dimensions, la figure, & l'espace qu'il occupe (a). ... C'est ainsi que quand je suis occupé de la Religion sainte qu'a apporté Jésus-Christ sur la terre, mon ame est dans la joie, tandis que mon corps est mal affecté, & semble se dissoudre : au contraire, elle s'afflige, s'il arrive qu'il se fasse sur le corps certaines impressions qui flattent les sens au-delà de ce que la Loi permet; elle y résiste. ... C'est ainsi que je puis bien concevoir un homme sans mains, sans pieds, & que je le concevrois même sans tête, si l'expérience ne m'apprenoit que c'est-là le siège de la pensée; quoiqu'il soit impossible de concevoir un cheval sans les parties constituantes du corps de cet animal, &c.

D. N'eût-il pas été plus convenable de rendre l'âme indépendante des organes, ou de donner aux organes la même force, la même activité, dans tous les hommes, & dans tous les âges ?

R. Dans le premier cas, l'homme ne seroit point un composé d'ame & de corps, ce seroit un pur esprit. Autant vaudroit demander, s'il n'eût pas été expédient qu'une chose fût sans être. — On ne raisonne pas mieux en prétendant que les organes auroient dû par-tout & toujours être les mêmes. L'homme en ce cas ne vieilliroit point, il ne seroit point exposé aux altérations de la matière, il ne seroit pas composé d'un corps assorti à l'état actuel de la nature. Il est ridicule d'isoler ainsi les choses & de ne les pas considérer dans la place qu'elles tiennent dans l'univers, dans leur dépendance des Loix générales, & selon l'importance de leur situation respective dans la chaîne des êtres.

(a) Platon emploie souvent ce raisonnement dans son premier Alcibiade.

Au lieu de raisonner à perte de vue sur tout ce qui excite la censure philosophique, il faudroit s'appliquer un moment à concevoir les inconvénients qui résulteroient d'une hypothèse si *curieusement* imaginée. Si nos organes agissoient toujours avec la même activité, où en serions-nous ? Si l'impression, causée par le souvenir d'une injure, ou de quelque grand malheur, étoit aussi vive après dix ans, qu'au moment de l'événement, qu'elle foule d'idées & de sentiments désolants l'homme n'assembleroit-il pas ? — Si les enfants naissoient formés & instruits, comment les contenir, comment se les attacher, à quoi les occuper ? Leur éducation donne aux parents un travail utile & nécessaire, elle est le lien des familles & le soutien de la société générale : c'est par la nécessité de l'éducation que M. de Buffon T. vij, p. 28, prouve l'impossibilité d'une Nation absolument ^{29, 31.} sauvage. — Les vieillards mènent ordinairement une vie triste & misérable ; outre les maux actuels, ils sont effrayés par la vue d'une mort prochaine ; une imagination vive, une présence d'esprit inaltérable augmenteroient leur mal. Des plaisants ont excusé les Cannibales, qui mangent leurs peres pour leur épargner les incommodités de la vieillesse. La nature est plus *clément*e, plus sage, elle affoiblit le sentiment & la connoissance de ces incommodités. — Si tous les hommes étoient capables des mêmes choses, les Arts & les Sciences rentreroient dans le néant, puisque tout le monde s'attacheroit aux plus nobles & aux plus commodes ; l'inégalité des hommes, si nécessaire à la conservation du monde, s'aneantiroit (a) ;

(a) Rousseau, Diderot, Helvétius, &c. à l'imitation de
N ij

le génie perdrait sa variété, la terre ses richesses, la société ses liens.

D. Comment est-ce que l'ame, après la mort de l'homme, apperçoit, agit, sans le concours de la matiere, puisque tout cela se fait actuellement par le moyen des organes ?

R. Malgré la certitude du fait, une idée distincte des opérations d'une substance purement spirituelle, est au-dessus de nos recherches. Il est évident qu'une telle ame peut agir sans organes ; mais la connoissance exacte de son état, de la maniere d'être & d'opérer, ne vient que par le sentiment ; & dans une ame unie au corps, ce sentiment tient presque toujours à quelque influence

Théorie des
songes, pag.
119.

de la matiere. « Dans ces différentes situations, dit l'Abbé Richard, on reconnoît toujours le même principe d'action, c'est-à-dire une substance spirituelle, active de sa nature, faite pour agir indépendamment des sensations, quoique dans l'état actuel des choses, on ne puisse pas expliquer comment sans elle l'ame pourroit agir. Les liens auxquels elle est attaché, ne lui permettent pas de s'élever si haut : elle ne peut avoir à ce sujet que des lueurs imparfaites, que l'ob-

Platon & de Don Quichotte, ont prétendu que les hommes devoient être égaux : c'est une erreur visible : l'Auteur même du *Système de la Nature* en est convenu, & a démontré, sans égard pour ces Philosophes, que l'inégalité des conditions est le fondement & le soutien de la Société, qu'elle résulte nécessairement de la constitution de nos ames & de nos corps. Voyez d'excellentes réflexions sur cette inégalité, *Esprit de Bourdaloue*, p. 91 & suiv. — *Spéctacle de la Nat.* T. 6, p. 114. — *Leçons, de Provid. Numinis*, L. 1, n° 120. *Sed & in paupertate*, &c. Ce morceau est admirable.

» curité de la matiere & sa pesanteur étouffent
 » aussitôt ». Nous ne concevons parfaitement au-
 cune des opérations actuelles de notre ame ,
 quoique nous en ayons l'expérience : nous ne
 voyons pas quelle pourroit être la nature d'un
 sixieme sens dans un corps animé, quoiqu'il soit
 très-certainement possible. Il y a eu des phéno-
 menes d'ouïe, de vue, de tact, &c. que la Physi-
 que n'a point expliqués, & dont on n'a pu se faire
 une idée précise.... Quelque parfaits que soient
 les organes d'un corps mortel, ils apportent tou-
 jours quelque résistance aux sublimes opérations
 de cet être actif & rapide. Il ne prendra l'essor
 lorsqu'il en sera délivré, ou que son instru-
 ment aura été réformé dans la lumiere d'une vie
 glorieuse & immortelle. C'est ce que les Sages
 de l'antiquité ont conçu comme les modernes; &
 c'est ce qui est très-aisé à concevoir, puisque c'est
 une conséquence manifeste de l'idée que nous
 avons de l'esprit & de la matiere (a)... outre
 l'activité & l'excellence inséparable d'un esprit af-
 franchi des entraves du corps, l'ame des Justes,
 placée dans le sein de Dieu, prendra un essor nou-
 veau, puisera une vie nouvelle, & de nouvelles
 lumieres dans la source de toute vie & de toute
 lumiere (b).

(a) *Ignes est ollis vigor & cœlestis origo
 Seminibus, quantū non noxia corpora tardant
 Terrenique hebetant artus roribundaque membra.*
Æneid. 6.

*Namque omnem, quæ nunc obducta tueri
 Mortales hebetat visus tibi, & humida circum
 Caligat, nubem eripiam. Ibid. 2. 604.*

(b) *Revelata facie gloriam Domini speculantes, in ean-*
 N iij

§. V.

D. Puisque tout se réunit à nous persuader que notre ame est spirituelle, comment quelques Anciens ont-ils pu la croire matérielle? dira-t-on que l'idée de l'*E/sprit* est une idée neuve, inconnue dans les premiers siècles de la Philosophie?

R. Si quelques hommes sages ont parlé de l'ame comme si elle étoit matérielle, c'est que le mot de *matiere* a été pris pour *substance* (a). L'idée d'un pur esprit est aussi ancienne que le monde. Platon & Cicéron s'exprimoient comme Malebranche & Descartes. Il n'est pas croyable que nos Philosophes aient cru sérieusement pouvoir nous faire illusion sur une chose si connue (b), L'Auteur du *Système de la Nature*, toujours fidèle à se contredire, avoue lui-même que dans tous les temps on a eu recours aux esprits pour expli-

dam imaginem transformamur, à claritate in claritatem, tanquam à Domini spiritu. 1. Cor. 3. *Quoniam apud te est fons vitæ, & in lumine tuo videbimus lumen.* Ps. 35.

(a) Voyez la justification de quelques anciens Peres, dans le Dict. des Hérésies de M. Pluquet. Art. *Matériel*. §. 1, n° 2.

(b) Remarques de M. Lagrange sur Lucrece, Tome 1, p. 347. — Exam. du Mat. T. 1, p. 170. T. 2, p. 221. — Il est impossible d'exprimer mieux que Cicéron la parfaite spiritualité de Dieu & de l'ame humaine : *Neque verò Deus ipse qui intelligitur à nobis, alio modo intelligi potest, nisi mens soluta quædam ac libera, segregata ab omni concretionem mortali.* Tusc. L. 27. — *In animi autem cognitione dubitare non possumus, nisi planè in physicis plumbi sumus, quin nihil sit animis admixtum, nihil concretum, nihil copulatum, nihil coagmentatum, nihil duplex; quod cum ita sit, certè nec secerni, nec dividi, nec diffrahi potest, nec interire igitur.* Tusc. L. 29.

quer les opérations de la matiere; si ces esprits étoient matériels, comme ces rares Critiques le prétendent, il falloit donc encore d'autres esprits pour expliquer l'action de ceux-ci. Des esprits matériels, le beau langage!

§. V I.

D. Si les ames sont spirituelles, ne faudra-t-il pas admettre une création continuelle, ou bien dire, comme quelques Anciens, que l'esprit même peut se propager? Le premier parti paroît contraire à la simplicité des voies de Dieu, & le second semble matérialiser l'esprit.

R. 1.^o Pour m'assurer que mon ame est spirituelle, je n'ai pas besoin de philosopher beaucoup sur son origine; il me suffit d'en être convaincu par le sentiment de moi-même. On auroit bonne grace de nier l'existence d'un homme qu'on voit & qu'on entend, parce que peut-être on ignore d'où il vient, & comment il est arrivé dans nos Provinces, par mer ou par terre, à pied ou à cheval. 2.^o Une création continuelle doit être rejetée quant aux êtres, dont la conservation & la reproduction sont assurées par les Loix générales, qui maintiennent & qui renouvellent le monde: mais pour des êtres qui ne se propagent point, & dont la simplicité exclut la division, la création est nécessaire & leur existence réclame la sagesse & la puissance du Créateur. Des Philosophes désespérés de ne pouvoir expliquer quelques mystères de la nature physique, ont eu recours à l'intervention immédiate de la Divinité. Newton avoue qu'il en faut souvent revenir là. D'Alembert nous dit que souvent la meilleure raison est: *Dieu l'a voulu ainsi*. Après cela, on nous chicane sur la

Inf. digress.
sur l'ame des
Brutes. pag.
216.

création des êtres spirituels. — On a beau nous dire, que Dieu ne peut s'occuper à forger des ames pour les hommes, les puces & les éléphants. Pour les puces & les éléphants, comme nous ne connoissons pas leurs ames, nous ne savons pas s'il est nécessaire de les créer, ou si elles sont le résultat de quelques Loix générales, inaccessibles jusqu'ici aux recherches de la philosophie. — L'ame humaine est le chef-d'œuvre des ouvrages de Dieu, le but & le lien de l'universalité des êtres dont elle jouit. L'acte de toute-puissance qui la produit, n'est pas plus indigne de Dieu que les regards de complaisance dont il l'honore, les bontés paternelles dont il la comble, la félicité éternelle qu'il lui destine. — Si quelques Peres ont cru que les ames se propageoient, c'est qu'ils ont pensé que cette fécondité ne contrediroit pas la nature d'un être simple & spirituel. S. Augustin a soin de nous en informer en termes précis (a). Ils ont pu se tromper; mais cette erreur ne suppose aucune mauvaise intention, & n'a dans leurs principes aucune conséquence pernicieuse.

D. Ne pourroit-on pas dire avec Leibnitz & Wolff, que toutes les ames ont été créées à la

(c) *Aug. L. de Animâ, c. 5.* Quelques Théologiens modernes disent que cette opinion a été condamnée au cinquième Concile de Latran; mais il paroît qu'ils n'ont lu ni S. Augustin, ni le Concile. Les Chrétiens d'Abyssinie, dans le tems qu'ils étoient très-étroitement unis à l'Eglise Romaine, ont toujours adhéré au sentiment de la propagation des ames. Les Journalistes de Trévoux ont sagement appelé cette opinion, *surannée*, sans lui attacher aucune qualification odieuse. Le P. Norris a réfuté victorieusement sur cet article les adversaires de S. Augustin, *Vindic. Aug. c. 4, §. 3.*

fois, & unies à des corps infiniment petits, contenus dans celui du premier homme ?

R. Une pareille imagination ne mérite pas qu'on la discute sérieusement. Elle n'est bonne qu'à montrer jusqu'où le délire des systèmes a pu conduire un aussi beau génie que M. Leibnitz. Pour ce qui est de Wolff, on sait que les idées originales ont toujours eu chez lui une préférence marquée sur toutes les autres. Ces ames sans doute sont réparties à proportion dans tous les hommes, chacun en renferme cent millions pour sa part. Le Matérialisme le plus plat n'a jamais déraisonné de la sorte.

D. La création continuelle des ames n'engendre-t-elle pas bien des questions difficiles à résoudre ? Par exemple, vers quel temps l'ame vient-elle s'unir au corps ? Dans quelle partie du corps est-elle envoyée ? Les monstres ont-ils une ame raisonnable ? Les monstres doubles en ont-ils plusieurs ?

R. Souvent la vérité engendre plus de questions que l'erreur ; celles-ci ne font rien au fond de la chose ; quand on n'y répondroit rien du tout, la doctrine de la spiritualité de l'ame n'en seroit ni moins sage, ni moins prouvée. Le temps où l'ame s'unit au corps ne peut se déterminer exactement, vu sur-tout que sa présence n'est point absolument nécessaire au commencement, ni même aux premiers progrès de la végétation ou de l'accroissement (a) ; on peut croire que l'époque

(a) C'est-là une chose incontestable, prouvée par des observations décisives.

α Les enfans acéphales, c'est-à-dire, qui naissent sans crâne & sans cerveau, meurent dès leur naissance,

en est plus reculée qu'on ne le pense ordinairement : le parti le plus sage , dit S. Augustin , est de ne rien prononcer là-dessus , & de consentir à ignorer l'époque précise où la matière terrestre destinée à être la demeure d'un esprit immortel , commence à jouir de cette sublime prérogative (a). — Que l'ame soit placée dans le centre oval , ou dans la glande pinéale , ou dans le cerveau , ou dans le cervelet , ou dans le corps calleux , ou comme M. de Buffon semble le croire dans le diaphragme , ou bien que , sans être étendue , elle semble en quelque sorte se mesurer sur l'étendue du corps , comme les Anciens le pensoient ; c'est ce qui est absolument étranger à la matière que nous traitons ici. Pour décider cette question , il faudroit connoître la manière d'exister des esprits , & avoir redressé quelques erreurs que la vue & l'usage continuel des corps ont fait naître dans la représentation des choses. — Quand les monstres s'éloignent absolument de la forme humaine , & que les organes se refusent à loger & à servir un être raisonnable , les mêmes loix qui animent les brutes , animent ces rejettons informes de l'humanité. Locke dit judicieusement qu'il est difficile de fixer le degré de monstruo-

» parce que ces parties sont essentielles & nécessaires à
 » l'homme qui vit de sa propre vie ; le factus vit sans
 » elles , parce qu'il doit à la mere une partie de la force
 » qui l'anime , & qui supplée aux organes qui lui man-
 » quent. » Roussel, Syst. phys. & mor. de la femme ,
 p. 262. V. un exemple remarquable , *Ephemer. German.*
T. 2 , p. 60.

(a) *Quæri igitur ac disputari potest (quod utrum ab homine inveniri possit , ignoro) quando incipiat homo in utero vivere. Enehir. c. 26.*

fixé qui exclut l'ame humaine. — Quand la nature a multiplié les monstres dans un seul, il est impossible de prononcer sur l'état de l'animation sans avoir examiné en Physicien habile la constitution & toutes les parties de cet être irrégulier.

Digression sur l'ame des Brutes.

D. Quel rapport y a-t-il entre le dogme de la spiritualité de l'ame humaine, & les différentes questions sur l'ame des bêtes ?

R. Aucun ; il n'y a que de mauvais raisonneurs qui aient pu se roidir contre la démonstration du sentiment intime, pour s'amuser à raisonner sur une chose qu'ils ne connoissent pas. L'homme connoît son ame par le sentiment le plus vif, le plus clair, le plus identifié, si je puis parler ainsi, à lui-même, & par le retour sur ce sentiment sur lequel il raisonne. A-t-il une idée de l'ame des bêtes ? Eprouve-t-il ce qui se passe dans les bêtes lorsqu'elles agissent ? Connoît-il cette ame dont il n'a ni idée, ni sentiment intérieur ? N'est-ce pas extravagance de vouloir comparer une chose que l'on connoît avec une autre que l'on ne connoît pas ? Le comble de l'extravagance n'est-ce pas de vouloir juger par celle que l'on ne connoît pas, de celle qu'on connoît ?

D. Lucrece, Montagne, Helvétius, &c. n'ont-ils pas eu raison de ranger les bêtes à côté de l'homme, puisqu'elles agissent comme les hommes ?

R. Il faut avoir fermé les yeux sur l'état le plus visible de la nature, pour dire que les animaux agissent comme l'homme. S'ils agissent par réflexion, pourquoi leurs opérations sont-elles tousjours les mêmes ? pourquoi les hirondelles de la

Chine font-elles leurs nids comme celles de France ? pourquoi font-elles aussi artistement le premier que le dernier ? Les abeilles ont-elles une forme pour leur ruche en Espagne, & une autre en Pologne ? les vieilles travaillent-elles avec plus de sagesse que les jeunes ? Les toiles des araignées étoient-elles plus grossières au temps de Romulus, & ces infatigables fileuses sont-elles devenues plus habiles depuis tant de siècles que cet art est établi parmi elles ? M. de Condillac qui prétend que dans les actions mêmes communes à toute l'espèce, les animaux ne font d'abord que des essais, n'a sans doute pas cru la nature digne de ses regards ; il n'a jamais observé le travail des castors, des abeilles, des araignées ; ou bien les idées systématiques lui ont fasciné les yeux. Il est inutile de s'amuser à réfuter ces contes, depuis que M. de Buffon a si clairement démontré, dans tout le cours de son Histoire naturelle, que la prétendue raison des animaux étoit une vraie nécessité physique (a).

D. Pourquoi refuseroit-on la raison aux animaux, puisque leurs actions & leurs ouvrages semblent déceler le génie ?

R. Pourquoi la leur accorderoit-on ? Elle leur est inutile : puisque par une impression aveugle, uniforme, infaillible, ils font tous les ouvrages propres à leur espèce, ils pouvoient à tout ce

(a) On peut voir encore sur cette matière Bonnet, *Contempl. de la Nat.* T. 2, p. 137. — *Anti-Lucrece*, L. 6. — Scheuchzer, *Phys. fac.* T. 7, p. 1345. — Reimar. *Observ. phys. & moral. sur l'instinct des animaux.* — Schott, *Phys. cur.* T. 2, p. 769. — *Spect. de la Nat.* T. 1, p. 326 ; T. 2, p. 500. — Girardin, *Incréd. désabusé*, T. 2, p. 34 & suiv.

que leur conservation exige. S'il faut supposer de la raison aux brutes dit un Auteur célèbre, il faudra en supposer aux étoiles, aux plantes, à tout ce qui existe ; parce que tout se fait selon l'ordre, & pour le bien-être de l'univers en général & en particulier (a). En effet, si j'admire l'adresse des abeilles, qui ajustent avec tant de symétrie leurs petites niches, j'admire également celle des plantes, qui produisent leurs fleurs & leurs fruits avec tant d'ordre & de propreté. Les vignes & les haricots rampent de tous côtés, & avancent leurs filaments, comme autant de mains pour s'accrocher ; dès qu'ils ont réussi, ils s'élèvent & s'unissent de la manière la plus étroite à l'objet qui les soutient. — Si les animaux agissent par raison, ils ont une ame bien plus sublime, plus excellente que l'homme ; leurs opérations ont une marche plus simple, plus sûre, plus soutenue. — Si les animaux étoient doués de réflexion, l'homme n'en seroit plus le maître : le monde habité seroit confondu dans toutes ses parties, ou plutôt il cesseroit d'être. Nous n'ajouterons rien aux dissertations du *Speſtacle de la Nature* sur ce sujet, T. 3, p. 500. — Tout ce que l'on peut conclure des opérations des brutes, c'est qu'une Intelligence les a créées & les conserve.

D. Quelle idée peut-on se former de l'instinct, ou bien de la nécessité physique qui conduit les animaux ?

R. On ne s'éloignera peut-être pas du vrai en

(a) *Qui rationabilitatem brutorum adoptat, non se extricabit ex obviis difficultatibus, sed potius intricabit, coactus rationem tribuere cælo, stellis, aëri, imo toti mundo.* Phys. sac. T. 7, p. 1345. — Anti-Luc., L. 6, v. 409.

les croyant dirigés par des affections & des sensations analogues en quelque sorte à celles des somnambules, des hommes en délire, ou bien de ceux qui agissent dans les moments d'une parfaite distraction. M. Gyrardin, *l'Incréd. désabusé*, Tom. 2, pag. 34, manie ces comparaisons avec tout l'avantage possible. L'instinct peut se définir *un penchant naturel pour certaines actions, accompagné d'une force agissante*. Par cette définition, l'on voit que l'homme, malgré que la raison paroisse lui suffire, n'est pas destitué des avantages de l'instinct, & qu'il en peut puiser la notion dans lui-même. Car qui a appris à un Paysan, à un étourdi, à un imbécille, que le poids éloigné du centre a plus de force; que le bras élevé pourra soutenir tout le poids du corps qui commence à tomber; que le centre de notre pesanteur doit toujours être droit au-dessous de nos pieds? & cependant les idiots pratiquent toutes ces règles avec la même justesse que les plus habiles Philosophes. Un enfant gémit tout d'un coup à la vue d'un serpent, il s'écrie, il s'enfuit; au contraire à la vue d'une pomme il sourit, il s'approche, il étend la main pour la prendre & la manger. Il n'y a en cela ni réflexion ni délibération, ni liberté.

D. Outre les opérations invariables des animaux, n'en voit-on pas d'autres qui semblent résulter des circonstances, n'a-t-on pas observé qu'ils corrigeoient leurs erreurs, & perfectionnoient leur conduite?

R. La sensibilité physique avertie par des impressions multipliées, peut sans doute instruire un animal, le corriger, le perfectionner en un certain sens, & à un certain point, sans l'intervention d'aucun raisonnement; car si les animaux ont fait

*Natura so-
lertiam nulla
ars, nulla*

leurs premiers ouvrages, mille fois plus admirables que tout ce que présente l'industrie acquise, par un penchant aveugle, & sans aucun raisonnement, comme l'uniformité & la perfection de ces ouvrages le démontrent; ils ont pu, sans réflexion, acquérir quelque nouvelle industrie par l'habitude, par des représentations confuses, par une imagination physique, qui ne s'étend ni sur le passé, ni sur l'avenir; mais qui, à la présence des mêmes objets, éprouve les mêmes sensations, excite les mêmes mouvements, produit les mêmes effets, ou les varie, les compose, à mesure qu'elle est variée & composée elle-même. — Qu'on interroge les hommes de tous les siècles, & qu'on leur demande, si les renards d'aujourd'hui ont beaucoup plus de talents que n'en avoient les renards du temps passé. On dressoit autrefois les chiens à la chasse, les chevaux au manège comme on les dresse aujourd'hui; mais ont-ils beaucoup perfectionné leurs talents, leur esprit? &c. — Il est bon de savoir qu'on exagère beaucoup dans le rapport qu'on nous fait de certains traits ingénieux des animaux. Les Historiens du merveilleux ne respectent guère les limites de la vérité. On suppose souvent de longues combinaisons d'idées dans une chose où l'animal agit par les vues les plus simples, & par des impulsions machinales. Par exemple, si les castors ne bâtissent pas dans les Pays peuplés (a), c'est qu'ils y ont été inquiétés, dispersés, rebutés par la ruine répétée de leurs édifices. Il paroît que c'est sans sujet que M. de Buffon admire cette inaction. Un de ses Copistes

(a) M. Reyman a nié ce fait, & M. de Condillac n'a pas été heureux dans la défense de M. de Buffon.

se livre à cette occasion à des déclamations ridicules. Les castors du Canada bâtissent-ils aujourd'hui avec plus d'élégance & de commodité que lors de la découverte de cette Province? S'ils font des progrès dans cet art, l'on verra un jour les castors logés comme nos Fermiers-généraux : le chef de leur république aura son Louvre : peut-être l'Architecture se perdra - t - elle parmi les hommes, & brillera - t - elle chez les castors ! Un amas de réflexions semblables, présentées avec toutes les couleurs d'une imagination maîtrisée par son feu, c'est ce qu'on appelle *Histoire phi-*

Histoire phil. *losophique.*

& polit. du
Commer. des
Europ. dans
les deux In-
des.

D. Ne peut-on pas croire que c'est par un défaut d'organes que les animaux restent si loin de l'homme? Un Philosophe fameux n'a-t-il pas enseigné que, si le sabot du cheval se changeoit en une main humaine, on verroit le cheval disputer à l'homme l'usage de la raison & l'empire de la terre (a)?

Paling.
T. 1, P. 167.

R. « Cet homme, dit M. Bonnet, qui a cru » faire un pas très-philosophique, n'avoit pas con- » sidéré qu'un animal quelconque est un système » particulier, dont toutes les parties sont en rap- » port entr'elles. Si la botte du quadrupède » venoit à se convertir en doigts flexibles, la » botte subsisteroit encore dans le cerveau. » Les » singes, & sur-tout le pongo ont des doigts assez

(a) Helvétius a pris la première idée de son Système dans Montagne, & visiblement dans le chap. xiv de la *Pluralité des Mondes* de Huygens, qui néanmoins n'a eu garde de conclure d'une manière aussi absurde que le Philosophe François. Ainsi, ce Savant en us n'a pas même l'honneur de l'invention en ce genre de délire.

semblables

semblables aux nôtres, cependant les voyons-nous voler d'un pôle à l'autre pour se donner des secours mutuels; parcourir le globe immense de la terre, pour aller porter à de nouveaux Peuples les richesses de la Religion, de l'art, & de la nature? Les voyons-nous former des correspondances de génie, de commerce, d'industrie, d'instructions, & de sentiment? Jetez un regard sur ces vastes Palais, sur ces monuments superbes, fruits heureux du génie & chef-d'œuvres de l'art; cherchez-les chez les brutes à cinq doigts. † Nous avons vu des hommes nés sans pieds ni mains, être aussi raisonnables que les autres, montrer plus d'art & d'esprit que les autres.

D. N'est-ce pas peut-être faute de société, d'éducation, & d'une vie assez longue que les animaux n'acquiescent point les idées suffisantes au développement de la raison? C'est la pensée du même Auteur.

R. En ce cas, le corbeau qui vit long-temps, mis en cage dans quelque salle, où il y a de fréquentes assemblées académiques, deviendrait un Demosthène, un Platon; le singe dans le cabinet d'un Prince deviendrait un politique profond, un courtisan habile & rusé. Pour l'honneur de la Philosophie, il faudrait supprimer ces sortes d'imaginations. — Pourquoi les animaux ne vivent-ils pas en société comme les hommes, pourquoi ne donnent-ils pas à leurs petits une éducation polie & savante? Bientôt, sans doute, les singes établiront dans le Congo, ou la Guinée, des écoles de Mathématiques? Il sera curieux de voir parmi eux des Clavius & des Newton. On a beau raisonner sur l'influence de l'éducation; pourquoi les brutes n'établissent-elles pas

d'éducation parmi elles ? Pourquoi placées dans la société des hommes les plus sages , demeurent-elles toujours brutes ? &c.

D. Puisque, selon la remarque de M. de Buffon, le cerveau du pongo est exactement organisé comme celui de l'homme, pourquoi chercher quelque différence entre ces deux êtres.

- R. Nous ne cherchons pas cette différence, elle se montre à découvert, & fait naître naturellement cet argument en faveur de l'ame humaine que M. de Buffon regarde comme évident & invincible. « La langue de l'orang-outang, dit cet
- T. 14, p. 61. » habile Naturaliste, & tous les organes de la voix
 » sont les mêmes que dans l'homme, & cepen-
 » dant l'orang-outang ne parle pas. Le cerveau
 » est absolument de la même forme & de la
 » même proportion, & cependant il ne pense
 » pas. Y a-t-il une preuve plus évidente que la
 » matière seule, quoique parfaitement organi-
 » sée, ne peut produire ni la pensée, ni la parole
 » qui en est le signe, à moins qu'elle ne soit ani-
- T. 14, p. 4. » mée par un principe supérieur. . . . Cet orang-
 » outang, dit-il ailleurs, ou ce pongo, n'est en
 » effet qu'un animal, mais un animal très-singu-
 » lier, que l'homme ne peut voir sans rentrer en
 » lui-même, sans se reconnoître, sans se convain-
 » cre que son corps n'est pas la partie la plus
- T. 11, p. 3. » essentielle de sa nature. . . Aussi le singe est il
 » indocile autant qu'extravagant. Sa nature est
 » en tout également revêche. Nulle sensibilité
 » relative, nulle reconnaissance des bons traite-
- T. 14, p. 38. » ments, nulle mémoire des bienfaits. . . Le singe
 » n'imité pas l'homme, par ce qu'il veut, mais
- P. 41, 42, » par ce qu'il peut. . . Le singe est plus loin de
 » l'homme que la plupart des autres animaux; le

» chien, par exemple, l'éléphant, &c. » On peut voir d'autres observations dans le même Naturaliste, qui renvoient évidemment le singe à la classe des créatures destituées de raison, & qui détruisent par une preuve de fait la philosophie Epicurienne, occupée à chercher dans l'organisation du cerveau la différence de deux êtres si éloignés l'un de l'autre.

D. Ne pourroit-on pas soupçonner que, malgré la ressemblance de l'anatomie du singe & de l'homme, quelque défaut imperceptible empêche la naissance de la pensée, comme il arrive dans les imbécilles ?

R. Il est vrai que, dans l'homme imbécille, la pensée est empêchée par un défaut d'organes; mais la pensée se manifeste dans tous les hommes où ce défaut n'est pas: je la découvre dans moi-même par la conscience la plus intime; d'où j'infère, avec le plus grand fondement, que le principe de la pensée se trouve également dans l'homme imbécille. Au contraire, nul singe n'ayant jamais pensé, je dois conclure que la pensée ne lui appartient pas. Les qualités générales de l'espèce sont le résultat de l'essence & de l'immuable nature. — Après tout ce que l'on peut imaginer là-dessus, il est toujours certain, & M. de Buffon le démontre, que l'homme pense, que le singe ne pense pas, & que l'on ne découvre aucune raison de cette différence dans les organes. — Tandis que les esprits incertains s'amuse à des que *sait-on*, à des *peut-être*, à des *pourquoi pas*; le Sage se décide sur les faits, & ne voit là aucun mystère, ni aucune matière de dispute: *Creavit Deus hominem ad imaginem suam, ad imaginem Dei creavit illum. . . . II. v. 7. inspiravit in faciem ejus*; voilà toutes les questions

résolues, & les raisons de la différence établies.

T. 14, p. 32. « Le Créateur, dit M. de Buffon, a pénétré le
 » corps de l'homme de son souffle divin : s'il eût
 » fait la même faveur, je ne dis point au singe,
 » mais à l'espece la plus vile, à l'animal qui nous
 » paroît le plus mal organisé, cette espece seroit
 » bientôt devenue la rivale de l'homme ; vivifiée
 » par l'esprit, elle eût primé sur les autres, elle
 » eût pensé, elle eût parlé. » . . . « Cette éten-
 » due, dans notre nature, vient moins des proprié-
 » tés du corps, que de celles de l'ame : l'homme
 » s'est, pour ainsi dire, soumis tous les éléments
 » par un seul rayon de son intelligence ; il a pro-
 » duit celui du feu, qui n'existoit pas sur la sur-
 » face de la terre ; il a su se vêtir, s'abriter, se
 » loger . . . sans être ni si fort, ni si grand, ni si
 » robuste que la plupart des animaux ; il a su les
 » vaincre, les dompter, les subjuguier, les confi-
 » ner, les chasser, & s'emparer des espaces que la
 » nature sembloit leur avoir exclusivement dé-
 » partis. »

D. Ne suffit-il pas de conclure de ces obser-
 vations, que l'ame des brutes est à la vérité bien
 inférieure à celle de l'homme ; mais qu'elle n'en
 diffère que du plus au moins ?

R. Toutes ces observations prouvent que chez
 les brutes il n'y a point de réflexion, & qu'elles
 en sont incapables ; puisqu'avec les organes les
 plus analogues à l'homme, elles ne réfléchissent
 pas. Or, avoir la réflexion & ne l'avoir pas ; être
 capable de penser, & en être absolument inca-
 pable, ne sont pas des différences du *plus au*
moins, mais des propriétés fondées sur la nature
 des choses.

D. Puisque les animaux sont si loin de l'homme,

& que leur nature est si différente de la sienne, que peut-on dire de raisonnable sur le principe qui constitue leur être?

R. Quelques Philosophes ont cru que c'étoient de pures machines; d'autres ont cru qu'ils avoient des ames matérielles; d'autres ont dit que ces ames étoient spirituelles, mais d'un ordre inférieur & d'une espece différente de l'ame humaine : plusieurs enfin ont cru que ces ames n'étoient ni matiere ni esprit, mais quelque être mi-royen, qui ne fût ni l'un ni l'autre.

D. Que faut-il penser de ces différentes opinions?

R. Quand l'homme se mêle de prononcer sur la nature intime des êtres, & en général dès qu'il quitte la sphere des choses sensibles, ou celles qui sont du ressort de sa raison, tout devient ténébreux pour lui; & quelque parti qu'il prenne, il ne manque pas de s'égarer: il n'a plus d'autre guide que cette lumiere insidieuse dont parle un Ancien :

*Quale per incertam lunam sub luce maligna
Est iter in silvis, ubi cælum Jupiter umbrat
Condidit, & rebus nox abstulit atra colorem. Virg.*

D. Mais encore ne peut-on pas porter quelque jugement éclairé sur ces différentes opinions?

R. La différence essentielle entre l'homme & la brute étant reconnue, il semble inutile d'adopter ou de réfuter les imaginations des hommes sur la nature d'une chose qu'ils ignorent, & qu'ils ignoreront toujours. Dieu a créé les animaux pour le service de l'homme; l'homme s'en sert, & cela lui doit suffire. Voici néanmoins ce qui semble être certain. L'opinion qui fait des bêtes de pu-

res machines, est plutôt un amusement philosophique qu'un résultat de raisons propres à persuader un esprit attentif & appliqué. S'échauffer avec l'Auteur des *Américaines* en faveur du mécanisme des brutes, jusqu'à dire que *c'est une vérité que Dieu a révélée aux petits & aux foibles, pendant qu'il l'a cachée aux grands & aux sçavants de la terre*; que *c'est ne vouloir pas plier sous la main du Tout-Puissant, que de n'adopter pas le paradoxe Carthésien*; c'est professer tout l'enthousiasme des systèmes. Dire qu'*aucun être ne peut souffrir, à moins qu'il n'ait péché*, afin de conclure delà que les bêtes ne souffrent pas, c'est abuser d'un passage de S. Augustin (a) qu'on n'entend pas, contredire le Livre de Job (b), & ne savoir pas évaluer les souffrances d'un être dénué de réflexion. Il est ridicule de mesurer les douleurs des brutes sur les nôtres. M. de Buffon croit que leur sensibilité physique diminue à mesure que leur organisation s'éloigne de celle de l'homme; elle paroît finir absolument & perdre tous ses ressorts dans l'huître, l'animal-fleur, la sensitive, le polybe, la *dionæa muscipula*; on ne la retrouve plus au delà de cet espace de l'échelle graduée des êtres (c).

(a) On peut voir sur cette matière un excellent Traité du P. Merlin: *Véritable Clef des Ouvrages de S. Augustin*, 2 part. p. 123.

(b) L'Histoire du saint Homme, & tout le résultat de son Livre, démontre le contraire; on diroit qu'il n'a écrit que pour l'établir.

(c) Parce que la classe des êtres sensibles se perd imperceptiblement dans la classe de ceux qui sont privés de sentiment. Des demi-Philosophes ont prétendu abroger les trois regnes de la nature, ne faire qu'un regne, qu'une vie, qu'une substance. Rien de plus propre à bouleverser

Quelle que soit la sensibilité des brutes, on peut la comparer à celle d'un homme en rêve ou en délire. — Ceux qui ont dit l'ame des bêtes matérielle, n'ont pas entendu qu'elle étoit matiere, mais qu'elle ne pouvoit en aucune façon exister ni agir hors de la société de la matiere; cette idée qui semble vraie, ne nous dit rien sur la nature & l'essence de la chose qu'elle prétend expliquer. — Il paroît qu'il y a du ridicule à dire qu'un esprit puisse être dégradé au point de n'avoir d'autre destination que de chasser un lievre, de détruire les souris, de chanter des airs sauvages; & il y en a plus encore, à croire que cet esprit meurt avec le corps. — Le parti d'admettre un principe qui n'est ni matiere, ni esprit, est peut-être le plus raisonnable.

D. Un être qui ne seroit ni corps ni esprit ne renfermeroit-il pas contradiction? C'est au moins ce que l'Auteur du *Dictionnaire philosophique* assure comme incontestable?

R. Pourquoi y auroit-il plutôt contradiction à n'être ni corps ni esprit, qu'à n'être ni homme ni brute, ou à tenir le milieu entre quelques autres extrêmes d'une classe générale d'êtres? pourquoi les choses qui ne sont pas corps ne pourroient-elles pas être partagées en différentes classes? Quelle contradiction y a-t-il à n'être ni composé, ni pen-

toutes les idées, & à mettre la confusion dans le langage. L'insensibilité des nuances empêche-t-elle qu'un être ne sente, & qu'un autre ne sente pas? De la couleur blanche on arrive insensiblement à la couleur noire, donc toutes les couleurs sont blanches. Il en est de même du son, il n'y en a qu'un; le moyen de faire des tableaux & des violons après cette découverte?

fant ; à n'avoir ni parties, ni intelligence ? Connoissons-nous assez l'esprit & la matiere pour assurer qu'ils sont seuls possibles dans l'universalité des créatures ? Au contraire , ce que nous connoissons de ces deux choses si éloignées l'une de l'autre , nous persuade qu'il y a entre les deux bien de la place pour ranger des êtres mitoyens qui ne toucheroient ni l'une ni l'autre des extrémités. Et qui oseroit refuser à Dieu le pouvoir de créer quelque espece de substance , qui ne fût ni étendue , ni intelligente ? Qui oseroit lui refuser le pouvoir de créer quelque espece d'êtres qui eût une petite portion de sentiments nécessaires à sa conservation , sans avoir cependant ni liberté , ni intelligence , ni le pouvoir de penser , de réfléchir , de comparer ? Il a créé des substances capables d'intelligence & de sentiment * ; ce sont les ames des hommes. Il en a créé qui ont l'intelligence , & qui n'ont pas le sentiment ; ce sont les Anges. Il en a créé qui n'ont ni intelligence ni sentiment , & ce sont celles qui ne sont composées que de matiere. N'auroit-il pas pu en créer aussi qui eussent quelque portion de sentiment , sans intelligence ?

* Sensibilité
physique.

D. Cette opinion , qui paroît la plus simple , n'a-t-elle pas les difficultés ? Ces ames immatérielles , sans être spirituelles , sont-elles produites par une création continuelle , meurent-elles avec le corps , &c. ?

- V. ci-dessus ,
p. 100.

R. Comme nous avouons que nous ne connoissons pas l'essence constitutive de ces ames , & que nous avons assuré sa place à l'ame de l'homme , nous sommes dispensés de répondre à ces questions. ... Ceux qui aiment à mêler toujours quelques idées systématiques avec des vérités indépendantes de tout système , peuvent croire que le

Créateur, en répandant sur la terre la matière féminale universelle pour la conservation & la reproduction des espèces (a), lui a au même temps alloué cette substance neutre, dont la nature nous échappe, & dont nous n'entrevoyons que l'existence; substance propre à animer les corps organisés, & à exercer son activité au moment qu'elle se trouve placée dans un composé d'organes, où elle peut se donner l'essor; mais qui hors delà reste dans l'inaction & dans une espèce d'inertie. Cette idée qui simplifie extrêmement l'état de la nature, & qui produit les explications les plus générales & les plus finies, s'accorde, à fort peu de chose près, avec ce que le Cardinal Ptolomeï, le P. Kumeth, Hirnheim, M. le Cat, &c. ont écrit sur ce sujet. M. Bossuet : (*Disc. sur l'Hist. univ. 2. part. n. 1.*) Le P. Kircher (*Mund. subt. 2. part. p. 337*) raisonnent d'après la même opinion.

(a) Le P. Kircher, avec la plupart des Chymistes, appelle ce principe général des corps organisés, *Spiritus salino-sulphureo-mercurialis*. M. de Buffon aime mieux le désigner sous le nom de *molécules organiques*. C'est une erreur sans doute de dire, avec ce Naturaliste, que ces *molécules sont actives par elles-mêmes*; elles ne sont ni plus actives par elles-mêmes, ni même plus en mouvement que le feu dans les pierres & dans la poudre à canon: Maupertuis leur attribue une espèce de mémoire, des desirs, des aversions, &c. Toutes ces imaginations sont propres à confirmer l'assertion de J. J. Rousseau, qu'il y a *Emile*, T. 2, *plus d'erreurs dans un Corps d'Académiciens, que dans P. 155. tout le Peuple Huron.*



C H A P I T R E I I.

Immortalité de l'Ame.

§. I.

D. N'EST-CE PAS par zèle pour le dogme consolant de l'immortalité, que les Sages de tous les siècles ont enseigné la spiritualité de l'ame?

R. Point du tout. Le Philosophe éclairé n'adopte pas une opinion, parce qu'elle est consolante ou avantageuse, mais parce qu'elle est vraie. Si l'ame pouvoit être matiere, il faudroit le dire & l'enseigner : la vérité seule mérite les regards du Sage. La matiere ne peut ni agir ni penser ; l'idée de la matiere est incompatible avec la simplicité & le sentiment intime du *moi*, comme nous l'avons dit. Voilà ce qui a décidé les Philosophes ; ils ont envisagé la chose même, & point les conséquences.

D. Si l'ame étoit matérielle, ne faudroit-il pas évidemment conclure qu'elle meurt avec le corps?

R. Il faudroit encore, avant que de déduire cette conséquence, prouver qu'une matiere capable d'intelligence n'est pas capable de l'immortalité, & qu'il est plus impossible de concevoir une matiere immortelle qu'une matiere pensante. La pensée est aussi excellente que l'immortalité ; si la matiere est élevée jusqu'à l'une, pourquoi n'atteindroit-elle pas l'autre ? — La spiritualité de l'ame n'est pas la seule preuve de son immortalité. 1.° La Religion Chrétienne est un fait établi par des preuves victorieuses ; cette Religion m'enseigne

que je suis immortel : il faut la convaincre de fausseté, avant de corriger ma crédulité. 2.^o L'existence de Dieu est une vérité à laquelle un homme sensé ne peut se refuser : & cette vérité est évidemment liée avec l'immortalité de nos âmes. L'univers est un fait qui suppose une cause, & nous déduisons du fait l'existence & les attributs de la cause ; or, parmi ces attributs, il y en a qui supposent évidemment la conservation de l'âme humaine, quelle qu'elle soit de sa nature. 3.^o La distinction du vice & de la vertu n'est pas une chose arbitraire, mais née avec les hommes, gravée dans leur âme avec des caractères ineffaçables, & cette distinction seroit abolie si l'âme de l'homme n'échappoit pas à la ruine du corps.

D. Comment déduisez-vous l'immortalité de l'âme de l'existence de Dieu ? Cicéron, L. 1. c. 4. 5.

R. De la manière la plus simple. S'il y a un Dieu, il est juste ; s'il est juste, il récompense le bien, il punit le mal. Il arrive souvent que l'impie prospère jusqu'à la mort, & que le juste expire dans les chaînes ; Dieu ne punit point l'un & ne récompense pas l'autre sur la terre, il le fera donc plus tard, dans le temps & dans le lieu que sa justice souveraine déterminera (a). « Quand je n'aurois
» d'autres preuves de l'immortalité de l'âme que

Esp. max.
& princ. de
J. J. Rouss-
seau, C. 1.
art. 1. de la
Spiritalité
de l'âme.

(a) Ce raisonnement simple, mais invincible, est exprimé d'une manière laconique & pleine d'énergie dans ce passage du Pseaume 57.^e : *Si est fructus iusto, unicus est Deus judicans eos in terra.* Il est vrai que delà il s'ensuit directement que l'âme survivra au corps, sans nécessairement conclure l'immortalité ; mais jamais homme, qui a cru que l'âme survivoit au corps, n'a douté qu'elle ne fût immortelle. Nous aurons lieu de donner un nouveau jour à cet article, en traitant de l'éternité des peines.

» le triomphe du méchant & l'oppression du juste;
 » cela seul m'empêcheroit d'en douter. Une si cho-
 » quante dissonance dans l'harmonie universelle
 » me feroit chercher à la résoudre. Je me dirois,
 » tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre
 » dans l'ordre à la mort. » C'est la réflexion d'un
 homme que les Incrédules écoutent volontiers.
 Nous y ajouterons un passage touchant & sublime
 d'un fameux Philosophe Anglois; c'est une expres-
 sion du sentiment que la nature a mis dans le cœur
 de l'homme :

Adisson ,
 Tragédie de
 Caton d'Uti-
 que.

Oui, Platon, tu dis vrai, notre ame est immortelle,
 C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
 Et d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment,
 Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant ?
 Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes :
 Du monde & de mes sens, je vais briser les chaînes,
 Et m'ouvrir loin d'un corps, dans la fange arrêté,
 Les portes de la vie & de l'éternité.
 L'éternité ! quel mot consolant & terrible !
 O lumière ! ô nuage ! ô profondeur horrible !
 Que suis-je, où suis-je ? où vais-je, & d'où suis-je
 tiré ?

Dans quel climat nouveau, dans quel monde ignoré
 Le moment du trépas va-t-il plonger mon être ?
 Où sera cet esprit qui ne peut se connoître ? . . .
 Dieu doit venger la cause & punir les pervers :
 Mais comment ! dans quel temps ? & dans quel
 univers ?

Ici la vertu pleure, & l'audace l'opprime,
 L'innocence à genoux y tend la gorge au crime....
 Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste :
 Je te verrai sans ombre, ô Vérité céleste.
 Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil,
 Cette vie est un songe, & la mort un réveil.

§. II.

D. Quand même l'ame ne seroit point immortelle, n'y auroit-il pas des devoirs à remplir, & dès-lors des vices & des vertus à pratiquer ?

R. Le premier des devoirs seroit de chercher son bien-être dans une félicité passagere & fugitive, de jouir & de vivre aux dépens de tout ce qui combattoit le plaisir du moment. Négliger ce devoir que la raison & l'amour invincible de moi-même me prescriroient, ce seroit un crime ou une folie. La vertu deviendrait le fléau de l'homme, & ceux qui l'embrasseroient ne seroient que des insensés (a). Nous nous sommes déjà expliqués là-dessus, en parlant de l'existence de Dieu. Ci-dessus ;
L. 1, ch. v.

D. N'est-ce pas une Loi naturelle de ne pas faire aux autres ce que je ne voudrois pas qu'on me fit à moi-même ? n'y a-t-il pas cent autres loix de cette force & de cette indépendance absolue de tout système ?

R. Ces Loix cessent d'être naturelles, elles cessent même d'être des Loix, & deviennent des extravagances, dès qu'on renverse par le fondement l'état de la nature, en donnant à son Maître & à son Roi une ame mortelle, en l'égalant à la brute, en lui assignant la même félicité, & en proposant les mêmes objets à ses desirs. En ce cas, il est évident qu'il n'y auroit pas plus de Loi pour l'homme que pour les animaux. — Si les hommes sont bornés à la félicité de quelques jours,

(a) *Ergo malum est virtus & inimica naturæ ; stultum-que judicari necesse est qui eam sequitur, quoniam se ipsum lædit.* Lactant. restit. L. 7, c. 9.

je ne puis trouver mauvais qu'ils la cherchent à mes dépens; & il y a évidemment une fausse supposition dans cet axiome : *Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrois pas qu'on te fit.* — Si l'homme est placé dans la destinée de la brute, si son ame n'est qu'une matiere délicate & agitée par l'impulsion d'une autre matiere, tout ce qu'on fait pour ou contre un être de cette nature n'est pas plus important que le traitement que je fais aux huîtres que je mange vivantes, & aux goujons que je fris dans une poêle. — Quel sera le Législateur, le Conservateur, le Vengeur de ces Loix ? Dieu.

L. 2, ch. 2, §. 1. Nous avons montré combien l'idée de Dieu étoit

L. 1, c. 4, §. 1. étroitement liée avec celle de l'immortalité de l'ame. . . . Les remords ? il n'y en auroit plus ; l'impie s'applaudiroit de ses succès. . . . Le goût de la vertu ? Le beau goût que celui d'une chimere, d'une affection malsaisante, ennemie du bonheur & de la raison !

D. L'amour de la Patrie, le courage militaire, l'héroïsme des armes ne semblent-ils pas avoir moins de rapport avec le dogme de l'immortalité, & pouvoir subsister dans le système même de son anéantissement ?

R. Ni plus, ni moins que toute autre qualité brillante ou estimable de l'homme. Voici comme s'exprime là-dessus un génie vif & vrai (a) : « Arrête,

Young,
Nuit 10.

(a). Nous n'avons garde de souscrire au jugement que l'Abbé Clément a porté des Ouvrages de M. Young, & en particulier des *Nuits*, vrai chef-d'œuvre du genre sombre. Sa critique nous paroît l'ouvrage d'un esprit plus subtil que juste. Noter quelques expressions singulieres, & en faire un ensemble pour décrier un Ouvrage plein de choses & de beautés incontestables, c'est créer un genre de cen-

« brave Citoyen ! où vas-tu, téméraire ? Défendre
 « ma Patrie, & mourir glorieusement pour elle.
 « — Oui, si tu te crois immortel tu peux affronter
 « la mort, puisque tu fais que la mort ne peut te
 « détruire. Mais si tu perds tout avec la vie, ton
 « courage me fait pitié. Reviens vivre en lâche, si
 « tu ne veux mourir en insensé. Un incrédule
 « hardi, qui, entraîné par l'orgueil, par l'exem-
 « ple, par l'amour du gain, ou par le désir de la
 « vengeance, court perdre son être, ou se détruire
 « par foiblesse, est de tous les fous le plus extra-
 « vagant : malheureuse victime d'une brillante
 « chimère, laisse ta Patrie s'abymer & saisis pour
 « toi-même une planche qui te sauve de son nau-
 « frage. — Ma Patrie, mon Roi m'ordonnent de
 « mourir. — Et que t'importe ta Patrie & tes
 « Rois ? Le bonheur est le prix nécessaire du
 « sacrifice de l'existence. Si la vertu nous coûte
 « notre être, la vertu est pour nous le plus grand
 « des crimes. Elle viole notre Loi suprême. Mal-
 « gré les Nations qui applaudissent à leur vic-
 « time, tu n'es qu'un affreux suicide. . . . Le vice,
 « qui me rend heureux est ma Loi suprême ; &
 « la lâcheté qui me conserve, est mon asyle & ma
 « vertu. » — « O Vertu, disoit Brutus sur le point

sûre que Cicéron appelloit une tyrannie grammaticale. Les Grammati-
 Auteurs du *Journal des Savants* observent que les juge- ca non Aris-
 ments de M. Clément tiennent un peu de la chicane ; qu'il tarchus, sed
 ne tient pas toujours la balance juste, que son goût n'est Phalarides.
 point encore parvenu à sa maturité. L'Auteur des *Trois*
siècles de Littérature ajoute, qu'il s'attache à des détails
 minutieux, & néglige d'analyser les beautés d'un Ouvrage,
 après en avoir discuté les défauts. Au reste, le zèle de ce
 Critique, contre la mauvaise Philosophie, est digne de
 tout éloge.

» de mourir de ses propres mains , ô Vertu que
 » j'ai suivie pendant tout le cours de ma vie , &
 » pour laquelle j'ai quitté plaisirs & richesses , tu
 » n'es qu'un vain fantôme sans pouvoir ! Le vice
 » a toujours l'avantage sur toi : & désormais est-
 » il un mortel qui doive s'attacher à ton inutile
 » puissance ? »

D. N'est-ce pas une assez grande récompense de vivre dans la mémoire des hommes , & de recevoir de la postérité l'hommage dû à la vertu ?

R. 1.^o Cet hommage seroit une folie de la part de ceux qui le rendroient. Honorer ce qui n'est pas , réserver son estime pour le néant , n'est point une chose sensée.

2.^o Que m'importe ce qu'on dira , ce qu'on pensera de moi , quand je ne serai plus ? Ne vaut-il pas mieux vivre & sentir que de s'anéantir pour faire parler de soi ?

3.^o Ce souvenir de la postérité fût-il une récompense digne de la vertu , le moyen de me l'assurer ? De cent qui la méritent , pas un n'en jouit.
 « Combien d'actions particulières , dit Montaigne , s'ensevelissent dans une bataille ? De tant de milliers de vaillants hommes qui sont morts en France depuis 1500 ans , les armes à la main , il n'y en a pas cent qui soient venus à notre connoissance. La mémoire non des Chefs seulement , mais des batailles & des victoires est ensevelie (a). Les fortunes de plus de la

(a) Un Ancien a dit à-peu-près la même chose :

Vixere fortes ante Agamemnona

Multi ; sed omnes illacrymabiles

Urgentur , ignotique longâ

Noctæ carent , quia vixit sacro. Hor.

» moitié

« moitié du monde, faute de registres, ne bou-
 « gent de leur place, & s'évanouissent sans du-
 « rée. Pensons-nous qu'à chaque atquebusade & à
 « chaque hasard que nous courons, il y ait sou-
 « dain un Greffier qui l'enrôle? Et cent Gref-
 « fiers, outre cela, le pourroient écrire, desquels
 « les Commentaires ne dureroient que trois jours,
 « & ne viendroient à la vue de personne. » Ob-
 servation bien propre à guérir les hommes de ces
 vains desirs d'immortalité, & de cette folie si com-
 mune de chercher la récompense de la vertu dans
 la fumée de la gloire.

S. I I I.

D. Outre ces grands arguments tirés de l'essence même de Dieu, & des droits inviolables de la vertu, n'y a-t-il pas encore d'autres raisons qui parlent en faveur de ce dogme si doux & si sublime de l'immortalité?

R. Il y en a un grand nombre, dont nous ne serons pas le détail dans une thèse suffisamment établie par les premières notions de l'ame. Tel est, par exemple, le consentement le plus universel, le plus unanime de tous les siècles & de toutes les Nations. Tel est ce desir si vif & si invincible de vivre toujours; l'horreur du néant imprimée dans tous les cœurs.... Tel est le respect qu'on a toujours eu pour la mémoire des grands hommes; car dans le cas d'une mort totale, ce respect ne seroit pas plus raisonnable que celui que je porterois à une pluie qui auroit arrosé mes campagnes, & au vent qui m'auroit procuré une heureuse navigation. Tout le monde sent de la résistance à croire que les ames justes, les grands hommes soient anéantis, qu'il n'en reste que le nom & la cendre. S. Paul

Et-dessus
L. 1, ch. 4.

Young,
Nuit 10.

employoit cette réflexion en faveur de la résurrection des morts (a). Les Païens en ont senti la justesse (b). . . . Tel est l'accroissement infini qu'auroient les malheurs de l'homme dans l'hypothèse qu'il dût mourir tout entier; les brutes prendroient la première place dans le monde, & leur état exciteroit la jalousie de l'homme, qui les subjugué, & qui s'en sert. C'est l'observation de tous les Sages; le Poète Philosophe que nous venons de citer, l'explique en ces termes: « O homme! si c'est là ton sort, vas donc chercher tes maîtres dans les étables; dépose à leurs pieds ton sceptre imaginaire & ta royauté ridicule. Tu es l'esclave, ils sont tes Rois: ils sont tes supérieurs dans tout ce qui appartient aux sens. Le gazon croît sous leurs pas; ils paissent sans avoir besoin de cultiver; leur boisson est apportée par la main de la nature; le ruisseau ne cesse point de couler, & d'offrir son onde à leur soif; leur vêtement naît & grandit avec eux; ils ne vont point avec fatigue le chercher dans des climats étrangers: ils ne portent point la guerre dans des mondes lointains, pour en ravir les trésors. Leur fortune & leurs biens sont sous la garde de la nature: pour les conserver, ils n'ont jamais besoin de citer leurs frères au Tribunal dévorant de la chicane. Une prairie féconde est pour eux le jardin de la félicité. . . . L'homme seul a reçu le triste privilège de répandre des larmes; & les occa-

(a) *Si mortui non resurgunt, ergo & qui dormierunt in Christo, perierunt?* 1. Cor. 15.

(b) *Ego quidem viros clarissimos vivere arbitror, & eadem quidem vitam, quæ sola vita nominanda est.* Cic. Cato m. c. 4.

» sions de l'exercer naissent en foule. Les ani-
 » maux, plus heureux, ne sont point tourmentés
 » comme lui le long de la vie. Leurs maux sont
 » bornés à la douleur. La plainte cesse avec la
 » sensation, ils ne continuent point de souffrir
 » d'un mal passé : une prévoyance funeste ne les
 » fait pas frémir de l'avenir. La mort vient à eux
 » sans les effrayer ; ils ne la sentent qu'au moment
 » où elle frappe. Un même coup commence
 » & finit leurs maux. Si cruellement distingués
 » des animaux pendant la vie, serons-nous en-
 » core à la mort confondus avec eux, dans une
 » masse commune de poussière ? »

D. Si les hommes se croient immortels, d'où vient qu'ils ont peur de la mort ? ne devroient-ils pas se réjouir de quitter la terre ?

R. On peut juger par cette puérile objection, de la force des autres, que Lucrece accumule contre l'immortalité de l'ame ; puisque c'est une de celles qu'il semble employer avec le plus de complaisance (a). Pour se croire immortel, est-on assuré d'être éternellement heureux ? Nos vertus déposent-elles clairement en notre faveur ? est-on toujours fort empressé à chercher un trésor placé au-delà d'un océan orageux où les naufrages sont fréquents ? n'est-on pas attaché naturellement à la jouissance actuelle d'une chose, quelque pré-tention qu'on ait sur d'autres plus excellentes dont on n'a point encore l'expérience, & dont les sens n'ont pas fait l'épreuve ? De ce qu'un François n'aime point à quitter son Pays pour un autre,

(a) *Quod si immortalis nostra foret mens ,
 Non jam se moriens dissolvi conqueretur ;
 Sed magis ire foras vestemque relinquere , ut anguis. L. 3.*

faudra-t-il conclure qu'il n'y en a pas d'autres; qu'on n'existe pas ailleurs, & qu'on périt nécessairement au passage du Rhin & des Pyrénées? Quel jugement porter d'un Philosophe qui raisonne de la sorte! — Si l'homme n'étoit point attaché à la vie, le genre-humain ne subsisteroit pas. Ce qui est un effet visible de la Providence, devient pour les Epicuriens un prétexte de la combattre en niant l'immortalité de notre ame, qui en résulte nécessairement. « Les Dieux, dit un Païen, » ont caché aux hommes le bonheur attaché à la » mort, pour leur faire aimer la vie. Ce n'est qu'à » la dernière heure que ce bonheur se fait sen- » tir (a). »

§. I V.

D. Est-il vrai que ce dogme si important de l'immortalité de l'ame, n'a pas été connu des Juifs?

R. Un Philosophe qui ne cesse de nous étourdir par ce conte, montre assez clairement qu'il ne connoît pas mieux les Livres saints que ceux de Zoroastre & de Confucius, qu'il cite si souvent. Ils sont remplis de passages les plus précis & les plus clairs qui attestent cette consolante vérité. Je ne finirois pas si je les rapportois tous. Dieu dit à Abraham, qu'il sera lui-même sa récompense (b). Jacob disoit qu'il alloit rejoindre son fils Joseph; il le croyoit dévoré par une bête, & ne pouvoit par conséquent parler du tombeau (c). Les Pa-

(a) *Agnoscere solis*
Permissum est quos jam tangit vicinia fati,
Vidurosq; Dii celant, ut vivere durent,
Felix esse mori. Lucan.

(b) *Ego merces tua magna nimis. Gen., 15.*

(c) *Descendam ad filium meum lugens. Gen. xxxvij,*

triarches se regardoient tous comme des étrangers & des Pèlerins sur la terre : S. Paul prouve admirablement que cela ne peut s'entendre par rapport à la Mésopotamie, dont ils étoient sortis (a). Les Juifs consultoient les morts; Moïse leur défend sévèrement cette curiosité criminelle (b). David dit que la mort des Saints est précieuse devant Dieu (c). Saül pria la Pythonisse de lui faire voir Samuël (d). Le Livre de l'Ecclésiastique, qui ne respire que le dogme de l'immortalité, est un Recueil des sentiments & des maximes des plus anciens Juifs. (e) Job dit qu'il ressuscitera & qu'il verra son Dieu (f) &c.

D. Si les Juifs ont cru l'ame immortelle, pour-

(a) Heb. xj. 9, 13, 14, 15, 16.

(b) Deut. xvij.

(c) *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.* Pl. 115.

(d) I. Reg. cap. xxviii. Eccli. xlvj.

(e) *Jesù, filii Sirach, prologus : Multorum nobis & magnorum, &c.*

(f) *Quis mihi tribuat ut scribantur sermones mei? Quis mihi des, ut exarentur in libro stilo ferreo, & plumbi laminâ, vel cæte sculpantur in filice? Scio enim quod Redemptor meus vivit, & in novissimo die de terra surrecturus sum, & rursum circumdabor pelle mea & in carne mea videbo Deum meum.* C. 19. Il est ridicule de dire que Job parle de sa guérison. 1.° Ce n'étoit pas là une vérité à être gravée sur le plomb & le marbre. 2.° Il y auroit contradiction avec d'autres passages, où Job n'espère pas d'être délivré de ses maux. C. VII. 7. C. XIX. 6. 10. C. XXIV. (11. 3.° Job ne pouvoit espérer de voir des yeux corporels) que le fils de Dieu revêtu de notre chair : *Oculi mei conspecturi sunt.* 4.° Les Septante disent expressément : *L'Éternel me détruira, & ressuscitera ce corps accablé de maux.*

quoi est-il dit dans l'Ecriture, que les morts ne loueront plus le Seigneur (a)?

R. On sait que, dans l'ancienne Loi, les ames des justes n'étoient point admises à la jouissance de Dieu, qu'elles attendoient le médiateur pour trouver leur félicité dans les louanges éternelles du Créateur. Mais, indépendamment de cette réponse ordinaire, l'Ecriture-Sainte en présente une autre, & s'explique parfaitement elle-même. Les morts ne glorifioient pas Dieu *comme les vivans, en instruisant la génération future* (b); ils ne pouvoient plus *convertir les méchans en leur enseignant les voies de Dieu* (c); ils ne lui rendoient pas leurs hommages *au milieu du Temple, dans la grande assemblée des fidèles* (d); enfin ils n'admiroient plus les ouvrages du Seigneur, & l'éclat de sa puissance *dans la terre des vivans* (e).

D. Le Livre de l'Ecclésiaste ne nous dit-il pas qu'il n'y a pas de distinction entre l'homme & la brute, que l'un périt comme l'autre?

R. Voici le sens de ce passage, qui ne paroît pas avoir été lu de ceux qui l'ont tant de fois objecté. « En raisonnant sur la nature & la desti-

(a) *Non mortui laudabunt te, Domine, neque omnes qui descendunt in infernum.* Psal. 113.

(b) *Vivens, vivens ipse confitebitur tibi sicut & ego hodie: pater filiis notam faciet veritatem tuam.* Isai. 38.

(c) *Docbo iniquos vias tuas, & impii ad te convertentur.* Psal. 50.

(d) *Vota mea Domino reddam in conspectu omnis populi ejus, in atriis domus Domini.* Psal. 115.

(e) *Non videbo Dominum Deum in terra viventium.* Isai. 38.

« née des hommes, j'ai dit que Dieu avoit voulu
 « éprouver leur foi & leur espérance, & que
 « pour cela il avoit mis quelque ressemblance en-
 « tre eux & les bêtes; que la vie & la mort étoient
 « communes aux uns & aux autres. » Ce sont
 à-peu-près les termes mêmes du Livre (a), qui
 à la fin dit expressément, qu'après la mort l'es-
 prit de l'homme retourne à Dieu pour recevoir
 le prix du bien ou du mal qu'il aura fait (b). Il
 est inutile de raisonner sur la signification du mot
Esprit; de quelle nature est l'esprit qui va à Dieu
 pour en être jugé?

D. D'où vient donc qu'une doctrine si propre
 à conserver les Loix, & à affermir la constitution
 d'un Etat, n'a pas servi de fondement à la légis-
 lation de Moïse?

R. 1.^o Quoique Moïse n'ait pas expressément
 employé les peines & les récompenses éternelles
 pour attacher les Juifs à la Loi de Dieu, la con-
 noissance qu'ils en avoient, les y attachoit indé-
 pendamment des discours du Législateur. C'est
 ainsi que parmi nous l'autorité du Prince est ci-
 mentée par celle de Dieu, & par la foi de l'im-
 mortalité, sans que les loix de l'Etat nous rap-
 pellent ces motifs généraux & trop connus.

2.^o Un Peuple indocile, attaché avec excès à
 la vie & aux biens périssables étoit peu touché de

(a) *Dixi in corde meo de filiis hominum, ut probaret eos
 Deus, & ostenderet similes esse bestiis. Idcirco unus interitus
 est hominis & jumentorum, & æqua utriusque conditio.*
 Cap. 3.

(b) *Revertatur pulvis ad terram undè erat, & spiritus
 redeat ad Deum qui fecit illum... Cuncta quæ fiunt, ad-
 ducet Deus in judicium pro omni errato, sive bonum sive
 malum. Eccle. 12.*

ces biens & de ces châtimens que ses yeux n'apercevoient pas, & dont son esprit ne comprenoit ni le prix ni l'étendue : quand il commença à être plus attentif & plus docile, le dogme de l'immortalité lui fut prêché plus fortement & plus fréquemment : les Livres sapientiaux en sont remplis.

3.^o La jouissance des récompenses éternelles ne devant commencer qu'à la mort du Rédempteur, c'étoit un bien éloigné qui touchoit faiblement des hommes qui ne goûtoient que les plaisirs présents. On montrera plus bas que le péché originel & ses effets étoient très-connus aux Juifs.

4.^o La Loi de J. C. devoit être à tous égards supérieure à celle de Moïse, son esset devoit être de détacher les hommes de tout ce qui périt, & de fixer ses regards sur l'éternité. L'immortalité fait donc la base de la Loi nouvelle, comme les biens & les maux temporels avoient fait la base de la Loi ancienne. La figure ne devoit point avoir l'éclat de la réalité, ni les ombres l'excellence de la lumière; la prédication du Maître devoit avoir une sublimité, que le serviteur n'avoit pu atteindre. Cette réflexion de M. Bossuet est exprimée dans un grand nombre de passages de l'Ecriture (a).

Discours sur
l'Hist. univ.

(a) *Misit me prædicare diem retributionis.* Luc. 4. *Isai. 61. — Non secundum Legem mandati carnalis factus est, sed secundum virtutem vite insolubilis.* Heb. 17. — *Nunc autem melius sortitus est ministerium, quando melioris testamenti mediator est, quod in melioribus promissionibus sancitum est.* Heb. 8.

CHAPITRE III.

Liberté de l'homme.

D. L'ÂME SPIRITUELLE & immortelle est-elle douée de la liberté?

R. Penser autrement, c'est faire de l'homme une machine à ressort, un jouet de la fatalité.

D. Dieu prévoit avec une entière certitude toutes les actions des hommes; un être raisonnable prend nécessairement le parti qu'il juge être le plus avantageux; l'habitude devient une seconde nature, un penchant insurmontable. Tout cela ne semble-t-il pas détruire le dogme de la liberté?

R. Nous avons répondu à la première de ces L. 1, ch. 33 objections en parlant de la prescience de Dieu. 5. 1.
La seconde est démentie par l'expérience.

Si l'amour du bonheur déterminoit infailliblement le choix de l'âme, le Chrétien persuadé de la vérité de sa foi, ou même un Profane instruit des malheurs du crime, ne pourroient ne point être vertueux; cependant le contraire n'est que trop visible. Tout le monde adopte cet aveu humiliant d'un ancien Poète :

Aliudque cupido, Ovid. Mém.
Mens aliud suadet; video meliora proboque, amor. L. 7.
Deteriora sequor.

S'il étoit vrai qu'un long usage du vice & de la vertu pût former une espèce de nécessité & d'insensibilité aux attraites contraires, ce seroit l'effet d'une infinité d'actions libres, & dès-lors une vraie liberté dans son principe & dans ses causes.

mais la force de l'habitude ne va jamais jusqu'à ôter toute liberté de se tourner au vice ou à la vertu, au moins par degré & par des progressions successives.

D. Quelle est la maniere la plus simple de démontrer la liberté contre tous les sophismes des Fatalistes?

R. C'est de raisonner de la maniere suivante : *Il y a un Dieu juste & sage ; il y a une distinction essentielle entre le vice & la vertu : donc l'homme est libre.*

D. Comment déduisez-vous de ces principes incontestables l'existence de la liberté?

R. Il est indigne de la sagesse de Dieu de vouloir être servi & adoré par des êtres raisonnables soumis à la nécessité, & dont l'hommage n'est que l'effet du sort & d'une aveugle destinée. Il est contradictoire à la justice de Dieu de récompenser ou de punir des actions nécessaires, réglées par des loix inviolables & éternelles. — L'homme qui agit par nécessité n'est ni plus vertueux ni plus vicieux que le soleil qui fait mûrir mes vignes, & la grêle qui les dévaste. Ce sont des vérités que toutes les disputes ne peuvent affaiblir, & que la raison a affranchies du caprice des systèmes (a).

(a) « Il en est des arguments contre la liberté humaine, dit M. Holland : (*Réflex. philos. &c*) comme de ceux qu'on fait contre la possibilité du mouvement, & contre l'existence des corps. Ces arguments sont quelquefois très-subtils, difficiles à résoudre, sur-tout pour ceux qui ne connoissent point les charlataneries dialectiques ; mais comme ils contredisent des sentimens vifs, profonds, irrésistibles, universels, ils éblouissent l'esprit sans le convaincre. Indépendamment de toute méditation, l'homme croit qu'il y a du mouvement dans le monde, qu'il existe des corps autour de lui, & que c'est lui-même qui se détermine aux actions qu'on lui voit faire pendant le cours de sa vie. Les Philosophes qui soutiennent que c'est là un instinct trompeur, ne peuvent s'en dépouiller eux-mêmes : malgré tous les sophismes qui leur font illusion, ils ne pensent pas autrement que le vulgaire, parce qu'ils ne peuvent s'empêcher de sentir comme lui. »



CATÉCHISME PHILOSOPHIQUE.

LIVRE TROISIEME.

LA RELIGION.

CHAPITRE PREMIER.

Nécessité d'une Religion en général.

D. QU'EST-CE que la Religion?

R. C'est un culte que la Divinité exige des hommes, & certains devoirs qu'elle leur impose.

D. Est-il bien certain que Dieu exige une Religion de nous? sur quels principes établissez-vous cette assertion?

R. Sur les principes les plus simples & les moins contestés. Dieu est un Être infiniment parfait. L'homme est un être raisonnable. Il n'y a

point de Déiste, qui, en réfléchissant sur ces deux propositions, puisse refuser sérieusement d'admettre une Religion.

D. Comment cette conséquence est-elle liée avec les deux vérités dont vous la déduisez ? & d'abord comment l'idée d'un Dieu infini emporte-t-elle l'idée d'une Religion ?

R. Un Être infini ne peut agir que pour une fin qui soit digne de lui. Il n'est rien qui soit digne de lui que lui-même. En tirant les créatures du néant, il n'a pu se proposer une autre fin. C'est donc pour lui-même qu'il a créé tout ce qu'il a créé. Toute autre vue auroit été trop petite, & n'auroit point répondu à sa sagesse infinie. Cela étant, ce n'est donc que pour lui-même qu'il nous a créé, & qu'il nous a donné l'intelligence, la liberté, la faculté d'aimer. Cette intelligence, cette liberté, cette faculté d'aimer, nous devons donc, pour remplir la fin de notre création, les rapporter à lui. Nous devons donc reconnoître que l'usage le plus juste, & le plus convenable aux vues de Dieu, que nous puissions faire de ces facultés, c'est de nous appliquer à le connoître, parce qu'il est la souveraine vérité, & le principe de toute vérité ; de nous appliquer à l'aimer parce qu'il est la bonté infinie, & le plus juste, le plus nécessaire, le plus digne objet de notre amour. Enfin, si Dieu est la vérité souveraine, la beauté incompréhensible, la bonté infinie, n'est-il pas d'une nécessité indispensable que des créatures, qui lui doivent tout, lui rendent tous les hommages d'adoration, de reconnaissance & d'amour dont elles sont capables, & par conséquent qu'elles aient une Religion ? L'idée de Dieu est donc nécessairement liée à l'idée de la

PHILOSOPHIQUE. 237.

Religion, & nous présente comme une vérité incontestable la nécessité d'une Religion.

D. Pourquoi un être raisonnable ne sauroit-il pas être sans religion?

R. Parce qu'il ne peut connoître Dieu sans qu'il sente naître dans son ame des sentiments de respect, de soumission, de reconnoissance & d'amour envers le grand Auteur de la nature. Qu'un homme dans une douce & paisible méditation, consulte sa raison, qu'il jette les yeux sur le spectacle admirable que lui présente cet univers, qu'il en contemple la magnificence & l'harmonie, qu'il fasse attention à la variété des biens dont il est enrichi, qu'il songe que cet ouvrage si magnifique, ne coûte à son Auteur qu'un acte de sa volonté; quelles sublimes idées ne se formera-t-il pas alors de la grandeur, de la puissance, de la sagesse, de la libéralité de son Créateur? L'admiration & l'extase entraînant les sentiments du cœur, quelles seront les faillies & la vivacité de sa gratitude envers cet Être suprême? Avec quels empressements & quels transports chantera-t-il ses louanges & ses bienfaits? Les hommages les plus parfaits de l'esprit & du cœur ne lui paroîtront-ils pas les premiers & les plus justes de tous les devoirs? C'est la conclusion toute naturelle que David plaçoit à la fin du Pseaume 103, où il détaille admirablement les merveilles de la création (a). Comment s'empêcher de regarder, je

(a) *Sit gloria Domini in sæculum: lætabitur Dominus in operibus suis.*

Cantabo Domino in vitâ meâ, psallam Deo meo, quamdiu sum.

Jucundum sit ei eloquium meum, ego verò delectabor in Domino.

ne dis pas comme une ingratitude monstrueuse ; mais comme une extravagance insoutenable , les sentiments de celui qui prétendrait ne devoir ni culte , ni hommage , ni reconnoissance , ni amour à ce Créateur si puissant , si magnifique , si libéral ? . . . Quiconque nie l'existence d'un Dieu , peut n'être regardé que comme un extravagant ; mais quiconque reconnoît l'existence d'un Dieu , & nie la nécessité d'une Religion , doit être regardé comme un homme détestable.

D. La nécessité d'une Religion n'est-elle pas fondée aussi sur la conservation de la Société ?

L. 1, ch. 5. R. Nous l'avons démontré ; & comme Dieu est l'auteur de la Société humaine , il n'a pu , sans manquer à sa providence & à sa sagesse , négliger un moyen essentiel à la conservation de son ouvrage. Le Déiste est obligé de dire que Dieu emploie l'illusion , le préjugé , les erreurs des Peuples pour remplir le plan de la création & pour tenir les Peuples réunis en société. Une pareille idée de Dieu conduit droit à l'Athéisme. Aussi les Athées ont-ils combattu les Déistes dans cette matière avec tout l'avantage possible. S'il y a un Dieu , il y a une Religion ; les Athées sont toujours convenu de cette vérité , & l'ont prouvée contre les Déistes avec tout le succès que peuvent avoir les Incrédules les uns contre les autres.

T. 2, p. 224. « S'il existe un Dieu , dit *le Système de la nature* , pourquoi ne lui rendrions-nous pas un culte ? » La belle idée que celle d'un Dieu ,

Qui de cet Univers inutile pagode ,
En laisse le timon pour sommeiller en paix ;
Tandis que le Destin réglant tout à sa mode ,
Devient son Maire de Palais.

PHILOSOPHIQUE. 239

D. La nécessité d'une Religion est-elle aussi généralement connue, qu'elle est incontestable?

R. Il n'y a point de Peuple sur la terre qui ne rende quelque culte au Maître de l'univers. L'homme même en se trompant dans le choix & dans l'objet de son hommage, en sent l'obligation; ses efforts pour *atteindre la Divinité*, selon l'expression de S. Paul, expriment la voix & la pente de la nature, & marquent en même temps sa vraie destination, & le but de son existence dans les desseins de Dieu (a). . . . Si la barbarie peut aller jusqu'à l'oubli de toute Religion, elle va dès-lors jusqu'à l'extinction presque entière de la raison, & ne peut faire exception dans le consentement général des hommes sensés. Nous avons L. 1, ch. 3, § 1.
discuté tout cela en parlant de l'existence de Dieu.

CHAPITRE II.

La Religion naturelle.

S. I.

D. PUISQUE la nature nous apprend que l'homme doit un culte à Dieu, n'est-il pas raisonnable de suivre les lumières naturelles en ce qui regarde l'espèce & les règles de ce culte?

R. Si la raison nous apprenoit l'espèce du culte, comme elle nous en apprend la nécessité, il faudroit l'écouter sans doute, & lui obéir; mais elle

(a) *Fecitque ex uno omne genus hominum inhabitare super faciem terræ, quærere Deum, si forte attraherent eum, aut inveniant.* AG. 17.

215 . . C A T É C H I S M E

nous apprend au contraire, qu'elle s'entend siéni à cet enseignement, & qu'il faut le chercher ailleurs.

D. Comment prouvez-vous l'impuissance de la raison humaine dans l'enseignement de la Religion ?

R. Par la nature même de cette raison, par la nature des vérités que la raison nous enseigne, par l'histoire de tous les siècles, par l'état de la Religion dans le monde entier.

D. Comment prouvez-vous cette insuffisance par la nature même de la raison humaine ?

R. Quoique la raison nous apprenne quelques grandes vérités, telle que l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, la nécessité d'une Religion, &c. cette raison, toujours inquiète & toujours curieuse, produit des erreurs sans nombre, qui affoiblissent, & qui quelquefois même combattent la sagesse de ses leçons. Mais quand on défendrait de toute atteinte ces premières vérités que l'esprit de l'homme adopte sans résistance, l'espace des erreurs est encore immense; & la raison en partant des principes les plus incontestables, est encore sujette à de grands égarements. C'est ainsi que Bayle en raisonnant sur la bonté de Dieu, a prétendu qu'il devoit sauver tous le monde: en considérant sa justice, Calvin a cru que les hommes étoient prédestinés aux peines éternelles: sa sainteté a persuadé à Manès qu'il y avoit deux principes créateurs, l'un opposé à l'autre: enchanté de sa sagesse & des ouvrages qui en portent l'empreinte, Pope a prétendu que nous habitions le meilleur des mondes possibles, & qu'une terre de péché étoit préférable à une terre de sainteté & de vertu. « La raison, dit un

Bayle, *Dict. critiq.* article: *Manichéens*, » homme que les Incrédules écoutent avec une docilité

P H I L O S O P H I Q U E. 241

« docilité merveilleuse, est un principe de destruction, & pas d'édification; elle n'est propre
 « qu'à former des doutes, & à se tourner à droite Infrà L. 4.
 « & à gauche pour éterniser une dispute, à faire ch. 3. art. 1.
 « connoître à l'homme les ténèbres & son im- §. 7.
 « puissance, & la nécessité d'une autre révélation:
 « c'est celle de l'Ecriture. O Dieu, s'écrie Mon- Ecclesi. L. 2,
 « tagne, après avoir rapporté les erreurs des Phi- ch. 12.
 « losophes & des Peuples Païens, quelle obliga-
 « tion n'avons-nous pas à la bénignité de notre
 « souverain Créateur, pour avoir dénié notre
 « créance de ces vagabondes & arbitraires opi-
 « nions, l'avoir logé sur l'éternelle base de sa
 « sainte parole ! Tout est flottant entre les mains
 « de l'homme, puis-je avoir le jugement si flexi-
 « ble ? » Un Philosophe Païen a raisonné à-peu-
 « près comme Montagne & Bayle. « Au milieu de
 « nos incertitudes, dit Platon, le parti que nous
 « avons à prendre, est d'attendre patiemment
 « que quelqu'un vienne nous instruire de la ma-
 « nière dont nous devons nous comporter en-
 « vers les Dieux & les hommes. Celui qui vous
 « apprendra ces choses, s'intéresse véritablement
 « à ce qui vous regarde. . . . Qu'il vienne donc
 « incessamment, répond Alcibiade : je suis disposé
 « à faire tout ce qu'il me prescrira ; & j'espère
 « qu'il me rendra meilleur » (a). C'est donc la

(a) *Necessarium est igitur expectare donec quis doceat, quo animo erga Deum & erga homines esse oporteat. Alcib. Quando verò tempus illud erit, Socrates ? & quis illud doceaturus est ? Lubentissimè enim viderem hunc hominem quifnam ipse sit, Socr. Hic ille est nimirum qui de te curam gerit, . . . Alcib. Auferat sive caliginem, sive quid aliud voluerit. Ità enim me comparavi, ut nihil eorum quæ in me impperaverit, subterfugiam, quicunque tandem fuerit vir ille,*

raison elle-même qui nous fait sentir par ses incertitudes & ses variations, la nécessité d'une révélation (a).

§. I I.

D. Comment les vérités enseignées par la raison, montrent-elles la nécessité d'une révélation ?

R. Ces vérités, pour faire une impression profonde & durable, pour étendre & fixer leur conséquence, ont besoin d'un développement & d'une efficace que la raison ne sauroit leur donner. Plus il est constant, par le suffrage de la raison, que l'ame ne finit point avec le corps, & que l'ordre souvent violé dans ce monde, doit être rétabli dans un autre; plus il est juste de recourir à une lumière supérieure, pour savoir avec certitude le sort de l'ame séparée du corps, & le traitement que Dieu réserve aux bons & aux méchants. La

dummodò melior sim evasurus. Plato Alcib. 2, Ce passage, & quelques autres, ont fait croire à quelques Auteurs que Platon, éclairé d'en haut, avoit vécu dans l'attente du Messie, & du Législateur des Chrétiens.

(a) On peut considérer la raison humaine comme semblable, en quelque sorte, à ces palais enchantés des Poëtes, qui, dans l'étendue d'une enceinte immense, comprenoient des appartements magnifiques, des jardins, des forêts, des lacs, des cavernes, & des précipices. C'est un vrai labyrinthe où se perd quiconque ne se défie pas des galeries tortueuses de ce séjour insidieux. Le grand Architecte qui l'a fait, nous a donné un fil pour nous diriger & nous conduire dans ces contours si multipliés & si dangereux. Ce fil est la foi de la révélation, l'autorité d'une Religion divine :

*Hic labor ille domus & inextricabilis error ;
Dædalus ipsè dolos tecti ambagesque resolvit,
Cæca regens filo vestigia.* Æn. VI.

raison ne nous dit rien de précis là-dessus ; & quand il s'agit de craintes ou d'espérances dont les unes doivent être le frein du vice, les autres le mobile de la vertu, & la consolation des malheurs, celles dont l'objet est vague & indéterminé, ne peuvent produire que de foibles effets. Les hommes ont besoin pour résister à de violentes passions, pour affronter de grands dangers, pour ne pas succomber à des maux extrêmes, pour faire des actions héroïques par des motifs purs ; ils ont besoin, dis-je pour tout cela d'une perspective de l'avenir, plus distincte & plus détaillée que la raison ne peut la leur offrir.

§. III.

D. N'avez-vous pas dit encore, que l'histoire de tous les temps déposoit contre la suffisance des lumieres naturelles en matiere de Religion ?

R. « Les Nations les plus éclairées & les plus
 « sages, dit M. Bossuet, les Chaldéens, les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, Hist. des
 PHist. univ.
 2 part. n. 59
 page 206
 éd. de 1682.
 « étoient les plus ignorants & les plus aveugles
 « sur la Religion ; tant il est vrai qu'il faut y
 « être élevé par une grace particuliere & par une
 « sagesse plus qu'humaine. Qui oseroit raconter
 « les cérémonies des Dieux immortels & leurs
 « mysteres impurs ? Leurs amours, leurs cruautés,
 « leurs jalousies, & tous les autres excès étoient
 « le sujet de leurs fêtes & de leurs sacrifices, des
 « hymnes qu'on leur chantoit, & des peintures
 « que l'on consacroit dans leurs Temples. Ainsi,
 « le crime étoit adoré & reconnu nécessaire au
 « culte des Dieux. Le plus grave des Philosophes
 « défend de boire avec excès, si ce n'est dans les
 « fêtes de Bacchus, & à l'honneur de ce Dieu,

» Un autre , après avoir sévèrement blâmé toutes
 » les images malhonnêtes en excepte celles des
 » Dieux qui vouloient être honorés par ces in-
 » famies. On ne peut lire sans étonnement les
 » honneurs qu'il falloit rendre à Vénus, les prof-
 » titutions qui étoient établies pour l'adorer. La
 » Grèce , toute polie & toute sage qu'elle étoit ,
 » avoit reçu ces myſteres abominables. Dans les
 » affaires preſſantes, les Particuliers & les Ré-
 » publiques vouoient à Vénus des Courtiſanes ;
 » & la Grèce ne rougiſſoit pas d'attribuer ſont
 » ſalut aux prieres qu'elles faiſoient à la Déeſſe.
 » Après la déſaite de Xercès & de ſes formida-
 » bles armées, on mit dans le Temple un tableau
 » ou étoient représentés leurs vœux & leurs pro-
 » ceſſions , avec cette inſcription de Symonide ,
 » Poète fameux : *Celles-ci ont prié la Déeſſe Vê-*
 » *nus , qui pour l'amour d'elles a ſauvé la Grèce.*
 » S'il falloit adorer l'amour , ce devroit être du
 » moins l'amour honnête , mais il n'en étoit pas
 » ainſi. Solon , qui le pourroit croire , & qui at-
 » tendroit d'un ſi grand nom une ſi grande infa-
 » mie ! Solon , dis-je , établit à Athènes le Temple
 » de Vénus la prostituée ou de l'amour impudi-
 » que. Toute la Grece étoit pleine de Temples
 » conſacrés à ce Dieu , & l'amour conjugal n'en
 » avoit pas un dans tout le Pays. Cependant ils
 » déteſtoient l'adultere dans les hommes & dans
 » les femmes. La ſociété conjugale étoit ſacrée
 » parmi eux. Mais , quand ils s'appliquoient à la
 » Religion , ils paroiſſoient comme poſſédés par
 » un eſprit étranger , & leur lumière naturelle les
 » abandonnoit. La gravité Romaine n'a pas traité
 » la Religion plus ſérieuſement , puisſqu'elle con-
 » ſacroit à l'honneur des Dieux les impuretés du

P H I L O S O P H I Q U E. 245

» Théâtre , & les sanglants spectacles des gladi-
 » teurs ; c'est-à-dire , tout ce qu'on pouvoit ima-
 » giner de plus corrompu & de plus barbare.
 » Mais je ne fais si les folies ridicules que l'on
 » mêloit dans la Religion, n'étoient pas encore
 » plus pernicieuses, puisqu'elles lui attiroient tant
 » de mépris; pouvoit-on garder le respect qui
 » est dû aux choses divines, au milieu des im-
 » pertinences que contenoient les fables, dont la
 » représentation , ou le souvenir, faisoit une si
 » grande partie du culte divin? Tout le service
 » public n'étoit qu'une continuelle profanation,
 » ou plutôt une dérision du nom de Dieu; & il
 » falloit bien qu'il y eut quelque puissance en-
 » nemie de ce Nom sacré, qui ayant entrepris
 » de le ravilir, pousât les hommes à l'employer
 » dans des choses si méprisables, & même à le
 » prodiguer à des sujets si indignes. . . . Si quel-
 » ques Philosophes osoient enseigner que les sta-
 » tues n'étoient pas des Dieux, comme l'enten-
 » doit le vulgaire, ils se voyoient contrainsts de
 » s'en dédire: encore après cela étoient-ils bannis
 » comme impies, par des sentences de l'Aréo-
 » page. Toute la terre étoit possédée de la même
 » erreur: la vérité n'y osoit paroître. Le Dieu
 » Créateur du monde n'avoit de Temple ni de
 » culte qu'en Jérusalem. Quand les Gentils y en-
 » voyoient leurs offrandes, ils ne faisoient autre
 » honneur au Dieu d'Israël, que de le joindre
 » aux autres Dieux. La seule Judée connoissoit
 » sa sainte & sévère jalousie, & savoit que parta-
 » ger la Religion entre lui & les autres Dieux,
 » étoit la détruire. » Voilà l'homme abandonné
 » entre les bras de sa raison. Il se précipite dans
 » les égaremens les plus monstrueux, alliant ce

*Notus in Ju-
 daâ Deus :
 in Israël ma-
 gnum nomen
 ejus. Pl. 76*

qu'il y a de plus abominable avec ce qu'il y a de plus sacré. Le seul Juif, éclairé par la révélation, se sauve de la corruption générale. Que concluons-nous de cet excellent tableau ? Il n'est pas besoin d'une longue spéculation pour en déduire la nécessité d'une révélation : jamais conséquence ne fut plus liée avec son principe.

§. I V.

D. Quelle espèce de preuve contre la suffisance de la Religion naturelle, découvrez-vous dans l'état général du monde & la conduite de tous les Peuples ?

R. La Religion naturelle qu'on voudroit substituer à la révélation, ne se trouve établie dans aucune Société. Je parcours toutes les plages de la terre, je trouve par-tout des cultes appuyés sur des révélations vraies ou fausses : me renvoyer donc à la Religion naturelle, c'est m'envoyer hors du monde. Aucune Nation grossière ou civilisée, ignorante ou instruite des Arts & des Sciences, ne s'en rapporte à la seule raison pour déterminer le culte dû à Dieu. Le sage Maître de l'univers exigeroit-il un culte qui n'existe nulle part ? Nos Philosophes reprochent à la Religion Chrétienne de n'être pas assez répandue : leur Religion prétendue naturelle est encore à naître (a).

(a) On peut placer ici cette observation de M. Turretin, dans son traité si généralement estimé de la Religion chrétienne : « Il y a des projets qui paroissent beaux en idée, & qui sont insoutenables dans la pratique. Celui des Dèistes est de ce nombre. Ils forgent à plaisir des tableaux de religion naturelle, & des relations de cer-

P H I L O S O P H I Q U E. 247

D: La Religion naturelle n'a-t-elle point été suivie par Abraham & pas Noé? n'est-elle pas florissante aujourd'hui chez les Lettrés de la Chine?

R. 1.^o Si, pour montrer l'existence d'une révélation, & la réalité de notre culte, nous étions obligés de recourir à Abraham, à Noé, & aux Lettrés de la Chine, que diroient les Philosophes? Une révélation concentrée depuis tant de siècles dans un si petit nombre de Croyants, ne doit pas être fort propre à éclairer le genre-humain, & son étendue ne fait pas grand honneur à l'efficacité de ses lumières.

2.^o La Religion des Patriarches avoit des sacrifices & des rites approuvés de Dieu. Ses dogmes n'étoient pas seulement des leçons de la raison, mais de Dieu même. La naissance future du Messie avoit été relevée à Adam (a), à Abra-

Gen. iv, 20.
vii, 10, 21.
xv, 9, &c.
xvii, 10, 12.
&c.

» tains pays imaginaires, pour faire croire que l'on vivoit
» heureux sous cette loi. Par malheur tout cela n'existe
» que dans leur cerveau; c'est la république de Platon. Ils
» n'ont pu encore trouver sous le Ciel un Peuple qui profes-
» sât réellement leur naturalisme : & véritablement il n'y
» en a point. Supposé qu'on réussît à amener une Nation à
» ce point-là, elle ne s'y tiendrait pas long-temps. Vous la
» verriez bientôt tomber, ou dans un entier oubli de Dieu,
» ou dans les dernières superstitions; & pour un petit nom-
» bre d'esprits qui sauroient garder un juste milieu, le gros
» du monde iroit tout droit, ou à l'irréligion, ou à l'extra-
» vagance. C'est ce qui est arrivé à tous les Peuples qui
» n'ont pas été favorisés de la lumière céleste. » *Véris. de la Relig. Chrét.* T. 1, Sect. 1. ch. 6.

(a) *Inimicitias ponam inter te & mulierem, & seminum tuum & semen illius : ipsa conteret caput tuum, & tu insidiaberis calcaneo ejus.* Gen. III. 15.

ham (a). La Tradition primitive, toute récente encore, & transmise par un petit nombre de générations, étoit une autorité suprême & infailible, qui décidoit les choses controversées, &c. &c. Il n'y a nulle apparence d'une Religion purement naturelle dans tout cela.

Diner de
Boulainvil-
liers, p. 91.
Philos. de
l'Hist. ch. 1,
8, p. 91.

3.^o Ces Lettrés de la Chine, que M. de V. nous donne pour un excellent modèle de la Religion naturelle, sont de purs Athées, selon ce même Philosophe. Voilà une alliance fort heureuse, & qu'on ne se fût pas avisé de soupçonner. Le fait est que ces Lettrés en général ne sont ni Athées, ni Disciples de la raison naturelle. Les uns sont idolâtres, les autres adorent Dieu, & lui rendent le culte qu'ils croient le meilleur; quelques-uns sont Chrétiens, quelques-uns Athées, plusieurs ne savent eux-mêmes ce qu'ils croient, ni ce qu'ils ne croient pas: il en est comme de nos Philosophes, mais avec moins de subtilité. Au reste, ces Lettrés Chinois ne font pas grand honneur à la Religion naturelle, supposé que ce soit la leur. Il n'y a point de Pays au monde où les hommes en place (qui sont tous de la secte des Lettrés) soient aussi avides d'argent qu'à la Chine, & où ils aient donné des exemples aussi atroces & aussi multipliés de toutes sortes de cruautés. Ce qu'on raconte des Caligula, des Néron, des Atila, n'est rien en comparaison de ce qu'ont commis dans le siècle précédent les List-ching, les Chingchi-cang, & les Chankien-chong, qui étoient des Lettrés. Ce dernier fit périr 400,000 filles dans une occasion,

(a) *Benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ.*
Gen. XXII. 18.

Voyez l'*Histoire de la conquête de la Chine*, T. 2, p. 63. Tout ce que nos beaux esprits nous rapportent de la haute sagesse, des grandes vertus de ces Lettrés, est démenti par des témoins oculaires, voyez *Apol. de la Relig.* chap. XI, §. 4. Nos Philosophes cherchent ordinairement leurs exemples à l'extrémité de l'Asie & de l'Afrique, ou dans l'obscurité des siècles les plus reculés. L'erreur ne sauroit mettre trop d'espace entre ses prétentions & ses preuves.

§. V.

D. Quoique la Religion naturelle soit insuffisante par elle-même ; soutenue par les lumières & la doctrine des Sages qui travaillent à l'établir parmi nous, ne peut-elle pas tenir lieu de la Révélation ?

R. 1.^o Si ces hommes ne croient pas à la révélation, ils n'ont d'autres lumières, d'autre doctrine que celle de la raison, qui est le principe de la Religion naturelle ; ils ne peuvent donc consacrer à cette Religion plus de sagesse qu'ils n'en ont reçue de la raison, & qu'elle n'en a elle-même ; or nous avons montré que cette sagesse ne suffisoit pas.

2.^o Il ne suffit pas de connoître la Religion naturelle & de l'expliquer dans des brochures, il faut l'enseigner au Peuple, aux idiots, aux sauvages ; & pour cela se faire au climat, aux mœurs, à la nourriture, à l'habitation de ceux qu'on veut instruire. Il faut sur-tout prêcher d'exemple. Il seroit à souhaiter pour l'honneur de la philosophie, que nos Docteurs anti-Chrétiens, devenus Missionnaires, eussent déjà policé, humanisé, réuni en corps de République une Nation sauvage, &

Voyez ci-
dessus, L. 1,
ch. 5, §. 2.

nous eussent montré de quoi leur morale & leur Religion naturelle sont capables. Platon ne put engager une seule bourgade de la Grèce à vivre selon ses maximes. Nos Philosophes seroient-ils plus habiles, ou plus heureux? L'on ne voit ni plus de sagesse, ni plus de probité, ni plus de zèle pour le culte de l'Eternel chez ces défenseurs de la Religion naturelle, que chez les partisans de l'Athéisme; & ce que nous avons dit des uns, est également vérifié par les autres.

3.^o Ces Sages, si zélés en faveur de la Religion naturelle, n'ont pu encore nous dire exactement en quoi elle consistoit. Je n'ai pas vu deux Philosophes qui m'en aient donné la même idée, qui aient donné la même étendue à ses preuves, à ses dogmes, à ses loix. Tous ceux que j'ai consultés là-dessus se sont réfutés les uns les autres. Il faut adorer Dieu, disent-ils, & être honnête homme. Mais qu'est-ce qu'être honnête homme? C'est sur quoi ils ne sauroient s'accorder. Il n'en faut pas être surpris. Dès qu'on a secoué tout joug d'autorité pour n'écouter plus qu'une raison, toujours disposée à faire accord avec de fortes passions, la morale naturelle s'obscurcit, comme la morale révélée s'est obscurcie chez les Protestants par le mépris des décisions de l'Eglise. « Que l'on

Histoire des
Variat.

« se mette à raisonner, dit M. Bossuet, sur la Doctrine des mœurs, sur les inimitiés, sur les usures, sur le mensonge, sur la chasteté, sur le mariage, avec ce principe qu'il faut réduire l'Ecriture à la droite raison, où n'ira-t-on pas? N'a-t-on pas vu la polygamie enseignée par les Protestants & en spéculation & en pratique? . . . Mais quand on en fera là, que sera-ce que ce *bon sens* dans les mœurs, sinon ce qu'il plaira à un chacun. . . Il

» faudra réduire tout à la généralité de l'amour de
 » Dieu & du prochain , en quelque sorte qu'on
 » l'applique & qu'on le tourne après cela... Com-
 » bien ont dogmatisé les Anabaptistes & autres
 » Enthousiastes sur les sermens, sur les châtimens,
 » sur la maniere de prier, sur les mariages, sur la
 » magistrature, sur le gouvernement ? Les Soci-
 » niens combien ne se sont-ils pas mis au large
 » en ne soumettant aux peines de la damnation
 » que les habitudes vicieuses ? » La plupart de
 ces articles regardent autant la Religion naturelle
 que la Religion révélée. Or si, malgré leur respect
 pour la révélation, les Hérétiques ont varié sur
 tout cela, que sera-ce d'un homme qui n'aura
 plus d'autres règles que sa raison ? On a vu le plus
 sensé de nos Incrédules établir & renverser les
 mêmes systèmes avec un zèle égal ; raisonner pour
 & contre le duel ; faire l'apologie du suicide, &
 condamner cette frénésie ; affoiblir le crime de
 l'adultère, & établir les raisons les plus fortes
 pour en faire sentir l'horreur ; déclamer contre
 les Philosophes irréligieux, & favoriser leurs sen-
 timens ; attaquer l'existence de Dieu par des so-
 phismes, & confondre les Athées par des argu-
 mens invincibles ; combattre la Religion Chré-
 tienne par des objections captieuses, & la célé-
 brer par les plus sublimes éloges... Il est prouvé
 que les adversaires de la révélation ne peuvent se
 fixer à rien, & que leurs principes les conduisent
 directement à l'Athéisme ; que le Déiste & le
 Théiste ne peuvent se dissimuler leur inconsé-
 quence : un Athée zélé a démontré tout cela, &
 nous aurons occasion de l'observer plus d'une fois.
 Quand l'homme a fermé les yeux à la lumière de
 la Religion, quelques talents qu'il puisse avoir,

J. J. Rouf-
seau.

ses efforts n'aboutissent à rien ; il ne sait lui-même ce qu'il veut établir : il est savant , profond , éloquent à pure perte (a).

4.^o Quand même ils s'accorderoient & demeureroient fermes dans leurs principes, ne seroit-on pas en droit de leur demander les titres de leur enseignement ? Ou bien leur autorité seroit infail-
lible, ou elle ne le seroit pas : dans le premier cas, il faut un bon nombre de preuves & de preuves du premier ordre, pour constater cette infail-
lible ; dans le second, il sera libre de les croire, ou de ne les croire pas ; le plus fou sera celui qui croira sur la parole d'un homme faillible comme lui. S'ils disent qu'ils n'enseignent que la raison :
je la possède comme eux, & n'ai pas besoin de leur enseignement. « Quand on auroit recueilli,
« dit Locke, tous les préceptes de Solon, de Bias,
« de Zénon, de Cicéron & de Sénèque, & que,
« pour rendre l'ouvrage plus complet, nous irions
« jusques dans la Chine consulter Confucius & le
« sage Anacharsis en Scythie, comment un tel Re-
« cueil auroit-il pu devenir une règle fixe & une
« véritable copie de la loi sous laquelle nous vi-
« vons ? Seroit-ce d'Aristippe ou de Confucius qu'il
« auroit tiré son autorité ? Zénon avoit-il le droit
« de faire des loix au genre humain ? S'il ne l'avoit
« pas, tout ce que lui ou quelqu'autre Philosophe
« pouvoit dire n'étoit compté que pour le senti-
« ment d'un simple homme, que les autres peuvent
« recevoir ou rejeter , autrement il faudroit ad-

Christ. rai-
sonn. T. 1,
c. 14.

(a) *Oculos ubi languida pressit*
Nocte quies, nequidquam avidos extendere cursus
Velle videmus, & in mediis conatibus ægri
Succidimus. Æn. L. 12.

mettre également tout ce qu'a enseigné cet autre Philosophe, &c.

D. Des vues pures & un grand zèle pour la vérité ne suffisent-ils pas pour autoriser l'enseignement des Peuples? . . . Les Philosophes se contredisent, mais les Théologiens sont-ils toujours d'accord?

R. Plus les erreurs ont été monstrueuses, plus ceux qui les ont prêchées ont fait usage du nom de vérité. C'est la remarque de S. Augustin en parlant des Manichéens, & cette remarque s'est vérifiée dans tous les siècles. *Dicebant : veritas*, L. 3. *confess. veritas ; & multum eam dicebant mihi, & nusquam erat in eis.* J. J. Rousseau, qui connoît bien ses Collègues, nous donne le même avertissement, qui peut nous servir contre lui-même : « Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sement dans les cœurs des hommes de déso- lantes doctrines, & dont le scepticisme est cent fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les intelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère ; aux puissants & aux riches le seul frein de leurs passions ; ils arrachent du fond des cœurs, les remords du crime, l'espoir de la vertu, & se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est unifiable

Emile. T. 3.

P. 197.

« aux hommes ; je le crois comme eux ; & c'est ;
 « à mon avis , une preuve que ce qu'ils ensei-
 » gnent , n'est pas la vérité. » — Les Théologiens
 disputent aussi ; mais ils ne disputent pas sur le
 fondement de leur foi , sur les articles essentiels
 de leur Religion ; en un mot , ils ne se contredi-
 sent pas dans l'enseignement public des Peuples :
 si Pierre avoit prêché un Dieu , & Paul le Maté-
 rialisme ; si Jean avoit dit , *Jésus-Christ est ressuscité* ,
 & que Jacques l'eût nié , il n'y auroit point au-
 jourd'hui de Chrétiens dans le monde.

S. V I.

D. Quand on supposeroit la Religion naturelle
 suffisante pour honorer le Créateur d'un vrai cul-
 te , pour former les vertus & pour en assurer la
 récompense , pourroit-elle devenir la Religion
 des Peuples ?

R. L'homme ne s'en contenteroit pas ; son es-
 prit & son cœur demandent essentiellement un
 culte cérémoniel & analogue aux sens , fondé
 sur une révélation vraie ou fautive. C'est au moins
 ce que nos Philosophes assurent par-tout. Pour-
 quoi donc établir une thèse dont on prêche l'im-
 possibilité ?

C H A P I T R E I I I.

La Révélation.

D. LA RÉVÉLATION est nécessaire ; mais com-
 ment en démontrez-vous l'existence ?

R. Par la nécessité même. Un Dieu sage &
 bon n'a pu refuser à son plus bel ouvrage une

PHILOSOPHIQUE. 255

lumière nécessaire à sa félicité & à la connoissance des devoirs envers son Auteur. C'eut été abandonner sa créature, comme les Tartares abandonnent un ennemi au milieu des déserts, & les autruches leur progéniture sur les sables brûlants de l'Afrique.

*Crudelis quæ
si struthio in
deserto. Jer.
Thren. iv. 3.*

D. Cette multitude de cultes opposés qu'il se glorifient d'avoir Dieu pour auteur, & de posséder le dépôt précieux de la révélation, ne fait-elle pas un argument contre l'existence de la révélation ?

R. De ce qu'il y a plusieurs prétendants à une possession, une dignité, un Royaume, doit-on inférer que les objets de ces prétentions sont chimériques, & qu'il n'y a ni Royaume, ni possession à prétendre ? La comparaison est exacte dans toutes ses parties, & montre que cette objection est une preuve solide & naturelle en faveur de la révélation. On a toujours cru que le culte de la Divinité devoit être enseigné par elle-même. Si c'est là un préjugé, il est d'une espèce bien singulière, aussi ancien que le monde, aussi étendu que la terre habitée, plus durable que tous les ouvrages de l'industrie, que tous les établissemens de la politique. Un sentiment si général & si profondément enraciné, est la voix même de la nature, ou le souvenir ineffaçable d'une tradition perpétuée depuis les Auteurs du genre-humain, dans toutes les branches de leur postérité. Il n'est pas étrange que ce sentiment, qu'on trouve par-tout, ait reçu de fausses applications; mais pour que le fond même en fût faux, il faudroit de deux choses l'une, ou que l'homme eût été originairement formé avec une pente invincible vers l'erreur, ou du moins que la vérité, pour laquelle il étoit né, fût sortie

du monde aussi-tôt qu'elle avoit pu y paroître, sans qu'on puisse espérer de l'y voir rentrer.

CHAPITRE IV.

La Tolérance.

§. I.

D. **E**N CONVENANT que l'idée d'une révélation doit soutenir & expliquer les dogmes de la Religion naturelle, ne peut-on pas croire que la nature de cette révélation est indifférente, & qu'il suffit qu'elle persuade ?

R. Il y a un grand nombre de cultes fondés sur des révélations si évidemment absurdes, qu'il est impossible à un homme sensé de s'en persuader la vérité ; & des cultes de cette nature peuvent-ils plaire au souverain Maître du monde, au principe de toute sagesse & de toute raison ? Il y a des cultes insensés dans leurs dogmes, corrupteurs dans leurs rits, barbares dans leurs sacrifices ; qui peut dire sérieusement que Dieu accepte ceux-là ? & que voulant être honoré, il voit du même œil, & les hommages rendus à des êtres inanimés, physiques ou faits de main d'homme, à des animaux, à des génies malfaisants, à de prétendues divinités souillées des vices les plus infâmes, & les hommages qu'on lui adresse comme au Créateur de l'univers, au Maître unique & tout-puissant de la nature entière, à la justice, à la bonté, à la sagesse, à la sainteté par essence ?

D. La tolérance ne seroit-elle pas raisonnable, si elle se borneroit aux cultes qui reconnoissent un Dieu

Dieu unique, & dont les dogmes n'ont rien de contradictoire à ses attributs?

R. Si, à la foi d'un Dieu unique, on ajoute la foi d'un grand nombre d'erreurs, ce mélange ne peut que déplaire à la Divinité, qui exige essentiellement un culte pur, saint, & conséquent dans toutes ses parties. Quoi! le Chrétien qui rejette Mahomet comme un imposteur; le Mahométan, qui l'honore comme le plus grand des Prophetes; le Juif qui a crucifié Jesus-Christ comme un blasphémateur; le Chrétien qui le reconnoît pour le Messie prédit par les Prophetes & désiré par les Nations; le Déiste qui nie la révélation; le Juif, le Chrétien, le Mahométan, qui l'admettent; le Chrétien qui adore Jesus-Christ comme le Fils de Dieu, consubstantiel à son Pere; le Socinien, qui le met dans la classe des créatures: tous enfin offriroient-ils à la Divinité un hommage qui lui fût également agréable? Éloignons de nous cet horrible blasphème. L'Être suprême ne peut approuver des cultes qui se détruisent. C'est ici le cas de dire, avec l'Apôtre, que la justice & l'iniquité, la lumière & les ténèbres, la foi & l'infidélité, ne peuvent s'allier en aucune façon (a). Une Religion tolérante n'est pas un culte, c'est la destruction de tous les cultes. Un des plus grands hommes qu'ait eu le Calvinisme en France, & qui avoit été élevé dans le Tolérantisme, trouva dans l'examen de ce système les premiers motifs de son retour à l'Eglise, & de sa conversion. Il comprit & démontra ensuite dans

(a) *Quæ enim participatio justitiæ cum iniquitate? aut quæ societas luci ad tenebras? quæ autem conventio Christi ad Belial? aut quæ pars fideli cum infideli?* 1. Cor. 6.

Ouvres de un excellent Ouvrage, que la première conséquence de cet affreux système, étoit le renversement entier & l'antantissement de la Religion.

*M. Papin.
Exam. de la
Tolérance.*

S. I I.

D. Pourquoi la Tolérance détruiroit-elle tous les cultes ?

R. 1.^o Parce que l'indifférence pour tous les cultes contredit l'idée d'un Dieu unique, sage, saint & vrai.

2.^o Parce qu'elle suppose dans l'homme un mépris formel de la vérité, & une indolence à s'instruire incompatible avec ses devoirs envers Dieu.

3.^o Parce que la chaîne des vérités est indivisible, tous les anneaux se tiennent ensemble. Doutez d'un seul dogme révélé, vous ébranlez la croyance de tous les autres.

D. Sur quoi est fondée ce que vous dites là de l'indivisibilité des vérités religieuses ?

R. Sur la raison & sur l'expérience. La raison me dit, que si je ne me tiens à l'autorité infallible de la révélation, il n'y a plus de raisonnement ni d'autorité qui puisse fixer ma croyance ; & que si une fois, en matière de Religion, j'écoute mes caprices & mes goûts, si je m'érige en juge & en censeur des ouvrages & des attributs de Dieu, l'abyme des doutes & des erreurs est dorénavant pour moi sans barrière & sans fond. L'expérience confirme ce raisonnement par les exemples les

XI. Lettre plus multipliés. « Les Ministres Protestants, dit de la Mont, » J. J. Rousseau, ne savent plus ce qu'ils croient, » ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils disent . . . On

Quidam aberrantes conversi sunt in » leur demande si Jésus-Christ est Dieu ; ils » n'osent répondre . . . On leur demande quels » mystères ils admettent ; ils n'osent répondre . . .

» Leur intérêt temporel est la seule chose qui dé-
 » cide de leur foi. . . On ne fait ce qu'ils croient
 » ni ce qu'ils ne croient pas ; on ne fait pas même
 » ce qu'ils font semblant de croire. Leur seule ma-
 » nière d'établir leur foi, c'est d'attaquer celle des
 » autres. » M. Bossuet avoit fait la même observa-
 tion dans ses *Avertissements aux Protestants* ; &
 dans l'*Histoire des variations des Eglises Protec-*
tantes. Nous avons vu tout récemment (a) les Pro-
 testants Anglois se récrier contre le code de leur
 Religion si solennellement établie par les Rois qui
 s'en disoient les Chefs ; ils ont prétendu s'affran-
 chir du serment qui les lioit à la profession des
 dogmes Anglicans. Leurs raisonnemens ont paru
 si naturels & si solides, que, sans des raisons d'Etat,
 le serment étoit aboli. Peu de temps après les Alle-
 mands ont pris la même route, & ont raisonné
 avec une justice égale ; ils sont convenus qu'après
 avoir résisté à la voix de l'Eglise Catholique, à la
 Doctrine des Peres, à l'autorité de la tradition,
 les décisions de Luther étoient d'un poids très-in-
 suffisant pour fixer leur croyance (b). Les François
 s'en expliquent encore plus clairement (c). — Le
 Dictionnaire encyclopédique, qu'on peut bien ci-
 ter en cette matière, a rendu à cette vérité un
 hommage précieux. « Je finis cet Article par une

vaniloquum;
volentes esse
legis docto-
res, non in-
telligentes,
neque quæ lo-
quuntur, ne-
que de quibus
affirmant.
 1. Tim. 1.

Dict. Encyc.
 art. *Unitat-*
es Tom. 17.
 p. 200, édit.
 de Neuchâ-
 tel, 1763.

(a) En 1772.

(b) Voyez, entre autres, un Ouvrage imprimé à Berlin en 1774, *Frey mushige Gedanken*, &c. L'Auteur attaque les Livres les plus révérés des Protestants, il prouve que leurs symboles sont sans autorité, il en veut particulièrement à la confession d'Ausbourg ; ses arguments sont invincibles.

(c) Voyez le Mémoire présenté au Clergé pour la légis-
 lation des mariages des Protestants.

» réflexion dont la vérité se fera sentir à tout Lec-
 » teur intelligent. La Religion Catholique, Apof-
 » tolique & Romaine , est incontestablement la
 » seule bonne, la seule sûre & la seule vraie.
 » Mais cette Religion exige en même temps de
 » ceux qui l'embrassent la soumission la plus en-
 » tière de la raison. Lorsqu'il se trouve dans cette
 » Communion un homme d'un esprit inquiet, re-
 » muant & difficile à contenter, il commence d'a-
 » bord à s'établir juge de la vérité des dogmes
 » qu'on lui propose à croire; & ne trouvant point
 » dans cet objet de la foi un degré d'évidence que
 » leur nature ne comporte pas, il se fait Protec-
 » tant. S'apercevant bientôt de l'incohérence des
 » principes qui caractérisent le Protestantisme, il
 » cherche dans le Socinianisme une solution à ses
 » doutes & à ses difficultés, & il devient Soci-
 » nien. Du Socinianisme au Déisme il n'y a qu'une
 » nuance très-imperceptible, & un pas à faire; il
 » le fait. Mais comme le Déisme n'est lui-même,
 » ainsi que nous l'avons déjà dit, qu'une Religion
 » inconséquente, il se précipite insensiblement dans
 » le Pyrrhonisme; état violent, & aussi humiliant
 » pour l'amour-propre, qu'incompatible avec la
 » nature de l'esprit humain. Enfin il finit par tom-
 » ber dans l'Athéisme; état vraiment cruel, & qui
 » assûte à l'homme une malheureuse tranquillité,
 » à laquelle on ne peut guères espérer de le voir
 » renoncer (a).

(a) Un Théologien agréable appliquoit à la matière présente cette épigramme de Regnier :

*Déjà nous avons vu le Danube inconstant,
 Qui tantôt Catholique & tantôt Protestant,*

Finis sa course vagabonde,

Par n'être pas même Chrétien,

P H I L O S O P H I Q U E. 161

D. Delà ne pourroit-on pas conclure que, par une progression contraire, un Déiste de bonne foi doit arriver à la connoissance & à la profession de tous les dogmes de la vraie Religion ?

R. Le savant Evêque du Puy le prouve d'une manière fort intelligible. Les Déistes pour être conséquents, doivent devenir Chrétiens & Catholiques. L'Auteur du *Système de la Nature* les force à cet aveu. On ne doit pas s'étonner que ce monstrueux Auteur ait mêlé quelques vérités parmi tant d'erreurs, & que vaincu lui-même dans une cause aussi mauvaise, aussi désespérée que celle de l'Athéisme, il ait le triste avantage d'envelopper dans sa défaite d'autres incrédules, qui voudroient ne pas combattre avec lui. Il les confond en leur rappelant la méthode qu'ils ont suivie pour abjurer le Christianisme. Cet argument *ad hominem* est d'une force qu'aucune subtilité ne peut affoiblir. Il se réduit à ceci : Vous croyez un Dieu que vous ne pouvez comprendre, vous le croyez malgré des objections auxquelles votre raison ne répond pas ; vous le croyez sur des preuves qui éclipsent à vos yeux ces objections : donc vous n'êtes pas en droit de rejeter les mystères du Christianisme, précisément parce qu'ils sont inconcevables. Donc les difficultés que vous leur opposez ne suffisent pas pour les rendre incroyables. Donc on peut & on doit les croire, si la réalité en est établie par des preuves égales dans leur genre à celles qui vous ont déterminés à croire un Dieu. Donc il faut examiner ces preuves, les examiner avant tout, les examiner avec la plus scrupuleuse attention, & ne prendre son parti que d'après cet examen. Pour ce qui est des Théistes, l'Auteur du *système de la Nature* les repousse vers le Chris-

La Religion
vengée de l'in-
crédulité par
l'incrédulité
même, p. 131.

tianisme par la doctrine qui les distingue des simples Déistes: car en reconnoissant l'existence de Dieu, ils avouent que l'homme lui doit un culte. Si cela est, leur demande-t-il, quelle règle suivre dans ce culte que nous devons rendre à Dieu? La question est pressante, & d'autant plus que la manière d'honorer Dieu n'est pas uniforme sur la terre. Nous avons fait voir que la Religion naturelle étoit insuffisante, que l'indifférence entre les différents cultes qui réclament la révélation étoit une absurdité. Il faut donc choisir, & se fixer. Or les motifs capables de persuader fortement & constamment ne se trouvent que dans la Religion véritable, marquée du sceau & de la main de Dieu.

S. I I I.

D. La Doctrine de la Tolérance n'est-elle pas amie de la modération, de l'humanité & de la paix?

R. 1.^o Opposer à une vérité clairement démontrée quelques imaginations de Philosophes, sous prétexte de modération, c'est une Logique peu propre à donner des règles de raisonnement. Il faudra nier le jugement de Dieu, l'enfer, la résurrection des morts, parce que tout cela effraie & afflige des hommes pervers & indifférents dans la recherche de la vraie Foi. . . . La Religion n'est pas un système, ni une Philosophie sur laquelle il soit permis de varier, mais un devoir capital. Les Philosophes Tolérants imitent ces faux Prophètes qui pansoient les plaies du peuple, en disant, *la paix, la paix, lorsqu'il n'y avoit point de paix* (a).

(a) *Et curabant contritionem filiarum populi mei cum ignominia, dicentes, pax, pax, & non est pax.* Jerem. 6.

Le nom de paix ; dit un Pere , est imposant ; l'idée de l'unité est belle ; mais cette paix ne peut se trouver que dans l'unité de l'Eglise & de la Doctrine , autrement ce n'est plus la paix de Jesus-Christ (a). Si la Foi qui conserve l'Empire est en sûreté , disoit un grand Evêque à un Empereur , voilà la charité digne de nos vœux , voilà la charité qui est plus grande que l'Empire même (b).

2.° La Tolérance relâchant les liens de la Religion , & affoiblissant son influence sur le bonheur des Peuples & la sécurité des Etats , n'est pas plus amie de l'humanité que le Déisme & l'Athéisme , où elle conduit par degré , ainsi que nous venons de le démontrer.

D. D'où vient que presque toutes les Sectes Chrétiennes professent la Tolérance théologique , & que la seule Religion Catholique ne connoît pas d'autre voie de salut que celle qu'elle enseigne ?

R. Les Hérétiques ne peuvent être Intolérants sans être inconséquents dans leur maniere de procéder. Quiconque renonce aux enseignements de l'Eglise pour se former à son gré un système de Religion , ne doit pas trouver mauvais que les autres usent de la même liberté ; le particulier n'a pas droit de dominer sur la foi du particulier. L'autorité visible de l'Eglise une fois rejetée , où , ce qui revient au même , la raison établie comme

(a) *Speciosum quidem nomen est pacis , & pulchra est , opinio unitatis. Sed quis ambigat eam solam Ecclesiæ atque evangeliorum unitatem pacem esse , quæ Christi est.* Hilar. Lib. contrâ Auxent.

(b) *Hæc est charitas expetenda , hæc est charitas major imperio , si fides tua sit , quæ servat imperium.* Ambrosius ad Valentin. de non restituendâ arâ victoriæ.

régle suprême de la foi, la liberté de penser doit être admise pour tous. C'est d'après ce principe que Tertullien concluoit que les Disciples de Valentin & de Marcien pouvoient, aussi-bien que leurs Maîtres, innover dans la foi selon leurs caprices (a). Mais si les Catholiques ne tolèrent aucune secte opposée à leur société, on ne sauroit les accuser d'inconséquence dans leur marche ; ils déclarent ouvertement qu'ils ne sont point les auteurs de leur Doctrine, mais qu'ils l'ont reçue de Jésus-Christ par le canal des Apôtres & de leurs successeurs, qu'ils reconnoissent pour les légitimes interprètes de cette science divine, auxquels tous les Fidèles sont obligés d'obéir & de soumettre leur manière de penser dans les disputes qui s'élèvent sur la Foi. C'est pourquoi s'ils ne veulent pas accorder aux novateurs la liberté de régler leur croyance suivant leur idée, c'est qu'ils ne la prennent pas pour eux-mêmes. Ils ont reçu la Foi comme un dépôt sacré ; ils veulent que leurs frères la conservent de même.

D. L'Intolérance théologique ou le dogme d'une seule Religion véritable & indispensablement requise au salut entraîne-t-elle nécessairement l'Intolérance civile ?

R. 1.^o Quelque conduite que puissent tenir les Souverains à l'égard des différentes Religions qui regnent dans leurs Etats, ou qui voudroient s'y insinuer, l'unité d'un culte approuvé de Dieu sera toujours une vérité incontestable, L'Intolérance

(a) *Idem licuit Valentinianis quod Valentino, idem Marcionistis quod Marcioni, de arbitrio suo fidem innovare. Tertull. de Præscript. n. 42.*

théologique est donc une chose très-indépendante de la Tolérance civile.

2.^o Il est évident qu'un Prince justement persuadé de la vérité des dogmes reconnus par ses Sujets, doit en autoriser & maintenir la croyance selon tous les moyens que sa puissance lui a mis en main. Si son Royaume est entièrement orthodoxe, pourquoi permettroit-il le mélange de la zizanie avec le bon grain ? Si l'erreur y est établie avec la vérité, pourquoi ne marqueroit-il aucune prédilection ? Si la vérité en est exclue, pourquoi n'affoiblirait-il pas le pouvoir de ses adversaires ? La persécution est sans doute un mauvais moyen d'instruire & de convaincre ; mais faut-il pour cela que le fidèle & l'infidèle soient exactement dans le même ordre civil ? S. Augustin remarque que les remèdes temporels sagement employés sont très-propres à guérir l'indifférence pour les choses du Ciel (a). Dieu lui-même les emploie, & ramène par-là une infinité d'âmes égartées. Bayle a beau déclamer contre S. Augustin, & l'appeller *Prédicateur de la persécution*. Ce Pere ne dit rien que la raison & l'expérience n'aient approuvé, & sa doctrine est très-éloignée d'une doctrine persécutante.

D. Outre les raisons que l'unité de Religion suggere contre la Tolérance civile, générale & indéfinie, n'y en a-t-il pas d'autres fondées sur le bonheur & la sécurité des États ?

(a) *Qui nescio quid vi consuetudinis nullo modo mutari in melius cogitarent, nisi hoc terrore percussi sollicitam mentem ad considerationem veritatis intenderent.* Augustin, adv. Donat.

R. L'histoire de tous les temps nous apprend, que les Sectaires une fois affranchis des Loix de la véritable Religion, n'ont pas plus respecté l'autorité temporelle que l'autorité de Dieu: & que les guerres civiles, les révoques, les conspirations ont toujours marché à la suite de l'hérésie & du schisme. Un Panégyriste de la Tolérance a beau nous dire, que deux Religions, troublent l'État, mais que trente y demeurent tranquilles. L'exemple de Constantinople, qu'il cite, nous apprend que cette tranquillité est due au glaive Ottoman, qui assure la conservation de l'Alcoran, & qui punit de mort une parole contre la doctrine du Prophète Arabe. Cette tranquillité d'ailleurs n'est qu'apparente, & se dément à la première occasion. Le germe des dissensions & des révoltes existe, quoiqu'il ne se développe pas toujours (a).

D. Les Défenseurs mêmes de la Tolérance n'ont-ils pas fourni contre elle un argument invincible?

R. Voici un raisonnement fort simple tiré de leurs principes. Ils conviennent que l'Athéisme est le plus grand fléau du genre-humain. J. J. Rousseau dit qu'il faut punir les Athées qui dogmatisent. Le Dictionnaire encyclopédique les juge dignes de mort, ainsi que les Déistes qui nient une Providence. Or nous avons montré que le mépris de la révélation, & même l'indifférence de Religion conduisoit à l'Athéisme.

Ant. Athéisme.

(a) On a vu tout récemment les Grecs Schismatiques de Moldavie, de Valachie, de la Morée, des îles de l'Archipel, de la Palestine, de l'Égypte, &c. se révolter contre

PHILOSOPHIQUE. 267
La Tolérance est donc aussi nuisible que l'Athéisme, puisqu'elle en est la Mere (a).

CHAPITRE V.

Diversité des Cultes établis parmi les Hommes.

§. I.

D. COMMENT doit raisonner un homme persuadé des absurdités de la Tolérance, & convaincu de l'unité du culte qu'exige le Maître du monde?

R. Il doit faire cette réflexion simple & naturelle. Si l'Être des êtres n'a adopté qu'un culte, ce culte doit avoir le caractère & les marques de la Divinité dont il est l'ouvrage : je dois donc le chercher & espérer de le distinguer entre tous les cultes qui divisent les hommes. On peut les réduire à quatre. L'Idolâtrie, le Mahométisme,

leur Souverain ; & cela, parce qu'ils professoient la même religion que les ennemis de l'Etat. M. de V. cherche toujours des exemples au loin, & est toujours malheureux dans le choix.

(a) Si quelqu'un demandoit qui l'emporte en méchanceté, l'enfant ou la mere :

Crudelis mater magis, an puer improbus ille ?

Virgile fourniroit pareillement la réponse :

Improbus ille puer, crudelis tu quoque mater.

Eclog. 8.

le Judaïsme, & le Christianisme. Le plus raisonnable & le plus prouvé de ces cultes, est celui que Dieu a établi, & que je lui dois.

D. L'homme est-il obligé de chercher la véritable Religion, d'en étudier les marques & les preuves selon l'étendue de ses lumières ?

R. C'est comme si l'on demandoit : les volontés de l'Être suprême sont-elles assez respectables, pour que l'homme soit étroitement obligé de s'en instruire ? Les vérités, les promesses, les menaces, les récompenses, les châtimens annoncés par la Religion, sont-ils un objet assez grand pour intéresser l'homme ? La négligence, l'indolence ou la prévention sur ce point, est-elle susceptible d'excuse, ou doit-elle être regardée comme un crime ?

S. I I.

D. Quel jugement un homme instruit portera-t-il de l'idolâtrie ?

R. Celui que les Sages de tous les temps en ont porté. Il n'y a pas dans cette Religion absurde de quoi arrêter un moment les regards d'un homme qui cherche la vérité. Toutes les Idoles de la terre, selon la remarque de S. Augustin, condamnent d'une voix forte la stupidité de leurs adorateurs, & s'écrient : *Ipse fecit nos & non ipsi nos.*

D. L'idolâtrie reléguée aujourd'hui chez quelques Nations barbares, n'a-t-elle pas été sage & sublime chez les Grecs & les Romains ?

R. Un de nos Philosophes travaille à nous le persuader ; il ne se lasse pas de vanter la prétendue magnificence de ce culte monstrueux, & voudroit nous persuader que c'étoit une chose édi-

PHILOSOPHIQUE. 169

fiante d'adorer autant de dieux que de créatures dépendantes du vrai Dieu ; autant de vices érigés en dieux, qu'il y avoit de dieux amateurs ou protecteurs du vice, & d'honorer tous ces dieux par les plus abominables désordres (a). Nos Philosophes croient avoir trouvé le secret d'une teinture qui blanchit tout ce qui est noir, & qui noircit tout ce qui est blanc.

V. M. Boſſuet, ei-deſſus, ch. 2.

Candida de nigris, & de candentibus atra.

D. Est-il bien vrai que les anciens Païens adoroient les statues ? Ne regardoient-ils pas les Idoles comme des figures symboliques de la Divinité ?

R. 1.^o Quand cela seroit, eût-il été fort raisonnable d'adorer un Jupiter, une Junon, une Vénus, &c. sous des figures symboliques ?

2.^o Quoique quelques Philosophes ne plaçassent point la Divinité dans les plantes, les bois, le métal, &c. l'Ecriture nous apprend que le gros des Idolâtres adoroient toutes ces choses, & les regardoient comme des dieux (b). Les Païens

(a) Ces sacrifices & ces cérémonies sont avoués par tous les Auteurs Païens. On ne peut les lire sans horreur dans les Ecrits pleins de zèle que les saints Peres ont publiés sur ces infames superstitions. M. de V. n'en est sans doute pas mieux instruit que les Origènes, les Tertullien, les Lactance, les Clément d'Alexandrie, &c. On peut voir sur-tout ce dernier dans l'*Avertissement aux Païens*, L. 2, c. 3.

(b) *Deus autem noster in celo, omnia quaecumque voluit fecit. Simulacra gentium argentum & aurum, opera manuum hominum. Os habent & non loquentur, &c. Psal. 113.*

conviennent de la même chose. Stilpon chassé d'Athènes pour avoir dit que la statue de Minerve n'étoit point une Divinité, s'excusa en disant que c'étoit une *Déesse*, mais point un *Dieu*. Sur quoi Bayle remarque que l'idée qui divinisoit les statues mêmes, étoit donc alors généralement reçue. M. de Voltaire après Julien l'Apostat, nous cite en témoignage contraire quelques Epicuriens qui nioient toute Divinité, & qui par conséquent ne peuvent avoir parlé comme les idolâtres. Confondus par les Chrétiens, les Païens ont déguisé leurs extravagances le mieux qu'ils ont pu, & l'idolâtrie a pris toutes sortes de figures pour cacher ses traits naturels, mais les faits & les aveux subsistent malgré les artifices d'une apologie tardive. A Ephèse, on reprochoit à S. Paul comme un blasphème énorme, d'avoir dit que les mains des hommes ne pouvoient former des Dieux (a). Peut-on exprimer plus clairement la croyance des Anciens que le judicieux Horace ?

*Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum,
Cum faber incertus scamnum faceret ne Priapum;
Maluit esse Deum : Deus inde ego. L. 1. Sat. 8.*

D. N'avez-vous pas dit ailleurs que les Anciens avoient toujours conservé l'idée d'un seul Dieu invisible, tout-puissant, éternel ?

R. Oui, mais par-là leur culte étoit-il moins absurde ? ce mélange d'erreurs avec un dogme si simple & si sublime, n'est-il pas en quelque sorte plus étonnant qu'une ignorance totale de la Divi-

(a) *Paulus hic suadens, avertit turbam, dicens : quoniam non sunt Dii, qui manibus fiunt. Act. 19, 26.*

nité (a) : Il semble qu'effrayés de la destinée que la foi d'un Dieu prélagé aux hommes pervers, ils aient voulu faire une espèce de diversion en faveur de leurs désordres, & affoiblir par des fantômes imbécilles & vicieux, l'idée d'un Être saint, juste, tout-puissant & terrible (b).

S. I I L.

D. Quelles sont les raisons qui empêchent un esprit raisonnable de s'attacher à la Doctrine de Mahomet ?

R. 1.^o Le Mahométisme est moins un culte réglé, établi sur l'autorité d'une révélation quelconque, qu'un Déisme commode, accompagné de quelques pratiques peu gênantes.

2.^o L'Alcoran est la seule & unique preuve de cette Religion ; c'est un Livre isolé, qui n'est lié à rien, appuyé sur rien, & qui n'a d'autre garante que son Auteur. C'est la judicieuse réflexion du savant Evêque d'Avranche, M. Huet : *Alcorano uno omne Muhammedanorum doctrinæ præsidium* Dem. Es. 620. *continetur*. Il prouve cette assertion avec une étendue & une évidence qui ne laisse rien à désirer. Plusieurs Auteurs ont démontré la même chose (a).

3.^o Cette législation rapsodique est un tissu de

(a) *Cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt.* Rom. 1, 21.

(b) *Mutaverunt gloriam incorruptibilis Dei in similitudinem imaginis corruptibilis hominis, & volucrum, & quadrupedum & serpentium.* Ibid. v. 23.

(c) V. Ludovici Vives de Mahomete & Alcorano censuram. — Cribrationum Alcorani Libros tres à Card. Cusé, — Alcoranorum à Bibliandro edit. cum notis, 1550.

choses recueillies dans les Livres des Juifs & des Chrétiens, & sur-tout dans l'ancien Testament. L'ignorance du Rédacteur y a fait des anachronismes & des bévues sans nombre, jusques-là que la Mere de Jésus y est confondue avec Marie sœur d'Aaron. Il n'y a aucune liaison, aucune dépendance des choses. Les titres des Chapitres sont non-seulement ridicules, mais souvent sans aucun rapport aux matieres qui y sont traitées, ou plutôt entassées par caprice & par égarement d'imagination : il n'est pas possible d'en faire d'autre sommaire que celui qu'on voit dans Don Quichotte : *Chapitre où l'on dit des choses que l'on saura quand on les aura lues.*

4.^o Une Religion qui n'a commencé qu'en 622 de l'Ere Chrétienne, ne peut être la véritable. Le monde n'a jamais été sans révélation, ni sans connoissance du vrai culte. L'Alcoran n'a été ni annoncé, ni figuré, ni préparé par le Judaïsme, ni greffé sur cette Religion qu'on peut regarder comme la base du Christianisme, & pour ainsi dire, comme le Christianisme avant Jésus-Christ.

5.^o L'Alcoran atteste la sainteté de Jésus-Christ, la vérité de sa Doctrine, la divinité de sa Mission; or si l'Evangile est vrai, l'Alcoran est une imposture (a). On pourroit pousser plus loin ces réflexions, mais elles sont déjà plus que suffisantes pour juger de la doctrine du Prophète Arabe.

(a) Il y a sur cette matiere un très-bon Ouvrage imprimé à Tyrnau en Hongrie, en 1717. *Mahometanus in lege Christi Alcorano suffragante instructus*. On lit une conférence curieuse de quelques Missionnaires Jésuites avec des Mahométans, dans l'*Hist. Soc. Jesu, part. 4^{te}. in fine.*

D. En quels termes Mahomet reconnoît-il la mission de Jésus-Christ ?

R. « La perfidie des Juifs, dit-il, a été punie pour avoir nié la virginité de Marie, & pour avoir dit qu'ils avoient mis à mort Jésus le Christ, Fils de Marie, Envoyé de Dieu. Ils ne l'ont ni tué, ni crucifié, ils n'ont eu en leur pouvoir que son image ; la Personne leur a été enlevée & placée auprès de Dieu : car Dieu est juste & sage. » Les Commentateurs de l'Alcoran, & sur-tout Ali, parlent sur le même ton. Les Empereurs Ottomans dans leurs Diplômes, ont toujours respecté Jésus-Christ. Soliman II. écrivoit à Ferdinand I. *Propheta Jesu, supra quem & super nostrum Prophetam Mahometem sit splendor & pax Dei. . . . Sanctæque ac castæ urbis Jerusalem Dominus.* — Les Maures disent que Mahomet est le Paraclet promis par Jésus-Christ. . . . Ils ont une piété particulière envers les monuments qu'ils prétendent avoir en Egypte du séjour de Jésus & de Marie.

*Sur 4. man
lières, p. 155.
— in edit.
Bibliandri
sur five asoa-
ra 5. — Theo-
ph. Raynal,
ciat. Cap. 3.
de stirpe Joo-
chim.*

*Apud Bus-
bec, p. 271.*

*Petrus Mar-
tyr. de legat.
Babyl. l. 3.*

D. N'a-t-on pas vu des Critiques modernes, s'ériger en Apologistes de l'Alcoran, y trouver de la sagesse & des combinaisons admirables ?

R. Nous avons déjà remarqué que c'étoit la marotte des Philosophes à la mode, de renverser toutes les idées, & d'accréditer tous les paradoxes ; mais les déclamations les plus multipliées, le plus servilement & le plus opiniâtrément répétées, ne peuvent conclure contre la simple vue des choses. M. Porter, Ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, qui avoit bien étudié la Théologie Musulmanne, ne peut concevoir que des hommes sensés lui aient consacré des éloges. « Quelques per-

Observ. sur
la Religion.
les Loix, le
Gouverne-
ment & les
mœurs des
Turcs. Neu-
châtel, 1770.
T. 2, p. 22.

» sonnes, dit-il, ont prétendu, & plusieurs pour-
» roient penser encore que cette Religion n'est
» pas extrêmement révoltante pour la raison, puis-
» que l'unité de Dieu en est la base fondamentale;
» mais cette initiation supportable n'est que le pre-
» mier pas vers l'abîme immense d'absurdités que
» le Koran vient offrir à sa croyance. Il est obligé
» d'en recevoir chaque article comme une révéla-
» tion de Dieu, écrite dans le Ciel, & envoyée
» par le Tout-Puissant à son Peuple, choisi dans sa
» miséricorde. Il faut qu'il croie fermement que
» lire cette révélation un certain nombre de fois
» par an; observer rigoureusement le jeûne du
» Ramazan; faire des ablutions sur différentes par-
» ties de son corps, avec l'attention scrupuleuse
» d'étendre & d'espacer ces ablutions suivant cer-
» taines mesures & proportions mathématiques;
» faire le pèlerinage de la Mecque; boire de l'eau
» dans laquelle a été plongée la vieille robe du Pro-
» phete; réciter en tout ou en partie les quatre-
» vingt-dix-neuf noms des attributs de la Divi-
» nité sur un chapelet de quatre-vingt-dix-neuf
» grains: il faut, dis-je, qu'il croie fermement
» que ce sont là autant de devoirs de Religion si
» indispensables pour un vrai Croyant, que sans
» cela le cœur le plus pur, la foi la plus sincère
» ne pourroient lui obtenir les faveurs du Ciel;
» & que ces pratiques sont les seuls moyens effi-
» caces d'expier tous ses crimes, toutes ses im-
» perfections. . . . Allez à Constantinople, voyez
» les allarmes continuelles dans lesquelles vivent
» les Chrétiens & les Juifs; les moyens qu'ils sont
» obligés d'employer pour obtenir la protection
» des Turcs en place; les désagréments énormes

» dont il leur faut payer cette faveur ; les injusti-
 » ces, les violences, les outrages de toute espece
 » qu'ils effuient tous les jours, & qu'ils sont con-
 » traints de dévorer en silence ; alors vous pourrez
 » vous former une idée du Mahométisme , & ap-
 » précier au juste son influence sur les mœurs de
 » ses Sectateurs. . . . M. Sale, dans le Discours
 » préliminaire qu'il a mis à la tête de son excel-
 » lente Traduction du Koran, nous donne un pré-
 » cis très-juste de ce Livre. Je suis fâché cepen-
 » dant d'être obligé de dire que souvent il montre
 » trop d'empressement à en faire l'apologie , &
 » qu'il cherche plutôt à pallier les extravagances
 » sans nombre qu'il y rencontre, qu'à les exposer
 » dans leur véritable point de vue. Il résulte du
 » moins un avantage de cette partialité : c'est
 » qu'on peut être assuré qu'il n'a pas ajouré une
 » seule absurdité à celles qui y sont réellement , &
 » qu'il n'a point chargé le ridicule qu'elles ont
 » dans l'original. Quelques faiseurs d'esprit hétéro-
 » doxes, pour se donner un air de singularité, si ge
 » n'est aux dépens de l'honnêteté, au moins aux
 » dépens du sens commun, ne se sont point fait
 » scrupule de se déclarer les admirateurs du Ko-
 » ran, d'en exalter les dogmes, & même d'oser les
 » mettre en parallele avec ceux qu'enseignent nos
 » Livres sacrés. »

D. L'Alcoran n'a-t-il pas des passages sublimes & touchants ?

R. Il n'est pas possible qu'un homme qui a pris le langage des Juifs & des Chrétiens sur la Divinité n'ait rien écrit de sublime & de touchant. Mais ces beautés étrangères doivent leur mérite aux sources dont elles sont dérivées. L'idée si

simple & si grande d'un seul Dieu Créateur, transplantée de l'Ecriture dans l'Alcoran, a dû conserver sans doute quelque chose de son intérêt & de sa majesté.

D. Mahomet n'a-t-il pas la gloire d'avoir fait adorer Dieu dans une grande partie de l'Asie & de l'Afrique ?

R. L'Oracle des Philosophes modernes nous l'assure ; mais ceux qui lisent l'histoire savent qu'avant Mahomet l'idolâtrie étoit anéantie dans presque toutes les Provinces que l'Alcoran a subjuguées. Nos Messieurs réservent leur admiration pour Mahomet, corrupteur du Christianisme déjà établi, & la refusent à Jésus-Christ, destructeur de toutes les idoles & de toutes les erreurs.

D. Comment le Code plagiaire de la Législation Mahométane a-t-il pu asservir de si grandes Provinces ?

R. 1.^o Par l'attrait des plaisirs sensuels, qui fondent pour les Musulmans la félicité de cette vie, & l'espérance de l'autre.

2.^o Par la terrible alternative qui appuyoit la prédication de ses Apôtres : *Crois que notre Prophète a parlé à l'Ange Gabriel, ou je te tue.* Voilà, dit M. d'Alembert, toute la preuve du Mahométisme, & la raison de ses progrès. Mahomet disoit lui-même qu'il ne faisoit point de miracles, & qu'il étoit venu établir sa Religion par les armes.

§. I V.

D. Quel jugement doit-on porter de la Religion des Juifs ?

R. Autrefois pleine de majesté & de grandeur,

fondée sur la Révélation, illustrée par de grands événements, elle est aujourd'hui en quelque sorte anéantie; sans Prêtre, sans Temple, sans Sacrifice, sans vigueur & sans exercice de ses Loix. Ce qui en subsiste encore renvoie évidemment au Christianisme.

D. Comment la Religion des Juifs renvoie-t-elle à celle des Chrétiens?

R. Par la liaison intime & indivisible de l'ancien Testament avec le nouveau, par les figures, les prophéties, les dogmes qui promettoient un Législateur tel que les Chrétiens le reconnoissent. Accord admirable, qui faisoit dire à S. Jean que l'Agneau destiné à l'abolition des péchés des hommes avoit été immolé dès le commencement du monde (a). L'attente du Messie est encore aujourd'hui comme l'essence de la Religion des Juifs, & ce grand article de leur croyance a de tout temps puissamment agité les Colonies de cette Nation éparse (b).

D. L'état actuel des Juifs ne concourt-il pas autant que leur Religion à prouver la vérité du Christianisme?

R. La chose est visible. Il n'y a jamais eu dans le monde d'état semblable à celui des Juifs, & cet

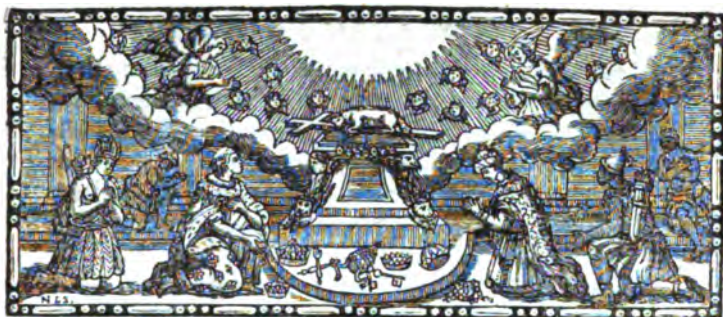
(a) *In libro vite agni qui occisus est ab origine mundi.* Apoc. 13.

(b) L'Abbé Rossi a fait l'Histoire de plusieurs faux Messies qui fixerent la crédulité des Juifs, & furent autant de punitions de l'obstination avec laquelle ils avoient méconnu le Messie véritable. *Della vana aspettazione, &c.*

278 - *C A T É C H I S M E*, &c.

état marqué visiblement la colere de Dieu attirée par un crime énorme & inoui depuis l'existence des hommes. Or rien n'explique mieux la nature de ce crime, ni ne justifie mieux la conduite de Dieu que la Religion Chrétienne, comme on le verra dans le Livre suivant.





CATÉCHISME PHILOSOPHIQUE.

LIVRE QUATRIÈME.

LE CHRISTIANISME.

CHAPITRE PREMIER.

L'Evangile considéré en lui-même.

§. I.

D. IL N'Y A donc qu'une Religion sur la terre qui puisse fixer les regards du Sage ?

R. Une seule, & c'est le Christianisme.

D. Cette Religion a-t-elle des marques certaines de Divinité, & porte-t-elle clairement l'empreinte de la révélation ?

R. Il n'est pas possible de n'en pas demeurer
Siv

convaincu par la simple lecture de l'Evangile, si on la fait avec un esprit tranquille, équitable, désintéressé. L'homme vrai y trouve la fin de ses incertitudes ; l'homme vertueux y découvre les plus douces & les plus solides espérances. Il faut qu'une Religion soit bien appuyée, quand ses adversaires mêmes lui rendent des hommages aussi glorieux que nos Philosophes en ont rendu au Christianisme. Nous en rapporterons un qui, pour avoir été répété dans bien des Livres, n'a rien perdu de

J. J. Rousseau, Emile, T. 3, p. 179.
Répon. à l'Archev. p. 108.

sa vérité ni de sa force : « Je vous avoue que la
 » majesté des Ecritures m'étonne ; la sainteté de
 » l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les Livres
 » des Philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils
 » sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un
 » Livre à-la-fois si sublime & si simple soit l'ou-
 » vrage des hommes ? Se peut-il que celui dont
 » il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ?
 » Est-ce là le ton d'un Enthousiaste ou d'un ambi-
 » tieux Sectaire ? Quelle douceur, quelle pureté
 » dans ses mœurs, quelle grace touchante dans ses
 » instructions, quelle élévation dans ses maximes,
 » quelle profonde sagesse dans ses discours,
 » quelle présence d'esprit, quelle finesse & quelle
 » justesse dans ses réponses, quel empire sur les
 » passions ! Où est l'homme, où est le sage qui fait
 » agir, souffrir & mourir sans faiblesse & sans osten-
 » tation ? Quand Platon peint son Juste imaginaire,
 » couvert de tout l'opprobre du crime, & digne
 » de tous les prix de la vertu, il peint trait pour
 » trait Jésus-Christ : la ressemblance est si frap-
 » pante, que tous les Peres l'ont sentie, & il n'est
 » pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel
 » aveuglement ne faut-il point avoir pour oser
 » comparer le fils de Sophronisque au Fils de

P H I L O S O P H I Q U E. 281

» Marie ! Quelle distance de l'un à l'autre ! So-
 » crate mourant sans douleur, sans ignominie ,
 » soutient aisément jusqu'au bout son personnage ;
 » & si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on
 » douterait si Socrate, avec tout son esprit, fût
 » tout autre chose qu'un Sophiste. Il inventa, dit-
 » on, la morale ; d'autres avant lui l'avoient mise
 » en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avoient
 » fait ; il ne fit que mettre en leçon leurs exem-
 » ples. Aristide avoit été juste avant que Socrate
 » eût dit ce que c'étoit que justice, Léonidas étoit
 » mort pour son Pays avant que Socrate eût fait un
 » devoir d'aimer la Patrie. Sparte étoit sobre
 » avant que Socrate eût loué la sobriété ; avant
 » qu'il n'eût défini la vertu, la Grece abondoit en
 » hommes vertueux. Mais où Jésus avoit-il pris
 » chez les siens cette morale élevée & pure dont
 » lui seul a donné les leçons & l'exemple ? Du
 » sein du plus furieux Fanatisme la plus haute sa-
 » gesse se fit entendre, & la simplicité des plus
 » héroïques vertus honora le plus vil de tous les
 » Peuples. La mort de Socrate, philosophant tran-
 » quillement avec ses amis, est la plus douce qu'on
 » puisse désirer. Celle de Jésus expirant dans les
 » tourments, injurié, raillé, maudit de tout un
 » Peuple, est la plus horrible qu'on puisse crain-
 » dre. Socrate prenant la coupe empoisonnée,
 » bénit celui qui la lui présente, & qui pleure. Jésus
 » au milieu d'un supplice affreux prie pour ses
 » bourreaux acharnés. Oui, si la vie & la mort
 » de Socrate sont d'un Sage ; la vie & la mort de
 » Jésus sont d'un Dieu. Disons-nous que l'histoire
 » de l'Evangile est inventée à plaisir ? Ce n'est pas
 » ainsi qu'on invente (a), & les faits de Socrate,

(a) Il est évident, par la simplicité du récit évangélique,

» dont personne ne doute, sont bien moins attestés
 » rés que ceux de Jésus-Christ. Au fond c'est re-
 » culer la difficulté sans la détruire. Il seroit plus in-
 » concevable que plusieurs hommes d'accord
 » eussent fabriqué ce Livre, qu'il ne l'est qu'un seul
 » en ait formé le sujet. Jamais les Auteurs Juifs
 » n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale; &
 » l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si
 » frappants, si parfaitement inimitables, que l'in-
 » venteur en seroit plus étonnant que le Héros. »

D. Ces sortes de témoignages, rendus tantôt à la vérité de l'Evangile, tantôt à la sainteté de sa morale par des hommes non suspects, sont-ils en grand nombre?

R. Il n'est guères possible de les recueillir tous. Il faudroit d'abord rassembler tout ce qu'ont écrit les Philosophes des trois premiers siècles, qui ont quitté l'idolâtrie & renoncé à toutes les sciences pour professer la science de Jésus-Christ. Il faudroit ensuite rechercher tout ce que les Incrédules de tous les temps ont pensé & dit de l'Evangile dans des moments de calme & de sagesse; on entendra les Desbarreaux, les Bayle, les Voltaire, &c. parler comme les Peres de l'Eglise. Il faudra ajouter les jugemens que des Politiques & des Littéra-

Conseils rai- pour leur Maître. M. de V. crie que cela est faux, puis-
 sonn. adres- qu'ils en rapportent des choses admirables. Ce trait suffit
 sés à M. B. pour faire connoître la logique du Poëte Philosophe....
 n. 2.

Ils parlent froidement de sa doctrine, de ses miracles; ils ne
 font point de réflexion pour en relever l'éclat: ils racontent
 ses supplices & son ignominie, comme les honneurs & les
 acclamations des Peuples, « *Ibi crucifixerunt eum, & latro-*
 Luc. 23. *nes, unum à dextris, & alterum à sinistris.* » Voilà la ca-
 tastrophé & l'événement principal de cette Histoire.

teurs de toutes les Nations du monde ont porté de la Loi Chrétienne; nous en rapporterons deux qui sont moins connus. L'Empereur de la Chine, au septieme siecle, dans l'Edit accordé pour la publication de l'Evangile, parle de la sorte : « La véritable Loi n'a pas de nom particulier, & les Saints ne renferment pas leur zèle dans les bornes d'un seul lieu. Le desir d'être utile les conduit dans tous les Pays du monde. Un homme de Judée est venu annoncer à notre Cour une nouvelle doctrine. Après un mûr examen, nous avons admiré la grandeur & en même temps la simplicité de cette Religion, & nous avons jugé qu'elle indiquoit le véritable chemin du salut. Elle est d'ailleurs conforme à l'opinion de la création du monde. Ainsi, nous pensons que nos Sujets en retireront un grand avantage, & qu'il est de notre devoir de leur en procurer la connoissance. » L'Edit de 1692 est encore bien plus favorable au Christianisme. Les plus fervents d'entre les Chrétiens n'ont jamais parlé de Jésus-Christ avec plus d'admiration & d'une maniere plus sublime que ne l'a fait un Poëte Persan, qui lui adresse ces vers traduits par M. d'Herbelot.

In 6366

Bibliothèque
orient. art.
Issa ebn. mi-
riam.

- « Le cœur de l'homme affligé tire toute sa consolation de vos paroles.
- « L'ame reprend sa vie & sa vigueur en attendant seulement prononcer votre Nom.
- « Si jamais le cœur de l'homme peut s'élever à la contemplation des mysteres de la Divinité,
- « C'est de vous qu'il tire ses lumieres pour les connoître, & c'est vous qui lui donnez l'attrait dont il est pénétré. »

D. L'excellence de la Doctrine évangélique ne

se trouve-t-elle pas également chez les Philosophes? Si on amassoit en un corps d'Ouvrage tout ce que les Platon, les Socrate, les Confucius ont dit de beau sur la Divinité & sur la morale, n'en feroit-on pas un Recueil considérable?

R. Les préceptes de l'Evangile étant très-conformes à la raison & à la justice, il n'est pas possible que les Sages de tous les siècles, en dissertant sur les devoirs de l'homme, n'en aient enseigné quelques-uns. Mais c'est une chose insensée de vouloir comparer la totalité de l'Evangile avec quelques maximes païennes. M. Freret, dans l'*Examen critique des Apologifes*, raisonne à-peu-près de cette sorte : telle maxime de la Loi Chrétienne se trouve dans les Philosophes, telle autre dans les Législateurs : l'une est prêchée à la Chine ; l'autre en Egypte, ou au Japon : celle-ci a été connue du temps de Pithagore, celle-là cinq ou six cents ans après ; donc les hommes n'ont pas été mieux instruits par Jésus-Christ que par les Païens. A ce défaut de système & d'ensemble (a), les Evêques de France, dans l'avertissement donné à leurs Peuples en 1770, opposent l'enchaînement des dogmes évangéliques.

« Ce ne sont pas des idées vagues & confuses,
 » des connoissances superficielles ou successives,
 » des lueurs ou des apparences qui viennent par
 » intervalle éclairer ou fasciner les esprits. Toutes
 » les parties de la Religion se prêtent une force

Devitâ bea-
 id, L. 7.

(a) « Ils n'ont jamais su, dit Lactance, ce que c'est
 » qu'un corps de doctrine, quoiqu'ils en aient entrevû
 » chaque partie. Chacun, de son côté, a trouvé quel-
 » qu'une des pièces qui doivent y entrer, mais ils ne font
 » pas venus à bout de les assembler, ni de déduire les
 » conséquences des principes. »

» mutuelle, & se tiennent par des rapports né-
 » cessaires. Nulle vérité n'y est stérile ni isolée. » —
 Le P. Mourgues a démontré la grande supériorité
 de la morale évangélique sur celle des Philoso-
 phes (a). M. de Maupertuis observe que quel-
 ques maximes de l'Evangile & de la Philosophie
 annoncées presque dans les mêmes termes, ont
 néanmoins un sens, une étendue, un motif bien
 différents. « Les premiers Nazaréens, dit l'Auteur
 » des *Lettres Juives*, qu'on peut citer ici avec assu-
 » rance, ont prêché une Doctrine si conforme à
 » l'équité, & si utile à la société, que leurs plus
 » grands adversaires conviennent aujourd'hui que
 » leurs préceptes moraux sont infiniment au-des-
 » sus de ceux des plus sages Philosophes de l'Anti-
 » quité. . . . La foi des Nazaréens telle que la
 » prêchent leurs Docteurs de la première classe a
 » encore plus de brillant que la nôtre : ils ont
 » tous nos premiers principes ; mais il semble qu'ils
 » en aient épuré les suites. La nôtre a quelque
 » chose de farouche ; la leur semble dictée par la
 » bouche divine. La bonne foi, la candeur, le par-
 » don des ennemis, toutes les vertus que l'esprit
 » & le cœur peuvent embrasser leur sont étroite-
 » ment commandées. Un véritable Nazaréen est
 » un Philosophe parfait. Dans les autres Religions,
 » l'homme, vil esclave, semble ne servir Dieu
 » que par intérêt. Les Nazaréens sont les seuls qui
 » aient le cœur d'un vrai fils pour un si bon père. »....
 Un enfant de douze ans médiocrement instruit de
 sa Religion en fait plus sur les perfections de Dieu,

(a) *Parallele de la Morale Chrétienne avec celle des an-
 ciens Philosophes.* Nous en parlerons plus amplement.
 Ch. 3, art. 6, S. 9.

*Cum effemus
parvuli, sub
elementis
mundi era-
mus servien-
tes; at ubi
venit plenitu-
do temporis,
misit Deus fi-
lium suum.
Gal. iv.*

sur sa propre destinée, sur les devoirs que le plus vanté des Philosophes de l'Antiquité. C'est par cette raison que la race des Philosophes Païens s'entreignit avec le Paganisme aux sixieme & septieme siècles de l'Eglise. Il n'étoit plus question d'aller philosopher sur les traces de Platon & d'Epicure: le Christianisme répandu par-tout mettoit plus de lumieres dans l'esprit des hommes (a) que tous les exercices du Lycée & du Portique n'avoient pu en mettre dans les têtes philosophiques des Sages de la Grece.

C H A P I T R E I I.

Livres dépositaires de la Révélation.

A R T I C L E P R E M I E R.

L'Ecriture sainte en général.

D. C O M M E N T faut-il raisonner au sujet des Livres fondamentaux de la Religion?

R. S'il y a une Religion, un culte approuvé du Créateur, il est évident que les dogmes de cette Religion, de ce culte doivent être consignés dans quelques Livres, ou transmis par une tradition orale, telle qu'étoit celle des anciens Patriarches, qui ont pu conserver le dépôt de la révélation du-

(a) C'est ici le cas de dire avec David : *Super omnes docentes me intellexi, quia testimonia tua meditatio mea est. Super senes intellexi, quia mandata tua quaesivi. Ps. 118.*

tant un petit nombre de générations sans le secours des Livres (a). Aujourd'hui que les générations sont sans nombre, & que les erreurs ont couvert la terre, il n'est plus possible de remonter à la totalité de la révélation par la simple narration de nos Peres. Il y a donc des Livres qui contiennent les instructions des Peuples, & les dogmes de la Religion qu'ils doivent suivre.

D. Quels sont ces Livres dépositaires de la Révélation ?

R. Ce sont les Livres de l'ancien & du nouveau Testament. Il n'est pas possible d'en douter raisonnablement. Je parcours toute la terre, je recherche par-tout ce Livre qui doit régler ma Religion ; la certitude qu'il existe soutient mon examen & nourrit mon espérance ; enfin j'en trouve un, & je n'en trouve qu'un seul qui me conduit jusqu'à l'origine du monde, qui m'apprend comment l'homme est sorti de la main de Dieu, pourquoi il est pécheur & malheureux, &c. Tout ce qui s'est jamais dit & écrit de raisonnable sur ces grandes matieres est visiblement tiré de ce Livre. Tout y est conséquent ; tout y est enchaîné de la maniere la plus indivisible. Les parties les plus essentielles dépendent de celles qui paroissent presqu'indifférentes. Les dogmes, les prophéties, les faits y font un ensemble qui ne laisse ni vuide,

(a) Il est apparent néanmoins qu'avant Moïse il y avoit des Mémoires écrits par les Patriarches, que ce Législateur aura recueillis. On dispute beaucoup sur l'époque de l'art d'écrire. M. de V. qui a entrepris d'éclaircir cette matiere, y a jetté de nouvelles ténèbres par une foule de contradictions. Voyez *Lettres de quelques Juifs Portugais*, &c. pag. 99, & suiv. édit. de 1769.

ni superfluité. Des hommes séparés par des siècles; très-différents par le goût, le génie, le caractère, concourent à écrire un seul & même Livre; partout les mêmes principes, le même but, les mêmes conséquences. Je commence à la naissance du monde; &, suivant toujours ce fil, je me trouve, sans m'en appercevoir, au milieu du Christianisme. Qu'on me montre un Livre où la Divinité m'ait mieux instruit, & je quitterai l'attachement que j'ai à celui-ci.

D. Ces Livres si propres à fixer l'esprit humain par la marche & l'intérêt des matières, ont-ils de quoi le satisfaire aussi par leur authenticité?

R. Ces Livres ont été écrits par des Auteurs contemporains. L'Histoire qui précède Moïse, Auteur du Pentateuque, comprend des faits qu'une tradition rapprochée de son origine par la longue vie des hommes & le petit nombre des générations, a conservés aisément parmi des Patriarches sages & zélés pour les choses de Dieu. Ces Livres ont été confiés à la garde de l'autorité publique: ils ont toujours été regardés par les Hébreux comme le plus précieux trésor de la Nation; c'eût été un crime capital d'y altérer un seul mot, d'y insérer une seule lettre. Les Juifs & les Samaritains, quoiqu'ennemis acharnés, ont toujours respecté les Livres de Moïse. Les Juifs sont dépositaires des preuves qui établissent la foi des Chrétiens, & ne disconviennent pas de l'existence de ces preuves. Les Chrétiens ont eu le même soin de leurs Evangiles. De là je conclus que ni le défaut de connoissance dans les Auteurs, ni la négligence, ni l'intérêt dans les dépositaires de ces Livres, ne peuvent autoriser le moindre doute contre leur authenticité.

authenticité. — Nous avons démontré qu'il y avoit nécessairement un Livre qui instruit les hommes sur le culte de Dieu : avant que d'argumenter contre l'authenticité de celui-ci, il faut en montrer un qui soit plus authentique. Ce sera sans doute le Vedam, le Hanscrit & les autres qui composent la Bible de M. de V.?

D. N'a-t-on pas formé des difficultés sans nombre pour infirmer le témoignage des Livres saints?

R. 1.^o Ces difficultés sont bien moindres que celles qu'on pourroit former contre tout autre Ouvrage écrit par un seul & même Auteur, dans des temps bien postérieurs, sur des choses purement humaines. Si on examinait les Polybe, les Hérodote, les Tite-Live, avec autant d'exactitude que l'Ecriture, on ne sauroit plus que penser de ces Auteurs. « Quand il est question des Ecritures sacrées & des matières de la Religion, dit judicieusement D. Calmet, on est inexorable & inflexible; pour tout le reste, on est d'une facilité inexplicable. Les moindres objections en faveur de la liberté, les plus minces preuves contre la Religion frappent & convainquent certains esprits; les raisonnements les plus solides pour le contraire ne font sur eux aucune impression. On reçoit sans peine les autres Livres & les autres Histoires; pour celle-ci, on craint toujours d'être trompé. »

Comment.
T. 3, préface
parall. p. 44

2.^o Ces difficultés sont une preuve excellente en faveur de ces Livres. Depuis qu'il y a des Incrédules dans le monde, on a employé contre ce dépôt de la révélation toutes les subtilités de l'esprit humain; & on ne dit rien aujourd'hui de plus concluant qu'on ne disoit il y a deux &c

trois mille ans (a). Les fidèles de tous les siècles ont défendu les titres de leur foi par des réponses qui sont restées sans réplique; ce n'est que par les écrits des Apologistes Chrétiens que le souvenir de la plupart de ces objections a subsisté. C'est là que nos prétendus Savants vont prendre les armes brisées des Julien & des Celse. L'on doit regarder toutes ces querelles comme une affaire décidée par la voie de prescription, qui a lieu dans tous les Tribunaux, & qui, selon la pensée de Tertullien, doit l'avoir en matière de Religion plus qu'en toute autre. Ces Messieurs agissent à l'égard du Christianisme comme s'il ne faisoit que de paroître, & comme si cette Religion n'avoit jamais été examinée. Quand on leur fait voir l'antiquité de leurs objections contre les Livres saints, & l'éclat avec lequel les Apologistes de la Religion en ont triomphé, on a droit d'être mis hors de cour & de procès : *Sic facilius traducentur, dum aut jam tunc fuisse deprehenduntur, aut ex illis quæ jam fuerunt, semina sumpsisse.*

Tertull. de
prescript.
li. 33.

3. Il en faut toujours revenir à ce principe établi. *Il y a une révélation, il y a des Livres qui la contiennent*; que les infatigables Argumentateurs contre l'Ecriture-Sainte nous montrent quelque chose de mieux, de plus sûr & de moins sujet aux difficultés.

D. N'y a-t-il pas eu des hommes célèbres que la seule lecture des Livres saints a persuadé de leur divinité, sans l'examen des preuves de leur authenticité?

(a) *Eloquia Domini eloquia casta, argentum igne examinatum, probatum terræ, purgatum septuplum.* Pl. XL

P H I L O S O P H I Q U E. 191

R. Il y en a eu, & il y en a encore un très-grand nombre qui, ainsi que nous l'avons déjà observé, ont jugé que l'erreur ne pouvoit emprunter un langage si simple, & en même temps si plein de sentiments & de choses. « Le divin Livre de l'Evangile, » dit un Philosophe moderne toujours en guerre avec lui-même, « le seul nécessaire à un Chrétien, & le plus utile de tous, même à quiconque ne le seroit pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de son Auteur & la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage, jamais la profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie & de simplicité. On n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant. »

*Pensées de
J. J. Rousseau,
P. 31*

D. N'a-t-on pas remarqué cette même simplicité dans des Livres apocryphes?

R. 1.^o Si quelques Livres apocryphes ont eu le ton touchant & simple des Livres saints, c'est une imitation dont tout l'honneur est dû au modèle.

2.^o Il y a des Livres apocryphes, c'est-à-dire, non insérés dans le Canon de l'Ecriture, qui méritent de la considération, quoique l'Eglise ne les ait pas reconnus pour des Ouvrages inspirés. Telle est l'Oraison du Roi Manassès, le troisième & le quatrième Livre d'Esdras, &c.

3.^o Quand les Livres apocryphes, comme l'Evangile des Nazaréens, celui de S. Thomas, &c. sont des Recueils d'une Histoire telle que celle de Jésus-Christ, il n'est pas possible que la vérité incontestable des faits n'y ait imprimé quelques-uns de ses caractères. Nous aurons dans la suite d'autres réflexions à faire sur les Livres apocryphes.

*Inf. art. 22
S. 3.*

D. Pour que l'Ecriture soit un Livre divin,

est-il nécessaire que toutes les expressions & tous les mots aient été inspirés de Dieu ?

R. Rien n'oblige à adopter cette opinion de quelques Théologiens ; les Livres saints sont inspirés, si le Saint-Esprit a excité leurs Auteurs à les écrire ; s'il a présidé à leur travail en écartant tout ce qui auroit offensé la vérité, la Religion ou les mœurs ; s'il les a soutenus par des lumières & des sentiments extraordinaires, &c. &c. C'est ce que les Théologiens appellent *inspiration de direction*. Il est évident néanmoins que dans les prophéties, & les vérités auparavant inconnues, il faut admettre l'*inspiration de suggestion* quant au fond des choses ; & il paroît que, dans les endroits les plus importants, on peut l'étendre à certains égards jusqu'aux expressions, quoique toujours analogues au caractère & au génie des Auteurs. C'est surtout le concours de ces deux espèces d'inspirations qui différencie l'autorité des Ecrivains sacrés d'avec l'infailibilité des Conciles généraux (a).

D. N'y a-t-il pas parmi les Chrétiens des disputes sans fin sur la canonicité de plusieurs Livres que les uns rejettent, & que les autres regardent comme divins ?

R. Les Savants des différentes Communions ont pu étaler à ce sujet beaucoup d'érudition, & conclure pour ou contre l'autorité de ces Livres. Mais, dès qu'on reconnoît une fois la véritable Eglise aux marques qui la distinguent, cette con-

(a) On peut ajouter que les Decrets des Conciles sont fondés sur l'Ecriture, & ne sont que l'interprétation du Texte sacré, ou les garants de la Tradition. L'idée que nous donnons ici de l'*inspiration de direction*, renferme encore deux autres différences,

traverse tombe nécessairement avec toutes les autres.

ARTICLE II.

L'Ancien Testament.

§. I.

D. QUEL EST le Livre le plus important de l'Ancien Testament?

R. C'est incontestablement la Génèse, il est le fondement de tous les autres. Le passage du néant à l'être, la naissance & le développement de toute la nature, la cause de sa fécondité & de ses progrès y sont exprimés avec une simplicité & une force que l'éloquence humaine ne peut atteindre. Les hypothèses physiques les plus accréditées ne paroissent à un esprit solide que des rêves vis-à-vis du récit de Moïse. Ce seul Livre explique tout, rend raison de tout, m'en apprend plus que toutes les explications des *Systémateurs*. — On y voit comme dans un tableau la véritable dignité & grandeur de l'homme, puisqu'il est l'image vivante de Dieu par son ame spirituelle, libre, intelligente & immortelle. Son domaine universel sur toutes les créatures, dont le titre est la concession que Dieu lui en fit au jour de sa création. Son excellence & sa supériorité sur toutes les créatures visibles, parce que si pour le corps il est, comme elles, tiré de la matière, il les surpasse infiniment par ce souffle divin qu'il reçoit, c'est-à-dire, par la divine origine de son ame. L'homme y apprend les égards qu'il doit avoir pour la femme, puisqu'elle a été formée

Gen. 1.
v. 26.

Id. v. 28

Gen. II.
v. 7.

v. 21.

7. 24.

Gen. III.
7. 1 & seq.

d'une de ses côtes, & tirée d'auprès de son cœur pour être sa compagne, & non pas son esclave; & que rien n'est plus contraire aux intentions du Créateur ni plus déshonorant pour l'humanité que la brutalité Mahométane, qui sacrifie une moitié du genre-humain à la force & à la volupté de l'autre. . . . On y est instruit de la respectable indissolubilité du mariage, puisque l'époux doit quitter tout ce qu'il a de plus cher pour s'attacher invariablement à son épouse, & qu'ils ne doivent avoir qu'un même cœur, comme ils ne forment qu'une même chair entre eux deux. . . . On y lit la chute de l'homme, la cause de ses malheurs, & la promesse d'un Médiateur qui répareroit tout. . . . On y découvre les raisons de l'union, de l'amour & de la paix qui doivent regner entre tous les hommes, puisqu'ils tirent tous leur origine d'un même Père, & qu'ils ne font réellement tous sur la terre qu'une même famille. . . . Enfin l'on y apprend les sacrés devoirs de la Religion; le culte, l'adoration, la reconnoissance, l'amour envers le Créateur, puisque l'homme lui doit tout, & qu'il a été distingué par tant de bienfaits, de privilèges, de graces & d'honneur.

D. Est-il bien certain que Moïse est l'auteur de la Genèse, & des quatre Livres suivans qui forment le Pentateuque?

R. Quand ce ne seroit pas Moïse, mais quelque autre Auteur choisi de Dieu, pour écrire l'importante Histoire de la création, la vie des premiers hommes, l'établissement du culte divin, &c. cette Histoire seroit tout aussi respectable qu'elle l'est pour être l'ouvrage de Moïse. Au reste, l'on ne peut douter qu'elle ne soit effectivement de lui, sans contredire tous les Historiens

Païens, Juifs, Chrétiens, & sans se mettre dans le cas de ne pouvoir attribuer aucun Livre à quelque Auteur que ce soit, puisque jamais homme ne fut plus constamment & plus universellement regardé comme auteur d'un Livre, que Moïse l'a été du Pentateuque. Les preuves en sont entre les mains de tout le monde; Huet, Bonfrere, Calmet, tous les Interprètes de l'Ecriture, tous les Apologistes de la Religion en ont montré l'évidence, & ont répondu à toutes les objections des raisonneurs (a).

D. A quoi sont réduits ceux qui rejettent les Livres de Moïse.

R. A errer dans l'espace de l'imagination; à nous vanter le cahos indéchiffable des Histoires de la Chine & de l'Egypte; à nous parler de Sancho-niaton, de Zoroastre, d'un Livre Indien nommé *Hanscrit*, dont on ne fait que quelques mots, dont on a ni suite, ni preuve, ni garant, dont on ignore l'époque & tout ce qui peut fonder le récit d'un Auteur. Il semble qu'on veuille suppléer à tout cela par des citations pleines de suffisance, répétées d'un air qui annonce une érudition profonde dans les Histoires les plus reculées. Il n'y

(a) Démonst. évang. Prop. iv. cap. 1. — Bonfrerit, *Præloquia in Script. sac. cap. vij. de Authoribus Librorum sacre Scripturæ*, in edit. Menochii à P. Tournaemine. — Calmet, Préf. sur le Pentateuque, T. 1, p. ix. — Bergier, Apol. de la Rel. Chrét. T. 1, c. 11, §. 2. — Dict. phil. de la Rel. art. *Moïse*, &c. — M. Bossuet (Dissert. sur les Psaumes, Diss. prélim.) observe que, dans les Psaumes, on trouve plusieurs endroits copiés du Pentateuque, & que par conséquent ce Livre existoit avant David & les autres Auteurs des Psaumes, qu'il ne peut être attribué à Esdras, &c.

a que les Disciples du Maître qui enseigne de la forte, qui y soient trompés... Si notre Religion étoit fondée sur Sanchoniaton, ou sur Zoroastre (a), nos Philosophes auroient beau jeu ; ces Messieurs sont bien moins délicats que les Théologiens dont ils méprisent la crédulité.

S. I I.

D. N'y a-t-il pas dans la Genèse des choses très-difficiles à concevoir ? Pour quelles raisons, par exemple, Dieu, qui réunit dans un moment les ressources de tous les siècles, a-t-il mis six jours à produire le monde ?

R. 1.^o Si pour être convaincu de la vérité d'un fait opéré par la puissance de Dieu, il faut connoître toutes les raisons que Dieu a consultées dans le secret de son conseil, on ne viendra plus de rien, on contestera tout, on doutera de tout. Pourquoi Dieu a-t-il fait le monde ? Pourquoi le laisse-t-il subsister depuis plus de cinq mille ans ? Pourquoi a-t-il créé des corps, & ne s'est-il pas contenté de créer des esprits,

(a) Il ne nous reste de Sanchoniaton que quelques fragments, que MM. Dodwel & du Pin regardent comme des piéces supposées. C'est un Auteur Phénicien, qu'on croit avoir vécu à-peu-près deux mille ans avant J. C. — M. Huet, (*Dém. évang. p. 73*,) prouve assez bien que Zoroastre est un personnage fabuleux, inventé d'après l'Histoire de Moïse. Le Livre que les Persans lui attribuent, est une rapsodie de contes & de prodiges. La Traduction fastueuse que M. Anquetil du Perron vient d'en donner, est un Ouvrage de pure imagination, fait sur des manuscrits qui n'existent nulle part ; ce qui n'a pas empêché un bon Allemand de greffer un nouvel Ouvrage sur celui-là : *Erlangen, &c. à Riga, 1775.*

qui seuls peuvent le connoître & le glorifier? — Pourquoi n'a-t-il pas créé tous les êtres à-la-fois? Pourquoi faut-il qu'une longue suite de siècles amène successivement la totalité des hommes, comme six jours ont achevé par degré l'architecture du monde?

2.^o Quoiqu'il soit téméraire & inutile de rechercher les raisons qui déterminent les decrets de Dieu, on en découvre souvent de fort simples & de fort naturelles. Peut-être les six jours de la création ont-ils servi à rasseoir la matiere agitée par les premieres productions, & à la disposer à l'exécution de nouveaux ordres. La production de la lumiere, par exemple, a fait une révolution physique dans toute *la masse chaotique*, & y a laissé des fermentations qui ont peut-être digéré & préparé la matiere des opérations futures.

D. Comment comprendre la tentation d'Eve, & le langage du serpent? Faudra-t-il réduire tout cela en métaphore, & recourir au sens figuré?

R. Dès que l'on veut rejeter tout ce qui ne se conçoit pas aisément, il faut effacer les deux tiers de l'Histoire, & nier les faits les plus incontestables. — Il est ridicule de juger d'un Livre par un fait, c'est du fait qu'il faut juger par l'autorité du Livre. La chute du premier homme & ses circonstances sont liées avec toutes les preuves de la Révélation divine. Il faut, avant que d'en porter un jugement, consulter l'ensemble de la Doctrine Chrétienne, & entrer dans le préliminaire de la Foi. — Y a-t-il effectivement une si grande difficulté à concevoir, qu'un esprit agite l'organe d'un animal, & forme des sons articulés; qu'une femme se laisse persuader par des chimeres flatteuses? — Pourquoi réduire en métaphore

ce que le sens littéral explique beaucoup plus raisonnablement que le figuré? On a voulu également chercher la métaphore dans le fruit défendu, pour en faire un commentaire absurde, désavoué par le Texte sacré, par l'explication unanime des Peres, par le sentiment que l'Eglise exprime dans toutes ses Prières (a). Toutes ces interprétations arbitraires sont peu heureuses, & leurs Auteurs en s'écartant de l'autorité de la lettre, de la Tradition, de l'unanimité des Docteurs Catholiques doivent attendre le succès destiné à toutes les productions d'une imagination égarée.

D. Comment un homme aussi éclairé qu'Adam a-t-il pu se persuader qu'en mangeant du fruit défendu, il deviendrait semblable à Dieu?

R. 1.^o S. Paul nous apprend qu'Adam ne fut ni trompé ni persuadé, & qu'il ne pécha que par complaisance pour son épouse (b).

2.^o Quand Dieu éprouve les hommes, il affoiblit pour quelque temps l'activité de ses graces & de ses lumieres. Ce sont des temps de ténèbres, où l'on voit encore assez pour se conduire, mais où il est plus aisé de s'égarer; où l'on peut encore faire le bien, mais où il faut de plus grands efforts pour le faire.

Voyez le P. Bourdal. Sermon sur l'Épiph. première partie. Le célèb. Orateur explique cette vérité d'une manière admirable.

D. Si le démon a abusé de l'organe du serpent pour séduire nos premiers Peres, Moïse ne devoit-il pas commencer son récit par la chute des Anges?

(a) *Qui salutem humani generis in ligno Crucis constituit, ut undè mors oriebatur, inde vita resurgeret, & qui in ligno vincebat, in ligno quoque vinceretur.* Præf. in M. de Cruce.

(b) *Adam non est seductus, mulier autem seducta in prævaricatione fuit.* 1. Tim. 2.

P H I L O S O P H I Q U E. 299

R. Un homme qui écrit l'Histoire du monde visible n'est point obligé à faire l'Histoire des Anges. Quand un fait étranger a quelque rapport aux choses qu'on écrit, s'il est connu d'ailleurs, & qu'il faille de grands détails pour en faire l'histoire, on le suppose. Les Juifs connoissoient très-bien la chute des Anges rebelles, puisqu'il leur est défendu de les consulter, & d'employer leur service. Et c'est peut-être pour ne pas réveiller l'inclination de ce Peuple pour la superstition & la magie que Moïse ne s'est point appesanti sur l'histoire des démons. — Il est absurde de dire, avec un Auteur forcené, que la chute des Anges est le fondement du Christianisme ; quand il n'y auroit jamais eu d'Anges, quand le démon n'eût point tenté Eve, que cette femme n'eût succombé qu'à sa curiosité & à sa convoitise, & que le langage du serpent ne fût qu'une allégorie, quel changement y auroit-il eu dans la Religion ?

Lévit. xix.
11. xx, 6.
Deut. xviii,
10.

Dict. phil.
art. Ange.

D. L'existence de ces esprits malveillants & envieux, réprouvés de Dieu & bannis du Ciel, est-elle bien certaine ?

R. L'on ne peut en douter sans résister à tous les motifs qui peuvent fonder une croyance. Il n'y a qu'à ouvrir les Œuvres de Platon, de Plutarque, de Porphyre & d'une infinité d'autres Auteurs Païens pour être convaincu que toute l'Antiquité païenne a reconnu l'existence des démons. Les plus savants des Philosophes modernes, Locke, Clarck, Lëibnitz, Newton en conviennent comme les Anciens. Les Peres de l'Eglise, qui ont ou défendu le Christianisme, ou combattu l'idolâtrie pendant les premiers siècles démontrent la même chose. Enfin les Livres divins en font un point de foi. On ne peut donc nier leur existence

sans élever ses idées sur les ruines de toutes les autorités, & sans se charger de l'explication d'une infinité d'événements incontestables qui n'ont pu se faire sans l'intervention des esprits (a).

D. Comment des Intelligences célestes ont-elles pu s'aveugler au point de vouloir s'égaliser à Dieu ?

R. 1.^o Comment des hommes qui prétendent posséder toutes les richesses du génie, peuvent-ils s'aveugler au point de nier l'existence de Dieu ? ce qui est tout aussi absurde que de vouloir lui être égal. C'est qu'il n'y a rien de si absurde que la raison ne puisse se persuader à un certain point, quand une fois elle s'écarte des loix de son Auteur, & des lumières qui doivent éclairer sa marche.

2.^o L'Écriture qui nous apprend la chute des Anges, ne nous instruit pas de la nature de leur délit. Les saints Pères ne nous ont donné que comme des conjectures ce qu'ils ont écrit là-dessus. Quelques Auteurs modernes qui ont voulu en parler avec certitude paroissent avoir trop écouté les leçons d'une Théologie inquiète, & d'une curiosité déplacée. Le passage d'Isaïe, que

(a) On fait quel ridicule Paracelse, Bacon, M. de S. André, & l'Abbé de S. Pierre se sont donné, en substituant aux Esprits malins je ne sais quelle sympathie d'imagination qui opère des choses étonnantes à la distance de plusieurs centaines de lieues : (voyez le traité de *Magid*, du célèbre M. Haen, p. 104 & 106, édit. de Venise, 1775.) Si l'on a souvent attribué au Démon des choses auxquelles il n'avoit aucune part ; & si l'on a donné à ses opérations un champ trop étendu, l'on a fait en cela ce que font tous les jours les Philosophes les plus suffisants : des qu'ils ont fait quelque découverte qu'ils croient importante, ils en font la base d'un système général, & ne manquent pas d'y rapporter tout ce qui arrive dans la nature.

quelques Orateurs ont appliqué à cette matière, regarde à la lettre le Roi de Tyr, & peut tout au plus convenir au chef des Anges rebelles dans le sens figuré. Dès-lors l'on ne peut s'appuyer sur toute la force des expressions, qui d'ailleurs sont évidemment métaphoriques, tant à l'égard du Roi de Tyr qu'à l'égard des Anges (a).

D. Si le démon a parlé par la bouche du serpent, pourquoi la malédiction de Dieu est-elle tombée sur le serpent même ?

R. L'impression de la justice de Dieu ne pouvoit être sensible à Adam & à Eve que dans le sort du serpent; le châtiment du démon déjà relégué aux supplices éternels, échappoit à leurs regards. . . . Il est inutile d'examiner si la nature du serpent a souffert quelque révolution par l'iniquité de son ministère, ou bien si sa situation naturelle fut choisie de Dieu pour exprimer & transmettre aux enfants des hommes l'idée de la malédiction divine, c'est comme si on disputoit sur la figure de Jules-César pour s'autoriser à nier la vérité de son Histoire (b).

§. III.

D. Ne dit-on pas que le monde est beaucoup

(a) *In cælum conscendam, super æstra Dei exaltabo scellum meum. Sedebo in monte Testamenti, in lateribus aquilonis.* Isai. xiv. 13.

(b) Nous passons sous silence des subtilités sans nombre que l'incrédulité oppose à l'autorité de la Génèse, & nous renvoyons aux Interprètes qui ont traité amplement ces matières; c'est chez eux que nos Philosophes ont cherché ces objections, il est juste d'y chercher les réponses. Nous conseillons sur-tout l'Ouvrage de M. Du Guet, *Explicat. de la Génèse*, 6 vol. in-8°.

plus ancien que ne le fait Moïse ? N'a-t-on pas été obligé à préférer au Texte Hébreu la Version des Septante pour concilier avec l'Ecriture l'antiquité de la Chine ?

R. Si on a préféré la Version des Septante au Texte Hébreu, tel qu'il est aujourd'hui, c'est qu'on a cru qu'elle rendoit mieux le Texte de Moïse. L'antiquité vraie ou prétendue de la Chine s'accorde parfaitement avec l'Hébreu & la Vulgate, en adoptant une explication très-naturelle & très-solide du P. Tournemine (a). Le monde porte des preuves évidentes de sa nouveauté. L'Épicurien Lucrece ne le croyoit gueres plus ancien que la guerre de Thèbes & la ruine de Troie (b). Les progrès journaliers des Arts nous persuadent que si le monde existoit depuis autant de siècles que le prétendu Empire de la Chine, il n'y auroit pas tant à ajouter aux inventions humaines. L'affaîssemment continuel des montagnes, qui se prouve par mille expériences, & qui cependant n'a produit encore que des effets peu sensibles ; la moitié de la terre presqu'encore déserte, ou peu habitée, & ne présentant aucun monument d'une population plus ancienne, démontrent que l'époque de son origine n'est pas fort éloignée. — Les hommes

(a) Voyez cette explication, dans la Description de la Chine. T. 1, p. 266.

(b) *Cur supra bellum Thebanum, & funera Trojae,
Non alias alii quoque res cecinere Poetae?
Quò tot facta virum toties cecidere? Neque usquam
Æternis famæ monumentis insita florent?
Verum, ut opinor, habet novitatem summa, recensq;
Natura est mundi, neque pridem exordia cæpit.*

Lucret. L. 5. de Nat.

superficiels qui parlent tant de l'antiquité de la Chine, ignorent sans doute que c'étoit la marotte de toutes les anciennes Nations de fixer l'époque de leur empire à 30 ou 40 mille ans. Les Egyptiens ne faisoient nulle difficulté de faire une succession de 300 Rois ou Roitelets qui avoient régné ensemble sur différentes Provinces. Les Babylo-niens disoient leur empire fondé depuis 400,000 ans. Les Chinois ne sont ni plus délicats ni plus habiles en matiere de Chronologie (a). M. Bergier a tellement réfuté les idées de Freret sur les Annales Chinoises, que M. de Voltaire dans les *Conseils raisonnables* n'a rien trouvé à lui répliquer. Le Pere Parennin & les Jésuites en général en ont eu trop bonne idée. Les Journalistes de Trévoux se sont écartés en ce point du sentiment de leurs confreres (b). En effet peut-on sérieusement entreprendre de nous persuader que les Chinois calculent les éclipses depuis 4000 ans ? il n'y a guere plus de cent ans qu'ils étoient si ignorants

Mém. de
Trév. Janv.
1762.

Mém. de
Trév. Avril
1748, p. 686.
Janv. 1750, p. 28.

(a) Les Empereurs de la Chine s'arrogent une espece de pouvoir sur le tems passé. Pour ennoblir quelqu'un, ils lui accordent un diplôme rétroactif de mille ou deux mille ans, le même génie qui préside à l'héraldique, a réglé la chronologie.

(b) Les Missionnaires n'osent point dire dans la Chine, & encore moins écrire, ce qu'ils pensent de l'antiquité de cet Empire. Le P. du Halde nous apprend que ce seroit un crime capital de contredire sur ce point les préjugés de la Nation. *Descript. de la Chine, T. 1, p. 264; & Préf. xiv.* Il en est sans doute de même de la grande population & de la haute sagesse de ce Peuple, comme nous le verrons dans la suite. Si M. Paw avoit fait attention à ce passage de du Halde, il auroit moins déclamé contre l'imagination admira-trice des Missionnaires.

en Astronomie, qu'ils avoient recours aux Mahométans pour la composition de leurs Calendriers; ils seroient aujourd'hui dans la même ignorance, si les Jésuites ne les eussent instruits, encore n'ont-ils que peu profité de leurs leçons. Il a encore fallu, en 1772, appeler à Pékin quatre Jésuites, pour remplir le Tribunal des Mathématiques, qui par la mort du Pere Hallerstein, & de quelques autres Missionnaires, pourroit tout-à-coup manquer d'Assesseurs, ce qui jetteroit les Tartares dans de singuliers embarras. Le P. Martini a lu dans un de leurs plus anciens Livres, que sous le regne d'Yao, le soleil éclaira la Chine l'espace de dix jours & de dix nuits. Voilà donc la période des éclipses absolument changée: le moyen de vérifier les calculs Chinois, & de les concilier avec les nôtres? Il y aura toujours une différence de dix jours & de dix nuits. Plusieurs éclipses rapportées dans les Annales Chinoises, sont mal calculées: Hardouin, Cassini, Freret lui-même en sont convenus. Cassini a même employé le calcul des éclipses pour retrancher de l'Histoire Chinoise 600 ans. L'Auteur des *Recherches philosophiques sur les Chinois*, quoique très-zélé pour l'antiquité Chinoise, abandonne aussi la preuve des éclipses. Cela seul suffit pour démontrer l'imposture de ces fameuses Annales; mais, quand les éclipses se trouveroient bien calculées, cela ne prouveroit rien en faveur des Annales Chinoises. Un faussaire ne peut-il pas suivre l'ordre des éclipses? Nous savons quelles éclipses il y auroit eu si le monde existoit depuis cent mille ans. Enfin ces Annales, qu'on fait tant valoir, ont été toutes brûlées par ordre de l'Empereur Xi-hoam-tir. Il n'en a pas échappé un seul
exemplaire.

Exemplaire (a). Quel fond faire sur l'ouvrage qu'on lui a substitué? Le sentiment de M. Goguet doit être ici d'une considération toute particulière. On connoît la profonde érudition & l'impartialité de ce laborieux Ecrivain. « A l'égard des
 « Observations Astronomiques dont on a cherché
 « à étayer les prétendues Antiquités Chinoises,
 « la supposition est si sensible, qu'elle a été ap-
 « perçue par quelques Lettrés, malgré le peu
 « d'idée qu'en général les Chinois ont de la criti-
 « que. On peut assurer hardiment que jusqu'à
 « l'an 206 avant Jésus-Christ leur Histoire ne mé-
 « rite aucune croyance. C'est un tissu perpétuel
 « de fables & de contradictions; c'est un chaos
 « monstrueux dont on ne sauroit extraire rien de
 « suivi & de raisonnable. — « Les Historiens Chi-
 « nois, disent les Auteurs Anglois de la nou-
 « velle *Histoire universelle*, L. 4, c. 11, « ont ri-
 « diculement appliqué à l'état ancien de leur Mo-
 « narchie les notions confuses que la Tradition
 « leur avoit transmises touchant la création du
 « monde, la formation de l'homme, le déluge
 « & l'institution des Arts. De tout cela ils ont
 « composé un système monstrueux d'Histoire, &c. »
 M. Boyer, Auteur très-versé dans l'Histoire Chi-
 noise, n'a pas meilleure opinion des anciens mo-
 numents de ce Peuple. M. Fouquet, Evêque ti-
 tulaire d'Eleutheropolis, a publié, en 1729, une
 Table chronologique de l'Empire Chinois, rédigée
 par un Seigneur Tartare. Ce Seigneur l'avoit tirée

Origine des
Loix, T. 14
diffus. 31

(a) Ce Tyran, qui a régné trente-sept ans, a tenu tel-
 lement la main à l'exécution de cet ordre, que plus de
 460 Lettrés ont été brûlés avec les annales qu'ils avoient
 recellées.

du *Chang-cun*, ou des grandes Annales de la Chine. Cette Table fixe le commencement de la véritable Chronologie des Chinois au regne de *Lye-vang*, l'année 434 avant Jésus-Christ; & on pourroit, pour d'excellentes raisons, la fixer à un temps postérieur. On peut voir le sentiment de M. de Guignes sur l'antiquité de la Chine, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions 1758 & 1759, & dans le Journal des Savants, Décembre 1757. Ce célèbre Académicien pense que l'Histoire des Chinois n'est que celle des Egyptiens défigurée, & il s'en faut de beaucoup que M. Deshauterais ait renversé les preuves. Le savant Jésuite Pray, dans son Ouvrage de *Origine Hunnorum*, p. 8, avoue que M. de Guignes est l'homme du monde le plus versé dans cette matière, quoique faute de savoir la Langue Française, il ne l'ait pas toujours bien compris. M. Paco fait descendre les Chinois des Scythes; mais cela ne les rend pas plus anciens: cet Ecrivain, qui paroît avoir du goût pour les époques de 90 millions d'années, n'a sans doute écrit que pour le Tibet & la Chine, où des Chroniques de cette espèce pourront faire fortune.

Recherches
phil. sur les
Egypt. & les
Chinois.

S. I V.

D. La physique ne vient-elle pas à l'appui de l'antiquité du monde? M. de Buffon n'enseigne-t-il pas que la mer a successivement couvert toutes les parties du globe, que les plus hautes montagnes ont été sous les eaux durant plusieurs siècles?

R. Si la mer passoit le mont Cenis & les Cordillieres, selon les Loix de l'hydrostatique, tout étoit sous les eaux, & au-lieu de l'inondation successive de M. de Buffon, il y a eu une mer universelle: où étoient alors les Habitants de la terre?

Comment expliquer l'existence & la conservation de l'homme & des quadrupèdes? M. Maillet répond que les hommes étoient encore poissons, & que leur queue fourchue ne s'est transformée en jambes que lorsque dans l'impossibilité de regagner la mer, qui quittoit les terres, il a fallu marcher à tout prix, & faire de nécessité vertu. M. de Buffon ne pense sans doute pas comme le Consul du Caire; mais son système est tributaire du Telliamed, & lui rend un service infini. Nous L. 7, ch. 2, art. 5, §. 6. avons déjà montré que la mer ne croissoit & ne décroissoit pas.

D. L'observation du célèbre Naturaliste sur les angles saillants des montagnes, qui correspondent toujours à des angles rentrants, ne prouve-t-elle pas que la mer a été assise durant plus de mille ans sur les terres aujourd'hui habitées?

R. 1.^o Cette preuve, qu'il appelle *incontestable*, sera sans doute contestée par ceux qui, ayant peut-être voyagé plus que lui, ont vu dans les montagnes des angles rentrants sans aucune opposition d'angles saillants, sur-tout où les vallées ont beaucoup de largeur; & ceux qui n'ont pas voyagé du tout, admireront plutôt l'observation du Naturaliste que la justesse des conséquences qu'il en tire. Les vallées destinées à l'écoulement des eaux, & à la marche des fleuves, devoient raisonnablement être figurées de la sorte; si elles étoient droites, la rapidité des rivières mesurée sur une pente énorme ravageroit la terre; de grandes plages, où les sinuosités des eaux portent l'agrément, la fécondité, les richesses du commerce, seroient dévouées à l'aridité & à l'indigence, &c. Un Philosophe trop disposé à applaudir aux systèmes d'une mauvaise physique, n'a pu s'empêcher

Voltaire. de dire à cette occasion : *Il est aussi vrai que la*
 Histoire de *mer a fait les montagnes, que de dire que les mon-*
 Louis XV. *agnes ont fait la mer (a).*
 T. 2, p. 222.

2.^o Quand les montagnes seroient effectivement l'ouvrage de la mer, il faudroit démontrer qu'elles n'ont pu être formées par le déluge. M. de Buffon prétend le démontrer en effet; mais il n'est pas difficile de voir qu'il raisonne plutôt en systémateur qu'en homme qui consulte les faits sans préoccupation & sans préjugé (b). Le déluge

(a) Il paroît certain que les grandes montagnes sont antérieures au Déluge, puisqu'elles contribuent merveilleusement à la beauté & à la richesse de la terre; qu'elles sont même nécessaires à sa conservation, & que par-là elles ont dû occuper une place dans le plan de la création. Voyez Kircher, *Mund. subterr. part. 1*, p. 87. — Hist. nat. de M. de B. Théorie de la terre, art. 9. — Spect. de la Nat. T. 3, p. 145. L'Ecriture parle des montagnes comme préexistantes au Déluge : *Operatique sunt omnes montes excelsi sub universo caelo. Quindecim cubitis altior fuit aqua super montes.* Le Livre des Proverbes contient un passage encore plus décisif, en parlant de la génération du Verbe Éternel : *Dominus possedit me in initio viarum suarum antequàm quidquam faceret à principio. . . . Necdum montes gravi mole confisterant. Antè colles ego parturiebar.* Prov. 8.

(b) Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à examiner la manière dont il réfute certaines observations de Woodward, & en particulier la raison par laquelle il croit combattre victorieusement ce que celui-ci avoit dit de la pesanteur spécifique des corps ensevelis par le Déluge. « Woodward, » dit M. de B., assure que toutes les matières des différentes couches sont posées les unes sur les autres dans » l'ordre de leur pesanteur spécifique, en sorte que les » plus pesantes sont au-dessous, & les plus légères au- » dessus. Ce fait général n'est point vrai, on doit arrêter » ici l'Auteur, & lui montrer les rochers que nous voyons » tous les jours au-dessus des glaises, des sables, des char-

PHILOSOPHIQUE. 309

n'a pas fait toutes les montagnes ; mais il y en a qu'on peut regarder comme l'ouvrage de cette grande révolution.

D. M. de Buffon n'a-t-il pas raison de dire que le déluge n'a rien dérangé sur la surface du globe ?

« bons de terre, des bitumes, & qui certainement sont » plus pesans spécifiquement que toutes ces matieres. » Après cela, M. de B. triomphe & traite l'hypothèse de Woodward avec le dernier mépris ; mais un Critique impartial est étonné d'une victoire si rapide, & observe, 1.^o que quand même ce fait général seroit faux, il suffiroit encore, pour établir l'hypothèse de Woodward, & anéantir celle de B., il suffiroit, dis-je, que ce fait se vérifiât au moins communément, & que l'ordre de la pesanteur spécifique fût plus souvent observé qu'il n'est renversé ; parce que M. W. a pour lui la raison de ce phénomène, & que M. de B., au contraire, y trouve sa réfutation. 2.^o L'extrême agitation des eaux & ses incroyables ravages ont dû naturellement mettre quelque confusion dans les chûtes, sans qu'ils aient pour cela effacé les traces d'une pesanteur graduée. 3.^o Ces rochers, qui décernent la victoire à M. de B., existoient-ils lorsque la mer, selon lui, a formé ces couches durant le long séjour qu'elle a fait sur les terres ? Non, apparemment, la mer n'a jamais déposé une couche de rochers, jamais une telle couche n'a furnagé, jamais elle n'a été transportée ni placée par les eaux. Ces rochers n'étoient point rochers durant ces bruyantes opérations de la mer, c'étoient des matieres bien plus légères, des sables, du limon, &c. qui se sont épaissies ensuite, durcies & pétrifiées. Cela est bien simple. Or ce que M. de B. doit avouer dans sa propre hypothèse, justifie admirablement celle de M. W. On diroit, en vérité, que le célèbre Naturaliste ne connoît pas les pétrifications ; qu'il ignore qu'un bois très-léger devient pierre, & dès-lors plus pesant que tous les bois du monde. Selon M. de B., ce bois a toujours été aussi pesant qu'il est avant sa pétrification ; erreur manifeste, impardonnable à un homme qui prétend redresser les autres.

R. La décision est curieuse. Quoi, les eaux assemblées par des voies violentes & destructives, les mers agitées par tous les ressorts des tempêtes, élevées quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes, poussées & repoussées avec force (a), n'ont pas effleuré la superficie de la terre ! On le croiroit peut-être, si le Naturaliste ne nous avertissoit sans cesse de ne pas multiplier les miracles dans l'Histoire du déluge ; s'il ne nous apprenoit qu'un simple tourbillon ou tournoïement d'air peut creuser en terre des précipices épouvantables, & couvrir des villages entiers, T. 1, p. 490.... On a toujours regardé les changements arrivés par le déluge comme une espèce de seconde création ; S. Pierre appelle la terre après le déluge une autre terre (b). Le Seigneur dit à Noë qu'il détruira la terre avec les hommes (c).

D. Si le déluge a ravagé la terre, comment la colombe, sortie de l'arche, a-t-elle trouvé une branche d'olivier ?

R. Cela prouve que tous les arbres n'étoient pas ensevelis sous les ruines du monde. Il s'en faut de beaucoup que delà on puisse inférer qu'il n'est arrivé aucun changement à la surface de la terre. — Cette objection & plusieurs autres que M. de Buffon étale avec complaisance, se trouvent tout du long dans la Critique que Camérarius a faite de l'Essai de Woodward sur l'Histoire Naturelle de la Terre. Le savant Anglois y a répondu, & malgré les défauts de son système pris dans la totalité, Camérarius a reconnu la force

(a) *Reverseque sunt aquæ de terrâ, euntes & redeuntes.* Gen. VIII, 3.

(b) *Ille tunc mundus.... cæli qui nunc sunt & terra.* 2. Pct. 3.

(c) *Disperdam eos cum terrâ.* Gen. vi. 13.

de plusieurs de ses réponses, & a déclaré qu'il s'y rendoit de bonne foi. Tout cela paroît avoir été ignoré du Pline François.

D. Ce n'est donc point une *superstition des Naturalistes* de regarder les coquillages trouvés dans les terres comme des restes du déluge?

R. Les coquillages continueront à être regardés comme *des Médailles du déluge*, selon l'ingénieuse expression de M. de Fontenelle, jusqu'à ce qu'on leur dispute ce titre par des raisons capables d'ébranler une possession si longue & si bien fondée. Si dans quelques endroits les coquillages sont accumulés d'une manière à faire croire que la mer y a séjourné long-temps, comme M. de Buffon tâche de le persuader par les coquillages de la Touraine, qui, entassés à une profondeur considérable, forment une espèce de marne (a); on conclura peut-être qu'il s'étoit formé anciennement un lac dans ces vallons, soit par quelque irruption subite de la mer, telle que celle qui a produit la Zuiderzée, la mer de Harlem, &c. soit par des eaux interceptées au découlement du déluge, & renvoyées ensuite dans l'Océan par l'abolition de l'obstacle qui les en séparoit (b); mais une personne qui réfléchira sérieusement croira trouver ici une preuve de l'hypothèse de M. de Buffon.

(a) Plusieurs Naturalistes ont refusé de reconnoître cette marne pour des coquillages. M. de B. les jugera sans doute moins dignes de pardon que ceux qui ne regardent pas le porphyre comme une composition d'Oursins. T. 1, p. 292. La peau humaine, selon Maillët, n'est qu'un assemblage d'écaillés de poissons.

(b) Vu la prodigieuse fécondité des huîtres, Tom. 1, p. 271, il ne faudra pas supposer à ce lac une fort longue

D. Si les coquillages sont des restes du déluge ; pourquoi ne trouve-t-on pas à une profondeur égale des débris d'hommes, d'animaux, de maisons que le déluge doit avoir ensevelis comme les coquilles ?

R. Examinons ce *pourquoi*, par d'autres *pourquoi*. Pourquoi le savant Naturaliste nous apprend-il que les coquilles sont d'une substance analogue à la pierre, qu'elles se conservent très-long-temps dans les matieres molles, qu'elles se pétrifient aisément dans les matieres dures, & que par-là elles ont le droit de durer plus long-temps que des choses plus sujettes à la dissolution, *T. 1, page 272* ? Pourquoi les cadavres ont-ils furnagé du moins pendant quelques temps ? pourquoi sont-ils spécifiquement plus légers que les pierres, les coquilles, le sable, &c. & ont-ils dû céder le fond à toutes les choses empressées d'y arriver avant eux ? Pourquoi trouve-t-on des squelettes d'animaux étrangers dans des climats qui ne les comportent pas, des os d'éléphants en Sibérie, où l'on vient encore de trouver un rhinocéros en 1772 ? Pourquoi dans le système de M. de Buffon ne trouve-t-on pas des animaux dans les forêts souterraines qui en logeoient sans doute, & qui ont été englouties tout-à-coup par des irrutions de la mer, *T. 1, page 576* ? N'y avoit-il pas alors des Navigateurs qui faisoient naufrage & s'ensevelissoient dans la mer ? Pourquoi ne trouvons-nous pas des baleines, des dauphins, des requins pétrifiés sur la cîme du grand S. Bernard, ou bien à huit cents pieds de profondeur : il en périssoit

durée. Nous avons vu des groupes très-épais de coquillages entassés & condensés en très-peu de tems.

P H I L O S O P H I Q U E. 313

sans doute, & la mer les enterroit par une suc-
 cession de couches qu'elle amenoit insensible-
 ment? . . . Ne vaudroit-il pas mieux ne point
 faire de demande, que de s'en attirer un grand
 nombre auxquelles l'on ne peut satisfaire, & dont
 quelques-unes concluent évidemment contre le
 système qu'on veut accréditer? . . . Ne pourroit-
 on pas, pour juger sainement de ces idées de
 M. de Buffon, l'écouter lui-même, en changeant
 seulement quelques mots à son Discours, T. 1,
 pages 202 & 203 : « *Au-lieu de se servir de ces ob-
 servations, & d'en tirer des lumieres, il s'est en-
 veloppé dans les nuages d'une physique arbitraire,
 dont l'obscurité & la petitesse dérogent à la clarté
 & à la dignité de la Religion, & ne laisse apperce-
 voir aux Incrédules que le mépris de l'Ecriture-
 Sainte, qui nous apprend que le monde est très-en
 deçà de l'antiquité que M. de Buffon lui suppose
 par-tout. Mais les coquillages & les montagnes
 étant un fait certain, n'est-il pas permis de raison-
 ner sur les principes de ces faits? A la bonne
 heure; mais il faut que vous ne combattiez pas sans
 des raisons victorieuses, ce que les Livres sacrés nous
 apprennent; & sur-tout que vous ne mêliez pas une
 mauvaise physique à la pureté du Livre saint. Ces
 précautions qu'exige le respect, que nous devons
 aux décrets de Dieu, étant prises, que reste-t-il à
 examiner au sujet du déluge? Est-il dit dans l'E-
 criture, que la mer ait couvert l'univers durant
 des siècles, que le monde soit vieux de 400,000
 ans? Est-il dit que, durant le déluge, les eaux ne
 furent pas dans une agitation assez grande pour
 enlever du fond des mers des coquilles, &
 les transporter dans toute la terre? Non, le ré-
 cit de l'Historien sacré est simple & vrai, celui*

314 C A T É C H I S M E

du Naturaliste est composé & fabuleux (a). »

D. Un Voyageur Anglois ne vient-il pas de démontrer, par la lave du mont *Æthna*, que le monde est vieux au moins de 14,000 ans? « Les plus fertiles cantons, dit-il, sont ceux qui sont sur la lave même; elle n'a pu être recouverte de terre qu'après une longue suite de siècles. Deux mille ans n'ont pas encore suffi pour rendre fécondes plusieurs portions de lave; dans d'autres endroits, on voit sept couches de lave, séparées chacune par une couche très-épaisse d'excellente terre; ces couches de lave n'ont pu venir que successivement couvrir un terrain fertile, le dénaturer, & en devenir elles-mêmes un nouveau par la suite des temps; il résulteroit delà que le sol de ce canton si riche devroit avoir au moins 14,000 ans (b)? »

R. Ce raisonnement présente une contradiction ridicule: Si les couches de lave deviennent elles-mêmes un nouveau terrain fertile par la suite des années, comment peut-on distinguer jusqu'à la septième couche? L'excellente terre qui est entre deux est une lave devenue elle-même un nouveau terrain, & la lave plus vieille de deux mille ans, qui est au-dessous, est restée lave. Quand un Voyageur en veut imposer au Public, il faut qu'il soit attentif à mettre dans ses contes de la suite & de la cohérence.

2.° Donnons un moment à ce galimatias un

(a) On trouvera les idées de M. de Buffon, sur cette matière, réfutées victorieusement dans un détail, où nous ne pouvons nous engager, par l'Auteur des *Lettres à un Américain sur l'Histoire naturelle de M. de B.* en 1756, T. 2, Lettre 4 & 5. C'est un Ouvrage de l'Abbé de Lignac.

(b) Voyage en Sicile & à Malthe, traduit de l'Anglois de M. Brydone, 1775.

sens raisonnable. Supposons que la lave restant toujours lave, & ne se fertilisant jamais, est recouverte de nouvelles terres dans l'espace de *deux mille ans*, après quoi vient une nouvelle lave qui dans le même espace de temps est de rechef couverte, &c. Si c'est là ce que M. Brydone a voulu dire, nous observerons, 1.^o qu'il est faux qu'il faille deux mille ans pour couvrir de terre un sol aride, sur-tout au bas d'une grande montagne, & au milieu de campagnes fertiles; le vent, les hommes & les animaux y portent en peu d'années assez de terre pour y faire croître quelques plantes faciles qui y pourrissent & en augmentent la masse. C'est une expérience très-constante. 2.^o La lave n'a ordinairement que peu de largeur. Le Cultivateur dont le champ a été ravagé par ce fleuve de soufre seroit bien bon s'il attendoit *deux mille ans* pour se défaire d'une barre qui traverse son terrain, & qui gêne ses opérations; il la recouvre au moins par un travail successif. 3.^o Les volcans jettent des nuées de cendres, de soufre, de terre, de poussière qui retombant sur la lave la rendent souvent fertile en un instant. 4.^o Toute espèce de lave n'est point également pierreuse & stérile; cela dépend des matières dont le feu fait l'excavation actuelle; & dans le sein du mont *Æthna* il y a des matières très-différentes. La lave du *Hécla* a été constamment un engrais jusqu'en 1774, qu'elle a paru détériorer le terrain. 5.^o MM. Ferber & Dietrich, dans un *Voyage minéralogique d'Italie*, ont fait sur le mont *Vésuve* à-peu-près les mêmes conjectures que M. Brydone a faites sur l'*Æthna*. « Quand on considère, dit M. D. que les laves « qui coulent hors du *Vésuve* peuvent prendre « autant de routes qu'il y a de rayons sur sa cir- « conférence; que leur cours varie à chaque érup-

« rion, qu'il faut que l'éruption soit violente pour
 « que la lave atteigne Portici ; enfin que chaque
 « couche est séparée par de la terre végétale, on
 « est obligé de convenir avec M. Ferber qu'il a
 « fallu une suite innombrable de siècles, pour que
 « ces différentes couches de lave, qui en certains
 « endroits sont au nombre de six, aient pu se pla-
 « cer ainsi les unes sur les autres. » Cependant c'est
 ce raisonnement même qui anéantit les prétentions
 de ces Systémateurs ; car, selon le même M. D. les
 « fouilles d'Herculanum se font à soixante & dix,
 « & même jusqu'à 112 pieds au-dessous de la su-
 « perficie actuelle du terrain ; pour arriver à cette
 « profondeur, on ne traverse que des couches vol-
 « caniques entrelacées de petites couches de terre
 « végétale. » Voilà la solution de toutes les diffi-
 cultés. Il n'y a pas 1700 ans qu'Herculanum étoit
 une très-belle ville, très-florissante & très-luxu-
 rieuse, aujourd'hui elle est 112 pieds au-dessous
 de la superficie actuelle du terrain, couverte de
couches volcaniques entrelacées de petites couches
de terre végétale. L'espace de 1700 ans suffit donc
 pour opérer le phénomène pour lequel M. D.
 exige une suite innombrable de siècles. Le moyen
 de concevoir qu'on puisse triompher d'une obser-
 vation qui détruit de fond en comble toutes les
 conséquences qu'on prétend en tirer ?

D. Si les laves des volcans ne peuvent rien en
 faveur de l'antiquité du monde, ne peut-on pas
 au moins tirer en faveur de cette antiquité une
 preuve solide du silence des Historiens sur un
 grand nombre de volcans éteints qu'on vient de
 découvrir ? Ces volcans ont été embrasés dans des
 temps si reculés, qu'il n'en reste d'autres preuves
 que les monuments qu'ils se sont élevés eux-
 mêmes.

R. Le silence des Auteurs ne prouve point une si étrange antiquité. M. D. en convient lui-même. « On ignore ce qui se passa chez les Germains avant l'histoire de Tacite, & ce n'est que depuis la conquête des Gaules par Jules-César que l'on sait un peu ce qui s'est passé dans l'intérieur de ce pays. Les anciens volcans d'Italie font, selon M. D. un argument plus fort; mais M. D. ignore-t-il que dans les pays même où il y a eu une foule d'Historiens & d'Ecrivains en tout genre on a négligé d'écrire les événements les plus mémorables, ou que les écrits qui en faisoient mention ne sont pas parvenus jusqu'à nous? Lors de la formation de la mer de Harlem, du Zuiderzée, de la grande révolution arrivée dans le cours du Rhin, il y avoit des Ecrivains dans toute l'Europe; la Flandre & la Hollande n'en manquoient pas. Que M. D. nous détermine l'époque de ces catastrophes, il remportera le prix que la Société de Harlem vient de proposer. Cependant on est assez généralement persuadé que ces événements mémorables qui ont englouti tant de Villes & de Villages ne sont pas reculés au-delà de plus de quatre à cinq siècles (a). Que peut donc conclure M. D. du silence des Auteurs sur les volcans? En 1301 il y eut une terrible éruption d'un volcan dans l'île d'Ischia; elle dura deux mois: il y périt tant d'hommes & d'animaux que les habitans furent obligés de se sauver en terre ferme. Voilà un événement assez récent, & assurément bien digne d'avoir

(a) L'inondation qui déplaça le Rhin paroît être plus ancienne, & pourroit dater du neuvième siècle. Mais qu'est-ce qu'un tel espace de temps à l'égard de l'âge que M. D. donne aux volcans éteints? & cependant toutes les Histoires du temps se taisent sur ce grand événement.

» un Historien. Cependant, sans un certain *Francisco Lombardi*, on l'ignoreroit absolument. Les
 » Historiens les plus célèbres de ce temps, ceux
 » même d'Italie, n'en disent pas le mot. — A cela
 » on pourroit ajouter bien d'autres considérations
 » qui prouveroient de plus en plus qu'un obser-
 » vateur ne doit être occupé d'aucune idée *exotique*. 1.^o Ces volcans ont été dans des pays alors
 » très-déserts, & n'ont causé ni ravage, ni catastro-
 » phe mémorable. 2.^o Ils peuvent n'avoir fait
 » qu'une seule éruption, & s'être éteint après
 » avoir jeté des flammes l'espace de quelques
 » heures ou de quelques jours, comme le *Monte-*
 » *nuovo* qui en 1538 fit trembler le royaume de
 » Naples, & qui depuis est resté dans l'état d'une
 » tranquillité parfaite. 3.^o Que fait-on si cette mul-
 » titude de volcans, (supposé qu'elle soit réelle,)
 » n'a pas été une suite de la grande révolution
 » opérée dans notre globe par le déluge; si les
 » eaux souterraines sorties de leur demeure pour
 » s'unir à celles du ciel, n'ont pas laissé au feu
 » un essor trop puissant & trop libre? (a) En ce
 » cas la plupart de ces volcans, suivant de près

(a) Il y a assurément dans la Physique de M. D. & de
 M. F. des idées plus hasardées que celle-là. Rien n'est plus
 conforme à ce que Plin le Naturaliste, ce grand obser-
 vateur des Volcans, & après lui tous les Physiciens ont
 écrit de la force du feu souterrain, & des entraves que
 Dieu lui avoit mises, *Excedit profecto omnia miracula,*
ullum fuisse diem in quo non cuncta conflagrarent. Hist.
 natur. L. 2. « Toute la nature cependant est réellement
 » pleine d'un feu très-actif, auquel Dieu donne un frein
 » jusqu'à ce qu'il soit temps de le laisser agir en toute
 » liberté. » Spect. de la Nat. T. 3, *Nisi ambitu oceani*
& omnipotentis Dei jussu cohiberetur, universam elemen-
taris nature molem in inextinguibile traheret incendium.
 Mund. subst. part. 1, Lib. 4, Cap. 2; Cor. 3.

» l'époque du déluge, n'ont sans doute pas trouvé
 » d'Historien pour décrire leurs effets, & l'on ne
 » doit pas s'étonner s'il n'en existe pas d'autres
 » monuments que ceux qu'ils se sont élevés eux-
 » mêmes. »

§. V.

D. L'histoire du déluge, telle qu'elle est rapportée dans la Genèse, n'a-t-elle pas des difficultés égales aux suppositions qu'on emploie pour expliquer ses effets?

R. 1.^o Quand cela seroit, il faudroit encore observer que la réalité du déluge est prouvée par l'autorité de l'Histoire sacrée (a) & de la profane (b).

(a) Presque tous les Livres saints parlent de cet événement, & en attestent la vérité comme la Genèse. Il en est parlé dans l'Ecclesiastique. C. 44. Matth. 24. Luc. 17. I. Pet. 3. II. Pet. 2, &c.

(b) Berosé le Chaldéen nous parle de l'Arche qui s'arrêta vers la fin du déluge sur une montagne d'Arménie. Nicolas de Damas, dans le 96^{me} Livre de ses Histoires, dit qu'au temps du déluge, il y eut un homme qui, arrivant avec une arche ou un vaisseau sur une haute montagne d'Arménie, échappa à ce fleau universel, & que les restes de cette arche se sont long-temps conservés sur cette montagne. Abydene, Auteur d'une Histoire des anciens Mèdes & des Assyriens, donne de ce déluge quantité de détails semblables à ceux qu'en donne Moïse. Qu'on lise le Traité de Lucien sur la Déesse Syrienne, on y trouvera toutes les circonstances de ce terrible événement, aussi clairement & aussi énergiquement exposées que dans le Livre de la Genèse. Si nous citons ici Lucien, ce n'est que comme témoin de la Tradition générale qu'il trouva chez les Orientaux sur le déluge. On verra les mêmes choses dans le 1^{er} Livre des Métamorphoses d'Ovide. Varron parle du temps qui s'écoula depuis Adam jusqu'au déluge, *ab hominum principio ad catadelsium*. Les Chinois disent qu'un certain Puen-Cuus échappa seul avec sa famille du déluge universel. Jean de Laët & Lefcharbo rapportent la tradi-

& que toutes les hypothèses qu'on lui substitue ne sont que des imaginations philosophiques. L'on ne détruit pas les faits par des songes.

2.^o Il n'y a aucune de ces difficultés à laquelle on n'ait fait les réponses les plus satisfaisantes. On a montré qu'il y avoit dans la nature assez d'eau pour couvrir toute la terre. Que l'arche étoit suffisante pour contenir deux individus de tous les animaux, avec la provision pour les nourrir, &c. &c. Nous renvoyons pour tout cela au troisième Tome du Spectacle de la Nature ; au Commentaire de D. Calmet, Tome 1, chap. 6, 7, p. 66, 72 ; aux Dissertations de Jean le Pelletier (a) & de Jean Borrel ou Buteo (b) sur l'arche ; aux Œuvres Philosophiques de M. Wilkins ; l'hypothèse de Woodward, qui suppose le sein de la terre rempli d'eau jusqu'au centre, vient encore à l'appui de l'Écriture, & trouve dans ce grand abîme (c) de quoi couvrir amplement la superfi-

cion constante du déluge parmi les Indiens de l'Amérique. Boulanger convient que la plupart des usages de l'antiquité sont autant de monuments de la révolution arrivée sur notre globe par le déluge, (*Antiq. dév. Avant-propos*, p. 23.) Voilà donc la Philosophie divisée sur cette matière comme sur les autres.

(a) A Rouen, 1700. Cette Dissertation est écrite d'un style languissant & embarrassé, mais elle est recommandable par une exactitude vraiment géométrique.

(b) *Joannis Buteo Delphinaticci, Opera geometrica. Lugduni, 1554, p. 1.*

(c) C'est l'application qu'il donne de ces paroles : *Rupti sunt omnes fontes, abyssi magnæ.* Gen. 7. Et cette explication, quoiqu'un peu systématique, n'a rien de révoltant. Elle paroît appuyée sur l'état du globe connu, & n'est assurément pas l'idée la plus creuse que la Philosophie ait produite sur la Théorie de la terre. M. de Buffon substitue le verre à l'eau, en conséquence d'une vitrification du

tie du globe; mais il est prouvé que cette hypothèse n'est nullement nécessaire à la vérification du Texte sacré. — Plusieurs de ces Philosophes qui manquent d'eau pour expliquer le déluge; nous apprennent que la mer couvroit autrefois le globe tout entier; d'autres n'en trouvent que de reste dans les queues fumantes des comètes pour submerger la terre quand il leur plaira. Les visions de quelque Systémateur sont des démonstrations pour des hommes qui ont secoué le joug de la Foi, & qui préfèrent le ridicule au vrai.

D. Les Incrédulés modernes ne se sont-ils pas épuisés en satyres sur la situation du Paradis, l'alliance des enfants de Dieu & des enfants des hommes qui produisit les géants, la destruction de Sodome, &c?

R. La situation du Paradis a été sagement & naturellement expliquée par le célèbre M. Huet, *Dissertation sur le Paradis terrestre*; par M. Scheuchzer, dans la *Physique sacrée*, T. 1, p. 24; par M. du Guet, *Explication de la Genèse*, &c. — Nous avons parlé des géants & de leurs progéniteurs, Liv. 1, chap. 2, art. 5, §. 2. — Le sort de Sodome est démontré par ses ruines encore subsistantes, & par la mer sulfureuse qui a pris la place des cinq villes abominables. Les Païens en ont parlé comme les Juifs. Les preuves historiques, géographiques, physiques, sacrées & profanes, tout échoue vis-à-vis de l'opiniâtre incrédulité des Philosophes. *Qu'y a-t-il de plus crédule? L'ignorance*, disoit l'Abbé Terrasson; *Qu'y a-t-il de plus incrédule? L'ignorance*.

Strabo,
L. 16, p. 725.
Tacit. B. 3,
n. 7.

cation opérée par une conflagration, &c. *Quandoque bonus dormitat Homerus*. H. 2. p.

S. V I.

D. La circoncision établie parmi les Juifs, n'est-elle pas un usage pris chez les Egyptiens?

R. Cet usage est une Loi de Dieu; c'est des Juifs que les autres Nations ont pris cet usage. L'on n'a aucune histoire profane qui atteigne l'âge de la Genèse, & qui puisse nous instruire de ce que faisoit les Egyptiens avant le commerce qu'ils eurent avec les Hébreux. M. Marsham a employé beaucoup d'érudition dans cette affaire sans rien prouver. Il est prouvé, au contraire, que les Egyptiens ne furent jamais généralement soumis à la circoncision, qu'elle ne fut que pour les Philosophes & les Prêtres, qui voyant que la circoncision étoit dans les Juifs le signe d'une alliance divine, voulurent, en prenant eux-mêmes ce signe, se distinguer du reste du Peuple, & se faire regarder comme des hommes particulièrement consacrés à Dieu. — Quand il seroit vrai que la circoncision a été établie chez les Egyptiens avant qu'elle ne fût pratiquée par les Juifs, il s'ensuivroit précisément que cette cérémonie peut être fondée sur des raisons qui auroient gagné le suffrage de cette Nation, avant que Dieu n'en fit une Loi pour son Peuple. — C'est une chose à la mode depuis un certain nombre d'années, de ne vouloir pas convenir que les Juifs aient eu des usages & une croyance qui leur fussent propres. A entendre nos Philosophes, Moïse a emprunté la création en six jours des Phéniciens, des Chaldéens, des Indiens, des Perses. Le jardin d'Eden est pris des jardins d'Eden à Saana, dans l'Arabie heureuse (a). La circoncision vient des

(a) Quand les Livres des Nations seroient aussi anciens que ceux des Juifs, leur doctrine sur les faits ou les dog-

Egyptiens. Les Américains auront donné l'idée du péché originel. Moïse a parcouru toute la terre pour rassembler dans son Histoire les erreurs de tous les Peuples. *Les Juifs*, dit un de ces Messieurs, ^{Exam. imp. ch. 5, 6.} eurent toujours la haine la plus implacable contre les Dieux des autres Nations, & contre ceux qui les adoroient ; & au chapitre suivant, il dit qu'ils ont puisé leurs notions chez les Phéniciens, chez les Egyptiens, chez les Mages & chez les Perses, chez les Grecs & chez les Romains. Ces gens sont tellement aveuglés par la passion, qu'ils n'apperçoivent plus l'arbitraire & le ridicule de leurs assertions. — Tous les vrais Savans sont d'accord que Moïse est plus ancien que tous les Écrivains profanes ; que les Prophetes sont plus anciens que les Philosophes Grecs ; que les anciens Poètes, Philosophes ou Législateurs, ont pris dans les saintes Ecritures une partie de leur doctrine (a). Il y a deux

mes rapportés dans l'Ecriture, ne seroit qu'un résultat informe de la Tradition primitive, d'abord commune à tous les Peuples, affoiblie ensuite, altérée, anéantie par le temps & les erreurs. Mais, encore une fois, tous les Livres des Nations sont postérieurs à Moïse, & leur Théologie n'est qu'une corruption de celle des Juifs. *Voyez Huet, Démonst. evang. p. 52, 68.*

(a) Les Rédacteurs de la Bible de Venise, T. 3, p. 98, prétendent que c'est plutôt par les discours & la conversation des Hébreux, que par la lecture, que les Païens ont connu les dogmes & les rites Judaïques. Leurs raisonnemens ne sont rien moins que concluans, & il vaut sans doute mieux en croire Flav. Joseph, S. Clément d'Alexandrie, S. Justin, Tertullien, S. Cyrille, Eusébe, S. Ambroise, S. Augustin, &c. & sur-tout le premier Livre des Maccabées ; mais enfin, de quelque manière que les Païens aient été instruits du contenu des Livres saints, les conséquences sont les mêmes.

mille ans que les Juifs accusoient les Nations d'avoir greffé leur Liturgie & leur Théologie sur celle des Livres sacrés (a). Jamais on n'a songé à leur répondre. Au dix-huitième siècle, on donne pour toute réponse : *Les Juifs ont tout imité des Nations*. Ce nouvel art de critique est commode, & garantit de l'ennui des longues & savantes discussions.

D. Pourquoi Dieu a-t-il voulu que son Peuple fût distingué par une cérémonie aussi singulière que la circoncision ?

R. Quand on n'en pourroit donner aucune raison, il n'en seroit ni plus ni moins. *Les pourquoi* ne peuvent conclure contre des faits avérés, ni contre la sagesse des ordonnances divines. Philon a essayé d'expliquer les raisons de la circoncision ; quoique toutes ses réflexions ne soient pas également solides, il y en a qui méritent attention. La première & la quatrième sont physiques, & conviennent particulièrement aux Juifs habitants de la Palestine, de l'Egypte & des climats voisins (b).

*Us sciat
unusquisque
res suam per
fidere in san-
ctificatione
& honore,
non in passio-
ne desiderii,
sicut & gen-
tes quæ igror-
ant Deum.
R. Theil. iy.*

La meilleure est celle que les saints Pères ont adoptée, en remarquant que ce rit étoit très-propre à avertir les Juifs de se garder de la corruption générale des mœurs qui infectoit le monde, & de se séparer des autres Nations par le retranchement de tout ce qui violeroit la sainteté de la Loi divine (c).

(a) *Expanderunt libros Legis, de quibus scrutabantur gentes similitudinem simulachrorum suorum.* I. Macch. 3.

(b) Les Naturalistes les plus modernes confirment cette observation de Philon. V. le Dict. d'Hist. nat. de Valmont, art. *Homme*, §. de la *Circoncision*. — L'Hist. nat. de M. de Buffon, T. II, p. 48c.

(c) *Equidem præter jam dictas rationes, per circumcisi-*

§. VII.

D. De quelle utilité étoit cette multitude de Loix contenues dans le Lévitique & le Deutéronome ?

R. Un Peuple du caractère des Juifs, avoit grand besoin d'un culte cérémoniel très-composé, & chargé d'une multitude d'observances qui lui rappellassent l'Auteur de sa délivrance, & le Dieu de ses Peres. Le Paganisme parlant à l'imagination par l'appareil d'une superstition bruyante, auroit aisément séduit les adorateurs d'un Être invisible. C'est la réflexion de Tertullien (a) & de S. Augustin (b). La plupart de ces Loix, tant celles qui regardoient proprement le culte, que celles qui régloient des choses assez indifférentes par elles-mêmes, avoient des significations & des raisons que les Juifs n'ignoroient pas, & dont il seroit peut-être aujourd'hui difficile de vouloir rendre un compte exact. Les Interprètes ont rempli cette tâche avec tout le succès possible. Le Philosophe Porphyre fait un grand éloge des usages cérémoniels des Juifs, Phylon en démontre la sagesse, Joseph nous en peint la majesté.

Porph. de
rer. animar.
abstin.

nem significari arbitror duo quædam valdè necessaria. Unum excisionem voluptatum, non unius tantum hujus generis, sed omnes per unam. Phil. de Circum. — Bernard. Serm. 1. de Circum. Dom. — Cyprianus, de Circum. &c.

(a) *Ejusmodi officiis religioni suæ voluit eos astringere, quibus superstitio sæculi agebatur. . . ut istis legalibus disciplinis occurrentibus ubique, ne ullo momento vasarent à Dei conspectu. Tertull. Lib. 2. adv. Marcionem. C. 18.*

(b) *Illi populo pro ejus carnalitate & corde adhuc lapideo, talia data sunt quibus teneretur, ne ad idola deflueret. Aug. Tract. 10. in Joan.*

S. VIII.

D. Les Livres saints ne semblent-ils pas approuver dans les Juifs le mensonge, la haine des ennemis, la cruauté envers les Nations subjuguées, plusieurs actions condamnées par le droit des gens & les loix de l'humanité, le sacrifice que Jephthé fit de sa fille, &c?

R. C'est une erreur de croire que l'Ecriture approuve tout ce qu'elle rapporte sans le blâmer. Quelquefois l'intention est louée, sans que le fait le soit. — Souvent Dieu inspire le fond d'une action, & condamne la manière dont elle est exécutée. C'est ainsi, remarque S. Augustin, que Jehu
 4 Reg. 10. eut raison de faire périr les Prêtres de Baal, mais il eut tort de les tromper & de faire servir la fraude au zèle. — Les expressions de l'Ecriture objectées par nos Philosophes, ne signifient pas que Dieu ait inspiré telle ou telle action, mais qu'elles se sont faites sous la direction ordinaire de la Providence. C'est la manière commune de parler chez tous les Peuples qui croient un Dieu, & qui admettent une Providence; quel que soit un événement qui intéresse le Public ou les particuliers, on dit que Dieu l'a voulu, qu'il en a ainsi ordonné, que Dieu l'a fait ou l'a permis, sans que l'on prétende qu'il soit intervenu une inspiration surnaturelle ou un miracle. Lorsqu'un Auteur sacré fait agir ou parler les Juifs selon leurs principes, l'on ne doit pas conclure que c'est une approbation formelle du fait en lui-même & de toutes ses circonstances. Il est dit de plusieurs Juges ou Chefs Hébreux, qu'ils furent suscités de Dieu pour délivrer son Peuple: cela ne signifie point qu'ils furent tous inspirés dans leurs actions,

puisque'il est dit de même dans le troisième Livre des Rois, chap. 11, v. 14, que Dieu suscita un ennemi, ou un rival à Salomon. . . . Pour exprimer la force & le courage de Samson, il est dit que l'esprit de Dieu le saisit : *Irruit in eum spiritus Domini*. Ce terme ne signifie point une inspiration surnaturelle, comme s'il étoit question d'un Prophète ; il exprime une émotion violente & extraordinaire, comme *montes Dei* signifie des montagnes fort hautes. On fait que dans la Langue Hébraïque, le nom de Dieu ajouté à un mot, ne sert souvent qu'à marquer le superlatif.

Des hommes pieux ont pu ignorer invinciblement la malice d'une action qui se présentait sous des dehors spécieux. C'est ainsi que l'on a pu croire que le mensonge officieux étoit permis en certaines rencontres avant que la chose ne fût aussi clairement décidée qu'elle l'est aujourd'hui. Rien n'oblige à chercher en ces sortes de choses des inspirations, des figures, des mystères, & à substituer des interprétations ingénieuses à la simplicité de la lettre : certaines réflexions des saints Pères sur ces matières, étoient dans leur intention destinées à nourrir la piété, plutôt qu'à faciliter l'intelligence du Texte.

Les ennemis des Juifs étoient ordinairement les ennemis de Dieu : c'est sous ce point de vue que David les envisage toutes les fois qu'il semble les dévouer à la mort ; il s'en explique trop clairement dans un grand nombre d'endroits pour ne pas être entendu par quiconque lit les Psaumes avec un esprit droit (a). Il va jusqu'à se soumettre

(a) *Tabescere me fecit zelus meus, quia oblii sunt verba tua inimici mei. Psalm. 118. — Iniquos odio habui. . . .*

lui-même à toutes les malédictions divines, supposé que jamais il ait fait du mal aux ennemis de sa personne (a). La délivrance de David & le malheur de ses ennemis, qui en étoit une suite nécessaire, faisoient éclater la providence & la bonté de Dieu que ces mêmes ennemis blasphémoient (b). On fait aussi que les prédictions prennent souvent dans l'Ecriture le ton du souhait.

La rigueur dont les Juifs en ont usé envers les habitans de la Palestine, & envers quelques autres Peuples ennemis de Dieu, étoit due aux crimes énormes dont ils s'étoient fait des loix, & qui leur avoient comme passé en nature. Dieu lui-même avoit ordonné cette rigueur : le Deutéronome & le Livre de la sagesse nous en instruisent (c) ; pourquoi les Juifs n'auroient-ils pu être

prævaricantes, & tabescebam. Psal. 118. — Nonne qui oderunt te, Domine, oderam, & super inimicos meos tabescebam? Persequo odio oderam illos, & inimici facti sunt mihi. Psal. 138. — Deficiant peccatores à terra & iniqui, ita ut non sint. Psal. 103. — Simulacra gentium argentum & aurum... Similes illis fiant qui faciunt ea, & omnes qui confidunt in eis. Psal. 113. — Inveniat manus tua omnibus inimicis tuis : dextera tua inveniat omnes qui te oderunt. Psal. 20.

(a) *Si feci istud, si est iniquitas in manibus meis, si redidi retribuētibus mihi mala, decidam meritò ab inimicis meis inanis. Persequatur inimicus animam meam & comprehendat. Psal. 7.*

(b) *Ut videant qui oderunt me, & confundantur, quoniam tu, Domine, adjuvisti me & consolatus es me. Psal. &c.*

(c) *Omnia enim hæc abominatur Dominus, & propter istiusmodi scelera delebit eos in introitu tuo. Deut. 8. — Illos antiquos habitatores terræ sanctæ tuæ, quos exhorruisti, quoniam odibilia opera faciebant tibi per medioamina & sacrificia injusta, Et filiorum suorum necatores sine misericordia.*

les exécuteurs des arrêts que la justice avoit prononcés contre des Peuples dont l'existence lui étoit odieuse? . . . Le danger que les Juifs, mêlés avec les Idolâtres, ne quittassent bientôt le culte du vrai Dieu, étoit évident; & le culte du vrai Dieu étoit-il un objet assez peu important pour lui préférer la conservation d'un Peuple abominable, dont la malice étoit incorrigible? . . . Les Juifs punissoient la cruauté de ces barbares par la peine du talion. *Je n'ai rien souffert que je n'aie fait souffrir aux autres*, disoit Adonibezec, *Dieu me rend le mal que j'ai fait* (a). — Il est bon d'observer qu'en général l'on ne doit pas chercher chez les Juifs toute la sainteté & toute la douceur des mœurs chrétiennes. Par quelle Loi Dieu étoit-il obligé de civiliser tout-à-coup le Peuple Hébreux, & de former, à la perfection des vertus de la nouvelle Loi, des hommes qui vivoient trois mille ans avant nous?

L'Ecriture ne dit pas un mot qui semble approuver le sacrifice de Jephthé. Il est d'ailleurs très-apparent par la simple lecture du Texte que cette fille fut consacrée à Dieu par l'état de virginité, qui, selon la maniere de penser des Juifs, étoit le plus grand de tous les sacrifices (b), &c.

cordid, & comestores viscerum hominum, & devoratores sanguinis à medio Sacramento tuo, & auctores parentes animarum inauxiliatarum, perdere voluisti per manus parentum nostrorum. Sap. 12. — Polluta est terra, cujus ego scelera visitabo, ut evomat habitatores suos. Levit. 18, 25.

(a) *Dixitque Adonibezec: septuaginta Reges, amputatis manuum ac pedum summitatibus, colligebant sub mensâ meâ ciborum reliquias: sicut feci, ita reddidit mihi Deus. Jud. 1, 6.*

(b) *Dimitte me, ut duobus mensibus circumeam montes, & plangam virginitatem meam cum sodalibus meis. . . . fecit ei sicut voverat, quæ ignorabat virum. Jud. xi.*

§. IX.

D. L'Ecclésiaste ne semble-t-il pas contenir des maximes contraires à la Religion & à la saine morale? Ne dit-il pas que la condition de l'homme est égale à celle des brutes?

R. L'Ecclésiaste est une collection de toutes les pensées qui se présentent à un esprit actif & pénétrant. L'Auteur rend compte de toutes celles qui se sont présentées à lui-même, & il les réfute les unes après les autres. Rien n'est plus propre à lever des doutes, à détruire des erreurs que lorsqu'un homme sage & d'un savoir reconnu nous dit que ces mêmes doutes & ces mêmes erreurs se sont présentées à son esprit, & qu'il en a reconnu l'illusion. L'Ecclésiaste renvoie tous les raisonnements des hommes à l'immortalité de l'ame & au jugement de Dieu. Nous avons répondu ailleurs à la fameuse objection sur l'égalité de l'homme & de la brute, qu'on n'a répétée tant de fois que parce qu'on ne l'a pas lue dans le Livre qu'on citoit (a).

Ci-dessus,
p. 230.

§. X.

D. Le Cantique des Cantiques n'est-il pas composé d'un langage trop mol, & d'expressions propres à alarmer des ames pures?

R. Ce Livre exprime les sentiments d'une ame sainte pour son Auteur; ces sentiments ne sauroient être ni trop vifs, ni trop tendres: ceux qui en ont l'expérience ne sont pas offensés de cette lecture;

(a) Au Précis de l'Ecclésiaste que nous a donné M. de V. on doit substituer celui qu'en a fait M. Bossuet, & l'on sera d'accord avec le vrai sens de l'Auteur. Dissert. sur les Pseaumes, & Préfaces sur chacun des cinq livres Sapientie trad. par M. Leroi, 1775.

& ceux qui n'y connoissent rien peuvent se dispenser de la faire. « Lorsque je jouis des douceurs de
 » la piété, disoit un homme éclairé dans les voies
 » de Dieu, & que j'ai cette joie du cœur, qui passe
 » tout sentiment, je conçois & je goûte la sainte
 » familiarité de l'ame avec Dieu, qui regne dans ce
 » Livre: je me nourris alors de ces expressions,
 » dont aucune ne me gêne. Dans des temps d'ob-
 » scurité & de tiédeur j'en ne veux & ne puis en ju-
 » ger. » — Il est absurde de décider du génie de
 toutes les langues par celles qui ont cours aux dix-
 huitième siècle. Ce qui est indécent en François (b),
 ne l'est pas en Latin; ce qui l'est en Latin, ne l'est
 pas en Hébreu: dire que le Saint-Esprit n'a pas
 dû se conformer aux idées des Juifs, c'est dire qu'il
 n'a pas dû leur parler dans leur langue ordinaire.
 « Quand un peuple est sauvage, dit M. le Prési-
 dent de Brosse, il est simple, & ses expressions
 » le sont aussi. Comme elles ne le choquent pas, il
 » n'a pas besoin d'en chercher de plus détournées:
 » signe assez certain que l'imagination a corrompu
 » les langues. Le Peuple Hébreu étoit à demi-sau-
 » vage. Le Livre de ses Loix traite sans détour des
 » choses naturelles, que nos Langues ont coutume
 » de voiler. C'est une marque que chez eux ces
 » façons de parler n'ont rien de licencieux. »
 L'Auteur de l'Emile fait à-peu-près la même ré-
 flexion. — Il ne reste plus rien à dire sur ce su-

*Sincerum
est nisi vas,
quodcunque
infundis, e-
cessit. H.*

*Traité de la
format. mé-
chan. des Lan-
gues. T. 2,
n. 189.*

T. 1, p. 222

(a) S'il est vrai, comme l'a observé le Philosophe de Genève, que plus l'intérieur se corrompt, plus l'extérieur se compose; que la décence gagne en apparence ce qu'elle perd en réalité, qu'elle régné dans le langage à mesure qu'elle se retire des mœurs; il est très-aisé de connoître la raison de l'extrême délicatesse de la Langue françoise, qui iroit encore en augmentant, s'il étoit possible.

jet depuis l'excellente explication que M. Bossuet a faite de ce Livre, Tome 1, page 531.

S. X I.

D. Que faut-il penser du Livre de Job ? pour expliquer les propositions qui semblent accuser la Providence , faudra-t-il regarder cette Histoire comme une allégorie ?

R. Job, accablé de tous les genres de malheurs, se voit dans un danger manifeste de tomber dans le désespoir, & d'outrager la Providence. Cette vue le jette dans la dernière désolation, & il aimeroit mieux n'avoir pas existé que d'offenser le Créateur. Il déplore le jour de sa naissance, & emploie contre de mauvais raisonneurs, qui sembloient le consoler, toute l'énergie de la Langue Hébraïque la plus vive, la plus forte & la plus rapide de toutes les Langues. C'est, comme s'exprime un Auteur judicieux, un Drame que le saint Homme composa après sa délivrance, où, en laissant subsister la vérité de l'histoire, il fait entrer toute la force de la poésie asiatique. S'il y a quelques expressions difficiles à justifier, ce sont celles que Job condamne lui-même à la fin de son Livre, sans les spécifier (a). — C'est une témérité inexcusable de faire de Job un personnage allégorique. Le Concile de Trente avoit cru prévenir cette *pétulance* (b) de quelques Commentateurs

(a) *Inspicient locutus sum, & quæ ultra modum excederent scientiam meam. C. xliij. 3.*

Qui leviter locutus sum, respondere quid possum? Manum meam ponam super os meum. Unum locutus sum, quod utinam non dixissem; & alterum, quibus ultra non addam. C. xxxix, 34, 35.

(b) *Ad coercenda petulantia ingenia decernis (sanctis*

amis du neuf & de l'arbitraire ; mais l'esprit systématique en quelque genre que ce soit est une maladie que rien ne guérit. On peut voir, pour l'intelligence de ce Livre, l'explication qu'en a donnée M. du Guet en 4 vol. in-8.^o

S. X I I.

D. N'est-ce pas avec raison qu'on a critiqué le langage typique des Prophetes, & ce grand nombre de figures singulieres dont ils accompagnoient leurs prophéties ?

R. Pour réfuter cette critique, il suffit d'observer, 1.^o que la plupart des choses dont les Philosophes ont tourné en ridicule la représentation réelle & physique ne se passèrent qu'en vision, & qu'il suffit d'en lire le récit pour en être convaincu.

2.^o Si ces signes étoient surprenants par leur singularité, quelquefois même par leur durée, ils constatoient par-là même devant le Peuple nombreux qui les voyoit l'existence de la Prophétie ; ils ne laissoient aucun lieu de soupçonner après l'événement qu'elle eût été controuvée. Les malheurs annoncés par les Prophetes faisoient plus d'impression sur les coupables par l'appareil de l'avertissement. Un Ancien a dit :

*Segnius irritant animos demissa per aures,
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus, & quæ
Ipse sibi tradit spectator.* Hor. a. p.

Synodus) ut nemo suæ prudentiæ iunxus . . . sacram Scripturam ad suos sensus contorquens, contra eum sensum, quem tenuit & tenet sancta Mater Ecclesia, cujus est judicare de vero sensu & interpretatione Scripturarum sanctarum, aut etiam contra unanimem consensum Patrum, ipsam sacram Scripturam interpretari audeat. Sess. 4.

« Trajane & Tarquin coupant des têtes de pa-
 » vots; Alexandre appliquant son sceau sur la bou-
 » che de son favori; Diogene marchant devant
 » Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils
 » avoient fait de longs discours? Darius engagé
 » dans la Scythie avec son armée reçoit de la part
 » du Roi des Scythes un oiseau, une grenouille,
 » une souris & cinq flèches. Cette harangue fut
 » entendue, & Darius n'eut plus grande hâte que
 » celle de regagner son Pays comme il put. »
 C'est un Philosophe qui nous apprend à raison-
 ner de la sorte sur les actions symboliques des
 Prophetes.

Emile. T. 3,
 P. 235.

3.^o Le langage typique étoit alors usité dans la plus grande partie de l'Asie; plusieurs Peuples de l'Orient le conservent encore. On l'a retrouvé dans l'Amérique. M. de Voltaire dit lui-même: *Alors dans l'Egypte & dans la plus grande partie de l'Asie la plupart des choses s'exprimoient par des figures, des signes, des types. . . . Jérémie ne fait donc que se conformer à l'usage, &c.* Mais il oublie tout cela quand la haine des saintes Ecritures conduit sa plume. « Les mœurs des anciens

Deux âges
 du génie &
 du goût des
 François, p.
 298.

» Peuples, dit un autre Philosophe, sont des ta-
 » bleaux dont la coutume nous paroît souvent
 » bizarre, & nous est toujours étrangère. Les
 » mœurs de l'Orient n'eurent jamais aucun rapport
 » avec celles de l'Europe. Voilà ce qui nous em-
 » pêche souvent de bien saisir certains traits de l'His-
 » toire des temps reculés. Nous trouvons certains
 » usages ridicules, parce que nous en jugeons
 » d'après les nôtres (a). »

(a) Pour répondre à toutes les difficultés que l'incrédulité forme contre les Livres saints, il faudroit un Ouvrage

ARTICLE III.

Objections contre les Livres du Nouveau-Testament.

§. I.

D. N'Y A-T-IL pas dans les quatre Evangiles un grand nombre de contradictions qui doivent faire conclure que ces Livres ne peuvent être inspirés?

R. Il n'y a aucune de ces prétendues contradictions qui ne s'évanouisse, pour peu qu'on apporte d'attention à la lecture des Evangiles. Depuis 1600 ans que les Incrédules s'exercent là-dessus, ils n'ont su montrer deux passages qu'on n'ait conciliés aussi-tôt par les réponses les plus satisfaisantes. S. Augustin pensoit qu'au-lieu de dire *les quatre Evangiles*, on parleroit plus exactement en disant *les quatre Livres d'un même Evangile*. — Quelques différences dans les récits sont une excellente preuve de la vérité des Evangiles. Quatre Auteurs qui écrivent la même Histoire, & qui varient néanmoins dans l'ordre des choses, dans le rapport des faits & des circonstances plus ou moins détaillées, jusqu'à présenter l'apparence de contradiction à un esprit superficiel, de tels Auteurs, dis-je, ne se sont pas concertés, & n'ont pas formé le projet de tromper les Peuples.

In quatuor Evangeliiis, seu potius in quatuor Libris unius Evangelii. Tract. 36. in Joann.

D. La généalogie de Jésus-Christ, si différente

égal à ceux des Tostat, des Calmet, des A. Lapeire, &c : nous avons choisi les plus spécieuses, les plus vantées par les Philosophes, les plus étendues dans leur objet ou dans leurs conséquences, & qui par-là fussent pour faire juger des autres.

dans S. Matthieu & dans S. Luc, n'a-t-elle pas paru à Julien l'Apostat un argument sans réplique contre l'autorité de l'Histoire évangélique ?

R. Quand d'un côté on écrit la généalogie d'un homme par sa mère, & de l'autre par son père, il est clair qu'il y aura deux généalogies très-différentes. S. Matthieu rapporte les ancêtres de Joseph, & S. Luc nous marque ceux de Marie, fille de Joachim ou d'Héli (a). Il est vrai qu'on peut donner une autre explication à cette difficulté; mais celle-ci est si naturelle, & aujourd'hui si généralement reçue, qu'il est inutile de s'arrêter à l'autre. . . . Nous remarquerons seulement que le Texte de S. Luc acquiert un ton plus majestueux, plus simple, & à l'abri de toute difficulté, si l'on rapporte toujours le *qui* à Jésus-Christ depuis le commencement de la généalogie jusqu'à la fin. « Jésus, qu'on croyoit être fils » de Joseph, mais qui l'étoit réellement d'Héli, » Père de Marie (a), de Mathat, de Lévi, de » Melchi, &c. & qui enfin avant Adam, & avant » toutes choses, étoit le Fils de Dieu (b). » Il n'y a personne qui ne sente à la première vue l'avantage & la dignité de cette explication.

S. I I.

D. Les Livres de l'ancien Testament ne sont-

(a) Ces deux noms sont le même, comme il consiste par un grand nombre d'exemples.

(a) C'est ainsi qu'il est dit dans S. Matthieu : *Fili David, filii Abraham*. Cap. 1.

(b) *Jesus erat incipiens quasi annorum triginta, ut putabatur filius Joseph, qui fuit Heli, qui fuit Mathat, qui fuit Levi, qui fuit Melchi, &c. qui fuit Adam, qui fuit Dei*. Luc, 3.

ils pas

Ils pas cités quelquefois par les Evangélistes dans un sens qui ne s'accorde point avec la suite du Texte, ce qui a été regardé par des Philosophes comme une espece d'imposture ?

R. Outre le sens littéral, il y a dans l'Ecriture, & sur-tout dans les Prophetes, un sens figuré. Toute l'ancienne Loi n'étoit qu'un prélude de la nouvelle ; tout figuroit, annonçoit, préparoit les grandeurs de l'Evangile. Par le choix & l'accord des expressions, les Ecrivains inspirés caractérisoient l'avenir au même temps qu'ils décrivoient les choses présentes ou passées. Les juifs reconnoissoient ce double sens, & le respectoient ; ils savoient que leur Loi étoit figurative, & que tout se rapportoit aux choses qui faisoient l'attente & l'espérance de la Nation (a). Cette maniere de les instruire & de les convaincre, étoit donc sage & proportionnée à leur intelligence. S. Paul sur-tout en fait un grand usage dans l'Épître aux Hébreux, pour se faire au génie de la Nation à laquelle il parle. . . . Outre le sens figuré, il y a un sens d'accommodation propre à nourrir la piété & le goût des Ecritures saintes ; mais ni les Evangélistes, ni les Apôtres ne l'ont employé par maniere de preuves, mais seulement en forme d'explication & de réflexion pieuse, pour édifier & toucher les Chrétiens, point pour convaincre les adversaires de la Foi.

§. III.

D. Les quatre Evangiles ont-ils toujours été regardés comme authentiques ?

(a) Voyez la Dém. Evang. de Huet. p. 145. — Philo, de Vitâ contempl. 898, 901. — Flav. Joseph, Antiquit. L. 3, c. 9. de bello Jud. L. 6, c. 6.

R. Dès la naissance de l'Eglise, les Peres du premier siècle les citent sans en nommer les Auteurs, mais ces noms se lisent dans les Ouvrages du second siècle. Un passage de S. Irénée les réunit tous. Toute l'antiquité est d'accord sur ce point, & il n'est pas possible qu'un Critique éclairé entreprenne jamais sérieusement de le contester (a). Mais il est bon d'observer que la vérité de l'Histoire de Jésus-Christ ne dépend pas de l'authenticité des Evangiles. *Vérité & authenticité* sont des choses très-différentes. Les Evangiles sont *vrais*, si ce qu'ils rapportent est conforme à la vérité historique : ils sont *authentiques*, s'ils ont été écrits par les quatre Auteurs connus, choisis & inspirés, dont ils portent le nom. Ils ne sauroient être authentiques sans être vrais, mais ils pourroient être vrais sans être authentiques. L'Histoire évangélique en général est prouvée par des faits subsistants, par des monuments, par les Livres des Chrétiens, des Juifs & des Païens, beaucoup mieux que celle d'Alexandre & de César. Nous n'avons pas d'Histoire authentique de Louis XIV ; comment regarderoit-on un homme qui concluroit de-là qu'il

(a) L'Empereur Julien, intéressé plus que tout autre à décrier le Christianisme, ne parle jamais des Evangiles, ou des autres Livres saints, sans en citer les Auteurs. Tantôt il cite des passages empruntés des Epîtres de S. Paul, en nommant cet Apôtre. Tantôt il rapporte, d'après S. Matthieu, des paroles de Jésus-Christ, ou quelques traits de son histoire. Il dit que, ni Paul, ni Matthieu, ni Luc, ni Marc, n'ont osé dire que Jésus-Christ fût Dieu, & que Jean est le premier qui l'a enseigné. Lorsqu'il défendit aux Chrétiens d'enseigner les Belles-Lettres & d'expliquer les Poètes, qu'ils aillent, disoit-il, expliquer Luc & Matthieu dans les assemblées des Galiléens.

n'y a pas eu de Louis XIV, que tout ce qu'on raconte de son regne, de ses victoires, n'est qu'une fable?

D. Outre les quatre Evangiles reçus, n'y en a-t-il pas d'autres qui sont rejetés comme apocryphes, & qui par conséquent affoiblissent l'autorité des premiers?

R. Pourquoi la même Histoire ne seroit-elle pas écrite par différents Auteurs plus ou moins recevables? Plus un fait est important, admirable, avéré, plus on s'empresse de l'écrire. Rejeter l'Histoire de Jésus-Christ, parce qu'elle est rapportée par quelques anonymes, & que tous ceux qui en parlent n'ont pas une égale autorité, c'est comme si je traitois de fable l'Histoire de Henri IV, parce que telle lettre qui porte le nom de Sully, n'est peut-être pas de ce Ministre.

§. I V.

D. Quel sont, après les Evangiles, les Livres dépositaires de l'Histoire de Jésus-Christ?

R. Ce sont les actes des Apôtres, les Epîtres de S. Pierre, de S. Jean, de S. Jacques, de S. Jude, & sur-tout celles de S. Paul, surnommé l'Apôtre des Nations.

D. Ces Ecrits sont-ils fort authentiques?

R. Nous ne trouvons pas qu'on les ait combattus par des raisons qui aient mérité quelque réponse. Il est remarquable sur-tout, que M. Freret attaquant les Livres saints & toutes les preuves du Christianisme, n'ait osé attaquer les Epîtres de S. Paul, si propres à consterner l'incrédulité. Son silence fait voir ce qu'il en pensoit. On y sent une véhémence, une force pour persuader & pour convaincre, que la fiction ne sauroit jamais avoir.

Il n'est pas possible à un esprit bien fait, de se soustraire à l'impression que cette lecture a faite sur tant de grands hommes. La sincérité, la candeur de cet illustre Apôtre de Jésus-Christ, la persuasion intime qui l'animoit lui-même, sa grande ame victorieuse de tant de périls, de tant de persécutions, y paroissent dans le plus beau jour. On croit l'y voir, l'y entendre encore ; rien n'est plus animé, plus vivant :

Sit. ital.
de Emil.
Paulo.

Et Pauli stare ingentem miraberis umbram.

26. 26.

S. Jean Chrysostome, un des plus beaux génies & des esprits les plus solides de l'Orient, a montré dans plusieurs excellents discours de quelle autorité étoit le témoignage d'un homme tel que Paul. Il desiroit de voir la ville de Rome, précisément pour y révéler la cendre de ce grand Apôtre (a). M. Bossuet disoit que si toutes les preuves du Christianisme disparoissoient, les Épîtres de S. Paul l'y tiendroient constamment attaché. La conversion de ce grand homme, telle qu'il la rapporte lui-même dans les Actes des Apôtres & dans ses Épîtres, a ramené au Christianisme un célèbre Déiste Anglois ; c'est M. Littleton, Auteur de la *Vérité du Christianisme, démontrée par la conversion de S. Paul*. Le Roi Agrippa ne put en entendre le récit sans se sentir porté à professer la Religion

(a) *Exhort. moral. Serm. 32. — novem Homil. in Paulum. Oper. T. 2, p. 1058.* — On dit proverbialement d'un Prédicateur véhément & éclairé, qui étonne & qui persuade, que *c'est un saint Paul*. On a dit du fameux Osius :

Religionis Atlas, vox & manus altera Pauli.

de Jésus-Christ (a). Le Gouverneur Felix en fut ému jusqu'au fond de l'ame, & refusa d'écouter davantage un Prisonnier si propre à persuader des vérités terribles aux hommes du siècle (b). Les premiers Fidèles sentoient parfaitement la force de l'argument tiré de la conversion de Paul, & bénissoient Dieu de l'avoir fait servir à la gloire de la Foi (c).

D. Comme les Philosophes ne se rendent jamais, est-il croyable qu'ils soient restés dans le silence à l'égard d'un argument si pressant ?

R. Les plus sages se font tû, les plus étourdis ont déclamé à leur ordinaire. Le prétendu Bolinbrocke rejette tout ce qu'écrit Paul, parce que, dit-il, *il étoit chauve & petit* (d). Boulanger décide l'affaire, en disant que c'est *un enthousiaste forcené* (e). Quand la Philosophie est montée sur

(a) *In modico suades me Christianum fieri. Act. xvi. 28.*

(b) *Tremasachus Felix, respondit: Quod nunc attinet, vade. Act. xxiv. 25.*

(c) *Auditum habebant, quoniam qui persequabatur nos aliquando, nunc evangelizat fidem, quam aliquando expugnabat; & in me clarificabant Deum. Gal. I. 23.*

(d) S. Chrysostome convient que Paul étoit petit; mais malgré sa petitesse, dit-il, tandis qu'il a les pieds sur la terre, il touche le ciel de sa tête: *Sed tamen cælum contingit.* Hom. 30, in Princ. Apost.

(e) S. Paul s'est attiré, sans doute, ces politesses philosophiques, par le peu d'égard qu'il a eu pour les Philosophes. On peut croire qu'ils étoient tels alors qu'ils sont aujourd'hui. Paul les regardoit comme des hommes vains, bouffis d'orgueil jusqu'au délire: *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.* Rom. I. 22; comme des hommes sans mœurs, & abominables dans toute la rigueur du terme. *Ibid. 24. & seq.* Il avertissoit les Chrétiens de se garder de leurs pompeuses leçons, & de leur suffisance.

ce ton, la raison n'a plus de prise, le mépris doit en prendre la place... Le singulier enthousiasme que celui qui est produit tout-à-coup par la certitude d'un fait, dont on étoit le plus zélé adversaire; qui subsiste durant tout le cours de la vie, toujours sage, toujours conséquent, toujours le même dans tant d'écrits, dans tant de courtes apostoliques, dans tant de souffrances, dans tant de persécutions; qui produit les vertus les plus austères, les maximes les plus pures, la doctrine la plus sublime, la charité la plus ardente, la bienfaisance la plus étendue! Que la Philosophie réussisse à former des enthousiastes de ce caractère, elle pourra disputer à la Religion l'empire du cœur humain.

D. N'a-t-on pas dit encore que les écrits de S. Paul n'étoient qu'un *pompeux galimathias*, & que le Cardinal Bembo les méprisoit?

R. Le rare galimathias qui depuis 1700 ans fait l'instruction des Fidèles, la lumière des Théologiens; les richesses de l'éloquence chrétienne; qui a servi à former presque toutes les décisions des Conciles, à maintenir la pureté de la Doctrine, à combattre toutes les erreurs, à ramener les Incrédules à la Foi! Boulanger dit que la doctrine de cet Apôtre étoit *sublime & merveilleuse*; que c'est par-là que le Christianisme s'est étendu dans le monde. On sent toute la force d'un pareil aveu. — Ce que Bolinbrocke raconte du Cardinal Bembo

Christ. dev.
p. 28.

sance dogmatissante : *Videte , no quis vos decipiat per philosophiam & inanem fallaciam.* Coloss. II. 8. Il les réfutoit vivement, dès qu'il en avoit l'occasion : *Quidam autem Epicurei & Stoici Philosophi differebant cum eo.* AG. XVII. 18.

est une fable au jugement même de Bayle ; elle est de la façon de Thomas Langius, Écrivain Allemand, aussi obscur & ignoré qu'il mérite de l'être. Et d'ailleurs, qu'est-ce que le sentiment de Bembo, comparé à celui de tous les grands hommes du Christianisme ? Si ce Cardinal avoit dit ce qu'on lui impute, ce jugement flétriroit sa mémoire, & ne conclueroit point contre des choses que nous avons sous les yeux, & que nous sommes en état de juger nous-mêmes.

§. V.

D. Pourquoi a-t-on inséré dans le Catalogue des Livres saints, un Livre aussi inintelligible que l'Apocalypse ? Dieu auroit-il inspiré un Livre inutile à l'instruction des Fidèles ?

R. Les plus grands esprits du Christianisme ont toujours eu un attachement particulier pour ce Livre mystérieux, qu'on peut définir *l'Histoire des combats & des victoires de l'Eglise*. Alcazar, M. Bossuet, le P. Lallemand ont cherché dans l'Histoire l'accomplissement de ces divins Oracles ; & on ne peut nier que plusieurs de leurs explications n'aient beaucoup de dignité & de justesse. On peut consulter encore *l'Apocalypse expliquée par l'Histoire Ecclésiastique*, par M. le Curé de S. Sulpice. Quatrième éd. en 1708. M. Bossuet trouve que depuis le douzième Chapitre jusqu'au dix-neuvième, c'est plutôt une Histoire qu'une Prophétie. M. l'Evêque de Syterson remarque, que si ces prédictions eussent trop clairement annoncé la destruction de Rome, les persécuteurs en auroient été plus furieux. Mais, indépendamment de toute explication, la grandeur & la puissance du souverain Maître, l'éclat de ses vengeances, la persévérance du juste couronnée,

le fruit de la tribulation & des souffrances, la récompense des vertus, la punition des méchants y sont peints comme dans un tableau. La force & l'énergie du style asiatique, soutenues de toutes les richesses de la Langue Grecque, augmentent infiniment la vivacité des couleurs & la hardiesse des images. On découvre par-tout l'Eglise vengée ou triomphante, presque au même moment que nous la voyons gémir sous le poids des persécutions. Car c'est là le centre commun, où il n'y a point de vision ni de prophétie qui n'aboutisse. C'est de ce centre que sort réciproquement une douce lumière qui perce les ténèbres des symboles énigmatiques, qui aide à en pénétrer le mystère, qui répand au moins l'admiration, l'assurance, la consolation, la joie dans les âmes, lors même qu'on ne démêle pas d'une manière distincte toutes les circonstances de la prédiction, ou de l'événement qui les produit. Le Prologue & les sages avis aux Evêques d'Asie, qui comprennent trois Chapitres, sont clairs, simples, touchants, pleins de choses, & ne méritent assurément point le reproche d'obscurité. « Ceux qui ont le goût de la piété, dit

Explic. de
l'Apoc.

» M. Bossuet, trouvent un attrait particulier dans
» cette admirable révélation de S. Jean. . . . Malgré
» les profondeurs de ce divin Livre, on ressent en
» le lisant une impression si douce, & tout ensemble
» si magnifique de la majesté de Dieu, &c. . . .
» Toutes les beautés de l'Ecriture sont ramassées
» dans ce Livre; tout ce qu'il y a de plus vif, de
» plus touchant, de plus majestueux dans la Loi
» & dans les Prophetes, &c. »



ARTICLE IV.

Erreurs physiques reprochées à l'Ecriture.

S. I.

D. PEUT-ON CROIRE qu'un Livre inspiré, quant aux dogmes & aux règles de morale, contienne quelques erreurs dans les choses indifférentes au culte de Dieu & au salut des hommes ?

R. Quelques Auteurs ont cru que rien n'obligeoit à nier cette possibilité ; mais la sagesse veut qu'on ne reconnoisse aucune erreur dans un Ouvrage aussi respectable, à moins que cette erreur ne soit certaine.

D. N'y a-t-il pas dans l'Ecriture un grand nombre d'erreurs physiques, des passages absolument contraires aux découvertes modernes & au vrai système du monde ?

R. Nous n'en connoissons pas. Tous ceux qui ont mûrement considéré ces prétendues erreurs, se sont convaincus qu'elles n'existoient que dans l'imagination des Philosophes, & de quelques interprètes prévenus, entre lesquels nous sommes fâchés de devoir placer Dom Calmet.

D. Pourquoi donc S. Augustin dit-il en termes exprès, que le Saint-Esprit n'a pas prétendu nous enseigner l'Astronomie & les secrets de la Nature (a) ?

(a) *De figurâ cæli dicendum est, id scisse Autores nostros, quòd veritas habet, sed Spiritum Sanctum qui per eos loquebatur, noluisse ea docere homines nulli ad salutem profutura.* De Gen. ad litt. L. 2, n.º 20.

R. Quoique le Saint-Esprit n'ait pas voulu faire de l'Ecriture une école des sciences humaines, il est apparent qu'il n'en a parlé que selon les idées vraies. La réponse de S. Augustin est excellente contre des raisonneurs qui combattoient les Livres saints par les éléments d'Euclide ou la physique de Newton, mais elle ne prouve pas qu'il y ait effectivement dans ces Livres quelque erreur que ce soit.

S. I I.

D. N'est-il pas dit dans l'Ecriture, qu'il y a des eaux au-dessus du firmament, que la lumière fut produite avant le soleil, que la lune est un grand astre, que les étoiles sont innombrables, que la Tour de Babel alloit jusqu'au ciel, &c?

R. Ceux qui parlent tant du firmament & des eaux supérieures n'entendent point ce qu'ils censurent. Le mot *firmamentum*, selon S. Basile, S. Anselme, le Vénérable Bede, Procope, Rupert, le P. Pétau, &c. se prend pour l'air qui soutient les nuées, & qui, selon l'expression de Job, les empêche de se précipiter sur la terre : *Qui ligat aquas in nubibus suis; ut non erumpant pariter deorsum*. Job 26. Le mot Hébreu קִיּוֹן signifie ce qui est étendu, déployé, &c. En prenant la signification de *firmamentum* dans toute la rigueur, elle se vérifie encore très-bien à l'égard des étoiles fixes, qui sont effectivement dans un état affermi & immuable, gardant toujours la même disposition respective, & ignorant absolument les vicissitudes des planetes. Ce sont ces étoiles qui occupent la région qu'on appelle firmament. Saint Ambroise cherche les eaux supérieures beaucoup au-

délà des nuées ; il pense à-peu-près comme New-
ton, & donne à ces eaux la même destination, Hexameron, L. 2, ch. 3.
quoiqu'il ne les tire pas des comètes. Newton
croit que les queues des comètes entretiennent
l'atmosphère & l'humidité des planètes ; que sans
ces queues la terre seroit déjà sans eau (a). Quoi
qu'il en soit de cette idée, elle est bonne à prou-
ver que des hommes admirateurs de Newton
ont eu tort de reprocher à l'Écriture d'avoir
parlé d'eaux supérieures à notre atmosphère, puis-
qu'en voilà également dans la physique de Newton.

Le corps qui répandoit la lumière avant la pro-
duction du soleil étoit une masse ignée & terrestre,
dont le soleil, la lune & les planètes furent tirés ;
il n'y a là rien que de simple & de naturel.

La lune qui nous éclaire plus que toutes les
étoiles ensemble, est pour nous un *très-grand*
luminaire, même le plus grand après le soleil par
son utilité & la lumière qu'il envoie à la terre. Duo magna Luminaria. Gen. 1.

Les étoiles visibles sont très-difficiles à compter
à cause de l'irrégularité de leur position, & de leur
scintillation, qui par une impression vive & répétée
sur l'œil semble les multiplier, d'où elles paroissent
en quelque sorte innombrables. . . . La diminu-
tion graduée de leur éclat en annonce une prodi-
gieuse multitude d'invisibles. L'Ange avoit donc
raison de dire à Abraham : *Comptez-les si vous* Suspice ca- lum, & nu- mero stellas, si potes. Gen.
le pouvez.

Être élevé jusqu'au ciel, c'est être élevé fort
haut. Il faut avoir le génie de M. V. pour inférer ¹¹.

(a) Les corps des comètes sont destinés, selon lui, à
nourrir le Soleil. Voyez les *Observations phil.* p. 162. Les
deux pensées sont également fausses, & appuyées sur des
suppositions qu'il est aussi aisé de nier que de faire.

delà que la Tour de Babel touchoit *la lune ou la planete Venus*. Le cheval de Troie alloit sans doute aussi jusques-là :

— *Immersam Calchas attolere molem
Roboribus tectis, cœloque educere jussit.* 2 *Æneid.*

Ainsi qu'une Tour du Palais de Priam :

*Turrim in præcipiti stantem, summisque sub astra
Eductam tectis.* 2 *Æneid.*

On admire depuis long-temps ces beaux vers de Racine :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;
Pareil au cèdre, il portoit dans les cieux
Son front audacieux.
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre ;
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus.

Mais M. de Voltaire n'est point un admirateur stupide. Il examine les choses à fond, & se fait rendre compte des expressions : on ne sait pas trop ce que Racine entend par le Ciel. Est-ce la Lune ? Est-ce la Planete Venus ? Il y a loin d'ici là ?

D. Le récit de la Genèse, & l'ordre que met Moïse dans la création, en disant que la terre fut créée d'abord, & le soleil avec les étoiles trois jours après, ne semble-t-il pas contredire l'idée que nous avons de la grandeur des astres, le système de Copernic, & la pluralité des mondes ? Le Livre de Josué ne dit-il pas que le soleil s'est arrêté à l'ordre de ce Général des Israélites ?

R. Il ne répugne en rien qu'un ouvrier commence par une petite partie de son ouvrage, & qu'il finisse par la plus grande, sur-tout si la petite

fait le but & l'intérêt de toute la machine, comme la terre, seul séjour des hommes, paroît être le morceau principal de la machine du monde. Peu importe que la terre soit en mouvement, & le soleil en repos; pourquoi un Horloger ne feroit-il pas l'aiguille qui doit circuler avant le quadrant qui reste immobile? . . . Le Livre de Josué ne contredit pas plus l'immobilité du soleil (a) que Copernic lui-même, qui disoit constamment, comme tous les Astronomes le disent encore aujourd'hui : *Le soleil se leve, se couche, approche, recule.* Si Josué eût dit à la terre de s'arrêter, ce discours eût paru fort ridicule.

Nous avons montré ailleurs que la pluralité des mondes n'étoit qu'une imagination philosophique, une chimere éphémère, qui s'évanouira avec la témérité des Inventeurs.

Observa.
phil. Entr. 4
& 5. — Ci-
dessus, L. 1,
ch. 2, art. 4.
§. 4.

D. Comment la physique s'accorde-t-elle avec les assertions suivantes : Que le fiel d'un certain poisson a la vertu de chasser le démon, qu'il y a une montagne dont on voit tous les Royaumes de la terre, que l'arc-en-ciel n'a pas existé avant le déluge, que l'âneffe de Balaam avoit la faculté de parler, que Nabuchodonosor fut changé en bête? &c.

R. Le foie dont la fumée préserva Tobie des attaques du démon n'étoit qu'un signe extérieur

(a) Malgré toute la faveur où est actuellement ce système, nous sommes très-éloignés de le regarder comme une démonstration. Nous ne refuserons cependant point d'écouter avec docilité ceux qui auront lu les Observations sur cette matière, imprimées à Liege en 1771, & qui les auront condamnées après les avoir examinées sans partialité & sans préjugé. Il s'en prépare une nouvelle édition, où toutes les preuves sont augmentées & renforcées.

dont Dieu voulut se servir pour opérer ce miracle en faveur d'un homme juste. C'est ainsi que Jésus-Christ se servit de boue pour guérir l'aveugle-né ; c'est ainsi que la piscine de Siloë guérissait les malades ; c'est ainsi que Naaman fut guéri de la lèpre en se lavant dans le Jourdain. Le Maître des créatures les emploie comme bon lui semble.

Il n'est dit nulle part que d'une montagne on puisse découvrir tout l'univers. Il est dit simplement que sur une montagne très-haute le démon montra à Jésus-Christ tous les Royaumes de la terre, & la gloire qui les distinguoit. Pour cela, il suffit qu'il ait montré de la main : de ce côté-ci est l'Empire Romain, là celui des Perses, ici la Syrie, là les Indes, & ainsi du reste. Il est évident par le Texte que le démon a montré les Royaumes comme leur gloire ; or de cette montagne on ne voyoit pas la gloire ; on n'y voyoit donc non plus l'étendue des Empires.

Il y a des Naturalistes qui pensent qu'effectivement il n'y avoit point d'arc-en-ciel avant le déluge ; parce que, selon eux, il n'y avoit point de nuages ; mais quoi qu'il en soit de ce sentiment, l'Ecriture ne dit rien qui le favorise. Dieu, en choisissant une chose déjà existante pour servir de signe mémoratif à sa promesse, a fait ce que nous faisons tous les jours. On prend des arbres, des maisons, des rivières pour marque de séparation d'un territoire avec un autre. On convient de faire pour telle fin, certaine chose qu'on faisoit déjà auparavant. Des pierres qui n'avoient aucune signification, sont devenues un monument de l'alliance entre Jacob & Laban, &c. — L'arc-en-ciel étoit aussi nouveau pour tous ceux qui devoient naître après le déluge, que s'il n'avoit pas été auparavant.

Et ostendit ei omnia regna mundi, & gloriam eorum. Matt. iv, 8.

Niff. du Ciel, T. 1, P. 13.

Gen. 31.

Il est dit, expressément que le Seigneur ouvrit la bouche de l'âne de Balaam, & ces paroles suffisent pour réfuter l'imagination qui attribue à cet animal la faculté de parler. Si Balaam n'en parut pas fort étonné, c'est que l'excès de sa colère lui ôta l'usage de la réflexion; ou que professant lui-même la magie, il crut d'abord qu'en cela il y avoit quelque secret de son art.

Aperuitque Dominus os asinae, & locuta est.
Num. xxij, 28.

Nabuchodonosor n'eut que les appétits de la brute, il en affectoit la demeure & les aliments. Le séjour des forêts, durant l'espace de sept ans, doit avoir différencié sa figure d'avec celle des autres hommes; comme on l'a observé dans la fille de Châlons, l'homme sauvage d'Hanovre, &c.

D. Peut-on dire sans erreur que les serpents se laissent enchanter; que les fourmis amassent du bled pour se nourrir en hiver; que le lievre rumine; qu'il existe un oiseau nommé *Gryphon*; que l'action du feu réduit l'or en poudre; que le sel s'évanouit; que le bled meurt en terre?

R. C'est une chose certaine que les Américains charment les serpents; & la race des Psylles se trouvent encore en Afrique; on en voit en Egypte qui manient tous les jours des viperes & les serpents les plus redoutés, sans en craindre ni en ressentir aucun mal. Il y a plusieurs animaux qui ne sont pas insensibles à la musique; où est-il dit que le serpent ne soit absolument point de ce nombre; ou que, malgré qu'il y soit sensible, il ne résiste pas quelquefois à l'attrait des sons (a)? Si nous en croyons des relations très-modernes &

(a) *Furor illis secundum similitudinem serpentis, sicut aspidis furdæ & obturantis aures suas; quæ non exaudiet vocem incantantium, & venefici incantantis sapienter.* Psal. 57.

très-circonstanciées, les serpents des Indes se laissent captiver par les douceurs de l'harmonie, se montrent sensibles à l'accord des sons, & en expriment la cadence par le mouvement de la tête (a).

Parat in aestate cibum sibi, & congregat in messe, quod comedat.
Proverb. vj. j. 8.

L'Ecriture dit précisément que la fourmi travaille pour manger, & qu'elle amasse du grain durant la moisson; ce qui est très-exactement vrai & conforme aux observations anciennes & modernes. Il est apparent que la provision sert aux fourmis, jusqu'à ce qu'elles soient engourdies par le froid de l'hiver; peut-être leur sert-elle encore au réveil. Les observations contraires ne sont pas assez constatées ni généralement reconnues. Il est faux qu'elles consomment sur-le-champ tout ce qu'elles ont amassé. Le travail, la diligence, l'économie de cette petite république l'a toujours fait regarder avec raison comme un modèle à proposer aux paresseux. Que les fourmis travaillent pour être logées en hiver & pour vivre en été, ou pour avoir des provisions en hiver, elles n'en sont pas moins laborieuses.

On ne peut déterminer qu'en devinant quels sont la plupart des animaux dont parle Moïse dans le Lévitique. Les Juifs ne les connoissent plus, & ceux des Commentateurs qui ont le plus étudié cette matière, sont les plus persuadés qu'il n'y a rien de certain. On ne sauroit donc dire si

(a) J'ai en main un témoignage qui paroît absolument incontestable, où cette propriété des serpens de la Côte de Coromandel & de Malabar est décrite dans le plus grand détail. On en voit des preuves multipliées dans les *Essais historiques sur l'Inde*. Les Portugais appellent ces serpents: *cobra de capello*.

le mot **אֵרֶבֶב** est bien rendu par celui de *Lepus* : cela est si vrai , qu'Arias Montanus prend pour le lièvre le *Chærogrillus* dont il est parlé au verset précédent. — Les Naturalistes sont si peu d'accord sur la rumination du lièvre , que dans le nouveau *Diſtionnaire d'Histoire naturelle* de M. Valmont , le lièvre rumine à l'article *Ruminants* , & ne rumine pas à l'article *Lièvre*. Si la rumination parfaite suppose deux estomacs , il n'est point dit que sans cela il n'y ait point une certaine manducation répétée , & un rappel des aliments qu'on puisse nommer *rumination*. Peyrus cite plusieurs hommes qui ruminoient. L'on en a vu un à Bristol , en Angleterre , en 1757. Dans quelques oiseaux le gosier & le jabot font l'office de la rumination.

Le *Grips* de l'Arcadie est une espèce de vautour très-réel & très-connu en Asie. C'est une ignorance grossière de prendre cet oiseau pour le Gryphon de la fable ; le mot grec **Γρηψ** veut dire *qui a le bec crochu* , & le mot hébreu **נָקֵב** signifie un épervier.

Les Chymistes ne doutent pas qu'Aaron n'ait pu réduire en poudre le veau d'or par l'efficacité du feu. M. de V. le nie : le célèbre Stal lui oppose son expérience , & lui apprend que *le sel de tartre mêlé au soufre dissout l'or au point de le réduire en une poudre qu'on puisse avaler*. Les plus habiles Chymistes , MM. Senac , Baron , Macquer sont d'accord sur ce point. Le P. Emmanuel Sa assure en avoir vu l'expérience à Milan.

Il n'est dit nulle part que le sel s'évanouit , mais bien que s'il s'évanouissoit on perdroit sa force il ne pourroit plus servir à saler les viandes. Rien

de plus vrai. Si le marbre s'amollissoit, il ne seroit pas propre à bâtir.

« Les lobes » (dit M. Valmont de Bomare, *Dictionnaire d'Histoire Naturelle*, imprimé en 1769, article *Plante*) « après s'être épuisés au profit de la jeune plante, se pourrissent & se desséchent. Il en est de même des feuilles séminales. . . . Quand leur service est fini, elles se fannent, &c. » Le germe est épuisé lorsque le nouveau grain est formé. Qu'est-ce que la semence, sinon l'abrégé de la plante, c'est-à-dire, la plante déjà dessinée & préexistante dans toutes ses parties? Le moyen de concevoir que cette plante soit encore dans la semence après en être sortie? Il faut qu'on ait une bien mauvaise cause à défendre, lorsqu'on s'amuse à assembler de pareilles frivolités, & qu'on les donne pour des objections sérieuses. Lorsqu'on a la patience de les entendre, on croit assister à la plaisante conférence dont parle le Spectateur Anglois. Quatre Incrédules de la lie du Peuple, assemblés à un dîner, censurent l'Ecriture-sainte. Le Boulanger s'élève fortement contre ces paroles : *Non ex solo pane vivit homo*; puisque le pain seul suffit à la nourriture de l'homme. Le Matelot dit qu'il a fait le tour du monde avec l'Amiral Anson, sans voir la *Mer rouge*. Le Frippier condamne le festin de Cana. Le Maçon soupçonne que le hasard pourroit bien avoir bâti le monde, &c. Encore ces gens-là renfermoient-ils en quelque sorte leurs idées dans la sphère de leur profession.



CHAPITRE III.

Preuves du Christianisme.

D. OUTRE LES CARACTERES de vérité que l'Evangile porte en lui-même, & l'authenticité des Livres qui en transmettent les dogmes, sur quelles autres preuves la croyance est-elle fondée ?

R. Sur les faits les plus incontestables ; tels que sont les miracles, l'accomplissement des prophéties, la propagation de l'Evangile, les Martyrs, &c.

ARTICLE I.

Les Miracles.

§. I.

D. QU'EST-CE qu'un miracle ?

R. C'est un événement qui n'a pu arriver par aucune cause naturelle, qui est contraire aux loix constantes & reconnues de la nature, & qu'on ne peut attribuer qu'à l'Auteur & au Maître de la Nature même.

D. Les miracles sont-ils possibles ?

R. En douter, c'est douter de la toute-puissance de Dieu, & dès-lors de son existence. Ou il faut se dire Athée, ou reconnoître la possibilité des miracles.

D. Des Philosophes n'ont-ils pas enseigné, que Dieu ne pouvoit violer les règles éternelles de la

nature ; qu'il est essentiellement ami de l'ordre ; que tout miracle est un désordre physique, &c ?

R. Quand les Philosophes raisonnent de la sorte, ils ne s'entendent plus eux-mêmes. Quoi, Dieu ne pourra empêcher un roc de m'écraser, il ne pourra me soutenir sur les eaux, ni me conserver dans les flammes, quelques raisons qu'il puisse en avoir, parce que les loix de la nature ont posé les bornes de sa puissance ! D'où viennent ces loix ? Qui leur a donné une marche uniforme ? L'ordre physique est l'ouvrage de Dieu ; quand Dieu veut y déroger, il est très en ordre que cette dérogation se fasse, & il est en ordre qu'il le veuille quand des raisons dignes de sa sagesse l'engagent à le vouloir. . . . Les loix de la nature périssent-elles par quelques exceptions passagères ? La pierre cesse-t-elle d'être pesante, le feu brûlant, les eaux liquides, parce que dans un grand nombre de siècles il y a quelques moments où ces qualités restent sans effet ? . . . Ecoutons sur cet article un des plus grands adversaires des miracles. « Dieu peut-il faire des miracles, c'est-à-dire, peut-il déroger aux loix qu'il a établies ? Cette question sérieusement traitée seroit impie, si elle n'étoit absurde. Ce seroit faire trop d'honneur à celui qui la résoudroit négativement que de le punir ; il suffiroit de l'enfermer. »

D. Quelle raison Dieu peut-il avoir de faire des miracles ?

R. Un Être infiniment saint, juste, bienfaisant ne peut manquer de motif d'exercer quelquefois sa puissance contre le cours ordinaire des agents physiques ; & pour nous renfermer dans les matières de Religion, voici comme je raisonne : Nous avons montré la nécessité d'une révélation,

d'où nous concluons que Dieu veut la faire connoître ; & si les miracles peuvent servir à ce dessein, Dieu a eu des raisons très-sages de les employer.

§. II.

D. Les miracles peuvent-ils servir effectivement à prouver la Religion ?

R. Comme les miracles sont des œuvres de Dieu même, il est évident qu'il ne peut s'en faire en faveur de l'erreur. Il est donc aussi certain qu'une Religion confirmée par de vrais miracles est la véritable, qu'il est certain que Dieu est ennemi de l'imposture & de la séduction.

D. Ne dit-on pas que les démons, amis & propagateurs du mensonge, ont le pouvoir de faire des prodiges ?

R. L'activité des démons ne peut être ni aussi bornée, ni aussi dépendante, ni aussi facilement arrêtée que celle des hommes, puisque ce sont de purs esprits : elle doit donc opérer des choses incomparablement plus surprenantes que tout ce que sauroit produire l'industrie humaine.

D. Puisque le démon a le pouvoir d'opérer des choses qui sortent de l'ordre naturel, comment les miracles peuvent-ils servir de preuve à la révélation ?

R. 1.^o Quelque pouvoir que l'on attribue au démon, il y a eu des miracles, tels que la résurrection de Lazare, la résurrection de Jésus-Christ, &c. que le démon ne peut contrefaire, & qui sont évidemment l'ouvrage du Maître de la nature, qui vivifie tous les êtres, qui appelle ce qui n'est pas comme ce qui est, qui étend son bras sur l'espace

immense du néant comme sur le séjour de la vie (a).

2.^o L'Ecriture en nous parlant des prodiges opérés par les démons, les appelle de faux prodiges, des illusions, des mensonges (b). Voici à-peu-près à quoi on peut les réduire. 1.^o Au pouvoir de mouvoir, d'ébranler, de transporter les corps. Ainsi, voyons-nous que Satan, ayant eu la permission de persécuter le Serviteur de Dieu Job, assemble dans les airs, & en fait tomber des feux qui consomment tous ses troupeaux ; il excite des vents & des tempêtes qui ébranlent, renversent la maison où la famille de Job est assemblée, & écrasent tous ceux qui s'y trouvent : 2.^o à une agilité inconcevable, les démons peuvent passer d'un lieu à un autre avec la même rapidité que la pensée d'un homme parcourt toutes les parties de l'univers : il n'est donc pas surprenant qu'ils puissent annoncer des choses qui se passent ou viennent de se passer dans des lieux très-éloignés : 3.^o à une intelligence bien supérieure à celle de l'homme, parce qu'elle n'est pas sujette à l'humiliante influence du corps. C'est pour cela que Platon, Plutarque & la plupart des anciens Philosophes les appellent *Daimones*, c'est-à-dire, intelligents, connoisseurs. Delà vient qu'en examinant la conduite, le caractère & les dispositions des hommes, ils font des conjectures plus justes, devinent assez souvent, & même peu-

(a) *Resurrectionem mortuis imperare, divinae solius est potestatis.* Amb. in cap 4. Lucz. — M. Huet (*Démonst. évang.* p. 550.) le P. Griffet (*Preuves de l'hist.*) démontrent la fausseté de toutes les prétendues résurrections rapportées par les Payens.

(b) *In signis & prodigiis mendacibus.* 2 Thess. 2, 2.

vent prédire quelquefois assez sûrement ce qui doit arriver en certaines circonstances. Mais ils ne peuvent prédire des choses qui ne doivent arriver que dans des temps éloignés, & qu'ils ne voient pas déjà comme préparées. 4.^o On peut ajouter encore leur malignité ; car si nous consultons les Auteurs sacrés & les Auteurs profanes, nous verrons que c'est sur-tout par des fléaux & des désastres que les démons signalent leur pouvoir. Eusèbe de Césarée, dans son cinquième Livre de la Préparation évangélique, nous en cite une grande quantité d'exemples tirés des Auteurs Païens. De tout cela il faut conclure que les démons sont très-capables de faire des choses très-surprenantes, sans que ce soient de vrais miracles, & qu'il faut apporter une grande attention pour se garantir de la surprise & de l'erreur.

3.^o Il s'agit des miracles opérés par l'invocation du vrai Dieu. Ainsi, Moïse invoque le Seigneur Exod. 14. pour diviser les eaux de la Mer rouge ; Isaïe 4. Reg. 20. pour donner à Ezéchias une assurance miraculeuse de sa guérison ; Elie pour ressusciter le fils de la veuve de Sarepta ; ainsi, Pierre commande, au nom de Jésus-Christ, au Paralytique de se lever & de marcher. 3. Reg. 17. Act. 3.

4.^o Il s'agit des miracles employés pour faire connoître ou pour attester des dogmes que la raison ne pourroit pas découvrir, & auxquels elle ne pourroit pas atteindre d'elle-même, ou pour autoriser quelques points d'une morale pure, sainte & conforme aux lumières & à l'équité naturelles. Ainsi, la plupart des miracles de Jésus-Christ se font pour attester sa divinité & sa mission en qualité de Rédempteur & de Législateur du genre-humain. Il demande à l'aveugle-né s'il croit au

- Joan. 9. Fils de Dieu : *Credis in Filium Dei*? Il remon-
 tre aux Juifs que s'ils ne veulent pas en croire à
 sa parole ils doivent en croire à ses œuvres : *Si*
 Ibid. 10. *mihi non vultis credere, operibus credite*. Il
 déclare que la mort de Lazare servira à le faire
 connoître pour le Fils de Dieu : *Ut glorificetur*
 Ibid. 11. *Filius Dei per eam*. Les miracles, étant le plus digne
 langage de Dieu, ils ne doivent être employés que
 pour des choses dignes de Dieu.

3.^o Quand les opérations du démon combattent
 la vérité ; la Religion, la vertu, il y a toujours des
 moyens de se désabuser & de se défendre de la
 séduction. C'est ainsi que tout ce que les démons
 pourroient faire de merveilleux en preuve contre
 le Christianisme est réfuté d'avance par les mira-
 cles de Jésus-Christ & des Apôtres, par toutes les
 preuves qui démontrent la divinité de notre Foi,
 & par l'avertissement que l'Ecriture nous donne
 qu'il se fera en effet des prestiges propres à induire
 en erreur (a). C'est ainsi que les Magiciens de
 Pharaon ne putent égaler les miracles de Moïse.
 C'est ainsi que, malgré les prodiges que le dé-
 mon a pu faire pour autoriser le Paganisme, il
 étoit aisé de s'en détromper par l'absurdité visible
 de ce culte insensé. Ceux qui se laissoient séduire
 & gagner à l'erreur étoient, suivant le témoignage
 de l'Ecriture, des hommes aveuglés par leurs

(a) *Dabunt signa magna & prodigia, ita ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi*. Matth. 24. En général toutes les attaques livrées à la religion, par-là même qu'elles ont été prédites, deviennent des preuves de la religion : *Reminiscamini, quid ego dixi vobis*. Joan. 16. *Dico vobis priusquam fiat, ut cum factum fuerit, credatis*. Joan. 13.

passions, qui ne cherchoient qu'à se maintenir en sécurité dans la voie de perdition (a).

§. III.

D. L'histoire de tous les siècles n'est-elle pas remplie de faits controuvés qu'on a publiés pour des miracles? Que n'a-t-on pas raconté d'Apollonius de Thiane? n'a-t-on pas prétendu opposer ses miracles à ceux de Jésus-Christ? Le diacre Pâris n'a-t-il pas eu la réputation de guérir les malades, & de donner des convulsions à ceux qui se portoit bien? Que penser de l'histoire des Vampires, si solennellement attestée!

R. C'est très-mal raisonner que de dire: Il y a de faux miracles, donc il n'y en a pas de vrais. La raison veut qu'on forme une conclusion toute contraire, & qu'on dise: Il y a de faux miracles, donc il y en a de vrais, puisque nous remarquons en toute chose que la fausseté est imitatrice de la vérité, & que l'imposture exprime la nature des événements véritables. Jamais on ne se fût figuré de faux miracles, ni avisé d'en inventer, s'il n'y en avoit eu de réels. Qu'on ne dise pas que les merveilles de la nature & les secrets physiques ont donné l'idée des miracles: les miracles rapportés dans l'Ecriture, & une infinité d'autres n'ont aucun rapport avec des secrets naturels. — Il n'y a que la plus ignorante incrédulité qui puisse comparer les impostures d'Apollonius de Thiane avec les miracles de Jésus-Christ. M. Dupin dans l'Histoire qu'il a faite de cet Apollonius, observe,

(a) *In omni seductione iis qui pereunt, eò quod charitatem veritatis non receperunt, ut salvi fierent: ideo mittet illis Deus operationem erroris ut credant mendacio.* 2 Thess. 2.

*Euséb. Tract.
adv. Hiero-
clém.*

comme Eusébe l'avoit déjà observé, 1.^o qu'elle est destituée de témoins dignes de foi; 2.^o que la narration, où Philostrate rassemble deux cents ans après la vie d'Apollonius, les Mémoires de Damir son compagnon, a sensiblement le ton d'un roman, & que Philostrate n'a pas prétendu faire autre chose; 3.^o que les miracles attribués à Apollonius ont des caractères visibles de fausseté, & qu'il n'y en pas un seul qu'on ne puisse attribuer à l'adresse, au hasard ou à la supercherie; 4.^o enfin, que la doctrine de ce Philosophe est contraire à la droite raison; & qu'ainsi Dieu n'a pu l'appuyer d'aucun miracle. A cela nous ajouterons qu'Apollonius n'a point prétendu instituer de Religion; qu'il ne s'est point donné pour Envoyé de Dieu; qu'il n'a rien fait par l'invocation du nom de Dieu; que sa mémoire & celle de ses prétendus prodiges s'est perdue chez les Peuples, qu'il n'en reste aucun vestige, aucun monument, aucune tradition, même populaire, aucun effet enfin & aucun événement qu'on puisse leur attribuer, &c. C'est donc insulter le bon sens, que d'opposer ces contes à des faits, dont l'authenticité a passé tant de fois par le plus rigoureux examen, qui ont converti le monde, & qui ont paru à tous les hommes attentifs comme le langage de la Divinité. — Les scènes scandaleuses arrivées au tombeau du diacre Pâris, de prétendus prodiges, absurdes & ridicules de leur nature, soutenus envain par des intrigues & des récompenses, reconnus faux dès leur naissance, mille fois convaincus d'imposture, & dont la croyance n'engageoit à rien, ont autant de ressemblance avec les miracles de l'Evangile que les farces de l'Opéra bouffon. — L'histoire des Vampires, si elle étoit bien avérée, prouve

précisément qu'il a regné en Hongrie & dans quelques autres Provinces (a) une maladie de cerveau causée par la peur, dont plusieurs personnes ont été attaquées; que ces malades croyoient voir des esprits ou des revenants qui leur suçoient le sang; que l'effet de ce délire étoit de les consumer peu à peu, jusqu'à ce qu'ils en mourussent, & qu'effectivement plusieurs en sont morts; qu'on a trouvé en terre des corps qui n'étoient pas encore consommés, & qu'on disoit se gonfler du sang des vivants. Quel rapport y a-t-il entre un événement de cette nature & l'Histoire Evangélique? Ceux qui, durant ces dernières années, ont examiné sur les lieux les preuves du Vampirisme, ont bien rabattu de l'idée qu'ils en avoient. A peine le souvenir de ce phénomène subsiste-t-il dans les Villes de Hongrie, où on disoit qu'il avoit fait le plus de bruit: les gens les mieux instruits sont tout étonnés des questions qu'on leur fait, & ne savent ce qu'on veut leur dire. L'univers est aujourd'hui aussi instruit & aussi convaincu des miracles de Jésus-Christ qu'il l'étoit du temps de Tibère & de Néron.

D. Par quel moyen peut-on distinguer les miracles réels d'avec les miracles autorisés par la crédulité du Peuple, & inventés par l'imposture?

R. Quand un miracle, 1.^o est rapporté par des témoins oculaires; 2.^o quand il est confirmé par

(a) C'est une erreur de croire que le vampirisme n'a régné qu'en Hongrie, en Pologne & Moravie. On en voit un exemple bien singulier & bien circonstancié dans le *Voyage* du P. Labat aux *Isles Françaises de l'Amérique*, T. 4, pag. 137, édit. de la Haye, 1724. Nous nous proposons de développer cette matière dans la relation de nos Voyages que nous donnerons incessamment au Public.

l'aveu des Ecrivains du parti contraire; 3.^o quand il a causé un événement mémorable qui sert à en constater la réalité; 4.^o quand le bruit s'en répand avec éclat & avec uniformité de récit dans de vastes Provinces ou dans le monde entier; 5.^o quand il est publié par des gens non suspects, sans intérêt à inventer ou à accréditer le faux; 6.^o quand ceux qui l'attestent donnent leur vie pour en défendre la certitude; quand, dis-je, toutes ces choses se trouvent réunies en faveur d'un miracle, il est insensé de le nier ou d'en douter.

D. Découvrez-vous ces signes d'un vrai miracle dans ceux de Jésus-Christ?

R. 1.^o Les miracles de Jésus-Christ sont rapportés par ses Apôtres & ses Disciples, qui ont vécu avec lui, qui ont été les dépositaires de sa doctrine, & les témoins de ses œuvres. 2.^o Ils sont avoués par les plus zélés adversaires du Christianisme; Julien, Celse, Porphyre, les Thalmudistes n'en doutent pas (a). M. Fréret a beau répliquer que les Chrétiens reconnoissent aussi les prodiges des Païens. Il lui reste à prouver qu'il n'y a point eu chez les Païens des opérations magiques. Nous avons montré qu'il pouvoit y en avoir, & que ces sortes de prodiges n'avoient rien de commun avec les miracles de l'Evangile. 3.^o Le monde converti à Jésus-Christ est un monument visible & subsistant de ses miracles; si cette conversion s'étoit faite sans miracle, elle seroit elle-

(a) Voyez l'Histoire de l'établissement du Christianisme, tirée des seuls Auteurs Juifs & Païens, par M. Ballet; & les Réponses critiques proposées par les nouveaux Incrédules, sur divers endroits des Livres saints, par le même. A Paris, chez Berton, rue Saint Victor. — Le témoignage des anciens Juifs & Païens en faveur de la Religion Chrétienne. Ouvrage savant & profond de M. Lædner. 4 vol. in-8^o.

même, suivant la remarque de S. Augustin, le comble de tous les miracles. 4.° Une grande partie de la terre a retenti de l'histoire de ces miracles dans le temps même qu'ils s'opéroient. S. Paul disoit au Roi Agrippa qu'un Prince ne pouvoit ignorer des choses si publiques & si connues (a).

5.° La publication de ces miracles exposoit les Apôtres aux plus grands outrages, aux souffrances & à la mort. Leur intérêt demandoit qu'ils en dissimulassent la vérité, & qu'ils prissent le parti du silence. 6.° Les Apôtres ont attesté par leur mort le témoignage rendu aux miracles de Jésus-Christ.

Tout ce que nos Incrédules ont opposé à ces observations a été victorieusement réfuté par M. Bergier; nous ne nous y arrêtons pas davantage. Jusqu'ici l'on n'a point répondu à l'ouvrage de ce célèbre Apologiste de la Religion. L'on ne peut regarder comme une réponse la déclamation qui a paru sous le nom de *Conseils raisonnables* (b).

Certit. des
Preuves,
1. part. c. 3,
4, 5.

(a) *Scit enim de his Rex, ad quem & constanter loquor: latere enim eum nil horum arbitror. Neque enim in angulo quidquam horum gestum est.* Act. 26.

(b) Le monde littéraire & le monde Chrétien étoit également attentifs à la réponse que feroient les Philosophes à la *Réfutation de l'Examen critique* de M. Fréret; ils avoient cru ou feint de croire que Fréret ne seroit jamais solidement réfuté; ils avoient prôné son Ouvrage comme un chef-d'œuvre de critique. *Voilà le plus grand coup*, disoit M. de V. *qu'on leur ait porté.* Cependant la *Certitude des Preuves du Christianisme* eut un succès qui épuisa en peu de temps cinq ou six éditions; elle fut traduite en d'autres langues, accueillie dans les Pays étrangers avec la même faveur qu'en France: & l'incrédulité perdit un grand nombre de ses partisans; plusieurs écrivirent à M. Bergier pour le remercier de leur avoir dessillé les yeux & mis au jour les impostures, les sophismes, les artifices du Critique anti-Chré-

Ces conseils ont été réfutés dès qu'ils ont paru (a). Une Lettre insérée dans le Recueil philosophique a eu le même sort (b).

D. Que faut-il penser du fameux passage de

tien. On sent de quel œil nos esprits forts virent cette révolution. Il falloit répliquer & détruire la *Certitude des Preuves*, ou s'avouer vaincu. Personne ne se présentant pour combattre, le Philosophe des *Délices*, à l'imitation de ces vieux Capitaines qui, dans les grands périls de la Patrie, quittent leur retraite pour voler à son secours, se chargea de cette expédition. Il adressa à M. Bergier des *Conseils raisonnables*. Il fait parler de jeunes Bacheliers en Théologie, qui enseignant à être raisonnable, déraisonnent eux-mêmes à chaque instant; & qui sans s'inquiéter de ce qui a été dit & réfuté dans la *Certitude des Preuves*, font un abrégé du *Dictionnaire philosophique*, de l'*Examen important*, du *Dîner du C. de Boulainvilliers*, &c. c'est ce qu'on a appelé *Conseils raisonnables*; jamais titre ne fut plus nécessaire à un Livre. On y touche au doigt l'embarras & la foiblesse d'un grand génie qui défend une mauvaise cause. On croit voir un homme qu'une chute imprévue entraîne dans un précipice: il s'attache tantôt à une branche d'arbre, tantôt à une pointe de rocher, jusqu'à ce que tout lui échappe, & qu'il tombe au fond de l'abyme.

(a) *Réponse aux Conseils raisonnables*. A Paris, chez Humblot, 1771.

(b) On peut l'envisager comme le dernier effort des Incrédules contre la *Certitude des Preuves*, & comme une pleine confirmation de cet Ouvrage. L'Auteur est réduit à répéter quelques objections auxquelles on a le plus victorieusement répondu, sans oser se plaindre ni même faire mention des réponses. S'il est vrai qu'on juge sainement des Livres comme des hommes par la nature de la société où on les voit engagés, on ne peut avoir qu'une très-mauvaise opinion de cette Lettre. Elle se trouve dans la compagnie de deux dissertations contre l'immortalité de l'ame, & d'une apologie du suicide: c'est ce qu'on appelle *Recueil philosophique*.

Flav. Jofephe sur la perſonne & les miracles de Jésus-Christ ?

R. S. Jérôme , Eufèbe , Iſidore de Pélufe , Sozomene , Suidas , Grotius , Huet , Caſaubon , Iſaac & Gerard Voſſius , Uſſerius , &c. n'ont pas douté que ce paſſage ne fût de Joſephe. On peut voir là-deſſus Huet , *Dém. évang. Prop. 3. n.º 11*. Mais s'il n'eſt pas de lui , il en réſulte un argument dont nos Incrédules ne s'accommoderont gueres. Ou Joſephe a parlé de Jésus-Christ , ou non ; s'il en a parlé , qu'on nous montre un paſſage différent de celui que nous y voyons : s'il n'en a pas parlé , un ſilence ſi affecté ſur des événements qui avoient fait tant de bruit dans le monde , annonce plus que tout ce qu'il eût pu en dire. Il parle de S. Jean-Baptiſte & de S. Jacques (a) , & il auroit oublié leur Chef , dont les Sectateurs étoient déjà répandus par-tout & connus de tout l'univers ? C'eſt la réflexion de M. Vernet , Profefſeur d'Hiftoire à Genève.

§. I V.

D. N'y a-t-il pas quelques miracles opérés par Jésus-Christ , qu'on puiſſe expliquer par des moyens naturels : par exemple , la guérifon de l'aveugle-né ? N'a-t-on pas vu plufieurs aveugles nés recouvrer la vue par les ſecours de l'art ?

R. Tous les infirmes guéris par Jésus-Christ , étoient ſans eſpérance de guérifon. Les uns étoient à la mort , les autres étoient affligés par des maux

(a) L'authenticité de ce dernier paſſage n'eſt conteſtée par perſonne ; Blondel ſe défie de celui qui regarde S. Jean-Baptiſte , mais ſans aucun motif raifonnable.

Invétérés qui avoient résisté à tous les remèdes (a). Il y a beaucoup d'apparence que l'organe de la vue dans l'aveugle-né étoit entièrement dépravé : mais supposons le contraire ; que s'ensuit-il ? La médecine guérit encore aujourd'hui les malades, pour cela une guérison subite, opérée par une parole, cesse-t-elle d'être un miracle ? Il en est de même des sourds & des muets guéris par la puissance bienfaisante de Jésus-Christ. . . . Il n'y a point d'extravagance que les Incrédulés n'aient imaginé pour infirmer le merveilleux des guérisons rapportées dans l'Evangile. Le Désiſte Génevois nous apprend qu'il n'y a pas plus de miracle à guérir subitement, qu'à mourir subitement ; qu'il est aussi aisé de recommander une montre en un moment, que de la casser, &c. Ce seroit un grand miracle, si le cerveau d'un homme qui raisonne de la sorte, guériffoit subitement.

Troisième
Lettre de la
Mont. p. 101.

D. Parmi ces miracles n'y en a-t-il pas qui semblent blesser la sainteté de Jésus-Christ ? Pourquoi sécher un figuier qui ne porte point de figues, quand il est hors de saison d'en porter ? Pourquoi occasionner aux Geraséniens la perte de leur troupeau ?

R. Le Maître de la nature est sans doute en droit de faire périr un arbre quand il lui plaît, & quand par-là il peut instruire les hommes ; ce moyen est digne de sa bienfaisance & de sa

(a) Voyez un Ouvrage de Guillaume Ader, fameux Médecin de Toulouse, intitulé : *Enarrationes de Aegrotis & morbis Evangelicis*, Tolosa 1621, où il prouve que les maladies guéries par Jésus-Christ, étoient naturellement incurables. Voyez aussi Bartholin, de *Morbis Biblicis*. Scheuchzer, *Phys. sac.* &c.

sageſſe. Les Diſciples devoient naturellement raiſonner de la ſorte : ſi Jéſus-Chriſt deſſèche un arbre par une parole, quelle ne doit pas être l'efficace de ſes malédictions ſur des hommes coupables ? Le figuier ne doit porter des fruits qu'en un temps, l'homme doit en porter en tout temps, & ſera maudit en quelque temps qu'il ſoit trouvé ſans fruit. Au reſte, tous les raiſonnemens des Philoſophes au ſujet de la malédiction du figuier tombent à faux. Le figuier étoit couvert de feuilles, or il faut remarquer que cet arbre ne pousse des feuilles que fort tard, & après que ſon fruit eſt déjà formé ; à en juger par les feuilles, le figuier devoit avoir ſon fruit fort avancé, & prêt à mûrir ; puis qu'il n'en paroifſoit point, il falloit que ce fût un arbre ſtérile, & qui eût dégénéré. Il ne ſert à rien de dire que ce n'étoit pas la ſaiſon des figes, cela même prouve la ſtérilité du figuier ; puis qu'il n'eût pas dû avoir ſes feuilles ſi avancées, & que les ayant portées trop tôt, on ne devoit plus attendre qu'il portât de fruit. — Quant au troupeau des Géraſéniens, 1.° Jéſus-Chriſt ne ſit que permettre aux démons de ſ'en emparer. Quel droit avoient les Géraſéniens d'exiger qu'il employât ſa puifſance à empêcher cette perte ? Il en permet bien d'autres dans toute l'étendue de la terre, toujours pour des raiſons ſages & juſtes. 2.° Les habitans de Géraſa étoient preſque tous Païens, c'étoit la Galilée des Nations ; leur commerce avec les Juifs déplaiſoit au Seigneur. 3.° Les pourceaux étoient la victime ordinaire dans les ſacrifices des Païens (a). Les Juifs les trafiquoient & les vendoient aux Géraſéniens, & ce trafic ne

(a) *Bos aret, ignavam ſacrificate ſuam.* Ovid. L. 4. faſt.

pouvoit que déplaire au Dieu d'Israël. 4.^o L'action des esprits invisibles sur ces animaux étoit un excellent argument contre le Saducéisme, qui avoit infecté toute la Judée. Une réfutation visible & sans réplique d'une erreur capitale, vaut bien plus qu'un troupeau d'animaux immondes. On pourroit encore multiplier les réponses; mais il est inutile de s'y arrêter davantage, ainsi que sur d'autres objections de quelques esprits subtils & raffinés, contre les miracles de Jésus-Christ. Les Interprètes ont satisfait à tout cela, & ce n'est que dans leurs Ouvrages que les Philosophes ont pris leurs objections: le grand nombre même les ont copiées dans quelques Brochures éphémères, dont les Auteurs les ont prises dans d'autres Brochures; les plus savants & les plus profonds les ont lues dans les Commentaires de Dom Calmer, en laissant toujours de côté les réponses. Voilà le grand art par lequel on multiplie les Livres; on étale de l'érudition à peu de frais. On éblouit les ignorants.

D. Ne peut-on pas croire que les possessions dont il est fait mention dans l'Ecriture, ont été des maladies naturelles?

R. 1.^o Quand cela seroit, les maladies se guérissent-elles en un instant, par une seule parole? 2.^o Le démon ne peut-il pas produire ou entretenir un mal naturel dans un corps dont il s'est emparé (a)? 3.^o Quelle maladie pouvoit avoir cette

(a) Si le démon peut remuer des corps entiers, il peut remuer aussi les organes & les humeurs qui les composent, & causer par là différentes maladies. C'est la réflexion de M. Bossuet : (Élévat. sur les myst. Élév. 5.) du savant Estius (in L. 2 Sent. distinct. 7 & 17;) & du célèbre Médecin Daniel Sennert, surnommé *le Galien de l'Allemagne*, (L. 6, part. 9, c. 5.)

filles de Philippes délivrée par S. Paul, qui procuroit à ses Maîtres un gain considérable en découvrant les choses cachées ? Quelle maladie a pris tout-à-coup aux animaux dont on vient de parler, & qui se précipiterent tous dans la mer ? &c. Quand on fait des systêmes, il faut tout expliquer, ou bien ces systêmes sont convaincus de faux, & le Systémateur n'est qu'un esprit foible, téméraire, inconséquent.

D. Si les possessions de l'Evangile ont été véritables, d'où vient qu'elles ont cessé depuis ? n'a-t-on pas droit de conclure qu'il n'y en a pas eu, puisqu'il n'y en a plus ? pourquoi n'y auroit-il des possessions que dans des temps de barbarie ?

R. 1.^o Quand les possessions auroient absolument cessé, il n'en seroit pas moins vrai qu'il y en a eu. Faut-il nier un fait parce qu'il ne se répète plus, ou parce qu'il ne se perpétue pas ? On dira : la peste n'a pas été à Marseille, puisqu'elle n'y est plus. La lepre, le mal des ardents, &c. n'ont jamais existé, puisqu'ils n'existent plus. La petite vérole n'existe pas, puisqu'elle n'a pas existé autrefois.

2.^o Il est très-faux que les possessions aient disparu avec le siècle de l'Evangile. S. Paulin atteste qu'il a vu de ses yeux un possédé marcher la tête en bas contre la voûte d'une église, sans que ses habits fussent dérangés ; & qu'il fût délivré par les reliques de S. Felix de Nole. Il rapporte la même chose en parlant des reliques de S. Martin. S. Paulin n'étoit ni un fourbe, ni un visionnaire. « J'ai vu, (dit Sulpice Sévere,) un homme qui à l'approche des reliques de S. Martin, fut élevé en l'air, y demeura suspendu les mains étendues, de manière que ses pieds ne touchoient point à la

*In vitâ Sst.
Felix.*

« terre. » Ce n'est pas ici une histoire apocryphe ; ni des oui-dire ; c'est un homme sensé qui atteste ce qu'il a vu de ses yeux. On pourroit multiplier ces exemples, mais on n'y gagneroit pas davantage contre des gens déterminés à nier tout ce qui ne s'accorde pas avec leurs idées.

3.^o Il est plus faux encore qu'on ne voit des possédés que dans des temps de barbarie. Jésus-Christ est venu dans le beau siècle d'Auguste. Les Apôtres S. Pierre & S. Paul ont été dans le même temps. Ils ont délivré des possédés, confondu des Magiciens ; les Livres sacrés en font foi. M. de Voltaire assure qu'il n'y a jamais eu ni possédés, ni sorciers dans les siècles éclairés. Qui est-ce qui mérite la préférence, qui est-ce qui doit avoir le plus d'autorité, ou nos Livres divins, ou M. de Voltaire ?

D. D'où vient donc que dans ces derniers siècles, le phénomène des possessions est en quelque sorte anéanti ?

R. Il n'est anéanti que pour ceux qui ne lisent pas, & qui se contentent de déclamer sans consulter les faits. Fernel & Ambroise Paré, Médecins fameux, rapportent l'exemple d'un possédé qui parloit Grec & Latin, sans avoir jamais appris ces deux Langues. Il est bon de savoir que Paré étoit Protestant. M. de la Cour, Missionnaire à la Cochinchine, assure avoir vu un Energumène qui n'avoit jamais appris d'autre langue que la Cochinchinoise, & qui répondoit très-correctement aux demandes que ce Missionnaire lui faisoit dans toutes les langues qu'il avoit apprises. C'est sans doute pour rire que Pomponace & Erasme ont prétendu qu'on pouvoit savoir naturellement des Langues qu'on n'avoit jamais apprises. M. de la

Lettres de
Dom la Tasse.
Lett. 14, n.
49.

Lettre à
M. Winslow,
Docteur en
médecine, à
Paris.

Cour vit le même Energumene transporté dans un clin d'œil au plancher de l'église, les pieds les premiers. — Depuis que la mode s'est introduite de nier les possessions & la magie, il est surprenant qu'aucun de nos Philosophes n'ait encore entrepris de réfuter les Actes du procès fait par le Parlement de Paris en 1682, contre les Bergers de Pacy en Brie, & que l'on peut voir dans le *Traité des Pratiques superstitieuses* du Pere Le Brun. Ces Actes cités par M. Bergier, dans la *Certitude des Preuves du Christianisme*, sont restés sans réponse dans les *Conseils raisonnables*. Nous invitons tout homme non prévenu à lire l'histoire de quelques faits rapportés par le P. Labat, & prouvés par tout ce qui peut jamais compléter la certitude d'un événement, & sur-tout l'opération d'un petit Nègre que l'Auteur raconte avec sa naïveté ordinaire (a). Le savant Jésuite Frédéric Spé de Langensfeld, le premier qui, au rapport de Leibnitz, a efficacement éclairé les Tribunaux, sur la jurisprudence criminelle, relativement aux forciers & à la magie, en réfutant les erreurs populaires sur cette matière, convient que l'existence de la magie est une chose incontestable (b). Le célèbre M. Haen vient d'établir la même chose dans un ouvrage trop chrétien & trop sage, pour ne pas

(a) Voyage aux Isles Françoises. T. 1, p. 492 & suiv. A qui faut-il croire, à des hommes qui raisonnent d'après leurs yeux & qui les ont bons, ou à ceux qui nient sans voir & sans vouloir se convaincre ?

(b) *Id omnino tenendum existimo, in mundo maleficos aliquos esse, nec id sine temeritate ac præposteri judicii notâ negari posse.* Cautio criminalis de processibus contra sagas. Francofurti, 1632.

lui avoir attiré un tas de sarcasmes philosophiques (a).

D. Ne faut-il pas avouer au moins que les véritables possessions sont aujourd'hui fort rares, & qu'il n'est presque plus question de sortilège & de magie ?

R. 1.° Il n'est pas étonnant que les temps d'ignorance aient multiplié les impostures en cette matière, & que le nombre en ait diminué avec celui des dupes.

2.° On ne doit pas être surpris qu'il y ait eu dans les premiers siècles du Christianisme un plus grand nombre de possédés qu'il ne s'en trouve aujourd'hui. Dieu le permit ainsi ; parce que la puissance des Chrétiens sur les démons devoit être une des preuves les plus capables de faire impression sur les Païens. Depuis l'extinction de l'idolâtrie, nous sommes persuadés que le règne du démon est détruit, suivant la promesse de Jésus-Christ ; & que sans une permission particulière & extraordinaire de Dieu, le démon ne peut avoir aucun empire sur des Chrétiens consacrés au Seigneur par le Baptême : mais cela n'empêche pas qu'il n'agisse encore, quoique foiblement & dans des cas plus rares ; comme ces Princes détrônés & chassés de leurs Etats, qui ne laissent pas de faire de tems en tems quelques efforts pour y rentrer.

3.° Nos Philosophes ne refusent pas de citer quelquefois M. de S. Evremont. Cet homme judicieux à bien des égards, disoit, que si le démon se montroit à découvert dans ce siècle, il détrui-

*Princeps
hujus mundi
jam judica-
tus est. Prin-
ceps hujus
mundi ejicie-
tur foras.
Joan. 16. &
12.*

(a) *Antonij de Haen, S. C. R. A. majestati à consiliis
& archiatri, &c. de Magiâ Liber. Venetiis, 1775.*

roit l'incrédulité (a). Le démon aime l'ignorance & les ténèbres; il se tient chez les Sauvages plutôt que chez les hommes éclairés. C'est une expérience confirmée par tous les témoignages possibles. Ce n'est pas à nous à rendre raison de ses inclinations. Les ignorants sont superstitieux, les savants sont incrédules: le démon gagne à se montrer aux uns & à se cacher aux autres. « Pour nous en-
 » traîner plus sûrement dans l'erreur, » dit Thomas Brown, célèbre Auteur & Médecin Anglois, « le
 » démon a persuadé aux hommes qu'il étoit un être
 » imaginaire, & par-là il endort l'homme dans une
 » fausse sécurité, & lui fait concevoir des doutes
 » sur les peines & sur les récompenses futures. . . .
 » Il ébranle l'opinion même de l'immortalité de
 » l'ame; car ceux qui prétendent qu'il n'y a pas de
 » substances purement spirituelles, croiront encore
 » moins que leurs ames doivent exister, après
 » qu'elles seront séparées de leurs corps. »

*Erreurs
populaires.
T. 1, p. 23.*

S. V.

D. Quel est le miracle le plus décisif, le plus incontestable, opéré par Jésus-Christ ?

R. C'est évidemment celui de sa résurrection;

(a) J'ai vu des opérations magiques constatées par tout ce qui peut former la pleine certitude d'un fait, se démentir précisément lorsqu'elles alloient acquérir ce degré de publicité & d'évidence qui auroit anéanti la philosophie du siècle. Un seul effet surnaturel renverse de fond en comble tout l'édifice du matérialiste. Dieu, qui pour des raisons conformes à sa justice & à sa sagesse, permet l'aveuglement des hommes vains & superbes, les y laisse & les y condamne; par ces mêmes raisons, permet ou arrête l'action des esprits invisibles, selon les circonstances & les temps.

il est impossible d'en peser les preuves sans se laisser entraîner à la plus entière conviction.

D. Comment raisonnez-vous sur cette résurrection, pour en mettre les preuves dans tout leur jour ?

R. La résurrection du Sauveur est prouvée par le témoignage de ses amis, par le témoignage de ses ennemis, par le témoignage de l'univers entier : il n'y a donc jamais eu d'événement mieux attesté.

D. Le témoignage des amis de Jésus-Christ peut-il faire preuve en faveur de sa résurrection ?

R. Le témoignage des Apôtres & des Disciples de Jésus-Christ, est un témoignage d'amis, mais un témoignage plus décisif que celui de ses ennemis mêmes. C'est le caractère de tous les amis, ainsi que le remarque S. Jean Chrysostome, quelque fidèles, quelque attachés qu'ils nous aient été durant notre vie, de nous oublier peu-à-peu lorsque nous avons cessé d'être, de chercher ailleurs des objets à leur attachement & à leur fidélité ; mais voici une conduite bien différente & bien contradictoire à la marche ordinaire des affections humaines. Des amis qui n'osent pas s'avouer tels, tandis que Jésus vit, tandis qu'il opère des prodiges, tandis qu'il est un Maître & un Docteur respecté en Israël ; des amis qui le fuient, qui le renient au premier aspect de quelque danger ; des amis qui l'ont abandonné sans réserve aux approches de sa mort, lui sont attachés après sa mort, jusqu'à vouloir mourir pour lui, jusqu'à ne prétendre que cela, ne désirer que cela, ne travailler & ne se fatiguer qu'en vue & en espérance de cela. Ne cherchez pas les raisons de ce phénomène, poursuit S. Chrysostome, ils l'avoient vu ressuscité,

& ils l'avoient vu à n'en pouvoir douter ; voilà toute l'explication de cette conduite en apparence si contradictoire des Apôtres.

D. Comment les Apôtres avoient-ils vu Jésus-Christ ressuscité à n'en pouvoir douter ? Comment l'avoient-ils vu à se persuader que l'illusion, la prévention, le prestige n'avoient aucune part à ce qu'ils voyoient, ou à ce qu'ils croyoient voir ?

R. Ils ont épuisé toutes les ressources du doute. Nous n'avons été que trop circonspects, disoit S. Jean, trop difficiles à croire notre Maître ressuscité ; & notre empressement à nous en convaincre par le témoignage des sens, approche beaucoup d'une incrédulité blâmable : non contents de l'entendre & de le voir, nous l'avons touché, & nous avons mis nos doigts dans ses plaies. Nos mains ont concouru avec nos yeux & nos oreilles à nous faire croire enfin, & à faire taire tous nos doutes ? *Quod* 1. Joan. 17. *audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perpeximus, & manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ.* Ceux même qui en étoient déjà convaincus de la sorte, n'ont pu convaincre les autres sans employer les mêmes preuves. Le sépulcre ouvert, le tombeau vuide, les Gardes mis en fuite, des Anges qui apparoissent, & qui annoncent cette admirable résurrection, ne leur ont pas suffi ; avec tout cela, ils traitoient encore de folie & de vision, une chose dont ce divin Maître leur avoit tant de fois prédit l'accomplissement, & à laquelle il les renvoyoit comme au plus important de tous les Oraçes : *Visa sunt antè illos sicut deliramentum* Luc. 24. *verba ista, & non crediderunt.* Ce n'est ni un, ni même quelques Disciples qui l'ont vu ; outre les Apôtres, plus de cinq cents Fidèles réunis en un lieu, l'ont vu tous ensemble : S. Paul, en écri-

■. Cor. 15. vant aux Corinthiens, les renvoie au témoignage de ceux qui vivoient encore : *Visus est plusquam quingentis fratribus simul, ex quibus multi manent usque adhuc.* Ils ne l'ont pas vu une fois, mais plusieurs fois; ils ne l'ont pas vu rapidement & par manière d'apparition, mais ils ont conversé & vécu avec lui : *Nobis qui manducavimus & bibimus cum ipso, postquam resurrexit à mortuis.*

D. Quoique les Disciples du Sauveur n'aient pas été trompés, & qu'ils n'aient pu l'être, n'ont-ils pas voulu tromper? N'ont-ils pas eu quelque intérêt, quelque raison politique de faire passer pour ressuscité, un homme qui ne l'étoit pas?

R. Que leur est-il arrivé pour avoir cru & pour avoir annoncé aux Nations la résurrection de Jésus? Rien qu'ils n'aient prévu, rien dont ils n'aient fait plus d'une fois l'épreuve, rien qu'ils n'eussent pu éviter en cessant de publier cette résurrection de Jésus. Les insultes, les coups, les chaînes, les prisons ont payé la constance de leur témoignage. Sous des grêles de pierres, sous le tranchant d'un fer homicide, dans les ombres & les horreurs de la mort, ils ont persisté dans leur déposition (a). Or un témoignage qui coûte si cher, & qui est mis à de si cruelles épreuves, peut-il paroître intéressé? Et bien loin de croire que les Disciples de Jésus aient osé publier une résurrection imaginaire, ne devons-nous pas plutôt nous étonner qu'ils n'aient pas caché une résurrection véritable?

D. Qu'est-ce que les ennemis du Sauveur ont répondu à la déclaration des Apôtres?

(a) Il est certain que les Apôtres sont morts pour attester cette résurrection. Voyez ci-dessous l'Article 4, §. 1.

R. Toute la fureur des Juifs contre le Fils de Dieu & toute l'incrédulité des Païens n'ont pu imaginer de raison plausible pour cacher la vérité de ce mémorable événement; & par l'impuissance la plus marquée de nier la résurrection du Sauveur des hommes, ils lui ont rendu le plus grand témoignage. Qui croiroit qu'ils ont été réduits à publier que les Disciples avoient enlevé son corps en présence des Gardes qui dormoient? car c'est vraiment à quoi ils ont été réduits; & ce conte, tout absurde qu'il est, est la seule réponse que les Juifs pouvoient faire. Aussi ce n'est pas une chose que l'Evangéliste leur prête. Cette réponse subsistoit encore du temps de S. Augustin, & on la trouve encore aujourd'hui chez les malheureux restes de ce Peuple fugitif. L'on ne pouvoit contester la mort réelle de Jésus-Christ; le genre de son supplice, son cœur percé d'une lance, les témoins sans nombre qui l'avoient vu expirer ne laissoient là-dessus aucun doute. Les Apôtres prêchoient par-tout sa résurrection; il étoit aisé de les réfuter en montrant le corps qu'on avoit eu soin de faire garder par des Soldats, Ce corps avoit disparu; que faire donc, que dire? Combler l'impiété par l'extravagance; insulter la raison de l'homme après avoir profané les droits de Dieu. Quoi! des Disciples, qui prenoient lâchement la fuite il y a quelques heures, qui n'osoient se faire voir chez les ennemis de leur Maître, qui trembloient à la voix d'une femme, iront insulter des gens armés pour enlever le corps d'un homme qui les auroit indignement joués s'il ne ressuscitoit pas? . . . Si ces Gardes ne dormoient pas, comment les Apôtres ont-ils enlevé le corps? S'ils dormoient, comment savent-ils ce qui s'est passé durant leur sommeil? Il faut

bien, conclut naïvement S. Augustin, que l'inventeur de ce conte insensé ait été endormi lui-même autant & plus que les témoins qu'il produit :

In Psal. 63. Verè tu ipse obdormisti qui scrutando talia descisti (a).

D. Comment prouvez-vous la résurrection de Jésus-Christ par le témoignage de l'univers ?

R. Dès les premières années du Christianisme les hommes les plus sages, les plus éclairés ont professé & adoré la Divinité de Jésus-Christ. Dès les premières années l'Evangile s'est répandu d'un bout de la terre jusqu'à l'autre. Or un homme crucifié, livré au plus infame supplice, chargé de malédictions, poursuivi dans sa mémoire & dans ses Disciples par toute la haine & tous les mépris des Juifs & des Païens, eût-il été reconnu & invoqué comme Dieu ; si sa résurrection, après avoir été si solennellement prédite, n'étoit point devenue une chose évidente & incontestable aux yeux de la plus opiniâtre incrédulité ? Sa morale si pure, si sévère eût-elle prévalu contre la contagion générale des mœurs, contre l'intérêt des passions, contre la force de l'exemple, contre toutes les prétentions du cœur humain ? Des dogmes si sublimes, si incroyables eussent-ils été reçus dans le monde, malgré les raisonnements des Philosophes, malgré l'éloquence des Orateurs, malgré la puissance des Empereurs, malgré la conjuration réunie de la terre & de l'enfer ? Et n'est-ce pas ici le lieu de raisonner sur le miracle de la résurrection en particulier, comme S. Augustin raisonneoit sur les miracles en général ; & de dire,

(a) Voyez un Ouvrage intitulé : *Résurrection de Jésus-Christ examinée selon les règles du Barreau* ; & un autre plus moderne, *Motifs de ma Foi*, par M. de Vouglans, in-12. 1776.

que quiconque ne reconnoît pas ce premier miracle, en doit reconnoître un autre plus étonnant & plus incroyable encore; savoir, la conversion du monde entier à Jésus-Christ: *Mundum sine miraculo fuisse conversum*. Car c'est là le seul moyen, je veux dire la certitude de la résurrection de Jésus-Christ, qui puisse expliquer une si étrange révolution.

D. Le miracle de la résurrection de Jésus-Christ est-il une preuve invincible de la vérité de la Religion qu'il a prêchée?

R. Pour en douter, il faudroit dire que le Dieu de toute vérité & de toute sainteté auroit concouru à la confirmation du mensonge, en ressuscitant un homme qui auroit infatué les Peuples d'une doctrine arbitraire, & qui pour preuve de sa mission en avoit appelé sans cesse à sa résurrection future; car Jésus-Christ en guérissant les malades, en éclairant les aveugles, en chassant les démons, en ressuscitant les morts, ne prétendoit pas donner tout cela pour une dernière preuve sans réplique & sans appel, de la vérité de son Evangile; tout cela en étoit une preuve sans doute, & une preuve bien propre à persuader & à convaincre; mais ce n'étoit point celle que le divin Législateur avoit désignée, pour mettre le comble & le sceau aux caractères de sa prédication. Cette génération perverse & incrédule, disoit-il en parlant des Juifs, desire de voir des prodiges pour s'attacher à moi, mais elle n'en verra point d'autre que celui de ma résurrection, figurée par la sortie de Jonas du sein de la baleine (a). Voilà donc Dieu lui-même cité & ap-

(a) *Generatio mala & adultera signum quærit, & signum*

pellé comme témoin & comme coopérateur de Jésus-Christ ; voilà toutes les controverses touchant la divinité de sa mission renvoyées au tribunal de la vérité éternelle, qui par la résurrection de cet homme extraordinaire, ou par son abandon dans le tombeau, devoit prononcer sur la nature & sur l'authenticité des choses qu'il avoit prêchées, & des attributs qu'il s'étoit donnés. De là, autant qu'il est impossible que Dieu appuie & approuve l'erreur, autant est-il impossible que Dieu ait ressuscité Jésus-Christ, si Jésus-Christ n'est point ce qu'il s'est dit être, & si sa Doctrine n'est pas la Doctrine de Dieu même.

§. V I.

D. Depuis l'établissement du Christianisme, n'y a-t-il pas eu des miracles avérés, publics, éclatants, propres à convaincre l'incrédulité la plus obstinée ?

R. Il y en a eu un très-grand nombre, qui réunissent toutes les preuves, dont un fait historique est susceptible. Tel est le tremblement de terre accompagné de flammes, qui fit avorter le projet que l'Empereur Julien avoit formé de rebâtir le Temple, malgré la prophétie de Jésus-Christ. Cet événement est attesté par Ammian Marcellin, Auteur Païen, Officier dans les Armées Romaines, Admirateur & Panégyriste de Julien : il est rapporté par un Rabbin Juif, par plusieurs Pères de l'Eglise qui prennent à témoins leurs audi-

non dabitur ei, nisi signum Jonæ Prophetæ. Sicut enim fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus & tribus noctibus, sic erit Filius hominis in corde terræ tribus diebus & tribus noctibus. Matth. 12.

teurs, qui en ont vu plusieurs circonstances. Enfin il est avoué par Julien lui-même, dans une de ses Lettres (a). — Telle est l'histoire de ces Catholiques, à qui Hunneric, Roi des Vandales, Arien obstiné, avoit fait couper la langue, & qui parlèrent miraculeusement le reste de leur vie (b). Ce fait est attesté 1.^o par l'Empereur Justinien dans le Code de ses Loix; il dit: *Nous les avons vus, & entendu*; 2.^o par Victor, Evêque de Vite en Afrique; 3.^o par Enée de Gaze, Philosophe de ce temps-là: *Je les ai vus moi-même de mes yeux, dit-il, je les ai entendu parler, & leur ayant fait ouvrir la bouche, j'ai vu que leur langue avoit été entièrement arrachée jusqu'à la racine.* 4.^o L'Historien Procope en parle de même après les avoir vus. 5.^o Le Comte Marcellin en dépose également sur le témoignage de ses yeux. 6.^o Victor de Timone réclame sur cet événement, l'attestation oculaire de toute la Ville Impériale. — Telle est la conservation de cette femme faussement accusée d'adultère, qui se confiant en Jésus-Christ, & invoquant son saint Nom, ne put jamais être

(a) Lisez ce mémorable événement dans l'Histoire du bas-Empire, par M. le Beau, L. 13, n. 325. Il paroît que la Providence a voulu rassembler les circonstances qui pouvoient donner à la vérification de ses oracles, toute l'authenticité & toute l'évidence possibles.

(b) Quelques Incrédules ne pouvant nier le fait, ont voulu l'expliquer. Il est aisé de juger avec quel succès. Il est vrai que le défaut de langue n'empêche pas toujours toute articulation; mais 1.^o cette rare exception n'a pu se rencontrer par hasard dans toute cette troupe de Martyrs. 2.^o Des hommes sans langue ne parlent pas de la manière dont ceux-ci ont parlé; puisqu'il a fallu le témoignage des yeux, pour se persuader qu'ils étoient sans langue.

384 C A T É C H I S M E , &c.

*Epist. L. 3.
Ep. 7. ad In.
nocentium.*

décapitée. Toute la Ville de Verceil fut spectatrice de cet événement, qui arriva du temps de S. Jérôme. Ce Pere en a écrit l'Histoire..... On trouvera des miracles également attestés dans tous les siècles de l'Eglise, depuis le premier jusqu'au dix-huitieme.

D. Ne faut-il pas au moins convenir que les miracles sont aujourd'hui plus rares que dans les premiers siècles du Christianisme?

R. 1.^o Un des motifs qui aient pu engager Dieu à faire des miracles, c'est l'établissement du Christianisme, auquel il falloit donner tous les caracteres de la divinité; une puissance surnaturelle qui coopéroit à la prédication des Apôtres, devoit en assurer le succès. Cette divine Religion une fois solidement établie, dit S. Grégoire Pape, les miracles devenoient moins nécessaires (a). 2.^o La foi des fidèles est, pour ainsi dire, la règle & la mesure des miracles qui se font dans le sein du Christianisme; cette foi s'affoiblit & est en quelque sorte anéantie dans un grand nombre de provinces; l'état des Chrétiens devient celui des Capharnaïtes, chez lesquels le Sauveur du monde n'opéroit aucun prodige, parce que le regne de l'incrédulité sembloit y enchaîner sa puissance bienfaisante (b). 3.^o Les opérations miraculeuses

(a) *Ut ad fidem cresceret multitudo credentium, miraculis fuerat nutrienda; quia & nos, cum arbusa plantamus, tamdiu eis aquam infundimus, quoadusque ea in terrâ jam coaluisse videamus: & si semel radicem fecerint, irrigatio cessabit.* Reg. m. h. 29 in evang.

(b) *Non poterat ibi virtutem ullam facere, nisi paucos infirmos impositis manibus curavit; & mirabatur propter incredulitatem eorum.* Marc. 6. — *Generatio mala & adultera signum quærit, & signum non dabitur ei.* Matth. 12.

existent

existent encore (a), peu importe que le nombre en soit peut-être diminué; un seul miracle bien avéré, suffit pour anéantir tous les systèmes anti-Chrétiens.

§. V I I.

D. D'où vient l'acharnement des Incrédules à nier tous les miracles, quelques preuves qu'on puisse leur en donner.

R. Nous venons de le dire, si un seul miracle en faveur du Christianisme est véritable, tous les systèmes philosophiques s'écroulent. Il ne faut donc pas s'étonner de la résistance invincible qu'ils opposent à la croyance; mais bien de la tranquillité qu'ils affectent, dans un état, que le seul doute sur la réalité d'un seul miracle, doit rendre cruel. De là viennent ces rares maximes : Que toutes les *preuves possibles ne peuvent persuader un fait surnaturel à des gens sensés; qu'un million de témoins oculaires ne doit pas persuader la résurrection d'un mort.* Ces Messieurs demandent les témoignages les plus certains, les plus incontestables; & lorsque nous les leur donnons, ils n'en veulent plus, ils sont inutiles. *Les raisonnements sont plus sûrs que les yeux*: on peut en juger sans doute par l'uniformité & la constance de ces jugemens, & par les belles choses qu'on nous raconte de leur infailibilité. Le même homme qui parle de la sorte, nous apprend que les jugemens dépendent absolument des organes & de nos dispositions actuelles. Montagne ne faisoit aucun cas des

Conf. rais.
n. xj.

D. Penſées
phil. n. 50 &
ſuiv.

Id. Ibid.

(a) Voyez l'Histoire Ecclésiastique des derniers siècles; les Bulles de canonisation données par Benoît XIV, Clément XIII & Clément XIV.

R. L'état des Juifs est trop singulier & trop unique pour avoir pu être prévu par des lumières naturelles, ou pour être le résultat de quelques circonstances amenées par le cours ordinaire des choses. Car vit-on jamais une Nation célèbre, cultivée, illustrée par de grands événements, être chassée totalement de sa Patrie, & déracinée, pour ainsi dire, de son sol natal; mener une vie errante dans toutes les Provinces, dans tous les Royaumes de la terre? Nation méprisée, haïe, persécutée de tous les Peuples, de quelque Religion, de quelque caractère qu'ils soient, du Chrétien comme de l'Infidèle, de l'Adorateur d'un Dieu comme du Sectateur insensé des Idoles, de l'homme civilisé & adouci comme de l'homme sauvage & barbare; Nation aveuglée au point de garder elle-même, comme un dépôt sacré & divin, le Livre qui est évidemment le fondement de la Reli-

*Ut videntes
non vident,
& audientes
non intelligant.* Luc. 8.

gion qu'elle s'obstine à méconnoître; au point de ne pas entendre ce qu'elle entend, & de ne pas voir ce qu'elle voit. Vit-on jamais un Peuple religieux si attaché aux preuves de la véritable Religion, & en même temps si ennemi de la véritable Religion; dépouillé depuis près de deux mille ans de son Temple, de ses Autels, de ses Sacrifices, de ses Prêtres, de tout exercice de sa Religion, & néanmoins si malheureusement ferme dans sa Religion? Consultez les Annales du monde, lisez les Histoires de toutes les Nations, examinez les fastes de tous les Empires, envisagez la nature & la marche des événements humains, & jugez si jamais la terre fut le théâtre d'un pareil spectacle.

D. N'y a-t-il pas eu des Critiques qui ont entrepris d'expliquer la situation des Juifs par des observations faites sur le caractère & le génie de ce Peuple?

R. Le travail de ces Critiques est resté sans succès. Vainement ils se sont efforcés d'effacer ; de cet étonnant tableau, les vestiges du doigt de Dieu. D'abord tout homme intelligent voit dans les Juifs quelque chose de plus qu'une singularité de caractère ; & en pesant ensuite cette singularité, il ne la trouve point du tout naturelle , comme nous l'avons observé dans la Réponse précédente. Le temps, les progrès ou la décadence des Arts agissent sur tous les Peuples de la terre, les réforment, les changent & les rendent absolument différents de ceux qui approchent davantage l'époque de leur origine ; depuis la dispersion des Israélites, il ne s'est opéré parmi eux aucune révolution qui les rendit méconnoissables aux hommes du premier siècle de l'Eglise, si ces hommes revenoient pour examiner les Nations modernes. Mais quand on parviendroit à expliquer, par des raisons humaines, l'état étonnant de cette Nation infortunée, cet état combiné avec l'Evangile, considéré précisément comme une histoire, auroit encore les caractères de la punition de Dieu la plus manifeste, la plus évidente, & seroit dès-lors un argument des plus forts en faveur de l'Evangile. « Qu'as-tu fait, » Peuple ingrat, s'écrie ici M. Bossuet, esclave de » tous les Pays & de tous les Princes, tu ne sers » point les Dieux étrangers ; comment Dieu, qui » t'avoit élu, t'a-t-il oublié, & que sont devenues » ses anciennes miséricordes ? Quel crime, quel » attentat plus grand que l'idolâtrie te fait sentir » un châtement plus grand ? Tu ne fais, tu ne peux » comprendre ce qui te rend Dieu si inexorable. » Souviens-toi de cette parole de tes Peres : *Que son sang soit sur nous & sur nos enfants ; & encore : Nous n'avons pas d'autre Roi que César,*

Disé, pas
l'Hist. univ.
2 part. n. 10.

» Le Messie ne sera pas ton Roi ; garde bien ce
 » que tu as choisi ; demeure esclave de *César* & des
 » Rois, jusqu'à ce que la plénitude des Gentils
 » soit entrée, & qu'enfin tout Israël soit sauvé (a). »

D. Ne dit-on pas que, dans quelques Provinces d'Asie ou d'Afrique, les Juifs sont mieux traités que dans le reste du monde ?

R. Soit ; que dans un coin de la terre ces pauvres Israélites soient moins opprimés, ce n'est pas là une exception qui puisse infirmer l'efficace de la malédiction divine. Un tel asyle est insuffisant pour les recueillir & pour faire cesser l'oppression générale.

D. Comment la destinée des Juifs, & leur accablante situation, donne-t-elle une nouvelle force aux témoignages des Prophéties en faveur du Christianisme ?

R. Par leur dispersion, par leur oppression, par leur aveuglement. Leur dispersion étend ce témoignage par toute la terre, instruit & avertit toutes les Nations de la terre ; & leur prodigieuse multiplication, qui, dans leur désolante destinée, peut être considérée comme une espèce de miracle, multiplie encore les témoins : Dieu, comme dit David en parlant de ses ennemis, n'a pas voulu les exterminer, il s'est contenté de les disperser, & d'instruire les autres Peuples par la destinée de celui-ci (b). Leur oppression fait que leur témoignage n'est pas intéressé ; leur malheur, qui est fondé en partie sur un attachement inconsé-

(a) *Donec plenitudo gentium intraret, & sic omnis Israël salvus fieret. Rom. xj.*

(b) *Ne occidas eos, nequando obliviscantur populi mei. Disperge illos in vinea tua. Psal. 58.*

quent aux seuls Livres de l'ancienne Loi, rend cet attachement en quelque sorte respectable, & garantit à nos yeux l'authenticité de ces Livres. Enfin leur aveuglement fait que leur témoignage n'est pas suspect : ils rejettent l'Evangile, mais ils embrassent les preuves de l'Evangile ; ils détestent les Chrétiens, mais ils conservent les armes aux Chrétiens.

D. Comment est-ce qu'un Empereur païen a contribué à vérifier les Prophéties, & sur-tout celle de Jésus-Christ, touchant la ruine du Temple & la dévastation de la Judée ?

R. Julien l'apostat, Prince inconstant, bizarre, superstitieux, Philosophe fastueux & extravagant (a), entreprit de rassembler les Juifs, de les remettre en possession de la Judée, & de rebâtir le Temple ; mais les éléments ont combattu pour l'arrêt de Dieu. La terre & le feu se sont alliés contre le rétablissement du Temple. C'est un fait avoué des Juifs & des Païens, & démontré par toutes les preuves de l'Histoire contre l'incrédulité la plus obstinée.

Voyez : *Gen. 49.*
Gen. 49.
ch. 3, art. 14.
§. 6.

§. III.

D. N'y a-t-il pas de grandes difficultés dans plusieurs Prophéties, qui regardent l'établissement du Christianisme & l'avènement du Messie ? N'a-t-il pas fallu adopter différentes opinions pour expliquer la fameuse Prophétie de Jacob, celle des 70 semaines de Daniel, &c ?

Gen. 49.

Dan. 9.

(a) On défie tous les Panégyristes de ce Prince de ne pas reconnoître ces qualités dans son Histoire, dès qu'ils auront renoncé au système d'exalter tous les ennemis du Christianisme, & de déprimer tous les grands hommes qui l'ont défendu.

R. L'événement principal annoncé par ces Prophéties, est indépendant de toutes ces explications. Il est visible qu'il n'y a plus de Sceptre ni de Couronne chez les Juifs, qu'ils ont cessé d'être assemblés en corps de Nation, qu'ils n'ont ni Roi, ni Juge, ni aucun Gouvernement civil. Il est visible que l'abomination de la désolation s'est appesantie sur le Temple, & que cette désolation subsiste. Il est visible que le Messie, reconnu par les Chrétiens, a les caractères annoncés par les Prophetes, &c. (a). Les Ouvrages du Pere Baltus (b), de M. de Pompignan (c), de l'Abbé Pey (d), ont jeté un grand jour sur le détail & les circonstances des événements prophétiques ; mais l'accomplissement général de la Prophétie tire son jour de l'incontestabilité des faits. — Les Philosophes ou les mauvais Critiques qui ont combattu ces Prophéties, sont-ils mieux d'accord entre eux que les Théologiens qui les ont expliquées ? Les uns disent qu'elles ont été faites après coup ; les autres, qu'on n'en a

(a) Voyez le *Discours sur l'Histoire universelle de M. Bossuet*, 2 part. n.º 4 & suiv. En lisant la neuvième Proposition de la *Démonstration évangél.* de M. Huet, l'on ne peut voir le parallèle que fait ce savant Evêque, des Prophéties avec les événements, sans lire, pour ainsi dire, l'Histoire de Jésus-Christ dans l'ancien Testament. Si quelques Philosophes ne voient pas dans sa personne le *Réparateur de la Nation Juive*, & de toutes les Nations du monde, c'est qu'ils n'ont ni lu les Prophéties, ni acquis l'idée d'une véritable réparation.

(b) *La Religion Chrétienne prouvée par l'accomplissement des Prophéties.*

(c) *L'incrédulité convaincue par les Prophéties.*

(d) *Vérité de la Religion Chrétienne prouvée à un Dénier.*

pas saisi le vrai sens ; les autres, qu'elles ont été démenties par l'événement ; l'un les applique à celui-ci, l'autre à celui-là. Après cela ils se plaignent que nos explications ne sont pas uniformes dans toutes leurs parties.

D. D'où vient que quelques Théologiens ont détourné à d'autres événements une multitude de passages tirés des Pseaumes & des Prophetes, que l'on attribue communément à Jésus-Christ ?

R. En cela, comme dans toute autre chose, l'esprit humain toujours inquiet, téméraire, immodéré, a donné dans les extrêmes. Les uns ont voulu tout appliquer au Messie, & ont altéré le sens littéral d'une infinité de passages. Les autres se piquant de critique, aimant à établir des idées nouvelles, zélés à l'excès contre un abus qui leur paroissoit une espece de fanatisme, sont allés jusqu'à rejeter les explications les plus naturelles & les plus autorisées. Mais, malgré les dégâts qu'ils ont fait dans ce riche amas de Prophéties, il en est resté un grand nombre qu'une critique sensée a toujours respectée, & dont l'incrédulité la plus obstinée n'a pu se dissimuler le vrai sens. Tel est incontestablement le Chapitre 53 d'Isaïe : *Quis credidit auditui nostro*, qui, selon M. Huët, a opéré la conversion de presque tous les Juifs qui ont sincèrement renoncé aux égarements de leurs Peres (a). Tels sont plusieurs autres endroits du

(a) Jamais ils n'ont pu lui donner une explication tant soit peu vraisemblable. Le fameux Anthoine, Juif renégat, brûlé à Genève en 1632, disoit que le Prophete parloit dans ce Chapitre des Israélites vertueux qui furent punis à cause des méchants, & enveloppés dans les mêmes malheurs. Il n'y a rien dans toute la Prophétie qui puisse donner l'idée d'une pareille interprétation.

se fussent point empressés à fléchir sa colere par un repentir prompt & sincere. L'Ecriture nous donne cet exemple comme une preuve de la bonté de Dieu, & de l'efficace de la pénitence. Ceux qui ont si gauchement raisonné sur cet événement, n'avoient assurément pas lu les chapitres 3 & 4 de Jonas ; ils auroient vu dans le quatrième, la réponse que fait Dieu lui-même à cette plaisante objection.

Arriver sur les nuées dans le style de l'Ecriture & de toutes les Langues du monde, c'est arriver avec une grande gloire, c'est être placé fort haut, avoir le monde sous ses pieds. Jésus-Christ s'en explique lui-même, en ajoutant : *Avec beaucoup de gloire & de majesté*. C'est ce qui a été accompli, 1.º lorsque, peu d'années après son ascension glorieuse, il a vengé, par la ruine du Peuple Juif, l'attentat commis sur sa Personne divine d'une manière qui portoit visiblement l'empreinte de la colere d'un Dieu. 2.º Lorsqu'il a établi sa Religion dans tout le monde malgré les raisonnements des Philosophes, malgré la puissance des Empereurs, malgré la conspiration des Juifs & des Païens ; lorsque son Nom & sa Croix furent placés sur le diadème des Rois, & adorés de toutes les Nations de la terre. La fin du monde présentera un nouvel accomplissement de cet oracle dans l'arrivée du Juge des vivants & des morts. . . . De quelque manière que l'on explique ces paroles : *Non præteribit generatio hæc ; donec omnia fiant*, soit qu'on entende la génération présente, soit qu'on entende toute la race des Juifs, soit qu'on entende le dernier âge du monde, qui est le regne du Christianisme, la vérité de la Prophétie subsiste également. La génération, qui vécut avec Jésus-Christ a vu la dispersion des Juifs & l'exaltation de la Foi Chrétienne. La Nation

*Cum virtute
multâ & ma-
jestate.
Matth. xxiv,
26.*

*Matth. xxiv,
34.*

des Juifs subsiste de la maniere la plus merveilleuse, & subsistera jusqu'au second avènement du Fils de Dieu. Le Christianisme ne finira qu'avec le monde.

Quand les Apôtres nous ont prédit la fin du monde comme prochaine, ils ont eu soin de nous Anformer en quel sens elle étoit prochaine. Le plus habile Commentateur ne dira là-dessus rien de plus clair ni de plus satisfaisant que S. Pierre : *Il y aura, dit cet Apôtre, des hommes séducteurs, esclaves de toutes les passions de leur cœur, qui demanderont où est cet avènement que Jésus-Christ nous avoit tant promis ? Les hommes meurent & naissent comme autrefois, & quel changement s'est-il fait depuis le commencement du monde ? . . . Mais vous, mes Freres, souvenez-vous que mille ans sont devant Dieu comme un seul jour, & un seul jour comme mille ans (a).* On voit par-là que les Apôtres connoissoient parfaitement le génie des Incrédules ; & que ce que nos Philosophes nous donnent comme les fruits de leurs savantes recherches est réfuté depuis dix-sept cents ans dans nos Ecritures.

D. Ne paroît-il pas, par d'autres passages, que les Apôtres étoient dans la persuasion que le monde finiroit bientôt ? Quelques saints Peres n'ont-ils pas été dans la même opinion ?

R. Les passages des Apôtres qu'on objecte n'ont aucune apparence de Prophétie, & pour-

(a) *Venient in novissimis diebus in deceptione illusores, juxta proprias concupiscentias ambulantes, dicentes : Ubi est promissio, aut adventus ejus ? Ex quo enim Patres dormierunt, omnia sic perseverant ab initio creaturæ . . . Unum verò hoc non lateat vos, charissimi, quia unus dies apud Dominum sicut mille anni, & mille anni sicut dies unus.*
2. Pet. 3.

ouvrage ; il a voulu faire éclater sa puissance & sa gloire dans le succès du dessein le plus extraordinaire & le plus impossible selon toutes les vues & toutes les ressources humaines. Car il s'agissoit de convaincre d'aveuglement & de folie des hommes qui se croyoient fort éclairés ; de faire quitter des Religions douces, commodes, & qui ne génèrent aucune passion, pour en faire embrasser une qui est l'ennemie de toutes les passions, & qui semble n'être appliquée qu'à les combattre, les réprimer & les contraindre ; de faire recevoir comme des vérités incontestables les dogmes les plus inconcevables, & dont les conséquences sont les plus effrayantes ; & de les faire recevoir par des hommes ennemis de toute contrainte dans la manière de penser ; de détruire des cultes que leur ancienneté rendoit respectables ; de renverser des Temples que l'autorité publique & les Princes avoient fait élever ; d'abattre des idoles qu'on s'étoit accoutumé à regarder avec vénération ; enfin de faire regarder comme une superstition détestable, extravagante, criminelle, ce qu'on avoit auparavant pratiqué ou respecté par religion. Telle étoit la révolution qui devoit se faire dans les esprits, dans les Villes, dans les Royaumes & dans les Empires par l'établissement du Christianisme.

D. Quels hommes Dieu a-t-il choisis pour être les exécuteurs d'une si étonnante réforme ?

R. Douze hommes simples, ignorants, pauvres, dénués de tous moyens, de tout appui, de toutes ressources humaines : ce sont eux qui doivent dessiller les yeux aux superstitieux, ramener aux bonnes mœurs les débauchés, inspirer l'humilité aux Philosophes & aux Savants, se faire écouter & respecter par les Puissances du monde, détruire

les anciennes Religions, & faire recevoir celle d'un homme qui avoit été condamné depuis peu à une mort honteuse dans la Ville de Jérusalem.

D. Le succès de la prédication évangélique a-t-il été bien rapide & bien universel ?

R. Les Auteurs Ecclésiastiques les plus anciens comparent la propagation de l'Evangile à la vivacité avec laquelle la lumière du soleil se communique à tout l'hémisphère, ou à celle de l'éclair qui se fait appercevoir à l'instant dans tout l'horizon. Dès le premier siècle les Païens se plaignirent que les Temples étoient déserts, les Autels abandonnés, les Prêtres méprisés, & le culte des Dieux presque anéanti, comme on peut voir dans la Lettre de Pline à Trajan. S. Justin écrivoit vers la quarantième année du second siècle : « Aucune Nation de Barbares ou de Grecs, ni aucun Peuple, quelque nom qu'il porte, soit de ceux qui demeurent dans leurs charriots, soit de ceux qui n'habitent point dans des maisons, ou qui vivent sous des tentes, & qui paissent des troupeaux, chez lesquels on n'adresse des prières & des actions de grâces au Pere Créateur par le nom de Jésus-Christ. » Vers le même temps Tertullien écrivoit au Sénat : « Nous ne sommes que depuis deux jours, & nous remplissons tout l'Empire ; les Villes & les Campagnes, les Isles & le Continent sont pleins de Chrétiens ; on les trouve dans les assemblées du Peuple & dans les armées, dans le Palais des Empereurs, dans le Sénat, dans le Barreau : nous ne vous laissons que vos Temples... Si cette multitude d'hommes se retiroit hors des terres de la domination Romaine, la perte de tant de Citoyens anéantiroit l'Empire, & vous puniroit de votre cruauté ; vous seriez

*Epist. l. 10.
Ep. 97.*

*Dial.
cum Tryph.
p. 345.*

Apol. c. 37.

« effrayés de la solitude & du vuide affreux qu'ils
 « laisseroient parmi vous; vous cherchiez en vain
 « des Sujets à gouverner, il vous resteroit plus
 « d'ennemis que de Citoyens. » Dès lors l'Evan-
 gile avoit été annoncé dans la Perse, les Indes, la
 Chine, & autres Royaumes indépendants de l'Em-
 pire Romain (a) ; il avoit été reçu par-tout, il
 s'étendoit par des accroissements journaliers (b).
 Arnobe, qui écrivoit au troisieme siècle, nous re-
 présente le Christianisme établi chez les Allemands,
 chez les Perses, chez les Scythes, dans l'Asie, la
 Syrie, l'Espagne & les Gaules, chez les Gétules,
 les Maures, les Nomades, les Seres (c) &c. Selon

*Disp. adv.
 gent. L. 1.
 p. 15. L. 2.
 p. 50.*

(a) Voyez le Journal des Savants, Août 1760, second
 vol. *Examen de la question s'il y a eu des Chrétiens à la
 Chine, &c.*

(b) *In verbo veritatis Evangelii, quod pervenit ad vos,
 sicut & in universo mundo est, & fructificat & crescit.*
 Coloss. 1, 6.

(c) Théodoret nomme aussi les Seres entre les Peuples
 soumis à Jésus-Christ. Il paroît que les Anciens désignoient
 les Chinois sous le nom de Seres : pour le croire, il ne faut
 que lire ce qu'en a écrit J. Solinus *Polyhistor*, Cap. 63.
 L'Auteur des *Recherches sur les Chinois* prétend que cela
 est faux, mais ses raisons ne sont rien moins que démon-
 stratives. Il est vrai que quelques Auteurs ont parlé des
 Seres comme d'une race Scythique; mais, quand la Géo-
 graphie de ces Auteurs seroit beaucoup plus exacte qu'elle
 ne l'est, elle prouveroit tout au plus que les Chinois sont
 une colonie de Scythes, comme les Tartares qui sont
 aujourd'hui maîtres de l'Empire; & que le Nord, toujours
 second en Nations émigrantes, a peuplé ce vaste Pays
 comme il en a peuplé tant d'autres. Au reste, si les Seres
 ne sont pas les Chinois, ce sont des Peuples voisins de la
 Chine, que nous appellons aujourd'hui Tartares Chinois,
 ou les Habitans de la *China extra muros*, d'où l'Evan-
 gile a dû naturellement pénétrer dans la Chine même.

P H I L O S O P H I Q U E. 403

S. Jérôme, les Indiens, les Perses & les Getes, accoutumés à offrir des victimes humaines, lors des obseques de leurs défunts, avoient quitté leur barbarie pour prendre les mœurs douces qu'inspire l'Evangile. Ce même Pere nous dit qu'il voyoit arriver tous les jours dans la Palestine, où il demouroit, des troupes de Moines qui venoient de l'Inde & de la Perse; que les Huns apprenoient le Pseautilier; que les climats glacés de la Scythie avoient été ranimés par la chaleur de la Foi, & que les Getes avoient des Eglises sous leurs tentes. S. Chrysostome dit aussi que les Indiens & les Scythes avoient traduit en leur langue les instructions données par S. Paul; que tout barbares qu'ils étoient, ils avoient appris la Philosophie Chrétienne. Théodoret nous assure que les Scythes, les Sauromates, les Indiens, les Perses, les Hyrcaniens avoient reçu les Loix de Jésus-Christ, &c.

Epist. 35.

Epist. 57.

*Hom. 4.
in Joan.*

*Therap. L. 9.
p. 115.*

§. I I.

D. Le mépris des richesses, les mœurs austères, les travaux désintéressés des premiers Prédicateurs de l'Evangile, l'égalité que la Religion mettoit entre les hommes, l'union, la concorde, l'affection réciproque continuellement recommandée aux Chrétiens, n'ont-ils pas naturellement dû propager une Religion si propre à gagner le suffrage des âmes honnêtes? & quel besoin y a-t-il ici de recourir à la puissance de Dieu?

R. Le Philosophe anti-Chrétien, qui raisonne

On fait que les Juifs y avoient pénétré long-temps auparavant, & qu'on y a trouvé de nos jours une Synagogue extrêmement ancienne, puisqu'elle se connoissoit que le Pentateuque.

de la sorte, ne sent pas sans doute l'honneur qu'il fait à une Religion qu'il a prétendu *dévoiler* comme un mystère d'iniquité. Les vertus des Chrétiens étoient sans doute un appas pour les âmes honnêtes ; mais , 1.^o ces vertus mêmes n'étoient l'ouvrage ni du Paganisme ni de la Philosophie ; c'étoient les premiers fruits de la sainteté de l'Evangile, & ces fruits en ont produit d'autres. 2.^o Les âmes propres à se laisser subjuguier par l'attrait des vertus, n'étoient sans doute pas en fort grand nombre dans le siècle le plus débordé, où tous les genres de désordres étoient autorisés par les Loix de la Religion & de l'Etat : il falloit une impression bien forte & bien au-dessus de l'homme pour opérer en elles une telle révolution. 3.^o Les vertus des Chrétiens n'ont pu suffire pour persuader les dogmes sublimes de leur Foi, pour les faire recevoir contre tous les raisonnemens des Philosophes, & contre la fureur des persécuteurs.

D. Les secours mutuels que se prêtoient les Chrétiens, la communauté des biens, les grandes charités que les riches faisoient aux pauvres, pouvoient-ils manquer d'attirer à leur Religion tous les indigents ? De là vient sans doute que la primitive Eglise n'a été composée que du petit Peuple ?

R. Ceux qui ont tant de fois répété cette objection, devoient au moins faire attention à la contradiction qu'elle renferme. S'il n'y a eu que des pauvres parmi les premiers Chrétiens, d'où venoient les aumônes qu'on leur faisoit ? . . . La communauté des biens est une chose fort intéressante parmi des gens qui n'ont rien, ou qui n'ont que le nécessaire. — Il est très-faux que d'abord l'Eglise ne fût composée que du petit Peuple. Nicodème, Joseph d'Arimathie, Zachée, Zair, l'Officier Ro-

main témoin des prodiges arrivés à la mort du Sauveur, S. Paul, le Centurion Cornelius, Sergius Paulus, l'Eunuque de la Reine Candace, grand nombre de Prêtres & de Princes Juifs, (*Act. 6. v. 7. Joan. 17. v. 42.*) les principaux Citoyens de Bérée, plusieurs Juges de l'Aréopage, les Lettrés d'Ephèse, Flavius Clemens cousin de Domitien, Domitilla femme du même Empereur, le Consul Acilius Glabrion, & beaucoup d'autres hommes illustres & savants, sont des Chrétiens du premier siècle.

D. S. Paul ne dit-il pas qu'il y a parmi les Fidèles peu d'hommes distingués par leur naissance, leur rang, leur sagesse, &c?

R. Leur nombre étoit petit sans doute en comparaison des autres. Le simple Peuple a toujours eu plus de docilité que les Philosophes & les grands du monde. Il y a eu assez de gens distingués par leur noblesse & par leurs lumières, qui ont embrassé le Christianisme, pour que l'on puisse conclure que cette Religion étoit appuyée sur de bonnes preuves: mais il y en a eu trop peu, pour que l'on puisse soupçonner que le Christianisme soit redevable de ses progrès au génie de ses premiers Sectateurs. — Si c'étoient des gens d'esprit qui eussent prêché la Religion, & des simples qui l'eussent crue, cela n'eût point étonné. Les simples ont prêché, les gens d'esprit ont cru, & croient encore.

§. III.

D. Le Mahométisme n'a-t-il pas fait autant de progrès que l'Evangile?

R. Ses progrès sont mesurés sur le dégât du glaive de ses sanguinaires Apôtres. Il lui a fallu mille ans pour acquérir l'étendue qu'il a aujourd'hui; &

408 C A T É C H I S M E

cette étendue non-seulement est bien inférieure à celle du Christianisme en général, mais même à celle de l'Eglise Catholique. 1.^o Il n'y a pas de Mahométans en France, en Espagne, ni dans toute l'Europe Chrétienne, dans toute l'Amérique, &c. mais il y a des Catholiques dans toutes les plages de la terre (a). C'est même au bout du monde, à la Chine, au Japon, au Paraguay (b), &c.

(a) *Propter hoc in Doctrinis glorificate Dominum. In Insulis maris nomen Domini Dei Israël. A finibus terræ laudes audivimus, gloriam justæ. Isai. 24.*

Racine applique ingénieusement aux Nations converties à la Foi, ces vers de Virgile :

Incedunt vidi longo ordine gentes,

Quam varix linguis habitu tam vestis.

Il pouvoit dire encore de l'Eglise Catholique :

Super & Garamantas & Indos

Proferet Imperium ; jacet extra sidera tellus

Extra anni solisque vias, ubi cœlis Atlas

Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.

(b) Voyez la *Relation des Missions du Paraguay*, par

Hist. nat. M. Muratori. — « Les Missions, dit M. de Buffon, ont for-
T. 3, 24-4.^o » mé plus d'hommes dans les Nations barbares, que les Ar-
p. 306, » mées victorieuses des Princes, qui les ont subjugués. Le

» Paraguay n'a été conquis qu'à de cette façon ; la douceur,
» le bon exemple, la charité & l'exercice de la vertu cons-
» tamment pratiquée par les Missionnaires, ont touché les
» Sauvages, & vaincu leur défiance & leur férocité. . . .

» Rien ne fait plus d'honneur à la Religion, que d'avoir
» civilisé les Nations & jeté les fondemens d'un Empire
» sans d'autres armes que la vertu. » — « Il est heureux

Esprit des » pour la société, dit M. de Montesquieu, d'avoir été la
Loix, Liv. 4. » première qui ait montré dans ces Contrées l'idée de la
th. 6. » Religion, jointe à celle de l'humanité. En réparant les

» dévastations des Espagnols, elle a commencé à guérir
» une des plus grandes plaies qu'il encore reçu le genre-
» humain, &c. » Voyez aussi M. Haller, *Traité sur divers*
sujets intéressants de Politique & de Morale. Nous pour-

que la Foi Catholique a paru avec le plus d'éclat dans ces derniers siècles. 2.^o Les Musulmans habitent un vaste Pays; mais ce Pays n'est pas peuplé comme l'Italie, les Pays-Bas, l'Allemagne & les autres Etats Catholiques. 3.^o Ce Pays comprend toutes sortes de cultes. M. de Beaufobre a calculé que, dans la Turquie d'Europe, il y avoit deux tiers de Chrétiens contre un tiers de Turcs; il y a vingt Eglises à Constantinople, trente à Thessalonique, &c. Les différentes Religions qu'on professe dans ce grand Empire ont plus de Sectateurs que l'Alcoran. Les Philosophes comptent toujours en gros, & laissent bien de l'occupation à ceux qui comptent après eux. 4.^o Le Mahométisme est partagé en différentes Sectes; c'est un hydre à cent têtes qui se dévorent les unes les autres. Les Perses détestent la Religion des Turcs, comme ceux-ci détestent celle des Perses. Outre cette grande division, il y en a plus de trente autres: les Biadiés, les Gélimiés, les Kelbiés, les Druses, &c. Ces Sectes se haïssent mutuellement plus encore qu'elles ne détestent les Chrétiens & les Juifs. — Le Mahométisme ne peut donc être comparé dans son étendue à l'Eglise Catholique, qui est par-tout la même, qui ne connoît ni schisme ni hérésie parmi

Pag. 2451

rions renvoyer encore à l'*Histoire Philosophique & Politique du Commerce, &c.* T. 3, p. 252, 261, si cet Auteur forcé, toujours en contradiction avec lui-même, ne détraisoit dans un endroit ce qu'il établit dans un autre, & que son Ouvrage ne fût point un répertoire de déclamations contre la Religion & les mœurs. Au reste, l'hommage d'un ennemi n'est jamais à rejeter: paroissant contre toute attente dans le triomphe de son rival, il fixe la vue des spectateurs plus que toute la pompe du vainqueur, & décore par ses chaînes la main qui l'a abattu.

ses enfants. Nous avons parlé ailleurs des moyens de son établissement & du caractère de ses Apôtres. Les Mahométans se sont multipliés par l'effusion du sang des Chrétiens; & les Chrétiens, suivant l'expression de Tertullien, par l'effusion de leur propre sang.

S. I V.

D. Ce que l'Histoire Ecclésiastique nous apprend des cruelles persécutions excitées contre les Chrétiens, & des torrents de sang qui ont cimenté leur foi, est-il une chose bien incontestable?

R. Jamais l'on ne s'est avisé de la révoquer en doute, avant que l'incrédulité moderne ait entrepris de faire la guerre à la notoriété des faits comme à la certitude des dogmes. Les Auteurs Païens & Chrétiens des trois premiers siècles ne parlent que des efforts que fit l'idolâtrie, soutenue de toute la puissance des Empereurs, pour anéantir la Religion de Jésus-Christ, & pour la noyer dans le sang de ses Sectateurs. Si sous Trajan, Prince d'un caractère assez doux, les Chrétiens furent indistinctement mis à mort, comme il conste par la lettre de Pline & la réponse que Trajan y fit, il est aisé de juger de quelle manière ils étoient traités sous les Néron, les Valérien, les Dioclétien, les Maximin, &c. Les grils ardents, les roues armées de lames tranchantes, les ongles de fer, les dents des bêtes féroces, les chevalets, les bûchers, voilà ce qui étoit préparé dans la plupart des Villes pour les Chrétiens. Tertullien nous apprend qu'on leur donnoit le nom de *Sarmentarii* & de *Senarii*, c'est-à-dire de gens à sarment, de gens à pieux; parce qu'on employoit des sarments pour les brûler à feu lent, ou qu'on les empaloit tout

vivants , pour leur faire souffrir encore en cet état de nouveaux supplices. Souvent, après les avoir tourmentés sur le chevalet & leur avoir déchiré le corps, jusqu'à découvrir les entrailles avec des ongles & des peignes de fer, on y appliquoit encore le feu, on répandoit du sel sur leurs plaies, on les arrosoit d'eau ou d'huile bouillante pour augmenter les douleurs sans avancer leur mort. On ne peut lire sans frémissement & sans horreur les Actes authentiques de la plupart de nos Martyrs. Les rues & les places publiques étoient quelquefois toutes remplies d'échafauds sanglants, couverts de victimes & de cadavres. Eulèbe de Césaire nous dit qu'il a vu lui-même des trente, quarante & jusqu'à cent Chrétiens tourmentés en même temps, & ces cruelles boucheries durèrent plusieurs années de suite sans interruption; il cite une Ville d'Asie où tout étant Chrétien, Noblesse, Peuple, Magistrats, on abrégéa l'exécution en faisant brûler la Ville avec tous ses habitants; il rapporte une Lettre de Maximin aux Magistrats de Tyr, par laquelle il les félicite d'avoir exterminé tous les Chrétiens de leurs murs & de leur territoire. Les Edits de Dioclétien & de ses Prédécesseurs sont des pieces qu'on ne peut suspecter de supposition. Tacite, Suétone, Sénèque, Juvenal ont parlé des Chrétiens qui souffrirent sous Néron. Tacite dit que le nombre en étoit prodigieux (*multitudo ingens*), qu'ils souffrirent les supplices les plus cruels & les plus recherchés (*quæsitissimis tormentis*). Libanius, Panégyriste de Julien, s'exprime de la sorte dans l'éloge de ce Prince: « Ceux » qui suivoient une Religion corrompue craignoient » beaucoup, & s'attendoient qu'on leur arracheroit » les yeux, qu'on leur couperoit la tête, & qu'on

Libre xv.
Annual.

Liban. panegyrici in Julian. n. 58;

» verroit couler des fleuves de leur sang ; ils
 » croyoient que ce nouveau Maître inventeroit
 » de nouveaux genres de tourments, au prix des-
 » quels les mutilations, le fer, le feu, être sub-
 » mergé dans les eaux, être enterré tout vif, paroî-
 » troient des peines légères ; car les Empereurs
 » précédents avoient employé contre eux ces
 » sortes de supplices, & ils s'attendoient à être ex-
 » posés à de plus cruels : cependant Julien pensa
 » tout différemment des Princes qui avoient mis en
 » œuvre ces tourments, parce qu'ils n'avoient pu
 » par ce moyen venir à bout de ce qu'ils s'é-
 » toient proposé, & qu'il avoit remarqué qu'on
 » ne tiroit de ces supplices aucun avantage » . . .
 » Julien déterminé par ces raisons, & sachant que
 » le Christianisme prenoit des accroissements par
 » le carnage que l'on faisoit de ceux qui le pro-
 » fessoient, ne voulut pas employer contre les
 » Chrétiens des supplices qu'il ne pouvoit approu-
 » ver » . . . Puisqu'on n'a pas répondu à ces ob-
 servations des derniers Apologistes de la Reli-
 gion, il est inutile de grossir la liste de ces té-
 moignages.

§. V.

D. Puisque l'Empereur du Japon est venu à
 bout d'éteindre la Religion Chrétienne dans ses
 Etats (a), pourquoi les Empereurs Romains ne
 l'eussent-ils pu détruire, s'ils l'avoient voulu sé-
 rieusement ?

(a) Il y a encore au Japon des Chrétiens, quoique
 assez ignorants par une longue privation de toute instruc-
 tion. Ce sont autant de semences prêtes à germer, quand
 il plaira au Maître des temps de visiter ce champ désolé.

P H I L O S O P H I Q U E. 411

R. 1.^o Les Historiens Païens nous apprennent que les Empereurs ont voulu anéantir le Christianisme, & qu'ils l'ont voulu très-sérieusement ; nous venons de le voir. 2.^o Nous avons montré que la Religion Chrétienne avoit été établie, dès son commencement, dans la Perse, la Scythie, les Indes, &c. où les Romains n'avoient rien à dire. Le moyen de détruire ce que l'on n'a pas en son pouvoir ? 3.^o Dieu permet que la Religion périsse dans une Province, il en menace même celles qui ne la conserveroient pas avec assez de soin :

Dieu, dit Montefquieu, suivant des decretz que nous ne connoissons pas, étend ou resserre les limites de sa Religion ; mais il ne permettra pas qu'elle périsse par-tout. Son ouvrage doit subsister ; sa promesse nous en est un gage certain. Etablissez des coutumes, dit le même Philosophe, formez des usages, publiez des Edits, faites des Loix ; la Religion Chrétienne triomphera du climat, des Loix qui en résultent, des Législateurs qui les auront faites.

Déf. de l'Esprit des Loix, seconde part. Tolérance.

Ibid.

D. La grande étendue de l'Empire Romain ne donnoit-elle pas aux Chrétiens la facilité de se soustraire aux persécutions ?

R. M. Fréret le dit ; mais il nous sera permis de dire aussi que ce critique s'enferme pitoyablement. C'est justement le contraire de ce qu'il avance. Si l'Empire Romain eût été partagé entre plusieurs Princes, on auroit pu éviter les poursuites de l'un, & se réfugier chez l'autre ; mais comment s'évader quand le Tyran est par-tout obéi ?

§. V I.

D. Quoiqu'on ne puisse révoquer en doute l'horreur & la multitude des persécutions sans un

entêtement ridicule, n'est-on pas fondé à douter du motif de la cruauté exercée contre les Chrétiens, & à croire que les Empereurs ont eu d'autres raisons, que la haine du Christianisme pour inonder la terre de sang ?

Annal.
L. 15.

Sueton. in
Nerone.

Lib. 10,
Epist. 97.

Epist. 98.

Ad Sab.
Epist. apud
Euseb.

R. Pour disputer sur ce sujet, il faut préalablement contester l'authenticité de toutes les Histoires, qui déposent que les Chrétiens n'ont souffert que pour leur Religion. Tacite dit que Néron ne les fit brûler que parce que leur Religion leur avoit attiré la haine de toute la terre. Suétone, dans la vie de Néron, dit que l'on condamna aux supplices les Chrétiens, espece d'hommes attachés à une superstition nouvelle & pernicieuse. « Je ne fais, dit Pline, sur quoi tombe l'information que l'on fait contre les Chrétiens, ni jusqu'où l'on doit porter leur punition ? Est-ce le nom seul qu'il faut punir en eux, ou sont-ce les crimes attachés à ce nom ? Cependant voici la règle que j'ai suivie dans les accusations intentées contre eux. Je les ai interrogés s'ils étoient Chrétiens ; quand ils l'ont avoué, & qu'ils ont persisté une seconde & une troisième fois, je les ai envoyés au supplice. » Trajan répond à Pline qu'il a bien fait ; qu'il ne faut point faire perquisition des Chrétiens ; mais que s'ils sont accusés & convaincus, il faut les punir : *conquirendi non sunt ; si deferantur & arguantur, puniendi sunt* ; que s'ils renient le Christianisme & sacrifient aux Dieux, il faut leur pardonner. Maximin dit que les Empereurs s'étoient appliqués à remettre dans le bon chemin ceux qui s'en étoient écartés, & à les obliger à adorer les Dieux de l'Empire ; mais que les Chrétiens se précipitoient d'eux-mêmes, avec une témérité aveugle, dans les

derniers périls, & que rien ne pouvoit vaincre leur obstination. Il s'exprime en un autre endroit en ces termes : « Nos Prédécesseurs, Dioclétien » & Maximien, voyant que presque tout le monde » renonçoit au culte des Dieux pour se faire » Chrétien, ordonnerent avec grande justice que » ceux qui auroient quitté leur Religion seroient » contrainsts par les supplices à la reprendre. » Cinquante ans auparavant l'Empereur Valérien avoit déjà ordonné que les Evêques, les Prêtres, les Diacres fussent punis de mort ; que les Sénateurs, les Chevaliers Romains, les hommes de qualité qui se feroient Chrétiens fussent dépouillés de leurs biens & de leur dignité ; & que, si après cela ils persévéroient dans leur attachement à la Religion Chrétienne, ils fussent condamnés à mort. Malgré tout cela & cent autres témoignages que nous pourrions alléguer, de prétendus Savants nous disent que les Chrétiens n'ont pas souffert pour leur Religion. — Fût-il vrai que les persécuteurs aient cherché des prétextes pour couvrir leur tyrannie, il seroit vrai aussi que les Chrétiens pouvoient s'en délivrer en apostasiant ; c'est donc toujours la Religion qui leur coûtoit la vie.

§. V I I.

D. N'est-ce pas peut-être la persécution même qui a opiniâtré les Chrétiens dans leur Religion ?

R. Telle est la maniere de raisonner de nos Philosophes ; d'abord ils nient le fait, ensuite ils disputent sur le motif ; enfin débusqués par-tout, ils chicanent sur les conséquences. Convaincus que les persécutions formoient un excellent argument en faveur du Christianisme, ils ne voyoient d'autre ressource que de nier les persécutions : for-

cés dans ce retranchement, ils ont prétendu que ces persécutions avoient eu un tout autre objet que la Religion : enfin ils ont imaginé que les persécutions étoient une preuve contraire à la divinité de son établissement. Quand on se livre à l'enthousiasme de la haine, l'on voit tout ce que l'on veut, c'est-à-dire, que l'on voit tout, & que l'on ne voit rien ; on voit tout ce qui n'est pas, & rien de ce qui est. . . . Tantôt les Chrétiens se sont multipliés, parce qu'on les a laissés en paix ; tantôt ce sont les souffrances qui les ont attachés à leur Religion, & qui les ont affermis dans une croyance qui leur coûtoit si cher ; en même temps ils assurent que le Paganisme fut détruit par la persécution. Absurdités, contradictions philosophiques. — On souffre pour la Religion à mesure qu'on y est attaché ; mais on n'y est pas attaché à mesure qu'on souffre pour elle. — Les Païens embrassoient le Christianisme à la vue des tourmens & de la mort des Chrétiens ; par quelle maxime expliquer ce phénomène ? Ce n'est pas la paix du Christianisme qui les y invitoit, puisqu'ils voyoient mourir les Chrétiens ; ce n'est pas l'opiniâtreté inspirée par les souffrances, puisqu'ils étoient Païens, & qu'ils n'avoient rien souffert (a).

(a) Les délires philosophiques touchant l'effet des persécutions, ont tellement pris faveur chez l'Abbé Coyer, qu'il assure que la secte des *Hernhutters* n'est restée petite & obscure, que parce qu'elle a manqué de persécution. (Voyage d'Ital. & de Holl. T. 2, p. 280.) Mais quelle persécution a souffert le Mahométisme, l'Arianisme, le Schisme des Grecs ? Quelle persécution le Luthéranisme a-t-il souffert en Danemarck & en Suède, où il s'est établi par la révolution d'un moment ? L'Edit de Henri VIII, qui introduisit tout-à-coup une nouvelle Religion dans

D. N'est-il pas vrai que lorsqu'une croyance nous coûte de grands sacrifices, on y est nécessairement attaché?

R. Les anciens Philosophes Arabes, toujours ridiculisés par les modernes, mais souvent plus raisonnables qu'eux, auroient dévoilé ce sophisme par deux mots connus dans l'Ecole des vieilles distinctions : *A priori, concedo ; à posteriori, nego*. On fait à la Religion des sacrifices, parce qu'on y est attaché ; mais l'on n'y est pas attaché parce qu'on lui fait des sacrifices ; quoique ces sacrifices, adoucis par de grandes consolations, par une espérance ferme & éclairée, puissent augmenter notre attachement à la vraie Foi.

D. M. Dodwel, si connu par un Livre écrit contre la gloire des Martyrs, n'a-t-il pas prouvé que le desir de la célébrité & d'un vain honneur, étoit un des motifs qui soutenoit le courage des Chrétiens dans les tourments ?

R. M. Dodwel a avancé sans aucune apparence de preuve, une imputation si injurieuse aux grands hommes qui sont morts pour la Foi, & si clairement démentie par la simple vue des faits. 1.^o Les nouveaux convertis, aussi-tôt traînés au supplice, n'avoient pas le temps de se faire à ce beau système d'honneur, dont l'adoption suppose une longue préparation, & une imagination nourrie

toute l'étendue d'un grand Royaume, peut-il être regardé comme une persécution contre la secte qu'il fondeit ? &c. Pourquoi le Jansénisme, poursuivi par tout le zèle du premier Clergé de l'Eglise, tremblant sous le courroux d'un Monarque puissant & absolu, est-il toujours resté foible & petit ? Avouons que les Philosophes ne consultent ni les faits, ni la raison ; ils en imposent aux ignorants, & cette gloire les flatte assez pour leur suffire.

dans tous les écarts du délire. 2.^o La belle gloire que d'être exécuté & rendu infame aux yeux de tout l'Empire Romain, & admiré dans une secte méprisée & persécutée ! — Ces extravagantes suppositions ont fait dire à M. Burnet, Evêque Anglican de Salisburi, dans une Lettre écrite à M. Dodwel, qu'un Vanini, un Hobbes, un Spinoza n'auroient pu avancer des choses plus absur-

Diction. de
Chauvigné,
art. Dodwel.

des & plus irréligieuses. « Cependant, ajoutet-il, vous n'avez point reconnu vos fautes, »
 « comme vous l'auriez dû faire publiquement. . . »
 « Je puis vous assurer que j'aimerois mieux ne »
 « savoir lire ni écrire que d'étudier ou de faire »
 « des Livres dans les vues que vous vous êtes »
 « proposées depuis plus de trente ans. Vous aimez »
 « les nouveautés & les paradoxes, & vous em- »
 « ployez votre savoir pour les établir. . . J'estime, »
 « comme je le dois, plusieurs bonnes & belles »
 « qualités que vous possédez, mais je déplore »
 « votre malheur dans tout ce que vous avez fait »
 « de répréhensible. » M. Chishull, Bachelier en Théologie, & Membre de l'Université d'Oxford, met Dodwel dans cette classe de Savants qui sont propres à compiler, mais qui ne sont point capables de bien juger & de raisonner sur ce qu'ils ont recueilli. « Je ne veux nullement, dit-il, »
 « diminuer la réputation à laquelle il a droit de »
 « prétendre; mais je veux rabaisser cette auto- »
 « rité, à la faveur de laquelle il répand ses erreurs. »
 « Je crois que le genre-humain a plus de droit à »
 « la connoissance de la vérité, que l'Auteur n'en »
 « a à la réputation dont il jouit par un savoir faux »
 « & mal employé. »

§. VIII.

D. Ne peut-on pas attribuer la ruine de l'Idolâtrie à la violence des Empereurs Chrétiens ?

R. 1.^o Constantin , premier Empereur Chrétien , n'a regné qu'au quatrieme siècle de l'Eglise. Nous avons démontré que le nombre des Chrétiens étoit prodigieux , que les Temples des Païens étoient presque déserts dès le premier siècle ; dans le second & le troisieme c'étoit bien autre chose encore. Voilà donc l'idolâtrie bien affoiblie , avant que le Christianisme fût sur le trône.

2.^o Ceux qui font valoir cette réflexion démentie par les faits oublient sans doute leur maxime : *Qu'on s'attache à une Religion à mesure qu'on souffre pour en défendre la vérité.*

3.^o Quelques menaces , quelques Edits pleins de modération contre les Sacrifices publics & les Solemnités païennes ont suffi pour réduire au néant la Religion dominante de l'Empire. Quelle différence entre cette conduite du premier Empereur Chrétien & les flots de sang que ses Prédecesseurs avoient répandus pour exterminer le Christianisme ! trois siècles de persécutions n'ont pu l'ébranler , & un siècle de discrédit suffit pour faire tomber le Paganisme. L'idolâtrie qui avoit pour elle les préjugés de l'éducation & la force de l'habitude , qui attiroit les hommes par le brillant du spectacle , & par les attraits encore plus forts des passions ; l'idolâtrie que l'homme s'étoit formée exprès pour satisfaire son cœur , ne peut tenir contre la force des Loix ; de simples menaces fussent pour précipiter sa chute : à peine quelques poignées d'un Peuple mutiné veulent exposer leur vie pour la défense d'une Religion si complaisante ;

118 C A T É C H I S M E

& le Christianisme encore tout récent, qui avoit contre lui tous les préjugés & toutes les inclinations de l'homme, qui ne sembloit fait que pour révolter ses sens & humilier sa raison; le Christianisme foible dans ses commencements, & ne comptant encore que quelques sectateurs, ol tenir tête à tout l'Empire armé contre lui, se multiplier par les efforts mêmes que l'on fait pour le détruire. Quel contraste! nos adversaires ont-ils prévu le parallèle qu'ils nous donnent occasion de faire? Les Loix de Constantin peuvent avoir servi à faire de nouvelles conversions, mais elles servirent encore bien davantage à découvrir les anciennes; c'est alors que l'on vit clairement les progrès que le Christianisme avoit faits sous les regnes précédents. La multitude même & la rapidité des conversions font assez voir que l'ouvrage étoit déjà bien avancé, & qu'un nombre infini de gens n'attendoient que le moment favorable pour se déclarer.

4.^o Un homme très-connu par sa haine contre toute Religion, mais subjugué par la vérité & l'évidence des faits, a raisonné sur cette matiere d'une

maniere bien glorieuse au Christianisme : « On ne voyoit plus dans le Paganisme vieilli que les fables de son enfance, l'ineptie ou la méchanceté de ses Dieux, l'avarice de ses Prêtres, l'infamie & les vices des Rois qui soutenoient ces vices & ces Prêtres. Alors le Peuple qui ne connoissoit que ses Tyrans sur la terre, chercha un asyle dans le ciel. Le Christianisme vint le consoler & lui apprendre à souffrir. Tandis que les vexations & les débauches du Trône sapoient le Paganisme avec l'Empire, des sujets opprimés & dépouillés, qui avoient embrassé les nouveaux dogmes, ache-

hist. philos.
& polit. du
Commerce,
&c. T. 7. p. 2.

voient cette ruine par l'exemple de toutes les vertus.

ARTICLE IV.

Les Martyrs.

§. I.

D. LES MARTYRS sont-ils un argument solide de la vérité du Christianisme ?

R. On pourroit dire que les Martyrs sont plutôt des témoins que des preuves de la vérité de leur foi ; mais 1.^o puisque la multitude & l'autorité des témoins sont une excellente preuve, lorsqu'il s'agit de faits, l'on peut dire que les Martyrs sont un grand argument en faveur du Christianisme. 2.^o Quiconque envisagera sans préjugé, la durée, l'étendue & les horreurs du massacre qui a moissonné l'Eglise naissante, sera forcé de reconnaître dans la fermeté de ses Héros une vertu surnaturelle, un courage émané de Dieu & invincible comme lui (a).

D. Toutes les Religions n'ont-elles pas eu leurs Martyrs ? N'a-t-on pas vu des Philosophes faire le Martyrologe de toutes les Nations ?

(a) Un Littérateur appliquoit avec beaucoup de justice à la Religion des Chrétiens, ces beaux vers d'Horace à

Duris ut illex tonsa bipennibus

Nigra feraci frondis in Alcido,

Per damna, per cædes, ab ipsa

Ducit opes animumque ferro....

Mersæ profundo, pulchrior evenit.

Lucære, multâ prouet integrum

Cum laude victorem :

D d ij

R. D'abord ces Philosophes font priés de nous fournir le Martyrologe des Païens, des Mahométans, des Chinois, des Talapouins, &c. c'est-à-dire, le catalogue des hommes qui soient morts parmi ces Peuples précisément pour attester la sainteté de leur culte, pouvant éviter la mort par l'abandon de leur croyance. En attendant le succès de leurs recherches, nous remarquons que ceux qui comparent les Martyrs de l'erreur aux Martyrs du Christianisme, n'ont consulté ni l'histoire, ni la bonne foi, ni les règles du raisonnement. 1.^o Ces Martyrs dans chaque Secte sont en petit nombre; ceux de l'Eglise Catholique sont sans nombre. Nous l'avons démontré par la narration des Païens mêmes. Nous renvoyons en outre aux véritables *Actes des Martyrs recueillis, revus & corrigés sur plusieurs manuscrits, sous le titre: Acta primorum Martyrum sincera & selecta, par le R. P. Thierry Ruinard, traduit en françois par M. Drouet de Maupertuis 1768.* L'Auteur du Dictionnaire philosophique nous apprend lui-même, que Dom Ruinard est *un homme aussi instruit qu'estimable & zélé*. . . Admettant le système plusqu'imaginaire de Dodwel, il sera toujours vrai, que jamais Secte n'a eu autant de Martyrs que la Religion Chrétienne-Catholique, par-là donc elle sera toujours distinguée de toutes les Religions du monde.

2.^o Les Martyrs de l'Eglise Catholique ont été en grande partie des hommes illustres par leur science, leur condition, leur vertu; des Sages, des Philosophes des Magistrats, &c.

3.^o Les sentimens qui les ont accompagnés à la mort n'ont point eu les caracteres du fanatisme. Souffrir avec patience & avec joie; faire éclater

P H I L O S O P H I Q U E. 421

Dans les plus affreux supplices la douceur, la tranquillité d'esprit, une foi vive, une charité qui embrasse ses bourreaux mêmes, ne sont point les marques d'un entêtement superstitieux. Ce seul caractère des Martyrs suffit pour faire rougir les Philosophes, qui leur ont comparé les Sauvages de l'Amérique insultants à la mort dans les transports de la fureur & d'un désespoir insensé.

4.° Nos Martyrs sont morts pour un culte démontré vrai, les autres pour des doctrines démontrées fausses.

5.° Ceux-ci mouroient pour un culte dans lequel ils avoient été élevés dès l'enfance, dont ils ne croyoient la vérité que par préjugé d'éducation. Les premiers mouroient pour une Religion contraire à tous les anciens préjugés, qu'ils avoient embrassée par choix, avec connoissance de cause. Ils savoient qu'en l'embrassant ils s'exposoient à la mort. L'entêtement & la prévention ne pouvoient les aveugler alors. « Vous vous moquez de notre Religion, disoit Tertullien aux Païens, nous nous en sommes moqués autrefois comme vous. Nous avons eu les mêmes préjugés que vous ; mais la réflexion & l'examen nous ont corrigés. L'on n'est point Chrétien par préjugé de naissance, mais par conviction & par choix : *Fiunt, non nascuntur Christiani.* » Apol. c. 18

6.° Les Apôtres & les Disciples de Jésus-Christ mouroient pour attester qu'ils avoient vu de leurs yeux Jésus-Christ ressuscité, qu'ils l'avoient entendu, qu'ils l'avoient touché ; ce n'est point ici un dogme de spéculation, c'est un fait avéré par le témoignage des sens. On peut s'entêter en faveur d'une opinion, mais un homme sensé ne peut sacrifier. Non enim possumus quæ vidimus & audivimus, non loqui. Act. 4, 20. Ci-dessus, p. 329.

fier sa vie pour attester qu'il a vu ce qu'il n'a pas vu en effet.

D. Quoique cette réponse paroisse appuyée de toute l'autorité de l'Histoire, ne pourroit-on pas douter de quelques-unes des différences qu'elle suppose ? Par exemple, n'y a-t-il point eu parmi les Protestants des hommes sages & vertueux qui sont morts pour leur Foi ? Est-il bien sûr que les Apôtres ont souffert le martyre pour attester la vérité de leur prédication ?

R. Quand toutes les distinctions que je viens de remarquer n'auroient pas lieu à l'égard de tous les Martyrs de l'erreur, la totalité formeroit toujours un mur de séparation que rien ne seroit capable d'ébranler. Mais 1.^o les Protestants de bonne foi avouent que les plus illustres de leurs prétendus Martyrs ont été condamnés pour d'autres raisons que celles de la Religion qu'ils professoient. Un Crammer, par exemple, Primat d'Angleterre, dont les fourberies, les mauvaises mœurs, les variations sur la Religion sont assez connues : un Claude Brousson, atteint & convaincu de trahison & de conspiration contre l'Etat. On trouvera dans ces Martyrologes, des rebelles, des Martyrs forcés, dont les procédures criminelles font un contraste assez remarquable avec les Actes de nos Martyrs. — 2.^o Pour ce qui est de la mort des Apôtres, on ne peut douter du martyre de S. Jacques, des saints Pierre & Paul, de S. Jacques le mineur. Quant aux autres, S. Polycarpe, S. Clément d'Alexandrie, affirment que tous ont été Martyrs. Leur témoignage & la tradition constante des Chrétiens suppléent abondamment à l'authenticité qui manque à leurs Histoires. Aucun ancien Auteur n'a contesté le martyre des Apôtres, si on excepte un

P H I L O S O P H I Q U E. 427

certain Héracléon, hérétique Valentinien qui condamnoit la mort pour Jésus-Christ. Le canon de la Messe, piece de la premiere antiquité, les met tous, avec plusieurs de leurs Disciples, au nombre des Martyrs. *Memoriam venerantes... beatorum Apostolorum & Martyrum tuorum, Petri & Pauli, Andreæ, Jacobi, Joannis, Thomæ, Jacobi, Philippi, Bartholomæi, Matthæi, Simonis, & Thadæi, &c. — Cum beatis Apostolis & Martyribus, cum Joanne, Stephano, Matthid, Barnabæ, &c.* — Mais quand les Apôtres & leurs Disciples n'auroient pas souffert le martyre, ils étoient du moins tous prêts à le souffrir; & ils s'y sont exposés plusieurs fois sans varier jamais dans leur témoignage au milieu des plus grands dangers. Ce témoignage a donc toute la force qu'on peut desirer dans ce genre de preuve.

§. I I.

D. Outre le témoignage que les vrais Martyrs rendent à la vraie Religion, n'y a-t-il pas quelque réflexion simple que toute espece de martyrs fait naître contre les Philosophes Athées ou Déistes?

R. Ces Messieurs en cherchant des Martyrs dans toutes les Religions ne font pas attention que tous ces Martyrs, vrais ou faux, prouvent contre eux combien la persuasion d'une autre vie est indépendante de tout culte & de toute Religion; combien ces principes: *Qu'il faut tout sacrifier à la vraie Foi; qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, que la mort de ses Serviteurs est précieuse à ses yeux, qu'il saura nous dédommager de tous les maux que les hommes nous auront fait souffrir, &c.* combien, dis-je, ces maxi-

424 C A T É C H I S M E

In nat. SS.
Nazarii &
Celsi.

mes sont profondément gravées dans les cœurs des hommes en général. La fausse application que quelques Sectaires en ont faite à leur croyance, en prouve la réalité & la force. Le raisonnement que fait S. Ambroise au sujet des vrais Martyrs, peut se faire au sujet de tous les Martyrs : *Dùm mortis tolerantia indubitanter excipitur, spes immortalitatis evidenter asseritur. Nunquam enim hanc vitam tam constanter expenderent, nisi esse alteram perfectâ definitione sentirent.*

A R T I C L E V.

Les saints Peres.

D. **Q**UOIQ'UN grand nombre des Peres de l'Eglise n'ait pas souffert la mort pour Jésus-Christ, leur témoignage n'est-il pas approchant de celui des Martyrs?

R. Il est indubitable par la vie & les écrits de ces grands hommes qu'ils étoient effectivement dans la disposition d'attester de leur sang la vérité du Christianisme, & qu'ils l'ont professé & enseigné avec tout le zèle & toute la force des Martyrs; mais indépendamment de cette disposition, leurs grandes lumières, & le soin qu'ils eurent d'approfondir les preuves de la Religion, sont un grand préjugé contre l'incrédulité. Est-il croyable qu'un Chrysostôme, un Jérôme, un Augustin, un Tertullien, un Origene aient ignoré les preuves d'une Religion à laquelle ils étoient si attachés? On trouve, dans le Traité de ce dernier contre Celse, presque toutes les objections des Incrédules modernes, avec les réponses dont se

servent encore aujourd'hui les Apologistes de la Religion. Plusieurs avoient été Païens, comme Justin, Tertullien, Cyprien, Clément d'Alexandrie, &c. Des Philosophes se laissent-ils réfuter sans se sentir accablés du poids des raisons? . . . Le Paganisme étoit désavoué par tous les grands hommes de l'antiquité; les Socrates, les Platon, les Aristote, les Cicéron le regardoient avec mépris : le Christianisme a toujours réuni les suffrages des hommes éclairés. Qu'on nous montre des Ambroise, des Basile, des Grégoire de Nazianze, des Cyrille, des Athanase, &c. défenseurs de l'Alcoran & des superstitions Chinoïses.

D. Ne trouve-t-on pas dans les Ecrits de ces hommes célèbres, des erreurs, des raisonnemens foibles, des allégories forcées, des réflexions trop mystiques?

R. Quelque défaut que puissent avoir les Ecrits des Peres, on ne peut leur refuser de grandes connoissances, une force & une étendue de génie incompatible avec leur attachement à la Religion de Jésus-Christ, si cette Religion n'étoit point à l'épreuve de l'examen le plus rigoureux. Personne n'a jamais prétendu attribuer à aucun d'eux le privilege de l'infailibilité : mais leurs erreurs sont de peu de conséquence, & n'affoiblissent point le témoignage qu'ils ont rendu à la Foi. — Dans leurs grands & longs ouvrages il y a sans doute de l'inégalité; mais ce qu'il est bon de ne pas perdre de vue, c'est le goût des siècles où ils ont écrit. Les observations & les allégories peu naturelles qu'on reproche à quelques-uns n'étoient pas destinées à expliquer proprement le Texte sacré, ni à servir de preuve à des vérités contestées par les Infidèles. Ces hommes zélés sai-

dissoient toutes les occasions d'instruire & d'édifier, de porter à la vertu, de parler des Myſteres de la Foi (a). . . . L'Ecriture ſainte leur étoit ſi familière, & ils prenoient tant de goût à la réciter, qu'ils en ont ſouvent fait des applications ingénieufes, ſans prétendre déroger à la dignité du ſens littéral. . . . Les Chryſoſtome, les Léon, les Cyprien, les Tertullien, & beaucoup d'autres, n'ont pas beſoin de cette juſtification; la force de leurs raifonnemens égale la rapidité de leur éloquence. Vincent de Lerins diſoit de ce dernier, *que ſes écrits renfermoient autant de ſentences que de paroles, & que ces ſentences étoient autant de victoires.*

A R T I C L E V I.

Effets du Chriſtianiſme.

S. I.

D. QUELLE EST la réfutation la plus ſenſible & la plus victorieuſe de tous les égaremens de l'incrédulité?

R. C'eſt la conduite d'un homme qui vit ſelon les Loix du Chriſtianiſme. Rien ne montre mieux la foibleſſe de la Philoſophie profane que le tableau d'un vrai Chrétien, qui exprime dans ſes

(a) *Quid enim? dum omni modo, ſive per occaſionem, ſive per veritatem Chriſtus annuntietur. Phil. 1.—III. Ex hiſ quæ animus novit, ſurgat ad incognita quæ non novit: quatenus exemplo viſibilium ſe ad inviſibilia rapiat, & per ea quæ uſu didicit, quaſi conſtrictus incaleſcat. Greg. M. Hom. XI. in evang.*

mœurs l'esprit de la Loi qu'il professe. C'est ici le cas de dire, qu'on connoît l'arbre par les fruits, & la cause par ses effets. Les paroles des Philosophes sont magnifiques, disoit S. Cyprien, mais la vie des Chrétiens est une philosophie de fait; les raisonnemens sont d'un côté & les actions de l'autre (a). Un Philosophe inconséquent, qui réfute lui-même ses erreurs, rend à cette vérité un hommage précieux. « Une dernière ressource à employer contre l'Incrédule, c'est de le toucher; c'est de lui montrer un exemple qui l'en traîne, & de lui rendre la Religion si aimable, qu'il ne puisse lui résister. . . . Quel argument contre l'Incrédule que la vie d'un Chrétien! » Y a-t-il une épreuve de celui-là? Quel tableau pour son cœur, quand ses amis, ses enfans, sa femme concourent tous à l'instruire en l'édifiant! quand sans lui prêcher Dieu dans leurs discours, ils le lui montrent dans les actions qu'il inspire, dans les vertus dont il est l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire! quand il verra briller l'image du Ciel dans sa maison! quand une fois le jour, il sera forcé de se dire: Non, l'homme n'est pas ainsi par lui-même, quelque chose de plus qu'humain regne ici (b). »

J. J. Rousseau.

(a) *Nos autem, fratres dilectissimi, qui Philosophi non verbis, sed factis sumus, nec vestitu sapientiam sed veritatem præferimus, qui virtutum conscientiam magis quam jadantiam novimus: qui non loquimur magna, sed vivimus quasi servi & cultores Dei.* Cyprian, de bono patientiæ. Serm. 3.

(b) Quand la Philosophie est sage, son langage rend quelquefois celui des Apôtres & des Saints. Le Citoyen de Genève raisonne ici à-peu-près comme S. Pierre: *Conver-*

D. Malgré la sainteté de la Loi Chrétienne, n'y a-t-il pas un grand nombre de ses Sectateurs qui se déshonorent par tous les vices des Païens ?

L. 1, ch. 5.
S. 3.

R. Nous avons fait voir la frivolité de cette observation, en traitant des effets de la Religion en général. Nous ajouterons, 1.^o que, pour s'en prévaloir contre le Christianisme, il faudroit montrer qu'un Chrétien vivant selon la Foi, ne vaudroit pas mieux qu'un Païen, qu'un Mahométan, qu'un Chinois vivant selon la sienne. 2.^o Malgré les crimes des Chrétiens, les bons effets du Christianisme sont sensibles pour peu qu'on connoisse les mœurs & le gouvernement des Nations Païennes; l'on ne peut que bénir la Providence d'avoir éclairé les hommes par une Religion qui les a si heureusement changés. A mesure qu'elle s'est étendue dans le monde, le monde s'est renouvelé, & a vu croître les fruits de l'honnêteté & de la vertu sur les ruines du vice & des plus monstrueux désordres. S. Paul, témoin oculaire de cette révolution, ne craignoit point d'être démenti, en rappelant sans cesse aux Fidèles ce qu'ils avoient été avant leur conversion, & ce qu'ils étoient devenus depuis (a). Ce qu'est un

*Ego quasi ter-
rebinthus ex-
tendi ramos
meos, & rami
mei honoris
& gratia.
Ego quasi vi-
vis fructifica-
vi suavitatem
odoris, & flo-
res mei fruc-
tus honoris
& honestatis.
Ecli. 24.*

sationem vestram inter gentes habentes bonam, ut ex bonis operibus vos considerantes glorificent Deum in die visitationis. 1. Pet. 2.

(a) *Eramus enim aliquandò & nos insipientes, increduli, errantes, servientes desideriis & voluptatibus variis, in malitiâ & invidia agentes, odibiles, odientes invicem. Cum autem benignitas & humanitas apparuit Salvatoris nostræ Dei, &c. Ad Tit. Cap. 3. — Et hæc quidem fuistis, sed abluti estis, sed sanctificati estis, &c. 1. Cor. 6. — Fuistis enim aliquandò tenebræ, nunc autem lux in Domino. Ephes. 5.*

PHILOSOPHIQUE. 429

flambeau brillant porté dans un lieu de ténèbres; ce qu'est l'astre du jour quand il chasse les ombres de la nuit; c'est ce qu'a été le Christianisme pour l'univers.

D. Pourquoi donc nos Philosophes ne cessent-ils point de faire le parallèle des Chrétiens avec les Païens & les Infidèles, & de donner toujours à ceux-ci la préférence sur ceux-là ?

R. D'où vient qu'il n'y a rien de si évident sur quoi on ne puisse s'aveugler ? D'où vient que les passions égarent l'esprit, & que le goût des paradoxes renverse toutes les idées reçues ? Au reste, il paroît certain que, dans cette conduite des Philosophes, il y a moins d'ignorance & d'aveuglement que de malice & d'envie de tromper les simples. Car veulent-ils sérieusement nous cacher les désordres publics, approuvés, autorisés, sacrés chez les Nations qu'ils exaltent le plus, tels que les Grecs & les Romains, &c. Ne savons-nous pas que la modestie, la pudeur, la décence étoient bannies de Sparte; . . . que le libertinage des Lacédémoniens étoit passé en proverbe dans toute la Grèce; que le vice contre nature avoit infecté toutes ces Nations; . . . que les Athéniens étoient un Peuple frivole, inconstant, jaloux, superstitieux, voluptueux, ingrat, injuste & cruel; que leur République étoit sans cesse en combustion; toujours tumultueuse, agitée perpétuellement par les brigues & les factions, & livrée à la fougue du plus vil harangueur; . . . que le Peuple Romain, tout composé de soldats, eut toujours le caractère injuste, violent, féroce? . . . Nous avons lu dans Tacite, dans Suétone, dans Ammian Marcellin, les terribles effets des spectacles barbares de l'Amphithéâtre; dans Ovide, dans Juvenal, l'in-

fluence qu'avoient sur les mœurs les obscénités des Comédiens & des Pantomimes; dans Térence & dans Lucien, les impressions funestes que faisoient les statues & les tableaux deshonnêtes exposés dans les Places publiques (a); dans Ovide, les prières triminelles que les Païens adressoient à leurs Dieux; dans tous les Historiens du temps, nous avons vu les excès horribles d'impudicité qui étoient conseillés par les Philosophes, ou consacrés par la Religion; les outrages faits à l'humanité par la maniere dont on traitoit les esclaves; la barbarie des combats de Gladiateurs, les ébranlements continuels des Etats par les séditions & les guerres civiles; les massacres fréquents des Princes & des Rois; l'extravagance révoltante de l'idolâtrie. Il est inutile d'étendre ce tableau après ce que nous avons dit ci-dessus avec M. Bossuet, après ce qu'on a lu dans l'*Origine des Loix*, par M. Goguet, T. 5 & 6; dans l'*Apologie de la Religion*, Chap. 11; dans le *Dictionnaire philosophique de la Religion*, T. 1, p. 348, &c. &c. Un demi-siècle de Paganisme présente infiniment plus d'excès énormes qu'on n'en trouve dans toutes les Monarchies Chrétiennes depuis que le Christianisme regne sur la terre.

L. 3, ch. 2,
S. 31

(a) Quand on ignorerait l'Histoire de Rome & de la Grèce, les ruines d'Herculanum serviroient de preuve parlante à cette assertion. M. Fougereux Bondaroy (*Recherches sur les ruines, &c.*) travaille à affoiblir la force de ces preuves par des explications auxquelles il est impossible d'acquiescer.—*Sapientiam enim prætereuntes, non tantum in hoc lapsi sunt ut ignorarent bona, sed & insipientiæ suæ reliquerunt hominibus memoriam ut in his quæ peccaverunt, nec latere potuissent.* Sap. 9.

§. I L

D. N'est-ce pas à la Philosophie & à la culture des Lettres qu'il faut attribuer la révolution dont vous faites honneur au Christianisme ?

R. La Philosophie & les Lettres ont été cultivées par les Grecs & les Romains, comme par les Chrétiens, & n'ont rien changé à l'état des choses ; d'où nous sommes en droit de conclure que cette réforme est l'ouvrage du Christianisme. Cette conséquence est reconnue par des hommes que les Philosophes respectent. « Nos Gouvernements modernes, dit J. J. Rousseau, doivent incon-
testablement au Christianisme leur plus solide Emile. T. 3, p. 200.
autorité & leurs révolutions moins fréquentes.
« Il les a rendu eux-mêmes moins sanguinaires :
« cela se prouve par le fait, en les comparant
« aux Gouvernements anciens. La Religion mieux
« connue, écartant le Fanatisme, a donné plus de
« douceur aux mœurs chrétiennes. Ce change-
« ment n'est point l'ouvrage des Lettres, car par-
« tout où elles ont brillé, l'humanité n'a pas été
« plus respectée. Les cruautés des Athéniens, des
« Egyptiens, des Empereurs de Rome, des Chi-
« nois en font foi. Que d'œuvres de miséricorde
« sont l'ouvrage de l'Évangile ! Que de restitu-
« tions, que de réparations la confession ne fait-
« elle pas faire chez les Catholiques ! » M. de Mon-
tesquieu appuie ce sentiment de Rousseau : « Pen-
Esp. des Loix, L. 24, ch. 3.
« santez que les Princes Mahométans donnent
« sans cesse la mort & la reçoivent, la Religion
« chez les Chrétiens rend les Princes moins timi-
« des, & par conséquent moins cruels. Le Prince
« compte sur ses Sujets, & les Sujets sur le Prince.
« Chose admirable ! la Religion Chrétienne, qui

» ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre
 » vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci... —
 » C'est la Religion Chrétienne qui, malgré la gran-
 » deur de l'Empire & les vices du climat, a empê-
 » ché le Despotisme de s'établir en Ethiopie, & a
 » porté au milieu de l'Afrique les mœurs de l'E-
 » rope & ses Loix... Que l'on se mette devant
 » les yeux, d'un côté les massacres continuels des
 » Rois & des Chefs Grecs & Romains, & de
 » l'autre la destruction des Peuples & des Villes
 » par ces mêmes Chefs; Thimur & Gengiskan qui
 » ont dévasté l'Asie; & nous verrons que nous
 » devons au Christianisme & dans le gouverne-
 » ment un certain droit politique, & dans la
 » guerre un certain droit des gens que la nature
 » humaine ne sauroit assez reconnoître... »
 » C'est à la Religion Chrétienne, dit M. Beauso-
 » bre, qu'on doit un système de gouvernement
 » plus juste, plus libre, plus éclairé. On lui doit
 » encore la vertu d'observer les Loix de l'humani-
 » té au milieu des guerres les plus cruelles... »
 » Voyez dans les Gaules, dit M. Moreau (a), au
 » commencement du cinquième siècle, « les Loix
 » & la Religion gouverner presque seules un pays
 » abandonné par la foiblesse de ses légitimes Sou-
 » verains; survivre à l'autorité de ceux-ci; triom-
 » pher d'un Peuple conquérant; adoucir ses
 » mœurs; lui donner des principes d'une admi-
 » nistration réglée, & servir ainsi de sauve-garde
 » aux vaincus contre la fureur & l'insolence des
 » vainqueurs ». La même chose arriva en Italie

Étude de la
 polit. p. 401.

(a) *Leçons de Morale & de Physique, rédigées par les
 ordres & d'après les vues de feu Monseigneur le Dauphin,
 pour l'instruction de ses enfans.*

lors

lors de l'incursion des Huns.... « Quelle autre
 » Religion, dit un célèbre Magistrat (a), a l'avant-
 » tage d'avoir fait disparaître les horreurs du des-
 » potisme, le spectacle de la servitude, le mépris
 » de l'humanité, & toute la férocité des anciens
 » Peuples? »

§. III.

D. D'où viennent donc la haute sagesse & les
 vertus sublimes des Chinois, qui n'ont pas été for-
 mées par les leçons du Christianisme?

R. 1.^o Ceux qui se disent si pénétrés de la sa-
 gesse des usages, des mœurs & de la Religion des
 Chinois, devraient témoigner leur estime pour
 tout cela par d'autres preuves que par des déclama-
 tions philosophiques & des injures contre les
 Chrétiens. Aucun Sage en Europe n'a encore em-
 brassé les Loix, les usages, les mœurs, la Reli-
 gion des Chinois : mais à la Chine, des Princes,
 des Lettrés & un Peuple innombrable ont professé
 le Christianisme avec toute la fermeté des pre-
 miers Martyrs. Quand M. de Voltaire aura sacrifié
 ses biens, sa liberté, sa vie, à la morale & à la
 Religion des Chinois, nous examinerons de plus
 près ce qu'il en faut penser.

2.^o Toutes ces merveilles qu'on nous raconte
 des Chinois sont réfutées par des faits & par le
 témoignage des hommes les mieux instruits de l'é-
 tat de ce Peuple, si cher aux Philosophes. L'A-
 miral Anson nous peint les Chinois comme un
 Peuple lâche, poltron, esclave, perfide, très-peu
 industrieux, excepté dans l'art de tromper & de

(a) M. Séguier, Avocat - Général au Parlement de
 Paris. Réquisit. du 18 Août 1770.

mentir, d'une avarice & d'une fripponnerie inconcevables. Les enfans mêmes savent à la Chine, que les Marchands ont de fausses aulnes & de fausses balances; & que si on les leur ôtoit aujourd'hui, ils en feroient demain de nouvelles: la seule preuve qu'on ait de leur bonne foi, c'est l'inscription qui est à l'entrée de leurs boutiques: *Pouhou*, ici on ne trompe personne. Les Mandarins, quoique Lettrés & Disciples de Confucius, se servent de l'autorité des Loix, non pour empêcher le crime, mais pour s'enrichir des dépouilles de ceux qui le commettent; presque toutes les punitions se réduisent à des amendes, & c'est sur ce fonds que sont assignés les plus clairs revenus de ceux qui composent les Tribunaux. Ces sages Magistrats ont fait tant de progrès dans la morale, qu'ils s'entendent souvent avec les voleurs pour détrouffer les étrangers; & quand les scélérats qu'ils protègent ne sont pas fidèles à payer la protection, pour lors ils les punissent en confisquant tous les vols à leur profit. Le droit des gens est si bien connu à la Chine, qu'en 1743 on n'y pouvoit pas concevoir comment l'Amiral Anson, qui s'étoit rendu maître d'un gallion d'Espagne, n'avoit pas commencé par faire massacrer tout l'équipage. Dans ce même temps les Matelots Anglois, après avoir sauvé la Ville de Canton d'un incendie général sous les yeux même du Vice-roi, furent obligés de servir de sauvegarde aux Marchands Chinois, pour les préserver d'être pillés par la populace. Tel est le bon ordre & la police des Villes de la Chine. Le Voyageur Anglois observe que leur morale, même spéculative, est très-bornée & très-imparfaite, leur gravité &

Voyage de
Georges An-
son, L. 3,
ph. 7.

leur politesse une pure affectation; que les Magistrats y sont corrompus, le Peuple voleur, les Tribunaux dominés par l'intrigue & la vénalité; le Gouvernement foible, exposé à être envahi par une poignée d'aventuriers. L'on sait d'ailleurs que c'est le bâton, & non point les loix & la morale, qui gouverne la Chine. Ce jugement d'Anson est confirmé par J. J. Roussau, *Œuvres diverses*, T. 1, p. 14; par Montesquieu, *Esprit des Loix*, L. 8, c. 21, L. 14, c. 20, L. 12, c. 7, L. 16, c. 8; par des Missionnaires qui ont passé leurs jours dans cet Empire, *Lettres édif.* 24. *Recueil*, p. 65, &c. & tout récemment par l'Auteur des *Recherches philosophiques sur les Chinois*, qui, malgré les paradoxes & les erreurs dont il a défiguré son Ouvrage, est celui qui a le plus victorieusement réfuté toutes les imaginations Européennes sur la sagesse & les vertus des Chinois. Le tableau qu'il fait de l'infanticide est des plus frappants, & suffit pour donner l'idée d'une Nation abominable. « Ou les Accoucheuses y étouffent
 » les enfants dans un bassin d'eau chaude, & se
 » font payer pour cette exécution, ou on les
 » jette dans la rivière, après leur avoir lié au dos
 » une courge vuide, de sorte qu'ils flottent en-
 » core long-temps avant que d'expirer; les cris
 » qu'ils poussent alors, feroient frémir par-tout
 » ailleurs la nature humaine; mais là on est ac-
 » coutumé à les entendre, & on n'en frémit pas.
 » La troisième manière de les défaire, est de les
 » exposer dans les rues, où il passe tous les ma-
 » tins, & sur-tout à Pékin, des tombereaux, sur
 » lesquels on charge ces enfants ainsi exposés pen-
 » dant la nuit; & on va les jeter dans une fosse,

Torreens
 Reise nach
 China Fünfte
 ter Brief.

» où on ne les recouvre point de terre , dans l'es-
 » pérance que les Mahométans en viendront tirer
 » quelques-uns ; mais , avant que ces tombereaux
 » qui doivent les transporter à la voirie , survien-
 » nent , il arrive souvent que les chiens , & sur-
 » tout les cochons , qui remplissent les rues dans les
 » Villes de la Chine , mangent ces enfants tout
 » vivants. Je n'ai point trouvé d'exemples d'une
 » telle atrocité , meme chez les Anthropophages
 » de l'Amérique. Les Jésuites assurent qu'en un
 » laps de trois ans , ils ont compté neuf mille sept
 » cents deux enfants ainsi destinés à la voirie :
 » mais ils n'ont pas compté ceux qui avoient été
 » écrasés à Pékin sous les pieds des chevaux , ou
 » des mulets , ni ceux qu'on avoit noyés dans les
 » canaux , ni ceux que les chiens avoient dévorés ,
 » ni ceux qu'on avoit étouffés au sortir du ventre
 » de la mere , ni ceux dont les Mahométans s'é-
 » toient emparés , ni ceux qu'on a défaits dans des
 » endroits où il n'y avoit pas de Jésuites pour les
 » compter. » Que penser des Philosophes qui exal-
 » tent les mœurs d'un Peuple de cette espece au-
 » dessus de tous les fruits du Christianisme ?

D. Ce que M. de Boulainvilliers & quelques
 autres Ecrivains nous disent des Turcs , n'est sans
 doute pas plus fondé que ce que M. de V. raconte
 des Chinois ?

R. Il y a aujourd'hui plus de justice , d'humani-
 » té , de respect pour le droit des gens chez les
 » Turcs que chez les Chinois , par la raison que
 » ceux-là ont plus de commerce avec nous que
 » ceux-ci. Mais il y a bien à rabattre de ce qu'en
 » ont dit quelques enthousiastes admirateurs de tout
 » ce qui n'est pas Chrétien. Les paradoxes de Bou-

lainvilliers & de l'Abbé du Bos, ont été bien réfurés par M. de Montéſquieu (a). Nous avons vu le jugement qu'en portoit M. Porter. Il ajoute une réflexion au ſujet des actions vertueuſes que les

Apologiſtes des Nations Infidelles rafſemblent avec affectation pour en former le tableau de leurs mœurs. *A peine*, dit-il, *en arrive-t-il une en un ſiècle, & les Turcs eux-mêmes la citent ſouvent comme une choſe tout-à-fait extraordinaire & merveilleuſe* (b). Quelles que ſoient les mœurs d'un Peuple, les principes de la Loi naturelle ne ſont jamais entièrement effacés. Il ſe trouve de temps en temps des cœurs droits qui réclament contre l'erreur & le déſordre public : on l'a vu chez les Carthaginois, les Scythes, les Huns; on le voit encore chez les Iroquois & les Hurons. — La brutale & destructive polygamie des Turcs, l'amour contre nature, qui, ſuivant la remarque de Montéſquieu, en a réſulté, & a répandu une contagion générale; le ſyſtème de ne prêcher l'Alcoran qu'à coups de ſabre, l'horrible deſpotiſme de leur gouvernement ſuffiſent pour faire contraſter ce Peuple très-déſavantageuſement avec les Etats Chrétiens.

M. de Condorcet, dans l'éloge de M. de la Condamine, fait de l'Empire Ottoman le tableau ſuivant. « Il alloit voir des Pays où les monuments de l'antiquité & les productions de la nature étoient

Obſerv. ſur la Religion⁺ les Loix, &c., des Turcs.. T. 2, p. 29.

Eſp. des Loix; L. 16, ch. 6;

(a) Eſprit des Loix. L. 23, ch. 3, 4; L. 16, ch. 6; L. 30, ch. 25, &c.

(b) On les trouvera toutes dans le nouveau *Diſtionnaire hiſt. portat. par une Société de Gens de Lettres*. Les Rédacteurs n'en ont omis aucune. Ce Livre pourroit avoir pour titre : *Diſtionnaire des vertus découvertes chez les Sarraſins, les Turcs, les Maures, &c.*

» également inconnus aux Peuples qui les habitent :
 » Le reste des antiques habitans de cet Empire y
 » gémit sous le joug d'une peuplade Scythe amol-
 » lie par le plaisir & avilie par l'esclavage , sans
 » presqu'avoir rien perdu de la férocité naturelle.
 » Là , tandis que le Despote fait trembler ses es-
 » claves & tremble devant eux , le Peuple égale-
 » ment foulé par le Maître & ses Satellites , exposé
 » à toutes les injustices du Gouvernement , sans
 » arts , sans agriculture , sans lumieres , sans courage ,
 » sans activité , sans vertus , sans mœurs , n'offre aux
 » yeux du Voyageur indigné , qu'une espece abru-
 » tie & dégénérée. » Un sage Politique appliquoit
 au Gouvernement des Turcs , & au Code des Loix
 Ottomanes , ces expressions dont Horace peignoit
 la cruelle fatalité :

Te semper anteit sæva necessitas ,
Clavos trabales & cuneos manu
Gestans ahend , nec severus
Uncus abest liquidumque plumbum.

§. I V.

D. L'austérité & les pénitences des Brachmanes , des Bonzes , des Ymaus , ne sont-elles pas supérieures à celles des Saints du Christianisme ?

R. Jamais les Chrétiens n'ont fait consister l'esprit de leur Religion dans des pénitences destructives. Celles que l'Eglise a approuvées sont sages & modérées , & ne ravissent point une vie dont l'homme n'est que le dépositaire. Ces Pénitents , Turcs ou Indiens , savent se dédommager dans l'occasion de leurs fastueuses austérités. La pénitence n'est vertu qu'autant qu'elle est produite par une

foi pure, une espérance éclairée, un repentir motivé par les vérités de la Religion & inspiré par l'esprit de Dieu. — La mortification extérieure, un air have, un visage triste & sévère, peuvent s'allier sans doute avec le mensonge, la duplicité, la médisance, la calomnie, la dureté, l'orgueil, l'opiniâtreté; mais ce qui ne s'allie pas si aisément avec les vices, ce qu'il est trop difficile de bien contrefaire, & ce qu'aucune Secte ne fut jamais imiter, c'est l'humilité, la docilité, le renoncement à soi-même, la douceur & la bonté.

§. V.

D. Quoique le Christianisme se présente d'abord sous l'aspect le plus avantageux, Bayle n'a-t-il pas eu raison de dire qu'un Etat composé de vrais Chrétiens ne pourroit subsister?

R. Ce paradoxe qui a été réfuté victorieusement par l'Auteur de l'*Esprit des Loix*, n'a réellement L. 24; ch. 8; besoin d'autre réfutation que lui-même. Quoi! la pureté des mœurs, la charité, la justice, la bienfaisance, la fidélité à Dieu, qui font le caractère du Chrétien, feront la ruine d'un Etat? Il faudra que le libertinage, la haine, l'impiété s'en mêlent, & en assurent la conservation? Une pareille idée est digne de l'Auteur qui l'a conçue (a).

(a) Bayle raisonne ici comme Corneille fait raisonner Photin dans la tragédie de Pompée. Il n'y a qu'un Machiaveliste insensé qui puisse adopter ces maximes destructives & abominables:

Laissez nommer sa mort un injuste attentat,
La justice n'est pas une vertu d'Etat.

E c iv

D. Comment allier la sincérité & la droiture si recommandées par la Religion Chrétienne, avec la politique qui conserve l'Etat, en duppant ses ennemis ou ses rivaux ?

R. La justice, la vertu en général, mais particulièrement la sincérité & la droiture fondent le bonheur des Etats comme celui des particuliers : sans parler des fruits qu'elles produisent au-dedans, tels que sont le bon ordre, l'union, la concorde, les plaisirs innocents, la paix profonde & l'heureuse abondance ; ses récompenses au-dehors sont une bienveillance réciproque, le respect, la considération, la confiance & l'estime, qui sont les mêmes de Nation à Nation, que d'homme à homme. Par cette confiance qu'inspire un Peuple vertueux, il s'assure un Empire plus réel & plus solide que celui qui ne porte que sur la ruse, la force ou les richesses. Bien différente des petites finesses qui procurent le bien du moment par la perte de plus grands biens pour l'avenir, la vraie politique, fondée sur de grandes vues & de grandes vertus, fait sortir du bonheur de tous les autres, la gloire & le bonheur d'une famille, d'une société, d'un certain ordre de Citoyens, d'un Peuple entier ; elle ne nous procure point d'avantages qui ne soient pour la suite le principe & le germe d'avantages plus réels & plus grands encore. L'art de tromper les hommes n'est

Le choix des actions, ou mauvaises ou bonnes,

Né fait qu'augmenter la force des Couronnes :

Le droit des Rois consiste à ne rien épargner.

La timide équité détruit l'art de régner.

Quand on craint d'être injuste, on a toujours à craindre ;

Et qui veut tout pouvoir, doit oser tout enfreindre.

Mort de Pompée.

point l'art de les rendre heureux (a). Cette fausse prudence qu'on décore d'un nom superbe, & qui se réduit à un petit manège toujours incertain d'intrigues & de fourberies; n'est point la sagesse, & n'a été inventée que par des hommes auxquels il en coûtoit moins sans doute pour être faux que pour être vertueux; se conduisant sans règle, elle ne peut réussir que par hasard, & doit bientôt échouer contre les écueils qu'elle rencontre; elle ne corrige une faute que par une autre, n'est occupée qu'à imaginer des ressources & des expédients, & ne s'apperçoit pas qu'il ne reste point de ressources à qui s'est rendu méprisable, ou qui a armé contre lui la défiance & la haine.

D. La douceur inspirée par la Loi Chrétienne, ne suppose-t-elle pas une indifférence pour les choses de la terre qui rompt tous les liens de la société humaine? L'humilité & la patience si recommandées par l'Evangile, ne détruisent-elles pas la valeur militaire, nécessaire à la défense des États? Les passions qui sont les agents des grandes choses, le Chrétien ne doit-il pas les étouffer?

R. La douceur chrétienne n'est point du tout opposée à une défense raisonnable de ses possessions & de ses droits; en bannissant les fureurs de la haine & les excès de la vengeance, elle maintient au contraire, & resserre les nœuds de la société. C'est l'esprit de vérité, de douceur & de justice, disoit David, qui dirige merveilleusement les opérations des Guerriers, qui rend leurs

(a) « Bien penser, parler comme on pense, & agir comme on parle, ce sont là, dit un vrai Politique, les trois qualités essentielles à tout Prince qui veut gouverner heureusement ses États. » *Lettres du C. de Teflin.*

armes redoutables, & assure la victoire sur les ennemis du Roi (a). — Le reproche que fait ici Machiavel à la Loi évangélique, est contredit par l'expérience & par les observations des plus grands ennemis de la Foi. Scanderbeg a-t-il cessé d'être Chrétien pour avoir gagné vingt-deux batailles contre les Ottomans ? Le courage des Maccabées qui sacrifièrent leur vie à la défense de leur Religion & de leur patrie, n'est-il pas approuvé dans nos Ecritures, & donné pour modèle aux vrais Citoyens (b) ? Les meilleurs Chrétiens ont toujours été les meilleurs guerriers. Le libertin tremble dans les dangers où le Chrétien prend sa force de l'espoir de l'immortalité (c). *Son extrême dévotion*, dit Voltaire en parlant du Marquis de Fénélon tué à Rocoux, *augmentoît encore son intrépidité ; il pensoit que l'action la plus agréable à Dieu, étoit de mourir pour son Roi. Il faut avouer qu'une armée composée d'hommes qui penseroient ainsi, seroit invincible.* Nous ajouterons au témoignage de l'Oracle de nos Philosophes, celui d'un Poète Païen, qui, sans y songer, fait le tableau d'un Soldat Chrétien :

Histoire de
Louis XV.
T. I, p. 209.

(a) *Propter veritatem & mansuetudinem & justitiam, & deducet te mirabiliter dextera tua. Sagittæ tuæ acutæ, populi sub te cadens, in corda inimicorum Regis.* Psal. 44.

(b) *Melius est nos mori in bello, quàm videre mala gentis nostræ & Sanctorum.* L. Macc. 9. *Abstine rem istam facere ut fugiamus ab eis : & si appropriavit tempus nostrum, moriamur in virtute propter fratres nostros, & non inferamus crimen gloriæ nostræ.* Ibid. C. 9, v. 10.

(c) Voyez ce que nous avons dit des effets de la crainte de Dieu, p. 125.

Qui Deorum
Muneribus sapienter uti
Duramque callet pauperiem pati,
Pejusque letho flagitium timet,
Non ille pro caris amicis
Aut patriâ timidus perire. H.

Tout ce qu'on dit de la condamnation des passions est une misérable équivoque, à laquelle il ne vaut pas la peine de s'arrêter. Si par *passion* on entend un transport de l'âme où la raison n'est plus écoutée, la Religion le condamne sans doute, & c'est être insensé que de lui en faire un crime : si l'on entend précisément une émotion forte & véhémente, excitée par de grands motifs & dirigée par la sagesse ; bien loin de proscrire les passions, c'est la Religion qui les fait naître, & qui les soutient. L'indignation, le zèle, l'amour de l'ordre, une charité active sont des filles de la Religion. La magnificence, la grandeur d'âme, l'amour de la vraie gloire sont représentés dans l'Ecriture comme autant d'excellentes vertus (a). Si quelques dévots sont effectivement imbécilles, rampants, inutiles à la Patrie, sans dignité & sans effort, ce n'est pas la Religion qui les a rendu tels ; ils l'ont ajustée à leurs sentiments & à leurs pen-

(a) *Non des potestatem super te in vitâ tuâ . . . in omnibus operibus tuis præcellens esto. Ne dederis maculam in gloriâ tuâ, Eccli. 32. — Non abscondas sapientiam tuam in decore suo, Eccli. 4. — Dedit quoque Deus Salomoni latitudinem cordis quasi arenam quæ est in littore maris. 3. Reg. 4.*

444 C A T É C H I S M E

lées, & n'ont pas su en saisir l'esprit. Nous avons déjà remarqué avec un homme qu'on ne peut accuser de prévention, que c'est la Philosophie irréligieuse qui étouffe toutes les passions sublimes, relâche tous les liens d'estime & de bienveillance, concentre
 L. 1, ch. 5, tous les desirs dans l'abjection du *moi* humain; &c.
 S. 4. De la doctrine accablante des Incrédulés il ne peut résulter qu'une dégradation générale; des esprits rétrécis, abattus, abrutis; des cœurs resserrés, desséchés, languissants. De petits objets, de petites vues, de petits moyens remplacent cette chaleur & cette élévation qui fait les grands hommes & les grands guerriers. Il y a plus: l'esprit raisonneur en général suppose toujours la faiblesse de l'âme. Les Athéniens & tous les Peuples conquérants ne furent subjugués que lorsqu'ils s'occupèrent d'une vaine philosophie, & qu'ils préférèrent la gloire de disputer à celle de combattre.

S. V I.

D. Malgré que la Religion ne prêche que la charité & la paix, n'a-t-elle pas occasionné des disputes, & ensuite de ces disputes des guerres qui ont ensanglanté les Provinces?

R. 1.^o Il est évident que les hommes n'ont point excité de dispute, parce qu'ils étoient Chrétiens; mais parce qu'ils ne l'étoient pas, ou qu'ils ne l'étoient qu'à demi. Ils disputoient avant que de l'être; s'ils ne l'étoient plus, ils disputeroient encore. On a disputé & on dispute ailleurs que chez les Chrétiens. Quand les Peuples sont trop ignorants, ou trop peu attachés à la Religion pour disputer sur le Dogme, ils disputent sur leurs Loix,

sur leurs prétentions, sur leurs usages. On a vu les Egyptiens s'entrégorger pour le culte d'un animal; les Grecs pour la possession d'un Temple, ou d'un tombeau; les Romains par goût pour un Histrion. Au défaut des motifs de Religion les hommes n'ont jamais manqué de prétextes pour enflammer la terre; s'ils étoient capables de guérir de cette frénésie, la Religion en seroit le seul remède. Ce sont les Philosophes qui ont toujours entretenu les disputes de Religion. La chose est avérée par l'Histoire de tous les siècles; le nôtre en est une preuve que nous voudrions pouvoir dissimuler. — Quant aux guerres de Religion, le Philosophe Rousseau avoue qu'il n'en est aucune qui n'ait eu sa cause dans les Cours & dans les intérêts des Grands. Tantôt l'avidité, l'esprit de domination ont allumé le fanatisme: tantôt les factieux & les mécontents ont profité du fanatisme excité par des esprits intrigants & inquiets: tantôt l'ambition & la politique ont fait servir à leur projet le zèle vertueux & sincère. Les troubles ont toujours commencé par les Sectes nouvelles; elles ont toujours tiré le fer les premières contre la Société dont elles s'étoient séparées. Si les Sujets se sont armés contre les Souverains, c'est un des crimes le plus sévèrement défendus par la Religion; prétendre l'en rendre responsable, c'est exiger qu'elle ait sur le cœur de l'homme un pouvoir absolu & irrésistible. Quand les hommes font le bien par religion, elle en est la véritable cause, parce qu'alors ils agissent par son esprit, & conformément à ses principes: quand ils font le mal par le même motif, ce n'est pas à elle que l'on doit s'en prendre, parce que loin de porter au mal, elle le défend.

Lettre de l'Archevêq. de Paris, P. 97, édit. 1763.

2.^o S'il étoit vrai que le Christianisme eut occasionné quelques malheurs, il faudroit encore examiner si le bien ne l'emporte pas sur le mal. *Si je*
R. 24, ch 2. voulois raconter, dit l'Auteur de l'*Esprit des Loix*,
tous les maux qu'ont produit dans le monde les
Loix civiles, la Monarchie, le Gouvernement Ré-
publicain, je dirois des choses effroyables. Que l'on compare l'état des Nations Chrétiennes malgré les disputes & les guerres religieuses, avec les scènes que présente le Paganisme qu'un insensé
Christ. dev. déclamateur a fait semblant de regretter; que l'on considère les effets que le Christianisme produit dans tous les climats, sous les glaces du Nord & dans les sables brûlants de l'Afrique, sur les bords du Danube & sur les rives du Gange, en Europe & en Amérique; par-tout où cette Religion s'établit, les Peuples sortent de la barbarie, de la paresse, de l'ignorance, de l'esclavage; deviennent plus humains, plus sociables, plus paisibles, plus heureux. Il n'y a qu'à comparer l'Abyssinie Chrétienne avec l'Ethiopie Mahométane, la Pologne avec la Tartarie, le Paraguay avec les Sauvages voisins, l'Europe entière avec le reste du monde: par-tout les mêmes dogmes & la même morale opèrent la même révolution. Contre des faits incontestables les raisonnements sont ridicules.

D. Les progrès des sciences n'ont-ils pas été arrêtés par les entraves que l'autorité de la Révélation & de l'Eglise ont mis à l'activité de l'esprit humain?

R. L'étude bien réglée, loin de nuire à la Religion, sert à la faire mieux connoître, & la Religion ne craint rien tant que d'être peu connue. Les siècles d'ignorance ont été l'époque des plus

grands malheurs de l'Eglise. Par quelle vue donc la Religion s'opposeroit-elle aux sciences (a)? En empêchant l'esprit humain de s'amuser aux imaginations des systémateurs impies, & de s'épuiser en rêves philosophiques, la Religion lui conserve un temps précieux, & le ramene aux études solides. Sans la Religion Chrétienne les Sciences eussent été ensevelies sous les ruines de l'Empire Romain : les débris n'en ont subsisté qu'entre les mains des Ecclésiastiques & des Religieux qui nous les ont transmis (b). Les Philosophes conviennent qu'elles ne sont nulle part cultivées avec autant de succès que chez les Nations Chrétiennes. Allez chez les Turcs, les Perses, les Tartares, & voyez si les Arts & les Sciences y fleurissent comme chez nous. Comparez aux Chrétiens les Chinois; malgré les pompeux éloges qu'on en fait, ils ne vous paroîtront que des imbécilles. Leurs lumières se bornent à quelques points de leurs usages, de leur Jurisprudence & de leurs Loix; à l'étude de leur Langue, qui est si embarrassée, qu'ils sont obligés de s'y appliquer toute leur vie, & qu'il est bien rare de trouver un homme parmi eux qui la sache parfaitement. Le génie d'une Langue tient toujours au génie de la Nation. Celle des Chinois, chargée de soixante & dix mille caractères, est la plus pauvre & la plus obscure de toutes les Lan-

(a) Voyez sur ce sujet un beau Discours de M. de la Tour du Pin, *Alliance des Sciences avec la Religion*. 1.^o *Utilité des Sciences dans la Religion*. 2.^o *Nécessité de la Religion dans les Sciences*. — *La dévotion conciliée avec l'esprit*, par l'Evêque du Pui, &c.

(b) Prémontval, *Vues philos.* T. 2, p. 154.

gues (a). Les Lettrés Chinois sont des hommes qui savent lire & écrire. Dans le style des relations, l'on a étrangement abusé de ce terme de *Lettrés*, dont il convient de restreindre le sens.

Description
de la Chine,
T. 3, P. 46.

« Les plus habiles Docteurs de la Chine, dit le P. du Halde, à un peu de morale près, ignorent ordinairement les autres parties de la Philosophie. Ils ne savent ce que c'est que de raisonner avec quelque justesse. Ils sont dans une ignorance grossière de la nature. » Pour les Arts utiles & nécessaires, & qui sont relatifs à l'habillement, le logement, l'ameublement, il faut convenir également, & que les Chinois ont eu quelque succès, & qu'ils n'ont jamais rien su perfectionner. Ce que la nature du Pays leur présentait, comme les soies, le beau grain de terre, les ingrédients pour la teinture, ils l'ont mis à profit; & leur foible génie n'y a presque rien ajouté. Pour les Arts de goût, ils sont demeurés dans l'enfance, ou même au-dessous. Nous avons vu ailleurs combien ils étoient savants en Astronomie. — Fut-il vrai que le Chrétien, tout occupé des soins de produire des vertus & de s'assurer l'immortalité heureuse, fût moins zélé pour les Sciences que les autres hommes, tandis qu'il seroit plus maître de ses passions, plus réglé dans ses mœurs, plus sûr dans son commerce; pourroit-on faire à la Religion un crime de l'avoir formé tel (b)? Le mérite

L. 4, ch. 2;
art. 2, §. 3.

(a) Voyez le trentième Recueil des Lettres édifiantes & curieuses. A Paris, 1773.

(b) Un Poète moraliste exprimoit cette réflexion par un des plus beaux endroits de Virgile, en y changeant quelques expressions :

*Excudent alii spirantia mollius æra,
Credo equidem, vivos ducent de marmore vultus:*

de

de l'homme ne doit-il pas se décider par ce qu'il est plutôt que par ce qu'il fait ? Et s'il fait ce qui peut véritablement le rendre heureux, & le faire concourir à la félicité de ses semblables, n'est-ce pas-là la science dont il doit se glorifier (a) ? Mais encore un coup, le Chrétien ne néglige ni les Sciences ni les Arts qui peuvent contribuer au bien de l'humanité & de la société générale ; il a des devoirs à remplir à cet égard, & les principes de la Religion sont les garants les plus sûrs de l'observation de ces devoirs. La pureté des mœurs, qui forme une des brillantes prérogatives des enfants de l'Evangile, donne à l'ame un nouvel effort qui assure le succès des études, tandis que la débauche & les excès abaissent & avilissent l'esprit des hommes profanes (b).

*Orabunt causas melius, cœlique meatus
Describent radio, & surgentia sidera dicent :
Tu regere imperio naturæ nititur æstus,
Christiades; mundi domitor, scelerumque, tuique,
Surrige ad æternum mortalia pectora cælum.*

(a) *Hæc dicit Dominus : non gloriatur sapiens in sapientia sua, sed in hoc gloriatur qui gloriatur, scire & nosse me, quid ego sum Dominus qui facio misericordiam, & judicium & justitiam in terrâ. Hæc enim placent mihi, dicit Dominus.* Jer. 9.

(b) *Corpus enim quod corrumpitur, aggravat animam.* Sap. 9. — Voyez un Discours de M. Bergier, qui a remporté le prix à l'Académie de Besançon, *combien les mœurs donnent de lustre aux talens.* — Voici ce que nous lisons dans un Littérateur moderne, & que nous croyons très-vrai. « Notre siècle, si fécond en sèches dissertations, » a enfanté quantité de brochures où l'on a recherché » les causes de la décadence du goût. Une de celles qui » a le plus influé sur cette décadence, & dont on n'a » point parlé, est que la sensibilité pour les plaisirs ayant

D. L'autorité ecclésiastique n'a-t-elle pas d'abord condamné quelques opinions qui, dans la suite, ont été reconnues vraies, comme l'existence des antipodes & le mouvement de la terre?

R. Si ce reproche avoit acquis un degré de preuve toutes les fois qu'il a été répété, il n'y auroit plus moyen de s'en défendre. Mais, malgré toutes ces répétitions, il reste démontré par l'histoire, que dans l'affaire de Virgile de Saltzbourg, il ne s'agissoit pas des antipodes (a); mais bien de

» en quelque sorte absorbé son Antagoniste, la sensibilité
 » de l'esprit, on n'a plus eu cette ardeur & ce noble en-
 » thousiasme quand il s'est agi de la vérité & du beau
 » littéraire. Pour suppléer à ce feu divin, on a eu recours
 » à ce qu'on appelle *de l'esprit*; mais il n'est pas plus
 » fait pour remplacer la force du sentiment, que quel-
 » ques étincelles le sont pour tenir la place d'une lu-
 » mière brillante. » — Un Théologien ingénieux récitoit,
 à cette occasion, ce passage de S. Paul : *Caro enim concu-*
piscit adversus spiritum, spiritus autem adversus carnem :
hæc enim sibi invicem adversantur. Gal. 5. — Un fameux
 Naturaliste exprime élégamment la même pensée, & la
 relève par l'application heureuse d'un ancien passage poé-
 tique : *Ex libatis corporum voluptatibus ipsa magis ma-*
gisque brutescens anima ad sensus à ratione labitur ; &

Æneid. IV.

Gravi jam dudum faucibus curd
Vulnus alit venis & cocco carpitur igni.

Kirch. magnès.

(a) Voyez une lumineuse Dissertation sur cette matière, dans les *Mémoires de Trévoux*, Janv. 1708, p. 136. — La justification de S. Augustin, *ib.* Fév. p. 299. — Muratori, *de Moder. ing.* L. 1, c. 21, ne paroît pas assez instruit de cette affaire. Berti se trompe également dans son *Abrégé de l'Hist. ecclésiast.* Le savant Auteur des *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux Modernes*, a fait la même observation que les Journalistes de Trévoux : « Je ne parle point ici de la condamnation de l'Evêque Vir-

la pluralité des mondes, qui est effectivement une opinion très-frivole & très-peu accueillie des Chrétiens éclairés : il est de plus très-certain qu'il n'y eut point de condamnation prononcée contre Virgile. Quant au mouvement de la terre, c'est sans aucune raison que quelques Ecrivains ont compromis l'autorité du saint Siege en cette affaire, & fait intervenir la question de l'infailibilité du Pape. Il n'y a eu ni Bulle ni Bref; c'est un simple jugement de l'Inquisition, qui n'a point été publié ni accepté hors de Rome, qu'on peut respecter tandis que la vérité de l'opinion qu'il condamne ne sera pas démontrée. — Ne seroit-ce pas un avantage infini si l'autorité de l'Eglise pouvoit guérir tous les délires philosophiques qui ont défolé la Religion, corrompu les mœurs, ébranlé la Constitution des Etats? Quand le zèle des Pasteurs proscriroit quelques vérités indifférentes confondues dans un tas d'erreurs monstrueuses, ce malheur seroit-il bien digne d'être pleuré par des hommes raisonnablement zélés pour l'avancement des Sciences (a)?

» gile par le Pape Zacharie, pour avoir enseigné qu'il y
 » eut des antipodes, parce que l'on s'est trompé sur le fait;
 » & que le Pape Zacharie ne parloit dans la Lettre qu'il
 » écrivoit à S. Boniface sur ce sujet, que de ceux qui sou-
 » tenoient qu'il y avoit un autre monde que le nôtre, un
 » autre soleil, une autre lune. » T. I, p. 204.

(a) On ne peut disconvenir que ce zèle ne soit aujourd'hui excessif & mal dirigé. Dès qu'un Souverain favorise les sciences & les Arts, on ne fait de quels termes se servir pour le louer dignement; on le représente comme un astre bienfaisant, fait pour éclairer l'univers, pour bannir à jamais le mauvais goût, les préjugés, les erreurs. Nous ne blâmons pas ces dispositions. Mais, pour être conséquent, il faut convenir que s'il y a un Dieu, une Religion, un

S. VII.

D. La Religion Chrétienne par la sublimité de ses dogmes, n'est-elle pas inintelligible & dès-lors inutile à la plus grande partie des hommes? ... Comment les Sauvages & les enfants peuvent-ils pratiquer & goûter la pureté de sa morale?

R. Tandis que quelques Philosophes trouvent que la Religion Chrétienne est trop sublime, d'autres nous apprennent qu'elle n'est que pour le Peuple grossier & stupide. Cette contradiction prouve au moins que la Foi Chrétienne est simple & sublime, & l'union de ces deux qualités forme effectivement son caractère. — On a remarqué de tout temps que ce n'étoit pas à force de spéculation & d'étude que l'on devenoit savant dans la Religion. Un simple Payſan m'instruira mieux de la croyance Chrétienne, que le plus subtil de nos Philosophes. C'est dans le Peuple qu'on trouve souvent les hommes les plus attachés au Christianisme, les plus pénétrés de ses dogmes, les plus fidèles à ses Loix, les plus flattés de ses espérances. C'est sur-tout à ceux qui étudient les ames, qui sont dépositaires de leurs sentiments & de leurs lumières, à rendre témoignage à une vérité que l'orgueil des profanes méconnoitra toujours. « Je suis surpris, dit le P. Bourdaloue en

*Quoniam
non cognovi
litteraturam,
introibo in
potentias
Domini. Ps.
70.*

Evangile, on doit donner la principale attention à ces grandes & premières vérités. Seroit-il plus intéressant pour une Nation d'avoir la Philosophie, que d'avoir la vraie Foi! Seroit-il plus déshonorant pour un Etat, d'y voir mal expliquer les phénomènes de la nature, que d'y voir adorer les Dieux ridicules du paganisme, ou, ce qui pis est, d'y voir enseigner l'irreligion & l'athéisme?

» parlant d'une ame simple, de la maniere dont
 » elle s'exprime. Quel feu anime ses paroles! Bourdai.
 Pens. sur la
 dév.
 » quelle onction les accompagne! elle s'énonce
 » en des termes qui, sans être étudiés, ni affectés,
 » me font concevoir les plus hautes idées
 » de l'Être divin, des grandeurs de Dieu, de
 » ses miséricordes, de ses jugemens, des voies
 » de sa providence, de sa conduite à l'égard des
 » élus, de ses communications intérieures. J'ad-
 » mire tout cela, & je l'admire d'autant plus que
 » la personne qui me tient ce langage, n'est quel-
 » quefois qu'une simple fille, qu'un domestique,
 » qu'une Villageoise. A quelle école s'est-elle
 » fait instruire? quels Maîtres a-t-elle consultés?
 » quels Livres a-t-elle lus? . . . *Veniunt indocti &*
» rapiunt regnum Dei, & nos cum nostris scientiis
» demergimur in profundum, &c. &c. — L'Au-
 » teur de la Religion Chrétienne est le Créateur &
 le maître du cœur humain; il répand ses lumières
 selon la mesure de notre correspondance & sui-
 vant les mouvemens de sa providence pater-
 nelle. — On a vu des Sauvages nourris dans toutes
 les horreurs de la barbarie, devenir d'excellents
 Chrétiens, & servir de modèle aux anciens Fidè-
 les. On a vu des enfans avoir plus de sagesse &
 de lumieres en matiere de Religion, que les hom-
 mes les plus instruits (a); si cet âge a de grandes

Aug. L. 8.
 Conf. c. 8.

(a) *Cum adhuc junior essem, priusquam oberrarem, quaesivi sapientiam palam in oratione mea. . . . Lætatum est cor meum in eâ. Ambulavit pes meus iter rectum. A juventute mea investigabam eam. Eccli. 51. Initio cognovi de testimoniis tuis. . . hæreditate acquisivi testimonia tua. . . super senes intellexi, quia mandata tua quaesivi. Psal. 118. — Declaratio sermonum tuorum illuminat, & intellectum dat parvulis. Psal. 118.*

oppositions à l'intelligence & à la pratique du Christianisme, il y apporte aussi des dispositions très-heureuses. La simplicité, la docilité, l'ignorance du mal sont d'excellents préparatifs à l'instruction & aux impressions de la Foi. S. Augustin connoissoit par expérience de quoi les enfants sont capables, quand il disoit, en parlant des premières années de la jeunesse : « Je tombai dès ce temps-

Conf. L. 1, c. 2. » là, Seigneur, entre les mains de quelques-uns » de ceux qui ont soin de vous invoquer, & je » compris par ce qu'ils me disoient de vous, & » selon les idées que j'étois capable de m'en former à cet âge-là, que vous étiez quelque chose » de grand, & qu'encore que vous fussiez invisible, & hors de la portée de nos sens, vous » pouviez nous exaucer & nous secourir. Aussi » commençai-je, dès mon enfance, à vous prier, » & vous regarder comme mon appui. A mesure » que ma langue se dénouoit, j'employois ses » premiers mouvements à vous invoquer. »

D. Que penser de ces maximes d'un Pédagogue moderne, *que tout enfant qui adore Dieu, est un Idôlâtre, ou bien un Antropomorphte, parce qu'il s'en fait toujours quelque image; qu'il ne faut instruire les enfants dans la Religion que lorsqu'ils sont en état de distinguer la vraie d'avec les fausses, &c?*

R. Dieu, qui veut être connu des hommes dès leurs premières années, n'a pas rendu cette connoissance si difficile qu'il faille être Philosophe pour l'acquérir. Un enfant est naturellement curieux; il admire tout, il fait des questions sur tout : le beau spectacle de la Nature, le brillant aspect du Ciel n'est-il pas pour ses parents ou ses instituteurs un moyen certain de faire entrer ou de forti-

fier & d'étendre dans son ame l'idée d'un Dieu (a) ?

« Nous avons sucé, dit Platon, avec le lait de nos *Dial. 10, de*
 » nourrices la connoissance des Dieux, tant par les *Legibus.*
 » discours qu'on nous tenoit que par les Cantiques
 » & les Hymnes que nous entendions chanter en
 » leur honneur. » Non, la connoissance de l'Au-
 teur de notre être n'est pas réservée à de longues
 méditations, ni à une raison bien adulte & bien
 forte ; elle germe naturellement dans une ame
 simple & dans un cœur pur. Celui qui ne connoît
 pas la vérité de cette observation par l'expérience
 argumentera tant qu'il lui plaira ; mais ce qu'il ne
 sent pas, les autres hommes le sentent ; & tout
 cœur qui n'est pas gâté attesterait qu'il connoît Dieu
 autrement que par des syllogismes : peu importe
 que son imagination lui présente peut-être quel-
 que figure symbolique, une vaste mer, une étendue
 sans corps, une lumière éblouissante, &c. la
 raison désavoue toutes ces figures, & ne s'attache
 qu'à la chose qu'elles désignent. — Quant à l'ensei-
 gnement de la Religion, lorsqu'on est persuadé
 qu'on professe la vraie, on ne sauroit trop tôt
 l'enseigner aux enfans ; & l'on ne risque point de
 les tromper. Si l'on se croit dans l'erreur, il faut
 bien se garder de l'enseigner à personne ni à dix-
 huit ans, ni à cinquante. Au reste, l'erreur asso-
 ciée aux vérités fondamentales de la Religion,

(a) M. Rousseau prétend que cela ne fait aucune im-
 pression sur les enfans ; nous savons heureusement le con-
 traire par un grand nombre d'exemples ; & par la vérité
 sensible d'un beau passage de M. Rousseau lui-même ; nous
 l'avons rapporté plus haut, p. 103. Cette insensibilité ne
 peut se trouver que chez des enfans déjà corrompus ou
 extraordinairement dissipés.

soit naturelle, soit révélée, est incontestablement préférable à l'ignorance de toute Religion. Un enfant nourri dans l'oubli de Dieu & dans le domaine absolu de toutes les passions, résiste à toutes les leçons qu'on pourroit lui faire plus tard. Il n'y a que la Religion & les grandes notions de la Divinité qui puissent réprimer les vices naissans, & faire germer dans le cœur de l'homme les vertus qui doivent faire le bonheur de sa vie (a).

§. V I I I.

D. Les maximes du Christianisme n'ont-elles pas produit des actions que la raison semble désapprouver? N'a-t-on pas vu des Saints se porter à des choses qu'il est difficile de concilier avec les règles de la prudence & d'une Théologie éclairée?

R. 1.^o Il est contre la justice d'attribuer à la Religion tout ce qu'ont fait les hommes qui l'ont aimée, & qui en ont professé les maximes. Tout ce que les Saints ont fait, ne doit être ni imité ni absolument approuvé; l'homme ne sauroit être constamment raisonnable, même dans les choses les plus raisonnables. Quelques Saints ont pu se porter, par des motifs louables, à quelques singularités que la Religion bien entendue n'inspire pas, & qui ne sont excusables que par leur bonne foi & la droiture de leur intention. L'humanité, même dans la plus grande perfection, manque quelque fois de justesse pour concilier des vertus qui semblent se combattre, ou d'étendue pour les

(a) *In quo corrigit adolescentior vias suas? In custodiendo sermones tuos. Psal. 118. Testimonium Domini fidele, sapiensiam præstans parvulis. Psal. 118.*

embrasser toutes: les plus grands Saints, pour être des Héros, ne laissent pas d'être des hommes.

2.^o Le mérite des œuvres pieuses n'est pas sans quelque dépendance des circonstances, des temps & des mœurs des Peuples. M. Fleuri, qu'on ne soupçonne pas d'être l'Apologiste des dévotions mal entendues, s'exprime là-dessus d'une manière très-propre à contenter une critique équitable.

« Il est à croire que Dieu leur inspira cette conduite pour le besoin de leur siècle. Ils avoient à faire à une Nation si perverse & si rébelle, qu'il étoit nécessaire de la frapper par des objets sensibles. Les raisonnements & les exhortations étoient foibles sur des hommes ignorants & brutaux, accoutumés au sang & au pillage. Ils auroient même compté pour rien des austérités médiocres, eux qui étoient nourris dans la fatigue de la guerre, & qui portoient toujours le har-
 » nois. Mais quand ils voyoient un S. Boniface, Disciple de S. Romuald, aller nuds pieds dans les Pays froids; un S. Dominique Loricat se mettre tout en sang en se donnant la discipline, ils comptoient que ces Saints aimoient Dieu, & détestoient le péché. Ils auroient compté pour rien l'Oraison mentale; mais ils voyoient bien que l'on prioit quand l'on récitoit des Pseaumes (a). Enfin ils ne pouvoient douter que ces Saints n'aimassent leur prochain, puisqu'ils faisoient pénitence pour les autres. Touchés de tout cet extérieur, ils devenoient plus dociles, ils écoutoient ces Prêtres & ces Moines, dont ils admiroient la vie; & plusieurs

Mœurs des
 Chrétiens,
 n. LXIII.

(a) Il parle de ceux qui en récitoient une quantité prodigieuse dans des attitudes singulières.

« se convertissoient. » Cette réflexion suffit pour expliquer plusieurs singularités, qui, dans l'Histoire des Saints, peuvent offenser des esprits délicats & trop préoccupés des mœurs actuelles; elle est appuyée par ce mot de l'Apôtre: Je me suis fait tout à tous, pour gagner tous les hommes à Jésus-

1. Cor. 19. Christ : *Omnibus omnia factus , ut omnes facerem salvos.*

3.^o Dans les siècles peu instruits, quelques-unes de nos vies des Saints ont moins été faites d'après les vues & la conduite des Saints eux-mêmes que d'après les idées particulières & l'imagination trop vive de ceux qui en ont bien ou mal rapproché les traits; d'où il est arrivé, même dans les Actes des Saints qui ne passent pas pour supposés ni altérés, que, par un zèle mal entendu, les Historiens ont en quelque sorte créé le modèle qu'ils nous présentent, bien plus qu'ils ne l'ont copié, & ont donné à la Morale Chrétienne des couleurs qu'elle n'eut jamais.

D. Pourquoi l'Eglise met-elle au nombre des Saints des hommes inutiles au monde, qui ne rendent aucun service à la patrie ni à la société générale?

R. C'est un bien grand service rendu à la société que de lui présenter des modèles de sagesse & de vertu. Il y en a d'appelés au service de Dieu d'une manière particulière, qui les retire du monde; s'ils ont les vertus de leur état, s'ils sont sobres, chastes, patients, charitables, ils sont dignes des regards de Dieu, & dès-lors de vrais Saints. Leurs prières & la pureté de leur vie sont le bouclier de l'État. Dix Justes auroient arrêté le glaive de la Justice Divine étendu sur les Villes abominables que le feu du Ciel a consu-

mées. La victoire contre les Amalécites fut l'effet des prières de Moïse. « Sans sortir de leurs cel-
lules, dit David, les hommes justes punissent
les Peuples criminels, enchaînent les Nations, &
humilient les Rois; ils portent dans leurs mains
un glaive victorieux, tandis qu'ils ont dans la
bouche les louanges de l'Éternel (a). » Tous
ceux qui croient un Dieu, que les prières peu-
vent fléchir & rendre propice; conviennent de
cette vérité: les Protestants lui rendent le même
hommage que les Catholiques (b); mais, quand on
est Philosophe, on ne trouve que ténèbres par-
tout où l'on se mêle de raisonner contre les no-
tions reçues.

§. I X.

D. L'influence du Christianisme sur la sainteté
de la vie & la pureté des mœurs, ne s'étend-elle
point jusqu'au bonheur temporel & à la situation
heureuse de l'homme dès cette vie?

R. Si la croyance d'un Dieu & d'une ame
immortelle est essentielle au bonheur de l'homme,
la vraie Religion l'est aussi; puisque nous L. 1, ch. 4;
avons vu que sa ruine précipitoit par degré dans
l'abyme le plus profond de l'incrédulité. Nous L. 3, ch. 4,
§. 2.

(a) *Lætabuntur in cubilibus suis. Exaltationes Dei in
gutturum eorum, & gladii ancipites in manibus eorum. Ad
faciendam vindictam in nationibus, increpationes in po-
pulis; ad alligandos Reges eorum in compedibus, & no-
biles eorum in manicis ferreis, ut faciant in eis judi-
cium conscriptum. Gloria hæc est omnibus sanctis ejus,*
Psal. 149.

(b) *Pressi calamitate confugiunt ad Eliseum, ut urgente
necessitate sunt piorum preces, aliàs nihili habitorum, ur-
bium & populorum astra.* Scheuchzer, Phys. sacr. T. 4,
p. 600.

L. 3, ch. 2, s. 2.
 avons observé de plus, que ces consolantes vérités déjà connues par la raison, prenoient une nouvelle force par l'appui de la révélation : or qui doute que la Religion Chrétienne ne soutienne mieux l'idée d'un Dieu & d'une souveraine justice exercée après notre mort, que la doctrine grossière & sensuelle de Mahomet sur la vie future ; que les contes des Religions idolâtriques ; que le Tartare & les Champs Elisées de l'ancienne Mythologie ?

D. Indépendamment de cette observation, le Christianisme n'a-t-il pas dans ses dogmes & dans sa morale, de quoi faire le vrai bonheur de l'homme ?

Essai de philosophie morale par M. de Maupertuis, chap. VI.

R. Nous pouvons raisonner là-dessus avec un Philosophe qui a fait un Traité estimable sur le bonheur. « Voyons, dit-il, si la raison éclairée d'une nouvelle lumière peut aller plus loin ; si elle peut nous enseigner des moyens plus sûrs pour parvenir au bonheur, ou du moins pour rendre notre condition meilleure. Je n'examinerai ici la Religion que par rapport à cet objet, je ne relève pas ce qu'elle a de divin, ni ne m'arrête aux difficultés que peuvent faire à notre esprit ses mystères. Je ne considère que les règles de conduite qu'elle prescrit par rapport au bonheur de la vie présente (a). On

(a) Il y a plus de deux mille ans que David confédéroit sous le même point de vue l'observation de la Loi de Dieu en général. Il regardoit le constant usage de la vertu & la pratique d'une sainte vie comme le grand secret du bonheur, & le seul moyen de couler des jours heureux : *Quis est homo qui vult vitam, diligit dies videre bonos ? Prohibe linguam tuam à malo, & labia tua non loquantur dolum ; diverte à malo & fac bonum : inquire pacem & persequere eam.* Psal. 33.

P H I L O S O P H I Q U E. 461

» prit le Christianisme naissant pour une nou-
 » velle Secte de Philosophie; ne l'envifageons
 » pas autrement; comparons la Morale de l'E-
 » vangile à celle des Stoïciens. Quelques Au-
 » teurs, par un zèle peu judicieux, ont voulu
 » trouver dans la Morale de ces Philosophes la Plus haut,
 » Morale du Christianisme. On est surpris de voir P. 252.
 » combien le savant Dacier s'est donné de peine
 » pour cela, & qu'il n'ait pas senti la différence
 » extrême qui se trouve entre ces deux Philoso-
 » phies, quoique la pratique en paroisse au pre-
 » mier coup-d'œil la même. Aveuglé à ce point,
 » il n'a cherché qu'à donner un sens Chrétien à
 » tout ce qu'il a traduit. Il n'est pas le premier
 » qui soit tombé dans cette erreur. Nous avons
 » une vieille Paraphrase d'Epiète, attribuée à
 » un Moine Grec, dans laquelle on trouve l'E-
 » vangile & Epiète également défigurés (a).
 » Un Jésuite, homme de plus d'esprit, a mieux senti Le P. Mour-
 » la différence des deux Philosophies. Le rap- gues.
 » port qui se trouve entre les mœurs extérieures
 » du Stoïcien & du Chrétien, a pu faire prendre
 » le change à ceux qui n'ont pas considéré les

(a) Epiète a vécu 94 ans après Jésus-Christ. Les Evan-
 giles étoient alors répandus par toute la terre; il est indu-
 table qu'Epiète s'en est servi pour son Manuel. Tertul-
 lien remarque que c'est la lecture des Prophetes & des
 Ecritures saintes en général, qui a produit ce qu'il y avoit
 de plus sage & de plus sensé dans l'ancienne Philosophie:
Antiquitas præstructa divinæ Litteraturæ; quò facili cre-
dam thesaurum eam fuisse posteriori cuique sapientiæ....
Quis Poëtarum, quis Sophistarum qui non omnino de Pro-
phetarum fonte potaverit? Apolog. cap. 41. Presque tous
 les saints Peres & les meilleurs Auteurs de l'antiquité
 sont du même sentiment. V. plus haut, 279.

» choses avec assez d'attention ou avec la justice nécessaire. Mais au fond il n'y a rien qui admette si peu de conciliation, & la morale d'Epictète n'est pas plus contraire à la morale de l'Evangile que celle de Zénon. Cela n'a pas besoin d'autres preuves que l'exposition du système Stoïcien. La somme du premier se réduit à ceci : *Né pense qu'à toi, ne sacrifie tout qu'à ton repos.* La morale du Chrétien se réduit à ces deux préceptes : *Aime Dieu de tout ton cœur ; aime les hommes comme toi-même.* »

« Pour bien comprendre le sens de ces dernières paroles, il faut savoir ce que le système Chrétien nous enseigne par rapport à Dieu & par rapport à l'homme. Dieu est l'ordre éternel, le Créateur de l'univers, l'Être tout-puissant, sage & bon. L'homme est son ouvrage, composé d'un corps qui doit périr, & d'une âme qui durera éternellement. Ces deux idées établies, suffisent pour faire connoître la justice & la nécessité de la Morale Chrétienne. *Aimer Dieu de tout son cœur*, c'est être entièrement soumis à ses ordres, n'avoir d'autre volonté que celle de Dieu, & ne se regarder que par rapport à ce qu'on est à son égard. *Aimer les autres hommes comme soi-même*, n'est que la suite du premier Précepte. Celui qui aime Dieu parfaitement, doit aimer l'homme qui est son ouvrage. Celui qui n'aime rien que par rapport à Dieu, ne doit se donner aucune préférence. Il n'est pas difficile de voir que l'accomplissement de ces préceptes est la source du plus grand bonheur qu'on puisse trouver dans cette vie. Ce dévouement universel procurera non-seulement la tranquillité ; mais

» l'amour y répandra une douceur que le Stoïcien
 » ne connoît pas. Celui-ci, toujours occupé de
 » lui-même, ne pense qu'à se mettre à l'abri des
 » maux : pour celui-là, il n'est plus de maux à
 » craindre. . . . Tout ce qui peut nous arriver de
 » fâcheux dans l'état naturel, vient ou des cau-
 » ses purement physiques, ou de la part des au-
 » tres hommes; & quoiqu'on pût réduire ces
 » deux genres d'accidents à un seul principe, le
 » Stoïcien & le Chrétien les ont considérés sous
 » des aspects différents dans la pratique de leur
 » morale, & ont cherché différents motifs pour
 » les supporter. Le Stoïcien prend les accidents
 » physiques pour des arrêts du destin, auquel il
 » doit se soumettre, parce qu'il seroit ridicule
 » d'y résister. Dans le mal que lui font les hom-
 » mes, il n'est frappé que du défaut de leur ju-
 » gement : il les regarde comme des brutes, &
 » ne veut pas croire que de tels hommes puissent
 » l'effacer. Un destin inflexible, des hommes in-
 » sensés, voilà tout ce qu'il voit; c'est sur cela qu'il
 » doit régler sa conduite. Mais son état peut il
 » être tranquille? Les maux en sont-ils moins
 » cruels parce qu'ils sont sans remède? Les coups
 » en sont-ils moins sensibles, parce qu'ils partent
 » d'une main qu'on méprise? . . . Le Chrétien en-
 » visage les choses bien différemment. Le destin
 » est une chimère : un Être infiniment bon règle
 » tout, & a tout ordonné pour son plus grand
 » bien. Quelque chose qui lui arrive, il ne se
 » soumet point parce qu'il seroit inutile de lui
 » résister; il se soumet, parce qu'il applaudit aux
 » décrets de la Providence, parce qu'il en con-
 » noît la justice & la bonté. Il ne méprise pas
 » les hommes; pour s'empêcher de les haïr, il

» les respecte comme l'ouvrage de Dieu, & les
 » aime comme ses frères; il les aime, quoiqu'ils
 » l'offensent; parce que tout le mal qu'ils peu-
 » vent lui faire, n'est rien au prix des raisons
 » qu'il a pour les aimer. Autant que les motifs
 » du Stoïcien répandent de tristesse sur sa vie,
 » autant ceux du Chrétien remplissent la sienne
 » de douceurs : il aime, il adore, il bénit sans
 » cesse. . . . Quant aux biens que le Stoïcisme & le
 » Christianisme promettent, comment pourroit-
 » on les comparer ? L'un borne tous les avanta-
 » ges à la vie présente; l'autre, outre ces mêmes
 » avantages qu'il procure bien plus sûrement, en
 » fait espérer d'autres, devant lesquels ceux-ci
 » ne sont rien. Le Stoïcien & le Chrétien doi-
 » vent être toujours prêts à quitter la vie ; mais
 » le premier la quitte pour retomber dans le
 » néant, ou pour se perdre dans l'abyme des
 » êtres ; le second, pour commencer une nou-
 » velle vie , éternellement heureuse. Tous les
 » biens que promet la Philosophie Stoïcienne,
 » se réduisent à un peu de repos pendant une vie
 » très-courte : mais un tel repos vaut-il ce qu'il
 » en coûte pour y parvenir ? Oui, dans la sup-
 » position d'une destruction totale, ou d'un avenir
 » tel qu'est l'avenir des Stoïciens, celui qui d'un
 » seul coup s'affranchit de tous les maux de la
 » vie, est plus sage que celui qui se consume en
 » efforts pour parvenir à ne rien sentir. »

D. Les dogmes du Christianisme ont-ils la
 même influence sur le bonheur de la société
 qu'ils ont sur le bonheur de chaque homme en
 particulier ?

R. Le Philosophe que j'ai cité, après avoir examiné les principes du Stoïcien & ceux du Chrétien ,

tien, en tant qu'ils se rapportent immédiatement
 au bonheur de celui qui les suit, les considère
 ensuite par rapport à la société en général. « Si,
 » dit-il, l'on n'avoit pas senti la différence qui
 » est entre ces deux morales; si on avoit pu les
 » confondre en les considérant dans chaque indi-
 » vidu, c'est ici qu'elles laissent voir la distance
 » immense qui est entr'elles. Quand le Stoïcien
 » seroit parvenu à être heureux ou impassible,
 » on peut dire qu'il n'auroit acquis son bonheur
 » ou son repos qu'aux dépens des autres hom-
 » mes, ou du moins en leur refusant tous ses se-
 » cours. *Peu importe, dit le grand Docteur de*
cette Secte, que ton rival soit vicieux, pourvu
que tu conserves ta tranquillité. Quelle dif-
 » rence entre ces dispositions de cœur & le
 » sentiment d'humanité & de tendresse que le Chré-
 » tien a pour tous les hommes! Occupé sans cesse
 » de leur être utile, il ne craint ni fatigues, ni
 » périls; il traverse les mers, il s'expose aux plus
 » cruels supplices pour rendre heureux des hom-
 » mes qu'il n'a jamais vus. Qu'on se représente
 » deux Isles, l'une remplie de parfaits Stoïciens,
 » l'autre de parfaits Chrétiens; dans l'une, chaque
 » Philosophe ignorant les douceurs de la confiance
 » & de l'amitié, ne pense qu'à se séquestrer des
 » autres hommes: il a calculé ce qu'il en pouvoit
 » attendre, les avantages qu'ils pouvoient lui pro-
 » curer, & les torts qu'ils pouvoient lui faire, &
 » a rompu tout commerce avec eux. Nouveau
 » Diogene, il fait consister sa perfection à occuper
 » un tonneau plus étroit que celui de son voisin.
 » Mais quelle harmonie vous trouverez dans l'autre
 » Isle! Les besoins, qu'une vaine philosophie
 » ne sauroit dissimuler, toujours secourus par la

*Premi-
erem habens
vitæ quæ
nunc est, &
futura.
1. Tim. 4.*

» grace, il est infiniment plus heureux par ce qu'il
» espère que par ce qu'il possède. Le bonheur
» qu'il goûte ici bas devient pour lui le germe
» d'un bonheur éternel. Ses plaisirs sont ceux de la
» modération, de la bienfaisance, de la tempé-
» rance, de la conscience : plaisirs purs, nobles,
» spirituels & fort supérieurs aux plaisirs des sens. »
Enfin l'Auteur même de l'*Épître à Uranie*, après
avoir épuisé ses forces à déclamer contre le Chris-
tianisme, revient sur ses pas, & par une espece
de rétractation subite & imprévue, déclare que si
l'Évangile est une erreur, c'est une erreur qui
rend les hommes heureux :

*Nouv. Mé-
lang. philos.
hist. crit. 12e
part. p. 312,
éd. de 1772.*

Ciel ! ô ciel ! quel objet vient de frapper ma vue !

Je reconnois le Christ puissant & glorieux.

Auprès de lui dans une nue

Sa Croix se présente à mes yeux.

Sous ses pieds triomphants la mort est abattue ;

Des portes de l'enfer il est victorieux :

Son regne est annoncé par la voix des Oracles ;

Son Trône est cimenté par le sang des Martyrs ;

Tous les pas de ses Saints sont autant de miracles ;

Il leur promet des biens plus grands que leurs desirs ;

Ses exemples sont saints, sa Morale est divine ;

Il console en secret les cœurs qu'il illumine :

Dans les plus grands malheurs il leur offre un appui ;

Et si sur l'imposture il fonde sa Doctrine (b),

C'est un bonheur encore d'être trompé par lui.

(a) Une doctrine fondée sur l'imposture peut-elle avoir les caractères & les preuves que M. de Voltaire détaille ici ? — Une erreur quelconque peut-elle produire un véritable bonheur ?

§. X.

D. Quoique la Philosophie ancienne soit beaucoup au-dessous de l'Evangile, & ne puisse fonder ni le bonheur de la société, ni celui des particuliers; la doctrine des Philosophes modernes qui prêchent si constamment la vertu ne peut-elle pas tenir lieu du Christianisme (a) ?

R. 1.^o Nous avons vu que ces Messieurs étoient sans autorité, & leurs préceptes sans sanction; L. 3, ch. 21 qu'ils ne s'accordoient sur rien, qu'ils n'avoient ^{S. 5.} aucun principe fixe; qu'ils renversoient tous les L. 2, ch. 2, fondemens de la vertu; qu'ils avouoient eux-mêmes la nécessité d'une Religion, & nous avons ^{S. 2. L. 1, ch. 1, §. 2.} prouvé que le Christianisme étoit la véritable. — ^{L. 3, ch. 2; S. 1. L. 1; ch. 5.}

L'Esprit de Dieu, suivant le témoignage de l'Ecriture, ne donne ni force ni onction aux pompeuses maximes d'une vertu factice; il dédaigne l'ouvrage de ses ennemis, & se tient aussi éloigné de leurs leçons de morale que de leurs inintelligibles systèmes (b).

2.^o Nous connoissons par expérience les effets de la Religion Chrétienne; nous savons qu'elle a

(a) Rien n'exprime mieux la morgue dogmatizante de ces Moralistes, que ce passage de S. Augustin : *Fuerunt ergo quidam Philosophi de virtutibus & vitiis subtilia multa tractantes, dividentes, definientes, ratiocinationes acutissimas concludentes, libros implentes, suam sapientiam buccis vapantibus ventilantes, qui etiam dicere, auderent hominibus : nos sequimini, Sectam nostram tenete, si vultis beatè vivere. Sed non intrabant per os suum : perdere volebant, macerare & occidere.* Traët. 41. in Joann.

(b) *Spiritus enim Sanctus disciplinæ effugiet fidum, & auferet se à cogitationibus quæ sunt sine intellectu.* Sap. 1.

après la destruction de l'Empire Romain ? ce que sont aujourd'hui la Grèce, l'Asie mineure, la Syrie, l'Egypte, tous les Royaumes de l'Orient. —

Ci-dessus,
§. 6.

*Filios enutri-
vi & exalta-
vi, ipsi autem
spreverunt
Mat. 23. 10.*

Nous avons observé que sans la Religion Chrétienne la Philosophie & toutes les Sciences eussent été ensevelies sous les ruines de l'Empire Romain, & immolées à la dévastation des Barbares. On a donc bien raison de considérer les Incrédules comme des enfants ingrats qui déchirent le sein de la mere dont ils ont reçu tout ce qu'ils ont d'estimable.

D. Cette bienfaisance dont on a entrepris de faire le caractère distinctif des Philosophes l'est-elle effectivement ?

L. 1; ch. 3;
§. 2.

R. Pourquoi la bienfaisance seroit-elle mieux établie chez eux que les autres vertus, dont nous avons jugé ailleurs d'après des témoignages non suspects. Quel amour peuvent inspirer à l'homme pour son semblable des systèmes qui égalent sa nature à celle de la brute, qui détruisent le sentiment qu'il a de la noblesse de son origine & de la grandeur de sa destination, qui ébranlent les principes de la morale en ébranlant ceux de la Religion qui en est le fondement, & le garant le plus sûr de leur observation. La charité chrétienne fait aimer les individus : la philosophie n'aime que le genre-humain, l'espece humaine : elle aime les Tartares, comme dit J. J. Rousseau, mais elle n'aime pas ses voisins. Le motif de la charité chrétienne est le précepte de Dieu ; la fraternité que la création, la rédemption, la destination à une même fin, à un même héritage ont établie entre tous les hommes : le motif de la philosophie, c'est que les hommes sont des semblables ; la similitude ou la ressemblance, être vraiment métaphysique,

substituée aux grands motifs de la Religion, voilà ce qui, dans la morale de ces Messieurs, doit produire la *bienfaisance*, l'*humanité*, l'*amour général* de tous les hommes. *Tes Loix morales sont fort belles*, dit J. J. Rousseau à un Prédicateur de la vertu philosophique, *mais montre-m'en de grace la sanction. Cesse un moment de battre la campagne, & dis-moi réellement ce que tu mets à la place de l'enfer.* — La bienfaisance des Philosophes est une vertu d'ostentation & de parade, qui ne paroît que dans des occasions bruyantes, ignore les malheureux obscurs, place sa récompense dans l'admiration & dans les vains éloges; étale ses graces sur un individu propre à lui donner de l'éclat, & regarde le genre-humain comme un tas de fourmis: la bienfaisance du Chrétien est modeste, mais puissante, active, universelle, & n'a d'autre prétention que l'immortalité. Dès le temps de S. Paul les Philosophes avoient tous les dehors de l'humanité & de la bonté; mais, comme remarque cet Apôtre, ils n'en connoissoient ni les vrais motifs ni les effets; il ajoutoit que toutes leurs passions se concentroient dans l'amour d'eux-mêmes, dans le desir des louanges & les appas d'un vain orgueil; qu'ils n'étoient ni peres tendres, ni enfants soumis, ni amis fidèles; que les trahisons, les calomnies, les traitements cruels ne leur coûtoient rien, parce que la compassion, la douceur, la miséricorde, la gratitude étoient bannies de leur ame, & que la jouissance des plus infames voluptés étoit devenue leur Législateur & leur Dieu (a). Aujourd'hui, si nous en croyons

Emile. T. 3.
P. 202.

*Habentes
speciem qui-
dem pietatis,
virtutem au-
tem ejus ne-
gant. s.
2. Tim. 34*

(a) *Homines se ipsos amantes, cupidi, elati, superbi, blasphemæ, parentibus non obediens, ingrati, scelesti;*

plupart des vérités géométriques sont plus obscures, & quelques-unes paroissent plus incroyables que les vérités de la Foi. 2.^o Une vérité de Foi & une vérité de géométrie sont des choses si disparates, qu'il faut renoncer à toute comparaison entre les deux. L'une suppose l'obscurité dans son objet, & l'autre l'exclut. L'une est établie sur la parole de Dieu, & l'autre sur les lumières de la raison. Pour croire l'une, il faut la grace de la Foi; & pour l'autre, il ne faut que du sens commun. 3.^o Il y a de plus ici une différence bien remarquable prise dans la nature même de Dieu. Il importe peu, pour la liberté de l'homme, qu'il soit forcé de reconnoître que tous les rayons d'un cercle sont égaux; mais il importe qu'il ne soit pas également contraint sur les vérités qui appartiennent aux mœurs; il importe que Dieu, sur son existence, ses attributs & ses loix, reçoive de mon entendement & de ma volonté un hommage libre, & que je puisse, si je le veux, me refuser à sa lumière. C'est pour cela que les preuves, quoiqu'évidentes, que nous avons de l'existence de Dieu, d'une loi naturelle, & de l'immortalité de l'ame, sont combattues par des difficultés qui font oublier aisément la démonstration qu'on en donne, qui détournent notre attention, & , si bon nous semble, la fixent entièrement sur les objections contraires, qui sur-tout en flattant nos penchans déréglés, en reçoivent à nos yeux une force que ces difficultés n'auroient point par elles-mêmes. C'est pour cela encore que sur ces mêmes objets les preuves qui sont le plus à la portée de tous les hommes sont des preuves morales, qui, par leur nature, s'accordent parfaitement avec la liberté.

D. Il est aisé de croire sur la parole de Dieu; mais le moyen de se convaincre pleinement que Dieu a parlé, & que tel dogme, ou telle maxime sont effectivement sa doctrine ?

R. Nous avons prouvé que le Christianisme étoit une Religion divine; ce qu'elle enseigne est par conséquent l'enseignement de Dieu même.

D. Tous les Chrétiens sont-ils en état de peser les preuves de leur Religion? ne faut-il pas pour cela de longues recherches & une érudition fort étendue?

R. La Religion se proportionne à tous les esprits dans ses preuves comme dans ses dogmes. Ces preuves ont de quoi satisfaire le Peuple comme les Philosophes. Le motif qui attache les simples à leur Foi, n'est pas toujours le plus invincible, mais il est suffisant pour les persuader, & s'il leur venoit de plus grandes lumières qui fissent naître quelques doutes, ces mêmes lumières suffiroient pour leur faire mieux connoître les raisons qui doivent détruire ces doutes.

D. La certitude de la Foi égale, selon les Théologiens, la certitude métaphysique: cette certitude métaphysique peut-elle résulter des motifs de crédibilité qui sont les preuves du Christianisme?

R. Quoique la conviction du Fidèle égale celle d'un Métaphysicien, la conviction opérée par la Foi, est comme nous l'avons déjà dit, d'une nature toute différente. Elle prend sa force & sa consistance dans une grace particulière, que nous appellons *Don & lumière de Dieu*. Les motifs de crédibilité, plus ou moins étudiés, & développés selon la mesure des connoissances du Catéchumène, sont les moyens extérieurs dont Dieu se

eux. Les Pasteurs de l'Eglise ont succédé à ces Prédicateurs. Les Philosophes disputeront sans doute sur tout cela; mais l'homme bien instruit peut leur répondre; & le simple Fidèle ne connoît pas les Philosophes: il reste dans la bonne foi; & la voix de l'Eglise est pour lui beaucoup plus intelligible que toute la critique des Savants irréligieux.

D. Est-il nécessaire d'étudier toutes les Religions, du monde, & d'en connoître la fausseté, pour s'attacher exclusivement au Christianisme?

R. Cette étude faite avec un esprit droit & appliqué, ne peut que servir à faire connoître la vérité; mais elle est aussi peu nécessaire à un Chrétien docile & soumis aux lumieres de sa Foi, qu'il est inutile à un enfant de connoître toutes les meres du monde pour s'attacher à la sienne. Le Sauveur appelle Pierre & André, & ils le suivent sans délibérer. Il renverse Paul, & Paul est changé en un autre homme. L'Eunuque de la Reine Candace entend expliquer un passage d'Isaïe, & demande le Baptême, &c. Ces gens n'avoient pas eu le temps d'examiner les erreurs de tous les Peuples (a).

D. Si les Infidèles sont attachés à leur croyance comme les Chrétiens, qu'est-ce que la Foi ajoute à la persuasion?

R. 1.º Les Infidèles éclairés ne peuvent s'attacher à leur Foi en aucune façon, ils ne peuvent

(a) *Ego sum qui humilem in puncto elevo mentem, ut plures æternæ veritatis capiat rationes, quam si quis decem annis studuisset in scholis. Ego docen sine strepitu verborum, sine confusione opinionum, sine fastu honoris, sine pugnatione argumentorum. Imit, Christ, Lib. 3, c. 43.*

P H I L O S O P H I Q U E. 487

que la dédaigner ; & s'ils ont le cœur droit, rechercher la véritable : c'est une suite nécessaire des preuves du Christianisme.

2.^o Les préjugés ne peuvent fonder la même persuasion que des preuves solides. L'effet naturel de la vérité est l'acquiescement de l'esprit & le repos de la conscience. Le doute & la nécessité d'examiner sont l'appanage de l'erreur.

3.^o La Foi du Chrétien est moins l'effet de ses raisonnemens, quelque excellents qu'ils soient, que l'effet de la grace & de la lumière divine qui constitue le précieux don de la Foi. Ce langage est plus que Chinois pour l'homme animal ; mais il est très-intelligible à l'homme spirituel (a). Tandis que le Philosophe incrédule n'aura pas détruit les preuves du Christianisme, il ne pourra disconvenir que *le don de la Foi* ne soit une chose réelle, puisque la Religion dont on lui démontre la vérité, enseigne que ce don existe, & qu'il est le fondement de la Législation. L'Infidèle & l'Hérétique ont beau prétendre à la possession d'une Foi affermie & éclairée par l'esprit de Dieu : toutes les preuves du Christianisme déposent contre cette prétention ; quoique la différence de cette Foi échappe aux yeux des hommes, Dieu, comme dit l'Apôtre, distingue son ouvrage,

(a) *Vosmetipsos tentate, si estis ex fide: ipsi vos probate: an non cognoscitis vosmetipsos, quia Christus Jesus in vobis est, nisi forte reprobi estis* 2. Cor. 13. — *Unctio ejus docet vos de omnibus.* 1. Joan. 2. — *Qui credit in filium Dei, habet testimonium Dei in se.* Ibid. 5. — *Quoniam Deus, qui dixit de tenebris lumen splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris ad illuminationem scientiæ claritatis Dei in facie Christi Jesu.* 2. Cor. 4.

de ce qui ne l'est pas, & toutes les illusions de l'apparence ne peuvent ébranler les fondements d'une vérité réelle (a).

A R T I C L E I I.

Nécessité de la Foi par rapport au salut.

S. I.

D. LE DOGME de la nécessité de la Foi n'oblige-t-il pas les Chrétiens à damner impitoyablement les plus grands héros de l'antiquité; & à regarder comme proie de l'enfer, des hommes célèbres parmi nous, qui n'ont jamais eu la Foi, ou qui ont trouvé le moyen de s'en défaire?

R. Le Chrétien ne prononcera jamais sur le sort de quelque homme en particulier, tandis qu'il est en vie, parce qu'il ignore quelle sera sa fin; ni après sa mort, s'il ignore quelle a été sa fin. Bien loin de damner personne, il souhaite ardemment le salut de tout le monde.

D. N'est-il pas du moins vrai qu'en général le Chrétien regarde comme damné un grand nombre d'hommes retranchés du sein de sa Religion?

R. 1.^o Nous avons montré que Dieu ne pouvoit approuver qu'une seule Religion. Nos preuves sont fondées sur la nature de Dieu même & de la Religion en général. Ce n'est pas au Chré-

(a) *Sed firmum fundamentum Dei stat, habens signaculum hoc; cognovit Dominus qui sunt ejus. 1. Tim. 2.*

rien, mais à tout homme qui sait raisonner, qu'on doit faire l'objection du grand nombre d'hommes égarés dans la Foi.

2.^o Ce n'est pas la nécessité de la Foi, ni l'indivisibilité de la vérité qui est la cause de la réprobation du grand nombre des hommes; ce sont les crimes & la mauvaise vie des hommes qui diminuent le nombre des Elus. Tous les Théologiens enseignent que ceux qui ignorent la Religion Chrétienne sans qu'il y ait de leur faute ne seront pas punis de Dieu pour ne l'avoir pas connue. S. Paul lui-même nous en assure (a). Les SS. Peres, sur-tout S. Augustin & S. Thomas, ont exprimé cette doctrine de la manière la plus précise (b).

D. Puisque sans la Foi personne n'est sauvé; n'est-il pas de la providence de Dieu de la donner à tout le monde?

R. Il est de la Providence de Dieu de ne pas manquer à ceux qui le cherchent par un bon usage

(a) *Quicumque enim sine lege peccaverunt, sine lege peribunt.* Rom. 2. 12.

(b) *Eis quos ad sinistram positurus est, dicet: ite in ignem æternum qui paratus est diabolo & Angelis ejus: nec increpas, quia in eum non crediderunt, sed quia bona opera non fecerunt.* Aug. L. de fide & operib. cap. 15. *Et eos in eam (damnationem:) ituros veritas dicit, quorum non fidem, sed bona opera defuisse declaravit.* Idem. Ibid. — *Si infidelitas accipitur secundum negationem puram, sicut in iis qui nihil audierunt de fide, non habet rationem peccati, sed magis pœnæ, quia talis ignorantia divinorum ex peccato primi parentis consecuta est: qui autem sic sunt infideles, damnantur quidem propter alia peccata quæ sine fide remitti non possunt, non autem propter infidelitatis peccatum.* S. Th. 2. 2. q. 10, art. 1.

de tous les secours naturels & surnaturels (a). Le Créateur de nos âmes ne les réprouve qu'à regret, & jamais pour n'avoir pas fait l'impossible; il n'abandonne que celles qui s'abandonnent elles-mêmes (b). Si un Infidèle correspondoit exactement aux grâces surnaturelles dont Dieu le prévient, Dieu éclaireroit cet homme vertueux par une révélation intérieure, ou susciteroit quelque Apôtre pour son instruction (c). Ce que les Missionnaires nous apprennent de quelques étonnantes vocations à la foi, peut être considéré comme une preuve de fait (d). L'Écriture nous

(a) Il est certain que les Infidèles reçoivent des grâces de Jésus-Christ... *Pagani, Judæi, hæretici, &c. nullum omnino accipiunt à Jesu Christo influxum.* C'est la cinquième Proposition condamnée par Alexandre VIII.

(b) *Diligis enim omnia quæ sunt, & nihil odisti eorum quæ fecisti; nec enim odians aliquid constituisti, aut fecisti... qui amas animas.* Sap. xi.

(c) *Hoc pertinet ad divinam Providentiam ut cuilibet provideat de mediis ad salutem, dummodo ex parte ejus non impediatur. Unde si aliquis nutritus in silvis inter lupos, ductum rationis naturalis sequeretur in appetitu boni & fugâ mali, certissime est sapendum, quod ei Deus vel per internam inspirationem revelaret ea quæ sunt ad credendum necessaria, vel aliquem fidei prædicatorem ad eum dirigeret, sicut misit Petrum ad Cornelium.* Quæst. 14 de Veritate, 2. 1. ad 1. Qui hîc Semi-Pelagianismi incusant sanctum Doctorem Theologi inconsulti, non attendunt legis naturalis observationi annexum esse fidei donum non ut merito, quod esset Semi-Pelagianum, neque ut conditioni sine quâ non, quod est manifestè falsum; sed ut conditioni cum quâ semper; neque id aliâ ex causâ nisi quod velit Deus omnes homines salvos fieri, & ad agnitionem veritatis venire.

2. Tim. 2.

(d) Vide Tursel, in vitâ Xaverii, L. 5, c. 4: — Maff. de regb. Ind. p. 361. — Hist. Sec. J. part. 4, L. 6, n. 230, &c.

apprend en cent endroits, que ce sont nos crimes qui écartent de nous la lumière de la Foi (a). Les SS. Peres s'expriment sur cette matiere avec toute la clarté possible (b).

D. Où lisons-nous que jamais Dieu ait éclairé au milieu de l'infidélité un homme, qui avoit bien employé les premiers secours de la raison & de la grace?

R. Les ouvrages de Dieu, sur-tout ceux qu'il opere dans les ames, ne doivent pas se chercher dans l'histoire; pour un seul qui parvient à notre connoissance, il y en a une multitude qui ne sont connus qu'à lui. L'exemple de Melchisedec, de

(a) *Spiritus enim Sanctus disciplinæ effugiet fîdum, & auferet se à cogitationibus quæ sunt sine intellectu, & corripitur à superveniente iniquitate.* Sap. 1. — *Dilexerunt homines tenebras magis quàm lucem, erant enim illorum mala opera.* Joan. 4. — *Quomodo vos potestis credere; qui gloriam ab invicem accipitis, & gloriam quæ ex Deo est, non queritis.* Joan. 5. — *Quod si etiam opertum est evangelium nostrum, in iis qui pereunt, est opertum: in quibus Deus hujus sæculi excecavit mentes infidelium, ut non fulgeat illis illuminatio Evangelii gloriæ Christi.* 2. Cor. 4. — *Pie agentibus dedit sapientiam.* Eccli. 43. — *Initium sapientiæ timor Domini: intellectus bonus omnibus facientibus eum.* Pl. 110. — *Cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, propter quod tradidit illos Deus in desideria cordis eorum.* Rom. 1.

(b) *Illud maxime causa incredulitatis est: vita nempe corrupta & gloriæ amor.* Chris. Hom. 72. in Matth. — *Audiendo præcepta Dei illuminati non sunt, faciendo illuminati sunt. . . quisquis ergo vult audita intelligere, festinet ea quæ jam audire potuit, opere complere.* Ecce Dominus non est cognitus, dum loqueretur (in Emmaüs) & dignatus est cognosci, dum pascitur. Greg. M. Hom. 23. in Evangelio. — *Quid est quod Christiani esse non possitis? Christus humiliter venit, & vos superbi estis.* Augustin. ad Porphir.

» sa colere, peu importe ce que les hommes aient
 » pensé de leur vertu & de leur probité ; ils sont
 » réprouvés : mais ce n'est point pour ne pas avoir
 » eu la foi en Jésus-Christ, sans laquelle nul homme
 » ne peut être sauvé, qu'ils ont été condamnés à
 » des supplices éternels, c'est pour avoir mal vécu,
 » insulté les lumieres de la raison, n'avoir fait qu'un
 » foible usage des excellentes qualités dont Dieu
 » les avoit doués. »

D. De quels crimes voudriez-vous qu'un Solon, qu'un Socrate, qu'un Caton, qu'un Trajan, qu'un Marc-Aurele, &c. se fussent rendu coupables ?

R. Que les Princes & les Philosophes que vous citez aient commis des crimes, ce n'est pas de quoi le Chrétien s'embarrasse. Le raisonnement que je viens de faire subsiste vis-à-vis d'eux dans toute son étendue. Mais il seroit aisé de faire voir que ces prétendus Sages ne l'étoient pas toujours, & que l'enthousiasme avec lequel l'antiquité nous a transmis leur mémoire n'a pu couvrir toutes les taches de leur vie. Les éloges outrés que nos beaux-esprits en font ne peuvent être fondés que sur l'ignorance ou la mauvaise foi. Solon, Socrate, Trajan ont été accusés des plus monstrueuses infamies par des Auteurs très-instruits de leur vie privée. Trajan a uni l'injustice à la cruauté, en ordonnant la mort des Chrétiens dont il avoit reconnu l'innocence. Marc-Aurele en a fait de même ; & la réalité de leur persécution a été cent fois démontrée contre les Philosophes leurs Apologites. Le grave Caton faisoit commerce de la prostitution de ses esclaves ; il sortoit du Théâtre pour ne pas empêcher par sa présence des scènes scandaleuses, & par-là il nous démontre la vanité &

l'illusion de sa vertu. Pour bien juger des éloges que les Historiens ont faits de ces Messieurs, il faut bien connoître les mœurs générales des Grecs & des Romains, & apprécier l'estime de ces Nations sur l'état où la vertu se trouvoit chez elles (a). Ci-dessus,
P. 217, 3374

D. Vu le desir de tous les hommes de connoître la vraie Foi, n'est-il pas étonnant qu'il y en ait tant qui ne la connoissent pas ?

R. Le nombre des amateurs sinceres de la vérité est très-petit. Le préjugé, l'entêtement, les passions, différents intérêts, &c. vont en quelque sorte au-devant des lumières, des bonnes pensées, des inquiétudes salutaires, pour les écarter du cœur & les empêcher d'y prendre place (b). Ceux qui ont vécu parmi les Héretiques & les Infidèles connoissent par expérience combien ils sont peu inquiets sur la nature de la Religion qu'ils professent. Pleins de zèle & de défiance en ce qui regarde le plus vil de leurs intérêts temporels, ils dédaignent d'écouter tout ce qu'on leur dit sur la Religion. Nous en avons plusieurs exemples frappants dans les saintes Ecritures. Le Sauveur du monde dit à

(a) Voyez l'Apologie de la Religion, ch. xj, §. 3, 4. On ne fait pas tort à ces prétendus Héros en les désignant en général par ces vers de Virgile :

*Hic petit excidiis urbem miserosque Penates,
Ut gemmâ bibas, & ferrano dormiat ostro.
Condit opes alius defossoque incubat auro...
... Gaudent perfusi sanguine fratrum.* 2. Georg.

*Vendidit hic auro patriam, dominumque potentem
Imposuit, leges fixit pretio atque refixit.
Hic thalamum invasit natæ, veritosque hymeneos.
Ausi omnes immane nefas, ausoque potiti.* vj. Æneid.

(b) *Totâ die expandi manus ad populum non credentem
& contradicentem.* Rom. 10.

Pilate qu'il est venu annoncer la vérité aux hommes. Pilate demande qu'est-ce que la vérité ? & craignant d'être instruit, il sort sans attendre de réponse (a). S. Paul presse le Roi Agrippa, & le convainc par les prophéties de la vérité du Christianisme : ce Prince rompt aussi-tôt l'assemblée, & cela parce qu'il se trouve touché & porté à la profession d'une Religion qu'il ne veut pas embrasser (b). Le Proconsul Félix entend parler S. Paul de la justice, de la chasteté & du jugement de Dieu : sa vie licencieuse le fait trembler ; il congédie aussi-tôt l'Orateur, & finit la conférence (c). Le même Apôtre annonce la résurrection des morts aux Sages de l'Aréopage. Les uns s'en moquent, les autres remettent leur instruction sur cette importante affaire à une autre occasion, qui ne se présenta pas (d). Ce sont sur-tout les Savants du siècle, les grands du monde qui dédaignent d'entendre parler de Religion. Ils regardent les questions les plus importantes comme des disputes frivoles qui n'aboutissent à rien, & où il est indifférent de nier ou d'affirmer. Gallien disoit que le

(a) *Ego in hoc natus sum, & ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati: omnis qui est ex veritate, audit vocem meam. Dicit ei Pilatus: Quid est veritas? & cum hoc dixisset, iterum exivit ad Judæos. Joan. 18.*

(b) *Credis, Rex Agrippa, Prophetis? Scio quia credis, Agrippa autem ad Paulum: In modico suades me Christianum fieri. . . & exurrexit Rex, & Præses, & Bernice. Act. 26.*

(c) *Disputante autem illo de justitia & castitate & iudicio futuro, tremefactus Felix respondit: Quod nunc attinet, vade. Act. 24.*

(d) *Cum audissent resurrectionem mortuorum, quidam quidem irridebant, quidam verò dixerunt: Audiemus te de hoc iterum. Sic Paulus exivit. Act. 17.*

Christianisme étoit une affaire de mots (a); nos Philosophes ne disent-ils pas tous les jours la même chose? Festus décidoit que c'étoit une dispute sur un fait absolument indifférent (b). Les Stoiciens & les Epicuriens disoient que Paul n'enseignoit que du verbiage (c); & ne voyons-nous pas la même disposition d'esprit dans un très-grand nombre de Catholiques, qui assurément ne seroient jamais parvenus à la Foi, s'ils n'avoient pas eu le bonheur d'y naître pour avoir ensuite le malheur de la perdre, ou de se la rendre inutile en la tenant, comme dit l'Apôtre, captive dans l'injustice (d)?

D. Cette indifférence pour connoître la vraie Foi ne prouve-t-elle pas que le choix d'une Religion est effectivement une chose indifférente? Dieu a-t-il pu nous inspirer de l'indifférence pour une chose essentiellement requise à notre félicité éternelle?

R. Ce n'est pas Dieu qui inspire cette indifférence; il tâche au contraire de la dissiper par mille graces qu'une ame courbée sous le joug des passions, & avilie par de grands crimes rend souvent inutiles. — Les hommes ne sont-ils pas également indifférents à l'égard de Dieu, de la Loi naturelle, de la vie à venir? Ne vivent-ils pas dans l'oubli de la mort, des dangers qui environnent la vie, de la vicissitude des choses humaines, &c? En doit-on inférer que tout cela n'existe

(a) *Si verò sunt quæstiones de verbo & nominibus, & lege vestrà, vos ipsi videretis.* Act. 18.

(b) *Quæstiones verò quasdam de sua superstitione habebant adversus eum, & de quodam Jesu defuncto, quem affirmabat Paulus vivere.* Act. 25.

(c) *Quid vult semini-verbius hic dicere?* Act. 17.

(d) *Qui veritatem Dei in injustitiâ detinent.* Rom. 2.

pas plus que la nécessité de professer la vraie Religion? Ne fait-on pas que les idées les plus naturelles, les impressions les plus fortes, le plus profondément gravées dans le cœur de l'homme s'altèrent & s'effacent par une faim excessive des biens périssables, & l'usage des plaisirs sensuels (a)?

D. Ce que nous regardons dans les Infidèles comme indifférence & insensibilité, n'est-il pas souvent pour eux un devoir de Religion? Toute Religion n'ordonne-t-elle pas à ses Sectateurs de ne point douter de la vérité de ses dogmes, & de ne pas prêter l'oreille à ce qui pourroit ébranler la croyance qu'ils lui doivent?

R. L'expérience & une longue demeure parmi différentes Sectes suffisent pour convaincre un esprit attentif que cet attachement religieux aux erreurs où l'on est né est assez rare; & que l'intérêt, l'habitude, l'ambition, la crainte de faire un éclat, de se brouiller avec ses amis, ses protecteurs, ses parents, &c. sont presque les seuls liens qui entretiennent les préjugés de l'enfance. Voyez avec quelle avidité les Hérétiques de tous les temps ont recueilli les Livres qui inspirent la tolérance & l'indifférence des cultes; & concluez qu'ils cherchent plutôt à se défaire de toute Religion qu'à connoître la véritable. — L'obligation de croire fermement n'est qu'un préjugé dans ceux qui sont dans l'erreur; ils ont au contraire une forte obligation de douter, & ce doute salutaire ne manqueroit pas de naître s'ils ne négligeoient aucun moyen de découvrir la vérité. Enfin la défense de

(d) *Terrena inhabitatio deprimit sensum. Sap. 9. — Et à sollicitudinibus & divitiis suffocantur. Luc. 8. — Non potestis Deo servire & Mammonæ. Matth. 6.*

douter, quelle qu'on la suppose, n'empêche pas qu'on n'étudie la nature & les motifs de la création, & qu'en cas qu'on en trouve les dogmes révoltants & les preuves insuffisantes, on ne cherche des lumières ultérieures.

D. Ne voyons-nous pas des Nations entières absolument exclues du salut ? Les Ammonites, & les Moabites ne devoient jamais entrer dans l'Eglise de Dieu (a). Les Américains sont restés quatre mille ans sans connoître la vraie Foi. Les Juifs ne sont-ils pas devenus une espèce de prodige par une opiniâtreté inconcevable qui rend leur conversion moralement impossible ? N'y a-t-il pas des Sauvages tellement abrutis, que bien loin de pouvoir s'élever à la connoissance d'une Religion révélée, ils ne connoissent ni Dieu, ni Loi naturelle ?

R. Les Moabites & les Ammonites n'ont été exclus que de la Synagogue & de la Société de Religion avec les Juifs, laquelle n'étoit pas nécessaire au salut. — Plusieurs Savants pensent que l'Amérique n'est habitée que depuis 1000 ou 2000 ans. Ses grands déserts & le petit nombre de ses habitans autorisent cette opinion, dont l'Auteur des *Recherches philosophiques* ne paroît pas avoir assez pesé les motifs. M. de Buffon, qui croit que la nature en Amérique est encore dans son enfance (b), accédera volontiers à ce système. Il est plus

(a) *Ammonites & Moabites etiam post decimam generationem, non intrabunt Ecclesiam Dei in æternum.* Deuter. 23, 3.

(b) M. Paw, (*Rech. philos. sur les Amér.*) nous dit au contraire, que dans l'Amérique la nature est épaisse & défailante. Le même degré d'échauffement dans les imaginations philosophiques produit souvent des assertions contra-

Christ, à qui le démon & les damnés sont soumis aussi-bien que les Anges & les Justes ? Les Elus & les réprouvés, les vivants & les morts, les Rois & les Bergers sont cités à son Tribunal ; quel moyen Bayle leur donne-t-il pour s'arracher à sa puissance ? Les scélérats que la justice du Prince abandonne au bourreau font-ils un empire à part (a) ? Quelques expressions peu digérées de nos Prédicateurs ont pu donner occasion à cette faillie de Bayle. Il est visible qu'ils n'ont prétendu autre chose, sinon de gémir sur la dépravation du cœur humain, qui préfère l'erreur à la vérité, les vengeances du Sauveur à ses récompenses, sa colere à son amitié, comme les Juifs lui préférèrent Barabbas : mais son empire est très-indépendant de cette préférence ; & , quand tous les hommes préféreroient la créature au Créateur, comme parle saint Paul ; son empire n'en seroit pas moins glorieux dans tous les siècles (b). Est-il plus avantageux à Dieu de rendre ses amis heureux que d'envoyer le malheur à ses ennemis ; de récompenser la

(a) *Qui voluntatem Dei negligunt, non ideò tamen eam vincunt, sed ipsi sibi damnationem accersunt.* August. — On lit un passage rapide & sublime dans une Ode sur le Jugement dernier, qui a concouru au Prix de l'Académie Française en 1773.

Je suis vainqueur, dit l'Ange des ténèbres ;
Et les méchants jugés poussent des cris funèbres.
Dieu vain ! qui de nous deux soumit plus de mortels ?

Je suis vainqueur. Sur son trône bravé
Dieu l'entend, se détourne & ne l'a plus trouvé.

(b) *Servierunt creaturæ potius quam Creatori, qui est benedictus in sæcula.* Rom. 1.

vertu que de punir le vice (a)? A-t-il besoin de nos hommages & de nos adorations (b)? « Dieu, dit le plus fameux élève de Bayle, n'a nul besoin de nos sacrifices ni de nos prières; mais nous avons besoin de lui en faire: son culte n'est pas établi pour lui, mais pour nous. »

Dict. phil.
art. Caïph.
Chinois.
Lett. 4

D. La proposition de Bayle n'eût-elle pas été plus vraie, s'il eût dit que la grace de Jésus-Christ étoit moins répandue que la séduction du démon?

R. Cette proposition, peut-être moins blâmable que l'autre, est néanmoins d'une fausseté palpable. La grace de Jésus-Christ est offerte à tous les hommes (c), le démon ne soumet personne qui n'ait la grace nécessaire pour le vaincre lui-même; il ne triomphe pas de la grace, mais bien de ceux qui refusent de se servir de la grace. La grace est hors d'atteinte dans les réprouvés comme dans les Elus (d). — Le péché originel ayant formé la masse de perdition, & les passions nous entraînant à notre perte, notre damnation n'est pas glorieuse au démon, mais le triomphe de la grace égale les difficultés qu'elle rencontre (e). — La

(a) *Ego in interitu vestro ridebo.* Prov. 1, 26.

(b) *Dixi Domino Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.* Psal. 15. — *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.* Joan. 15. — *Cum feceritis omnia quæ præcepta sunt vobis, dicite: servi inutiles sumus.* Luc. 17. — *Nec manibus humanis colitur indigens aliquo: cum ipse det omnibus vitam & inspirationem & omnia.* Act. 17. — *Talis glorificatio ipsum non auxit, sed nobis profuit.* Aug. Tract. 49. in Joan.

(c) *Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* Joan. 1.

(d) *Christi bonus odor sumus in iis qui salvi sunt, & in iis qui pereunt.* 2, Cor. 2.

(e) *Non sicut delictum, ita & donum.* Rom. 5.

volonté de Jésus-Christ touchant notre salut n'est qu'une volonté conditionnelle : celle du démon touchant notre perte est absolue, & néanmoins souvent sans effet. Cela démontre que la séduction & la grace ne sont pas susceptibles de parallèle.

D. Ne peut-on pas mesurer l'empire de la grace sur l'étendue de la vraie Religion, qui est très-petite ? De 1600 millions d'hommes qu'il y a sur la terre, selon quelques Savants, y en a-t-il beaucoup plus de 60 millions dans l'Eglise Catholique ?

R. 1.^o Je viens de montrer que Bayle mesurait mal, & qu'il se servoit de fausses mesures pour déterminer des étendues qui n'ont point de terme. La grace de Jésus-Christ ne manque à personne ; si les Infidèles en étoient exclus, le monde seroit encore Païen.

2.^o Il est très-faux que la Religion Chrétienne soit peu répandue : nous avons fait voir que le Mahométisme ne pouvoit être comparé dans son étendue à celle de la seule Eglise Catholique. Nous ajouterons que dans les Pays hérétiques, tous les enfants baptisés, dont l'esprit n'est point encore assez développé pour juger de la Secte où ils sont nés ; que tous les Chrétiens invinciblement égarés par de faux Docteurs, & croyant de bonne foi professer la vérité, sont effectivement, par la disposition de leur cœur, enfants de la vraie Eglise (a). Si

L. 3, ch. 3.
art. 3, S. 3.

(a) On ne comprend sans doute pas dans ce nombre les Hérétiques éclairés, ni même ceux qui, sans avoir de grandes lumières, ne sont pas sans raisons de douter, ni sans moyens de s'instruire ; beaucoup moins les Ministres, qui ne sauroient être attachés de bonne foi à des Sectes dont ils connoissent l'inconséquence. Ces Messieurs sont, pour l'ordinaire, Tolérants ou Désiſtes. Plusieurs reconnoissent dans leur cœur la vérité de la Religion Catholique ;

quelques Théologiens diminuent le nombre des Hérétiques matériels, c'est qu'ils supposent les moyens de s'instruire plus répandus, & l'attachement à l'erreur plus généralement volontaire; par là la Providence est également justifiée. — Quels sont ces Savants qui donnent à la terre 1600 millions d'habitants? Riccioli croit qu'il y en a 1000 millions. Vossius 500 millions; & quoique ce dernier se trompe visiblement dans le dénombrement de l'Europe, il compense cette erreur par la grande population qu'il accorde aux autres parties du monde. Les Journalistes de Trévoux croient que le nombre de 720 millions est le plus rapproché du vrai. — La France, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne & les Pays-Bas contiennent plus de 60 millions de Catholiques (a). Restent ceux de Hongrie, de Pologne, d'Angleterre, de Hollande, de Syrie, de la Palestine, de la Grece, de tout l'Empire Ottoman, de la Perse, des Indes, de la Chine (b), de toute l'Amérique, de tant d'autres Plages de la terre, où ils sont établis

Esp. des
Journalistes
de Trév. T. I.
p. 469.
Recueil de
différents
Traité de
la Population
à Paris, 1771.

mais asservis au respect humain & à des prétentions temporelles, ils n'ont pas le courage de la professer: ils sont dans le cas de ce Berger mercénaire qui ne pouvoit ni aimer ni quitter le service où il étoit engagé: il voyoit les Dieux d'un côté & l'intérêt de l'autre:

*Quid facerem? neque servitio me exire licebat,
Nec tam presentes alibi cognoscere Divos.* V. Eclog. 1.

(a) Nous parlons ici selon les calculs les plus approuvés. Si la population de ces Provinces ne va pas jusques là, celle des autres n'atteint pas non plus le nombre d'habitants qu'on leur suppose; & la proportion subsiste malgré les erreurs générales des Tables.

(b) Depuis l'an 1766 les Eglises sont ouvertes à Pékin, & le service divin s'y fait aussi librement qu'à Paris.

sans y être en fort grand nombre, mais où ils subsistent comme autant de preuves de l'universalité de leur Foi ?

D. N'étoit-il pas conforme à la sagesse & à la justice de Dieu de répandre la seule vraie Religion dans toute la terre, & d'ôter par ce moyen toute occasion de séduction & d'erreur ?

R. L'idée que l'Ecriture nous donne de la Foi & de Dieu même, est celle d'un trésor enfoui qu'on découvre à force de le chercher (a). — Les Sectes ennemies de la vraie Foi sont nécessaires à l'épreuve des Croyants & au triomphe de la vérité (b); elles embrassent les extrémités, & par-là font mieux connoître le vrai, qui occupe toujours un juste milieu (c). — L'unité de Religion est incompatible avec l'orgueil, la légèreté, l'indocilité de l'homme & avec les passions de son cœur. — La Religion Chrétienne est assez répandue dans le monde, pour être connue dans tous les Pays : & c'est sans doute dans le dessein de la faire connoître, que Dieu a fait de Rome, capitale du monde, la Jérusalem du

(a) *Fecitque... querere Deum si forte attrahent eum vel inveniant. Act. 17. — Simile est regnum celorum thesauro abscondito in agro : quem qui invenit homo, abscondit, & præ gaudio illius vadit & vendit universa quæ habet & emit agrum illum. Matth. 13.*

(b) *Oportet & hæreses esse, ut & qui probati sunt, manifesti fiant in vobis. 1. Cor. 11. — M. Nicole disoit que Dieu avoit répandu à dessein certaines ténèbres sur la Religion Chrétienne, afin d'aveugler les esprits superbes. Tertullien pensoit à-peu-près de même : Nec periclitor dicere : Ipsas quoque Scripturas sic esse ex voluntate Dei dispositas, ut hæreticis materiam subministrarent. Præscrip. c. 39.*

(c) Voyez un Sermon du P. Bourdaloue, II. Dimanche du Carême, sur la sagesse & la douceur de la Loi Chrétienne, au commencement du premier Point.

P H I L O S O P H I Q U E. 301

Christianisme & le centre de l'Eglise universelle (a). Cette ville qui, par sa célébrité & par l'étendue de sa puissance, avoit propagé ses superstitions dans toute la terre (b), étoit par-là même plus propre à répandre les lumières de la Foi dans toutes les Provinces qui respectoient son grand nom. Le Christianisme a été prêché dès son commencement à tous les Peuples du monde.

L. 4, ch. 36
art. 1. S. 1.

§. I I I.

D. Ne vaut-il pas mieux répondre à toutes ces difficultés, en disant que Dieu a prédestiné le grand nombre des hommes à l'aveuglement & à la damnation ?

R. C'est un blasphème de Calvin, qui va à détruire toute idée de Dieu. Boulanger en fait l'ame de la Religion Chrétienne & la base de l'ancien & du nouveau Testament : c'est ainsi qu'il dévoile le Christianisme en attribuant à cette Religion sainte ce qu'elle a toujours détesté. Bayle dit qu'il n'y a du mystère que dans la prédestination de Calvin, & que c'est par-là qu'elle triomphe des Catholiques : malheureux ceux qui professent de pareils mystères !

(a) *Petrus Princeps Apostolici ordinis ad arcem Romanam destinatur Imperii, ut lux veritatis efficacius se ab ipso capite per totum mundi corpus effunderet.* Leo. M. Serm. 1. de Petro & Paulo.

(b) *Tibi Evangelium Christi, Roma, resplenduit, & quæ eras magistra erroris, facta es discipula veritatis.... ut caput orbis effecta latius præsideres Religione divinâ quam dominatione terrendâ.* Id. ibid.

D. Les Catholiques ne disputent-ils pas eux-mêmes sur la prédestination à la grace de la Foi, & sur la prédestination à la gloire?

R. Il est vrai qu'on dispute beaucoup sur cette matiere, & qu'il y a différents systêmes tolérés dans l'Eglise; mais tous les Catholiques s'accordent à dire, suivant la doctrine de l'Apôtre, « que Dieu veut que tous les hommes soient » sauvés & parviennent à la connoissance de la » vérité, » d'où il suit que Dieu ne refuse pas la grace de la Foi, aux Infidèles qui se rendent dociles à l'impression des lumieres & des graces surnaturelles qu'il fait naître dans leurs ames; & qu'il ne refuse pas la gloire destinée aux œuvres de la Foi, aux Fidèles qui vivent dans l'innocence & dans la pratique de ses commandemens (a). Tels sont les points sur lesquels les Théologiens orthodoxes sont d'accord; & cela doit suffire pour nous convaincre que le dogme de l'Eglise, sur la prédestination à la Foi & au salut, n'est ni cruel, ni monstrueux. Les ouvrages de Dieu sont essentiellement au-dessus des lumieres de la raison (b); mais nous savons qu'il est bon & ne punit qu'à regret; qu'il est juste, & qu'il ne fera tort à

(a) *Gratiam & gloriam dabit Dominus, non privabit bonis eos qui ambulant in innocentia. Domine Deus virtutum, beatus homo qui sperat in te. Psal. 33.*

(b) *Fides non habet meritum, cui humana ratio præbet experimentum. Divina operatio si ratione comprehenditur, non est admirabilis. Greg. M. Hom. 26. in Evang. — In mari via tua & semitæ tue in aquis vultis, vestigia tua non cognoscuntur. Psal. 76.*

personne (a). Concilier sa bonté & sa justice avec tout ce qui arrive sur la terre, c'est ce que je n'ai pas la témérité d'entreprendre, puisque j'ignore les motifs qui président à ses decrets éternels ; & quand, malgré ma foiblesse & mon ignorance, je vois néanmoins quelques raisons qui ont pu y influer, je me persuade qu'il y en a bien d'autres plus graves & plus respectables dans les trésors de la science & de la sagesse de Dieu, dont la profondeur étoit pour S. Paul la solution de toutes les difficultés que l'affaire du salut des hommes, de leur réprobation, de leur vocation à la vraie Foi, présentait à son grand génie (b).

CHAPITRE V,

Les Mysteres.

ARTICLE PREMIER.

Les Mysteres en général.

§. I.

D. LA RELIGION CHRÉTIENNE est fondée sur des raisonnemens invincibles ; mais l'obscurité de

(a) Voyez de sages & touchantes réflexions sur cette matiere dans l'*Imitat. de Jésus-Christ. L. 3, chap. 58....* Un grand Théologien répondoit à toutes les difficultés que la matiere présente fait naître : *Iustus es, Domine ; & rectum judicium tuum*, ou bien : *judicia Domini vera, justificata in semetipsa*. Il disoit que ces deux Passages de l'Ecriture valaient mieux que de longues dissertations, & qu'ils avoient enseveli tous ses doutes.

(b) *Conclufit enim Deus omnia in incredulitate, ut om-*

ses mysteres n'est-elle pas égale à l'évidence de ses preuves?

R. La profondeur des mysteres de la Foi a sans doute plus d'étendue que toutes les lumieres de notre raison; mais il n'arrive à l'égard de la Religion que ce que nous appercevons tous les jours dans les opérations de la nature. On veut comprendre l'infini, & l'on se perd dans un grain de sable. Nous savons qu'il y a des corps, des esprits, de l'air, du feu, de l'eau, une matiere électrique; mais quand il s'agit d'expliquer la nature intime & les propriétés de tout cela, quand il en faut accorder les effets avec les idées reçues, & lier cette multiplicité de phénomènes les uns avec les autres, les plus grands Physiciens ne peuvent dissimuler leur embarras. La nature au premier coup-d'œil n'est qu'agréable: si on la considere de près, elle attire l'admiration par les précautions observées dans toutes ses parties, & par la sagesse qui brille de toute part dans ses fonctions; mais elle étonne quand on veut l'approfondir. Le grand nous accable; le petit nous échappe... Comment avons-nous reçu la vie? Quel ressort la soutient? Comment nos membres obéissent-ils incontinent à notre volonté? Comment nos aliments se changent-ils en chyle, en sang, en nourriture (a)? Les plus savants sont ici

nium misereatur. O altitudo divitiarum, sapientiæ & scientiæ Dei: quàm incomprehensibilia sunt judicia ejus, & investigabiles viæ ejus! quis enim cognovit sensum Domini, aut quis consiliarius ejus fuit? aut quis prior dedit illi, & retribuetur ei? Quoniam ex ipso, & per ipsum, & in ipso sunt omnia. Ipsi gloria in sæcula. Amen. Rom. XI.

(a) *Cibos comedo, quo pacto autem dividantur in pituitam, sanguinem, humorem, ignoro. Hæc quæ quotidie*

de niveau avec les plus ignorants. C'est même à mesure qu'on avance dans ses recherches que les ténèbres augmentent; plus on pénètre avant dans le sanctuaire de la nature, plus elle semble devenir secrète & vouloir repousser ceux qui l'approchent de trop près (a).

D. Les mystères doivent être obscurs, c'est leur essence; mais doivent-ils être contradictoires?

R. Les Philosophes anciens & modernes se sont vainement appliqués à trouver de la contradiction dans quelque mystère que ce soit. On trouve dans la nature & dans les démonstrations même métaphysiques & géométriques des apparences très-spécieuses de contradiction; nous osons dire que

comedentes videmus, ignoramus tamen; & Dei substantiam curiosè scrutamur. Chrysost. de incomp. Dei nat.

Demandez à Silva, par quel secret mystère,
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé?
Comment toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines.

Volt. Dites
sur la modeste

(a) *Hinc exoritur illa animorum in indagandis rebus naturæ perplexitas, mentisque stupor, quo percussa quantò in intimâ rerum indagine plus se profecisse ratio videt, tantò à veritatis limine remotiorem adhuc se esse deprehendit.* Kirch. M. S. — L'homme peut dire aujourd'hui comme du temps de Salomon: *Intellexi quod omnium operum Dei nullam possit homo invenire rationem, & quantò plus laboraverit ad quærendum, tantò minus inveniat.* Eccle. 3. — *Plurima enim super sensum hominis ostensa sunt tibi. Multos quoque supplantavit suspicio illorum, & in vanitate detinuit sensus eorum.* Eccle. 3. — *Mundum tradidit disputationi eorum, ut non inveniat homo opus quod operatus est Deus ab initio usque ad finem.* Eccle. 3.

la Religion n'en présente point de plus imposante. Par exemple, ou bien la matiere est divisible à l'infini, ou elle ne l'est pas? Qui oseroit révoquer en doute la vérité de cette proposition? Cependant il se présente contre l'une & contre l'autre alternative des difficultés qui ont toute l'apparence d'une contradiction formelle, & qui vont à faire conclure que la matiere est divisible à l'infini & qu'elle ne l'est pas. Le point indivisible, physique ou zénonique est rejeté aujourd'hui de tout le monde comme une absurdité manifeste. Mettez, par exemple, un grain de matiere indivisible pour la base d'un triangle, & des deux côtés de ce grain, placé au haut du ciel, tirez deux lignes qui se réunissent sur la terre: à chaque point de convergence les lignes divisent la base, qui par là sera divisée en une infinité de parties, toute indivisible qu'on la suppose. Si, au contraire, la matiere est divisible à l'infini, elle contient une infinité de parties divisibles, & dès-lors voilà l'*infinitum actu*, c'est-à-dire, un nombre auquel on ne peut rien ajouter, & dont on ne peut rien retrancher: autre absurdité égale à la première. — « Que

Pensées de
M. de Voltaire
P^{ag}. 4.

» de choses incompréhensibles n'est-on pas obligé
» d'admettre en géométrie? Conçoit-on deux
» lignes séparées seulement d'un pouce, qui s'ap-
» prochent toujours & ne se rencontrent jamais? »
C'est une réflexion que M. Hume exprime encore avec plus de force & d'étendue. « Jamais,
» dit-il, Prêtre, dans l'intention d'apprivoiser &
» de subjuguier notre raison rebelle, n'inventa des
» dogmes qui choquent davantage le sens com-
» mun, que le fait là Doctrine d'une étendue
» divisible à l'infini avec toutes ses conséquences,
» telles que tous les Géometres & les Métaphy-

Essai philos.
sur l'entende-
ment humain.
T. 2, p. 136.

« siciens les étalent si pompeusement & avec une
 « espèce de triomphe. » — Le rapport de la circon-
 férence de la roue avec le moyeu est d'une égale
 incompréhensibilité ; la circonférence ne peut être
 mûe d'un point sans que le moyeu le soit aussi ;
 d'où il paroît s'ensuivre évidemment que l'un est
 composé d'autant de points que l'autre, & delà
 que leur circonférence est égale. Il s'en faut de
 beaucoup que tout ce que le P. Boscovich & ses
 Partisans ont avancé là-dessus ait pu satisfaire un
 esprit garanti de la maladie des systèmes. — On
 démontre que la diagonale est incommensurable
 avec les deux côtés du quarré, & il est néanmoins
 impossible d'expliquer les raisons de cette incommensurabilité. — « Notre raison, dit un Géo-
 « metre, est réduite à d'étranges extrémités. La
 « raison nous démontre la divisibilité de la ma-
 « tière à l'infini, & nous trouvons en même
 « temps qu'elle est composée d'indivisibles. Hu-
 « milions-nous encore une fois, reconnoissons
 « qu'il n'appartient pas à une créature, quelque
 « excellente qu'elle puisse être, de vouloir con-
 « cilier des vérités, dont le Créateur a voulu lui
 « cacher la compatibilité. Ces dispositions nous
 « rendront plus soumis aux mystères, & nous ac-
 « coutumeront à respecter des vérités qui sont par
 « leur nature impénétrables à notre esprit, que
 « nous venons de trouver assez borné pour ne
 « pouvoir pas même concilier des démonstrations
 « mathématiques. » Parmi les choses, qu'après de
 longues réflexions on trouve enfin moyen d'ex-
 pliquer à un certain point, combien n'y en a-t-il
 pas qui à la première vue paroissent des absurdités
 révoltantes ? Qui diroit que le quarré de l'hypo-
 ténuse soit égal aux deux autres pris ensemble.

Elém. de
 Géom. par M.
 de Malezieu,
 p. 150.

quoique les bases de ceux-ci soient plus spacieuses que celles de l'hypoténuse? qui ne croiroit pas que le quarré de $4\frac{1}{2}$ est 18, puisque le quarré de 4 c'est 16?... Combien de vérités physiques paroissent contradictoires aux aveugles, quoiqu'ils jouissent comme nous des lumieres de la raison. Une superficie plate & unie qui représente des enfoncements, est pour eux une contradiction dans les termes. Un des grands adversaires de la Religion fait là-dessus une réflexion bien naturelle & bien juste. « Les aveugles-nés, dit-il, n'at-

» tachent aucune idée à la plupart des termes qu'ils

» emploient..... Un miroir est une chose incom-

» préhensible pour eux..... Si un homme qui

» n'a vu que pendant un jour ou deux, se trou-

» voit confondu chez un Peuple d'aveugles, il

» faudroit qu'il prît le parti de se taire, ou de

» passer pour un fou; il leur annonceroit tous les

» jours quelque nouveau mystere, qui n'en seroit

» un que pour eux, & que les esprits forts se

» sauroient bon gré de ne pas croire. Les défen-

» seurs de la Religion ne pourroient-ils pas tirer

» un grand parti d'une incrédulité si opiniâtre,

» si juste meme à certains égards, & cependant si

» peu fondée?... » Voilà donc la Physique, la Géométrie, la Métaphysique d'accord pour justifier les mysteres de la Foi, & pour essuyer les mêmes objections que les Incrédules font contre les dogmes de la Religion. Or si ma raison ne succombe pas à ces difficultés, si malgré son impuissance d'expliquer tout cela, elle ne s'avise néanmoins pas de nier l'existence de la matiere, de l'étendue, du cercle, &c. pourquoi ma confiance en la parole de Dieu, & mon acquiescement aux preuves de la révélation ne me feroit-il pas tenir la même

Did. Lettr.
sur les aveu-
gles; p. 12 &
suiv.

conduite en matiere de Religion? Pourquoi ne me croirois-je pas à l'égard de Dieu dans le même cas où est un aveugle-né à mon égard, où l'aveugle-né est à l'égard de l'aveugle qui a vu un jour ou deux? Y auroit-il plus de différence entre un homme & l'autre, en matiere de connoissance & de raison, qu'entre Dieu & l'homme?

D. Faut-il dire que les mysteres sont au-dessus de la raison, ou qu'ils sont contre la raison?

R. Sans parler des Incrédules qui trouvent les mysteres contradictoires à la raison, des personnes bien intentionnées ont fait des dissertations à perte de vue sur ces deux expressions: mais en vérité cela n'en valoit pas la peine. Quand on veut bien s'entendre, on s'épargne de longues discussions & de pénibles disputes sur des mots qui dérogent souvent à la dignité des choses. Les mysteres sont au-dessus de la raison ou contre la raison, comme les difficultés géométriques & métaphysiques, dont nous venons de parler. *Au-dessus de la raison*, parce qu'elle ne peut pas y atteindre; *contre la raison*, parce que leur obscurité & leur incompréhensibilité mortifie & chagrine la curiosité & la suffisance de cette raison. Ce qu'il y a d'incontestable, & ce que seul nous avons intérêt de décider, c'est que la foi des mysteres est absolument *selon la raison*, parce que la raison m'apprend qu'il est juste & sage de croire tout ce que Dieu m'enseigne; & que lorsque j'ai des preuves démonstratives que Dieu m'a enseigné telle ou telle chose, je ne dois plus écouter ma raison en tout ce qu'elle oppose à l'enseignement de Dieu. Voilà ce que la raison dépose contre elle-même. D'où je conclus que la Foi des mysteres est *selon la raison*.

D., Comment cette conclusion , qui paroît si juste , a-t-elle pu être rejetée par des hommes éclairés ?

R. Ceux qui l'ont rejetée avec le plus de dédain , l'ont reconnue dans des moments de calme & de raison : elle a paru très-sage à l'ennemi le plus acharné de la croyance des Mysteres , au Chef du parti philosophique ; que ses admirateurs l'écoutent & suivent l'importante leçon qu'il leur donne :

La raison te conduit : avance à sa lumière ,
Marche encor quelques pas ; mais borne ta carrière ;
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter ;
Là commence un abîme , il le faut respecter.

.....
Pourquoi donc m'affliger , si ma débile vue
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue ?
Je n'imiterai point ce malheureux Savant ,
Qui , des feux de l'Etna scrutateur imprudent ,
Fut dévoré du feu qu'il cherchoit à comprendre :

Il n'est pas possible d'avoir une idée vraie de la Nature , de la Raison , de la Religion & de Dieu , sans acquiescer à la sagesse d'un avis si salutaire. Un homme qui a écrit excellemment sur les droits & le ressort de l'esprit humain (a) , a bien montré combien il étoit raisonnable de respecter les bornes qui lui sont prescrites. « Les chaînes , » dit-il , qu'on lui donne ici sont aisées à porter , & » ne doivent paroître trop pesantes qu'aux esprits vains & légers. Je dirai donc au Philosophe : » Ne vous agitez point contre ces Mysteres que

(a) Le P. Guenard , *Discours sur l'Esprit philosophique* , couronné à l'Académie Française en 1755.

PHILOSOPHIQUE. 511

» la raison ne sauroit percer ; attachez - vous à
» l'examen de ces vérités qui se laissent appro-
» cher, qui se laissent en quelque sorte toucher &
» manier, & qui répondent de toutes les autres ;
» ces vérités sont des faits éclatants & sensibles
» dont la Religion s'est comme enveloppée toute
» entière, afin de frapper également les esprits
» grossiers & subtils. On livre ces faits à votre
» curiosité : voilà les fondements de la Religion ;
» creusez donc autour , essayez de les ébranler ;
» descendez avec le flambeau de la philosophie jus-
» qu'à cette pierre antique tant de fois rejetée par
» les Incrédules, & qui les a tous écrasés. Mais,
» lorsqu'arrivé à une certaine profondeur, vous
» aurez trouvé la main du Tout-Puissant qui sou-
» tient depuis l'origine du monde ce grand & ma-
» jestueux édifice, toujours affermi par les orages
» mêmes & le torrent des années, arrêtez-vous, &
» ne creusez pas jusqu'aux enfers. La Philosophie
» ne sauroit vous mener plus loin sans vous égarer :
» vous entrez dans les abîmes de l'infini ; elle doit
» ici se voiler les yeux comme le Peuple, & re-
» mettre l'homme avec confiance entre les mains
» de la Foi. »

§. I I.

D. Quel avantage le Chrétien retire-t-il de la foi aux mysteres de la Religion ?

R. La grandeur de Dieu, l'incompréhensibilité de sa nature, la profondeur de sa sagesse ; toutes les idées & tous les sentimens que nous avons de la Divinité sont confirmés par l'obscurité des mysteres. Un Dieu dont la nature & les ouvrages n'auroient rien que de subordonné aux lumieres de notre foible raison , seroit un être bien borné,

bien imparfait. Nous ne connoissons Dieu ; dit S. Augustin, que par l'impuissance où nous sommes de le comprendre (a). Dans l'examen des choses divines, ajoute S. Léon, nous n'approchons de la vérité qu'autant que nous découvrons l'impossibilité de les entendre parfaitement (b). Les Philosophes ont parlé sur cette matière comme les Saints.

Penf. Max. « Plus je m'efforce de contempler son essence infi-
Esp. de J. J. nie, moins je la conçois ; mais elle est, cela me
Rousseau. suffit : moins je la conçois, plus je l'adore. Je
« m'humilie, & lui dis : Être des êtres, je suis parce
« que tu es, c'est m'élever à ma source que de te
« méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma
« raison est de m'anéantir devant toi ; c'est mon
« ravissement d'esprit, c'est le charme de ma foi-
« blesse de me sentir accablé de ta grandeur. »

D. Comment la doctrine même des Incrédules nous ramene-t-elle à la croyance des mystères ?

L. 1, ch. 2, R. Le Chrétien compare les mystères de l'in-
art. 1. crédulité avec ceux de la Religion, il envisage la nature des uns & des autres, il pèse les motifs de croire les uns & les autres. Ici il ne voit que des difficultés telles qu'il en voit dans les choses mêmes naturelles, là il ne découvre que des contradictions, des absurdités monstrueuses ; ici il trouve les motifs les plus pressants de croire, les plus sûrs garants de la vérité ; là il ne voit d'autre guide que les caprices d'une imagination égarée,

(a) *Turn verò aliquid de Deo cognoscimus, cum ipsum comprehendere non possumus.* Augustin.

(b) *Nemo enim ad cognitionem veritatis magis propinquat, quam qui intelligit in rebus divinis, etiam si multum proficiat, semper sibi esse quod quaerat.* Leo, M. Serm. 9. de Nativ. Dom.

PHILOSOPHIQUE. 513

& les assertions gratuites d'un système éphémère. Dès-lors il ne peut, sans s'aveugler & se précipiter lui-même, balancer un moment sur le parti à prendre; il s'attache plus que jamais à la Foi qu'il professe, & bénit le Dieu de toute lumière d'avoir élevé cette barrière entre l'entendement humain & l'abyme de tous les doutes & de toutes les erreurs.

D. Quels sont les dogmes qui ont le plus révolté les Incrédules de tous les temps?

R. En cela, comme dans le reste de leur Logique, il y a souvent plus d'humeur que de raisonnement. On a ses goûts & ses systèmes pour attaquer les vérités comme pour défendre les erreurs. Dans la guerre contre la Foi, celui-ci s'est attaché à tel article, celui-là à un autre; selon que l'imagination s'est échauffée sur un sujet plutôt que sur un autre. En général, leurs efforts se sont réunis par préférence contre la Trinité, l'Incarnation, l'Eucharistie, le péché originel, la résurrection des morts, l'éternité des peines de l'enfer.

ARTICLE II.

La Trinité.

§. I.

D. SUR QUOI est fondé le reproche de contradiction que les Philosophes font à ce mystère?

R. Sur ce que nous reconnoissons une nature en trois Personnes. Pour que ce reproche fût fondé, il faudroit prouver que *nature & personne* sont synonymes. Bayle le dit, mais la preuve se fait encore attendre. C'est lui qui a poussé ce raisonne-

ment jusqu'à la contradiction; il nous dit que ces notions sont abstraites & obscures, & au même temps il décide qu'elles signifient évidemment la même chose. C'est là un bien autre mystère que celui de la Trinité. Pour se convaincre que ces mots ne sont rien moins que synonymes, il n'avoit qu'à jeter les yeux sur un arbre, & dire : *Voilà une nature qui n'est pas personne*. On trouvera les vraies notions de ces dénominations dans la Théologie du P. Petau. L. 4, de Trinit. c. 1. & seq.

D. Trois êtres & un seul être, n'est-ce pas là une contradiction formelle?

R. Il y a en Dieu trois êtres par la personnalité, & un seul par la nature. Si par *être* l'on entend une substance absolue, isolée, distinguée par sa nature de toute autre substance, il n'y a qu'un être en Dieu. Si par *être* l'on entend précisément *ce qui est*, il y a trois êtres en Dieu; trois êtres sous un certain rapport, par une certaine manière d'exister d'une même substance. Pourquoi disputer sur les mots, dit ici sagement le P. Petau, puisque nous expliquons la chose. *Quelle différence entre Être & Personne*, demande l'Auteur du Dictionnaire philosophique? Entre *être*, dans le premier sens, & une Personne divine, il y a la différence que nous avons dite; entre *être*, dans le second sens, & une Personne divine, il n'y en a aucune... Quant aux êtres créés, il y a aussi une grande différence entre *Être & Personne*. Toute personne est un être, mais tout être n'est pas une personne. Une pierre est un être, & n'est point une personne. Un être n'est pas toujours une substance; le son d'un instrument, la blancheur d'une muraille sont des êtres, puisqu'ils existent. Il faudra réciter le Dictionnaire, & expliquer la nomenclature.

L. 3. de Trin.
ab. p. n. 17.

nature universelle, pour régler les idées des raisonneurs. C'est un travail fort ragoûtant que la philosophie nous prescrit (a).

D. S'il y a en Dieu trois Personnes, il y a composition ; composition dans un être essentiellement simple, n'est-ce pas une contradiction palpable ?

R. Malgré la multiplicité des Personnes, la nature & la substance de Dieu est simple & indivisible. Pour qu'il y eût contradiction dans cette doctrine, il faudroit que la nature fût simple & composée. Les enfans des Chrétiens savent répondre parfaitement à tous ces fameux arguments des Philosophes.

D. Cet axiome : *Quæ sunt eadem uni tertio, sunt eadem inter se*, qui est la grande règle des Syllogismes, n'est-il pas contredit par la croyance de la Trinité ?

R. Le P. Petau a répondu à cette objection long-temps avant que Bayle ne songeât à la faire. Comme la nature des êtres créés est absolument incommunicable & bornée à une seule personnalité, un axiome inventé pour raisonner sur les créatures, ne peut convenir à la nature de Dieu. Si Bayle n'avoit d'autres règles pour raisonner que les adages de la vieille Philosophie, celui qui nous

(a) Un Écrivain dévoué à un parti ennemi de l'Eglise de Dieu, a joint ses efforts à ceux des Philosophes pour embrouiller toutes les idées que nous avons du mystère de la Trinité, & pour rendre intelligibles toutes les expressions qu'on emploie depuis tant de siècles pour régler sur cet article l'intelligence des Fidèles. Les vrais Savants ont aisément découvert le pédantisme de cet Enthousiaste : & les Chrétiens ont appris, par une nouvelle preuve de fait, que de l'hérésie à l'impiété, il n'y avoit qu'un pas à faire.

Alors on du Dogme théol. &c.

enseigne que rien ne se fait de rien, *ex nihilo nihil fit*, devoit le faire argumenter contre la création. . . . Il est évidemment contre l'essence de la créature d'être en tout lieu, d'avoir toujours existé, de tirer quelque chose du néant, &c. Il est donc ridicule, conclut le P. Petau, d'employer les notions que nous avons des choses créées contre une chose que nous soutenons être d'une nature toute différente, & de combattre la différence que nous établissons, par cette différence même (a).

2.^o Les Théologiens ne sont pas embarrassés à expliquer cet axiome dans un sens très-naturel & très-intelligible. Puisque le Critique emploie le style de l'Ecole pour combattre la vérité, il peut souffrir qu'on s'en serve pour lui répondre, & pour lui donner la distinction suivante : *quæ sunt eadem uni tertio, sunt eadem inter se in eâ ratione in quâ identificantur, concedo ; in aliâ, nego. In ratione naturæ eadem sunt inter se Pater, Filius & Spiritus, in ratione personæ non sunt eadem inter se, quia nec sunt eadem uni tertio* (b).

(a) *Itaque ridiculè disputat (Crellius) dum ex creatis substantiis exempla repetit quibus hoc ipsum labefacit quod aliter in Deo quàm in ipsis esse, in nostro dogmate ponimus. De Trin. L. 3, c. 9, n. 18.*

(b) Ceux qui veulent entrer dans un plus grand détail de difficultés & de réponses touchant le mystère de la Trinité, peuvent s'instruire dans l'excellent traité de M. Leibnitz : *Sacro-Sancta Trinitas per nova argumenta logica defensa* ; sans prétendre expliquer le mystère, ni le prouver par des raisons philosophiques, il s'attache seulement à montrer dans cet écrit que la saine logique, non-seulement n'est pas contraire, mais est encore très-favorable à cet égard à la foi des Orthodoxes.

§. I I.

D. N'est-on pas fondé à dire que la croyance de ce mystere n'est qu'un assemblage de mots, sans signification & sans liaison?

R. Pour cela il faut auparavant être fondé à dire qu'il n'y a pas de signification attachée aux mots *nombre, unité, nature, personne, puissance, amour, intelligence, Pere, Fils, Esprit, &c.* Il faut dire que tous les termes qui définissent la nature intime des êtres sont des mots sans idée, puisque cette nature est impénétrable à nos esprits: il faut ignorer que toute l'étendue de ce dogme est fixée avec une précision si exacte, qu'on ne peut rien dire de plus ou de moins, sans qu'on n'aperçoive l'écart; ce qu'on remarque sur-tout dans la doctrine lumineuse que la Théologie appelle *communication d'idiomes*. Si l'Hérétique veut se déguiser, s'il cherche à s'envelopper, je le poursuis dans tous ses faux-fuyants: je le serre de près, & je ne quitte pas prise qu'il ne se soit expliqué nettement pour ou contre la vérité révélée. La doctrine de la Trinité n'est donc pas un composé de mots, mais un assemblage de vérités bien exprimées, dont il résulte des idées précises, malgré la profondeur du mystere qu'elles représentent. — « Il ne faut pas demander toujours, » dit M. Leibnitz, ce que j'appelle des Notions » adéquates, & qui n'enveloppent rien qui ne soit » expliqué, puisque même les qualités sensibles, » comme la chaleur, la lumière, la douceur ne » nous sauroient donner de telles notions. Ainsi, » convenons que les mysteres reçoivent une ex- » plication; mais cette explication est imparfaite. » Il suffit que nous ayons quelque intelligence

Dise. sur
la conform.
de la foi avec
la raison.

518 C A T É C H I S M E

» analogique d'un mystère, tel que la Trinité &
 » l'Incarnation, afin qu'en les recevant nous ne
 » prononcions pas des paroles entièrement desti-
 » tuées de sens; mais il n'est pas nécessaire que
 » l'explication aille aussi loin qu'on pourroit le
 » souhaiter, c'est-à-dire qu'elle aille jusqu'à la
 » compréhension & au *comment*. »

§. I I I.

D. Le dogme de la Trinité est-il clairement énoncé dans les Ecritures?

R. Quoiqu'il soit marqué dans plusieurs passages de l'ancienne Loi, il ne paroît pas avoir été généralement connu des Juifs. Il se trouve dans les Livres du nouveau Testament exprimé de la manière la plus précise (a).

D. Est-il vrai qu'avant le Concile de Nicée ce dogme n'a pas été généralement reçu?

R. Pour se convaincre du contraire, il suffit de savoir que toutes les fois qu'on a formé quelque doute sur ce mystère, il s'est élevé un cri général

(a) *Baptizantes eos in nomine Patris, & Filii, & Spiritus sancti*, Matth. 28. — *Tres sunt qui testimonium dant in Cælo: Pater, Verbum, & Spiritus sanctus; & hi tres unum sunt*. 1. Joan. v. 7. Il est certain que ce passage n'a été omis dans quelques exemplaires, que par la faute des copistes trompés par la répétition des mots, *tres sunt qui testimonium dant*, qui commencent aussi le verset suivant, & qui ont fait passer le premier. — *Secundum præscientiam Dei Patris, in sanctificationem Spiritus, in obedientiam & asperisionem sanguinis Jesu Christi*. 1. Pet. 1, 2. — *Et statim ascendens de aqua vidit Cælos apertos, & Spiritum tanquam columbam descendantem & manentem in ipso; & vox facta est de Cælis: Tu es Filius meus dilectus*. Marc. 1, 10, 11.

dans l'Eglise pour en maintenir la profession. La condamnation des Cerinthe, des Sabellius, des Paul de Samosates en sont des monuments incontestables. S. Clément de Rome, S. Ignace au premier siècle, S. Irenée, S. Justin, Athénagore, &c. au second; S. Clément d'Alexandrie, S. Grégoire Thaumaturge, S. Cyprien, &c. ont parlé de la Trinité comme les Peres de Nicée (a).

D. D'où vient que quelques anciens Peres n'ont pas paru s'expliquer sur cette matiere avec l'exactitude qui regne dans les Ouvrages des Théologiens postérieurs?

R. Dans des choses aussi sublimes & aussi inaccessibles aux efforts de la raison, il est difficile d'assortir toutes les expressions à la nature du sujet. La foi de l'Eglise étoit constante, mais le langage n'étoit pas encore formé. Les notions attachées au mot de *substance*, de *personne*, de *nature* n'étoient point généralement les mêmes; or tandis qu'on ne convient pas de la signification des mots, on paroît penser différemment dans des choses où l'on est parfaitement d'accord (b).

D. Pourquoi le Concile de Nicée, en prononçant sur la divinité du Fils, n'a-t-il rien décidé sur celle du Saint-Esprit?

R. La divinité du Saint-Esprit n'étant ouvertement attaquée par personne, il étoit inutile de rien statuer là-dessus. Les Ariens ne croyoient peut-

(a) Voyez tous ces témoignages rassemblés dans la Préface du second Tome du P. Petau, de *Theolog. dogm.*

(b) Bullus, *Défense de la Foi de Nicée*. — Petau, de *Theolog. dogm. præf. in Tom. 2.* — Bossuet, *Sixieme Avertissement aux Protestants*. — Baltus, *Défense des Peres accusés du Platonisme*.

être pas plus la divinité du Saint-Esprit que celle du Fils, mais ils n'en parloient pas ; & dans un temps où l'on étoit d'une délicatesse extrême sur le choix des mots, il eût fallu que ce dogme fût traité avec des discussions que les Peres ne jugeoient pas à propos de multiplier dans les circonstances, & qui eussent pu faire naître de nouvelles querelles. La divinité du Fils, selon la remarque de S. Augustin, établissoit évidemment celle du Saint-Esprit. « Vous êtes persuadés, disoit ce Pere aux Ariens, que le Fils n'est pas plus Dieu que le Saint-Esprit ; il suffit donc de vous convaincre de la divinité du Fils pour vous obliger à reconnoître celle du Saint-Esprit (a). » Long-temps avant le Concile de Nicée on avoit opposé le dogme des trois Personnes à l'hérésie de Sabellius : ce dogme suppose assurément la divinité du Saint-Esprit.

S. I V.

D. Un mystere si profond & si incompréhensible ne semble-t-il pas obscurcir l'idée simple & naturelle d'un Dieu unique ?

R. Dieu étant tout infini & tout incompréhensible, il ne l'est pas plus en trois Personnes qu'en une seule, puisque l'infinité & l'incompréhensibilité ne sauroient être ni plus ni moins grandes de quelque façon qu'on les considère. Le Déiste comprend-il mieux la puissance de créer (b), la

(a) *Quem non saltem minorem Filio Deum vultis, quid Deum omnino esse non vultis, sufficit ut vos de Patre convincamus & Filio.* August.

(b) Presque tous les Déistes reconnoissent la création de la matiere. Nouvelle preuve que l'idée d'une matiere éternelle ne s'accorde pas avec l'idée de Dieu (ci-dessus p. 27.)

puissance d'anéantir, la conduite de la Providence dans le gouvernement du monde, comment Dieu est tout entier par-tout & dans tout, comment, tout spirituel qu'il est, & dégagé de toute substance terrestre, il gouverne un monde matériel, & donne le mouvement à tous les corps? Tout cela ne doit pas mieux l'accommoder que la Trinité des Personnes.

D. Dieu ne pouvoit-il pas dispenser les Chrétiens de la croyance de la Trinité, comme il en avoit dispensé les Juifs?

R. Pour cela il eut fallu aussi que Dieu se dispensât d'établir la Religion Chrétienne, puisque le mystère de la Trinité est la clef des autres mystères. Sans lui l'Incarnation ne pouvoit être révélée aux hommes, & le Christianisme seroit une chimère. Quand on raisonne sur ce que Dieu auroit pu faire & ne faire pas, & qu'en matière de Religion on substitue à la certitude des faits des suppositions philosophiques, faut-il s'étonner si on déraisonne, & si on ne dit que des misères?

D. Le dogme de la Trinité n'a-t-il pas produit un grand nombre de disputes & d'hérésies?

R. 1.^o L'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, la nécessité d'une Religion, la distinction du vice & de la vertu sont aujourd'hui des matières de disputes, sur lesquelles les Incrédules s'échauffent autant & plus que sur le mystère de la Trinité. S'il faut retrancher toutes les vérités qui trouvent des adversaires, il n'en restera pas dans le monde. — Nous avons déjà remarqué que l'on ne disputoit pas sur les mystères, parce qu'on les croyoit, mais parce qu'on ne les croyoit pas. Si Sabellius, Arius, Nestorius, &c. n'avoient point eu l'esprit de dispute & le goût des subtilités dialecti-

tiques, la Foi des Fidèles seroit restée en paix.

2.^o Si en Dieu il n'y avoit qu'une Personne, peut-être qu'on disputeroit davantage, & que les esprits contentieux s'accommoderoient moins de ce dogme que de celui de la Trinité. Les Juifs, qui ne reconnoissent pas la Trinité, ne peuvent expliquer un grand nombre de passages de l'ancien Testament, sur lesquels ils se tourmentent beaucoup. Philon dit que Dieu seul peut comprendre le sens de cette espece de consultation qu'on lit dans la Genèse : *Faciamus hominem ad imaginem & similitudinem nostram* (a). Quelques Auteurs ont observé que l'ignorance de ce mystère a produit plusieurs contestations, & un grand nombre d'erreurs parmi les Philosophes de l'antiquité. Ces raisonneurs ne pouvoient se figurer que Dieu, de toute éternité, ait pu être heureux sans rien produire, & sans chercher une diversion à sa solitude & à son prétendu ennui. Cette idée étoit ridicule sans doute, mais la connoissance de la Trinité les en auroit guéris; Aristote n'auroit point placé la complaisance de Dieu dans l'éternité du monde (b), ni Démocrite dans les courses continuelles après les atomes, ni Héraclide dans les différents plans de la création, ni Pythagore dans une multitude infinie d'amours transformés en une unité simple, ni Hermogene dans l'éternité d'une matiere préexistente, ni les Thalmudistes dans la production & l'anéan-

(a) *Hujus rei verissimam rationem Deum solum scire necesse est.* Lib. de mundi opif.

(b) Aristote, dit M. de S. Evremont, croyoit le monde éternel, parce qu'il lui sembloit impossible qu'un agent éternel fût demeuré si long-temps sans action. Il croyoit que cette ennuyante oisiveté étoit incompatible avec la perfection de l'Intelligence qui a fait le monde.

tissement successifs de plusieurs mondes. Toutes ces imaginations s'évanouissent par les leçons de la Foi, qui nous apprend que le Fils fait de toute éternité l'objet des complaisances du Pere, que le Saint-Esprit est le lien qui les unit, & en même temps une Personne subsistante; que, malgré l'unité de nature la multiplicité des Personnes forme en Dieu une espece de société essentielle, indivisible, ineffable, aussi intime que lui-même (a). Delà l'attachement que Platon a marqué pour ce dogme sublime, dont il paroît néanmoins n'avoir pas eu des idées fort précises (b).

ARTICLE III.

L'Incarnation.

D. BAYLE NE PROPOSE-T-IL PAS contre ce mystere un dilemme qu'il croit invincible?

R. Ce dilemme est d'un genre tout-à-fait particulier, & peut servir de modèle à ceux qui ont du goût pour le ridicule; cependant l'homme du

(a) *Dominus possedit me in initio viarum suarum, antequam quidquam faceret à principio. Delectabar per singulos dies, ludens coram eo omni tempore. Prov. 8. — In principio erat Verbum, & Verbum erat apud Deum, & Deus erat Verbum. Hoc erat in principio apud Deum. Joan. 1.*

(b) Le P. Bourdaloue, *Serm. sur la Trinité*, ne croit pas que Platon puisse avoir pris cette connoissance ailleurs que dans les Livres saints. Des Auteurs ont cru qu'avant l'arrivée du Messie, Dieu avoit laissé échapper un rayon de la lumière évangélique en faveur de quelques hommes privilégiés. Quelque chose qu'on puisse dire sur ce sujet, l'on ne dira rien de plus vain ni de plus faux que ce que quelques Philosophes ont imaginé sur la Trinité de Platon.

gros Dictionnaire en fait tant de cas, qu'il y applique ce vers de Virgile :

Dextrum Scilla latus, lævum implacata Charybdis obtinet.

Voyons s'il est inévitable de se jeter dans la gueule d'un de ces deux monstres. *Ou il est essentiel à un corps humain & à une ame raisonnable de constituer une personne, ou non. S'il est essentiel, l'Incarnation est impossible: s'il n'est pas essentiel, Dieu peut donc faire que je ne sois pas une personne humaine? peut-être suis-je un Ange?* Raisonnons d'abord dans le même goût. Ou il est essentiel à l'animal d'être raisonnable ou non. S'il est essentiel, le cheval est raisonnable : sinon, peut-être ne suis-je pas raisonnable? peut-être suis-je un cheval? . . . Ou il est essentiel à trois unités de constituer le nombre trois, ou non : s'il est essentiel, on aura beau leur joindre une nouvelle unité, elles ne formeront jamais le nombre quatre: s'il n'est pas essentiel, trois unités pourront faire le nombre six, vingt ou cent. A cette belle Logique, opposons une Théologie toute simple. Quand une ame raisonnable & un corps humain ne sont point unis à une Personne divine, il leur est essentiel de constituer une personne; & quand ils sont unis à une Personne divine, il ne leur est pas essentiel de constituer une personne. . . . Nous ne prétendons pas expliquer le mystère de l'Incarnation, mais seulement le mystère du redoutable dilemme. — Le doute de Bayle sur ce qu'il est peut-être Ange, est d'une sagesse admirable; un être intelligent peut-il ignorer ce qu'il est substantiellement? . . . Peut-être n'y a-t-il qu'une Personne divine qui puisse com-

pléter une nature étrangere; comme il n'y a, selon toutes les apparences, qu'une nature raisonnable qui puisse être ainsi complétée. Nous savons que, dans les temps d'ignorance, les Théologiens ont trop raisonné là-dessus, & discuté des suppositions absurdes; mais nous savons aussi qu'ils deviennent tous les jours plus retenus & plus sages.

D. Par le péché de l'homme, le Fils étoit offensé comme le Pere; pourquoi donc le Fils seul se charge-t-il de la satisfaction?

R. Prémontval promet de devenir Chrétien si on répond à cette objection, mais il assure qu'on ne dira jamais rien qui le satisfasse: il est donc inutile de le tenter; mais les simples Fidèles sont contents quand on leur dit que la satisfaction faite au Pere, est faite en même temps au Fils & au Saint-Esprit, puisqu'elle est faite au Principe d'où ils émanent; que, lorsque le Pere est glorifié, le Fils & le Saint-Esprit le sont aussi, puisqu'ils sont une seule nature avec le Pere; que lorsqu'un Roi de la terre est outragé par son Peuple, cet outrage peut se réparer par son Fils, au nom de toute la Nation, quoique l'insulte faite au Pere ait rejailli sur le Fils, qui par-là se fait aussi réparation à lui-même; que Jésus-Christ n'a pas satisfait selon sa Personne divine, mais selon sa nature humaine unie à sa divinité, & élevée par-là à un degré d'excellence qui égale la réparation à l'injure; qu'enfin toute la Divinité, comme dit S. Paul, a concouru à la réconciliation des hommes & à la destruction du péché (a). —

(a) *Deus erat in Christo, mundum reconcilians sibi.*
2. Cor. 5.

Mais pourquoi le Fils s'est-il plutôt chargé de réparer le péché des hommes que le Pere ou le Saint-Esprit? C'est là une autre question, à laquelle il seroit téméraire de vouloir donner une réponse décisive. Les saints Peres en ont apporté plusieurs raisons de convenance. Le Fils est le Verbe & la parole de Dieu, tout a été fait par lui, & c'est par lui que Dieu a voulu instruire & sauver les hommes. La réparation faite à la premiere Personne s'étendoit delà comme plus naturellement aux autres. Le Fils, image invisible & ineffable du Pere, dit S. Cyrille, a voulu réparer l'homme, image de la Divinité, dégradé par le péché (a), &c. En attendant qu'il en sache davantage, le Fidèle prudent & docile adore dans la lumière de sa foi le plus consolant de tous les mysteres, qui lui montre dans Dieu, son Créateur & son Libérateur, & qui par-là prévient tout partage dans sa gratitude & dans son amour (b).

A R T I C L E I V .

L'Eucharistie.

S. I.

D. NIER LA POSSIBILITÉ de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, n'est-ce pas nier la puissance de Dieu, & par-là Dieu même?

(a) *Ad nullum magis pertinere videbatur, Dei imaginem restituere, quàm ad eum qui est imago Dei invisibilis.*
Cyr. L. 1, in Joan.

(b) *Ne amorem divideret, idem factus est Creator & Redemptor.* Rich. Viët.

R. C'est la nier absolument, puisque c'est refuser à Dieu le pouvoir de détruire un morceau de pain, & de cacher un corps humain sous ses apparences.

D. Comment la Philosophie de Bayle combat-elle ce mystere si intéressant pour le Chrétien & si digne de sa foi ?

R. Il prétend, 1.^o que Jésus-Christ ne peut être présent dans l'Eucharistie, sans que les parties de son corps ne soient pénétrées les unes par les autres. 2.^o Que cette pénétration est impossible. 3.^o Qu'il répugne qu'un corps soit au même temps en deux lieux différents.

D. Comment prouve-t-il ces différentes assertions ?

R. Par sa méthode ordinaire : *Il est certain, il est évident, il répugne*, &c. Mais l'avantage qu'il y a de combattre ces sortes d'adversaires, c'est qu'il est aussi aisé de rejeter leurs décisions qu'il leur en coûte peu de les faire. 1.^o Il devoit montrer que Dieu dans toute l'étendue de sa puissance n'avoit d'autre moyen d'opérer ce mystere que la pénétration des corps ; & cette preuve quelle qu'elle pût être n'auroit point été approuvée des Naturalistes, qui savent que de très-grands arbres sont dessinés & arrangés dans des germes à peine sensibles aux yeux ; & qu'un point sensible en contient une infinité d'insensibles. Nous savons encore que les objets les plus étendus & les plus multipliés s'arrangent fort proprement sur la corioide, qui n'a qu'un demi-pouce de largeur. Les rayons de lumière renvoyés de toutes les parties d'une grande image se réunissent dans le point du foyer, sans se confondre, sans se mêler. Il a beau nous parler de point indivisible, qu'il nous prouve

qu'il y a des points indivisibles ; & qu'il prouve sur-tout que les Catholiques , par *particule sensible* , entendent un point indivisible.

2.^o Nous ne voyons pas que la pénétration des corps renferme aucune absurdité. Qu'on ne nous dise point qu'un corps pénétré dans toutes ses parties ne différerait pas d'un esprit. Tout ce qui a des parties, de quelque manière que ce soit, est bien loin d'être esprit.

3.^o Pourquoi un corps ne pourroit-il pas être à-la-fois en deux endroits différents ? Cela passe sans doute le pouvoir de l'homme , mais où est la raison qui rende ce prodige impossible à Dieu ? Le savant Leibnitz * ne voyoit pas là de contradiction. Le fameux Voet, Professeur & Ministre à Utrecht , n'en voyoit pas plus que lui. Ce n'est pas sans doute par zèle pour la Transubstantiation que ces Messieurs ont jugé de la sorte. Un aveugle-né ne conçoit pas mieux qu'une même chose paroisse dans plusieurs miroirs, que nous ne concevons l'existence d'un corps en plusieurs endroits. . . . Est-il plus contradictoire qu'un esprit soit en plusieurs lieux qu'un corps ? Dieu est tout entier en tout lieu. Il y a sans doute de la différence entre la nature de Dieu & la nature du corps humain ; mais cette différence ne fait rien du tout à l'affaire présente. L'infinité & l'immensité de Dieu ne peuvent autoriser une contradiction ; & s'il y en avoit dans l'existence d'une chose en plusieurs lieux, elle se feroit sentir à l'égard de la nature de Dieu, comme à l'égard des êtres créés, soit spirituels, soit corporels. . . . Il faut avouer que les Scholastiques, en traitant cette matière, ont quelquefois avancé des propositions ridicules. Ils ont dit, par exemple, que le même homme placé en deux endroits, pou-
voir

* *Essai théol.*
T. 1. *Disc.*
de la Confor-
mité de la
Foi avec la
raison, p. 21.

voit être sauvé & être damné à-la-fois, comme si la différence des lieux ôtoit l'unité de conscience, de volonté, de consentement. Mais faut-il rendre une vérité simple, responsable des imaginations dont les hommes l'ont départée? . . . Fut-il vrai qu'une seule & même matière individuelle ne peut être en deux lieux à-la-fois, le corps d'un homme, sans cesser d'être le même, pourroit encore être multiplié. L'Abbé de Lighac a fait là-dessus des réflexions fondées sur les notions générales du corps humain (a); M. Pluquet en a fait d'autres qui, pour ne pas être absolument satisfaisantes, ne laissent pas de montrer combien la doctrine de la Transsubstantiation est éloignée des absurdités qu'on lui impute (b). Il ne s'agit pas d'expliquer comment la chose se fait, mais de montrer qu'elle n'est pas impossible.

S. I I.

D. L'idée des accidents absolus ne répugne-t-elle pas à la saine Physique? Le moyen de concevoir des accidents sans substance?

R. La Foi, qui nous apprend la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, ne nous parle ni d'accidents absolus, ni d'illusions Carthésiennes, ni d'aucun autre système d'explication. La Foi est simple, mais les inventions des hommes sont très-composées. Au reste, ces différentes explications peuvent servir à tranquilliser des esprits

(a) *Présence corporelle de l'homme en plusieurs lieux, prouvée possible par les principes de la bonne Philosophie.* A Paris, chez Roset, 1764.

(b) *Mémoire pour servir à l'Histoire des égarements de l'esprit humain.* T. I. art. Berenger, seconde difficulté.

inquiets qui ne peuvent croire sans beaucoup raisonner sur ce qu'ils croient. Ceux qui ne s'accrochent pas des accidents absolus, goûteront peut-être mieux l'explication Carthésienne. Les plus sages diront simplement, que Dieu n'ayant pas voulu établir ce Sacrement de manière à nourrir plutôt une frivole admiration que la piété & la foi, il a fallu que toutes les apparences du pain subsistassent après comme avant la consécration ; & qu'en conséquence de cette volonté générale, il entretient ou reproduit tout ce qui est nécessaire à cet effet. Il y a dans la nature quelques phénomènes qu'on peut regarder comme des symboles de cette apparence. Le soleil paroît dans un miroir où il n'est pas ; la rose optique paroît dans le foyer de ses rayons où elle n'est pas ; dans les transmutations métalliques le fer succède au cuivre, l'étendue & la figure du fer subsistent après le changement (a) ; les pétrifications portent tout le dessein du bois que la pierre a remplacé. Sans doute que ces rapports ne sont pas exacts, mais ils peuvent servir à régler l'imagination dans une matière qui n'est point du tout de son ressort.

D. Comment pourra-t-on s'assurer du témoignage des sens, s'il faut croire le contraire de ce qu'on voit ?

R. Quand on est averti par l'autorité de Dieu, que c'est ici une simple apparence, il y a lieu de n'être pas trompé par les sens ; & quand cette autorité ne nous dit rien, on juge selon les sens.

(a) Nous sommes très-éloignés d'adopter les idées hermétiques des Alchimistes : nous nous arrêtons aux faits ; tout le monde connoît les effets du *teiment-wasser* dans les montagnes de la haute Hongrie.

Ce que Bayle disserte là-dessus, est une vraie puérilité, qui ne mérite pas une réponse plus étendue.

§. III.

D. Ne dit-on pas que le grave Philosophe de Genève a proposé contre la présence réelle, un argument neuf & invincible ?

R. Il suffit d'entendre cet argument pour se convaincre qu'il n'est ni neuf, ni invincible. « Si Jésus-Christ dans la dernière cène, a tenu son corps dans sa main, le tout est moindre que sa partie : or cela ne se peut, &c. » 1.° L'argument est si peu neuf, que l'idée dont il résulte à la première vue, est formellement exprimée dans un Cantique que l'Eglise chante depuis 500 ans, où il est dit que Jésus se portant dans ses propres mains, se donna pour nourriture à ses Apôtres. *Cibum turbæ duodenæ se des suis manibus.* Il ne falloit donc pas annoncer cette difficulté comme l'effort le plus heureux de la raison humaine contre ce mystère ; puisque, depuis tant de siècles qu'elle est connue de tout le monde, la foi de l'Eucharistie n'en a souffert aucun affaiblissement.

2.° Le tout ne peut être sans doute moins grand que la partie, quand ils existent tous les deux de la même manière, quand ils sont tous les deux dans leur état & leur étendue naturelle, dans le rapport & la proportion organique. Or ce n'est pas ici le cas, puisque Jésus-Christ dans l'Eucharistie, & hors de l'Eucharistie, existe d'une façon toute différente. . . Il n'y a qu'à considérer de sang-froid le vrai sens de cet axiome, pour se convaincre que ce n'est point ici le lieu de l'appliquer. Si le corps de Jésus-Christ reproduit & contenu dans sa main, étoit plus étendu dans

Une partie que dans le tout, il y auroit contradiction, & ce seroit le cas de dire que la partie est plus grande que le tout ; mais ce cas n'est point du tout le résultat de la doctrine Catholique sur la Transubstantiation. — Il est plus évident encore qu'une chose n'est pas plus grande qu'elle-même ; cependant une éponge dilatée est plus étendue qu'elle-même resserée : que cela arrive au même temps ou non, peu importe, la double existence ou bilocation d'une chose est une difficulté à part, nous avons vu ce qu'il en falloit penser. La même figure est au même moment petite & grande en différents miroirs. M. de Buffon remarque qu'il paroît aussi impossible à un aveugle de peindre le visage d'un homme dans la boîte d'une montre, que de faire tenir un boisseau dans une pinte.

Mét. natur.
T. 6. in-12.
p. 12.

§. I V.

D. N'est-ce pas une chose révoltante d'entendre dire que le pain se change en Dieu ?

R. Sans doute ; mais ce langage que les Philosophes nous prêtent, est le leur ; à qui s'en prendre s'ils disent des choses ridicules ? Les Catholiques croient que le pain est changé dans le Corps de Jésus-Christ, qui est après, ce qu'il étoit avant la consécration. Dieu ne se change en rien, & rien ne se change en Dieu, au sens que nos Philosophes nous objectent dans le dessein d'égarer les simples. L'immutabilité de Dieu est le premier article de notre Foi. . . . Encore un coup, le Dêiste qui professe sa toute-puissance, peut-il nier que Dieu puisse détruire une chose, & en cacher une autre sous la figure de celle qui n'est plus ?

D. Le Corps de Jésus-Christ, caché sous les especes du pain & du vin, n'est-il pas exposé à des profanations indignes de sa souveraine grandeur ?

R. Pas plus que sa Divinité, qui embrasse tout l'univers, qui est par-tout & dans tout. Pas plus que le soleil ne se salit en éclairant des objets souillés, ou des lieux infects. Les hommes sacrilèges se rendent sans doute coupables de profanation, mais leur crime n'a aucune influence sur le Corps de Jésus-Christ. On n'a qu'à lire les admirables expressions dont l'Eglise se sert pour exprimer l'état du Sauveur dans cet auguste Sacrement ; on trouvera plus de sens dans un seul verset du *Lauda Sion*, que dans toute la Logique des Philosophes Sacramentaires (a).

S. V.

D. A quoi sont réduits les Hérétiques qui refusent de reconnoître ce mystere ?

R. A douter de tous les dogmes de la Foi, & à ne pouvoir plus défendre contre les Sociniens la divinité de Jésus-Christ. Car si, malgré les décisions de l'Eglise universelle, la doctrine unanime des SS. Peres, la Tradition la plus claire & la plus fidèlement suivie, le consentement de l'Eglise orientale & occidentale, ils entreprennent de détourner à un autre sens les passages de l'Evan-

(a) *A fumente non concisus, non confractus, non divisus, integer accipitur. . . Nulla rei fit scissura, signi tantum fit fractura, quod nec status nec statura signati minuitur. . . Sumit unus, sumunt mille, quantum isti tantum iste, nec sumptus consumitur. Sumunt boni, sumunt mali, forte tamen inæquali, vite vel interitûs.*

Sermon sur
les difficultés
de la Reli-
gion.

gile, qui déposent en faveur de l'Eucharistie ; que diront-ils aux Sociniens, qui font la même chose touchant les preuves de la divinité de Jésus-Christ tirées de l'Ecriture (a) ? C'est là une de ces observations qui emporte le consentement de tout homme que l'esprit de parti n'a point aveuglé. Aussi n'y a-t-on jamais répondu. M. Saurin a cru pouvoir substituer à toute réponse une déclama-
tion, où il prétend que l'Eucharistie *éteint toutes les lumières de la raison*. Le pain, dit-il, *est anéanti, & les especes qui sont le pain même modifiées, subsistent*. Avant la consécration les especes sont le pain modifié, mais point après ; elles ne sont alors qu'une simple apparence, ou tout ce que vous voudrez les nommer, mais elles ne sont point du tout le pain modifié, puisqu'il n'y a plus de pain. Il est aisé de raisonner quand on se fait maître des principes, & qu'on prête à ses adversaires ce qu'ils n'ont jamais dit, ni songé à dire. Lorsque dans la cuprification dont nous avons parlé, le cuivre a remplacé le fer, la figure du fer subsiste ; la figure du fer c'est le fer modifié ; voilà donc le fer modifié sans fer, suivant le beau raisonnement de M. Saurin. . . . *Le Corps de Jésus-Christ*, continue le Ministre Calviniste, *ne peut être tout entier dans le Ciel & sur la terre sans contradiction*. Nous avons vu que Leibnitz & Voët se moquoient de cette prétendue contradiction. Dieu n'est-il pas tout entier dans le Ciel, & tout entier sur la terre ? Nous avons observé

(a) Voyez *La Perpétuité de la Foi*, T. 1, p. 47, 48, 50, &c. Il y a un petit Traité sur cette matière, intitulé : *Vel Christus est in Eucharistia, vel non est Deus*, publié par le Jésuite Caprinai, contre les Calvinistes de Hongrie.

que la distance du corps à l'esprit, quoiqu'immense, étoit ici pour rien. Les Calvinistes disent qu'ils mangent sur la terre le vrai Corps de Jésus-Christ qui est dans le Ciel : c'est là une contradiction d'une toute autre espèce ; aussi Bayle croir-il que cette doctrine auroit déplu à Averroës autant que celle des Catholiques (a)... *Enfin*, ajoute notre Prédicateur, *Jésus-Christ, selon les Catholiques, est un en nombre, & il est dans des particules sans nombre.* Hé-bien, Dieu est un en nombre, & il est dans tous les grains de fable qui sont sans nombre. La nature divine est une en nombre, & les Personnes, qui sont réellement cette même nature, sont trois en nombre. Nous attendons sur cela les éclaircissements des Ministres. Bayle, dans le très-impie article *Pyrrhon*, en avoit dit assez pour ôter à Saurin l'envie de faire comparaison entre les difficultés d'un mystère qu'il professe, & celles d'un mystère qu'il rejette. Il est à croire que si on avoit demandé bien sérieusement à ce Ministre, *Si Jésus-Christ étoit Dieu, il n'auroit osé répondre* (b).

(a) Il est certain que c'est là le vrai système des premiers Calvinistes. Leurs successeurs ont eu tort de se plaindre de cet aveu de Bayle. Le moyen de le nier, après que Beze, qu'on appelloit le Pape des Huguenots, & qui parloit au Colloque de Poissy en qualité d'Orateur & de Théologien de la Secte, avoit dit expressément qu'on recevoit le corps de Jésus-Christ qui est au Ciel, aussi véritablement que nous voyons le Sacrement à l'œil, le touchons à la main, & le mettons à notre bouche ?

(b) C'est ce que J. J. Rousseau nous apprend de tous les Ministres de la Réforme, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, Liv. 3, ch. 4, §. 2.

D. Quel jugement porte de l'Eucharistie le simple Fidèle, qui ne connoît rien à toutes ces contestations ?

R. Il n'en comprend & n'en sent que mieux toutes les ressources que renferme pour lui cet auguste Sacrement. Il voit la parfaite analogie de l'ancienne Loi avec la nouvelle : dans l'une & dans l'autre le sacrifice fait à Dieu, devient la nourriture du Peuple fidèle ; il voit reproduire la manne du désert, & dans la nécessité de voyager sur une terre d'exil, il trouve dans cet aliment céleste un Viatique solide & durable, qui le soutient jusqu'à ce qu'il arrive dans la région des vivants ; il voit l'accomplissement le plus littéral de la promesse faite par Jésus-Christ, de rester avec les hommes jusqu'à la fin des siècles (a) ; enfin, dit S. Jean Chrysostome, non-seulement il jouit de la satisfaction de voir son Sauveur, & de toucher, comme Luc. 8. la femme infirme dont parle l'Evangile, le bord de sa robe ; mais il le touche lui-même, le porte dans ses mains, & le place dans son cœur (b).

A R T I C L E V.

Le Péché originel.

§. I.

D. L'HOMME PEUT-IL pécher avant qu'il n'existe ? L'enfant qui naît six mille ans après

(a) *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi. Matth. 28.*

(b) *Et tu quidem vestimenta cupis videre : ipse verò tibi concedit non tantum videre, verum & manducare, & tangere, & intra te sumere. Chrysost. Hom. 60. ad Pop. Antioch.*

Adam, a-t-il pu consentir ou ne consentir pas à sa prévarication ? Comment un Dieu juste peut-il imputer un péché à ceux qui n'y ont eu aucune part ?

R. Quand on réfléchit sur toutes ces objections, on voit clairement qu'elles sont fondées sur l'équivoque du mot *péché*. Pour ne pas distinguer le péché originel d'avec le péché actuel, on se fatigue à raisonner à perte de vue sur un fantôme. Le péché originel est une disgrâce dans laquelle nous naissons, 1.^o parce que nous sommes enfants d'un Pere criminel, & dépouillés des avantages accordés à sa Personne & à ses descendants. 2.^o Parce que nos facultés ont été altérées & dépravées par cette privation, & par la grande révolution opérée dans Adam (a) ; par-là l'Image de Dieu a été défigurée, ce Maître de toute sainteté ne peut plus l'aimer ni y

(a) On lit là-dessus des réflexions fort raisonnables dans M. Nicole, *Instruc. sur le Symbole, seconde Inst. sect. 4, c. 2.* Il y a des Nations entières marquées par des qualités bonnes ou mauvaises qui s'y conservent & se propagent durant une longue suite de générations. L'amour de la vertu, ainsi que le libertinage, semblent être héréditaires dans certaines familles, & passent aux enfants, non-seulement par l'éducation & par l'exemple, mais encore par des dispositions naturelles qui naissent de la constitution physique. Sans doute que les idées & les sentiments des peres ne se communiquent pas aux enfants par *transfusion* ; mais, comme dans les premiers, l'habitude de penser, de réfléchir, de comparer, de sentir les effets du vice ou de la vertu, agit sur les organes, cette disposition agit sur ceux de l'enfant. M. Nicole observe que l'influence du premier Pere sur ses enfants fut d'une toute autre conséquence. Les germes renfermés dans une plante s'altèrent & se corrompent dès que la pourriture s'empare de la plante qui les produit.

faire la demeure. Dieu agit en quelque sorte comme un Peintre habile & jaloux de la gloire de son art qui, voyant un beau tableau gâté par la faute d'un valet infidèle, ne se contente pas de chasser le valet, mais ne soutenant plus la vue du tableau dégradé, l'éloigne de ses yeux & le place à l'écart. Nous avons tous les jours sous les yeux l'image de quelque péché originel dans les enfants des hommes coupables de crime d'état. Le sort constamment malheureux de certains Peuples, paroît être l'effet de quelque péché originel de ses Ancêtres (a). Nous voyons des bénédictions originelles comme des péchés originels (b); telle est la bénédiction donnée à Abraham, à Jacob, à David, &c.

D. Comment le péché originel peut-il adhérer à l'ame, qui est l'ouvrage de Dieu; ou bien au corps, qui n'est qu'un assemblage de matiere inerte & passive?

R. Le péché originel n'adhère ni à l'ame séparément, ni au corps; il adhère à l'ame unie au corps; parce que l'ame & le corps réunis, constituent la nature de l'homme qui est dans la disgrâce de Dieu pour les raisons que nous venons de dire.

S. I I.

D. Quelque explication qu'on puisse donner du péché originel, ne s'y trouve-t-il pas encore

(a) *Maledictus Chanaan, servus servorum erit fratribus suis. Genes. 9.*

(b) *Benedictio illius quasi fluvius inundabit. Quomodo cataclismus aridam inebriavit, sic ira ipsius gentes quas non exquisterunt eum, hæreditabit. Eccli. 32.*

PHILOSOPHIQUE. 539

des ténèbres qui fondent la nécessité de recourir à la Foi ?

R. Ces ténèbres, quelque épaisses qu'elles soient, ne peuvent cacher que la manière dont le péché originel nous est transmis, la nature de ce péché, & les vues de Dieu en le permettant; mais l'existence du péché est une chose incontestable, non-seulement aux yeux du Chrétien, mais encore aux yeux du Philosophe.

D. Comment le Chrétien se doit-il convaincre du péché originel ?

R. Toutes les preuves de sa Foi le ramènent à cette créance; tout ce qu'il voit dans les saintes Ecritures, tout ce qu'il apprend des vérités du Christianisme, supposent le péché originel. Douter de ce seul article, c'est ébranler le fondement de tous les autres.

D. La raison dépose-t-elle également en faveur du péché originel ?

R. Il n'est guère possible de se dissimuler les preuves qu'elle en fournit. Car comment concilier dans l'homme tant de grandeur avec tant de bassesse, son ardeur pour les vrais biens, son amour pour la vérité, l'estime qu'il fait de la vertu avec tant d'attachement aux faux biens, tant d'ignorance & de vices ? Comment comprendre que l'homme soit toujours ainsi en contradiction avec lui-même, s'il n'étoit pas survenu dans sa nature quelque dérangement considérable qui le porte sans cesse à ne pas faire, comme dit l'Apôtre, le bien qu'il veut, & à faire le mal qu'il ne veut pas. Si l'on ajoute à ces maux l'excès des infirmités & des misères auxquelles les hommes sont assujettis, qui pourroit expliquer, dit S. Augustin, le joug intolérable dont les enfants

Rom. vij, 7.

S. Aug. Lib.
V. cont. Ju-
lian. c. 83.

Sixieme Disc.
phil.

d'Adam sont opprimés? Comment croire qu'un Dieu bon & juste pût nous faire souffrir tant de maux, si le péché originel ne nous les avoit attirés? Un Philosophe sensuel a beau nous dire, qu'il ne voit pas grand mal dans le monde lorsqu'il se divertit à Londres ou à Paris. Ce n'est point dans un bal ni dans un opéra qu'on doit juger des malheurs de l'humanité.

D. Ne voit-on pas dans quelques climats heureux des Peuples qui semblent vivre dans l'état de pure nature? Tels sont, dit-on, les habitans de l'isle d'Otahiti, qui ne connoissent presque point la pudeur, & que des Philosophes regardent comme les hommes les plus heureux du monde?

R. Ce prétendu état de nature pure est l'état d'une vraie corruption & d'un débordement abominable des mœurs; si les Otahitiens & d'autres Peuples sauvages ne connoissent presque point la pudeur, c'est qu'ils ont appris à ne la respecter pas, & que les sentiments les plus naturels & les plus forts s'affoiblissent & se détruisent peu-à-peu par des impressions & des habitudes contraires. L'homme colérique ne connoît pas les charmes de la douceur, l'ivrogne le mérite de la tempérance, l'avare le bonheur de la médiocrité, l'orgueilleux les douceurs d'une vie sans prétentions; il faudra conclure que ces vices forment l'état de pure nature, & que ce que ces hommes vicieux ignorent, est une invention humaine, un fruit de l'éducation. Il est bien humiliant de raisonner avec des gens qui vont chercher le bonheur chez des Peuples sauvages, efféminés, abrutis par l'ignorance, la débauche & le crime.

D. Dieu n'auroit-il pas pu, indépendamment d'aucun péché, assujettir l'homme aux passions, aux douleurs & à la mort?

R. Il est certain que Dieu pouvoit créer l'homme sans la grace sanctifiante, qui est un don tout surnaturel, & sans aucun droit à la béatitude surnaturelle, qui consiste dans la vue & la possession de Dieu, parce que rien de tout cela n'est dû à l'homme considéré selon sa nature. Il est encore vrai qu'indépendamment d'aucun péché, Dieu pouvoit le créer sujet à la concupiscence, à l'ignorance, aux maladies & à la mort, parce que tous ces maux sont des suites naturelles de l'humanité; & c'eût été là ce que les Théologiens appellent l'état de *pure nature*, où l'homme, laissé dans sa condition naturelle, eût été abandonné à toute la foiblesse, & à toutes les infirmités de sa nature, & dans lequel il eût pourtant reçu de Dieu les secours naturels nécessaires pour remplir ses devoirs, & mériter une récompense proportionnée à son état & à ses mérites.

D. Puisque Dieu pouvoit, indépendamment d'aucun péché, assujettir l'homme à toutes les misères humaines dans un état de *pure nature*, comment la raison est-elle forcée, par la considération de ces misères, de reconnoître l'existence d'un péché originel?

R. C'est que les misères auxquelles tout le genre-humain est réellement assujetti, sont beaucoup plus grandes sans comparaison qu'elles n'eussent pu l'être dans un état de *pure nature*, où l'homme ne seroit pas né pécheur : car, dans cet état, la justice & la bonté du Créateur eussent exigé de lui qu'il n'eût pas exposé l'innocence & la vertu de l'homme à des mouvements de concupiscence, aussi violents que ceux auxquels le péché nous a assujettis, & qu'il ne l'eût pas abandonné à des douleurs, à des maux de toute espèce, & à des

malheurs aussi grands que ceux que nous éprouvons en conséquence du péché originel. C'est la pensée de S. Augustin, que nous venons de rapporter.

D. Quand même l'homme se seroit maintenu dans l'obéissance dûe au Créateur, n'auroit-il pas été réduit à souffrir beaucoup dans une terre où les peines sont inevitables? dira-t-on que l'homme innocent auroit été un

Roi fainéant;

Sixieme Disc. Se contemplant à l'aise, admirant son néant?
phil.

R. Il ne faut pas juger par l'état actuel de la terre, de ce qu'elle étoit dans les premiers jours de son existence. Il est certain, par l'Ecriture & par la Tradition générale de toutes les Nations, que la malédiction prononcée contre l'homme a enveloppé tout ce qui lui appartenoit, & le globe même qui fait sa demeure. Cette malédiction est allée en croissant jusqu'au déluge (a), & ce terrible événement en fixa enfin les effets en les portant au point de dévastation & d'altération où nous les voyons. La terre frappée de tant de coups, a souffert dans elle-même & dans plusieurs de ses productions des changements assortis à l'état & aux besoins de l'homme condamné à une vie pénible (b). Nous avons déjà observé que S. Pierre re-

Et-dessus
p. 273.

(a) Après la premiere malédiction donnée à la terre, il est dit encore à Cain: *Cum operatus fueris, non dabit tibi fructus*. Gen. 4. Il paroît, par différents autres passages, que le premier état de la terre a souffert des altérations successives. De là l'idée de l'âge d'or, d'argent, de fer, chez tous les Peuples.

(b) On peut consulter l'*Histoire naturelle* de la terre par Woodward, 2. part. p. 66 & suiv. Malgré quelques

gardeait la terre après le déluge comme une nouvelle terre. S. Paul nous représente toute la nature comme déplacée & affligée d'avoir perdu sa première situation, qu'elle espéroit de reprendre lorsque l'homme, reproduit de ses cendres, recouvrera le don de l'immortalité (a). — Un travail modéré & adouci par la fidelle correspondance d'un sol fertile, auroit occupé les forces & l'activité de l'homme innocent. C'est M. de V. qui en fait un *Roi fainéant*, l'Ecriture ne nous apprend rien de semblable. C'est une témérité, & de plus une grande foiblesse d'esprit de prononcer définitivement sur ce que nous aurions été à tous égards dans l'état d'innocence, de détailler tout ce que nous aurions fait, & tout ce que nous n'aurions pas fait. Si quelques Théologiens ont perdu beaucoup de temps dans la discussion de ces hypothèses, pour ne nous donner que les fruits d'une imagination inquiète; il faut les plaindre, & ne les point imiter.

D. Pourquoi des preuves si simples & si convaincantes du péché originel ont-elles échappé aux Sages du siècle?

R. Quand ils ont voulu voir clair, ils les ont vues comme les autres. Cicéron, dans son *Hortensius*, rapporte le sentiment des Anciens qui croyoient que nous naissions si foibles & si cor-

erreurs découvertes dans la Physique de cet Auteur, & la critique amère que M. de Buffon en a faite, on ne peut qu'applaudir à ses observations sur cette matière

(a) *Expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat. Vanitati enim creatura subiecta est non volens . . . ipsa creatura liberabitur à servitute corruptionis . . . scimus enim quod omnis creatura ingemiscit & parturit usque adhuc.* Rom. 8.

rompus, pour expier des crimes commis par nos
ames, avant qu'elles n'eussent été unies aux
corps (a). Pline le Naturaliste considérant l'état
de l'homme, se demandoit si c'étoit donc un pé-
ché que de naître (b). Un Poëte Païen trouvoit un
mystere inexplicable dans les contradictions & les
efforts opposés de sa volonté (c); un autre admiroit
son éloignement de ce qui est juste, & son attache-
ment aux choses défendues (d), & attribuoit ce
désordre à un défaut de santé de l'ame, à une es-
pece de violence opposée aux droits de la raison &
aux règles de la félicité (e); Platon est celui de
tous les Païens qui a parlé le plus amplement &
le plus distinctement du péché originel. Ses Livres
sont remplis de témoignages rendus à cette grande
vérité: « Autrefois, dit-il, ce qui participe en
nous à la nature divine avoit pendant un temps
conservé toute sa vigueur & sa dignité, mais
l'inclination vicieuse de l'homme mortel a pris
enfin le dessus au grand préjudice du genre-
humain; delà sont venus tous les maux qui

(a) *Ob aliqua scelera suscepta in vitâ superiore pœna-
rum luendarum causâ nos esse natos.* Cic. in Hortensio.
citât. ab Aug. contra Julian. L. 4, c. 15.

(b) *Animal cæteris imperaturum à suppliciis vitam aus-
picatur, unam tantum ob culpam, quia natum est.* Hist.
nat. L. 7.

(c) *Odi & amo, quare id facio, fortasse requiris?
Nescio, sed fieri sentio & excrucior.* Catul.

(d) *Quod licet, ingratum est: quod non licet, acrius
arrit.* Ovid.

(e) *Excute virgineo conceptas pectore flammæ,
Si potes, infelix. Si possem, sanior essem:
Sed trahit incautam nova vis.* L. 8. Metam.

l'ont

« l'ont affligé (a). Ailleurs il dit que la nature & les facultés de l'homme ont été changées & corrompues dans son chef dès sa naissance (b). » Enfin il semble avoir entrevu le remède que Dieu destinoit aux malheurs de l'homme, comme nous l'avons déjà observé. Il ajoute dans un autre endroit qu'après cette catastrophe le monde eût été la proie de la confusion, si Dieu ne l'avoit conservé (c). Timée de Locres, célèbre Pythagoricien, s'exprime dans les termes suivans : « Nous apportons le vice de notre nature, de nos Ancêtres, ce qui fait que nous ne pouvons jamais nous défaire de ces mauvaises inclinations qui nous font tomber dans le défaut primitif de nos premiers parents (d). » Les trois âges d'or, d'argent & de fer, reconnus de toute l'antiquité, marquent visiblement l'état d'innocence, l'état de l'homme jusqu'au déluge, & les temps qui suivirent. La croyance des trois états, d'innocence, de péché, de rédemption, a été reçue chez toutes les anciennes Nations; les Grecs, les Egyptiens, les Perses, les Indiens, les Chinois (e). Les Turcs professent très-distinctement la doctrine du péché originel (f), quoiqu'ils y aient mêlé un grand nombre de fables.... Bayle, toujours en guerre avec

L. 3, ch. 2.
S. 1, P. 215.

(a) Plato, in Critia. Argum. p. 106 & 121 ad finem Dial. edit. Lausan. 1578.

(b) Plato, in Timeo. Oper. T. 3, p. 98.

(c) Politic. p. 251, in Argum. & 273 Dial.

(d) De nat. mundi. Plat. oper. T. 3, p. 105.

(e) Voyez le Discours de Ramsay sur la Mythologie; 2. part. p. 88, 108, 120, 127, 135.

(f) Voyez la Bibliothèque Orientale d'Herbelot au mot Meriam, p. 583. — Maracci Prodrum. ad refut. Alcor. part. 4.

le Christianisme, rend quelquefois les armes à son ennemi, & professe les vérités qui prêtent le plus aux raisonnements de l'incrédulité : « L'histoire, » dit-il, est le récit des malheurs & des crimes » des hommes. Il n'y a point de Ville sans Hôpital ni potence, parce que l'homme est malheureux & méchant ; mais pourquoi les Païens n'avoient-ils rien de bon à dire sur cela ? ce n'est que par la révélation qu'on peut s'en débarrasser ? » Voltaire nous apprend la même chose : s'il s'égare comme Bayle, qu'il admire, souvent il

Pensées de
M. de Voltaire.
P. 15.

revient, comme lui, sur ses pas. « Nous avouons, » avec toute la terre, qu'il y a du mal sur la terre » ainsi que du bien ; avouons qu'aucun Philosophe » n'a pu jamais expliquer l'origine du mal moral » & du mal physique. Disons que la révélation » seule peut dénouer ce grand nœud que tous » les Philosophes ont embrouillé. . . . C'est le seul » asyle auquel l'homme puisse recourir dans les ténèbres de sa raison & dans les calamités de sa nature foible & mortelle. » Rien ne prouve mieux ces ténèbres que les variations de ce Poète philosophe sur l'état de l'humanité. Tantôt il trouve que tout est mal (a), & tantôt que tout est bien (b). La raison, aidée de la révélation, m'apprend que tout n'est pas bien, & que tout n'est pas mal ; qu'il y a du bien & du mal : mais plus de mal qu'il n'y en auroit si l'homme n'étoit point disgracié & déchû de sa félicité primitive. En approfondissant les raisonnements des Manichéens, des Partisans de la Métempsychose, des Fatalistes, des Epicuriens en

(a) Poëme sur la ruine de Lisbonne, &c. — *Candide* ou l'Optimisme, &c.

(b) 6^{me} Discours philos.

P H I L O S O P H I Q U E. 547

tant qu'ils rejettent une providence, &c. on verra que ces erreurs ont pris leur source dans l'ignorance ou le désaveu du péché originel. Un mystère qui en explique beaucoup d'autres, qui sans lui resteroient dans une nuit profonde, est d'une croyance bien raisonnable & bien avantageuse à la paix de l'esprit. Si ce mystère n'existoit pas, les Philosophes prétendroient qu'il doit être (a).

D. Ces réflexions ne devroient-elles pas mettre le dogme du péché originel à l'abri de toute contestation ?

R. Prenez, dit S. Augustin, avec les Incrédules, tel biais qu'il vous plaira, accordez-leur ceci, *L. de agone christiano.* déportez-vous de cela, supposez le contraire de ce qui est, & mettez les choses dans l'état où ils prétendent qu'elles devroient être ; ils ne seront pas plus contents qu'auparavant, ils trouveront de nouvelles objections, & les difficultés deviendront plus fortes. De quelque manière que Dieu eut arrangé les choses, les Philosophes ne pouvoient rester en arrière. *Si aliter fecisset, similiter vestrae stultitiæ displiceret.* Cette observation de S. Augustin est le résultat de l'expérience. Elle est applicable à toutes les difficultés de la Religion ; ce Pere l'avoit trouvé dans l'Evangile (b).

(a) V. de solides réflexions sur ce sujet dans l'*Ami des Hommes*, 3^{me} part. Traité de la popul. ch. 6.

(b) *Cui similes dicam homines generationis hujus ? & cui similes sunt ? Similes sunt pueris sedentibus in foro & loquentibus ad invicem & dicentibus : cantavimus vobis tibis & non saltastis : lamentavimus & non plorastis, &c.... & justificata est sapientia à filiis suis. Luc. 7. — Ut justificeris in sermonibus tuis, & vincas cum judicaris. Psal. 50.*

D. La doctrine du péché originel étoit-elle établie chez les Juifs ?

R. Quoique les Juifs d'aujourd'hui, devenus ignorants au prodige, semblent ne reconnoître d'autre effet du péché originel que les malheurs de l'homme ; il est certain que leurs ancêtres ont été instruits de ce dogme comme les Chrétiens. On en trouve dans l'Ecriture des preuves sans réplique (a). Le Thalmud en parle très-clairement ; & quoique ce Livre soit rempli de fables, il renferme plusieurs anciennes traditions : ses Auteurs ont sans doute connu la croyance générale de la Nation. Le quatrième Livre d'Esdras renferme quelques passages remarquables qu'on peut regarder comme une petite Théologie du péché originel (b). Il est vrai que ce Livre n'est pas canonique, mais il est dépositaire des sentiments des anciens Juifs. On peut consulter sur ce sujet l'Ouvrage de Pierre Galatin, de *Arcanis catholicæ veritatis*. L. 6, c. 1, a. 10.

(a) *Quis potest facere mundum de immundo conceptum semine? Nonne tu qui solus es? Job. 14. — Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum: & in peccatis concepit me mater mea. Psal. 50. Voyez une excellente Dissert. de M. Bosluet sur ce Passage. Dissert. 7^e sur les Pseaumes.*

(b) *Cor enim malignum bajulans primus Adam, transgressus & victus est, sed & omnes qui de eo nati sunt. Et facta est permanens infirmitas & lex cum corde populi, cum malignitate radice; & discessit quod bonum est, & mansit malignum. 4. Eisd. 3. Quoniam gramen seminis mali seminatum est in corde Adam ab initio: & quantum impietatis generavit usque nunc, &c. Ib. c. 4. O tu quid fecisti Adam? Si enim tu peccasti, non est factus solius tui casus, sed & nos qui ex te advenimus, &c. Ib. c. 7.*

D. Par quel moyen les Juifs & les Gentils se purifioient-ils de la tache du péché originel, avant l'arrivée de Jésus-Christ ?

R. Quoique les Théologiens ne soient pas d'accord dans la détermination de ce moyen, les uns assignant la circoncision, & les autres la rejetant pour des raisons qui nous paroissent solides, il est indubitable que Dieu avoit agréé quelque rit qui fût le prélude du baptême, & qui en prévint les effets; mais il peut se faire que ce rit ne fut pas exclusivement déterminé; peut-être une prière faite sur les enfants, une offrande, un sacrifice fait en leur nom, une présentation au Temple, la marque de la lettre Thau (a), la circoncision, &c. pouvoient-ils indifféremment avoir cet effet par l'intention de ceux qui les employoient. Quoi qu'il en soit, il paroît que les Juifs ont su que le baptême remplaceroit le rit qui expioit chez eux le péché originel; on peut même croire, sur un passage d'Ezéchiel, qu'ils avoient une espece de baptême figuratif qui anticiroit en quelque sorte sur le Baptême de Jésus-Christ (b); l'idée qu'ils avoient du Messie renfermoit un baptême solennel & souverainement efficace, qui devoit purifier les hommes, comme on voit par le Chapitre treizieme du Prophete Zacharie. Delà vient qu'ils demandoient à S. Jean-Baptiste : Pourquoi baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Élie son Précurseur, ni

(a) Voyez le chap. ix. d'Ezéchiel. Cette lettre imitoit la figure de la Croix. Il y a sur cette matiere des observations savantes & curieuses dans les *Mœurs des Américains, comparées avec les mœurs des premiers temps*, par le P. Lafiteau, T. 1, p. 443.

(b) *Quando nata es, in die ortus tui... aqua non est lota in salutem, nec sale condita.* Ezech. 16.

ce Prophète que nous attendons depuis tant d'années pour nous baptiser (a) ?

§. I V.

D. Le baptême n'est-il pas un rit religieux imité des Païens ?

R. Avant que d'avancer un propos de cette nature, nos Philosophes doivent renverser toutes les preuves du Christianisme : tandis qu'elles subsisteront, les gens instruits ne verront dans cette idée qu'une imagination aussi frivole qu'impie. S'il y a eu, & s'il y a encore des ablutions chez différents Peuples de la terre, c'est que ces Peuples ont été persuadés que l'homme étoit coupable, & que l'ablution du corps étoit une expression naturelle de la purification de l'ame, & de la nécessité de mener une vie exempte de souillure. Mais aucun Peuple n'a attribué à ces ablutions les vertus du baptême. On se lavoit chez les Juifs, on purifioit tantôt le corps, tantôt les habits ; mais le Sacrement de régénération n'étoit certainement pas établi chez eux. Lorsque S. Jean prêcha la pénitence, il institua une sorte de baptême beaucoup moins parfait que celui de Jésus-Christ, la cérémonie de Jean promettoit ce que le Sacrement de Jésus-Christ exécutoit. Jésus-Christ ne pouvoit rien prescrire dont l'exécution fût plus aisée & la matière plus universellement répandue ; quelques paroles & un peu d'eau. Tout autre rit eût été moins expressif, & moins mesuré sur l'étendue du besoin. Tout signe est indifférent par lui-même ;

(a) Joann. 1. 25. *Quid ergo baptizas si tu non es Christus, neque Elias, (Joannes-Baptista, in spiritu & virtute Elias) neque Propheta (ille Propheta? ὁ Προφητης, de quo Deuter. 18, in Lege & Prophetis promissus?) Vide Enn. Sa. Mariana, &c. in cap. 1. Joann.*

P H I L O S O P H I Q U E. 151

c'est l'objet ou le motif qui le rendent saint ou impie; & dès que Dieu a attaché sa grace à un signe, il est alors une source de salut. On se prosterne dans tous les Temples du monde, il ne s'agit que de savoir devant quel Être on doit se prosterner. Les paroles qui accompagnent le baptême & qui le constituent, le distinguent essentiellement de tous les usages des Nations, en font exclusivement le Sacrement des Chrétiens & de la régénération des hommes à la grace.

S. V.

D. Quelque aisée que soit l'administration du baptême, n'est-il point absolument hors du pouvoir des enfans qui meurent sans l'avoir reçu, & n'est-il pas contraire aux attributs de Dieu de réprover des hommes pour n'avoir pas été purifiés par un moyen qu'il leur étoit impossible d'employer?

R. 1.^o Pour se convaincre que le sort des enfans morts sans baptême n'est pas celui des adultes qui ont abusé de leur liberté & de la grace, il n'y a qu'à lire les motifs du jugement de Dieu contre les réprouvés; on verra que les enfans n'y sont pas compris (a): quel que soit leur état, & quelque peine qu'ils puissent en avoir, ils ne sont pas assez malheureux, dit S. Augustin, pour ne regarder pas l'existence comme un bienfait (b). S. Thomas,

(a) *Discedite à me maledicti in ignem æternum.... esurivi enim & non dedistis mihi manducare, &c. Matth. 24. Quantum glorificavit se & in deliciis fuit, tantum date illi tormentum & luctum; Apoc. 18.... Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi, ut referat unusquisque propria corporis, prout gessit in suo corpore, sive bonum, sive malum. 2. Cor. 5.*

(b) *Non dico parvulos sine Christi baptismo morientes*
M m iv

351 C A T É C H I S M E

S. Grégoire de Nazianze, S. Grégoire de Nisse, &c. ont établi la même doctrine (a). S'il y a des Théologiens qui pensent autrement, c'est un sentiment particulier, qui n'est rien moins qu'une décision de l'Eglise : ils s'engagent sans doute à le concilier avec les notions que nous avons de la Divinité.

2.^o Ces enfants ne sont pas aggrégés au nombre des Elus, ils sont exclus du Royaume des Cieux ; mais Dieu est-il injuste pour ne pas leur donner ce qui ne leur est dû à aucun titre ?

3.^o Promettre aux descendants d'un Ministre disgracié la restitution de ses biens, sous une condition que la négligence ou l'infidélité des parents ne remplit pas, & qui est quelquefois empêchée par des agents naturels, liés à la marche générale du monde, toujours préférable au bien du particulier ; c'est l'effet d'une grande clémence, bien loin d'être une injustice. On peut voir d'excellentes réflexions sur cette matière dans le second Livre de la *Vocation des Gentils* attribué par quelques-uns à saint Léon, & par d'autres à saint Prosper, qu'on plaçoit autrefois entre les Ouvrages de saint Ambroise (b).

tantâ pœnâ plecendos esse, ut eis non nasci profuisset. L. 1 in Julian. c. 8.

(a) S. Thomas in 2. d. 33. q. 2. 2. 2. — Greg. Naz. Serm. in sac. lavacrum. — Greg. Niss. orat. de infant.

(b) *Providentiâ quidem pari & bonitate generali, sed multimodo opere, diversâque mensurâ . . . nemo autem purgaretur non innocens nasci, nisi etiam talibus esset noxium non renasci. . . . cujus sententiæ rigor dum etiam circa tales non resolvitur, quam magnum illud peccatum fuerit, demonstratur. . . . de immaturitate verò mortis non est ratio conquerendi, cum semel in naturam nostram per peccatum ingressa mortalitas obnoxium sibi omnem vitæ nostræ sœciet*

ARTICLE VI.

La Résurrection des Morts.

§. I.

D. QUEL RAPPORT la résurrection des morts a-t-elle avec les autres articles de la Foi Chrétienne ?

R. Ce dogme est tellement lié avec celui de l'immortalité de l'ame, que les adversaires de l'une ont toujours combattu l'autre, & qu'il a toujours paru suffisant d'en établir un pour les établir tous les deux. C'est sans doute pour cela que les Incrédules de tout temps se sont si fortement élevés contre la foi de la Résurrection : car, selon la remarque de S. Augustin, il n'y a point d'article de la croyance Catholique qui ait été combattu avec

diem. Effet enim quoniam secundum aliquem modum immortalis dici homoposset, si esset tempus intra quod mori omnino non posset . . . non autem latet, quantum cordibus fidelium desidia gigneretur, si in baptisandis parvulis nihil de cuiusquam negligentia, nihil de ipsorum esset mortalitate metuendum . . . hæc verò tam inamissibili felicitate infantium vehementissime opinio illius roboraretur erroris, qui gratiam Dei secundum merita hominum dari, audet contra fidem Catholicam prædicare. Videretur quippe inculpabili innocentie hoc tota æquitate deberi, ut neminem eorum adoptio præteriret quos nullus reatus perfringeret . . . nunc autem occultè quidem Dei dispositione sed iustè sic ostenditur, & quid conferat gratia, & quid prævaricatrix mereatur natura, ut nec contra donum eleveetur superbia, nec contra periculum cesset industria, &c. L. 2. de vocatione Gentium.

tant d'acharnement (a). Spinoza assurait que s'il pouvoit se persuader la résurrection d'un mort, il déchireroit son système (b). Les Apôtres au contraire, par la même raison & dans la vue d'une conséquence toute opposée, faisoient de la résurrection des morts le sommaire de leur prédication, & le but des espérances du Chrétien. Presque toutes les fois qu'ils parlent de Jésus-Christ, ils l'annoncent comme le Juge des vivants & des morts ; & le Sauveur lui-même renvoie sans cesse les hommes à ce redoutable jour de la résurrection, qui est celui du jugement universel.

§. I I.

D. Quelles difficultés les Incrédules opposent-ils à la résurrection des morts ?

R. Quelques-uns disent que les corps ne peuvent ressusciter, parce qu'ils sont composés d'une matière passagère qui passe dans plusieurs corps, & ne se fixe à aucun. D'autres font des suppositions où ils imaginent que des Antropophages, nourris de corps humains, ne peuvent ressusciter sans que les mêmes corps ne ressuscitent deux fois. Plusieurs prétendent que ni la vallée de Josaphat, ni même la terre entière ne peuvent contenir la multitude des hommes qui ont existé jusqu'à nos

(a) *In nullâ re tam vehementer contradicitur fidei Christianæ quàm de resurrectione mortuorum.* August.

(b) J. J. Rousseau juge au contraire que la résurrection n'a rien de surprenant, *puisque*, dit-il, *on a le secret de ressusciter les noyés, & qu'on cherche celui de ressusciter les pendus.* Nouvelle preuve de l'accord philosophique & de l'impossibilité de trouver des idées assorties au génie de ces Messieurs.

jours. On ne finiroit point si on rassembloit tous les *comment* & les *pourquoi* qu'ils ont opposés à cet article de notre Foi : on les trouvera en grande partie dans un Ouvrage de S. Augustin , avec les réponses que ce Pere y a faites. Enchirid.,
c. 26.

D. Que faut-il penser de toutes ces observations, & d'abord de la première qui regarde la succession continuelle d'une matiere à l'autre ?

R. Cette succession peut être considérée de deux manieres ; 1.^o dans le renouvellement du corps humain qui se fait insensiblement par la nutrition, l'égestion & l'évaporation (a) ; 2.^o dans la circulation continuelle de la matiere, qui d'un être passe dans un autre, & qui, après avoir constitué un corps, semble devoir en constituer un autre.

Sur la première de ces transmutations, nous observons, 1.^o qu'il est naturel de croire que le corps destiné à la résurrection sera celui que la mort aura détruit, à quelque âge qu'elle s'en soit emparée. 2.^o Qu'il est très-incertain si le corps se renouvelle entièrement par la succession d'une nouvelle substance ; qu'il y a grande apparence que les parties osseuses, &c, selon beaucoup de Naturalistes, les premiers linéaments, les premiers esprits plastiques ne se retirent & ne se remplacent jamais. 3.^o Qu'il est apparent que les corps résuscités, & sur-tout les corps des élus, doués d'une légèreté & d'une agilité prodigieuse, seront composés d'une bien moindre quantité de matiere,

(a) Les Calvinistes de Groeningue accusèrent le célèbre Bernoulli de nier la résurrection des morts, parce que ce Savant enseignoit cette Thèse physique dans leur Université. Cette frivole accusation ne se soutint pas contre la sage défense du Professeur.

qu'ils ne le sont en cette vie. 4.^o Que ce n'est point l'identité de toute la matiere devenue corps, qui fait que ce corps soit le même, puisque tout homme est justement persuadé qu'il a le même corps qu'il avoit autrefois à l'âge de 7, de 14, de 21, de 28 ans; & que l'homme est la même personne dans tous les âges, non-seulement par le sentiment de l'identité persévérante dans son ame, mais encore par l'identité de son corps. . . . Il seroit bien difficile de dire d'une maniere satisfaisante, ce qui constitue proprement le corps d'un être vivant. Il y a ici des ténèbres physiques comme il y en a dans tout être dont on examine la nature intime; l'esprit superficiel & suffisant ne les apperçoit pas, mais l'homme attentif les découvre; les phénomènes de la palin-génésie en sont une preuve de fait.

2.^o Les mêmes réflexions subsistent à l'égard du passage de la matiere d'un corps à un autre. Nous ajouterons, que tous les corps des hommes qui ont existé jusqu'ici, sont une très-petite partie
 v. inf. §. 3. de la matiere qui compose l'assemblage des êtres; que dans un si vaste champ, la même matiere ne se trouve que bien rarement au même point & employée aux mêmes usages; que jamais peut-être la même matiere, malgré la circulation perpétuelle, n'a constitué la centième partie de deux corps humains. — Celui qui a créé le monde, qui par la vertu de sa parole a tiré du néant toutes ces parties de la matiere qui forment notre corps, ne peut jamais les perdre de vue; qu'elles soient séparées & dispersées en mille endroits du monde, qu'elles soient cachées dans les abîmes de la mer ou dans les entrailles de la terre, qu'elles aient servi de nourriture aux plantes, aux animaux, ou

aux hommes, qu'elles se soient introduites dans une infinité d'autres substances, elles ont toujours été sous sa main & sous ses yeux, elles ont toujours été présentes à son intelligence infinie : il saura bien en empêcher l'aliénation, & les conserver à leurs premiers possesseurs malgré les transformations qu'elles ont éprouvées dans la révolution de plusieurs siècles ; il saura les recueillir, les rassembler, & les réunir pour en former ce même corps que la mort avoit détruit. Il nous ressuscitera, disoit S. Paul, en vertu de ce domaine absolu qu'il exerce sur toute la nature : *Secundum operationem quâ possit subicere sibi omnia*. Nier la possibilité de notre résurrection future, ce seroit donc méconnoître l'étendue infinie de la toute-puissance & de la connoissance de Dieu, ce seroit nier son existence. ♥

D. Que dire des Antropophages dont vous avez parlé d'abord ?

R. En vérité Niewentyt, Lignac, Bonnet, &c. se sont trop fatigués sur ce sujet, & l'objection ne valoit pas les peines qu'ils se sont données. 1.° Il n'y a jamais eu ni Cafre, ni Huron, ni Cannibale, qui fit de ses semblables sa nourriture exclusive ou même ordinaire. 2.° Il n'y a jamais qu'une partie du corps qui soit mangée, les ossements au moins demeurent. 3.° Les parties constituantes d'un corps ne sont pas transubstantiées par la nourriture en un autre corps ; c'est l'opinion de presque tous les Naturalistes, & cette opinion est garantie par des expériences curieuses, telles que la palingénésie. 4.° Il faut au moins sept ans pour que le corps humain se renouvelle par la succession des alimens ; par conséquent chaque corps qui auroit servi de pâture à un Antropophage, n'occuperoit qu'une

très-petite place dans celui dont il fait partie. 5.^o Nous avons déjà remarqué que les corps ressuscités seront moins chargés de matière : ainsi, après le beau compte qu'on nous oblige de faire, il reste zéro. 6.^o Fallût-il enfin reconnoître l'existence d'une seule & même matière dans plusieurs corps, cette supposition ne seroit point aussi déraisonnable que le mépris d'une vérité appuyée par toutes les lumières de la révélation, & liée étroitement au dogme consolant de l'immortalité. Mais encore une fois cette reproduction, quoique très-possible, est ici absolument inutile.

S. I I I.

D. Où placerez-vous cette multitude infinie d'hommes qui ont existé jusqu'à nos jours? seroit-il possible que la vallée de Josaphat pût les contenir tous?

R. 1.^o On n'a jamais pensé que la vallée de Josaphat dût contenir tous les hommes ajournés au jugement universel, mais bien que cette vallée formeroit le centre de cette nombreuse assemblée (a). 2.^o Le passage du Prophète Joël, qu'on a employé pour autoriser cette opinion, ne parle point du jugement dernier, & ce sentiment n'a d'autre appui qu'une interprétation allégorique. *Josaphat* signifie *jugement de Dieu*. S. Thomas croit pouvoir déterminer la vallée de Josaphat, parce que Jésus-Christ étant monté au Ciel, sur le mont des Oliviers, aux pieds duquel se trouve la vallée de Josaphat, les Anges dirent aux Apôtres, qu'il viendrait juger comme ils l'avoient vu partir; mais ces paroles désignent la manière plutôt que le

(a) *Ut judicem omnes gentes in circuitu. Joël. 3.*

lieu de l'arrivée de Jésus-Christ; & il paroît que les Anges entendoient précisément que les Disciples devoient se tenir aussi sûrs de son retour qu'ils l'étoient de son départ.

D. Un Ingénieur & Géographe du Roi n'a-t-il pas prouvé que la résurrection étoit impossible sur notre globe hydrogée, & qu'il falloit la création d'un monde bien plus ample pour contenir à-la-fois les hommes de tous les siècles passés (a) ?

R. S'il faut être Ingénieur & Géographe du Roi pour démontrer le contraire, je ne puis aspirer à l'honneur de cette démonstration; mais si on veut écouter la raison sans titre, je démontrerai qu'un quarré de 100 milles d'Italie, c'est-à-dire à-peu-près de 50 lieues de France, de 25 d'Allemagne, suffit pour placer tous les hommes qui auront existé depuis Adam jusqu'à l'an 6000 du monde.

1.^o Je suppose que la terre a toujours été aussi habitée qu'elle l'est actuellement. Supposition infiniment avantageuse aux prétentions de M. Joulain : car tout ce qu'on dit de la grande population des anciens Peuples, si j'excepte ce que l'Ecriture nous apprend des Israélites, qu'une bénédiction particulière multiplioit, est absolument faux, ou du moins très-incertain, rejeté par MM. de Buffon, Reynal, Beausobre, & tous les Ecrivains qui ont approfondi cette matiere (b). Mais, quoi qu'il en soit,

(a) Cette curieuse dissertation a paru dans le Journal Encyclopédique, Sept. 1770, page 267.

(b) Après de longues recherches & des observations combinées, je suis absolument convaincu que le monde n'a jamais eu le degré de population qu'il a aujourd'hui; il est possible que les dogmes philosophiques l'aient diminuée depuis quelques années, mais elle est toujours bien supérieure à ce qu'elle a été dans les siècles passés.

si quelques Pays ont été plus peuplés, d'autres l'ont été moins; plusieurs Auteurs pensent que l'Amérique n'est habitée que depuis deux ou trois mille ans. Il est certain que long-temps après Adam & après le déluge, le monde n'a pas été peuplé (a). Que dire des pestes, des guerres destructives qui tarissent pour une suite de siècles les sources de la population, &c? Nonobstant tout cela, je veux bien supposer que la terre a toujours eu le même nombre d'habitants qu'elle a aujourd'hui. On voit combien cette supposition passe tout ce que M. Joulain peut prétendre, & tous les avantages qu'il cherche dans l'algebre, dans l'ancienneté de la polygamie (b), & dans la nouveauté du célibat religieux (c).

2.^o Je suppose que le monde existe depuis 6000 ans, quoique, selon les meilleurs Chronologistes, il soit encore éloigné de cet âge.

3.^o Je suppose avec Vossius 500 millions d'hommes sur la terre, ou avec les Journalistes de Trévoux 720 millions, ou enfin avec Riccioli 1000

(a) Il est vrai que le P. Petau (*Doct. temp. L. 9, c. 14.*) donne à la terre en moins de trois siècles après le déluge, cent cinquante fois plus d'habitants qu'on n'en suppose aujourd'hui; mais, quand l'imagination se mêle de régler ces sortes de calculs, il ne faut pas être surpris des exagérations qu'elle y met.

(b) Montesquieu, quoique peut-être un peu trop favorable à la polygamie, montre combien en général elle est nuisible à la population, *Esprit des Loix, L. 16, c. 5.* — Pluche, *Spéctacle de la Nature, T. 6*, a prouvé ce point avec la dernière évidence & tout le détail possible.

(c) L'Ami des Hommes nous apprend qu'il n'y a que les enfans & les fots qui cherchent dans le célibat la cause de la dépopulation: M. Joulain ne voit pas avec qui il se range.

millions

millions (a). Aucun Calculateur raisonnable n'est allé au-delà (b); & quoiqu'il y ait de grandes raisons de croire que ce dernier nombre est exagéré (c), je l'accepte sans difficulté.

4.^o. Je suppose que les générations se renouvel-

(a) On peut voir chez cet Auteur, ainsi que chez Beausobre, le nombre d'habitants de chaque Province d'Europe en particulier. — Moyen de connoître le nombre d'habitants d'un Pays, *Beauf. Etude de la Polit.* 392.

(b) M. de Voltaire dans ses 1600 millions, comprend sans doute les Habitants de la Lune, de Jupiter & de Saturne. Nous attendons l'état de la population de ces Pays pour juger de l'exaétitude de la somme totale. Nous ne parlons pas de l'Abbé d'Expilli, parce que la prodigieuse exaétitude avec laquelle il détermine le nombre des mâles Chinois, qui, selon lui, va justement à 59,688,364, & quelques autres calculs de cette nature, nous font chercher la vérité ailleurs. L'Auteur des *Recherches philosophiques sur les Egyptiens & les Chinois* démontre que la grande population de la Chine est un conte bleu. Il est très-apparent qu'elle ne va pas à 50 millions. Tout ce que les Voyageurs en racontent n'est qu'un tissu de contradictions & d'inconséquences. Les calculs du P. Martini & du P. Berthole ont une différence de cent millions. Les PP. du Halde & le Comte diffèrent d'un million dans le dénombrement de la seule Ville de Pékin. L'on sent ce qu'il faut conclure de tous ces rapports; c'est qu'on n'en a pas su dire le vrai. Nous espérons que le Public acquiescera aux calculs de la population insérés dans la nouvelle édition du Dictionnaire Géographique de Vosgien, qui paroîtra incessamment à Liège, chez J. F. Bassompierre.

(c) L'Auteur de ce calcul donne 200 millions d'hommes à l'Amérique, qui n'en a pas 50 millions; & 100 millions aux Terres Australes, où il n'y en a pas 50 mille; ce sont quelques isles éparées, la plupart désertes. Depuis la navigation de M. Surville en 1769, il est démontré que le Continent austral n'existe pas.

lent tous les trente ans, quoique, selon M. Joulain, il faille trente-trois ans.

Après ces suppositions, je divise 6000, nombre des années du monde, par 30, nombre d'années exigé pour une génération, & j'ai 200, nombre des générations depuis Adam jusqu'à l'an 6000. Je multiplie 1,000,000,000, nombre qui constitue une génération par 200, nombre des générations; & j'ai 200,000,000,000, nombre des hommes depuis Adam jusqu'à l'année 6000 du monde.

Voyons maintenant la place que ces 200,000,000,000, d'hommes occuperoient, en donnant à chacun un pied carré. Je dis que tous seront renfermés dans l'espace de 100 lieues d'Italie, 50 de France, 25 d'Allemagne en carré.

La lieue d'Italie est de 1,000 pas géométriques. Ainsi, 100 lieues donneront 100,000 pas géométriques. Le pas géométrique contient 5 pieds. Voilà donc 500,000 pieds. Le carré de 500,000 fait 250,000,000,000; c'est-à-dire, beaucoup plus qu'il n'en faut pour loger tous les hommes, & il reste encore de la place pour 50,000,000,000 à naître après l'an 6000. Il en resteroit beaucoup plus sans les fautes suppositions que nous avons passées en faveur de M. Joulain; d'où je conclus, 1.^o que tout l'appareil algébrique avec lequel M. Joulain, Ingénieur & Géographe du Roi, a mesuré la surface du globe hydrogée, & calculé des générations chimériques, est une peine perdue, une pédanterie ridicule propre à éblouir les ignorants, & les admirateurs de la nouvelle philosophie. 2.^o Que le nouveau globe dont M. Joulain annonce la création pour y placer les corps ressuscités, est absolument inutile, & dès-lors plus difficile à croire que la résurrection même. 3.^o Que si

On ne connoissoit pas le style des Ecrivains modernes, & la valeur de leurs démonstrations géométriques, on seroit plus que surpris d'entendre M. Joulain finir de la sorte : « Que conclure de tout ceci ? Que la résurrection universelle des hommes avec leurs corps physiques est impossible sur notre globe. Oui, nous venons de le démontrer. »

*Accipe nunc
Danaum in-
fidias, & cri-
mine ab uno
disce omnes,
En. 2.*

§. I V.

D. Ne reste-il pas encore bien des questions à faire sur cette matière ? Comment tant d'hommes peuvent-ils être jugés à-la-fois ? Comment chacun se rappellera-t-il tous ses délits ? Comment les corps ressuscités seront-ils incorruptibles, puisqu'il est naturel à une matière composée de s'altérer ?

R. Dieu juge-t-il comme les hommes, d'après une succession de demandes & de réponses ? Un seul de ses regards forme l'interrogatoire, les preuves & l'arrêt (a). — Une conscience éclairée par

(a) Rien de plus digne de Dieu & de la Religion, rien de plus grand que l'idée du jugement dernier, telle que la Foi nous la donne. Dieu se manifestant à l'univers dans tout l'éclat de sa grandeur ; nous montrant toute la dépendance & tout le néant des objets créés ; nous dévoilant tout le système de la création, les voies ineffables de sa providence, les trésors de sa bonté, les decrets de sa justice, chaîne immense de tous les êtres, l'ordre & la fin de tous les événements ; plaçant chaque homme vis-à-vis du monde entier ; éclairant sous les esprits des plus purs rayons de sa lumière ; dissipant toutes les illusions, confondant tous les prétextes, mettant à découvert tous les cœurs, rendant à chacun de nous la gloire ou l'opprobre que nous aurons mérités ; prononçant un jugement définitif, une sentence sans appel, discernant de la manière la plus solennelle,

toutes les lumieres du Juge éternel pourra-t-elle se cacher quelque délit? — Le Créateur des corps ne saura-t-il pas en écarter la corruption, lui qui dès maintenant les conserve en intégrité & en santé? Ceux qui forment ces questions ne paroissent point reconnoître sérieusement la puissance de Dieu, & la multiplicité de ses ressources dans l'exécution de ses desseins. Si, avant la création du monde, on avoit pu se demander comment il se fera, par quelle voie il se conservera, quelle variété de merveilles il renfermera, quelle sera la nature & l'activité de l'ame humaine, &c. ces questions eussent été autant de problèmes insolubles. Or le même Dieu qui a fait le monde nous dit que tout sera réformé, & que l'état des choses après la résurrection présentera un monde absolument nouveau (a).

§. V.

D. La nature ne fournit-elle pas quelques phénomènes propres à expliquer la résurrection de nos corps?

R. S. Paul, dans la première Epître aux Corinthiens, l'explique par le bled, qui, après avoir souffert la dissolution & la pourriture, se reproduit, pour ainsi dire, dans son tombeau (b). Tertullien

le juste & l'injuste, le vice & la vertu. Quelles sublimes idées pour qui fait les méditer! il ne faut pas s'étonner qu'un Roi Bulgare se soit fait Chrétien, pour avoir vu & s'être fait expliquer un tableau du jugement dernier.

(a) *Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia.* Apoc. 21.

(b) *Tu quod seminas, non vivificatur, nisi prius moriatur. Et quod seminas, non corpus quod futurum est, seminas; sed nudum granum, ut puta tritici, aut alicujus cete-*

regarde tous les êtres comme une image de la résurrection; ils ne finissent que pour renaître après leur destruction (a). Avant lui le Philosophe Sénèque avoit fait la même observation (b). La physique moderne nous fournit un symbole admirable de la résurrection dans la palingénésie, où la plante tenait en quelque sorte de ses cendres, & reprend une vie que toute l'activité du feu n'avoit pu lui ôter sans retour. On peut consulter l'Ouvrage de Louis Mœgling, imprimé à Tubingue en 1683 : *Palingenesis seu resurrectio plantarum, ejusque ad resurrectionem corporum nostrorum applicatio*. On trouvera des choses très-curieuses sur le même sujet dans le *Mundus subterraneus* du P. Kircher, deuxième partie, pag. 414 & suivantes, avec une solide réflexion de l'Auteur (a).

rorum. Deus autem dat illi corpus sicut vult : & unicuique seminum proprium corpus. 1. Cor. 15.

(a) *Omnia in statum redeunt, cum desierint : ideo finiuntur, ut fiant; nihil deperit nisi in salutem. Totus igitur hic ordo volubilis rerum, testatio est resurrectionis mortuorum. Præmisit tibi naturam magistræ : submissurus & prophetiam, quo facilius credas prophetiæ discipulus naturæ. Lib. de resurrect. carnis, c. xij.*

(b) *Æquo animo debet rediturus exire. Observa orbem rerum in se remeantium. Videbis in hoc mundo nihil extinguï, sed vicibus descendere ac exurgere. Æstas abit, &c. Seneca, Epist. 36. C'est envain qu'on a prétendu faire de ce Philosophe tantôt un Epicurien grossier, tantôt un Platonicien sublime, tantôt un Stoïcien ferme dans ses principes. La simple lecture de ses Ouvrages découvre un homme qui ne tenoit à rien, mais qui de temps en temps goûtait de grandes vérités, & les exprimait fortement.*

(c) *Quis jam dubitare audeat, in sole plantarum & animalium, occultum quoddam semen latere:.... siquidem sapientia Dei vel in hoc omnem admirationem mortalium excedit, dum vel in insensibili re conservare naturam possit*

D. La foi de la résurrection qui présente à l'esprit de l'Incrédule tant de matière à disputer, n'a-t-elle pas un effet plus heureux sur le cœur du Chrétien ?

R. Elle est pour lui le principe de la plus douce consolation ; car, indépendamment du rapport qu'elle a avec l'immortalité de l'âme, comme nous l'avons observé, l'amour que nous avons naturellement pour notre corps doit nous rendre bien cher le dogme de la résurrection future. Quoi de plus triste, quoi de plus affligeant que de savoir que ce corps sera bientôt la proie de la mort, & qu'au moment qu'elle aura frappé ce coup fatal, dont rien ne peut nous garantir, il sera jetté dans le sein de la terre, comme un objet d'horreur, qu'il y sera bientôt rongé des vers, dissous par la pourriture, & qu'il finira par être réduit à une poignée de cendre ! Quoi de plus effrayant & de plus douloureux que de savoir que le moment de cette affreuse destruction n'est pas éloigné ; qu'il ne faut qu'une altération dans nos humeurs, une obstruction cachée qui se forme insensiblement dans quelques-uns de nos organes nécessaires à la vie, pour nous précipiter en un instant dans la région des morts ! Et qui seroit capable de goûter un seul moment de joie & de plaisir si l'on y pensoit ! Qui ne seroit dégoûté pour toujours de tous les soins qu'il donne à la conserva-

*in quâ totius mundi sapientius nihil prorsus restare jurarent ;
luculentissimum sint argumentum , quo corporum nostrorum
futuram resurrectionem humani imbecillitas intellectûs ali-
quomodo per hujusmodi umbrilem similitudinem concipiat.*
P. 416.

sion de cette chair mortelle, s'il venoit à songer qu'il ne fait que préparer des aliments aux vers, qui naîtront d'elle-même pour la dévorer ! Non, il n'y a rien ni dans l'éclat de la naissance, ni dans les faveurs de la fortune, ni dans les raisonnements de la philosophie qui puisse nous consoler d'un si grand malheur. La seule Religion vient ici réparer les désastres de la nature. Si le Chrétien est sûr de mourir, il est également sûr de ressusciter. Ne vous affligez donc pas, disoit S. Paul aux Chrétiens de Thessalonique, de la destruction prochaine de votre corps, comme ceux qui n'ont aucune espérance : *Ut non contristemini sicut & cæteri qui spem non habent.* Les ravages de la mort vous paroissent irréparables, mais Dieu saura les réparer. Persuadé des vérités de la Foi, lorsque le Chrétien jette les yeux sur ces amas de têtes décharnées & d'ossements épars que l'on aperçoit dans les lieux destinés à la sépulture des morts, tout cela, dit-il, revivra un jour pour ne plus mourir ; tous ces tristes débris de notre mortalité reprendront leur première forme ; il n'y a que les insensés qui s'imaginent que les hommes sont anéantis par la mort : *Visi sunt oculis insipientium* Sap. 3. *mori.* C'est l'épithaphe que l'on pourroit graver sur la sépulture de tous les humains.

ARTICLE VII.

L'Enfer.

§. I.

D. COMMENT LES MÉCRÉANTS ont-ils raisonné au sujet de l'enfer ?

N n iv

R. Les uns ont nié sans détour qu'il y eût un enfer; les autres se sont bornés à rire de la nature des peines qui y sont destinées aux réprouvés; la plupart se sont réunis contre l'éternité du supplice destiné aux méchants.

D. Par quelles armes doit-on combattre ces différents Incrédules, & d'abord ceux qui ne reconnoissent absolument point d'enfer?

R. Dès que l'homme adhère à la croyance d'un Dieu, & que la nature n'a point cessé de lui enseigner son Auteur, il ne peut, sans l'inconséquence la plus marquée, concevoir le moindre doute sur la certitude de l'enfer. Nier l'enfer, c'est nier Dieu lui-même; croire un enfer, c'est croire une chose aussi démontrée que Dieu lui-même; car si le Maître du monde n'est pas Saint, s'il n'est pas juste, s'il n'est pas l'ami de la vertu, & l'ennemi du crime, il n'est pas; la Foi de son existence n'est qu'une illusion, & les mortels timides se prosternent devant un fantôme: or où est la justice de Dieu, que devient la suprême sainteté de Dieu, s'il place le bien & le mal dans la même classe, & si le scélérat dort à côté de l'homme de bien dans la nuit paisible du même tombeau? Heureux dans son iniquité, il a fini en paix ses jours abominables; il a tranché la vie de son pere, bu le sang de ses freres, ravagé la terre par le feu, épuisé tous les crimes: l'innocence a tremblé à ses pieds, & la vertu a péri sous l'oppression; Dieu s'est tû, & a renvoyé sa vengeance au-delà du terme de la mortalité. Mais si cette vengeance n'arrive jamais, & que l'impunité embrasse toute l'étendue des années éternelles, la confusion est visible dans le gouvernement du monde, & l'ordre le plus essentiel, le plus indispensable y est renversé par Dieu même.

Détournons les yeux d'un tableau si monstrueux, fermons nos oreilles au blasphème, & écoutons l'admirable raisonnement que le Fils de Dieu met dans la bouche d'Abraham, dans la fameuse histoire ou parabole du mauvais riche : *Fili, recepisti bona* Luc. 12. *in vitâ tuâ, Lazarus verò similiter mala* : vos crimes ont joui du bonheur dans le monde, & la vertu de Lazare a gémi dans l'affliction. Le scélérat heureux jusqu'à la mort, le Juste constamment poursuivi par l'infortune, & noyé dans ses larmes : voilà la démonstration d'un avenir où la justice de Dieu rétablira l'ordre, & parlera contre le coupable en faveur de l'innocent : *Nunc autem hic consolatur : tu verò cruciaris*. Démonstration fondée sur la nature même de Dieu ; démonstration qui prend sa force & son essor dans la démonstration invincible de l'existence de Dieu, d'où elle résulte de la manière la plus victorieuse & la plus visible.

§. I I.

D. Que faut-il répondre à ceux qui croient démontrer que le feu de l'enfer ne peut agir sur les ames ; qui prétendent que le centre de la terre ne pourra pas loger les corps des damnés ; qui se rient des tableaux que les Peintres & les Prédicateurs font du séjour affreux de la réprobation ?

R. 1.° L'Eglise n'ayant rien décidé sur la nature du feu de l'enfer, & l'Ecriture employant souvent le mot de *feu* pour désigner toutes sortes de peines & de souffrances (a), il est inutile de

(a) *In ignem dejicies eos, in miseriis non subsistent.* Ps. 13. *Ignem me examinasti.* Ps. 16. *Transivimus per ignem & aquam.* Psal. 65. *In medio ignis non sum æstuatus.* Eccli. 51. &c.

raisonner beaucoup sur la manière dont ce feu agit sur les esprits. Si les Philosophes avoient mieux lu nos Catéchismes, ils s'épargneroient bien des raisonnements (a).

2.^o Il n'est pas plus facile de concevoir comment la matière agit sur une âme unie au corps, que de savoir comment elle agit sur un pur esprit. La Physique présente donc ici une difficulté égale à celle qu'on trouve dans la persuasion d'un feu matériel en enfer.

3.^o Nous ne savons pas définitivement où l'enfer est placé; mais s'il a plu à Dieu de le mettre dans le sein de la terre (b), l'espace n'y manquera

(a) « Mais de savoir si ce sera proprement un feu matériel, & quelle sera précisément la nature, c'est ce que » l'Écriture sainte ne décide nulle part, & sur quoi l'Église » n'a rien prononcé. » *Catéch. de Montpellier, part. 1, sect. 2, ch. 3, §. 21.* On lit la même chose dans l'excellente *Exposit. de la Doct. Chrét.* du Jésuite Kleppé, imprimée à Strasbourg en 1716, p. 704, ainsi que dans presque tous les Catéchismes raisonnés. On peut consulter Esthius sur le 4.^e Livre des *Sentences. Dist. 44, §. 12 & 13.* — Vasquez, *Disp. 243, c. 1, T. 2, in 1. Perall.* — Pétau, *de Angel. L. 3, c. 5.* & sur-tout la Note de Th. Alethinus, n. 7. Les termes de Pétau sont précis: *Nullo Ecclesiæ decreto adhuc obsignatum videtur, neque enim ulla in Synodo sancitum illud est.* — « Enfin, dit D. Calmet, soit » qu'on entende un feu matériel, avec un très-grand nombre de Docteurs; soit qu'on entende un feu métaphorique, avec beaucoup d'autres Docteurs, ces peines sont » toujours terribles dans leur excès, infinies dans leur durée & incompréhensibles à l'esprit humain. » *Comm. sur le Ch. 9. de S. Marc.* Le même Auteur s'étend beaucoup là-dessus en expliquant le v. 19 du ch. 7 de l'Éclésiastique, & fait voir comme Pétau, que les Pères ont été très-partagés sur cette matière.

(b) S. Chrysostome & quelques autres Pères ne sont pas

pas ; & il ne faut supposer pour cela aucun miracle. Il résulte de ce que nous avons dit plus haut, Pag. 491. qu'un cube de 4 milles d'Italie, d'une lieue d'Allemagne, suffit pour contenir les corps de tous les hommes. Le cube des pieds contenus dans cet espace est 160,000,000,000,000,000 ; en donnant 10 pieds cubiques à chaque corps, il y aura place pour 16,000,000,000,000,000 : par conséquent 200,000,000,000 n'y seront pas fort à l'étroit. Ainsi, l'opinion commune qui adopte cet emplacement, est du côté de l'espace à couvert de toute objection. Elle a assurément tout avantage sur l'idée de Swindin, qui va chercher l'enfer dans le soleil, & qui a employé beaucoup d'érudition à accréditer sa singulière imagination (a). Quand il n'y auroit aucun lieu déterminé pour les supplices des réprouvés, ces supplices seroient encore incontestables : il ne faut point de prisons à Dieu pour s'assurer des victimes de sa colere. Nous ne doutons pas néanmoins qu'il n'y ait un séjour particulier destiné aux réprouvés comme aux Elus. Nous ignorons pour l'ordinaire le lieu de notre

de ce sentiment, qui ne laisse pas d'être assez bien fondé en preuves. Rien de plus sage dans la matiere présente, que ce mot de S. Augustin : « Je ne crois pas qu'il y ait au monde » un homme qui sache de quelle nature est ce feu, & dans » quel endroit il est placé. » *Qui ignis, cujusmodi, & in quâ mundi vel rerum parte futurus sit, hominem scire arbitror neminem.* L. 20. de Civit. Dei, cap. 16.

(a) Il y a sur cette matiere une excellente dissertation du P. Patuzzi contre Swindin : *Patris Vincentii Patuzzi de sede inferni in terris querendâ dissertatio.* Venetiis, 1763. Les prétentions de ce Pere ne sont pas toutes également fondées, mais ses raisons contre Swindin sont la plupart sans réplique.

mort & de notre sépulture ; mais nous ne doutons pas que nous ne mourrions quelque part , & que nous ne soyons enterrés quelque part. L'ignorance du lieu où l'enfer est placé , ne peut affoiblir en aucune façon la certitude de son existence. Les mêmes raisonnemens subsistent à l'égard du Ciel , & démontrent le dérangement qui s'est opéré dans le cerveau d'un certain homme qui ne croit pas de Ciel , parce qu'il n'a point de preuve qu'il y en ait un dans la Lune , ni dans Jupiter , ni dans Vénus.

Di&. phil.
art. Ciel.

4.^o Les tableaux que des esprits échauffés ont fait de l'enfer , sont des choses très-étrangeres à la Foi , qui nous apprend qu'il y a un enfer. L'Eglise blâme ceux qui dans ces sortes de choses donnent l'essor à leur imagination , & qui ont la présomption de ne pas s'accommoder de la simplicité du dogme. Il y a un enfer , c'est-à-dire des supplices destinés aux méchants après la mort , ces supplices sont éternels : Voilà ce que le Chrétien croit touchant l'enfer ; il abandonne la connoissance du reste au souverain Vengeur du crime , & fait adorer en silence le secret de sa justice. Il ne faut pas croire que quelques sages Ecrivains aient prétendu donner pour des images réelles de l'enfer , les descriptions allégoriques qu'ils en ont faites ; quoiqu'il eût été peut-être plus conforme à la prudence & à la vraie piété de dire simplement , comme M. Bossuet dans le Catéchisme de son Diocèse : *Peut-on expliquer le bonheur des Saints , & le malheur des damnés ? Non , tout cela est inexplicable* (a).

*Quis novit
potestatem
ira tuae , &
præ timore
tuo iram
tuam dinu-
merare ?
Psal. 89.*

(a) Une douleur vive , & la privation d'un grand bien , accompagnées de regret & de désespoir peuvent donner

S. III.

D. Comment repousser les grands efforts que font les Philosophes contre l'éternité des peines ?

R. 1.^o En avouant que l'idée d'un enfer éternel peut confondre une raison inquiète, & désespérer encore un cœur corrompu, nous remarquons que toutes les preuves du Christianisme viennent à l'appui de cette croyance; que l'éternité des peines étant clairement exprimée dans l'Ecriture, dans les Ecrits des Peres (a), dans les Décisions de l'Eglise nuiverselle, elle tient à la totalité de l'édifice de la Foi, & ne peut être ébranlée sans que toutes les parties & tous les

quelque foible idée de l'Enfer. Voici ce qui peut donner quelque idée du Ciel. Il n'y a pas d'homme un peu sensible aux plaisirs de l'esprit & du cœur qui n'ait eu dans sa vie quelque moment délicieux, qui n'ait éprouvé les doux effets d'un sentiment vif, ardent, d'un transport brûlant qui le faisoit sortir de lui-même, qui l'environnoit de contentement & de joie; & si c'étoit un transport de l'amour divin, il fait quelle en étoit l'ineffable douceur! Que cet homme se considère comme fixé par la puissance de Dieu même, dans ce transport si ravissant & si doux, dans la contemplation de cette vérité si aimable à ses yeux, dans ce sentiment si agréable, si vif, qui n'a duré pour lui qu'un instant; qu'il envisage cette situation trop courte à son gré, trop rapidement, trop facilement écoulée, comme un état permanent; & il aura du Ciel une idée telle qu'on peut l'avoir sur la terre.

(a) Origene & S. Jérôme ont été trop bien justifiés par un grand nombre de Théologiens, pour que nous soyons obligés de montrer de nouveau qu'ils ont pensé comme les autres Peres sur la matiere présente. . . . Un Pere ou deux eussent-ils pensé différemment, ce nombre est très-insuffisant pour faire breche à la Tradition générale.

appuis de cet ouvrage divin soient jetés par terre.

2.^o Malgré les difficultés que ce dogme présente, il paroît par tout ce que les Philosophes y opposent, qu'ils n'ont point assez réfléchi ni sur la nature du péché, ni sur la volonté du péché, ni sur la justice de Dieu qui punit le péché.

D. De quelle maniere auroient-ils dû raisonner sur ces trois objets?

R. 1.^o La grandeur du crime est la mesure de la grandeur du châtiment, & la durée du crime est la mesure de la durée du châtiment. Un Dieu sage & juste balance les récompenses ou les peines sur la nature du mérite ou du délit, pénètre d'un coup d'œil tous les rapports des uns & des autres, & remplit l'égalité de la plus exacte proportion. Un péché contre Dieu est d'une malice infinie relativement à l'objet qu'il offense : il mérite donc une peine infinie ; & puisque cette peine ne peut consister dans la grandeur des souffrances, qui est nécessairement finie, il est raisonnable qu'elle consiste dans une durée infinie. — Si le péché des damnés ne finit pas, la peine du péché ne doit pas finir. Or dans le séjour du désespoir, du blasphème, de l'impénitence la plus consommée & la plus immuable, qui effacera nos crimes, qui reformera nos mœurs, qui rendra la pureté à nos âmes ? L'arbre une fois coupé, dit le Saint-Esprit, se fixe après sa chute, & reste ce qu'il est, sans prendre d'accroissement & sans souffrir aucune nouvelle révolution : l'âme de l'homme placée une fois au-delà du point qui sépare l'éternité du temps, & échue au Ciel ou bien à l'enfer, devient immuable dans la sainteté ou dans l'injustice, dans l'amour ou dans la haine de

son Dieu : *In quocunque loco ceciderit, ibi erit.* Eccl. xj.

2.^o La volonté qui produit le péché, & qui jusqu'à la mort persiste dans le péché, est une volonté éternelle dans son essor, dans sa disposition, dans ses desirs. Le pécheur décidé contre Dieu en faveur du péché, voudroit pécher toujours, toujours jouir de son péché, perpétuer son prétendu bonheur dans son péché. La mort arrive, il quitte le monde, il quitte son corps même, il quitte tous les instruments du péché, mais il ne quitte pas l'attache au péché. C'est un enfant qui joue à la lumière d'une chandelle ; la chandelle s'éteint ; il pleure le moment qui finit son jeu. C'est un navigateur qui côtoie un rivage séduisant, & qui veut s'y fixer ; le courant de l'eau l'emporte malgré lui dans le vaste océan, où la terre de ses délices disparoit à ses yeux, en ne lui laissant que des desirs & des regrets. Le plaisir du péché, dit S. Bernard, est fugitif, mais la volonté du pécheur demeure ferme & obstinée dans sa malice : *Quod breve fuit tempore vel opere, longum esse constat in pertinaci voluntate.* Si le pécheur impénitent, continue ce Pere, ne mourroit pas, il ne cesseroit de pécher ; s'il souhaite de vivre encore, c'est qu'il souhaite de pécher encore : *Imò semper vivere vellet, ut semper peccare possët.* Or, selon la réflexion de S. Grégoire Pape, celui qui veut ne vivre jamais sans péché, pourquoi ne mériteroit-il pas de ne vivre jamais sans souffrance ? *Nunquam careat supplicio, qui nunquam voluit carere peccato.*

3.^o Comment veut-on que la Justice divine finisse les peines des damnés ? Veut-on que Dieu, par un miracle contraire à la simplicité & à la sagesse de ses voies, détruise une ame immortelle pour exercer sa justice sur le désert & le néant ?

Veut-on qu'il retire des souffrances une ame qui n'est pas devenue meilleure ? Veut-on qu'après un certain espace de temps, il mette de niveau la sainteté & le péché, la vertu & le crime ? Car c'est

Hier. in là, dit admirablement S. Jérôme, ce qu'entraînent nécessairement vos raisonnemens contre l'éternité des peines de l'enfer. Donnez à ces peines telle étendue qu'il vous plaira, multipliez les années, entassez les siècles : *Finge quotlibet annos & tempora duplica, & infinitas ætates congere cruciatibus.* Dès que l'éternité n'y est pas, les damnés seront enfin rétablis dans la voie du salut, dans l'amitié de Dieu, dans leurs droits sur l'immortalité heureuse, & pourront être mis à côté des Saints ; car sans cela ils seroient toujours damnés, & le plus grand de leur supplice subsisteroit encore, quelque supposition qu'on puisse faire d'ailleurs. La pureté des mœurs, poursuit ce Pere, ne sera plus alors distinguée de l'incontinence, la cruauté de la bienfaisance, la charité de la haine. Or penser un tel paradoxe, conclut le S. Docteur, ou le dire, n'est-ce pas un blasphème contre la justice & la sainteté de Dieu ? *Quod dictu quoque scelus est.*

D. Ne pourroit-on pas ajouter encore d'autres réflexions à celles que vous venez de faire ?

R. On pourroit observer 1.^o qu'une Religion qui annonce un Dieu infini en tout, infini dans sa sagesse, infini dans son amour, infini dans ses grâces, doit l'annoncer également infini dans sa sévérité & dans ses vengeances. . . . Que les récompenses des Saints étant éternelles, les peines des méchants doivent l'être aussi ; la justice de Dieu étant égale dans le prix de la vertu, & dans le châtiment du vice.

2.^o Que la crainte des supplices éternels n'arrêtant

rétant qu'avec peine les hommes dans la poursuite de leurs desirs, des supplices passagers seroient absolument insuffisants, & dès-lors indignes de la sagesse du souverain Législateur.

3.^o Que la justice des hommes punit les grands crimes par la mort; peine en quelque sorte éternelle relativement à ce monde & au pouvoir de la législation humaine, sans que nous songions pour cela à l'accuser de trop de sévérité (a).

4.^o Que les Païens mêmes ont protesté l'éternité de l'enfer, qu'ils en ont reconnu l'équité, & célébré sa pleine victoire sur le crime :

..... *Sedet æternumque sedebit*
Infelix Theus (b).

Æneid. VI.

(a) Il est vrai, dit S. Augustin, que le sentiment de cette mort passe, mais l'effet ne passe pas, & c'est sur-tout ce que se propose la Loi. Car la première & la plus directe intention de la Loi n'est pas de tourmenter pour quelque temps le criminel sur qui elle lance son arrêt; mais par cet arrêt irrévocable, elle pénètre jusques dans l'avenir, & sa vue principale est de le retrancher pour jamais du commerce & de la société des vivants, dont elle l'a jugé indigne : *Qui verò morte mulcatur, nunquid moram quod occiditur, quæ brevis est, ejus supplicium leges æstimant; aut non potius quod in sempiternum eum auferant de societate viventium?*

(b) On ne peut point dire ici qu'*æternum* signifie fort long-temps, puisque le Poëte oppose l'enfer à une espee de purgatoire, qui est, selon lui, déjà très-long. (*Æneid. vj.* vers 341.) ni qu'*æternum* signifie jusqu'à la mort, comme dans Horace :

Serviet æternum qui parvo nesciet uti,

car ici le pas de la mort est franchi. Platon dit expressément : « Les méchants sont précipités dans le Tartare pour » n'en sortir jamais... » « Ces tourments sont aussi horribles qu'ils sont éternels... » « On peut, j'en conviens, » faire peu de cas de ce que je dis; mais, après avoir mû- *In Phædo.*
In Gorgia.

Enfin, si malgré la foiblesse de mes lumières & les bornes étroites de mon intelligence, je trouve tant de raisons & tant de motifs de m'attacher à la croyance d'un enfer éternel, puis-je douter que cette éternité ne soit fondée sur beaucoup d'autres raisons bien plus satisfaisantes encore & bien plus invincibles, cachées dans la sagesse de Dieu, dans la justice de Dieu, dans la sainteté de Dieu, puisque ma foi m'assure qu'elles y sont, & que je suis absolument incapable de connoître par les efforts de mon esprit toutes les richesses de ce profond abîme ? Cette réflexion regarde toutes les vérités de la Foi.

§. I V.

D. Pourquoi l'Eglise prie-t-elle Dieu de délivrer les âmes des Fidèles trépassés des supplices de l'enfer (a), si ces supplices sont éternels, & si l'arrêt qui les ordonne est irrévocable ?

R. Jamais l'Eglise n'a prié pour les réprouvés : elle fixe ses regards sur le moment qui termine la vie des Fidèles, & prie Dieu de les délivrer, ou plutôt de les préserver de la damnation, de les faire passer de la mort à la vie (b). Il ne faut connoître ni les usages, ni les prières, ni l'esprit des solemnités de l'Eglise, pour ignorer qu'elle envisage comme présents tous les objets dont elle s'occupe. Elle célèbre la Nativité, la Résurrection, l'Ascension de Jésus-Christ, tous les Mystères, &

» rement réfléchi & tout bien examiné, je n'ai rien trouvé
 » qui soit plus selon la sagesse, la raison & la vérité. »

(a) *Absolve, Domine, animas omnium fidelium defunctorum de penis inferni & de profundo lacu ; libera eas de ore leonis, &c.* Expressions qui pourroient aussi s'appliquer au Purgatoire.

Offert. m.
 pro defunct.

(b) *Fac eas de morte transire ad vitam.* Ibid.

tous les événements qui l'intéressent, comme s'ils s'accomplissoient actuellement. Par-là l'attention des Fidèles est mieux soutenue, & leur dévotion plus animée. C'est d'où vient le proverbe *de presenti gaudet Ecclesia*. Souvent même elle envisage l'objet de ses Fêtes comme n'étant pas encore arrivé, & semble le chercher dans des jours éloignés (a).

D. Si la croyance d'un enfer est si raisonnable; pourquoi l'Eglise reconnoît-elle un Purgatoire, où les peines sont passagères?

R. C'est comme si je disois : Puisque la peine de mort est dûe aux criminels de lèse-majesté, pourquoy un bannissement de quelques années est-il destiné à des hommes coupables de moindres fautes? Je ne sais s'il y a au monde une persuasion plus raisonnable que celle d'un Purgatoire. Je conçois qu'un Protestant imbu des préjugés de sa secte, peut résister à toute autre preuve du Purgatoire; mais s'il est de sang froid, il ne se soutiendra pas contre ce que la raison lui en apprend. Voici comme pourroit s'exprimer sur ce sujet un Orateur Philosophe & Chrétien : * L'ame de l'homme, qui » cesse de vivre sur la terre, est appelée au Tribu- » nal de Dieu : ses œuvres & ses vertus déposent en » sa faveur; la Loi, qu'elle a saintement observée, » s'élève pour la défendre & pour la faire cou- » ronner parmi les Saints. Une faute légère, une » foiblesse presque imperceptible, un petit défaut » inséparable de la mortalité se montre dans la so-

(a) *Rorate cæli desuper, & nubes pluant justum. Excita, Domine, corda nostra ad præparandas unigeniti tui vias, ut per ejus adventum purificatis tibi mentibus servire mereamur.*

ciété de tant de mérites. Vous qui reconnoissez
un Dieu juste, qui adorez un Dieu miséricor-
dieux, & néanmoins un Dieu ennemi de toute
iniquité, incapable par son essence & par sa na-
ture de laisser entrer dans sa maison quelque
chose d'infecté par la contagion du péché; dites-
moi, quelle sera la destinée de cette ame juste, &
néanmoins chargée d'un péché; sainte, & néan-
moins marquée par une faute contre la sainteté;
amie de Dieu, & portant néanmoins dans son
sein quelque ennemi de Dieu? Son péché sera-
t-il placé avec ses vertus, sa foiblesse sera-t-elle
couronnée comme son courage, les œuvres Chré-
tiennes seront-elles confondues avec les œuvres
de la fragile humanité? Non, vous n'osez pas le
croire, & les adversaires du dogme du Purga-
toire n'ont osé le dire clairement eux-mêmes.
Mais quoi! cette ame infortunée sera donc ré-
prouvée éternellement sans pitié & sans ressource?
La pureté de sa foi, la vivacité de son espérance,
l'ardeur de sa charité, des œuvres saintes sans
nombre & sans mesure parleront envain pour
elle, & Dieu fermera les oreilles à tant de voix
qui se font entendre à-la-fois avec tant d'éner-
gie & de raison? Gardons-nous bien de le penser.
En le pensant, nous attaquerions l'excellence &
les perfections infinies du souverain Maître du
monde. Non, Dieu ne mettra jamais dans un
même rang de choses, & n'enveloppera jamais
dans un même sort la surprise & la malice, la
foiblesse & le crime, la distraction dans la priere
& l'abandon total de la priere, le mensonge
officieux & le parjure détestable, l'homme de
bien souillé de quelques taches légères & le
scélérat noyé dans son iniquité. Il purifiera l'un,

& réprouvera l'autre. Il est le Dieu de toute
 sainteté, & en même temps le Dieu de toute
 justice. Une ame sainte, mais marquée de quel-
 que souillure, n'entrera pas dans la demeure,
 parce qu'il est le Dieu de toute sainteté : & elle
 y entrera, parce qu'il est le Dieu de toute jus-
 tice. Il la réformera donc, il perfectionnera l'é-
 clat de ses vertus, établira la pureté de ses œuvres,
 & la placera enfin dans sa gloire. Voilà le fonde-
 ment inébranlable de la croyance du Purga-
 toire, & la conclusion que nous devons tirer
 des attributs incontestables de notre Juge & de
 notre Dieu. De là vient que de tous les dogmes
 de l'Eglise Catholique il n'y en a guere de plus
 répandu, de plus généralement reconnu par ses
 adversaires mêmes que le dogme du Purgatoire.
 La connoissance d'un Dieu juste & saint a réuni
 les Religions les plus ennemies, les plus oppo-
 sées dans la croyance du Purgatoire, c'est-à-dire
 d'un délai de la récompense éternelle, où le juste
 est encore justifié, & où le saint est encore sanc-
 tifié ; où un Dieu offensé ne condamne pas, & où
 un Dieu magnifique ne récompense pas, parce
 que sa colere ne va pas jusqu'à la mort du coup-
 able, & que sa libéralité est arrêtée par les délits de
 l'homme juste, & cependant coupable. Sages de
 l'antiquité, vous l'avez enseigné dans vos Li-
 vres (a). Poètes profanes, mais sublimes, vous
 l'avez célébré par vos chants (b). Peuples séduits
 par le prétendu Prophete de l'Arabie, votre Al-
 coran le professe (c). Hébreux anciens & moder-

(a) Plato in Timæo.

(b) Virg. L. vi. Æneid. v. 730.

(c) Cribrat. Alcor. à Card. Cusa. — Chron. Turc. à Le-
 nicero, p. 62.

» nes, vous êtes d'accord avec les Chrétiens. Vous
 » croyez le Purgatoire (a). Et vous Grecs indoci-
 » les, séparés de l'Eglise par un schisme long &
 » opiniâtre, n'êtes-vous pas ici contraints de vous
 » joindre à nous contre des Sectaires inconsé-
 » quents? Peu importe que vous contestiez sur
 » le mot; en priant pour les morts, vous reconnois-
 » sez en effet ce que vous niez en apparence, &
 » rejettez dans les termes ce que vous professez en
 » réalité (b). »

C H A P I T R E V I.

L'Eglise Catholique.

S. I.

D. **LES PREUVES** qui établissent la vérité du Christianisme en général ne sont-elles pas insuffisantes pour fixer la croyance des Chrétiens, puisque, dans le sein même de leur Religion, il y a différentes Sectes?

R. La Religion Catholique a les preuves de sa vérité par rapport aux différentes Communions Chrétiennes, comme le Christianisme en général

(a) Les Juifs anciens & modernes prient pour les morts, malgré la croyance d'un enfer éternel. Ce n'est que par des fables & des imaginations ridicules, que quelques-uns combattent la conséquence que nous tirons de ces prières pour la réalité du Purgatoire.

(b) *Perpétuité de la Foi*, T. 6. L'on ne peut dire, avec quelques Calvinistes, que les Grecs prient pour les morts, parce qu'ils pensent que le jugement des hommes est différé jusqu'à la fin du monde; puisque les Grecs conviennent que toutes les prières du monde ne peuvent sauver celui qui est condamné par ses œuvres. Ils détestent la doctrine de Théophraste, qui enseigne le contraire.

est distingué par des caractères propres de toutes les autres Religions du monde.

D. Quelles sont les marques principales qui fondent la distinction de la Religion Catholique ?

R. Ce sont les quatre prérogatives inséparables de la véritable Eglise, qui, suivant la doctrine du Concile de Nicée, & l'aveu de tous les Sectaires, doivent la distinguer de toutes les autres. C'est d'être Une, Sainte, Catholique, Apostolique.

§. II.

D. Comment ces quatre caractères sont-ils propres à l'Eglise Catholique? Faites voir d'abord ce qu'il faut penser de son unité ?

R. Les Sectaires de tous les temps ont été aussi divisés entre eux qu'ils l'ont été à l'égard des Catholiques; ils ne se sont réunis que dans la guerre qu'ils faisoient à l'ancienne Eglise. Les mêmes hommes n'ont pu se tenir à la même croyance, ils ont varié d'un jour à l'autre; le moment où ils se sont séparés des Catholiques a été le commencement de l'incertitude la plus générale & la plus incurable. La Doctrine Catholique est la même dans tous les siècles, dans toutes les plages de la terre. Nous aurions mauvaise grace de prétendre mieux démontrer ce point que n'a fait M. Bossuet dans *l'Histoire des variations*. L'Eglise Catholique est la même dans tous les siècles, dans tous les Pays de la terre; jamais ses enfants ne se sont divisés dans la croyance des dogmes une fois décidés par l'Autorité suprême. L'unité de doctrine qui, selon l'Ecriture (a), est la règle & le grand caractère de la

(a) *Multitudinis autem credentium erat cor unum & anima una.* Act. 4. *Idipsum dicatis omnes, & non sint in-*

vérité, ne se découvre que dans la Communion Romaine.

D. D'où vient que les Sectes séparées de l'Eglise Catholique n'ont pu se réunir dans la profession d'une même Doctrine ?

R. C'est qu'elles n'ont aucun point fixe qui les réunisse. L'Ecriture, qu'elles prennent pour leur unique juge, ne s'explique pas elle-même, & elle est l'occasion, quoique très-innocente, de presque tous les débats qui divisent les différentes Sectes. Il est impossible que, sans la croyance d'un Tribunal infallible, il y ait jamais une parfaite unanimité dans la Foi. Ce seroit un hasard merveilleux, si sans ce Tribunal plusieurs personnes ou des Nations entières avoient exactement la même croyance. Or ce n'est pas le hasard qui doit former l'Eglise de Jésus Christ, dont tous les membres n'ont nécessairement qu'un cœur & qu'une ame. L'idée même de la Religion en général s'oppose à une foi arbitraire & indépendante d'un Juge souverain. Qui dit *Religion*, dit un nœud sacré qui lie & unit les esprits & les cœurs : les Païens eux-mêmes s'en sont formé cette idée. Or sans un centre d'unité, sans un point fixe, sans un Tribunal absolu & infallible, sans un Oracle vivant qui détermine tous les esprits, il est absolument impossible que les hommes faits comme ils sont viennent à dire & à penser la même chose : hors de l'Eglise Romaine l'on ne peut donc trouver cette unité parfaite de Religion, ce premier caractère de l'Eglise, que nous faisons profession de croire en ré-

vobis schismata, fuis autem perfecti in eodem sensu & in eodem sententiâ. 1. Cor. 1. Fiet unum ovile & unus Pastor. Joann. 10.

P H I L O S O P H I Q U E. 585

citant le symbole : *Et unam*. . . . Nous avons vu que quiconque renonçoit à l'autorité de la vraie Eglise, ne trouvoit plus de terme qui arrête ses incertitudes & qui fixe ses doutes. Dès qu'on quitte la barque de Pierre, on peut dire comme l'infortuné Palinurus :

Suppl. 236.

Nunc me pontus habet, jactantque in littore venti. Æneid. VI.

D. N'est-il pas aussi difficile de se persuader l'infailibilité de l'Eglise que de se persuader tel article en particulier, puisque cette infailibilité est appuyée sur des passages (a) dont il faut connoître l'authenticité ?

R. L'idée de l'infailibilité de l'Eglise, de l'unité de ses dogmes, d'un Tribunal suprême, résulte de l'idée même de la Religion, & de l'idée d'un Dieu sage & vrai, Auteur de la véritable Religion, comme nous venons de le dire : quand les passages en question n'existeroient pas, cette vérité seroit hors de toute atteinte (b). — Supposons qu'un Protestant se persuadât aussi facilement & aussi fortement la sagesse d'une telle explication qu'il donne à l'Ecriture, d'une telle modification

(a) *Tu es Petrus, & super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, & portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* Matth. 16. — *Ecclesia Dei vivi, columna & firmamentum veritatis.* 1. Tim. 3. — *Ut exhiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam aut rugam aut aliquid hujusmodi, sed ut sit sancta & immaculata.* Ephes. 5.

(b) On voit par-là combien il est faux que, par un cercle vicieux, nous prouvions l'infailibilité de l'Eglise par l'Ecriture, & l'infailibilité de l'Ecriture par l'Eglise : puisque l'idée d'une Eglise infailible résulte de l'idée d'une Religion en général. Outre cela, l'Eglise a des motifs de crédibilité qui lui sont propres, & l'Ecriture a les siens.

qu'il apporte aux dogmes de la Religion, que le Catholique se persuade l'infailibilité de l'Eglise; la Secte n'en seroit pas moins désunie. Il ne faudroit encore que du bon sens pour se convaincre que ces Tribunaux privés ne sont que des sources de schisme & des écoles d'une Religion arbitraire.

D. Quoiqu'il soit aisé de se persuader que la vraie Eglise est infailible, n'est-ce pas un travail infini de rechercher quelle est celle qui jouit effectivement de l'infailibilité?

R. 1.^o Toutes les Eglises hérétiques, qui la plupart ne se croient pas infailibles, ne doivent pas être l'objet de cet examen. 2.^o L'Eglise qui a les caractères de la véritable, qui est Une, Sainte, Catholique, Apostolique, est celle qui jouit de l'infailibilité: or il n'est pas bien difficile de découvrir l'assemblage de ces quatre caractères dans l'Eglise Romaine, comme nous le prouvons ici.

§. I I I.

D. Comment la sainteté est-elle un caractère propre à l'Eglise Catholique?

L. 4, ch. 3, art. 6, R. Tout ce que nous avons dit des heureux effets du Christianisme, & de ses victoires sur les monstrueux désordres des Païens, a été opéré par les Chrétiens unis au corps de l'Eglise universelle, soumis aux Conciles, au Pape, aux Evêques. Ce n'est ni l'ouvrage des Ebionites, ni celui des Donatistes, ni celui des Luthériens. L'Eglise Catholique est la seule Religion qui conserve & qui maintienne dans toute leur vigueur les loix & les pratiques qui conduisent évidemment à la vraie sainteté. Elle seule a les Sacraments dont usoit l'ancienne Eglise: elle seule a formé & forme encore ces Héros Chrétiens dont nous admirons la sainté.

teré éminente. Il faut ignorer absolument l'histoire, ou bien anéantir les faits comme les dogmes, pour ne pas convenir que c'est dans le sein de la seule Eglise Catholique que se sont formés tant de grands Saints, dont nous admirons la vie, dont Dieu lui-même canonise les vertus héroïques par les merveilles les plus éclatantes. Sans remonter jusqu'aux premiers siècles, de quelle Eglise étoient les Antoine, les Hilarion, les Athanase, les Hilaire, les Martin, les Basile, les Jérôme, les Augustin, les Grégoire, les Léon, les Isidore, &c? A quelle Eglise étoient attachés S. Anselme, S. Bernard, S. Dominique, S. François d'Assise, Ste Claire, Ste Thérèse, S. Charles Borromée, S. François Xavier, &c? Les Eglises séparées de la Catholique oseroient-elles, contre la notoriété des faits, se vanter que tous ces Saints, & une infinité d'autres, ont été de leur communion? Non, ces hommes vertueux n'ont point eu d'autre Foi que celle de l'Eglise Catholique, qui seule a le droit incontestable de les regarder comme ses enfants & comme ses élèves.

D. Ne faut-il pas convenir que l'Eglise d'aujourd'hui est bien inférieure en sainteté à l'Eglise primitive? Quelle différence entre nos Evêques & ceux des premiers temps, entre les Religieux de la Thébaïde & ceux que nous voyons aujourd'hui en Europe!

R. On ne peut trop respecter la primitive Eglise; mais la haute idée qu'on en a, ne doit pas servir à nous faire mépriser l'Eglise des derniers siècles. Dans la primitive Eglise, parmi beaucoup de sainteté, il ne laissoit pas de se glisser des relâchements (a); & dans l'Eglise des derniers siècles,

(a) Il n'y a qu'à lire les Epîtres de S. Paul, les Actes

parmi les relâchements qui s'y sont glissés, il ne laisse pas d'y avoir encore beaucoup de sainteté. Il y a aujourd'hui plusieurs abus réformés qui avoient subsisté impunément durant des siècles. En comparant sans préjugé l'état de l'Eglise de nos jours dans toutes ses parties, avec son état dans les premiers siècles, on trouvera que les avantages qu'elle n'a plus, sont remplacés par d'autres. Erasme, qu'on peut citer hardiment en ce sujet, après avoir développé ce parallèle dans toute son étendue, conclut que si S. Paul revenoit sur la terre, l'état actuel de l'Eglise ne lui déplairoit pas (a). — Il y a eu dans les premiers siècles des Evêques qui ne seroient pas fort applaudis aujourd'hui ; témoins ceux qui s'accusoient avec tant d'emportement devant Constantin, au Concile de Nicée : & il y a aujourd'hui un grand nombre d'Evêques qui, dans les premiers temps, eussent pris place entre les Peres de l'Eglise. Si nos Religieux sont moins austères que ceux de l'Egypte & de la Syrie, ils sont plus éclairés, plus cultivés, plus utiles ; ils ont substitué l'étude au travail des mains ; & les Livres dont ils ont enrichi les sciences valent bien des nattes & des corbeilles (b). La plupart sont plus orthodoxes & plus solidement attachés à la vraie

des Apôtres, les Histoires ecclésiastiques des trois premiers siècles.

(a) *Si Paulus hodie viveret, non improbare, opinor, præsentem Ecclesiæ statum. In hominum vitia inclamarer, &c.* Epist. scripta 1529, pridie nonas Nov. edita Colonia 1541.

(b) Voyez les Remarques de M. Saves sur l'Encyclopédie, au mot *Freres de la Charité*, où l'Auteur réfute ce que les Rédacteurs de ce Dictionnaire avoient imaginé contre les études des Religieux.

P H I L O S O P H I Q U E. 589

Foi. On fait que le schisme & l'hérésie ont différentes fois ravagé les déserts de la Thébaïde avec une facilité extrême, & qu'aujourd'hui ces Monastères, dont l'austérité est encore la même, sont le séjour de l'entêtement & de l'opiniâtreté dans l'erreur, comme ils sont la retraite de l'ignorance & de la superstition. Le nombre de nos Religieux étant beaucoup plus grand, il n'est pas surprenant qu'il y ait parmi eux des âmes lâches & inutiles, des hommes profanes & remplis de l'esprit du siècle, & quelques-uns qui, en matière de dogme imitent l'entêtement des Moines de l'Orient.

§. I V.

D. Pourquoi un des caractères de la véritable Eglise, est-il d'être Catholique ou universelle? & en quoi consiste ce caractère?

R. Selon les Prophetes, le Royaume du Messie doit s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre, & n'avoir pas de fin. Les Apôtres ont constamment regardé toutes les Nations de la terre comme le domaine de Jésus-Christ. Les Peres ont de tout temps réfuté les Hérétiques par leur petit nombre. — La Catholicité de la vraie Eglise consiste, 1.^o à renfermer successivement toutes les Nations dans son sein, selon cette promesse: *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam, & possessionem tuam* Psal. 2. *terminos terræ*: Je vous donnerai les Nations pour héritage, & votre empire s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre. 2.^o A avoir dans tous les temps une étendue qui puisse être regardée comme moralement universelle en comparaison de quelques coins de la terre qu'occupent les différentes Sectes qui osent se dire Chrétiennes; & qui se sont séparées de l'Eglise Romaine.

D. Pourquoi aucune Secte retranchée de l'Eglise Romaine ne peut-elle lui disputer le titre d'universelle?

R. 1.^o Ces Sectes, quoique séparées aujourd'hui de l'Eglise de Rome, sont des preuves de son universalité; c'est dans son sein qu'elles ont appris Jésus-Christ. Elles ont été attachées à l'arbre, avant que d'en être arrachées (a). 2.^o Elles sont toutes resserrées dans quelques Provinces de l'Europe. Aussi divisées entr'elles qu'ennemies de la Catholicité, elles ne se sont jamais empressées à gagner du terrain, sinon par les guerres & les rébellions qu'elles ont excitées dans les Etats où elles ont trouvé accès. Leibnitz, & tous les Protestants instruits, gémissent de ne pas voir la Catholicité dans leurs Sectes (b), & se voient obligés de conclure avec Caton, que la vérité ne peut se cacher dans un si petit espace (c). Toutes les fois qu'on les a pressés là-dessus, ils se sont associé toutes les Sectes Chrétiennes, pour jouter en quelque sorte avec l'Eglise Catholique. On sait comment Bayle a ridiculisé à cette occasion le Ministre Ju-

(a) M. Cars a bien représenté cette idée dans un arbre généalogique de l'Eglise, gravé à Paris il y a quelques années. Les Evêques des Grecs unis en ont fait peindre de semblables, & les ont exposés dans les Eglises, pour rappeler les Schismatiques à l'union.

(b) « Voilà, dit Leibnitz, dans une de ses Lettres, la » Chine ouverte aux Jésuites. Le Pape y envoie nombre » de Missionnaires. Notre peu d'union ne nous permet pas » d'entreprendre ces grandes conversions. » Cette Lettre se trouve dans le 7^e Tome de la *Biblioth. impartiale*.

(c) *Steriles nec legit arenas*

Ut caneret paucis, misitque hoc pulvere verum.
Lucan, in *Pharf.*

rieu (a). — Nous avons vu que l'Eglise Romaine étoit répandue dans tout le monde. Elle regarde toutes les Nations comme son héritage, & fait tous ses efforts pour s'en mettre en possession. Ses Ministres parcourent la terre, & on les écoute (b). Ses prières expriment ses vœux pleins de tendresse & de zèle (c). S. Paul ne se laissoit pas de faire remarquer aux premiers Fidèles cet esprit de la véritable Eglise, & les fruits qu'il produisoit par-tout (d). — Ainsi c'est avec raison que cette Eglise a toujours conservé, & conserve encore le glorieux titre de *Catholique*; titre que ses Adversaires n'osent lui refuser maintenant, non plus que du temps de S. Augustin, lequel assure que si un étranger de-

L. 3, ch. 33
art. 3, §. 3.
L. 4, ch. 42
art. 2, §. 2.

(a) Voyez son curieux Ouvrage, intitulé : *Janua celorum reſerata cunâs religionibus à celebri admodum viro Domino Petro Jurieu* : avec l'épigramme :

Porta patens eſto : nulli claudatur honeſto.

(b) α Si les Talapoins, dit M. de la Bruyere, venoient nous persuader de leur Religion, avec quelle riſſe & quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choses si extravagantes? Nous faisons cependant à tous ces Peuples des propositions qui doivent leur paroître très folles & très-ridicules; & ils supportent nos Religieux & nos Prêtres . . . qui fait cela en eux & en nous? ne seroit-ce pas la force de la vérité? »

(c) Voyez sur-tout les Oraisons du Vendredi-saint à la Messe : *Oremus, dilectissimi nobis, pro Ecclesia sanctâ Dei, ut eam Deus & Dominus noster pacificare, adunare & custodire dignetur toto orbe terrarum : subjiciens ei principatus & potestates. . . . Oremus & pro Cathecumenis nostris. . . . & pro hæreticis & schismaticis . . . & pro perfidis Judæis . . . & pro Paganis, &c.*

(d) *Fides vestra annuntiatur in universo mundo. Rom. 1. Et quidem in omnem terram exivit sonus eorum, & in fines orbis terræ verba eorum. Rom. 10.*

mande à un Hérétique où est l'Eglise des Catholiques, il lui montrera nos Eglises & non ses Temples.

S. V.

D. Qu'entendez-vous par la qualité d'*Apostolique*, que vous attribuez à la vraie Eglise?

R. J'entends que l'Eglise a constamment enseigné ce qu'elle enseigne aujourd'hui, & que les Hérétiques n'ont jamais pu marquer avec quelque vraisemblance l'époque d'un changement dans ses dogmes. J'entends qu'elle est établie sur le fondement des Apôtres, comme parle saint Paul, que les Evêques de l'Eglise Romaine sont évidemment les Successeurs de ces premiers Pasteurs, & que les Catholiques d'aujourd'hui croient les mêmes choses que croyoient les premiers Fidèles, instruits & gouvernés par les Apôtres. Il n'y a que cette Eglise dont les annales incontestables marquent bien clairement la succession continuelle de ses Pasteurs. S. Irénée déduit cette succession dans l'Eglise de Rome depuis S. Pierre jusqu'à Eleuthère : S. Optat jusqu'à Sirice, S. Augustin jusqu'à Anastase ; & depuis Anastase, tous les Ecrivains Ecclésiastiques la déduisent jusqu'à Clément XIV, qui remplit aujourd'hui le Siège de S. Pierre, & cela sans que les plus grands Adversaires de l'Eglise Romaine osent s'inscrire en faux contre ce Catalogue de tous les Successeurs du prince des Apôtres. Il en est de même de tous les Evêchés fondés, ou par les Apôtres, ou par leurs Successeurs, ou par les Papes. Nous y trouvons une liste suivie des Prélats qui les ont gouvernés jusqu'au premier qui a reçu sa mission d'une autorité légitime.

Aucun

*Superaddi-
cati super
fundamen-
tum Aposto-
lorum.
Ephes. 2.*

Aucun Evêque n'a jamais été reconnu légitime Evêque dans l'Eglise Catholique qu'autant qu'il étoit uni de Communion à la Chaire de Pierre, comme parle S. Jérôme, & cela par la profession d'une même Doctrine & d'une même Foi transmise par les Apôtres, & en particulier par leur Chef, qui est S. Pierre, le Vicaire de Jésus-Christ, & le Souverain Pasteur de son bercail. Quelle autre Religion peut présenter une succession si marquée & si connue? Quelle Secte a osé feindre une chaîne de Pasteurs légitimes si serrée & si bien suivie? *Conspicant tale quid hæretici*: c'est le défi que donnoit Tertullien à tous les ennemis de l'Eglise Catholique; & ce défi si hardi & si sûr a bien gagné des forces & de l'importance depuis Tertullien; il parloit de la sorte lorsque la persévérance de l'Eglise ne comptoit pas encore deux siècles; qu'eût-il dit, si une succession non interrompue de dix-huit siècles s'étoit montrée à lui par les titres & les monuments les plus manifestes & les plus incontestables? « Il y a toujours, dit M. Bossuet, ce fait malheureux contre les Hérétiques, ils se sont séparés du grand Corps de l'Eglise. Mais pour nous, quelle consolation de pouvoir depuis notre Souverain Pontife, remonter sans interruption jusqu'à S. Pierre établi par Jésus-Christ, d'où en reprenant les Pontifes de la Loi, on va jusqu'à Aaron & Moïse; delà jusqu'aux Patriarches & jusqu'à l'origine du monde? Quelle suite! quelle tradition! quel enchaînement merveilleux! » Il n'y a point d'Hérétiques auxquels on ne puisse dire ce que disoit Tertullien à ceux de son siècle: *Qui estis-vos? d'où venez-vous?* cette seule question de-

vroit les ramener à la vérité (a). En matière de dogme, la croyance de nos Peres est un excellent argument (b); l'Eglise, suivant la promesse de Jésus-Christ, doit durer toujours : celle qui n'a pas toujours été, n'est pas la véritable.

D. L'Apostolicité de l'Eglise Romaine est-elle aisée à connoître ?

R. Autant il y a de Liturgies, d'usages, de cérémonies, de prières, de tableaux portant l'empreinte de la vétusté, autant y a-t-il de monuments de l'ancienneté de nos Dogmes, autant de dépositions contre les prétentions des Novateurs. Un homme de génie s'écria un jour en embrassant un pilier d'une ancienne Cathédrale : *Ceci est trop vieux pour être faux*. Un autre disoit que si les hommes se taisoient, les pierres déposeroient contre les hérésies (c).

Si hi tacerint, lapides clamabunt.
Luc. 19.

D. D'où vient que le goût des controverses & des disputes qui ont si fortement affecté les Savants des deux derniers siècles, est aujourd'hui presque anéanti ?

(a) *Attendite ad Abraham Patrem vestrum, & ad Saram quæ peperit vos. Attendite ad petram de quâ excisi estis, & ad cavernam laci de quâ præcisi estis.* Isai. 51.

(b) *Sicut locutus est ad Patres nostros.* Luc. 1.

(c) Pour ne pas trop nous étendre sur ces matières que les Controversistes ont traitées dans le plus grand détail, nous renvoyons sur-tout à deux petits Traités, l'un du Pere d'Orléans, intitulé : *Méthode courte & facile pour discerner la véritable Religion Chrétienne d'avec les fausses* : Paris, chez Berton. L'autre du P. Lessius, *De capeffendâ verâ Religione*. L'esprit de parti peut résister aux réflexions simples contenues dans ces deux Ouvrages ; mais un esprit droit & dégagé d'une malheureuse prévention ne peut y trouver que l'acquiescement le plus entier.

R. Ce changement vient moins d'une malheureuse indifférence pour les choses de la Religion, que de l'évidence des principes qui établissent l'unité de la véritable Eglise, & la nécessité de se soumettre à son autorité. On a pu les combattre, ces principes dans la première fermentation que Luther & Calvin mirent dans les esprits; mais tôt ou tard la raison révendique ses droits, & l'enthousiasme de l'erreur est reconnu pour ce qu'il est. Dès qu'il est démontré que hors du sein de l'Eglise, on ne tient à rien, qu'on ne fait ce qu'on doit croire, ni ce qu'il faut ne croire pas, toutes les controverses sont à terre, & l'on est Catholique ou l'on n'est rien. Nous renvoyons à ce que nous avons dit, L. 3, ch. 4, §. 2.

§. V I.

D. Quoique les différentes Sectes Luthérienne, Anabaptiste, Arienne, &c. ne puissent s'attribuer les caractères de l'Eglise Romaine, l'Eglise Grecque, si attentive à conserver les anciens Rits, les Liturgies, les Sacrements, la Hiérarchie, &c. si déclarée contre les Hérétiques des derniers temps, ne peut-elle point jouter avec celle de Rome, & se parer du titre de seule Eglise véritable?

R. 1.^o Il conste par l'Ecriture, que c'est à Pierre que Jésus-Christ a commis le gouvernement de l'Eglise universelle; il est prouvé par toute l'antiquité, que Pierre a établi son Siège à Rome. Où est-il dit que Constantinople soit le centre de l'unité Catholique? Si cette détermination dépendoit du caprice des hommes, bientôt tous les liens du Corps mystique de Jésus-Christ seroient rompus par l'ébranlement du centre.

2.^o Tous les Docteurs de l'Eglise d'Orient, les Clément d'Alexandrie, les Athanase, les Basile, les Cyrille, les Chrysostome, &c. ont reconnu la primatie de Rome, n'ont fait qu'un esprit & qu'un corps avec l'Eglise de Rome: autant de témoins contre les prétentions des Grecs modernes.

3.^o Les Grecs modernes ont eux-mêmes reconnu solennellement aux Conciles de Lion & de Florence, la nécessité de renoncer à leur schisme, & de s'attacher au centre de l'unité, qui est le Siège de Pierre. L'Empereur en personne, dans le Concile de Florence, s'est soumis au Chef de l'Eglise universelle. M. de V. parle de cet événement comme du triomphe le plus complet de l'Eglise de Rome. Le même Auteur observe qu'en 1075, Démétrius chassé du Trône de Russie, *en appella au Pape comme au Juge de tous les Chrétiens*. Le Duc Basile a reconnu la même qualité dans le Pape durant la légation du P. Possevin. Le P. Papebrock* montre que les Russes n'ont suivi que fort tard le schisme des Grecs. En Pologne, Transilvanie, Syrie, Grece, Perse, &c. un grand nombre de Grecs adhèrent encore aujourd'hui à cette Eglise, comme à la Mere & à la Reine de toutes les Eglises.

Annal. de l'Emp. T. 2, p. 87.

Ibid. T. 1, p. 178.

* Act. SS. maji. T. 1, Ephesi Grec. & Mosc. n. xi.

4.^o Le ressort de cette Eglise schismatique, en y comprenant même les Russes, n'est pas comparable à celui de l'Eglise Romaine, qui tient dans sa dépendance les régions les plus peuplées de l'Europe, la plus grande partie de l'Amérique, des Fidèles sans nombre dans l'Empire Ottoman, & comme nous avons dit ailleurs dans toutes les régions du monde. La pauvre Eglise Grecque, dont on peut dire, avec S. Paul, qu'elle est Ser-

vante, & qu'elle est en esclavage avec ses enfans (a) depuis la séparation, ne s'est point étendue, & a paru absolument dépouillée du principe de fécondité que Jésus-Christ a laissé à ses Apôtres. Les nouvelles conversions faites dans l'Amérique, à la Chine, au Japon, dans les Indes, &c. sont les fruits de l'Eglise de Rome.

5.^o L'ignorance prodigieuse, la stupide superstition où sont réduits les Peuples & les Ministres de cette Eglise isolée, entraînent nécessairement les grands abus & les désordres énormes qu'on lui reproche en matière de Religion ; depuis un grand nombre de siècles, elle n'a plus eu de Docteur célèbre, ni de Concile qui ait mérité quelque attention. Les derniers Grecs savants, tels que Bessarion, Allatius, Arcudius, &c. ont été attachés à l'Eglise Romaine. « Si l'on fait le » parallèle du Clergé Grec, avec le Clergé La-
Grand, & décad. des Romains, ch. 22.
» tin, dit Montesquieu, si l'on compare la conduite des Papes avec celle des Patriarches de » Constantinople, l'on verra des gens aussi sages » que les autres étoient peu sensés. »

D. Le Siège de Rome, qui est le centre de l'Eglise Catholique, peut être anéanti ; car cette Ville peut être détruite par des Barbares ou par quelque accident physique : en ce cas, que devient le point sur lequel porte tout l'édifice de la Hiérarchie ?

R. Plusieurs Auteurs pensent, avec beaucoup de vraisemblance, que la promesse de conserver l'Eglise, & conséquemment la promesse de conserver la succession de ses Chefs, emporte la conservation de la Ville qui fait le Siège de leur Episco-

(a) *Et servit cum filiis suis. Galat. 4.*

pat, puisque c'est cet Episcopat qui fait le titre & le lien de la succession; mais quand Rome périroit, la succession de ses Evêques subsisteroit, comme l'Eglise a conservé la succession Catholique des Evêques, dont les Diocèses sont tombés au pouvoir des Infidèles ou des Hérétiques: & quoique l'exercice de l'autorité Episcopale à Rome suppose cette Ville réellement existante; la primatie du Pape, la dignité de Vicaire de Jésus-Christ, & la suprême autorité dans l'Eglise, ne sont bornées à aucun lieu pour l'usage de leurs droits, & ne sont attachés à l'Evêché de Rome que par voie de succession. Pierre le vénérable applique ingénieusement à la résidence Papale ce vers de Lucain:

..... *Vejos habitante Camillo,*
Illic Roma fuit.

§. V I I.

D. Ces quatre caractères qui distinguent la Religion Catholique de toutes les hérésies, ne la distinguent-ils pas aussi de la Secte des Incrédules & des Philosophes impies?

R. La chose est évidente par ce que nous avons dit en différents endroits de ce Catéchisme; 1.^o leur peu d'union, leurs dissensions, leurs contradictions

1. 1, ch. 1, contrastent d'une manière bien frappante avec
 S. 2.
 L. 3, ch. 2, l'unanimité des enfants de l'Eglise Catholique.
 S. 5. Dieu exécute sur eux l'arrêt prononcé contre les ouvriers de la Tour de Babel (a); souvent le même

(a) *Et dixerunt: venite, faciamus nobis civitatem & turrim, cujus culmen pertingat ad celum.... Descendit autem Dominus & dixit.... descendamus & confundamus ibi linguam eorum, ut non audiat unusquisque vocem proximi sui. Atque ita divisit eos Dominus.... & cessave-*

Auteur renverse ses propres principes , & détruit dans un endroit ce qu'il établit dans l'autre : leurs langues, comme dit le Prophete, se sont tournées contre eux-mêmes (a). 2.° Nous avons vu aussi où conduisoient leurs principes , & quels effets y étoient inséparablement attachés. Nous en avons parlé selon la raison *, & d'après l'expérience **. — 3.° Nous avons prouvé que le nombre des vrais Incrédules étoit très-petit, qu'à peine en trouvoit-on qui le fussent absolument ; les maîtres de l'irreligion avouent que leur doctrine n'est point pour le Peuple, que le Peuple ne peut ni la goûter ni la mettre en pratique. Le Peuple fût-il tel qu'il doit être pour en profiter, les Philosophes se met-

* L. 1, ch. 1.

** L. 4, c. 3.
art. 6, §. 10.

L. 1, ch. 1.

L. 3, ch. 2,
§. 6.

runt ædificare civitatem. Gen. xi. — Divisi sunt ab ira vultus ejus. Psal. 74. — « Je consultai les Philosophes, dit J. J. » Rousseau, je feuilletai leurs Livres, j'examinai leurs diverses opinions, je les trouvai tous fiers, affirmatifs, » dogmatiques, même dans leur scepticisme prétendu, » n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres ; & ce point, commun à tous, me parut le » seul sur lequel ils ont tous raison. Triomphants quand » ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si » vous pesez les raisons, ils n'en ont que pour détruire. » Si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne. » Ils ne s'accordent que pour disputer. Les écouter n'étoit » pas le moyen de sortir de mon incertitude. » Émile, T. 3, p. 27. — « Quelles sont les leçons de ces amis de » la sagesse ? A les entendre, ne les prendroit-on pas pour » une troupe de Charlatans qui crient chacun de son côté » sur une place publique : venez à moi, c'est moi seul qui » ne trompe point. » Discours couronné par l'Acad. de Dijon, en 1750.

(a) *Infirmata sunt contra eos linguæ eorum. Psal. 63.*

Voyez le Déisme réfuté, la Religion vengée de l'incrédulité par l'incrédulité même, &c.

L. 3, ch 2,
5. 5.

troient-ils en état de la lui enseigner ; les verroit-on parcourir toutes les régions de la terre, se faire à toutes les mœurs, à tous les climats, pour y établir le fruit de leur Apostolat. — 4.^o. A la vérité leurs erreurs sont pour la plupart fort anciennes. On en trouve la réfutation dans les Ecritures (a), dans les SS. Peres, dans les Théologiens de tous les siècles ; mais, malgré cette ancienneté, l'on ne peut les considérer comme un corps de doctrine transmis par une longue suite de générations aux Raisonneurs du dix-huitième siècle, parce que, dans cette Tradition, il ne peut y avoir plus d'unité, ni plus d'ensemble que dans la doctrine même. Les erreurs s'oublient & se renouvellent ; ensevelies durant des siècles, elles reparoissent par intervalle pour l'épreuve des ames fidèles, & le malheur des Chrétiens lâches. Les vérités de la Religion sont de tous les siècles, elles ne dépendent ni du temps, ni du goût des hommes (b).

(a) Tous les propos de nos Matérialistes sont exposés au second chap. de la Sagesse. On voit par-là qu'ils ne font rien moins que le fruit des progrès de la Philosophie : *Dixerunt enim cogitantes apud se non rectè : exiguum & eum tædio est tempus vitæ nostræ, & non est refrigerium in fine hominis, & non est qui agnitus sit reversus ab inferis : quia ex nihilo nati sumus & post hoc erimus tanquam si non fuerimus : quoniam fumus status est in naribus nostris : & sermo scintilla ad commovendum cor nostrum : quod extincta cinis erit corpus nostrum, & spiritus diffundetur tanquam mollis ær.... Venite ergo & fruamur bonis quæ sunt, & utamur creaturâ tanquam in juventute celeriter, &c.* C'est exactement le sommaire & le résultat des deux volumes du *Système de la nature*.

(b) *Veritas autem Domini manet in æternum*, Psal. 116. *Jesus Christus & heri, & hodie & ipse in sæcula*, Heb. 13.

CHAPITRE VII.

Examen de quelques matieres particulieres.

D. **O**UTRE LES GUERRES que les Philosophes font aux preuves & aux mysteres de la Religion, leur critique ne s'attache-t-elle pas particulièrement à d'autres matieres?

R. L'objet de leurs déclamations les plus ordinaires sont la confession, les cérémonies de l'Eglise, l'autorité du Pape, les biens Ecclésiastiques, la Théologie scholastique, le célibat, les superstitions & les abus.

ARTICLE PREMIER.

La Confession.

D. L'USAGE DE LA CONFESSION établi par Jésus-Christ lui-même, & vainement combattu par les Controversistes Protestants (a), est il aussi avantageux aux Fidèles qu'il est respectable par son institution divine?

R. Pour s'en convaincre, il suffit de recueillir les témoignages de ceux-là mêmes qui, dans des moments d'humeur, ont entrepris de proscrire

(a) Tout ce qui est purement Théologique, n'est pas de notre ressort. Bossuet, Bellarmin, Becan, Seedorff, Scheffmacher, &c. ont dit aux Protestants tout ce qu'il falloit pour ramener à la vérité tout homme qui ne se fait pas un devoir religieux de la combattre.

Volk. rem.
sur la Trag.
d'Olympie.

Diæ. phil.
art. Catéch.
du Curi.

Annal. de
l'Emp. T. I,
p. 41.

une si sainte institution ; nous nous contenterons de quelques-uns des moins suspects. « Il n'y a peut-être point d'établissement plus sage. La plupart des hommes , quand ils sont tombés dans de grands crimes , en ont naturellement des remords : les Législateurs qui établirent les mystères & les expiations, voulurent également empêcher les coupables de se livrer au désespoir & de retomber dans leurs crimes. . . . La Confession est une chose excellente , un frein aux crimes invétérés : dans l'antiquité la plus reculée , on se confessoit dans la célébration de tous les anciens mystères. Nous avons imité (a) & sanctifié cette sage pratique ; elle est très-bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner , & pour faire rendre aux voleurs ce qu'ils peuvent avoir dérobé à leur prochain. . . . Les ennemis de l'Eglise Romaine , qui se sont élevés contre une institution si salutaire , semblent avoir ôté aux hommes le plus grand frein qu'on pût mettre à leurs crimes. Les Sages de l'antiquité en avoient eux mêmes senti l'importance : s'ils n'avoient pu en faire un devoir à tous les hommes , ils en avoient établi la pratique pour ceux qui prétendoient à une vie plus pure ; c'étoit la première expiation des Initiés chez les Egyptiens , & aux mystères de Cérès Eleusine. Ainsi , la Religion Chrétienne a consacré des choses dont

(a) Il ne s'agit pas d'examiner ici cette imitation , d'autant plus que l'Auteur la rejette dans le passage suivant. On sait que les Philosophes font dériver des anciens Peuples tous les usages Chrétiens : nous nous contentons de faire remarquer l'hommage qu'ils rendent à la sagesse & à l'utilité de la confession.

L. 4 , ch. 2 , fait que les Philosophes font dériver des anciens Peuples art. 2 , §. 6 , tous les usages Chrétiens : nous nous contentons de faire remarquer l'hommage qu'ils rendent à la sagesse & à l'utilité de la confession.

P H I L O S O P H I Q U E. 603

» Dieu avoit permis que la sagesse humaine en-
 » trevît l'utilité & embrassât les ombres. . . . »
 L'Auteur de l'*Histoire philosophique & politique*
du commerce des Indes, quoiqu'ennemi déclaré de
 toute Religion, n'a pu refuser des éloges à la Con-
 fession. « Les Jésuites ont établi dans le Paraguay T. 3, p. 254.
 » le gouvernement Théocratique, mais avec un
 » avantage particulier à la Religion qui en fait
 » la base: c'est la pratique de la Confession, infi-
 » niment utile tant que ses Ministres n'en abu-
 » seront pas: elle seule tient lieu de loix pénales, &
 » veille à la pureté des mœurs. Dans le Paraguay,
 » la Religion, plus puissante que la force des ar-
 » mes, conduit le coupable aux pieds du Magistrat.
 » C'est là que loin de pallier ses crimes, le repen-
 » tir les lui fait aggraver; au lieu d'éluder la peine,
 » il vient la demander à genoux: plus elle est sévère
 » & publique, plus elle rend le calme à la con-
 » science du criminel. Ainsi, le châtimement, qui
 » par-tout ailleurs effraie les coupables, fait ici
 » leur consolation, en étouffant les remords par
 » l'expiation. Les Peuples du Paraguay n'ont
 » point de loix civiles, parce qu'ils ne connoissent
 » point de propriété: ils n'ont point de loix crimi-
 » nelles, parce que chacun s'accuse & se punit vo-
 » lontairement: toutes leurs Loix sont des pré-
 » ceptes de Religion. Le meilleur de tous les
 » gouvernements se seroit une Théocratie, où
 » l'on établiroit le Tribunal de la Confession, s'il
 » étoit toujours dirigé par des hommes vertueux,
 » sur des principes raisonnables. . . . » Addison n'a
 » pu voir les inscriptions tirées de l'Ecriture, placées en Italie sur les Confessionaux, sans en être
 » touché, & sans les rapporter avec une pieuse com-

Suppl. au
 voyage de
 Milon, p. 152

L. 4. ch. 3.
art. 6. §. 2.
P. 379.

plaisance (a). . . Nous avons rapporté ailleurs le jugement de J. J. Rousseau.

D. N'y a-t-il pas eu en cette matière des doctrines erronées, & de révoltants abus ?

R. Il y a eu sans doute en ceci, comme en toutes choses, des excès, dont l'autorité de l'Eglise a travaillé & travaille encore à ramener ceux qui se sont écartés des règles établies. Il y a eu des rigueurs & des relâchements. Les uns ont paru envisager la Confession comme un simple récit des péchés, & ont perdu de vue les sentiments de pénitence dont elle devoit être le fruit : les autres en ont fait un bien de si difficile accès, qu'à peine y ose-t-on aspirer. Qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'on peut raisonner très-mal sur des choses très-vraies & très-bonnes ? — Les maux qu'a pu produire le zèle indiscret de quelques Confesseurs ont été rares & passagers ; & les biens que la Confession produit sont constants & journaliers. Les Philosophes voudroient ils qu'on se privât de manger & de boire, parce que quelques gourmands sont morts de leurs excès ? Les abus empêchent-ils que la Confession ne soit un frein à la licence, une source féconde de sages conseils, une sensible consolation pour les âmes affligées de leurs péchés ; la Confession cesse-t-elle d'être un excellent moyen

(a) *Ne taceat pupilla oculi tui. — Ibo ad patrem meum, & dicam : Pater peccavi. — Soluta erunt in cœlis. — Redi anima mea in requiem tuam. — Vade, & ne deinceps pecca. — Qui vos audit, me audit. — Venite ad me omnes qui fatigati estis & onerati. — Corripiet me justus in misericordia. — Vide si via iniquitatis in me est : & deduc me in viam æternam. — Ut audiret gemitus compeditorum.* Ces inscriptions expriment effectivement très-bien l'esprit & l'effet du Sacrement de Pénitence.

de cultiver les semences de la piété dans des âmes bien nées, où elles fructifient comme d'elles-mêmes; d'empêcher que des passions naissantes ne les étouffent dans les autres; de donner un appui à l'innocence; de réparer les déprédations du larcin; de renouer les nœuds de la charité; d'entretenir l'amour de la concorde, de la subordination, de la justice, de toutes les vertus; de déraciner des cœurs l'habitude des désordres, de la désunion, de la révolte, de tous les vices?

ARTICLE II.

Cérémonies de l'Eglise.

D. PUISQUE DIEU veut être honoré en esprit & en vérité, pourquoi ce grand nombre de rites & de cérémonies instituées dans l'Eglise Catholique?

R. L'expérience nous apprend qu'il faut des spectacles pour attacher le Peuple : une Religion dépouillée de tout appareil extérieur ne peut ni l'affecter ni l'instruire; &, selon la remarque judicieuse de l'*Ami des Hommes*, toute Religion réduite au pur spirituel est bientôt reléguée dans l'empire de la Lune. Au lieu des nudités scandaleuses, des jeux & des danses indécentes de la Grèce; au lieu des folies & des licences qui déshonoroient les Fêtes Païennes; au lieu des spectacles tumultueux & barbares du Cirque & de l'Amphithéâtre, la Religion occupe les Peuples de cérémonies pleines de gravité & de décence, propres à lui inspirer des mœurs douces & pures. Il n'y a que l'homme charnel ou dissipé qui puisse

« moignoît autrefois Saumaïse à la Peyrere, auteur
 « des Préadamites. Celui-ci, comme je l'ai appris
 « de lui-même, ayant marqué à Saumaïse que dans
 « le Livre qu'il (Saumaïse) avoit composé tou-
 « chant la Transubstantiation contre Grotius, il
 « avoit trouvé bien des choses qui établissoient l'an-
 « tiquité des cérémonies de l'Eglise Romaine, ou
 « plutôt de toutes les Eglises du monde : *Nostri*,
 « répondit Saumaïse, *rescuerunt Religionem usque*
 « *ad vivum.* »

D. Plusieurs des cérémonies de l'Eglise ne sont-elles pas imitées des Païens : ne trouve-t-on pas chez eux l'idée de nos Processions (a), l'usage de l'Eau-Bénite (b), &c ?

Ci-dessus,
 p. 279.

R. Pour croire que les Chrétiens aient pu se modeler sur les Païens, il faut ignorer l'histoire de l'Eglise naissante, & ne savoir pas l'horreur que les premiers Fidèles avoient de tout rit idolâtre. Mais il y a des manières de culte que la nature suggère, & que la raison découvre à la première vue. Il ne faut donc pas être surpris de trouver chez plusieurs Peuples à-peu-près le même fond de cérémonies; tous ont senti que les mêmes démonstrations extérieures qui peuvent témoigner aux hommes le respect, la soumission, la reconnaissance pouvoient également faire paroître les mêmes sentimens envers la Divinité. Il n'a pas fallu des réflexions profondes pour comprendre que se prosterner ou fléchir les genoux est une

(a) *Interea ad templum non æquæ Palladis ibant*
Crinibus Iliades passis, peplumque ferebant
Suppliciter tristes, & tonsæ pectora palmis. *Æn.* I.

(b) *Dic corpus properet fluviali spargere lymphâ.*

Æn. IV.

marque

marque de soumission; que par les offrandes & les sacrifices on reconnoît avoir tout reçu de Dieu; que, par la priere, on rend hommage à sa puissance; que c'est sanctifier en quelque sorte les Villes & les Champs que d'y porter avec piété & avec décence des choses sacrées; d'implorer la bénédiction du Ciel autour de nos habitations; de faire retentir les chemins publics des louanges de Dieu (a), & que c'est en même temps une espèce de triomphe décerné à la Religion (b); que se laver dans l'eau est un symbole de purification; qu'une onction d'huile ou de parfum est un signe de guérison ou de consécration; que les repas communs sont une preuve de fraternité, & ainsi du reste.

ARTICLE III.

Autorité du Pape.

S. I.

D. POURQUOI JÉSUS-CHRIST a-t-il établi saint Pierre & ses Successeurs Chefs de son Eglise?

R. La nécessité d'un Chef est reconnue dans tous les Etats; les plus Républicains ne peuvent s'en passer: il est visible qu'en matière de Religion & de choses spirituelles, il est plus nécessaire que par-tout ailleurs. La Société civile se conserve plus aisément que la Société de Reli-

(a) *Ut cantent in viis Domini: quoniam magna est gloria Domini.* Psal. 137.

(b) Les triomphes des anciens vainqueurs, les entrées solennelles des Princes sont des processions profanes.

gion. Puisque la Religion ne règle pas seulement les dehors de l'homme, mais encore son intérieur, ses pensées comme ses actions, son esprit comme son cœur; il lui faut une autorité proportionnée à la sublimité de sa législation, qui est toute divine; il faut une union entre les membres, qui établisse d'une manière plus sûre que toutes les peines afflictives, la perpétuité de la Société générale; cette union ne peut subsister sans un centre commun, où toutes les divisions de cette administration spirituelle aillent se rendre.

D. D'où vient donc que les Protestants ont combattu avec tant de chaleur la puissance des Pontifes de Rome?

R. Les plus sages d'entre eux ont cru, que bien loin d'abroger la légitime puissance du Pape, il faudroit l'établir si elle ne l'étoit pas. Ce sont les propres termes de Melancthon, le plus sensé de tous les prétendus Réformateurs (a). Grotius dit & prouve solidement la même chose (b). Jacques I, Roi d'Angleterre, Leibnitz, Sayvel, &c. n'y ont rien trouvé que de raisonnable.

D. Pourquoi l'autorité Papale a-t-elle moins éclaté dans les premiers siècles de l'Eglise que dans les temps postérieurs?

R. Le Pape a été de tout temps regardé comme le Chef de l'Eglise, & le Pere commun des Fidèles. Tous les Conciles écuméniques présentent des monuments de la croyance des Peuples sur cet article. Les preuves de fait viennent à l'appui

(a) Boss. Hist. des variat. Liv. 11, n. 6.

(b) Grotius, annot. ad Consult. Cassand. ad art. 7, &c. in animadv. Riveti.

de la doctrine des Livres ; car on voit de grands exemples de l'autorité Papale dès les premiers siècles de l'Eglise. Si ces exemples sont encore plus fréquents dans des temps postérieurs, c'est que dans les siècles voisins de Jésus-Christ, où la mémoire étoit encore toute récente, où l'Esprit-Saint se répandoit plus libéralement, où la Foi & la morale étoient soutenues par-tout par de grands exemples, où il y avoit, pour ainsi parler, autant de Saints & d'Apôtres que d'Evêques & de Prêtres : la saine doctrine, le lien de la paix, la discipline ecclésiastique se conservoient comme d'eux-mêmes. Plus tard, la charité s'est refroidie, l'union s'est relâchée, la zizanie s'est mêlée au bon grain, la discipline a reçu des atteintes : l'autorité d'un Chef a été plus clairement, plus souvent reconnue, parce qu'elle a été plus nécessaire. Casaubon, quoique Protestant, fait à-peu-près la même réflexion (a).

D. N'a-t-on pas disputé sans relâche pendant des siècles sur l'étendue de l'autorité pontificale ;

(a) *Neque verò dubium mihi est, tantum istud studium quod videmus ab eo (Leone M.) adhibitum, ut sedes Romana in majus extenderetur, à bono principio fuisse profectum & ad finem optimum spectasse. Vastabant illà ætate Ecclesiam perditissimi hæretici, qui magnas quotidie strages, velut apri vineam ingressi edebant, neque erant qui progressibus eorum sese opponerent, qui quidem causam bonam possent adjuvare præter Romanum Episcopum. Nemo autem peritus rerum Ecclesiæ ignorat, operâ Romanorum Pontificum per multa sæcula Deum esse usum in conservandâ sanctatâ fidei doctrinâ. Hoc intelligens Leo M. & quotidianâ experienciâ edoctus, quantum veræ fidei interesset, ut paratû illi semper esset in sede Romanâ præsidium firmissimum, modis omnibus, ut ita esset, procuravit, &c. Casaub. exerc. xv. ad Annal. Baron.*

si le Pape étoit infaillible, s'il étoit supérieur au Concile, s'il étoit le maître du temporel des Rois ?

R. Ces questions ne font rien au fond de l'affaire. Le Pape est le Chef de la vraie Eglise, la vraie Eglise est donc celle qui reconnoît le Pape pour Chef. Il est raisonnable & nécessaire que l'Eglise ait un Chef; les Eglises qui n'en ont pas, ne sont donc pas la véritable. C'est là où nous bornons nos réflexions; & il ne nous importe pas d'en savoir davantage. — L'opinion du domaine temporel est aujourd'hui dans l'oubli; si quelques Ultramontains ont écrit que c'étoit une hérésie que de la combattre, c'est une décision où ils ont consulté les préjugés nationaux, préférablement aux règles de la Foi.

§. I I.

D. Qu'étoit-il besoin pour soutenir l'autorité spirituelle du Pape, de lui donner la souveraineté d'un état temporel ?

R. Cela n'étoit pas nécessaire sans doute, mais ce qui n'est pas nécessaire, est souvent très convenable. Depuis la division de la Chrétienté en différents Etats, il est expédient que le Pere commun des Fidèles ne soit Sujet d'aucun Monarque. Un Pape, citoyen de Londres ou de Paris, ne seroit pas également respecté des deux Nations. M. de V. observe que les Papes d'Avignon étoient trop dépendants des volontés des Rois de France, & ne jouissoient pas de la liberté nécessaire au

Annal. de
l'Emp. T. 1,
p. 397, 398.

Abrégé chro-
nol. de l'hist.
de France. Re-
marq. part. sur
la 1^{re} race,
édit. 1768.

bon emploi de leur autorité. « Le Pape, dit le
» Président Hénault, n'est plus comme dans les
» commencements le Sujet de l'Empereur; de-
» puis que l'Eglise s'est répandue dans l'univers,

P H I L O S O P H I Q U E. 615

« il a à répondre à tous ceux qui y commandent ;
 « & par conséquent , aucun ne doit lui commander. La Religion ne suffit pas pour imposer à
 « tant de Souverains ; & Dieu a justement permis
 « mis que le Pere commun des Fidèles entretînt
 « par son indépendance le respect qui lui est dû.
 « Ainsi donc , il est bon que le Pape ait la pro-
 « priété d'une puissance temporelle , en même-
 « temps qu'il a l'exercice de la spirituelle : mais
 « pourvu qu'il ne possède la première que chez
 « lui , & qu'il n'exerce l'autre qu'avec les limites
 « qui lui sont prescrites L'union de toutes
 « les Eglises occidentales sous un Pontife Sou-
 « verain , dit un Auteur Protestant & Philoso-
 « phe , facilitoit le commerce des Nations , &
 « tendoit à faire de l'Europe une vaste Républi-
 « que ; la pompe & la splendeur du culte , qui
 « appartenoit à un établissement si riche , contri-
 « buoient en quelque sorte à l'encouragement
 « des beaux Arts , & commençoient à répan-
 « dre une élégance générale de goût , en la com-
 « ciliant avec la Religion. » M. Fleuri remarque
 que l'autorité même séculière du Pape , comme
 Souverain de Rome , est devenue nécessaire pour
 empêcher les schismes , & tenir les Evêques dans
 le devoir. « Dans l'Eglise Romaine , on peut trou-
 « ver une raison particulière d'unir les deux puis-
 « sances. Tant que l'Empire Romain a subsisté ,
 « il renfermoit dans sa vaste étendue presque
 « toute la Chrétienté : mais depuis que l'Eu-
 « rope est divisée en plusieurs Princes indépen-
 « dants les uns des autres ; si le Pape eût été
 « Sujet de l'un d'eux , il eût été à craindre que
 « les autres n'eussent eu de la peine à le recon-
 « noître pour Pere commun , & que les schis-

M. Hame.
 Hist. de la
 Maison de
 Tudor. T. 112.
 P. 9.

Hist. Eccl.
 T. 16. Disc.
 4e. de 10.

» mes n'eussent été fréquents ; on peut donc
 » croire que c'est par un effet de la Providence,
 » que le Pape s'est trouvé indépendant, & Maî-
 » tre d'un Etat assez puissant, pour n'être pas
 » aisément opprimé par les autres Souverains ;
 » afin qu'il fût plus libre dans l'exercice de sa
 » puissance spirituelle, & qu'il pût contenir plus
 » aisément les autres Evêques dans le devoir.
 » C'étoit la pensée d'un grand Evêque de notre
 » temps. »

D. Ne faut-il pas convenir de bonne foi, que les Papes ont souvent abusé de leur autorité, & qu'ils ont reculé les bornes que Jésus-Christ leur avoit marquées ?

R. Jésus-Christ nous avertit expressément que les Chefs de la Religion ne sont point impeccables, & que leurs fautes ne doivent pas affoiblir le respect qui leur est dû (a). Si l'abus de l'autorité pouvoit faire conclure contre les titres de celui qui l'exerce, il n'y auroit plus d'autorité sur la terre. Les siècles d'ignorance & les trames des passions humaines ont porté de grands désordres dans tout ce qu'il y a de Cours, de Tribunaux, d'Académies, de Sociétés d'homme sur la terre ; & quand ces temps de calamité sont passés, il faut jeter un voile sur les plaies qu'ils ont faites à l'humanité & à la Religion. C'est l'avis renfermé dans de fort beaux vers d'un Poëte mé-
 diocre :

*Excidat illa dies ævo : nec postera credant
 Sæcula ; nos certè taceamus , & obruta multa
 Nocte tegi nostræ patiamur crimina gentis.*

(a) *Super cathedram Moysi sederunt Scribæ & Pharisei. Omnia ergò quæcumque dixerint vobis , servate & facite : secundum opera verò eorum nolite facere. Matth. 23.*

ARTICLE IV.

Les Biens Ecclésiastiques.

D. **LES BIENS DE L'EGLISE** sont le fruit de la piété des Fidèles, mais cette piété étoit-elle bien éclairée? n'a-t-elle pas appauvri les Etats, & diminué les ressources de la société?

R. Les plus grands Princes, Constantin, Charlemagne, S. Louis, Charles-Quint, &c. ont été libéraux à l'égard de l'Eglise, sans que leur puissance en ait souffert. Les Ecclésiastiques en France, (& il en est aujourd'hui de même ailleurs) contribuent aux besoins de l'Etat plus qu'aucun autre Corps: leurs biens valent au Roi incomparablement plus que ceux des Laïcs (a). Outre cela, les biens de l'Eglise sont une ressource toujours ouverte dans les grandes nécessités; ressource que Henri VIII a bien regrettée: Charles-Quint disoit que ce Prince inconsidéré avoit tué *la poule qui pondoit des œufs d'or*. Ces biens d'ailleurs n'appartiennent pas à des étrangers; ils appartiennent à nos oncles, à nos neveux, à nos cousins, qui aident leurs familles, qui consolent les affligés, qui soulagent les indigents, qui lèvent les mains au ciel pour en attirer les bénédictions auxquelles on doit la prospérité des Etats: ils sont une ressource pour beaucoup de familles, un établissement pour les enfants, que les Protestants n'ont

Ci-dessus;

P. 398.

(a) Voyez la preuve avec tout le détail possible dans l'Apol. de Louis XIV, au sujet de la révocation de l'Edit de Nantes; & dans le Dict. anti-phil. art. *Abbé*, édit. d'Avignon, 1771, p. 7.

cessé de regretter. Les Sujets des Ecclésiastiques sont pour l'ordinaire traités avec plus de douceur & d'humanité. Les Abbayes riches sont les Hôtelleries des étrangers, l'asyle des Pauvres. L'argent des Ecclésiastiques reste dans le Pays : celui des Séculiers est porté ailleurs par les voyages, les Comédiens, les dépenses fastueuses, &c. On peut s'instruire sur cette matiere dans un Ouvrage du P. Mamachi, dont le sujet est : *Les biens de l'Eglise sont utiles & nécessaires à l'Etat.*

D. Ne seroit-ce pas enrichir l'Etat, que de lui attribuer les revenus de l'Eglise ?

R. Nous venons de répondre à cette question par un mot de Charles-Quint, que le Philosophe Hume a trouvé très-sage & très-vrai. L'état, quelque riche qu'il soit, peut s'appauvrir par une mauvaise administration, ou par des guerres ruineuses, & n'est-ce pas une excellente politique que de lui ménager une ressource ? Ceux qui par l'avis de Luther se sont emparés des biens de l'Eglise, sont-ils devenus plus formidables à leurs voisins ? Le témoignage de Luther même, en cette matiere, ne seroit-il pas reçu de nos Philosophes ? *Comprobat experientia, eos qui Ecclesiastica bona ad se traxerunt, ob ea tandem depauperari & mendicos fieri.* Il rapporte à cette occasion les paroles de Jean Hund, Conseiller de l'Electeur de Saxe : *Nos nobiles cœnobiorum opes ad nos traximus. Opes nostras equestres comederunt, & consumpserunt hæ cœnobiales, ut neque cœnobiales neque equestres amplius habeamus.* Il finit par l'apologue d'un aigle, qui emportant de l'Autel de Jupiter des viandes qui lui étoient offertes, emporta en même temps un charbon qui mit le feu à son nid.

*In Symposi-
ois. Cep. 4.*

ARTICLE V.

La Théologie Scholaistique.

§. I.

D. **E**ST-CE ABSOLUMENT sans raison que les Philosophes ont insulté si vivement au Christianisme, en relevant les écarts de quelques Théologiens?

R. N'est-ce pas agir sans raison, que de mépriser des vérités respectables à cause de l'ignorance ou du mauvais goût de ceux qui entreprennent de les expliquer & de les défendre? — Les Philosophes en méprisant les Théologiens, s'arrêtent à une misérable équivoque. Les Origene, les Athanase, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Jérôme, les Chrysostome, sont des Théologiens du premier ordre, & ceux dont l'Eglise a toujours fait le plus de cas. Nos Philosophes écrivent-ils d'une manière aussi sensée & aussi solide que ces grands Hommes.

D. La Théologie scholaistique ne mérite-elle pas tout le mépris que les Sages de ce siècle en ont conçu?

R. La Théologie scholaistique, qui a enfanté tant de volumes qui ne sont plus lus de personne, & tant d'opinions inutiles qui ont absorbé & fait disparaître les points auxquels on devoit s'attacher par préférence, a eu de grands défauts. Les différentes écoles s'en sont trop servies pour établir leurs opinions particulières, & trop peu pour faire connoître les sublimes grandeurs & les preuves victorieuses de la Religion. Elle a répandu

quelquefois l'obscurité sur des vérités simples, & poussé trop loin le raisonnement sur des inutilités. Cependant elle n'a jamais mérité le mépris qu'on affecte d'en inspirer. Il est d'une fausseté palpable qu'elle ait jamais donné atteinte au dogme (a) : il est au contraire certain qu'elle fournit pour la défense de la Foi de grandes lumières & de grandes connoissances ; mais elle pourroit les mieux dépouiller & les faire moins acheter. — Si les petits détails où un Théologien est quelquefois obligé d'entrer, ne se ressentent pas de la dignité & de la majesté de la Religion, c'est que l'édifice le plus magnifique dans la totalité, a des parties moins précieuses, sans lesquelles il ne subsisteroit pas. — Quand les Théologiens se sont oubliés, il y a toujours eu des Chrétiens sages qui les ont condamnés, & qui ont réclamé contre leurs délits. Les Philosophes viennent trop tard pour dire des choses neuves sur cette matière ; Melchior Canus, Habert, Fleuri, Petau, Holstenius, Muratori, &c. ont prévenu leurs critiques.

D. Ne seroit il pas expédient de dépouiller la

Altération du
Dogme Théolo-
giqu. par la
Philosophie
d'Aristote,
1696.

(a) Un Ecrivain dont nous avons déjà fait mention, asservi à la faction des Arnaud & des Quesnel, prétend que la Scholastique a altéré le dogme de la Trinité, qui, selon lui, consultoit anciennement à professer trois natures en Dieu. Raisonner de la sorte, c'est afficher l'ignorance la plus grossière, parce qu'il est connu que les Théologiens ont constamment défendu contre les Sociniens & les Sophistes la Foi de Nicée. C'est afficher l'hérésie ; d'abord celle des Trithéites, & de plus celle des Sectaires modernes, qui affirment que la vraie Foi a péri contre la promesse de Jésus-Christ, & qu'elle ne s'est retrouvée que dans quelques têtes échauffées des derniers siècles. C'est afficher l'athéisme, parce qu'en établissant trois natures en Dieu, on en détruit l'essence.

Théologie de cet appareil de syllogisme qui lui donne un ton contentieux & un air hérissé ?

R. Les règles de la Logique, & l'usage des syllogismes sont nécessaires dans toutes les sciences, mais sur-tout dans celles où l'erreur se présente avec tout l'art de la chicane & toutes les ressources des sophismes. Ceux qui ont travaillé à la conversion des Sociniens, connoissent particulièrement cette nécessité ; ces Hérétiques ne prêtent l'oreille à l'instruction qu'autant qu'on est en état de détruire leurs raisonnements captieux : c'est la propriété des anciens & des nouveaux Ariens (a).

D. N'est-ce point le défaut des Théologiens, de décider de tout, de condamner tout ce qui n'est point assorti à leurs opinions, de trouver des hérésies, des péchés où il n'y en a pas même l'apparence ?

R. Ce défaut de quelques Théologiens n'est pas le défaut de la Théologie, & ce défaut s'affoiblit tous les jours. Depuis que le P. Petau a rappelé la vraie méthode de traiter les Dogmes, l'étude des Peres & des Conciles a fait des progrès rapides, la lumière s'est répandue avec plus d'abondance sur toutes les parties de la science de la Religion. Les défauts qui n'ont pas encore disparu, ne promettent pas de se maintenir longtemps. C'est à Rome sur-tout qu'on retrouve aujourd'hui le vrai goût de l'antiquité ; là les opi-

(a) *Non inquirentes quid sacræ doceant paginæ, sed cujusmodi syllogismorum forma reperitur.... quod si quis aliquem scripturæ locum illis objiciat, examinant, utrum connexum, an disjunctum syllogismi genus ex eo confici possit.* Euseb. L. 5. Hist. Eccles. c. 28.

nions ne sont que des opinions, le fond de la Religion y est scrupuleusement conservé. L'application à l'enseignement des Peres, la sage tempérance dans l'usage de la Scholastique, une réserve éclairée à approuver ou à condamner, y sont l'honneur des Ecoles Théologiques.

D. D'où viennent la plupart des défauts de la Théologie Scholastique?

R. Des siècles où elle est née, & où elle a pris son essor. Osera-t on prétendre que l'esprit de l'homme devoit changer de nature au moment qu'il s'occupoit de la Religion? Toutes les sciences ont été dégradées dans les temps d'ignorance; pourquoi la seule Théologie auroit-elle échappé au désastre général? Qu'on lise les Philosophes de ce temps-là, qu'on prenne la patience, si l'on peut, de lire leurs belles dissertations sur les universaux, les prédicaments, les formes, les modes, &c. cette lecture fera oublier les Théologiens, & l'on se convaincra que la Philosophie a nui à la Théologie, & étendu, comme elle fait encore aujourd'hui, ses loix sur des matieres qui n'étoient pas de son ressort (a). . . . C'étoit alors une manie de tout savoir, de disputer sur tout, de n'avouer jamais qu'on ignoroit quelque chose. On professoit toutes les sciences, & l'on soutenoit des

(a) Le savant & judicieux Muratori appelloit cette espece de Théologie mixte. un enfant de la Philosophie Arabe, un labyrinthe creusé dans les profondeurs d'une odieuse métaphysique: *Labyrinthus mille inutilibus implicatus quæstionibus, spinis metaphysicis korrendus, ex philosophiæ gentili adumbratus*. Epist. Parænetica ad Superiores Religiosorum eorumque Professores & Lectores pro emendatione Studiorum Monasticorum. Aug. vind. 1765.

P H I L O S O P H I Q U E. 621

thèses de *Omniscibili*, comme on soutiendrait aujourd'hui un problème de géométrie. Suivant cette idée, les Théologiens ont cru devoir tout approfondir ; ils ont fait des questions & des suppositions sans fin, & ont voulu rendre de tout le compte le plus détaillé & le plus étendu : mais plus tard ils ont reconnu leur tort, & se sont persuadés que la Religion n'étoit point une science où l'imagination de l'homme devoit exercer une activité téméraire ; que l'Ecriture, les Peres, les Conciles nous avoient assez instruits, & que c'est un effet de la vraie science de vouloir ignorer ce que Dieu n'a voit pas voulu nous apprendre (a).

*Alciora te
ne quaſieris,
ſed quæ pla-
cita ſunt Deo
cogita ſem-
per. Eccli. 34*

D. A quoi bon ces disputes qui partagent les différentes Ecoles, qui aigrissent les esprits, & n'aboutissent à rien ?

R. A entendre ces plaintes tant de fois renouvelées contre les disputes théologiques, on diroit que les Philosophes se sont beaucoup mieux accordés. Les Epicuriens, les Stoïciens, les Cyniques, les Académiciens, les Péripathéticiens, les Platoniciens, les Eclectiques, &c. n'ont jamais disputé entre eux ? Il régnoit entre ces différentes Ecoles un concert & une paix admirable ? aujourd'hui cette unanimité est encore plus parfaite ? — Les différentes explications que des Théo-

(a) Bayle & Leibnitz rapportent à ce sujet ces beaux vers de Scaliger :

*Ne curiosus quare causas omnium,
Quæcumque libris vis Prophetarum indidit,
Afflata cælo, plena veraci Deo.
Nec operta sacri supparo silentii
Irrumpere aude, sed prudenter præteri.
Nescire velle quæ magister optimus
Docere non vult, erudita inscitia est,*

logiens ont données de quelques dogmes, ont leur utilité : par-là les réponses aux objections des Infidèles ont été multipliées, & ce qui ne satisfait pas l'un, satisfait l'autre. — Le caractère de ces disputes parmi les Théologiens sages, est 1.^o de n'embrasser jamais des matieres décidées sur lesquelles l'Ecriture ou l'Eglise ont porté un jugement ; & tandis que les Philosophes ne s'accordent sur rien, pas même sur l'existence de Dieu, comme nous l'avons montré plus d'une fois, les Théologiens sont d'accord sur tout ce qui importe à la Religion : *In necessariis unitas* ; 2.^o d'user d'une liberté éclairée dans des choses vraiment douteuses, de n'affecter ni la singularité, ni l'audace, & de donner comme incertain ce qui l'est effectivement : *In dubiis libertas* ; 3.^o de conserver inviolablement la charité, & de ne jamais aigrir les cœurs en faveur d'une opinion : *In omnibus charitas*. Si quelques Théologiens ne gardent pas ces règles, nous n'avons garde de faire leur apologie, nous les abandonnons à tout le courroux des Philosophes.

Ci-dessus,
p. 226.

§. I I.

D. Les Casuistes n'ont-ils pas scandalisé les Fidèles par un détail immense de tous les péchés possibles ? Ne seroit-il pas expédient de réduire la nature du péché à ce qui nuit à la Société ?

R. Il est nécessaire que les hommes soient instruits de leurs devoirs, & des choses qu'ils doivent éviter. Toutes les Nations, toutes les Religions ont eu des especes de Casuistes. Puffendorf, dans son *Traité de l'Homme & du Citoyen*, peut être considéré comme le Casuiste des Protestants. Les anciens Pénitenciers étoient des especes de Casuistes. Si quelques Théologiens se sont trop

appesantissant sur les traits monstrueux de quelques crimes presque inconnus, s'ils ont été trop précipités à déterminer l'espèce & l'énormité des autres; nous blâmons leur témérité, & n'avons là-dessus d'autres règles que la saine raison guidée par l'autorité des Ecritures, des Conciles & des Pontifes. — S'il y a des péchés contre la Société, il y en a aussi contre Dieu; car il y a des devoirs à rendre au Maître de toutes les Sociétés, à l'Auteur de tout ce qui existe. N'y eût-il qu'un homme au monde, cet homme pécheroit en ne rendant pas à Dieu ce qu'il lui doit. . . . Celui qui n'est pas fidèle à Dieu, ne l'est pas aux hommes; celui qui ne reconnoît point de devoir de Religion, est un ennemi de la Société, nous l'avons démontré. Tout ce que les Philosophes dissertent là-dessus, est absolument arbitraire, & renferme de plus un faux supposé.

L. 1, ch. 52

ARTICLE VI.

Le Célibat.

D. QUELLE EST la chose la plus généralement odieuse aux Philosophes, & contre laquelle ils ont entassé des monts de brochures?

R. C'est le célibat des Religieux & des Prêtres. Quoique ce soit là une chose qui ne tienne point du tout au Corps de la Religion, & que ce soit précisément un conseil évangélique pour les uns, & un sage règlement pour les autres (a); les

(a) Le Bénéfice d'un Prêtre n'étant ni ne pouvant être héréditaire, & ne suffisant quelquefois qu'avec peine à l'entretien d'un seul homme; comment établira-t-il ses

Incrédules croient sans doute que leurs efforts contre le Christianisme doivent se réunir sur ce point. Jamais il n'y eût chose au monde plus opiniâtrément répétée ; point de Livre , point de Brochure où il ne soit parlé du célibat du Cloître & de l'Eglise.

D. Quelles sont les considérations les plus propres à guérir ces Messieurs de cette espece de fièvre ?

R. Les plus simples, les plus étroitement liées à l'expérience & à la première vue des choses. Ils auroient dû considérer, 1.^o que la Religion, loin de commander à personne le célibat, défend au contraire de s'y engager sans une vocation particulière, & sans une inclination décidée ; qu'il y auroit de l'injustice, de l'inhumanité même, de refuser à une personne née avec cette inclination, la liberté de la suivre ; qu'il est faux que ce soit alors offenser la nature : c'est suivre, au contraire, le goût qu'elle a inspiré.

2.^o Que l'Eglise exige à la vérité le célibat de ses Ministres ; mais que, loin de forcer personne à se consacrer au saint Ministère, elle ne le permet qu'après des épreuves sérieuses, & à un âge où l'on est en état de sentir toutes les conséquences de cette démarche ; que si cet engagement étoit

enfants ? — Le soin d'une nombreuse famille n'affoiblirait-il pas celui qu'il doit à ses ouailles ? — La décence du saint ministère n'est-elle pas parfaitement d'accord avec le célibat ? Les Païens l'ont cru ; l'un d'eux nous a laissé cette remarquable leçon sur la pureté des sacrifices :

Tibul. Eleg.
1. L. 2.

*Vos quaque abesse procul jubeo : discedit ab aris,
Quæ tulit obscuræ gaudia nocte Venus.
Castæ placent Superis, castâ cum mente venite,
Et puris manibus sumite fontis aquam.*

à charge,

à charge, ce seroit à ceux qui l'ont pris de s'en plaindre, & tout au contraire ils attestent qu'ils y trouvent leur bonheur.

3.^o Que si une Loi si sage est sujete à des inconvénients, ils viennent moins de la Loi même, que de l'abus qu'en font les gens du monde : que le nombre des Ministres nécessaires au culte des Autels étant très-borné, c'est au gouvernement, de concert avec les Supérieurs ecclésiastiques, à prendre les moyens pour empêcher qu'ils ne soient trop multipliés.

4.^o Que le danger prétendu de voir diminuer la population par cette voie, est imaginaire ; que routes choses, d'ailleurs égales, il est faux que les Pays protestants soient plus peuplés que les Catholiques ; que le nombre des hommes est bien plus grand aujourd'hui qu'il n'étoit du tems des Romains, & sous les Loix du paganisme, dont les Prêtres ne professoient pas le célibat ; c'est une thèse *Suprà, 569.* que nous avons démontrée, & qui suffit pour faire cesser tout reproche en ce genre ; qu'il est absurde de se fatiguer à dire : *Si le célibat étoit suivi partout, l'espèce humaine périrait*, puisque c'est faire une supposition chimérique, vu qu'il est impossible que le plus grand nombre des hommes soit porté d'inclination à embrasser le célibat, & qu'il seroit plus raisonnable de dire : Si tous les hommes embrassoient une seule & même profession, s'ils devenoient tous Soldats, ou Mariniers, ou Avocats, ou Négociants, &c. que deviendroit le monde ?

5.^o Qu'il est ridicule de prétendre qu'on nuit à la population générale en mettant des freres ou des sœurs en état de s'y consacrer avec avantage, en supprimant une génération, pour en faciliter

une autre ; en élevant , pour ainsi dire , le berceau de celles-ci , sur le tombeau de celles-là ; de chercher le principe de la dépopulation dans ces hommes pieux , qui , en isolant à l'étroit leur existence , donnent à d'autres le moyen d'étendre , de perpétuer plus aisément la leur.

6.^o Qu'autant que le célibat ecclésiastique & religieux est innocent , louable , utile , autant le célibat voluptueux & de libertinage est pernicieux & digne de l'attention de la police ; que la plupart de ceux qui blâment le premier , sont coupables du second , & se flétrissent par leur propre censure.

7.^o Qu'avant d'attaquer le célibat de Religion il eût fallu se plaindre de ces mariages trop précipités ou trop tardifs ; de ces autres mariages de quelques jours ou de quelques mois ; de ce luxe excessif & destructeur qui entretient dans le célibat un prodigieux nombre de domestiques ; qui emporte l'impossibilité de nourrir & de placer une postérité multipliée ; qui ôtant aux créanciers la faculté de soutenir leur vie , leur ôte aussi celle de la communiquer.

8.^o Qu'il est déraisonnable de s'intéresser si vivement pour le progrès d'une population qui est déjà au-dessus du produit des campagnes , & dans laquelle la moindre disette porte le dégât ; de se dissimuler que les transmigrations sont l'effet d'une population excessive , & que ces transmigrations privent l'Etat d'excellents Sujets , &c. Que seroit-ce de la France , si les landes de Bordeaux , du Berry , de la Bretagne étoient aussi peuplées que quelques cantons de la Chine ? Ne faudroit-il pas que les hommes se mangeassent les uns les autres , qu'ils détruisissent leurs enfans comme les

PHILOSOPHIQUE. 617

Chinois (a) : L'essentiel pour l'homme est qu'il soit heureux, & si sa multiplication met obstacle à son bonheur, il faut la resserrer. Le désordre, le dérèglement des mœurs, le débordement général des vices sont presque toujours la suite d'une excessive multitude.

D. Le célibat n'est-il point un état contraire à la conservation & à la bonne constitution de l'homme ?

R. En lisant quelques Physiciens modernes, & sur-tout la Compilation indigeste & plagiaire de M. de Valmont, on seroit tenté de se le persuader ; mais les vrais Physiciens savent ce qu'il en faut penser. M. Brown, fameux Médecin Anglois, observe que les Célibataires portent ordinairement la vie au-delà de l'âge des hommes mariés. Si le célibat nuit à certains tempéraments qui n'y sont pas destinés par celui qui distribue les vocations aux hommes, il est très-avantageux à d'autres. Le savant Leonicensi, un des plus grands Médecins d'Italie, attribuoit à la continence la parfaite santé dont il avoit joui jusqu'à l'âge de 90 ans. Le vieux Haafsch (b) disoit la même chose.

Dict. d'hist.
naturelle.

(a) La population ne doit pas seulement se régler sur le nombre de personnes que le pays peut nourrir après une bonne récolte ; il faut s'assurer encore s'il pourra nourrir le même nombre dans un temps de famine ; il faut voir encore si le pays produit assez de bois ou de houille pour fournir à la consommation, & pour chauffer les riches & les pauvres durant des hivers rudes & longs. L'humanité doit calculer tout cela ; mais l'étourderie philosophique ne songe qu'à multiplier les hommes, & ne s'embarrasse pas de les conserver.

(b) Curé du pays de Liège, mort à l'âge de 125 ans. On voit son portrait dans la Bibliothèque des Jésuites à Anvers.

Il paroît juste de laisser jouir un chacun de son expérience.

A R T I C L E V I I.

Les Superstitions & les Abus.

S. I.

D. QUE FAUT-IL PENSER des déclamations de nos infatigables adversaires contre les superstitions & les abus ?

R. Quiconque connoît la Religion Catholique & l'esprit de l'Eglise, n'attribuera jamais à cette sainte Epouse de Jésus-Christ, les abus, les superstitions, le fanatisme, la piété ridicule & puérile qu'on trouve dans quelques-uns de ses enfants.

Dans les meilleures terres, entre les meilleures semences, on trouve de l'ivraie & des plantes défectueuses par le Maître du champ (a) : S. Paul nous prévient que des hommes inconsiderés chargeront le bâtiment solide de la Religion, de toutes sortes de matieres inutiles & peu assorties à la beauté de l'édifice ; mais il nous dit aussi que la Religion condamne cette manœuvre, & qu'ils seront punis de leur témérité ou de leur coupable ignorance (b). Le Chrétien doit-il faire dépendre sa Religion

Interque nitentia culta, infelix lolium & steriles dominantur avenæ.
S. Georg.

(a) *Domine, nonne bonum semen seminasti in agro tuo ? unde ergo habet zizania ? & ait illis : inimicus homo hoc fecit.* Matth. 13.

(b) *Si quis autem superædificat super fundamentum hoc... ligna, fœnum, stipulam... detrimentum patietur.* 1. Cor. 3. — On ne peut rien lire de plus exact ni de plus solide sur cette matiere, que l'excellent Traité de Muratori : *De moderamine ingeniorum in Religionis negotio.*

dès hommes, du plus ou du moins qui se trouve dans leur piété? Il a son appui dans l'autorité de l'Eglise, qui ne peut le tromper; & soit que les abus se multiplient, soit qu'ils viennent à cesser, sa ferveur n'en reçoit aucune altération. Il dit avec un Poëte naïf & judicieux :

Reconnoissons ce Dieu, quoique très-mal servi :
De lézards & de rats mon logis est rempli,
Mais l'Architecte existe, & quiconque le nie
Sous le manteau du Sage, est atteint de manie,

D. Un homme pieux & éclairé n'a-t-il pas dit que la superstition faisoit plus de tort à la Religion que l'incrédulité même?

R. Il n'a pu rien dire de plus vrai, ni de plus propre à faire sentir que la Religion, bien loin de pouvoir être responsable des illusions des superstitieux, trouve dans ces hommes égarés ses plus mortels ennemis. C'est en ce sens que S. Bernard préféroit les hérétiques manifestes aux Chrétiens apparents (a), & que S. Cyprien redoutoit sur-tout cette guerre, qui se faisoit contre la Religion dans le sein même de la Religion (b). Nous avons montré que l'Athéisme, relativement à la Société, étoit un fléau bien plus terrible que la superstition & le fanatisme; mais par rapport à la Religion, l'athéisme est moins formidable que la superstition. Celui-là par une guerre ouvertement déclarée à toutes les vertus, ne peut que ramener vers la Religion, en faire sentir la nécessité & le bonheur : celle-là, cachée sous le voile &

(a) *Plus nocet falsus Catholicus quàm si verus appareret hæreticus.* Bern.

(b) *Intra Ecclesiæ septa contra Ecclesiam pugnat.* Cyp.

l'apparence de la Religion, attire la haine qu'elle mérite sur cet objet respectable, & est confondue avec lui par l'ignorance & la malignité. Etat douloureux & violent dans lequel la Religion gémit, & souffre une espèce de supplice semblable à ce tourment imaginé par un ancien Tyran, où des cadavres infectés de pourriture étoient attachés aux victimes de sa fureur, & répandoient l'horreur de la contagion & de la mort dans des corps pleins de santé & de vie (a).

D. Ne faut-il pas convenir qu'on a poussé souvent trop loin le culte des Images, sur-tout de celles qu'on appelle *miraculeuses* ; qu'on a invoqué des Saints imaginaires ; qu'on a paru confondre le culte de l'Être éternel avec celui de ses Serviteurs ; qu'on a respecté des légendes aussi ennemies du bon sens que de la vérité de l'Histoire ; qu'on a publié des prétendues révélations contradictoires les unes aux autres, pour des connoissances émanées de Dieu même ?

R. Quoique les Images soient très-propres à réveiller & à entretenir la piété des Fidèles, & qu'elles contribuent beaucoup à la beauté & à la magnificence des Eglises, il est bon d'observer que ce n'est pas une chose qui tient au corps de la Religion ; c'est un usage autorisé & établi par l'Eglise, & que l'Eglise pourroit abroger sans donner atteinte au dépôt de la Foi (b) ; mais,

(a) *Mortua quoniam etiam jungebat corpora vivis,
Componensque manus manibus, atque oribus ora,
Tormenti genus! & sanie taboque fluentes
Complexu in misero longâ sic mortem necabat.* & *Æneid.*

(b) *Sed illud ante omnia constituendum, imagines ætæ per se genere esse, quæ ad idola nominantur; hoc est*

comme il n'y a point d'apparence qu'il y aura jamais des raisons suffisantes pour opérer cette réforme, on peut s'assurer qu'elle n'arrivera pas. Les Images miraculeuses ne diffèrent des autres que parce que Dieu distingue par des faveurs particulières les honneurs qu'on leur rend, ou pour récompenser la piété de ceux qui en ont orné les Eglises, ou pour nourrir la dévotion des Peuples chez lesquels elles sont placées, ou pour détromper les Hérétiques des fausses idées qu'ils se sont faites de ce culte, ou pour d'autres raisons connues à une Providence bienfaisante. Il n'y a point aujourd'hui d'esprit assez stupide pour croire qu'il y a dans ces Images quelque vertu ou quelque influence céleste. S'il falloit abolir tout ce que des hommes grossiers ont adoré, Dieu auroit dû anéantir le soleil, la lune, les animaux, & tout ce qui existe. S'il n'y avoit ni Saints ni images, les superstitieux adoreroient-ils mieux le Créateur. Mallebranche a raison de dire que la superstition ne gagne que ceux qui n'ont ni l'esprit ni le cœur disposé à embrasser la Religion; qui, n'ayant pas le courage de se soumettre à la sainteté de la Loi Chrétienne, croient racheter les désordres de leur vie par des pratiques arbitraires, & combattre les remords par une vaine confiance dans les mérites d'une piété aveugle. S. Paul disoit que tout se corrompoit dans un cœur corrompu (a), qu'on se faisoit une sainteté imagi-

Recs. de la
vérité. T. 2.
P. 372.

quæ ad substantiam ipsam Religionis non attinent, sed in potestate sunt Ecclesiæ, ut ea vel adhibeat, vel ableget, pro eo atque satius esse decreverit. Cujusmodi positivi vulgò juriæ esse dicuntur. Petavius, L. xv. de Incarn. c. 13. n. 1.

(a) *Inquinatis autem & infidelibus nihil est mundum.*
Tit. 1.

naire, quand l'on n'avoit pas le courage d'aspirer à la véritable (a). — Jamais l'Eglise universelle n'a invoqué des Saints imaginaires; si les Histoires de quelques-uns ont été rejetées par les Critiques, il n'en faut point du tout conclure que ces Saints n'ont pas existé, mais que leur histoire a été défigurée, ou qu'elle a péri par les dégâts du temps. Il y a eu assurément un saint Roch, une sainte Catherine, une sainte Marguerite, &c. quoique leurs Histoires, telles que nous les avons, soient supposées. Les Recherches de la critique prouvent précisément que le Seigneur a des Saints, dont les actions ne sont bien connues que de lui seul; du reste, il a laissé dans son Eglise leur nom, leur mémoire, l'idée générale de leurs vertus, & leur protection puissante: titres suffisants pour diriger l'Eglise dans le culte qu'elle leur rend. Les Moines altérateurs des Légendes n'ont choisi que de vrais Actes, de vraies Histoires pour les embellir; ils eussent regardé comme une impiété l'audace d'en supposer pour le fond, & ils n'auroient pas réussi à les faire recevoir; ce n'est qu'en faveur des monuments & du culte déjà établi, que ces impostures qu'ils ont cru méritoires (b), ont pris faveur. — S'il y a des cerveaux assez dérangés pour confondre des honneurs rendus aux hommes justes avec l'adoration de l'Être suprême, il n'est pas au pouvoir de l'Eglise de corriger une si malheureuse organisation. Elle porte là-dessus sa vigilance jusqu'à défendre d'user, de quelque manière

(a) *Ignorantes enim justitiam Dei, & suam quærentes statuerè, justitiæ Dei non sunt subjeçti.* Rom. 10.

(b) A tort sans doute; la Théologie de ces siècles se ressentait de l'état général des choses.

que ce soit, des mêmes termes à l'égard des Saints qu'à l'égard de Dieu, malgré la différence du sens qu'on prétendrait y attacher (a). Il y a eu des hommes d'une piété peu éclairée qui n'ont pas toujours observé ces règles ; mais la Religion en réclame l'observance, & les transgressions en ce genre sont aujourd'hui plus rares que jamais. La fameuse Légende dorée de *Jacobus à Varaggio*, les Fleurs des exemples de Césaire de Cîteaux, & d'autres Livres & Recueils de la même valeur, n'ont jamais eu d'autres suffrages que ceux de la simplicité & de la crédulité ; on les regarde comme des mélanges de vrai & de faux, de certain & d'incertain. Les erreurs de fait qu'ils renferment, sont sans conséquence, & n'influent en rien sur ce qui intéresse la société ; ils ne méritent pas le courroux des graves Philosophes. L'Eglise a employé les lumières de la Critique pour réformer le Martyrologe & le Bréviaire, & ne prétend pas donner pour incontestable ce que ces Livres renferment. Le Cardinal Bellarmín, qui a travaillé à la dernière correction qu'on en a faite, a déclaré qu'on attendoit de nouvelles recherches pour lui donner plus d'étendue & plus de consistance. — Il n'y a aucune révélation particulière des Saints approuvée ni autorisée par l'Eglise. La canonisation des Saints ne

(a) *Istud maxime cavendum, ne quod Deo proprium est, cuiquam præterea tribuant.* Catech. Concil. Trid. T. 2, p. 603. On a objecté, que dans quelques Offices, on appliquoit à la Vierge ce qui étoit dit de la divinité & de la génération éternelle du Verbe. Mais on a mal pris l'intention de l'Eglise, qui n'applique point ces passages à la Vierge, mais qui prétend l'honorer en chantant la gloire du Fils & ante sacra qu'elle porta dans son sein.

Dominus possedit me, &c. ab initio & ante sæcula, &c.

ratifie pas leurs opinions ni leurs révélations (a).

Sans les explications favorables que le Cardinal Torquemada donna des visions de sainte Brigitte, elles eussent été condamnées au Concile de Basle. Grégoire le Grand remarque que les Saints les plus favorisés de Dieu se trompent souvent, en prenant pour une lumière divine, ce qui n'est que l'effet de l'activité de l'ame humaine (b).

(a) Natal. Alex. sect. 3, dissert. 20. Scho. 3... *sec.* 2. diff. 1, obj. 3, 4. Scho. 1... *sec.* 13, c. 5, 2. b. — Muratori, *de ing. moder.* L. 1, c. 13 & 17. — Bened. XIV de Canon. Sanctior. L. 2, c. 32, n. 11. — Quand même quelques-unes de ces révélations seroient incontestables, ceux qui se sont tant empressés de les publier, auroient dû faire auparavant la réflexion suivante, que nous avons lue quelque part, & qui nous a paru bien raisonnable. « La conduite de Dieu à l'égard des ames à qui il fait part de ses communications les plus intimes, a des mystères cachés qu'il est inutile & quelquefois dangereux de dévoiler aux yeux du Public. Outre que peu de personnes sont en état de les comprendre, & que ce n'est pas dans les Livres, mais à l'école du Saint-Esprit qu'on peut s'en instruire; ils deviennent souvent des pierres de scandale pour ceux auxquels Dieu n'en a pas donné l'intelligence. On ne sauroit trop, selon l'avertissement du saint Conducateur de Tobie, publier les œuvres par lesquelles le Seigneur veut bien manifester au monde sa puissance & sa bonté: mais il est certains secrets qu'il révèle rarement, & uniquement aux ames en qui il juge à-propos d'établir son règne d'une façon toute mystique, qu'il n'est pas, ordinairement parlant, à-propos de divulguer. *Sacramentum Regis abscondere bonum est; opera autem Dei revelare & confiteri honorificum est.* Tob. 12. — *Audivi arcona verba, quæ non licet homini loqui.* 1. Cor. 12. — La même réflexion a lieu à l'égard de certains prodiges, de certaines faveurs miraculeuses dont le but n'est point l'instruction ou la conviction publique; qui servent précisément à nourrir l'amour de Dieu d'une manière particulière dans quelques ames chéries.

(b) *Aliquando sancti quædam ex suo spiritu proferunt,*

Charlevoix,
histoire de la
nouv. Fran-
ce. Tom. 1,
p. 402.

P H I L O S O P H I Q U E. 635

M. Fleuri ajoute que, dans les personnes de la plus éminente piété, les veilles & les jeûnes peuvent échauffer une imagination vive au point d'y produire des effets surprenants, qu'on prend quelquefois pour des opérations de l'Esprit saint. Cette pensée de Fleuri est appuyée d'un passage remarquable de S. Jérôme (a).

D. Quelle conséquence doit-on tirer d'une foule d'objections de cette nature, que les Incrédules ne cessent de former contre la Religion, qu'ils copient les uns d'après les autres, & qu'ils répètent infatigablement ?

R. Il faut conclure avec le P. Bourdaloue, que des hommes qui combattent la Religion par de pareilles difficultés, & qui croient nous dire des choses bien triomphantes, découvrent par-là même, l'impuissance où ils sont de lui livrer une attaque sérieuse : « Un point qui est de nulle conséquence, Pens. divers.
sur la Foi.
 » & où la Religion ne se tient aucunement inté-
 » ressée, un petit exercice de piété, une cérémo-
 » nie, une coutume qui les choque, c'est là-dessus
 » qu'ils lancent tous leurs traits, & qu'ils déploient
 » toute leur éloquence : en vérité il faut que notre
 » Religion soit bien affermie sur ses fondements,
 » & bien cimentée de toutes parts, puisqu'on est
 » réduit à ne l'attaquer que de si loin, & par de
 » telles minuties. » L'erreur ne rougit jamais de
 ses ressources ; on a vu les Incrédules de tous les
 temps confondre les dogmes des Chrétiens avec

& hæc se dicere ex prophetiæ spiritu suspicantur. Greg. M.
Hom. 1. in Ezech.

(a) *Novi ego, ex utroque sexu per nimiam abstinentiam
 cerebri sanitatem fuisse vexatam, præcipue in his qui in
 humidis & frigidis habitavere cellulis.* L. 2, Epist. 18.

les systèmes scholastiques, les définitions reçues avec les opinions tolérées, les devoirs essentiels avec les pratiques arbitraires, les usages approuvés avec les abus condamnés.

CHAPITRE VIII.

Sentiments de l'Homme Chrétien par rapport à l'incrédulité.

§. I.

D. LE FIDÈLE attaché avec docilité à la Foi de ses Peres, n'est-il point ébranlé par les secousses que reçoit la Religion dans la guerre qu'elle soutient contre les Philosophes ?

Page 11. R. Nous avons déjà observé que le Fidèle instruit des oracles de l'Ecriture & de la conduite de Dieu dans la dispensation de la Foi, ne voyoit là rien qui dût l'étonner. Par l'aveuglement des Incrédules qu'il a sous les yeux, il apprend ce qui pourroit lui arriver à lui-même, & combat ce malheur par tous les moyens que la prudence chrétienne lui suggere.

D. Pourquoi les témoignages & les raisonnements des Incrédules doivent-ils être comptés pour rien en matière de Religion ?

R. Parce qu'il est déraisonnable de juger la Religion d'après ceux qui ne l'ont jamais eue que par préjugé d'éducation, qui ne l'ont connue que pour la haïr & la combattre, dont l'intérêt est qu'elle soit anéantie ; qui ne se conduisent pas selon son esprit, qui n'en suivent pas les leçons, qui n'en

éprouvent pas les douceurs ; n'est-ce pas plutôt d'après ceux qui lui sont attachés, qui l'étudient sans préjugé & sans passion, qui, par une longue expérience, en connoissent les bons effets? Dieu, dit le Prophete, nous renvoie au témoignage des Princes & des Peuples qui ont vécu dans l'empire de ses Loix, & qui, par leur fidélité à les observer, ont formé une assemblée d'hommes heureux (a). Si ce n'est qu'en pratiquant la Religion qu'on la connoît bien, les Incrédules sont des aveugles qui prononcent sur les couleurs.

D. Ne doit-on pas se reprocher intérieurement la foiblesse de sa crédulité, lorsqu'on voit des hommes éclairés placer la force de leur esprit à résister à toutes les preuves de la Religion?

R. Quiconque connoît la Religion Chrétienne & en fait évaluer les preuves, bien loin de se reprocher comme une foiblesse l'attachement qu'il lui a voué, sent bien mieux que l'Incrédule la vraie force de la raison, & regarde avec pitié la foiblesse des prétendus esprits forts, dont l'intelligence a succombé à quelques difficultés, & n'a point apperçu la lumière qui devoit les dissiper. En effet, l'Incrédule n'a abjuré la Foi, que parce qu'il n'a pu tenir contre les objections qui la combattoient : envain lui rappelle-t-on l'évidence des motifs sur lesquels la Foi Chrétienne est fondée ; envain lui prouve-t-on par des exemples même de l'ordre naturel, qu'il est quelque-
L. 4. ch. 5.
fois nécessaire de croire des vérités qui paroissent
5. 1.
incompatibles : rien ne peut affermir son esprit

(a) *Dominus narrabit in scripturis populorum & Principum, horum qui fuerunt in ea. Sicut latantium omnium habitatio est in te. Psal. 88.*

chancelant & irrésolu. Combattu par des doutes, il pourroit les repousser par les armes que la Religion & la raison lui fournissent ; mais il aime mieux céder à ces doutes, que de remporter sur eux une victoire pénible. Foiblesse semblable à celle d'un homme qui ne se livre au vice, que parce qu'il n'a pas le courage de résister au penchant qui l'y entraîne, & de surmonter les obstacles qu'il rencontre dans la pratique de la vertu : l'une est foiblesse du cœur, l'autre est foiblesse de l'esprit, qui, soutenu par les plus grands secours, est abattu par les moindres difficultés (a).

D. Suivant cette manière de raisonner, n'est-ce pas plutôt le Chrétien qui a droit de prétendre au titre d'esprit fort ?

R. C'est la réflexion de S. Léon (b), & il est aisé d'en faire voir la justesse. Le Chrétien éclairé connoît les mêmes difficultés, & il en sent ordinairement mieux la force que les Incrédules, parce qu'il est de sang-froid, & que la raison jouit chez lui de tous ses droits ; mais il s'est rendu supérieur à l'illusion des sophismes les plus spécieux. Il voit tous les ressorts de l'incrédulité, & la combinaison d'idées qui la font naître ;

(a) « Les *Esprits forts*, dit la Broyere, savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie ? Quelle plus grande foiblesse que d'être incertain quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens ; & qu'elle doit en être la fin. » Nous avons vu que toutes ces connoissances, même celle d'un Dieu, se perdoient avec la foi. *Suprà* 260.

(b) *Magnarum hic vigor est mentium & valdè fidelium lumen est animarum, incunctanter credere quæ corporeo non videntur intuitu, & ibi figere desiderium ubi nequeas inferre conspectum.* Leo, M. Serm. de Ascensione Domini.

il découvre où & comment des génies foibles & malheureux ont échoué dans leurs raisonnements. Les mêmes conclusions s'étoient présentées à son esprit, il en avoit découvert l'illusion, & s'étoit maintenu dans la profession de sa Foi; il se félicite de sa victoire, & se fortifie plus que jamais contre les attaques de l'infidélité, & d'une accablante incertitude : envain lui allégué-t-on des impossibilités apparentes ; il répond en un mot, qu'il ne peut pas comprendre, mais qu'il peut croire tout ce que Dieu peut faire. Sa Foi, suivant cette belle pensée d'un Père de l'Eglise, égale en quelque sorte la toute-puissance de Dieu, & l'immensité de son Être. Disposé à croire tout ce qui peut lui être révélé, il embrasse dans cette disposition tout ce que Dieu est en lui-même, tout ce qu'il a produit au-dehors, tout ce qu'il peut produire ; & tandis que la raison, dont les hommes font tant d'estime, est si foible & si limitée, la Foi qu'ils n'admirent guere & qui croit tout ce qui échappe à la raison, est infinie dans son étendue.

*Hilarins ,
L. 1, de Tri-
nitat.*

D. Cette force de la raison dans le Chrétien, n'est-elle pas la source d'un sentiment qui nourrit le cœur & produit la félicité ?

R. Indépendamment de ce que nous avons dit de l'influence du Christianisme sur le bonheur de l'homme, il y a ici un bien particulier attaché à la fermeté de la Foi. Le Chrétien n'a pas besoin de grands raisonnements pour se convaincre que c'est là le don le plus précieux qui puisse échoir à l'intelligence humaine ; que c'est, suivant l'expression d'un Philosophe, *le plus beau présent que Dieu pût faire aux hommes* (a). Pour cela, il n'a

*L. 4, ch. 3 ;
art. 6, §. 9
& 10.*

(a) Ainsi parloit Montesquieu au lit de la mort, où on

* L. 3, ch. 2, qu'à considérer les incertitudes, * les contradictions, ** les vues désolantes *** de ceux qui ont quitté la Foi : en plaignant leur sort, il sent vivement la grandeur du bien qu'il a su conserver, il jouit d'une tranquillité parfaite, d'une paix profonde, & en même temps d'une source intarissable de lumière. Ses principes sont sûrs, fermes, invariables ; tout est lié dans son système ; l'ensemble de ses idées forme les jugements les plus vrais, nourrit les plus douces espérances, entretient dans son cœur toutes les vertus privées & toutes les vertus de société (a).

§. I I.

D. Les Chrétiens ne doivent-ils pas craindre que les efforts de l'impiété pour étendre son empire, ne viennent à prévaloir enfin contre la Religion ?

R. Les Chrétiens bien instruits sont parfaitement rassurés contre cette crainte frivole, non-seulement par la promesse que Dieu a faite à

juge bien plus sainement des choses que dans le tourbillon des disputes & des passions. Ces paroles de Montesquieu ressemblent beaucoup à celles de S. Augustin : *Nullæ majores divitiæ, nulli thasauri, nulli honores, nulla mundi hujus major substantia quàm fides Catholica.* Serm. 1. de verbis Apost.

(a) *Fructus autem Spiritus est charitas, gaudium, pax, patientia, benignitas, bonitas, longanimitas, mansuetudo, fides, modestia, continentia, castitas.* Gal. 5. — *Deus autem spei repleat vos omni gaudio & pace in credendo, ut abundetis in spe & virtute Spiritus-Sancti.* Rom. 15. — Voyez le premier article de l'Avertissement du Clergé en 1775, sur les avantages de la Religion.

l'Eglise

l'Eglise de la conserver jusqu'à la fin des siècles (a), mais encore par les victoires que la Foi remporte depuis plus de mille ans contre toutes les erreurs & toutes les passions conjurées. L'hérésie d'Arius avoit inondé le monde ; à peine en reste-t-il aujourd'hui quelques débris dans un coin de la Transylvanie. Toutes les hérésies ont eu le même sort ; les plus puissantes ont eu une chute plus rapide que les autres : celles qui existent aujourd'hui, ne seront pas plus heureuses (b). « Voyez, dit S. Jean » Chrysostome, le Temple de Jérusalem ; Dieu » l'a détruit, les hommes ont-ils pu jamais le re- » bâtir ? Voyez l'Eglise Chrétienne ; Dieu l'a bâtie, » les hommes conjurés contre elle, ont-ils réussi » à la détruire ? Ce que Dieu renverse, personne » ne le relevera jamais ; & personne ne renver- » sera ce que Dieu a édifié. » L'erreur peut subsister & se propager durant quelque temps, se montrer même avec une espèce de triomphe ; mais les droits de la vérité sont imprescriptibles. Sa durée est mesurée sur celle des années éternelles : le moment que l'erreur lui enlève, n'est qu'un point qui disparoit dans l'immensité des siècles. Aussi voyons-nous déjà les succès de l'incrédulité arrêtés : l'excès du mal en est devenu le remède ; les hommes ont ouvert les yeux devant l'abyme où l'erreur les avoit conduits ; la Religion a trouvé des avantages précieux dans la guerre

Orat. in
Judaos.

Veritas au-
tem Domini
quænet in æ-
ternum.
Pl. 116.

(a) *Portæ inferi non prævalerunt adversus eam.* Matth. 16. — *Memor erit in sæculum testamenti sui.* Psal. 110.

(b) *Cum exorti fuerint peccatores sicut fœnum, & apparuerint omnes, qui operantur iniquitatem, ut intendant in sæculum sæculi : tu autem altissimus in æternum, Domine.* Psal. 91.

même qu'elle a soutenue contre les plus acharnés de ses ennemis.

§. I I I.

D. Quels sont les avantages que la Religion peut retirer des attaques des Incrédules ?

R. De même que les hérésies ont servi à corriger les abus, à expliquer les dogmes, à rétablir la discipline ecclésiastique (a); de même les impies serviront à affermir la Religion par les secousses mêmes qui paroissent devoir l'ébranler ; elle triomphera des nouveaux Philosophes comme elle a triomphé des Anciens. Le Christianisme, comme une voûte bien construite, se resserre & se renforce sous le poids qui la presse. Si la cruauté des persécuteurs a multiplié les enfants de la Foi, les raisonnements des Incrédules ont illustré & fortifié ses dogmes. Ses preuves mieux étudiées, frapperont tous les esprits par leur éclat ; sa morale mieux expliquée, touchera plus efficacement les cœurs ; son culte dégagé de tout mélange étranger, paroîtra plus respectable ; ses Ministres toujours veillés par des ennemis jaloux, s'étudieront à être irrépréhensibles. — La Philosophie enhardie par des succès progressifs, a déchiré le voile de ses horreurs & déployé dans toute leur étendue les dogmes désespérants d'un système destructif de toute vérité & de tout bonheur ; elle a rassemblé tous ses principes & toutes les conséquences qui en résultent dans des tableaux qui ont fait frémir, & qui ont donné aux maximes de la Religion un nouveau prix & de nouveaux charmes. Cette fière ennemie

Ci-dessus,
p. 500.

(a) Voyez Bossuet, Hist. des variat. L. 1, §. 1. L. 5, §. 1 & 3.

de Dieu se dévoilant dans le délire de son orgueil & se montrant telle qu'elle est, se couvre elle-même d'ignominie & d'opprobre (a).

D. Ne seroit-il pas à souhaiter que les talents prodigués à l'impiété, eussent été consacrés à la défense de la Foi ?

R. Au lieu de gémir sur les pertes que la Religion peut avoir faites par-là, l'homme sage ne gémir que sur le malheur des Philosophes aveugles, & se plaît à faire les considérations suivantes :

1.^o Ces Messieurs, aujourd'hui si célébrés par le Peuple des Incrédules, n'auroient pas généralement réussi en faveur de la Religion, comme ils ont réussi en d'autres matieres. Ce genre est très-différent de ceux qui ont partagé leurs talents. — La Religion demande dans ses défenseurs de la modestie, de la modération, de la véracité, de l'exactitude ; la plupart de ces Messieurs n'ont rien de tout cela. — Le style mordant, satyrique, injurieux, les jugemens hardis, les observations malignes, &c. n'eussent pu leur servir.

2.^o La plupart de leurs admirateurs actuels eussent été leurs ennemis, & eussent affecté de les mépriser, comme ils méprisent les autres Apologues de la Religion. Leur réputation n'eût point été ce qu'elle est ; la cabale philosophique eût fait Page 162. contre leur gloire, ce qu'elle a fait pour la promouvoir.

3.^o Des Ecrivains célèbres par des Anecdotes scandaleuses, devenus les Apologues du Chris-

(a) *Revelabo pudenda tua in facie tua, & ostendam genibus nuditatem tuam & regnis ignominiam tuam : & proijciam super te abominationes, & contumeliis te afficiam, & ponam te in exemplum.* Nahum. 3.

tianisme, n'eussent fait honneur ni à ses dogmes, ni à sa morale, ni au choix de la providence. Les Incrédules se voyant combattus par des hommes de ce caractère, auroient pu dire comme Tertul-
 Apologet.
 e. 6.
 lien le disoit de Néron : *Tali dedicatore damnationis nostræ etiam gloriamur*. L'avantage de cette observation reste tout entier aux enfants de la Foi Chrétienne, dont les défenseurs ont presque toujours été des hommes vertueux, & les adversaires des libertins.

4.° Leurs Ecrits fournissent d'excellentes preuves de la foiblesse & de la contradiction des Incrédules. Ils se réfutent eux-mêmes, ils réfutent les autres Incrédules ; ils changent tous les jours, & ne se fixent à rien. Nous les avons vu débiter
 Page 262.
 par le Tolérantisme : sur le Tolérantisme ils ont greffé le pur Dérisionisme ; ils ont fini par l'Athéisme, comme les Géants de la Fable ont entassé une montagne sur l'autre pour atteindre & détruire la Maison de l'Eternel (a), sans être plus avancés à la fin qu'au commencement de leurs travaux : souvent ils reviennent à la Religion qu'ils ont combattue ; & long-temps renvoyés d'une erreur à l'autre, ils semblent se reposer enfin dans une soumission paisible aux lumières de la Foi.

5.° Quelques grandes vérités reconnues par des hommes très-intéressés à les rejeter, reçoivent un nouvel éclat de l'hommage qu'ils leur ont rendu. Il faut qu'une chose soit bien prouvée quand des esprits si disposés à nier, à contester, n'ont pas trouvé de raison pour la combattre.

(a) *Ter sunt conati imponere Pelio Ossam,
 Scilicet atque Ossæ frondosum involvere Olympum.*

I. Georg.

P H I L O S O P H I Q U E. 645

6.^o Dieu a donné de grands génies pour défenseurs à la Religion, afin de la venger de l'accusation de folie, & d'en faire connoître la sagesse : Dieu permet que de grands génies combattent la Religion, pour faire voir que cette sagesse n'est point la sagesse humaine, mais *la vertu & la sagesse de Dieu.* *Christum Dei
virtutem &
sapientiam.
1. Cor. 1.*

7.^o L'impossibilité où les ennemis de la Religion se sont trouvés de réfuter quelques Ouvrages qu'ils n'ont assurément pas méprisés, tels que *le Déisme réfuté par lui-même, l'Examen du Matérialisme, &c* ; la réponse absolument insuffisante qu'ils ont faite à d'autres, le désordre, l'inconséquence, l'embarras, la passion qui y régne, nous apprennent que les ressources de l'incrédulité sont épuisées, que tous les efforts du génie ne peuvent prévaloir contre les droits de la vérité, & que les plus grands hommes sont abandonnés à la foiblesse dès le moment qu'ils s'élèvent contre Dieu. * V. la Réponse aux Erreurs de V. les Conseils raisonnables, &c.

Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum. Prov. 21.

8.^o Les vains efforts de tant de Philosophes, pour substituer à la Religion quelque système qui pût en remplacer les consolations & les avantages, ont servi à démontrer que la Religion étoit un bien dont la perte ne se réparoit pas : & c'est là assurément un des grands motifs qui doit attacher les Chrétiens à la Foi de Jésus-Christ : après l'avoir quitté, ils ne sauroient plus où aller, ni où se tourner. Si dans la contagion générale de l'erreur le Sauveur du monde nous demandoit, comme à ses Apôtres : *Numquid & vos vultis abire?* Nous n'aurions pas d'autre réponse à lui faire que celle qu'il reçut alors : *Domine, ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes.* Joan. 6.

F I N.

T A B L E

DES CHAPITRES

ET ARTICLES.

LIVRE PREMIER.

DE L'EXISTENCE DE DIEU.

CHAPITRE I. <i>L'ATHÉISME raisonné est-il possible?</i>	Page 1
CHAP. II. <i>Système de l'Athée,</i>	25
ARTICLE I. <i>Créduité de l'Athée,</i>	Ibid.
ART. II. <i>La Matière éternelle,</i>	27
ART. III. <i>Éternité du Mouvement,</i>	32
ART. IV. <i>Les Atomes.</i>	36
ART. V. <i>Fécondité de la Matière,</i>	44
ART. VI. <i>L'Attraction,</i>	76
ART. VII. <i>Éternité du Monde,</i>	81
ART. VIII. <i>Causes finales,</i>	84
CHAP. III. <i>Consentement de tous les hommes dans la profession d'un Dieu. Questions sur quelques attributs de Dieu. Digression sur l'existence du mal-Optimisme,</i>	105
CHAP. IV. <i>Malheur de l'Athée,</i>	135
CHAP. V. <i>L'Athéisme considéré par rapport à la Société,</i>	150

LIVRE SECOND.

L'AME DE L'HOMME.

CHAPITRE I. <i>L'AME est-elle spirituelle ?</i>	171
<i>Digression sur l'ame des Brutes ,</i>	203
CHAP. II. <i>Immortalité de l'Âme ,</i>	218
CHAP. III. <i>Liberté de l'Homme ,</i>	233

LIVRE TROISIEME.

LA RELIGION.

CHAPITRE I. <i>NÉCESSITÉ d'une Religion en gé-</i> <i>néral ,</i>	235
CHAP. II. <i>La Religion naturelle ,</i>	239
CHAP. III. <i>La Révélation ,</i>	254
CHAP. IV. <i>La Tolérance ,</i>	256
CHAP. V. <i>Diversité des Cultes établis parmi les</i> <i>Hommes ,</i>	257

LIVRE QUATRIEME.

LE CHRISTIANISME.

CHAPITRE I. <i>L'ÉVANGILE considéré en lui-</i> <i>même ,</i>	279
CHAP. II. <i>Livres dépositaires de la Révélation ,</i>	286
ART. I. <i>L'Écriture sainte en général ,</i>	ibid.
ART. II. <i>L'Ancien Testament ,</i>	293
ART. III. <i>Objections contre les Livres du Nou-</i> <i>veau-Testament ,</i>	335

648 TABLE DES CHAPITRES ET ARTICLES

ART. IV. Erreurs physiques reprochées à l'Ecriture,	345
CHAP. III. Preuves du Cristianisme,	355
ART. I. Les Miracles,	ibid.
ART. II. Les Prophéties,	386
ART. III. Propagation du Christianisme,	399
ART. IV. Les Martyrs,	419
ART. V. Les Saints Peres,	424
ART. VI. Effets du Christianisme,	426
CHAP. IV. La Foi,	475
ART. I. Nature & effets de la Foi,	ibid.
ART. II. Nécessité de la Foi par rapport au salut,	482
CHAP. V. Les Mysteres,	503
ART. I. Les Mysteres en général,	ibid.
ART. II. La Trinité,	513
ART. III. L'Incarnation,	523
ART. IV. L'Eucharistie,	526
ART. V. Le Péché originel,	536
ART. VI. La Résurrection des Morts,	553
ART. VII. L'Enfer,	567
CHAP. VI. L'Eglise Catholique,	582
CHAP. VII. Examen de quelques matieres particulieres,	601
ART. I. La Confession,	ibid.
ART. II. Cérémonies de l'Eglise,	605
ART. III. L'autorité du Pape,	609
ART. IV. Les Biens Ecclésiastiques,	615
ART. V. La Théologie Scholastique,	617
ART. VI. Le Célibat,	623
ART. VII. Les Superstitions & les Abus,	628
CHAP. VIII. Sentiments de l'Homme Chrétien par rapport à l'incrédulité,	636

Fin de la Table.

T A B L E

D E S M A T I E R E S.

A.

ABBILLES, peuvent-elles naître du corps ou de la fiente d'un bœuf? *pag. 69*

ACÉPHALES, prétendue espèce d'hommes en Afrique, ce qu'il en faut penser, 56

ADAM ne fut pas trompé par le serpent, 298. Malgré ses lumières, il a pu succomber à la tentation, *ibid.*

ALCORAN, (l') est le seul fondement du Mahométisme, 271. C'est un tissu de choses amassées sans goût, sans ordre, & sans aucun résultat raisonnable, 272. L'Alcoran reconnoît la Divinité de Jésus-Christ, 272, 273. Ridicule des Apologistes de l'Alcoran, 273 & *suiv.* Moyen de connoître son influence sur les mœurs, 274. Pourquoi il s'y trouve des passages sublimes & touchans, 275. Comment il a soumis tant de Peuples à sa doctrine,

276, 405. N'a pas fait des progrès aussi rapides & aussi étendus que l'Evangile, 405

AME (l') de l'homme est spirituelle, 151. Action de l'ame sur le corps, & du corps sur l'ame, 177. Sentiment que l'ame a de soi-même, 179. Combien elle est simple & indivisible. *ibid.* & *suiv.* Excellence de ses opérations, 181. Pourquoi elle ne paroît pas également sublime dans tous les hommes, 182 & *suiv.* Le corps n'est que l'instrument de ses opérations, 189 & *suiv.* De ce qu'elle n'existe pas avant le corps, il ne s'ensuit pas qu'elle doive périr avec lui, 190. Y a-t-il entre les ames des différences spécifiques? 190. Malgré l'importance des organes, dans les fonctions de l'ame, il est aisé de se convaincre qu'elle est spi-

- rituelle , 192. Pourquoi elle dépend des organes , 194. Comment elle agit , séparée du corps , 196. Les Anciens l'ont-ils cru matérielle ? 198. Les ames sont-elles toutes créées ? 199. Existent-elles depuis le commencement du monde ? 201. Temps de l'union du corps avec l'ame , 201. Ame des monstres , 63 , 201. Siège de l'ame , 201. Immortalité de l'ame , fondée sur des raisons indépendantes de sa spiritualité , 218. Rapport de l'existence de Dieu & de l'immortalité de l'ame , 219. *Voyez* Immortalité.
- AME des brutes. *V.* Brutes.
- AMÉRICAINS , semblables , en certains points , à quelques Nations d'Asie , 54 ; à quelques anciens Peuples , 55
- AMÉRIQUE , comment elle s'est peuplée , 53 & *suiv.* Il n'est pas encore assez prouvé qu'elle ne tient pas à l'Asie , 53. Il est apparent qu'elle y tenoit autrefois , *ibid.* Ses côtes sont peu éloignées de l'Asie , vers le Nord , 54. Le Christianisme y a-t-il été connu avant Colomb ? 55 , 493. Sentiment absurde de Paracelse sur la population de l'Amérique , 56. Opinion ridicule du P. Schott , 57. L'époque de la population de l'Amérique n'est pas si reculée qu'on le croit communément , 493. Contradiction des Philosophes sur cette matiere , *ibid.*
- ANÉANTISSEMENT , vues désolantes de l'Athée , 135. Les sentiments généreux qui produisent les vertus , s'évanouissent dans le système de l'anéantissement , 133.
- ANGES , pourquoi Moïse ne parle pas de leur chute , 299. La chute des Anges n'est pas le fondement du Christianisme , comme le prétend le Dictionnaire philosoph. 299. Comment ils ont pu pécher , 300. *Voyez* Démon.
- ANGUILLES , découvertes dans la farine détrempée , sont une vision de quelques Naturalistes , 69. Ce qu'il en faut penser , supposé la réalité du fait , *ib.*
- ANNALES Chinoises , fabuleuses , 302 & *suiv.* Pourquoi défendues par quelques Missionnaires , 303
- ANTIPODES , dans l'affaire de Virgile de Salzbourg , il ne s'agissoit pas des Antipodes , 450
- APOCALYPSE , elle n'est point intelligible , 343. Vues générales de ce Livre , *ibid.*

DES MATIERES. 657

APOCRYPHES (les Livres)

ne dérogent pas à l'autorité des autres, 291, 339

APOLLONIUS de Thiane n'a pas fait de miracles, 361

APÔTRES, leur caractère,

400. Leurs travaux & leurs succès, *ibid.* & *suiv.*

Sont témoins de la résurrection de Jesus-Christ.

376. N'ont pas cru la fin du monde prochaine,

346. Ont été témoins oculaires des choses qu'ils annonçoient, 377, 421.

Sont morts pour attester la vérité de leur prédication,

422

APOSTOLICITÉ de l'Eglise,

592. *Voyez* Eglise.

ARC-EN-CIEL, existoit-il

avant le déluge? 350

ARIENS. *Voyez* Sociniens.

ATHÉES de volonté, &

Athées de croyance, 3.

Ceux-ci sont-ils en grand nombre? 17. Sont-ils bien

persuadés? 5. Parlent de Dieu comme les Chrétiens

quand leur esprit est calme, 112. Malheur

de l'Athée, 135. L'Athée n'apperçoit, dans la nature,

qu'un silence éternel, 136; n'a d'autre

perspective que l'antécristement, 137; avilit &

dégrade la nature humaine, 149; renferme

ses desirs dans le même espace que la brute, 154;

ne peut avoir de vertu,

151, 154. Différence

entre un Athée & un Chrétien, quelque mé-

chant qu'il soit, 163. L'Athée n'a aucune digne

à opposer au crime, 165; il est plus abominable &

plus à craindre que le superstitieux & le fanatique,

pag. 168 & *suiv.*

ATHÉISME, est-il possible?

1. La société peut-elle subsister, si l'Athéisme y

devient dominant? 150. La superstition & le fanatisme

sont moins redoutables que l'Athéisme,

168, 169. L'Athéisme a aussi ses fanatiques,

169. Il n'est point un système nouveau, ni un fruit

de la Philosophie moderne,

600

ATÔMES, leur mouvement

n'a point produit le monde, 36; ne produit rien

de parfaitement régulier,

ATTRACTION, le monde

n'est point l'effet de l'attraction, 76. Quelques

Philosophes ont bâti des systèmes imaginaires sur

l'attraction, 77. Est-elle la cause des révolutions

célestes? 79

AVEUGLES-NÉS, peuvent-ils

être guéris sans miracle? 367. Ils trouvent des

contradictions dans des choses très-simples, 508,

532.

AUSTÉRITÉ (L') n'est pas toujours une vertu, 438. S'allie aisément avec l'entêtement dans l'erreur, 588.

B.

BALAAM : l'Ecriture n'attribue pas, à l'âne de Balaam, la faculté de parler, 351

BAPTÊME (le) n'est pas un rit imité des Païens, 550. Pourquoi Jésus-Christ a prescrit le baptême pour l'expiation du péché originel, *ibid.* Sort des enfants morts sans baptême, p. 551

BESOIN (le) n'a pas rassemblé les premiers hommes, 186

BIENFAISANCE, les Philosophes n'en ont que les dehors, 472

BIENS (les) ecclésiastiques sont une ressource pour l'Etat, 615. Servent à l'établissement des enfants & au soulagement des familles, *ibid.* N'enrichissent pas ceux qui s'en emparent, 616

BLÉD, pourquoi il n'existe nulle part en plante agreste, 65. Il s'épuise dans la production d'une nouvelle plante, 354. Est un symbole de la résurrection, 564

BONHEUR du Chrétien, 131, 459, 512, 566,

638. Bonheur de la société dépendant du Christianisme, 426, 464.

BONZES, ce qu'il faut penser de leurs austérités, 438

BRUTES, les questions sur l'ame des brutes sont étrangères à la doctrine de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame de l'homme, p. 203. Les opérations des brutes différentes de celles de l'homme, *ibid.* Les brutes agissent sans réflexion, *ibid.* & *suiv.* On ne peut leur accorder la pensée sans l'accorder à tout ce qui existe, 205. Ce que c'est que l'instinct, *ibid.* Les brutes perfectionnelles leur conduite? 204. On leur suppose souvent des vues qu'elles n'ont pas, 207. Est-ce faute d'organes ou de mains qu'elles ne raisonnent pas? 208. Est-ce faute de société & d'éducation? 209. Quelques brutes ont les organes de l'homme, & demeurent toujours brutes, 210. La différence de l'homme & de la brute n'est pas du plus au moins, 212. Différents sentimens sur l'ame des brutes, 213. Les brutes ne sont pas de pures machines, 214. Idée de leur sensibilité, 214, 227. Leur ame est-elle maté-

DES MATIERES. 653

- rielle ? 215. Est-elle spirituelle ? *ibid.* N'est-elle ni esprit ni corps ? *ibid.* Est-elle créée ? 216. Combien leurs souffrances sont inférieures à celles de l'homme, 227
- C.
- CANNIBALES**, pourquoi ils dévorent leurs peres, *pag.* 195
- CANTIQUES** des Cantiques, esprit de ce livre, 330.
- CANTIQUES** de l'Eglise (les) nourrissent la piété des Fidèles, 606
- CASTORS**, faut-il admirer leur inaction ? 207
- CASUISTES** ; toutes les Religions ont eu des especes de Casuistes, 622. Les anciens Pénitenciers étoient des especes de Casuistes, *ibid.* Fautes des Casuistes, 623.
- CATHOLIQUES**, il y a des Catholiques dans toutes les Plages de la terre, 406. Il y a plus de 60 millions de Catholiques en Europe, 499. *Voyez* Eglise.
- CAUSES** finales, elles sont incontestables, 84 & *suiv.* Elles sont un argument redoutable contre les Athées, 86
- CÉLIBAT** (le) religieux ne nuit point à la population, 560, 625. Vaine opinion de quelques Physiciens, 627
- CÉRÉMONIES**, pourquoi si multipliées chez les Juifs, 325. Utilité & nécessité des cérémonies de l'Eglise, 605. Les Protestants regrettent les effets des cérémonies qu'ils ont abrogées, 606 ; ils tâchent de les rétablir, *ibid.* Les cérémonies de l'Eglise ne sont pas une imitation du Paganisme, 608
- CHAÎNE** des Erreurs, 258. Chaîne des êtres, elle attache les plus vils aux plus précieux, les plus indifférents aux plus nécessaires, 93. Ses anneaux sont sans nombre, 94. Elle embrasse toute la machine du monde, en forme l'équilibre & le repos, 98
- CHINE**, ce qu'il faut penser de son antiquité, 302 & *suiv.* de sa population, 561. L'Evangile y a été prêché durant les premiers siècles de l'Eglise, *p.* 402
- CHINOIS**, leurs Lettrés sont-ils des Athées ? 20, 111. Leur division sur les matieres de Religion, 248. Leur cruauté, *ibid.* Ignorance des Chinois dans l'Astronomie, 303. Hommage qu'ils ont rendu au Christianisme, 433. Leur mauvaise foi, leur avidité, leur injustice, leur férocité, 433 & *suiv.* Leur gouvernement foible &

- barbare, 435. Ravage de l'infanticide, 435, 436. Etat des Arts & des Sciences chez les Chinois, 447. Ce que c'est qu'un Lettré Chinois, 448.
- CHRÉTIENS**, vertus des premiers Chrétiens reconnues par les Philosophes, 403. Parmi les premiers Chrétiens, il y a eu des hommes illustres & éclairés, 404, 405. Combien ils ont souffert pour la défense de leur foi, 408. Ils n'ont point souffert pour d'autre cause que pour celle de la Religion, 412. La conduite d'un vrai Chrétien est une excellente réfutation de l'incrédulité, 426. Les mauvais Chrétiens ne prouvent rien contre la sainteté de leur Loi, 428. Parallele absurde des Chrétiens avec les Infidèles & les Payens, 429, 433, 436. Un Etat composé de vrais Chrétiens subsisteroit heureusement, 439. Différence des Nations Chrétiennes & Infidelles, 446. Tous les Chrétiens sont-ils en état de connoître les preuves de leur Religion? 477, 479. Le Chrétien ne damne personne, 482. Les Chrétiens Catholiques sont en très-grand nombre, 498.
- CHRISTIANISME**, hommage que lui rend l'Alcoran, 272. Le Judaïsme dépose en sa faveur, 277. C'est la seule Religion véritable, 279. Preuves de la Divinité du Christianisme, 355 & suiv. Rapidité avec laquelle il s'est établi dans le monde, 399. Obstacle qu'il a rencontré, 400 & suiv. Les premiers Sectateurs du Christianisme ont été des hommes sages & éclairés, 404. Le Christianisme est beaucoup plus étendu que la superstition de Mahomet, 405, 498, 500. Courage & souffrance de ses défenseurs, 408. Les Empereurs Romains ont voulu, & n'ont pu l'anéantir, 410. Il ne doit pas son établissement aux Empereurs Chrétiens, 417. Ses bons effets sur l'esprit, le cœur, les mœurs, le bonheur des Peuples, 426 & suiv. Il n'autorise pas les pénitences destructives, 438. Son alliance avec la vraie politique, 440. La douceur & la patience qu'il inspire ne détruisent ni la valeur militaire, ni les autres qualités d'un bon Citoyen, 441. En quel sens il condamne les passions, 443. Il n'a excité ni guerres ni disputes, 444. Il n'arrête pas le progrès des sciences,

- ces, 446. Il est simple & sublime, 452; à portée de tous les esprits, *ibid.* Les enfans & les sauvages sont aussi capables de ses leçons que les Philosophes, 453 & *suiv.* Il n'a point autorisé des actions condamnées par la prudence, 456; son influence sur le bonheur de l'homme, 459. Sur le bonheur de la Société, 464. Réforme qu'il a opérée dans le monde, 469. Il est aisé de connoître la vérité du Christianisme, 479.
- CHYMISTES**, systèmes absurdes de Paracelse, & de quelques autres, 71. Les Chymistes réduisent l'or en poudre, par l'efficace du feu, 353
- CIEL**: il y a assurément un Ciel, ou séjour des Bienheureux, quoiqu'on ne puisse en déterminer l'emplacement, 571
- CIRCONCISION** (la) n'est pas un usage pris chez les Egyptiens, 322. Pourquoi les Prêtres Egyptiens ont imité cet usage des Juifs, *ibid.* Pourquoi Dieu a soumis les Juifs à la circoncision, 324
- CRAINTE**: a-t-elle persuadé aux hommes l'existence de Dieu? 107; elle ne combat pas la félicité de l'homme, 138. La crainte de la mort ne conclut rien contre la croyance de l'immortalité, 227
- CRÉATION**, elle n'est point impossible, 27. Elle est une suite de la puissance essentielle à Dieu, 28, 29. Pourquoi quelques anciens Philosophes l'ont niée, 28. D'autres l'ont regardée comme incontestable, 28. Argument d'Hiéroclos, 29. La création continuelle doit-elle être rejetée? 199, 216
- CRÉDIBILITÉ**. Les motifs de crédibilité ne sont que l'instrument & l'occasion du don de la foi, 475, 477. Peuvent-ils produire une certitude métaphysique, 478
- CRÉDULITÉ** stupide de l'Athée, 25. La crédulité est une suite de l'ignorance, aussi-bien que l'incrédulité, 321. Le Chrétien ne doit point se rapprocher sa crédulité, 637
- COMETES**, plaisante idée des Philosophes sur les comètes, 321, 347
- CONFESSION**, combien son institution est avantageuse aux Peuples, 601. Hommage rendu par les Philosophes anti-Chrétiens à l'utilité de la Confession, 602 & *suiv.* Quelques abus ne concluent pas contre les bons effets de la Confession, 604
- CONTRADICTIONS** des In-

- crédules, 26, 27, 250, 251, 321, 413, 547, 598. Il n'y a pas de contradiction dans les quatre Evangiles, 335 ; ni dans les mysteres de la Foi, 505 & *suiv.* Il y a dans la Géométrie & la Physique, des apparences plus spécieuses de contradiction que dans les dogmes de la Foi, 505 & *suiv.*
- CONTROVERSE** avec les Hérétiques, pourquoi elles ne sont pas de durée, *pag.* 594
- CONVERSION** des Philosophes à la mort, 8. Conversion de S. Paul, 340. *Voyez* S. Paul. Conversion de l'univers à la Foi, 399 & *suiv.*
- COQUILLAGES** sont des restes du déluge, . 311
- CORPS.** *Voyez* Matière. Un corps peut être en plusieurs lieux, 528. Une substance ne seroit ni corps ni esprit, ne renferme point de contradiction, 215. Etat des corps après la résurrection, 555 & *suiv.* Le corps de l'homme est le même à tout âge, 556. Il est difficile de dire ce qui constitue le corps d'un être vivant, *ib.* Les corps de tous les hommes résuscités n'occuperont pas un fort grand espace, 559
- COULEUR** bleue, la plus convenable au ciel, 89. Couleur verte, la plus assortie à la terre, 88
- CULTE** extérieur, pourquoi si composé chez les Juifs, 325. *Voyez* Cérémonies.
- CYCLOPES**, & d'autres monstres, ont-ils existé ? *pag.* 57, 60, 56
- D.**
- DÉGÉNÉRATIONS**, faut-il en reconnoître dans les especes ? 64
- DÉISTE**, son inconséquence, 251, 260. Doit devenir Athée, ou disciple de la vraie Foi, 261
- DÉLUGE**, les coquillages sont des manumens du déluge, 311, 312. Changements opérés par le déluge sur la surface du globe, 309, 542. Toutes les histoires prouvent la réalité du déluge, 319. Vaines objections des Philosophes, 319
- DÉMONS**, leur existence est certaine, 299. Ont ils la puissance de faire des prodiges ? 357. Peuvent causer des maladies naturelles dans leur cause immédiate, 370. Le pouvoir du démon est affoibli, & pourquoi, 374. Le démon aime l'ignorance & les ténèbres, 375. S'il se montre, il détruiroit l'incrédulité, 374. Son empire peut-il être comparé à celui

celui de J. C. 495. *Voyez* Anges.

DIEU, peut-on nier son existence ? 2. Moyen de n'en douter jamais, 24. Il se complait dans ses ouvrages, 90. Consentement de tous les hommes dans la profession d'un Dieu, 105. Ce n'est ni l'ignorance ni la crainte, qui ont fondé la foi d'un Dieu, 107; ni la politique des Législateurs, 108. L'idée de Dieu est par-tout la même, 109. Les Chinois reconnoissent un Dieu, 20, 111. Les Sauvages peuvent le connoître, 113; ainsi que les sourds-nés, 115. L'idée de Dieu est-elle innée ? 116. Les Juifs connoissoient l'immensité & l'invisibilité de Dieu, 117. La prescience de Dieu ne nuit pas à la liberté de l'homme, 118. Comment Dieu prévoit il les actions libres des créatures ? 119. L'existence du mal ne contredit pas les attributs de Dieu, 121 & *suiv.* Dieu doit-il punir ou récompenser sur le champ ? 127. L'idée de Dieu produit les plus grands sentiments, 135, 136. Elle est la base de la justice & de la vertu, 151 & *suiv.* Elle est le lien de la Société, & l'espérance de la vertu opprimée, 170.

Elle prouve l'immortalité de l'ame humaine, 219, & la nécessité d'une Religion, 234. La vue des ouvrages de Dieu lui attache l'ame de l'homme, 237. Dieu veut être adoré des enfans, 452, 454. Tout cœur qui n'est pas gâté, atteste qu'il connoît Dieu autrement que par des syllogismes, 455. Dieu ne manque à personne, 483. On le connoît à mesure qu'on le cherche, 500; on le connoît mieux par l'obscurité des mystères de la Foi, 511. Belle expression de Cicéron sur la spiritualité de Dieu, 198. La simplicité de Dieu n'est pas contraire à la Doctrine de la Trinité, 520. On ne peut nier l'enfer, sans nier l'existence de Dieu, 568. Il ne faut pas approfondir les mystères de Dieu, 504, 510. Il ne faut jamais parler aux Saints dans les mêmes termes qu'à Dieu, *pag.* 633

DISPUTES, la Religion n'en a point excitées, 444. Les disputes des Théologiens sont différentes de celles qui divisent les Philosophes, 253. Les Philosophes ont produit toutes les disputes contre la Religion, 521, 620. Pourquoi les disputes avec les

Hérétiques sont tombées, 599. Regles à garder dans les disputes théologiques, pag. 622.

E.

EAUX au-dessus du firmament, 346. Il y a assez d'eau dans la nature pour former un déluge universel, 320

ECCLÉSIASTE, esprit & but de ce Livre, 300

ECRITURE-SAINTE (L') contient les Livres dépositaires de la Révélation, 286. Authenticité de ces Livres, 288. Ce qu'il faut penser des difficultés qu'on leur oppose, 289. Impression de la simple lecture de ces Livres sur un esprit bien disposé, 290. Inspiration des Auteurs sacrés, 292. Moyen simple de connoître les Livres canoniques, 292. L'Ecriture-Sainte n'approuve pas toutes les actions qu'elle rapporte, 326. Les explications arbitraires de l'Ecriture sont peu heureuses, 298, & défendues par le Concile de Trente, 332. On ne trouve point d'erreurs physiques dans l'Ecriture, 345. Il y a dans l'Ecriture des ténèbres destinées à l'aveuglement des superbes, 550. L'Ecriture ne peut être le seul juge

des controverses, 584

EDUCATION (L') ne peut tenir lieu de Religion, 165. Est-ce faire d'éducation que les brutes restent si loin de l'homme? pag. 209

EGLISE: la vraie Eglise ne peut admettre la tolérance théologique, 257. Il est faux que la primitive Eglise n'ait été composée que de pauvres & d'ignorans, 404. L'Eglise Catholique est répandue dans toute la terre, 401; elle est plus étendue que le Mahométisme, 405. C'est au bout du monde qu'elle a paru avec le plus d'éclat, 406. La voix de l'Eglise est plus intelligible que les critiques des Savants, 479. Caracteres de la vraie Eglise, 583 & suiv. Son unité, 583. Pourquoi cette unité ne se trouve pas chez les Hérétiques, 584. L'Eglise doit être infaillible, *ibid.* Il est facile de se convaincre de l'infaillibilité de l'Eglise, 585. En quoi consiste la sainteté de l'Eglise, 586. L'on ne doit pas exalter l'Eglise primitive, pour déprimer l'Eglise des derniers siècles, 587. L'Eglise doit être Catholique ou universelle, 589. La seule Eglise Romaine est universelle, 406, 591.

DES MATIERES. 659

- Apostolicité de l'Eglise, 592. Il est aisé de faire voir que l'Eglise est l'ouvrage des Apôtres, *ibid.* Hommage rendu à l'Eglise Romaine par les Grecs, 596. Contraste de la Secte philosophique avec l'Eglise, 598. Nécessité d'un Chef dans l'Eglise, 609. L'Eglise profcrit les superstitions, 628
- EGYPTIENS, impostures de leur chronologie, 303
- ELECTRICITÉ (L') des corps ne prouve rien en faveur des Matérialistes, 176
- ENFANTS, peuvent connoître & pratiquer le Christianisme, 285, 452. Ils connoissent Dieu, & doivent être instruits dans la Religion, 114, 454. Les enfants baptisés des Hérétiques sont enfants de la vraie Eglise, 498. Etat des enfants morts sans baptême, 551
- ENFER, erreurs des Philosophes au sujet de l'enfer, 567. Arguments invincibles de l'existence d'un enfer, 568. Il n'y a rien de décidé sur la nature du feu de l'enfer, 669. Nous ne savons pas définitivement où l'enfer est placé, 570. Il y a, dans le centre de la terre, assez d'espace pour y placer l'enfer, *ibid.* L'incertitude où nous sommes du lieu où l'enfer est situé, ne prouve rien contre son existence, 571 Vains tableaux de l'enfer, 572. Résultat de la doctrine de l'Eglise sur l'enfer, 572. Eternité des peines de l'enfer, 573. Preuves tirées de la Religion & de la raison, *ib. & suiv.* Raisonnement de S. Jérôme pour l'éternité des peines, 576. Autres preuves, 576, 577. Avez des Philosophes Païens, 577
- EPICTETE, s'est servi des Evangiles pour la composition de son Manuel, 461. Combien néanmoins ce Manuel est inférieur à la Doctrine Chrétienne, *ib. & suiv.*
- EPICURE, ses atomes, 36; sa doctrine sur la volupté, 154; ses mœurs, 159; goût de ses disciples pour le suicide, 140
- ERREURS physiques injustement reprochées à l'Ecriture-Sainte, 345
- ESPECES, la variété des especes sous un même genre, prouve-t-elle quelque chose en faveur du Matérialisme? 64. Peuvent-elles dégénérer? *ibid.*
- ESPRIT, l'idée d'un pur esprit est aussi ancienne que le monde, 198. Peut-il y avoir une substance qui ne soit ni corps ni esprit? *pag.* 215
- ESPRIT (Saint-), pourquoi

- il n'est pas parlé de la divinité du S. Esprit au Concile de Nicée, 519
- ESPRITS** forts, foiblesse des prétendus esprits forts, 637. L'esprit fort est celui du Chrétien soumis à la Foi, 638
- ETERNITÉ** des peines. *Voyez* Enfer.
- ETNA**, plaisant raisonnement d'un voyageur sur les laves de ce fleuve, 314 & *suiv.*
- ETOILES**, elles sont l'ornement du ciel, marquent la mesure du temps, &c. 98, 99. Etoiles invisibles, 100. En quel sens les étoiles sont innombrables, *pag.* 347
- ETRE**, les Philosophes n'aiment les hommes qu'en qualité d'*êtres*, 474. Différence entre *personne* & *être*, 514
- EVANGILE** (L') considéré en lui-même, 179. Sagesse de son Auteur, 280. Simplicité du récit évangélique, 281. Excellence de l'Evangile reconnue par les Sages profanes, 282. Combien il est supérieur à la doctrine des Philosophes, 284, 460. Les Evangiles apocryphes n'affoiblissent pas la certitude de l'Histoire de Jésus-Christ, 339. Authenticité des quatre Evangiles, 337. La vérité de la Religion Chrétienne ne dépend pas de l'authenticité des Evangiles, 338. Il n'y a pas de contradiction dans les quatre Evangiles, 335. Epictète s'est servi des Evangiles pour la composition de son Manuel, 463; l'esprit de ce Manuel est néanmoins tout différent de celui de l'Evangile, *ibid.* & *suiv.* La doctrine de l'Evangile n'anéantit pas la nature, mais la perfectionne, 443, 467; elle fait le vrai bonheur de l'homme sur la terre, 459, 133, 464. *Voyez* Religion, Christianisme, Jésus-Christ, &c.
- EUCCHARISTIE**, on ne peut nier la possibilité de ce mystère, sans nier la toute-puissance de Dieu, 526, 532. Objections de Bayle, 527. Autres objections, 529. Argument de J. J. Rousseau, 531. Suite des objections, 532. A quoi sont réduits les Hérétiques qui rejettent ce mystère, 533 & *suiv.* Vaines déclamations de M. Saurin, 534. Doctrine absurde des Calvinistes, *ibid.* Jugement que porte de l'Eucharistie le Fidèle humble & docile aux leçons de sa Foi, 536
- F.
- FANATISME**, l'impieeté a

DES MATIERES. 661

- aussi son fanatisme , & c'est le plus redoutable , pag. 169
- FATALISME**, il est une conséquence de l'Athéisme , 232. Avantage de la Doctrine Chrétienne sur celle des Fatalistes , *ibid.*
- FIGURER** stérile , pourquoi maudit par J. C. 368
- FIGURES** imprimées sur des matieres molles , 40 , formées par la neige , le givre & la glace , 42. Les figures de l'ancien Testament sont une espece de prophétie , 399
- FIRMAMENT** , vraie signification de ce mot , 136. Eaux supérieures au firmament , *ibid.*
- FLAVE JOSEPH** rend témoignage aux miracles de J. C. 366. Réflexion de M. Vernet sur la controverse qui partage les Critiques au sujet de l'authenticité de ce passage , 367
- FLÉUVES** , pourquoi leur cours n'est pas droit , 307
- FOI** , nature & effets de la Foi , 475. La conviction qu'elle opere est différente de celle qui n'est que le fruit du raisonnement , 475 , 476. De quelle nature est la certitude produite par la Foi , 477. La Foi n'est pas le fruit de longues discussions , 480. Les Infidèles éclairés ne peuvent s'attacher à leur
- Foi , 480. La Foi est un don de Dieu , 481. Elle est nécessaire au salut , 482. Les Infidèles ne seront pas réprouvés pour n'avoir pas eu la Foi , 483. La Foi n'est point refusée à ceux qui ne mettent point d'obstacles à ses lumières , 483 & *suiv.* C'est un trésor enfoui qu'il faut chercher , 500. Avantages renfermés dans la foi des Mystères , 511. La foi du Chrétien s'affermir par l'aveuglement des incrédules , 15 , 636. Force de la Foi , 637 & *suiv.*
- FOIE** , la fumée du foie qui préserva Tobie des attaques du démon , ne fut qu'un signe extérieur , & qu'un instrument de la puissance de Dieu , 349
- FOURMIS** de la forêt d'Egine , les Athéniens les regardoient comme leurs aïeux , 63. Les fourmis amassent du grain pendant la moisson , 352. Reproche mal fondé fait à l'Ecriture , au sujet des fourmis , *ibid.*

G.

GÉANTS de trois à quatre cents pieds , fabuleux , 47. Ce qu'il faut penser des ossements qu'on montre comme des dépouilles de géants , 47. Géants dont

il est parlé dans l'Ecriture, 47, 49. Géants de la Terre Magellanique, 49. Réflexion générale sur les Géants, 50
GÉNÉALOGIE de Jésus-Christ, selon S. Matthieu & selon S. Luc, 335
GÉNÉRATION, ses principes & ses ressorts nous sont inconnus, 73 & *suiv.*
GENESE (la) est le Livre le plus important de l'ancien Testament, 293. Elle est l'ouvrage de Moïse, 294. A quoi sont réduits ceux qui la rejettent, 295. Moyen de juger sainement des difficultés qu'elle présente, 297. Réponses à ces difficultés, 296 & *suiv.* Elle est antérieure à tous les Livres des Nations, pag. 322, 295.
GÉOMÉTRIE, Bayle argumentoit contre les démonstrations géométriques, 386, 475. Différence entre les vérités géométriques & les vérités de la Foi, 475. La géométrie a des difficultés égales à celles des mystères de la Foi, 506
GERASÉNIENS, pourquoi J. C. permit la perte de leur troupeau, 369
GERME, étendue donnée à son efficace, 65, 66
GRACE (la) de Jésus-Christ ne manque à personne, 484, 497. La grâce & la

séduction ne sont pas susceptibles de parallèle, 497
GRECS (les) prient pour les morts, & reconnoissent un Purgatoire, 582. Leur Eglise ne peut point se glorifier d'être la véritable, 595 & *suiv.* Etat déplorable des Grecs Schismatiques, 596, 597.
GRYPHON de la fable, très-différent du *Gryps* de l'Ecriture, 353

H.

HAZARD (le) n'a pas fait le monde, 36. Culte que les Athées doivent lui rendre, 43
HÉRÉSIES, sont nécessaires à l'épreuve des Fidèles, 500. Elles affermissent le dogme, & rétablissent la discipline, 500, 642
HÉRÉTIQUES, ne tiennent à rien, & ne peuvent se fixer à aucune croyance, 458, 584. Pourquoi ils professent la tolérance, 263. Leur conduite dans les Etats où on leur a donné entrée, 265. Les Hérétiques matériels sont ennemis de la vraie Eglise, 498. Selon quelques Théologiens, le nombre des Hérétiques matériels est peu considérable, 499. Les Hérétiques qui nient la présence réelle de J. C.

DES MATIERES. 663

dans l'Eucharistie, ne peuvent défendre sa divinité contre les Sociniens, 533. Pourquoi l'unité de doctrine ne se trouve pas chez les Hérétiques, 584. Les Eglises hérétiques n'ont pas les caractères de la véritable, 583 & *suiv.*

HOMME (L') est-il le seul qui marche droit ? 62. Pourquoi son espèce varie moins que celle des animaux ? 60. Plaisante origine des hommes, selon Maillet, 63 ; selon les Athéniens & les Thésaliens, *ibid.* La beauté des ouvrages de l'homme ramène à Dieu l'esprit du spectateur, aussi-bien que la vue des ouvrages de la nature, 65. Homme chimique de Paracelse, 71. Tout est-il fait pour l'homme, 90 ? Il est l'abrégé de l'univers, & paroît lié avec tout ce qui existe, 91. Son génie a plus d'étendue que tous les êtres qui combattent son domaine, 96, 130. Une vie molle & oisive anéantiroit sa dignité, 97. Il ne lui seroit pas avantageux de connoître tous les secrets & toutes les richesses de la nature, 102. Il ne peut être forcé à mériter le Ciel, 126. Dans le système des Matérialistes, il n'est qu'un insecte éphé-

mere, 149 ; mais selon ses vrais titres, il est enfant du Créateur, héritier du Ciel, citoyen de l'éternité, 150 ; il a une âme spirituelle, 171 & *suiv.* (*Voyez* Ame) N'a pas été sauvage au commencement, 186. L'inégalité des hommes est nécessaire à la société, 195. Combien l'homme est au-dessus de la brute, 203 & *suiv.* (*Voyez* Brutes.) Son corps est pénétré d'un souffle divin, 212. Son intelligence & son domaine, 65, 212. Son immortalité, 218. (*Voyez* ce mot.) Sa liberté, 233. Pourquoi il ne sauroit être sans Religion, 237. Il est obligé de chercher la véritable, 268. Il ne connoît rien parfaitement, 504. Il n'eût point été oisif dans l'état d'innocence, 542. Nombre des hommes qui peuplent aujourd'hui la terre, 560, 499

HONNEUR, vanité des honneurs rendus aux grands hommes, dans le système de l'antéantidément, 224.

225

HORRENTOR, combien il est au-dessus du singe, 184.

HUXONS, sont moins stupides qu'on ne le croit, 184.

HYPPOCENTAURE, figure symbolique, 62. Autre

opinion, qui en fait un animal, *ibid.*

I.

JAPON, il y a encore des Chrétiens dans ce pays, 410. Fausse conséquence que les Philosophes tirent de la ruine de l'Eglise du Japon, 411

IDÉE de Dieu, nous est-elle innée, 116. Elle est la mere des grands sentimens, des pensées sublimes, 116, 137, 139. Est liée avec l'idée de l'immortalité de l'ame, 219. & de la liberté, 234

IDÉES innées, observations favorables à ce système, 116, 137

IDOLATRIE, combien elle est insensée, 268. Abomination de ses sacrifices, 269. Les Payens ont vraiment adoré les statues, *ibid.* La ruine de l'idolâtrie ne doit pas être attribuée aux Empereurs Chrétiens, 416. Rapidité de sa chute, *ibid.* L'idolâtrie n'a pénétré que fort tard dans un grand nombre de régions, 494. *Voyez* Paganisme.

JÉRÔME, ce que c'étoit que son sacrifice, 329. L'Ecriture ne dit rien qui l'approuve, *ibid.*

JÉSUS-CHRIST, ce qu'en dit l'Alcoran, 272. Respect des Mahométans pour J. C. 273. Il est le

destructeur des Idoles & de toutes les erreurs, 276. Combien il est supérieur en vertu & en sagesse aux Philosophes les plus célèbres, 280 & *suiv.* Hommages rendus à sa doctrine par les Philosophes & les Infidèles, 282. Ses miracles, 362. Sa résurrection, 375. Il est le Messie prédit par les Prophètes, 386 & *suiv.* Son empire s'étend sur les réprouvés comme sur les élus, 495. Sa grace ne manque à personne, 484, 497. *Voyez* Christianisme, Evangile, Eglise.

IGNORANCE (L) est crédule & incrédule, 321

IMAGES, le culte des images ne tient point au corps de la Religion, 630. Pourquoi il y a des images miraculeuses, 611. Il n'y a point aujourd'hui d'esprit assez stupide pour leur attribuer quelque vertu, 631

IMAGINATION, M. de Buffon est-il fondé à nier les effets qu'on lui attribue, 18

IMBÉCILLES. V. Sauvages.

IMMENSITÉ de Dieu reconnue par les Juifs, 117

IMMORTALITÉ, pag. 218.

(*Voyez* Ame de l'homme.)

Rapport du dogme de l'existence de Dieu avec celui de l'immortalité de l'ame, 219. Si l'ame n'é-

DES MATIERES. 665

- roit point immortelle, il n'y auroit ni devoirs, ni vertus, 221; ni loix naturelles, ni autres, 221 & *suiv.* Le souvenir des hommes ne peut remplacer l'espoir de l'immortalité, 224. Consentement de tous les Peuples dans la doctrine de l'immortalité, 225. Si l'homme n'est pas immortel, il est au-dessous de la brute, 226. Quoiqu'immortel, il craint la mort, 227. Les Juifs ont reconnu le dogme de l'immortalité, 228 & *suiv.* Combien ce dogme est consolant, 219, 136, 466
- IMPRÉCATIONS** des Pseauxmes, (les) regardoient les ennemis de Dieu, 327
- INCARNATION**, raisonnement de Bayle contre ce mystère, 523. Objection de Fremonval, 525
- INCERTITUDE** des Philosophes, 5, 6, 7, 8, 211, 295, 385, 544, (*Voyez* Pyrrhonisme, raison, &c.)
- INCREDULITÉ** (L') est un châtiment de Dieu clairement énoncé dans les Ecritures saintes 15, 636. Elle est un fruit de l'ignorance, 321
- INCREDULES**, division des Incrédules en différentes classes, 17. Autre division, 19. Ils s'associent les plus grands Défenseurs de la Foi, & les calomnient après leur mort, 21. Il n'est pas possible de les contenter, & de les faire acquiescer à la vérité, 547. La plupart n'osent point attaquer le corps de la Religion, & appésantissent leur critique sur des choses étrangères à la Foi, 635. L'aveuglement des Incrédulés affermit la foi des Chrétiens, 15, 636. Foiblesse des Incrédulés, 637, 645, *Voyez* Philosophes, Athées, Religion, Foi, &c.
- INÉGALITÉ**, (L') des hommes est nécessaire à la Société, 195
- INFAILLIBILITÉ**, les saints Peres n'ont pas eue le privilege de l'infailibilité, 425. Il doit y avoir dans l'Eglise un Tribunal infailible, 584. Il ne faut pas de grands raisonnemens pour se convaincre de l'infailibilité de l'Eglise, 585, ni pour savoir quelle Eglise jouit de l'infailibilité, 586. La question de l'infailibilité du Pape est étrangere à la Foi, 612
- INFLUENCES**, les Newtoniens travaillent à les rétablir, 99
- INSECTES**, leur destination, 93, 94, 95. Insectes nuisibles, 96
- INSPIRATION**, quelle sorte

- d'inspiration il faut recon-
noître dans les Auteurs sa-
crés, 292
- INSTINCT des Brutes, ce
que c'est, & à qu'on peut
le comparer, 205. Il est
aussi dans l'homme, *ib.*
- INTOLÉRANCE. *Voyez* To-
lérance.
- JOB, pourquoi il déplore le
jour de sa naissance, 332.
Son Livre n'est pas une
allégorie, 332
- JOSAPHAT, (la vallée de)
ne doit pas contenir tous
les hommes ressuscités,
558. Sur quoi est fondée
l'opinion qui assure cette
vallée pour le lieu du ju-
gement universel, *ibid.*
- JOSEPH, *voyez* Flave.
- IRRÉLIGION, elle produit
le suicide, 139. Sa doc-
trine porte la désolation
dans les cœurs, 135 &
suiv. 471. V. Philosophes
incrédules, Incrédulité,
Athées, Athéisme, &c.
- JUGEMENT dernier, les
Apôtres ne l'ont pas cru
prochain, 397. Ques-
tions frivoles sur la ma-
nière dont se fera le ju-
gement universel, 554,
558, 563
- JUIFS, ont parlé magnifi-
quement de Dieu, 117,
ont reconnu la spiritualité
& l'immensité de Dieu,
ibid., ont professé l'im-
mortalité de l'ame, 228
& *suiv.* ont été affranchis
de la contagion du Paga-
nisme, 245. Leur Reli-
gion, autrefois pleine de
majesté & de grandeur,
est aujourd'hui en quelque
sorte anéantie, 276; elle
renvoie à celle des Chré-
tiens, 277. L'état actuel
des Juifs concourt autant
que leur Religion, à prou-
ver la vérité du Christia-
nisme, *ibid.* Les Juifs
n'ont point pris leurs dog-
mes & leurs usages des
Nations, 322; au contrai-
re, les Nations ont imité
les Juifs, 322, 323. Pour-
quoi cette multitude de
Loix chez les Juifs, 325.
Pourquoi les Juifs ont ex-
terminé les habitans de la
Palestine, 328. On ne doit
point exiger des Juifs tou-
te la sainteté des mœurs
chrétiennes, 329. L'état
actuel des Juifs prédit par
les Prophetes, n'a pu être
prévu naturellement, 387.
Les Juifs sont des témoins
non suspects de l'exis-
tence des Prophetes,
387, 391. Aveugle-
ment prodigieux des
Juifs, 388. Réflexion sur
la dispersion, l'oppression
& l'aveuglement des Juifs,
391. Julien l'Apôstat a
voulu les rétablir, avec
quel succès, 382, 391.
Ils ne sont pas sans moyens
de salut, 494. Ils ont con-
nu le péché originel, 548.

DES MATIÈRES. 667

Ils prient pour les morts,
pag. 581

IVRAIE (L') s'est-elle chan-
gée en bled ? 65

L.

LANDES sauvages & brutes,
à quoi servent-elles ? 104

LANGAGE typique, il n'est
point ridicule , 333 &
suiv.

LANGUES sauvages (les) ont
leurs beautés & leur élo-
quence , 184. Idée ridi-
cule du Lord Burnet, sur
l'origine des Langues ,
185. Langue Hébraïque,
naïve & simple , 331 , &
en même-tems forte &
rapide , 332. La Langue
Chinoise est la plus pau-
vre & la plus obscure de
toutes les Langues 447

LÉGENDES (les) sont sans
autorité, 633. Les Moines
ne les ont pas altérées
pour le fond de l'Histoire,
632 & 468

LETTRES, les Lettrés Chi-
nois sont-ils Athées ? 20
Ignorance des Lettrés Chi-
nois , 303 , 447. *Voyez*
Chinois.

LETTRES édifiantes & cu-
rieuses, jugement qu'il en
faut porter , 54

LIBERTÉ. La présience de
Dieu ne contredit pas le
dogme de la liberté, 118.
La liberté n'est point un
présent funeste , 124. La
doctrine de la liberté est

fondée sur l'idée de Dieu,
& sur la distinction du vice
& de la vertu, 234; c'est
une vérité que toutes les
disputes ne peuvent affoi-
blir, *ibid.*

LIEVRE (le) doit-il être
compté parmi les ani-
maux ruminans ? 353.

LIVRES canoniques, moyen
simple & aisé de les
connoître , 292. (*Voyez*
Ecriture sainte.) Livres des
Nations, ils sont tous pos-
térieurs à ceux de Moïse,
pag. 295, 322

LOIX générales dans les fon-
ctions de la nature, il faut
les reconnoître , 65, Loix
civiles, combien inférieu-
res aux Loix de la Reli-
gion , 165

LUNE, pourquoi elle est ap-
pellée un *grand Lumi-
naire* , 347

M.

MAGIE. *Voyez* Démons ,
possessions, forciers.

MAHOMET n'a point dé-
truit l'idolâtrie en Asie ,
276. Il n'a pas fait de mi-
racle , 276

MAHOMÉTANS , leur res-
pect pour Jésus-Christ ,
272. Leur méthode de
prêcher l'Alcoran , 276,
407.

MAHOMÉTISME , sur quoi
il est fondé , 272. *Voyez*
Alcoran.

MALADIES , il y en a de
surnaturelles , 370

MANICHÉISME, réfutation de cette hérésie, par ses défenseurs mêmes, 121 & *suiv.* Combien elle est absurde, 128

MARTYRS, leur grand nombre, & leurs souffrances, 408 & *suiv.* Erreurs de Dodwel au sujet des Martyrs, 415. Ils sont une preuve de la vérité du Christianisme, 419. Différence entre les Martyrs de la vraie Foi & les Martyrs de l'erreur, 419 & *suiv.* Les uns & les autres déposent contre les prétentions des Incrédules, 423

MATIERE, elle n'est point éternelle, 27. Ne peut se donner le mouvement, 32. Nous est assez connue pour savoir que l'activité lui répugne, 35, ainsi que la pensée, 171. N'est pas seconde, 44. N'est pas mauvaise par sa nature, 129. C'est une substance purement passive, 172. Si elle pouvoit être pensante, elle pourroit vivre éternellement, 218. La circulation continuelle de la Matière ne combat pas la croyance de la résurrection, 554

MENSONGE officieux, on a pu ignorer anciennement que c'étoit un péché, 327

MER, décroît-elle insensiblement? 64. Subjuguée par

l'homme, elle a réuni toutes les régions, & enrichi chaque Province des productions de tous les climats, 104. Elle n'a pas couvert successivement tout le Globe, 306. Elle n'a pas fait les montagnes, 307

MESSIE, promis aux anciens Patriarches, 247. Semble avoir été connu de Platon, 241. Jésus-Christ a tous les caractères du Messie, 386

MICROSCOPISTES, substituent l'imagination aux yeux, 73. Abus ridicule de leurs découvertes, 93

MINISTRES Protestans, ne savent plus ce qu'ils croient, 258. Connoissent l'inconséquence de leurs sectes, 259, 498

MIRACLES, Mahomet n'en a pas fait, 276. Ils sont une preuve du Christianisme, 355. Définition d'un miracle, *ibid.* Les miracles sont possibles, 355. Dieu peut avoir des raisons de faire des miracles, 356. Les démons en peuvent-ils faire? 357. Différence des vrais & des faux miracles; 357, des miracles réels & des miracles supposés, 363. Certitude des miracles de J. C. 364. La Résurrection de J. C. est le plus décisif de tous les mira-

- cles opérés en faveur de l'Evangile , 375. Autres miracles arrivés , 382. Pourquoi les miracles ont été autrefois plus fréquens ? 384. Pourquoi les incrédules nient les miracles ? 385. Miracles secrets qu'il ne faut pas publier , 634
- MISSIONNAIRES , pourquoi plus croyables que les autres Voyageurs , 54. Pourquoi ils paroissent trop favorables aux annales Chinoises . 303
- MOI. (1c) Combien il est simple & intime , 178. Voyez Ame.
- MONDE , ne change pas , 65 , 67 , 68 , 78 , n'est point éternel , 81. Toutes ses parties sont enchaînées , & concourent à la composition de la grande machine , 93 , 98. La pluralité des mondes est un système frivole , 101 , 349 , 450. Le monde n'est pas plus ancien que Moïse le fait , 301. Les Apôtres n'ont pas cru que la fin du monde étoit prochaine , 397
- MONSTRES , l'écart de la nature dans la formation des monstres , rentre dans le plan général , 45. Les monstres prouvent les loix établies pour la conservation des espèces , *ibid.* Y a-t-il des monstruosités spécifiques dans l'espèce humaine ? 56 , 57 , 59 & *suiv.* De quelle espèce d'ame les monstres sont-ils animés , *pag.* 63 , 202
- MONTAGNES , les grandes montagnes ne sont pas l'ouvrage de la mer , 307. ce qu'il faut penser de la montagne où Jésus-Christ fut tenté , 350
- MORALE , il n'y en a pas sans religion , 151 & *suiv.* Vanité de la Morale Philosophique , *ibid.* & 469 & *suiv.*
- MORT , pourquoi l'homme la craint-il , puisqu'il est immortel ? 227
- MOUVEMENT (1c) de la matiere , n'est pas éternel , 31. La matiere ne peut se donner le mouvement , 33. Un mouvement aveugle ne produit rien , & empêche toute production , 36
- MOÏSE , il est Auteur du Pentateuque , 294
- MULIER , pourquoi il n'est pas fécond , 66
- MYSTERES , les mysteres de la nature ne se conçoivent pas mieux que les mysteres de la Religion , 504 , 506. Il n'y a point de contradiction dans les mysteres de la Foi , 505. Les mysteres sont-ils contre la raison , 509 ? Avantages que le Chrétien découvre dans la foi des mysteres ,

510. La doctrine des Incrédules ramene à la croiance des mystères, 512

N.

NABUCHODONOSOR, en quel sens il fut, changé en bête, 351

NATIONS, tous les Livres des Nations sont postérieurs à ceux des Juifs, 322, 295. Les Nations Payennes ont imité & corrompu la Religion des Juifs, 322. Nations de la Palestine, pourquoi exterminées par les Juifs, 328. Les Nations Chrétiennes sont plus cultivées & plus vertueuses que les autres, 248, 274, 428, 446 & *suiv.* Nations Payennes converties à la Foi dès le commencement de l'Eglise, 401 & *suiv.* Toutes les anciennes Nations paroissent avoir connu le péché originel, *pag.* 545

NATURE, elle n'est pas une chose, elle ne viole pas le plan du Créateur, 44, 65, 67, 68, 78. Belle définition de M. de Buffon, 44. Elle ne s'affoiblit pas par degrés, mais est telle aujourd'hui qu'elle étoit dans des tems très-reculés, 48. Pourquoi ses richesses ne se découvrent que par

succession, 102; pour-quoi sont-elles inégalement réparties, 103; Langage insensé prêté à la nature, par M. l'Ab. C^{te} 146. L'état de nature n'est pas celui des Sauvages Américains, 187, ni celui des Otaïtiens, 540. La division de la nature en trois regnes est très-sage, 214. La morale de J. C. ne détruit pas la nature de l'homme, mais la perfectionne, 443, 467. Il y a des obscurités dans la nature comme dans la Religion, 504 & *suiv.* La nature a perdu son premier état, 542

NÈGRES, sont-ils une espèce à part, 52? raison physique de leur noirceur, *ibid.* Ils ont beaucoup de sentiment, 183

NIL, son limon produit-il des grenouilles? 71

O.

OPINIONS fausses, peuvent-elles gagner le suffrage de toutes les Nations, 106? Ne font pas sur l'esprit le même effet que la vérité, 481

OPTIMISME, système né dans une imagination plus riante que vraie, 133. Optimisme du Chrétien, 134

OÙ, l'action du feu le réduit en poudre, 353

DES MATIERES. 671

ORGANES , instrumens de l'ame , 182 , 191. *Voyez* Ame.) Organes du finge, semblables à ceux de l'homme, 216
 ORIGINE du mal , 121
& suiv.

P.

PAGANISME , (le) parloit à l'imagination par l'appareil d'une superstition bruyante; 325. Facilité de sa chute, 417. Il y a eu des hommes éclairés des lumieres de la Foi au milieu du Paganisme, 485. *Voyez* Idolâtrie.

PAPPE , (le) est chef de l'Eglise, 595 , 609. Pourquoi son autorité a moins éclaté dans les premiers tems , 610. Les disputes sur l'étendue de l'autorité papale , ne concluent pas contre les titres de cette autorité, 611. Est-il expédient que le Pape possède un Etat temporel, 612 ? Ce qu'il faut penser de l'abus que quelques Papes ont fait de leur autorité, 614.

PARADIS terrestre , sa situation , 321

PASSIONS , sont-elles condamnées par l'Evangile? 443

PATAGONS , (les) ne sont pas plus grands que les Européens, 49

PAUL , (S.) Ses Epîtres respectées par M. Freret, 339 , Caractere des écrits de cet Apôtre , *ib.* & 342. Jugement qu'en portoit M. Bossuet, 340. Estime de S. Jean Chrysostome pour S. Paul , *ibid.* La conversion de cet Apôtre est un Argument sans réplique contre les Incrédules , *ibid.* Déclamations impuissantes de Boulanger , de Bolingbroke , de Langius contre ce grand Homme , 341. Réponse qu'il faisoit aux difficultés de la Prédestination, 503

PÉCHÉ originel ; les Philosophes ne l'attaquent que par des raisonnemens fondés sur une équivoque, 537. Explication du péché originel , *ibid.* & *suiv.* Comment le Chrétien doit se convaincre de l'existence d'un péché originel? 539, 297. Preuves philosophiques du péché originel, 539. Quel seroit l'état de l'homme s'il naissoit sans péché originel, 542. Effets du péché originel sur toute la nature, *ibid.* Le péché originel a été connu des anciens Philosophes, 543; de tous les anciens Peuples, 545; les Turcs le reconnoissent, *ibid.* Avez de Bayle & de Voltaire, 546. Erreurs où précipite

- l'ignorance du péché originel, 346. La doctrine du péché originel étoit établie chez les Juifs, 348. Comment les Juifs & les Gentils se purifioient du péché originel, 349
- PENTATEUQUE, c'est l'ouvrage de Moïse, 294
- PERES, les saints Peres rendent à la Religion un témoignage approchant de celui des Martyrs, 424. Les défauts reprochés à leurs Ecrits ne concluent rien contre leur sagesse & l'étendue de leurs connoissances, 425. Aucun d'eux n'a eu le privilège de l'infailibilité, *idid*. Pourquoi ils ont quelquefois trop négligé le sens littéral de l'Ecriture, *ibid*. Pourquoi quelques-uns ont paru parler peu exactement de la Trinité, 519. Ils sont les vrais Théologiens de l'Eglise Catholique, 617
- PERSECUTION (la) est un mauvais moyen d'instruire, 265. Réalité & rigueur des persécutions contre les Chrétiens, 408. Vrai motif de ces persécutions, 412. Variations des Philosophes, au sujet des persécutions, 413. Ce n'est pas la persécution qui a attaché les Chrétiens à leur Foi, 414. Le Paganisme est tombé sans persécution, 417
- PERSONNE, différence entre nature & personne, 513. entre être & personne, 514. Sophisme de Bayle sur la Personne divine de Jésus-Christ, 523
- PHILOSOPHIE, peut-elle conduire à l'Athéisme, 3. Foiblesse de l'ancienne Philosophie, 243. Multitude des erreurs philosophiques, 217. Combien la Philosophie est inférieure à l'Evangile, 280, 284, 461 & *suiv*. Erreur de ceux qui attribuent à la Philosophie les effets du Christianisme, 158, 431, 471. La Philosophie ne peut être substituée au Christianisme, 469. Effets naturels de la Philosophie selon J. J. Rousseau, 472, 474. Vanité des vertus qu'elle a formées chez les Païens, *pag.* 488
- PHILOSOPHES incrédules, deviennent Chrétiens à la mort, 8. Ce qu'il faut penser de ceux qui ne se convertissent pas, 14. Ils n'ont jamais été bien persuadés de leur doctrine, 8. Il faut les combattre par eux-mêmes, 8. Ils dépriment les grands hommes, & élèvent jusqu'au ciel les tyrans persécuteurs du Christianisme, 161, 268, 391. Portraits des Philosophes

DES MATIERES. 673

sophes , tracés par J. J. Rousseau , 161, 167, 253, 558. Ils se préconisent les uns les autres , & rivalent jusqu'au néant les défenseurs de la Religion , 162 ; cherchent leurs preuves à l'extrémité de l'Asie , & dans l'obscurité des temps , 249, 295 ; ne sont pas propres à enseigner les Peuples , 249 ; se contredisent , 26 , 250. Leurs loix morales sont sans soutien , 151, 252, 472. Foiblesse & crédulité de leurs adhérens , 233 , 637 ; se servent des armes brisées des Julien , des Celse , &c. sont condamnés par voie de prescription , 289, 600 ; résistent à toutes les démonstrations , 321, 547 ; ont corrompu les mœurs , & opéré une triste révolution dans toutes les conditions & dans tous les âges , 470. Ils aiment les Tartares , pour être dispensés d'aimer leurs voisins , 472. Portrait qu'en fait S. Paul , 473. Leur doctrine désolante , 135 , 471. Les bonnes qualités qu'ils ont conservées sont les fruits de la Religion , 158 , 471. Leur ingratitude à l'égard de la Religion , 471. Leur manière de prouver , 527 , 563. Impossibilité de guérir leur esprit contentieux ,

547. Ils font dériver des Païens tous les dogmes & usages des Juifs & des Chrétiens , 122, 550, 608 ; Contraste de la Secte philosophique avec l'Eglise Catholique , 598. *Voyez* Athées , Incrédules , &c. **PHYSIONOMIE**, diversité des physionomies , nécessaire à la conservation de la société , 88. Mahomet en fait un argument de l'existence de Dieu ; *ibid.*

PHYSIQUE (la) ne prouve pas que le monde soit fort ancien , 306. Il n'y a point d'erreurs physiques dans l'Ecriture , 345

PLANETES , nécessaires à la conservation du monde , 88 ; ne sont pas des mondes habités , 101

PLANTES , peuvent-elles naître sans germe ? 68. Nombre des especes de plantes , 77. Nécessité & utilité des plantes , 95. Les plantes sont destinées dans le germe , 527. La résurrection des plantes est un symbole de la résurrection de nos corps , *pag.* 564

POLYTHÉISME (le) a succédé à la croyance universelle d'un Dieu , 109

POPULATION de la terre , ne va pas à plus de 720 millions , 499 , 560. Le célibat religieux ne nuit

- point à la population, 550, 625. Une excessive population entraîne de grands maux, 626
- POSSÉSSIONS** (les) étoient-elles des maladies naturelles, 370. Les possessions n'ont pas cessé aux premiers siècles de l'Eglise, 371. Il y en a d'incontestables, 372. Pourquoi elles sont aujourd'hui plus rares, 374
- POU-HOU**, inscription des boutiques Chinoises, 434
- POURRITURE** (la) peut-elle engendrer des êtres vivants? 68
- PRÉDESTINATION** (la) de Calvin est un blasphème, 501. Ce qu'il faut penser des disputes sur la prédestination, 502 & *suiv.*
- PRÉSCIENCE** de Dieu, d'accord avec la liberté de l'homme, 118. Comment Dieu prévoit l'avenir, 119.
- PRÉSCRIPTION**, elle est un bon moyen de finir les disputes sur la Religion, 289, 600
- PRÉSENCE** réelle de J. C. dans l'Eucharistie, 526, (*Voyez Eucharistie.*) Présence d'un corps en plusieurs lieux, 528, 234
- PROBITÉ**, il n'y en a pas sans Religion, 151 & *suiv.*
- PROPHÈTES**, pourquoi ils employoient le langage typique, 333. Pourquoi ils passent rapidement d'un sujet à l'autre, 394
- PROPHÉTIES**, se réduisent à trois articles principaux, 386. L'existence des prophéties est aussi avérée que l'accomplissement en est incontestable, *ib.* Les Juifs sont des témoins non suspects de l'authenticité des prophéties, 387. Le malheur des Juifs, annoncé par les prophéties, n'a pu être prévu naturellement, 388. L'événement principal des prophéties est indépendant de toute explication, 392. Deux excès à éviter dans l'explication des prophéties, 393. Prophéties qui regardent incontestablement le Messie, *ib.* Pourquoi les grandes prophéties, qui regardoient les siècles futurs étoient mêlées de quelques-unes qui s'accomplissoient aux yeux des Juifs, 394. Prophéties touchant la destruction de Ninive, l'arrivée de J. C. sur les nuées, la fin du monde, expliquées & vérifiées, 395 & *suiv.*
- PROSPÉRITÉ** des pécheurs, est-elle contraire à la justice de Dieu? 127
- PSEAUMES**, imprecation des Psaumes contre les ennemis de Dieu, 327
- PURGATOIRE**, combien la croyance d'un Purgatoire

est raisonnable, 179. Accord de presque toutes les Nations, dans la persuasion d'un Purgatoire, 181.
PYGMÉES, les anciens Pygmées étoient des singes, 11. Les Lapons & les Samojedes ne sont pas des Pygmées, *ibid.*
PYRRHONISME, la raison abandonnée à elle-même y conduit, 6, 250, 258, 261, 475, &c. (*Voyez* Incertitude, Raison, &c.)

R.

R AISON, sa faiblesse & son insuffisance, 240. (*Voyez* Incertitude, Pyrrhonisme.) Dépouillée du secours de la Religion, elle n'est propre qu'à égarer; 3, 4, 250, 258. La raison ne combat pas la croyance des mystères, *pag.* 509

RELIGIEUX, il ne faut pas mépriser ceux d'Europe, pour exalter ceux de la Thébaïde, 188. Succès de leurs études, *ibid.*

RELIGION, les vérités de la Religion sont mêlées de ténèbres, & pourquoi, 15. La Religion est antérieure à l'établissement des Sociétés civiles, 108. De combien de douceurs est privé celui à qui la Religion manque, 136. La Religion est-elle inutile,

parce qu'elle ne corrige pas tous les hommes? 163, 428. Ni les sentiments d'honneur, ni la force de l'éducation, ni les Loix civiles ne peuvent remplacer la Religion, 165. Nécessité d'une Religion en général, 235. Elle est le fondement de la Société, 150, 238. Tous les Peuples ont une Religion, 239. Toutes les vérités de la Religion tiennent ensemble, 258. La tolérance de toutes les Religions détruit toutes, 257. (*Voyez* Tolérance.) La Religion n'est pas un système, 262. La diversité des Religions ne conclut rien contre la véritable, 255. Obligation de rechercher quelle est la véritable, 268. Il n'y a qu'une Religion véritable, c'est le Christianisme, 279. (*V. Christianisme.*) Les enfants peuvent & doivent être instruits dans la Religion, 114, 454. La Religion est préférable aux Sciences, 448, 451. Il n'est pas nécessaire d'étudier toutes les Religions pour connoître la véritable, 480. Indifférence des hommes pour la Religion, 489, 492. Cette indifférence ne prouve rien contre la Religion, 490. Les bonnes qualités qui restent aux Philosophes sont

- l'effet de la Religion, 158, 471. L'unité de Religion est incompatible avec l'orgueil & la légèreté de l'esprit humain, 500. L'idée de la vraie Religion emporte l'idée de l'unité du dogme, 584. La Religion naturelle est insuffisante, 239 & *suiv.* Elle n'est pas la Religion des Lettrés Chinois, & n'a pas été celle des Patriarches, 247; elle ne peut devenir celle des Peuples, 254. Les arguments des Philosophes contre la Religion révélée attaquent aussi la Religion naturelle, 495. Le plus grand ennemi de la Religion, c'est la superstition, 629. Avantage que la Religion retire de l'incrédulité, 642, 644. La Religion ne doit point gémir de ce que les talents des Philosophes n'aient point été consacrés à sa gloire, 643. Pourquoi Dieu permet que quelques hommes d'esprit s'élèvent contre la Religion, 642 & *suiv.* Voyez Dieu, Révélation, Christianisme.
- RÉPROBATION, Dieu ne réprouve les hommes qu'à regret, 484. Les Païens ne sont pas réprouvés pour n'avoir pas reçu la Foi, 483, 488. Les Héros du Paganisme sont-ils réprouvés? 487 & *suiv.*
- RÉSURRECTION, la résurrection d'un mort ne peut être que l'ouvrage de Dieu, 357. Certitude de la résurrection de J. C. 376. Rapport de la résurrection des morts avec les autres articles de la Foi Chrétienne, 553. Contradiction des Philosophes au sujet de la résurrection des morts, 554. Objection des Incrédules, 554 & *suiv.* Réponse générale de saint Paul, 557. Différens symboles de la résurrection, 564. Effet de l'espérance de la résurrection sur le cœur du Chrétien, 566
- RÉVÉLATION, elle est nécessaire, 239 & *suiv.* Elle fait la base de la Religion chez tous les Peuples, 246, 255. Son existence est démontrée, 254. La nécessité de la révélation démontre l'existence des Livres qui la contiennent, 286 & *suiv.* Les révélations particulières n'ont ni authenticité, ni autorité, 633. Il y a eu de l'imprudence dans la publicité qu'on a donnée à ces sortes de révélations, 634
- ROME, pourquoi elle est devenue la Jérusalem du Christianisme, 500. Rome est le centre de l'Eglise universelle, 531, 533. *permanencia de son Siage 597.*

S.

SANCHONIATON, les fragmens qui nous en restent, sont suspects, 296

SAINTS, toutes les actions des Saints ne doivent point être absolument approuvées, 456. Ce qu'il faut penser de quelques singularités où ils se sont portés, 457. Les prières des Saints attirent la bénédiction de Dieu sur l'Etat, 458, 615. L'Eglise universelle n'a jamais honoré des Saints imaginaires, 632. Elle n'attribue pas aux Saints ce qui ne convient qu'à Dieu, 633

SATELLITES de Jupiter, service qu'ils rendent à l'Astronomie, 92

SATYRE, c'est l'orang-outang, 61. Autre opinion sur le Satyre, 61

SAUVAGES, les hommes barbares & sauvages connoissent-ils Dieu ? 112 & suiv. Peuvent-ils faire une exception dans les persuasions générales des hommes, 116, 239 ? Ne prouvent rien contre la spiritualité de l'ame, 178. Les hommes n'ont pas été d'abord sauvages, 186. Origine de quelques hommes sauvages, 186. L'état de nature n'est pas celui des Sauvages Américains,

187. Sauvages devenus d'excellens Chrétiens, 453. Comment Dieu en agit avec les Sauvages, s'ils sont incapables de le connoître, 495

SER (le) ne perd jamais sa force, 353

SERNS, d'accommodation dans l'Ecriture, à quoi il sert, 357. Sens figuré de l'Ecriture, sur quoi fondé, *ibid.*

SERRES, Peuples convertis à la Foi dès les premiers siècles de l'Eglise, 402. Les Serres sont les Chinois, *ib.*

SERPENT, pourquoi maudit après la chute d'Adam, 327, 305. Les serpents se laissent enchanter, 351

SCIENCES (les) sont utiles à la Religion, & la Religion est nécessaire aux sciences, 447. Les sciences ne sont nulle part mieux cultivées que chez les Chrétiens, *ibid* & suiv. La Religion les a conservées dans les tems de barbarie, 447, 471

SINGE, la marche est naturellement celle des autres quadrupèdes. 62. Sur quoi est fondé le proverbe *simia semper simia*, 182. Ses plus sublimes opérations sont les singeries, *ibid.* Dampiere a pris des singes pour des hommes, 185. Les organes du singe semblables à

- ceux de l'homme, ne le tirent pas de la classe des brutes, 210. Le singe n'imité pas l'homme, parce qu'il veut, mais parce qu'il peut : il est inférieur au chien & à l'éléphant, 210.
SOCIÉTÉ, les Sociétés civiles sont postérieures à l'établissement de la Religion, 102. Le système de la Religion, 108. Le système de l'Athée anéantit toute société, 150. Celui qui n'est pas fidèle à Dieu, ne l'est pas à la Société, 623.
SOCIÉTIENS, leur manière de combattre contre la Foi de Nicée, 619. Ils triomphent des Calvinistes, qui refusent de reconnaître la présence réelle, 534.
SODOME, sa ruine attestée par les débris qui en restent, 321. Reconnue par les Payens, *ibid.*
SOLÉIL, formé après la lumière, 347. Le système qui le suppose en repos, n'est point contraire à l'écriture, 349. ni aux décisions de l'Eglise, 450.
SONGES, argument de saint Augustin & de M. de Buffon, tiré des songes, 192.
SORCIERS, leur existence est-elle réelle? 373. V. possessions, démons, &c. 370.
SPINOSISTES, pitoyable scepticisme où ils sont tombés, 6.
STOÏCIENS, combien leur philosophie est inférieure à l'Evangile, 461. Elle ne concourt point au bonheur de la Société générale, 464.
SUBSTANCES mêlées, peuvent-elles se multiplier? 66; se propager, *ib.*
SUCCESSION infinie de générations, renferme contradiction, 81. Autre preuve contre la succession éternelle des générations, 82.
SURCIDES, victimes de l'irreligion, 139. Foibles & furieux, 142.
SUPERSTITIONS, l'Eglise les condamne, & ne peut en être responsable, 628. Les superstitions ne doivent point alarmer la foi du fidèle, *ibid.* Elles sont plus de tort à la Religion que l'incrédulité, 629. La superstition ne pervertit que ceux qui refusent d'écouter la Religion, 631.
SYMBOLS des Athées, 25.
SYRENS (les) sont des poissons de mer, 60.
SYSTÉMATIQUES, ce qu'en dit M. de Voltaire, 78. M. Rousseau, 79.
T
TEMPLE de Jérusalem, vains efforts de Julien pour

le rétablir , 382. L'événement prodigieux qui fit avorter cette entreprise , réunir toutes les preuves dont un fait historique est susceptible , 391

THÉOLOGIENS, ne disputent pas sur des points fondamentaux comme les Philosophes , 254. Ils se font quelquefois occupés de discussions inutiles , 525 , 543 , 620. Les Philosophes , en méprisant les Théologiens , s'appuient sur une équivoque , 617. Défauts de la Théologie scolastique , 618 , 620. Reproches injustes qu'on lui a faits , 618 & *suiv.* La Théologie ne doit point se dépouiller du secours de la Logique ni négliger les règles du raisonnement , 619. La science théologique se perfectionne depuis le P. Petau , 619. Principes des défauts de la Théologie , 620. Les disputes théologiques ne sont pas sans utilité , 621. règles qu'il y faut garder , 622

TERRE, sa situation à l'égard du soleil , 80. Pourquoi elle n'est point par-tout belle & féconde , 103. Sa fertilité variée & inégale , est devenue le lien des Nations , 104. Le mouvement de la terre ne contredit pas la Genèse , ni le

Livre de Josué , 349. L'opinion du mouvement de la terre n'a pas été condamnée par l'Eglise , 450. Population de la terre , 499 , 560. La terre à souffert des altérations successives , 542. La malédiction de Dieu & les ravages du déluge en ont changé la surface , 509 , 542

TOLÉRANCE , jugement qu'il en faut porter , 256 & *suiv.* Elle détruit tous les cultes , 258. Elle relâche les liens de la société , 263. Pourquoi la plupart des hérétiques professent-ils la tolérance , 263. L'intolérance civile est-elle nécessairement une suite de l'intolérance théologique ? 265. Argument invincible contre la tolérance , tiré des Ecrits mêmes de ses défenseurs , 266

TOUR de Babel , plaisanterie de V. sur sa hauteur , 347

TRINITÉ , ce mystère ne renferme aucune contradiction , 513. Il n'est pas contraire à la simplicité de Dieu , 515 , 520 , ni aux règles des syllogismes , 515. N'est point un assemblage de mots sans signification & sans liaison , 517. Il est clairement énoncé dans les

saintes Ecritures, 518, 2
 toujours été cru dans l'E-
 glise, *ibid.* Pourquoi quel-
 ques anciens Peres ont pa-
 ru n'en pas parler avec
 assez d'exa^{ct}itude, 519.
 Pourquoi ce mystere a dû
 être révélé aux Chrétiens,
 521. Erreurs philosophi-
 ques écloses de l'ignorance
 de la Trinité, 522. Platon
 a-t-il connu ce mystere,
 523

TURCS, absurdités de leur
 culte, 271. (*Voyez* Al-
 eoran.) Pourquoi ils va-
 lent mieux que les Chi-
 nois, 436. Ce qu'il faut
 penser des actions ver-
 tueuses qu'on nous rap-
 porte des Turcs, 437.
 Leurs vertus 437. Leurs
 mœurs & leur gouverne-
 ment, *ibid.* Ils reconnoi-
 sent le péché originel,
 545, & le Purgatoire,
 581

V.

VAMPIRE, maladie
 de cerveau, aujourd'hui
 oubliée dans les Provin-
 ces où elle a fait le plus
 de bruit, 362

VERCIBIL, miracle opéré
 dans cette ville du tems
 de S. Jérôme, & rapporté
 par ce Pere, 384

VÉRITÉ, une vérité bien
 établie ne peut être ren-
 versée par aucune sorte
 d'objection, 112. Un usa-

ge que les Philosophes font
 du mot *vérité* 253. La
 vérité est indivisible,
 258. Elle ne sauroit être
 nuisible à l'homme, 254.
 Elle mérite seule les re-
 gards du Sage, 218. Les
 vérités géométriques sont
 d'une autre nature que les
 vérités de la Foi, 476.
 L'effet naturel de la vé-
 rité est le repos de l'es-
 prit, 481. Il y a peu
 d'hommes qui cherchent
 sincèrement la vérité,
 489, 492. Les erreurs s'é-
 vanouissent, la vérité de-
 meure, 600


VERTU (la) de l'Athée est
 une chimere, 151. La
 vertu des adorateurs d'un
 Dieu n'est point intéres-
 sée, 153. En quoi con-
 siste la vertu épicurienne,
 154. Dans le système de
 l'anéantissement, il n'y a
 plus de vertu, 151,
 222, Vertus des Philo-
 sophes, 161, 569, 472.
 Les vertus des Chrétiens
 n'ont pu suffire pour per-
 suader les dogmes de
 leur Foi, 403. Vertus des
 Héros Payens exagérées
 par leurs Panégyristes,
 488; combien elles
 étoient vaines, *ibid.*
 Vices qui les balançoient;
 moyens d'en juger saine-
 ment, *ibid.*

VIE (la) est un bienfait de
 Dieu, 145

DES MATIERES. 681

<p>UNITÉ, l'unité de Religion ne s'accorde pas avec l'orgueil de l'esprit humain, 100. Unité de l'Eglise Catholique, 181. Pourquoi l'unité de la Foi ne se trouve pas chez les Hérétiques, 184. L'unité de l'Eglise Catholique contrastée avec les divisions des Philosophes, 198</p> <p>VOLCANS, ce qu'il faut pen-</p>	<p>ser de leur antiquité, 314, 317</p> <p>VOLUPTE (la) qui constitue la vertu d'Epicure, est la volupté des sens, 154</p> <p style="text-align: center;">Z.</p> <p>ZOROASTRE, personnage fabuleux; Livres qu'on lui attribue, 296</p>
--	---

SUPPLÉMENT.

 Une feuille où il y avoit quelques Additions, ayant été perdue durant l'impression, & retrouvée ensuite, nous en plaçons ici le contenu.

PAGE 100, ligne 22. après si étendu, placez un renvoi (a), & mettez en note ce passage de Job.

(a) Qui facit Arcturum & Orionem, & Hyadas, & interiora aëris, & mirabilia quorum non est numerus. Job. 9.

P. 116, lig. 22. après recouvré l'ouïe, ajoutez — 3^o La manière de répondre des Sauvages tient à la manière de les questionner. On a vu des Voyageurs leur demander simplement s'ils croyoient un Dieu, & se contenter de la négative. Peut-être n'étoit-ce que le nom qu'on manquoit, ou peut-être n'exprimoit-on pas la notion de la chose d'une manière proportionnée à la capacité de ces Sauvages. On pourroit, par exemple, leur demander si c'est bien faire de tuer son père, de noyer ses bienfaiteurs, de ravir le bien d'autrui, &c. On demanderoit ensuite si ces actions, quand elles sont faites en secret, restent sans châtimens; & les actions contraires sans récompense. On démêleroit à la fin quelque idée d'une Providence, d'un Dieu rémunérateur & vengeur. — Ces mêmes réflexions, &c.

P. 216, lig. 12. *après des extrémités, placez un renvoi (a), & mettez en note :*

(a) Le même homme (M. de V.) qui juge qu'il y a contradiction à dire que les âmes des brutes ne sont ni esprit, ni corps, adopte le sentiment de Boerhave, qui enseigne que le feu n'est ni esprit, ni matière, & que c'est une substance mitoyenne entre ces choses-là. Voyez l'*Hist. des progrès de l'esprit dans les Sciences nat.* par M. S. p. 163. — Il a paru en 1775, à Manheim, un Discours *sur la force vitale*, par M. Musieus, où cette matière est très-bien discutée.

P. 242, lig. 20. *après Législateur des Chrétiens, ajoutez.* On trouve des passages bien plus remarquables encore, plus décisifs & plus frappans, dans un Livre Chinois intitulé ; *Tchong-Yong*, ou le *juste milieu*, qu'on lit à la Chine depuis près de deux mille ans. Voyez les *Mémoires concernant les Sciences, les Arts, &c. des Chinois.* A Paris, chez Nyon, 1776.

P. 319, lig. 5. *après élevés eux-mêmes, placez ce qui suit :*

D. Les Auteurs que vous venez de réfuter, sont-ils les seuls qui se soient déclarés en faveur d'une opinion si invraisemblable ?

*Histoire de
l'Astronomie
anc. depuis
son origine,
&c. à Paris,
1776.*

R. Tandis que M. de Buffon travaille à prouver l'antiquité indéfinie du monde, par l'inspection des coquillages & des montagnes ; M. Brydone, par la lave du Vésuve ; MM. Ferber & Dietrich, par une multitude de volcans, vrais ou imaginaires, éteints depuis plusieurs siècles ; M. Paw, par les chroniques du Tiber & de l'Indoustan, &c. il a pris envie à M. Bailly d'aller au même but par l'Histoire de l'Astronomie. C'est chez les Perses, les Chinois, les Tartares, dans le Livre de Zoroastre, &c. que M. B. forme le recueil de ses preuves. On appréciera sans peine la lumière qui peut résulter de pareilles recherches, & le cas qu'on doit faire d'un Auteur qui travaille d'après de tels guides, qui établit, sur de telles preuves, un système contra-

histoire à la Chronologie sacrée, & à celle de tous les Historiens sensés.

P. 395, lig. dern. après le passage de S. Chrysostome, ajoutez ce qui suit : De-là il ne s'en suit pas que les Prophéties puissent être regardées comme un assemblage de lambeaux sans ordre & sans suite, tels que les *centones* qu'on a fait de Virgile & d'autres Poëtes. Car, 1.^o les tableaux prophétiques sont achevés & parfaits ; quoiqu'ils soient joints à d'autres tableaux, ils sont la plupart trop étendus & trop circonstanciés, pour pouvoir être appliqués à d'autres objets, 2.^o Ces tableaux tiennent réellement les uns aux autres, quoique les liens ne soient pas toujours sensibles, & que l'ignorance des tems & des choses si reculés aient encore renforcé la difficulté de les appercevoir. C'est en quelque sorte le cas de la Poësie lyrique. Les Commentateurs sont souvent embarrassés à saisir la suite & l'ensemble dans les plus belles Odes de Pindare & d'Horace.

P. 814. ajoutez à la fin, ce qui suit :

D. Pourquoi Dieu a-t-il permis que les Chefs d'une Religion sainte ne fussent pas toujours des hommes sans reproches & sans vices ?

R. Parce que la conservation de la Religion Chrétienne ne dépend pas de la sagesse & de la vertu de ses Pontifes, mais de la parole de Jésus-Christ, & de l'effet immuable de la promesse solennelle qu'il a fait de conserver son Eglise jusqu'à la fin des siècles. Le sort des Empires de la terre dépend de la sagesse & de la conduite de ses Monarques ; il ne faut qu'un Prince foible ou vicieux, pour les précipiter du faite de la gloire dans la confusion & le néant. Les péchés des Princes & des Peuples, dit l'Ecclésiastique, renversent les Etats, & en donnent la possession à des peuples étrangers. (a) Si donc les foiblesses, les scandales,

(a). Regnum à gente in gentem transfertur propter injustitias, & injurias & contumelias & diversas dolos. Eccli. 10.

l'imbécillité ou l'imprudence de quelques Papes , n'ont pu ébranler les fondemens de la vraie Eglise, c'est que Dieu lui-même les a affermis, & leur a donné une consistance que les hommes & le tems ne peuvent ébranler. (a) Telle est la conclusion qu'on doit tirer de quelques endroits humilians de l'Histoire de l'Eglise. C'est l'observation du savant Cardinal Baronius.

E R R A T A.

- P** A G E 3, dans la note, ligne 8. *M. de Trevoux* 1435, lisez *M. de Trevoux. Mai* 1735.
- P. 21, lig. 6. après *lett. édif.* au lieu d'un *L.* placez un *T.*
- P. 26, lig. 9. *réglés*, lisez *réglé*.
- P. 29, lig. 11. *concourût*, lisez *concoure*.
- P. 37, lig. 7. *de millions de milliars*, lisez *des millions de milliars*
- P. 38, lig. 1. *démontrées fausses*, lisez *démontré fausses*
- P. 39, lig. 18. placez une virgule après *des regles*,
- P. 40, lig. 15. ôtez deux points après *animaux*, & mettez une virgule,
- Ibid.* lig. 18. placez une virgule après *poëme*,
- P. 53, lig. 6. après *dans des foires.* on a omis ces paroles.
C'est ainsi que ce Philosophe singulier caractérise ses propres opinions.
- Ibid.* lig. 28. *Zemble glaciale*, lisez *Zemble. Mer glaciale*.
- P. 54, lig. 15. *de l'Amérique*, lisez *dans l'Amérique*
- P. 56, lig. 10. *lettres édif.* 1. 25. lisez *lettres édifiantes* t. 25.
- P. 57, lig. 27. au lieu d'un *C.* placez un *D.*
- P. 61, lig. 5. *sagement*, lisez *jagement*
- P. 63, lig. 11. *son*, lisez *sont*
- P. 66, lig. 30. *doux*, lisez *dont*
- P. 67, lig. dern. *sur l'accroissement*, lisez *sur le croissement*
- P. 69, lig. 14. *Si les mêmes germes*, lisez *après avoir mis*

(a) *In diebus illis autem regnorum illorum, suscitabit Deus celi regnum, quod in æternum non dissipabitur, & regnum ejus alteri populo non tradetur. Dan. 2.*

- quelques points.... *Si les germes des petits insectes*
P. 71, lig. 26. en 1774, lisez 1764, & placez à la marge :
V. les thèses du savant P. Luskina, Prof. de Phys. exp.
à Varsovie, 1764.
P. 74, lig. 11. placez cette addition trois lignes plus bas.
P. 75, lig. 18. placez un point après *oportet*.
P. 79, lig. 17. après *elle-même*, on a omis ces mots : &
dans le premier, il faudroit dire qu'une matiere non at-
tractive renferme contradiction, ce qui est évidemment
faux.
P. 80, lig. 4. *Numquid ostendisti*, &c. placez cette addi-
tion six lignes plus bas. Les citations & additions sont
souvent mal placées; le Lecteur doit tâcher de les rap-
porter à leur objet.
P. 85, lig. 9. *Cathéchisme*, lisez *Catéchisme*.
P. 91, lig. avant-dern. *glorid*, lisez *gloria*,
P. 95, lig. 24. *insectes*, lisez *insecte*
P. 102, lig. 31. *agnoscat*, lisez *cognoscat*
P. 105, lig. 19. *du mal optimisme*, placez un point après
mal.
P. 107, lig. 26. placez la citation *Satyricon*, &c. cinq li-
gnes plus bas.
Ibid. lig. 28. *Baynal*, lisez *Raynal*
P. 110, lig. 15. *nec habet*, lisez *nec viget*; & à la marge
lisez *Od.* 12.
P. 123, lig. 10. *de vérité*, lisez *des vérités*
Ibid. lig. 11. *suppl.* 108, lisez *supra* 119.
P. 129, lig. 11. placez un signe d'interrogation après
Dieu ?
P. 135, lig. 9. *portion du bonheur distribué*, lisez *portion*
de bonheur distribuée
Ibid. lig. 20. *ni ni*, lisez *ni*
P. 136, lig. 13. *parlé*, lisez *parle*.
Ibid. à la marge, *manum*, lisez *manuum*.
P. 137, lig. 6. *Tous*, lisez *Toutes*
P. 144, lig. 10. *on*, lisez *l'on*
P. 157, lig. 32. *fût*, lisez *fut*
P. 159, dans la note, *exprimé*, lisez *exprimée*
P. 160, lig. 21. *imprudence*, lisez *impudence*.
P. 161, lig. 19. *S. &c.* lisez *S. Louis, &c.*
Ibid. lig. 26. après *acquises* lisez sans aller à la ligne :
— *ne pourroit-on*, &c. & effacez le n.º 4.º

- P. 162, lig. dern. *reliâd* ? lisez *reliâd*.
 P. 165, lig. 2. *sauver*, la *probité*, lisez *sauver la probité*.
 P. 166, lig. 17. *la véritable*, lisez *le véritable*.
 P. 168, lig. 7. placez une virgule après *Divinité*,
Ibid. lig. 16. *la fanatisme*, lisez *le fanatisme*.
 P. 182, lig. 30. *siipides*, lisez *stupides*.
 P. 184, lig. 13. *démontrer*, lisez *manifeste*.
Ibid. lig. 30. *qu'il renferme*, lisez *qu'elle renferme*.
 P. 193, lig. 21. *de communes*, lisez *de commun*.
 P. 196, lig. 22. *attaché*, lisez *attachée*.
 P. 213, lig. 16. *ou telles*, lisez *ou de celles*.
Ibid. lig. dern. *certain*, lisez *certain*.
 P. 222, lig. 24. *son anéantissement*, lisez *l'anéantissement*.
 P. 224, lig. 32. *anté*, lisez *ante*.
Ibid. lig. dern. *nocte carent*, *quid*, &c. lisez *nocte, carent quid*, &c.
 P. 241, lig. 7. placez deux guillemets après *l'Ecriture* :
 & avant *O Dieu*, & effacez ceux qui sont vis-à-vis
 deux lignes suivantes.
 P. 242, lign. 7. *leur conséquence*, lisez *leurs conséquences*.
 P. 244, lig. 11. *font*, lisez *son*.
 P. 247, lig. 18. *relevée*, lisez *révélée*.
 P. 248, lig. 5. *apparance*, lisez *apparence*.
 P. 252, lig. avant-dern. *necquidquam*, lisez *nequidquam*.
 P. 253, lig. dern. *unifible*, lisez *nuisible*.
 P. 255, lig. 7. *qu'il*, lisez *qui*.
 P. 265, lig. 31. *in melius*, lisez *in melius*.
 P. 271, lig. dern. *Alcoranorum*, lisez *Alcoranum*.
 P. 283, lig. 27. *attendant*, lisez *entendant*.
 P. 287, lig. 9. *ces livres*, lisez *les livres*.
 P. 288, lig. 18. *des générations*, lisez *de générations*.
 P. 289, lig. 21. *inflexibe*, lisez *inflexible*.
 P. 296, lig. avant-dern. *Erlauterungen*, lisez *erlautungen*.
 P. 298, lig. 31. *inde vita*, lisez *inde & vita*.
 P. 299, lig. 33. placez une virgule après *siècles*,
 P. 302, lig. 17. *que le prétendu empire de la Chine*, lisez
que le prétendent les Lettrés de la Chine.
 P. 304, lig. 21. *emploié*, lisez *employé*.
 P. 306, lig. 18. *Paco*, lisez *Paw*.
 P. 311, lig. 25. *une personne*, lisez *aucune personne*.
Ibid. lig. 26. *croira*, lisez *ne croira*.
 P. 317, lig. 17. placez deux guillemets après *cé pais*. »

& effacez tous les guillemets suivants, jusqu'à la fin de cette réponse.

P. 319, lig. 8. *égales aux suppositions*, lisez *égales à celles des suppositions*

P. 320, lig. 15. placez un point après *Wilkins*.

Ibid. lig. 29. *application*, lisez *explication*

P. 328, lig. 31. *psal.*, lisez *psal.* 85.

P. 329, lig. 17. ôtez la virgule après *formier*

P. 331, lig. 12. au lieu du renvoi (b), placez (a)

P. 335, lig. 25. *A. lapide*, lisez *a Lapidé*

P. 336, lig. 20 & 28. au lieu du renvoi (a), placez (b); & lignes 22 & 30, changez (b) en (c)

P. 349, lig. 3. à la marge, *ci-dessus* p. 86, lisez *ci-dessus* p. 90 & suiv.

P. 358, lig. 15. après *inconcevable* placez un point.

P. 362, lig. 4. *Damir*, lisez *Damis*

P. 365, lig. 11. *attesté*, lisez *confirme*

P. 378, lig. 7. citez à la marge : *Ad.* 10.

P. 383, lig. 9. *entendu*, lisez *entendus*

P. 384, lig. dern. de la note (a), *Reg.* lisez *Greg.*

P. 394, lig. 27. *comme véritables prophéties*, lisez *comme de véritables prophéties*.

P. 397, lig. 21. placez une virgule après *recherches*,

P. 399, après la ligne 22 placez §. 1.

P. 412, lig. 24. *envoie*, lisez *envoyés*.

P. 414, lig. 16. *Religon*, lisez *Religion*

P. 420, lig. 32. placez une virgule après *philosophes*,

P. 421, aubas de la page, *ci-dessus* 329, lisez *ci-dessus* 377.

P. 426, lig. 23. corrigez cette citation, & au lieu de 1. *phil.* — *III*, lisez *phil.* 1. 18. —

P. 428, lig. 33. *quidem*, lisez *quidam*

P. 442, lig. 28. *L. Macc.*, lisez *l. Macc.*

P. 449, lig. 2. mettez une virgule après *qu'il est*,

P. 455, lig. 32. corrigez la citation, & lisez *plus haut* p. 114.

P. 458, lig. 27. après *vertu*. on a omis ces mots. *Il y a des hommes qui se sanctifient au milieu du monde*;

P. 461, lig. 6. corrigez la citation, & lisez *plus haut* 284.

Ibid. lig. dern. lisez 223.

P. 467, lig. 7. citez la page 427.

P. 468, lig. 1. à la marge *premissionem*, lisez *promissionem*

P. 469, lig. 27. *vapantibus*, lisez *crepantibus*

- P. 470, lig. 18. & de l'âge, lisez & cela dès l'âge
 P. 472, lig. 13. placez une virgule après philosophes,
 P. 481, lig. 26. ôtez la virgule après ouvrage
 P. 487, après la note (a), au lieu de Prov. XI. lisez
 Rom. XI.
 P. 489, lig. 4. corrigez la citation, & lisez ci-dessus
 p. 243. 429.
 P. 490, lig. 22. Gallien, lisez Gallion
 P. 511, lig. 26. foi aux mystères, lisez foi des mystères
 P. 537, lig. 14. descen-dants, lisez descendants
 P. 542, lig. 26. corrigez la citation, & lisez ci-dessus
 p. 310.
 Ibid. lig. 30. alérations, lisez altération
 P. 546, lig. 10. débarrasser? lisez débarrasser.
 P. 547, lig. 25. trouvé, lisez trouvé.
 P. 553, lig. 6. l'une, lisez l'un.
 P. 559, lig. 25. Reynal; lisez Raynal.
 P. 561, lig. 8. après particulier, on a omis la citation
 suivante: L. 12. *geograph. in append. De verisimili ho-*
minum numero, superficiei terræ inhabitantium con-
jectura, quæcunque conatu attentata
 P. 573, lig. 10. nuiverselle, lisez universelle.
 P. 579, lig. 24. ôtez tous les guillemets jusqu'à la page
 582, excepté les deux qui marquent le commencement
 & la fin du discours que l'Auteur met dans la bouche
 d'un Orateur Chrétien.
 P. 583, lig. 21. effacez ces deux lignes jusqu'à Nous
 P. 585, lig. 2. suppl. 231, lisez *suprà* 258.
 P. 590. lig. 19. pressé, lisez pressés
 P. 592, lig. 24. Clément XIV, lisez Pie VI
 P. 596, lig. 20. Posservin, lisez Possévin.
 P. 601, lig. avant-dern. vertité, lisez vérité
 P. 607, lig. 19. multas, lisez nullas
 P. 608, lig. 15. corrigez la citation, & lisez ci-dessus p. 322.
 P. 614, lig. 21. corrigez la citation, & lisez ci-dessus
 p. 447.
 P. 615, lig. 21. lisez ci-dessus p. 458.
 P. 622, lig. 6. lisez ci-dessus p. 253

 A P P R O B A T I O N.

J'AI LU le Manuscrit, qui a pour titre : *Catéchisme Philosophique, &c.* Je n'y ai rien trouvé qui ne soit conforme à la vraie Foi, aux bonnes Mœurs, & à la saine Théologie. L'Auteur prouve contre l'Incrédule, la vérité, la sainteté & la divinité de la Religion. La lecture de cet Ouvrage plein d'érudition, servira à rassurer les foibles, à confirmer les forts, & à confondre les projets insensés de l'impie. A Liège, ce 26 Juillet 1773.

G. LA RUELLÉ, Chanoine de S. Barthélémi,
Examineur Synodal, Censeur des Livres, &
Professeur au Séminaire de S. A. C.

A P P R O B A T I O N.

J'AI LU, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Imprimé ayant pour titre : *Catéchisme Philosophique, ou Recueil d'Observations, &c.* Je n'y ai rien trouvé de contraire à la Foi & aux Mœurs. A Paris, ce 24 Juillet 1776.

Signé, ADHENET, Docteur de la
Maison & Société de Sorbonne.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur BERTON, Libraire, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *Catéchisme Philosophique, &c.* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de *six années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou par ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel

Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages-intérêts; **A LA CHARGE** que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le sieur HUE DE MIROMESNIL; qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur de MAUREOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMESNIL, le tout à peine de nullité des Présentes: **DU CONTENU** desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amis & féaux Conseillers, Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. **COMMANDEONS** au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & neces-